



**HAL**  
open science

# Rapports de Classes et Relations Sociales à Bristol à l'Époque Victorienne

Aurélie Baudry

► **To cite this version:**

Aurélie Baudry. Rapports de Classes et Relations Sociales à Bristol à l'Époque Victorienne. Linguistique. Université du Sud Toulon Var, 2010. Français. NNT: . tel-00600516

**HAL Id: tel-00600516**

**<https://theses.hal.science/tel-00600516>**

Submitted on 15 Jun 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **Université du Sud Toulon-Var**

UFR des Lettres et des Sciences Humaines – Département d'Études  
Anglophones  
École Doctorale n° 509 « Civilisations et Sociétés euro-  
méditerranéennes et comparées ».  
Laboratoire : BABEL

## **RAPPORTS DE CLASSES ET RELATIONS SOCIALES À BRISTOL À L'ÉPOQUE VICTORIENNE Mécanismes et manifestations d'un consensus.**

Thèse présentée par Mademoiselle Aurélie BAUDRY

Soutenue le 5 novembre 2010

En vue de l'obtention du grade de docteur de l'Université du Sud Toulon-Var

Études anglophones – Civilisation britannique.

Sous la direction de Monsieur le Professeur Gilles Leydier

Membres du jury :

Madame Martine MONACELLI, Professeur à l'Université de Nice

Monsieur Jacques CARRE, Professeur émérite à l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV), Président du jury

Monsieur Gilles LEYDIER, Professeur à l'Université du Sud Toulon-Var, Directeur de thèse

Monsieur Patrick MENNETEAU, Professeur à l'Université du Sud Toulon-Var

## REMERCIEMENTS

---

Tout d'abord, je souhaite remercier le Professeur Gilles Leydier de l'Université du Sud Toulon-Var d'avoir dirigé cette thèse et de m'avoir soutenue dans mon projet.

Je tiens ensuite à remercier le Professeur Matthew Hilton de Birmingham University de m'avoir fait découvrir, il y a quelques années, l'histoire sociale et culturelle de la Grande-Bretagne au XIX<sup>e</sup> siècle et de m'avoir sensibilisée aux thématiques et questions qui sont aujourd'hui au cœur de cette thèse.

Je désire adresser ma reconnaissance à Madame Monique Léonard, Professeur à l'Université du Sud Toulon-Var et directrice du laboratoire Babel ainsi qu'à Monsieur Thierry Di Manno, Professeur à l'USTV et directeur de l'école doctorale « Civilisations et Sociétés euro-méditerranéennes et comparées ».

Mes remerciements vont également au personnel du Bristol Record Office pour leur patience et leur aide pendant ces années de recherche. Je tiens tout particulièrement à remercier Talei Rounds, archiviste au BRO et amie. Ma reconnaissance va également aux équipes de la Bristol Reference Library et de la Bristol University Arts and Humanities Library pour leurs conseils et leur disponibilité.

Je souhaite exprimer toute ma gratitude envers Laura Lacey, Rupert Lacey, Eléonore Sefer et Stéphanie Dujardin pour m'avoir accueillie à Bristol lors de mes innombrables séjours de recherche et pour m'avoir soutenue et encouragée pendant ces quatre années.

Je voudrais adresser de sincères remerciements à Hélène Ledouble, Maître de conférences à l'USTV, pour son aide précieuse et sa disponibilité.

Je tiens également à dire toute ma reconnaissance à Axelle Vatrican, Maître de conférences à l'USTV, pour son grand soutien, ses conseils et son amitié.

Je remercie Clare Sibley pour ses relectures, ses suggestions pertinentes et nos échanges si stimulants.

Je tiens à dire merci à Amandine Cyprès pour sa lecture minutieuse de la thèse, ses corrections et son soutien depuis le début de cette recherche.

Je suis aussi reconnaissante au docteur Imad Khillo pour ses conseils avisés, ses relectures et son amitié.

Je remercie Marcin Stawiarski, Maître de conférences à l'Université de Caen, pour tous ses conseils, ses corrections, ses encouragements et pour l'amitié qui nous lie depuis de nombreuses années.

Enfin, je souhaite remercier mes parents et mes frères et soeurs, ainsi qu'Amélie Potevin et Jonathan Munoz.

Ce travail n'aurait pas pu aboutir sans le soutien indéfectible et l'aide précieuse de tous les gens ici cités et je tiens encore une fois à leur dire toute ma gratitude.

# SOMMAIRE

---

<b>REMERCIEMENTS .....</b>	<b>2</b>
<b>SOMMAIRE .....</b>	<b>3</b>
<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>4</b>
<b>1 BRISTOL AU XIX<sup>E</sup> SIECLE : CONTEXTES SOCIO-ECONOMIQUE ET RELIGIEUX ..</b>	<b>14</b>
1.1 CONSIDERATIONS THEORIQUES, TERMINOLOGIQUES ET METHODOLOGIQUES.....	15
1.2 UN CONTEXTE ECONOMIQUE ATYPIQUE .....	47
1.3 LES SECTEURS D'EMPLOI A BRISTOL.....	80
1.4 PORTRAIT D'UNE SOCIETE .....	98
1.5 LA FORCE DE LA RELIGION A BRISTOL .....	117
<b>2 UN CONSENSUS SOCIAL INSTITUTIONNALISE .....</b>	<b>165</b>
2.1 LA PHILANTHROPIE ET LE CONDITIONNEMENT DES RELATIONS DE CLASSES .....	168
2.2 LES CAMPAGNES DE REFORME MORALE.....	227
2.3 PATERNALISME ET PATRONAT .....	266
<b>3 EXPRESSION DES DIVERGENCES ET LIMITES DU CONSENSUS .....</b>	<b>279</b>
3.1 SOCIETES DE PREVOYANCE.....	280
3.2 LE SYNDICALISME : ENTRE REUNION ET DIVISION.....	316
3.3 LE PORTRAIT POLITIQUE DE BRISTOL.....	358
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>385</b>
<b>ANNEXES.....</b>	<b>394</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>430</b>
<b>INDEX.....</b>	<b>453</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>	<b>456</b>



## INTRODUCTION

---

Two nations between whom there is no intercourse and no sympathy; who are ignorant of each other's habits, thoughts and feelings, as if they were dwellers in different zones, or inhabitants of different planets; who are formed by a different breeding, are fed by different food, are ordered by different manners, and are not governed by the same laws [...] the rich and the poor<sup>1</sup>.

En ces quelques paroles Disraeli réussit à esquisser la caractéristique peut-être la plus essentielle et représentative de la société victorienne, celle de ses disparités et de ses clivages sociaux. Comme si elles apparaissaient en filigrane derrière ces mots, les images de la révolution industrielle britannique, des bouleversements sociaux, de l'urbanisation, de la mécanisation et des classes sociales nous plongent dans l'une des plus grandes périodes de l'histoire de la Grande-Bretagne.

Dans le portrait ici dépeint, deux nations vivent côte à côte, si différentes dans leur nature, leur culture et leur réalité qu'elles se placent dans un rapport d'exclusion mutuelle. Les deux univers coexistent sans se mélanger. Les riches et les pauvres dont il s'agit ici et ces mondes qui semblent si éloignés l'un de l'autre sont, de manière plus générale, ceux des deux classes emblématiques de l'ère victorienne, la classe moyenne et la classe ouvrière.

Née des bouleversements socio-économiques engendrés par la révolution industrielle, la classe ouvrière, sa condition et sa culture vont dès le XIX<sup>e</sup> siècle faire l'objet de nombreuses enquêtes sociales. Qu'elles aient alors été entreprises par des observateurs indépendants<sup>2</sup>, des intellectuels<sup>3</sup> ou bien encore commanditées

---

<sup>1</sup> Benjamin Disraeli, *Sybil or the Two Nations*, New York : George Routledge & Sons, 1845, pp.76-77.

<sup>2</sup> Charles Booth, *Life and Labour in London, First Series on Poverty*, New York : Augustus M. Kelley, 1969, première édition 1886-1903 ; Benjamin Seebohm Rowntree, *A Study of Town Life*, New York : Howard Fertig, 1971, première édition 1901.

<sup>3</sup> Frederick Engels, *The Condition of the Working Class in England*, St Albans : Panther Books, 1969, première édition 1844.

par le gouvernement<sup>4</sup> ou par l'église<sup>5</sup>, toutes s'attachent à décrire le sort et les conditions de vie et de travail des classes laborieuses. Le choc de la révolution industrielle et ses conséquences sur la société sont tels que, sous le règne de Victoria, l'intérêt porté au sort des ouvriers et aux questions sociales en général ne se démentira pas.

Si les contemporains s'efforcent de présenter, de décrire et d'analyser les mœurs de leurs concitoyens, ils révèlent également l'écart qui sépare les classes laborieuses de la classe moyenne. L'ouvrage de Disraeli, *Sybil or The Two Nations*, en est une parfaite illustration. Les divisions sociales et les classes, si emblématiques de la société victorienne, vont par la suite devenir aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles un sujet de prédilection pour les historiens spécialistes XIX<sup>e</sup> siècle britannique et vont nourrir quantité de travaux de recherche. Parmi les questions intimement liées à l'étude des classes, celle des rapports entre ouvriers et membres de la classe moyenne demeure fondamentale.

La thèse présentée ici s'inscrit dans cette tradition historiographique puisqu'elle repose sur la question des rapports de classes et des relations sociales dans la ville de Bristol au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce thème implique que nous cherchions à définir et à expliquer les types de rapports qui ont pu s'y instaurer entre la classe moyenne et la classe ouvrière.

Le choix de Bristol comme sujet d'étude revient au fait que celle-ci n'est précisément pas une ville victorienne. Bristol ne compte pas parmi les grandes cités industrielles typiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit au contraire d'une ville dont la richesse, plus ancienne, repose sur le commerce et le négoce, une ville qui a bâti sa fortune

---

<sup>4</sup> On pensera notamment à la « Royal Commission of Inquiry into the Operation of the Poor Laws » de 1832 dont l'objectif était d'enquêter sur l'administration de la loi pour les pauvres, de publier un rapport sur les différents types d'aide accordés et de suggérer d'éventuels changements au système. Ce rapport est à l'origine de la nouvelle loi pour les pauvres de 1834. On peut également évoquer le rapport sanitaire d'Edwin Chadwick : Edwin Chadwick, *Report on the Sanitary Condition of the Labouring Population of Great-Britain, A Supplementary Report on the Results of a Special Inquiry into the Practice of Interment in Towns*, Londres : Clowes & Sons, 1843.

<sup>5</sup> *Report of the Committee to Inquire into the Condition of the Bristol Poor*, Londres : P.S. King, 1885.

sur le commerce triangulaire et dont l'expérience de la révolution industrielle se révélera tout à fait différente de la tendance observée dans le nord et les Midlands.

C'est la lecture de l'article « Bristol's Economic Development : an Enigma »<sup>6</sup>, soulignant le particularisme économique de Bristol à l'époque victorienne, qui nous a initialement menée à nous interroger sur les conséquences sociales d'un développement si particulier. Loin du portrait traditionnel de la ville industrielle tentaculaire, aux centaines de grandes usines, aux milliers de machines, aux hordes d'ouvriers employés dans les fonderies, les hauts fourneaux, les cotonneries, les mines et autres fabriques mécanisées, se présente celui d'une cité autrefois riche et puissante, qui préserve pendant une partie du XIX<sup>e</sup> siècle les systèmes de production préindustrielle et qui ne réussit pas à se spécialiser dans un secteur industriel particulier. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Bristol se fait devancer économiquement et démographiquement par les célèbres « shock cities ».

La situation atypique ici mentionnée nous pousse alors à nous interroger sur les conséquences de cette situation sur les rapports de classes. Dans un tel contexte économique, comment les classes vont-elles se dessiner ? Dans quels types de schémas relationnels vont-elles s'inscrire ? Les antagonismes entre les classes moyennes et ouvrières vont-ils apparaître de la même manière que dans les villes industrielles classiques ? En partant de l'observation que Bristol n'est pas une ville victorienne, pourrait-on concevoir que ce contexte économique spécifique ait limité le développement et l'expression des antagonismes de classes ou encore qu'il ait influencé les sentiments identitaires ? Ces premières questions sont au cœur de la problématique de notre thèse. En nous interrogeant de la sorte nous posons la question de la nature des rapports sociaux à Bristol et orientons notre recherche en direction des différentes possibilités d'interactions entre la classe ouvrière et la classe moyenne, nuancant de fait les théories classiques de conflit et de lutte des classes. En effet, nous souhaitons mettre en lumière les phénomènes de

---

<sup>6</sup> Bernard W.E. Alford, « The Economic Development of Bristol in the Nineteenth Century: an enigma? » in Patrick McGrath et John Cannon (dir.), *Essays in Bristol and Gloucestershire History: the Centenary Volume of the Bristol and Gloucestershire Archaeological Society*, Bristol : Bristol and Gloucestershire Archaeological Society, 1976, pp.243-261.

fragmentation mais aussi ceux de rassemblement au sein d'une classe tout en soulignant les possibilités de regroupements idéologiques, religieux ou politiques indépendants de l'appartenance de classe. En procédant de la sorte nous espérons montrer que les relations sociales transcendent les clivages de classes et que le partage de croyances religieuses, les affiliations politiques ou l'adhésion à des valeurs communes, jouent également un rôle déterminant.

S'inspirant des travaux révisionnistes, cette thèse soutient que les rapports de classes ne se limitent pas au seul conflit et à l'expression d'intérêts antagonistes. Le courant révisionniste a transformé l'historiographie de la période victorienne en remettant en question les théories marxistes associant la classe économique, que représente le monde ouvrier, à une conscience de classe qui elle-même donne naissance à un discours politique indépendant visant à protéger les intérêts de la classe ouvrière face à ceux de la classe moyenne. Dans cette conception classique, les deux classes s'opposent absolument. En démontrant l'hétérogénéité de la classe ouvrière au XIX<sup>e</sup> siècle et en réfutant l'idée d'une conscience de classe universellement partagée par tous les ouvriers, les historiens issus de la tendance révisionniste ont révélé l'impossibilité d'associer une identité politique type à une classe. Se faisant, ils ont aussi fait apparaître la possibilité de penser les rapports de classes autrement qu'en terme d'opposition absolue. Si la classe ouvrière est fragmentée dans sa composition, ses valeurs et ses affiliations religieuses, il est possible qu'elle ne s'oppose pas tout d'un bloc à la classe moyenne. Ces considérations permettent de repenser la nature des relations entre les classes et appellent à plus de nuance dans l'étude des rapports sociaux.

Notons par ailleurs que les révisionnistes se sont attachés à démontrer que le XIX<sup>e</sup> siècle ne devait pas être uniquement perçu comme une période de rupture et de changements bouleversant radicalement les relations sociales mais qu'il fallait au contraire reconnaître l'existence de phénomènes de continuité et comprendre de quelle manière ceux-ci avaient pu influencer les rapports entre les classes.

Afin d'étudier ces interactions, il convient de prendre en considération plus que le simple développement économique de la ville. La religion, la culture, le poids de la tradition, l'héritage de relations sociales passées, les phénomènes de rupture et de continuité sont nécessaires à la compréhension de l'évolution d'une société. Dans le cadre de notre thèse nous chercherons donc à comprendre de quelle manière la combinaison de tous ces paramètres a pu façonner les rapports entre les classes et nous tenterons de déterminer leurs conséquences sur la nature des relations entre les groupes étudiés. Nous aspirons donc à mettre en lumière les situations de domination, de conflit, de contrôle social mais aussi de consentement, de coopération et de consensus.

Afin d'apporter des réponses à ces questions, il nous sera nécessaire de nous pencher tour à tour sur la composition des classes, sur les secteurs d'emploi des ouvriers, sur les conditions de vie à Bristol, sur la culture religieuse mais aussi sur la nature des relations entre les élites et les classes populaires avant l'époque victorienne. Il nous faudra donc dans une première mesure dresser le portrait de Bristol au XIX<sup>e</sup> afin de comprendre de quelles façons cet environnement a pu influencer les relations sociales et établir ainsi dans quel type de schéma relationnel se sont inscrites les classes.

Par la suite nous nous intéresserons aux sphères de rencontre entre les classes, c'est-à-dire aux domaines au sein desquels la classe ouvrière et la classe moyenne se côtoyaient réellement ou symboliquement. En d'autres termes, nous devons vérifier dans quelle mesure l'univers de la philanthropie, les associations culturelles ou encore les agences de réforme morale représentent des espaces permettant le rapprochement des classes. Quels types de rapports s'instaurent alors entre les classes lorsque celles-ci se rencontrent par le biais d'associations caritatives ? Quel impact la culture philanthropique des classes moyennes a-t-elle sur ses rapports avec les classes populaires ? Quelles sont les significations de l'acte du don et comment cela conditionne-t-il les relations entre le donateur et le récepteur ? De même, si l'on considère les nombreuses campagnes de réforme morale menées par les victoriens, que peut-on dire de ces efforts sur les relations

sociales ? Comment les associations culturelles, sportives ou de tempérance ont-elles conditionné le lien entre les élites de la ville et la population ouvrière ?

Enfin, l'exploration de la question des rapports de classes à Bristol ne saurait être complète sans qu'une place ne soit faite à l'étude de l'émergence du mouvement et de la conscience travaillistes. Vers la fin du XIXe siècle, à travers le pays, la conscience de classe tend à se faire plus marquée. Celle-ci va de pair avec un désir d'expression et de représentation politique. Nous devons donc nous intéresser à la résonance de ce phénomène à Bristol et répondre aux questions suivantes : comment les ouvriers locaux réagissent-ils à l'émergence du socialisme et du travaillisme ? Sont-ils actifs politiquement et adhèrent-ils à l'idée d'une représentation travailliste ? Composent-ils au contraire avec les partis traditionnels ? Les antagonismes de classes y trouvent-ils une expression politique symbolique ?

Les réponses à ces questions et les résultats présentés dans cette thèse reposent avant tout sur un travail d'analyse de documents d'archives. Afin de rassembler les pièces nécessaires à l'étude ici présentée, nous avons effectué un premier séjour de recherche de neuf mois au Bristol Record Office. Le travail d'investigation en archives nous a permis de collecter des dizaines de documents relatifs à plusieurs aspects de la vie économique, culturelle, sociale, caritative, associative et politique de Bristol.

Les comptes-rendus des conseils d'administration des associations caritatives, leurs rapports annuels, les détails de leurs comptes et finances, leurs règlements respectifs et leurs campagnes publicitaires sont autant de documents qui nous permettront de comprendre le fonctionnement de telles agences et de mesurer leur popularité et leur impact sur la vie sociale de la cité. Certains des carnets étudiés, dans lesquels se trouvaient consignés les noms, les métiers et la situation familiale des bénéficiaires de l'aide caritative, ont également révélé les salaires de ces derniers, divulguant ainsi des informations essentielles au sujet de la classe ouvrière locale.

La consultation des archives des deux grandes entreprises locales, W.D. & H.O. Wills et J.S. Fry & Sons, nous a fourni de précieux renseignements. Les bulletins de salaires, les emplois du temps des ouvriers, les règlements, les rapports des conseils d'administration, les livrets d'épargne des employés, les lettres de demande d'emploi, les cartons d'invitations aux dîners ou aux excursions organisées par les firmes ou encore la liste de leurs donations publiques attestent de la puissance de ces deux entreprises à l'époque victorienne mais illustrent surtout les efforts de ces employeurs pour améliorer les conditions de travail de leur main d'œuvre. Ce type de documents nous permettra en outre, d'explorer la question du paternalisme à Bristol.

Les archives des syndicats et des mutuelles nous éclaireront quant à la manière dont les ouvriers locaux ont cherché à protéger leurs intérêts. La variété des documents collectés au Record Office nous renseignera sur l'évolution du syndicalisme à Bristol, sur la nature et la fréquence des conflits sociaux ainsi que sur les objectifs mêmes des syndicats. Les règlements des dites associations, les registres des délibérations et les rapports annuels seront utilisés pour étudier la question du mouvement travailliste à Bristol.

Les associations pour la tempérance ont également fait l'objet de recherches approfondies en archives. Les registres des réunions, la presse spécialisée publiée par le mouvement, les invitations aux soirées et conférences nous aideront à mettre en lumière les mécanismes utilisés par les leaders du mouvement afin de réformer les mœurs des ouvriers. De la même manière, les collections de documents détenus par la Bristol Reference Library consignent-elles de nombreuses illustrations du désir des classes moyennes d'œuvrer pour l'accès des classes populaires à la culture.

Aux multiples documents d'archives recensés s'ajoutent les rapports parlementaires. Consultés dans leur forme originale, imprimée et reliée lorsqu'il s'agit des recensements nationaux ou sous forme de microfiches lorsqu'il s'agit de rapports d'enquêtes, les archives parlementaires seront principalement utilisées dans les chapitres traitant de l'emploi à Bristol, de la religion ou encore des mutuelles et syndicats.

La lecture de la presse locale contemporaine nous a également apporté de précieuses informations nous éclairant tour à tour sur les conditions de vie à Bristol, sur la vie culturelle et associative de la cité et sur les conflits les plus marquants de la période. Pour des raisons pratiques nous avons limité notre champ d'investigation au *Bristol Times and Mirror*, au *Western Daily Press* et au *Bristol Mercury*<sup>7</sup>.

Enfin, les registres paroissiaux ont révélé l'importance de la tradition religieuse à Bristol et nous ont permis d'identifier l'origine sociale des fidèles. L'analyse de la composition des églises et chapelles se révélera en effet essentielle dans notre travail d'investigation des rapprochements possibles entre individus issus de classes distinctes.

La liste des documents d'archives consultés présentée ici n'est pas exhaustive mais vise simplement à montrer quels types de sources ont servi à l'écriture de ce travail de recherche.

En second lieu, la lecture des thèses et ouvrages dédiés à Bristol nous a ouvert d'importantes pistes de réflexion et nous a souvent guidée dans nos investigations. La thèse d'Alfred Pugsley<sup>8</sup>, par exemple, présente une étude détaillée et chiffrée de l'économie locale au XIX<sup>e</sup> et, en faisant apparaître le particularisme de Bristol, a largement inspiré nos interrogations.

Le travail d'Helen Meller<sup>9</sup> nous a également éclairée dans notre réflexion. Dans son livre, l'historienne se concentre sur la question des loisirs à Bristol et met en relief l'influence des classes moyennes dans l'organisation et la fourniture d'activités récréatives. Ce phénomène nous a menée à considérer la manière dont les classes moyennes ont cherché à modeler les loisirs et les mœurs des ouvriers et à évaluer les conséquences de ces actions sur les relations entre les classes.

---

<sup>77</sup> Les journaux cités sont conservés sur microfilms à la bibliothèque municipale centrale de Bristol, la Bristol Reference Library.

<sup>8</sup> Alfred John Pugsley, *Some Contributions Towards a Study of the Economic Development of Bristol in the 18th and 19th Centuries*, Thèse de Doctorat, Bristol : Université de Bristol, 1921.

<sup>9</sup>Helen Meller, *Leisure and the Changing City, 1870-1914*, London, Henley, Boston : Routledge & Kegan Paul, 1976.



Plus récemment, Martin Gorsky a publié une thèse remarquable et extrêmement détaillée sur l'aide caritative et sociale entre 1835 et 1870<sup>10</sup>. Son travail a inspiré notre étude de la culture philanthropique à Bristol, nous poussant à nous interroger sur l'impact de cette tradition sur les rapports sociaux.

Enfin, un corpus d'articles et d'ouvrages scientifiques dédiés aux diverses thématiques abordées dans la thèse a fourni les outils nécessaires à l'analyse et à la critique de nos documents d'archives.

Cette thèse suit un plan tripartite. Nous commencerons par présenter notre champ d'étude en introduisant tout d'abord les grandes traditions historiographiques dont s'inspire cette recherche avant de définir les notions fondamentales de notre analyse. Suite à cette exposition théorique, nous procéderons à une étude des contextes socio-économique et religieux de Bristol. Nous considérerons ainsi le développement économique de la cité, nous étudierons ses secteurs d'emploi, nous brosserons le portrait de sa population et nous nous attacherons enfin à son profil religieux afin de montrer de quelle manière ces divers paramètres ont pu conditionner les rapports entre les classes.

En second lieu, nous nous pencherons sur les sphères de rencontre réelle et symbolique des classes au sein desquelles les actions menées par les réformateurs et les membres de la classe moyenne de manière plus générale ont pu influencer et façonner les relations sociales. L'univers de la philanthropie représentera la première étape de notre analyse et sera suivi d'une étude des campagnes de réforme morale. Le troisième point soulevé sera celui du paternalisme exercé par les grands employeurs.

Enfin, nous nous concentrerons sur l'expression de divergences entre les classes mais aussi au sein des classes. L'étude du développement des mutuelles à Bristol nous permettra d'évaluer les phénomènes de division interne à la classe ouvrière mais aussi de mesurer son désir d'indépendance vis-à-vis des classes

---

<sup>10</sup> Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy : Charity and Society in Nineteenth-Century Bristol*, Woodbridge : Boydell Press, 1999.

supérieures. L'évolution du syndicalisme à Bristol apportera des éléments de réponse quant à l'importance des conflits sociaux dans la capitale du sud-ouest. Nous concluons l'analyse par une réflexion sur la résonance et la popularité du mouvement travailliste afin d'apprécier dans quelle mesure les antagonismes et les conflits sociaux s'y sont exprimés politiquement.

## **PREMIERE PARTIE**

### **1 Bristol au XIX<sup>e</sup> siècle : contextes socio-économique et religieux**

## 1.1 Considérations théoriques, terminologiques et méthodologiques

La première partie de notre étude a pour objet de définir le cadrage théorique et méthodologique de cette recherche. Avant de procéder à l'analyse des relations sociales et des relations de classes à Bristol, il est essentiel de présenter la tradition historiographique dont ce type de travail s'inspire et se réclame. Nous devons pour cela exposer les études menées dans le domaine concerné mais également revenir sur les définitions des notions qui seront utilisées pour théoriser l'analyse et critiquer les phénomènes étudiés. Si le travail de l'historien repose avant tout sur la recherche, le décryptage et l'analyse de sources primaires en tant que témoignages, « traces du passé<sup>11</sup> », il ne saurait se passer d'un appareil théorique permettant à son tour d'élucider et d'explicitier les phénomènes et les situations observées. En sociohistoire, c'est la sociologie qui fournit un appareil critique au chercheur. Néanmoins, ce dernier doit se livrer à un examen minutieux de la pertinence des concepts, des théories et des hypothèses qui s'offrent à lui. Il faut bien souvent redéfinir les notions clés et rendre compte des divergences théoriques et historiographiques afin de sélectionner enfin les modèles critiques les plus adaptés pour mener à bien l'analyse.

On se propose dans ce chapitre de poser les fondements du travail à suivre. Dans une première partie, il semble nécessaire de revenir sur les pratiques historiographiques récentes et d'identifier les différentes lectures dont l'histoire sociale de la Grande-Bretagne a fait l'objet, les traditions néo-marxistes et révisionnistes ayant tour à tour influencé la recherche en histoire.

Dans une seconde partie, nous nous attacherons à revisiter les différentes définitions de la notion de classe telle que les sociologues et les historiens ont pu l'appréhender et à comprendre la manière dont ces perceptions du phénomène de classe ont donné naissance à diverses théories sur les relations entre les groupes

---

<sup>11</sup> Nous parlons ici de traces du passé au sens de Marc Bloch telles qu'il les décrit dans *Apologie pour l'histoire*. Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris : Armand Collin, 1952, pp.31-42.

sociaux. Chaque manière de définir les classes a, par la suite, aidé les chercheurs à décrypter les relations entre ces communautés en leur permettant d'élaborer des hypothèses.

La troisième section du chapitre sera centrée sur la présentation de diverses notions liées au travail sur les rapports sociaux en considérant les problèmes du contrôle social, de la domination, du pouvoir, de l'hégémonie et du consensus, autant de concepts sociologiques ou philosophiques utilisés jusqu'à ce jour pour permettre une explication des interactions possibles au sein d'une société. Enfin, la quatrième partie nous permettra d'établir clairement nos choix méthodologiques, terminologiques et théoriques.

### **1.1.1 Pratiques historiographiques**

C'est véritablement depuis les années 1960 que l'étude de la sociohistoire a pris de l'essor en Grande-Bretagne<sup>12</sup>. Cet intérêt pour ce que les anglo-saxons nomment « social and labour history » a pendant des décennies fait l'objet d'un grand nombre de travaux de recherche. La somme d'ouvrages et d'articles publiés est non seulement importante mais elle a surtout nourri des débats et des conflits passionnés entre les historiens. Deux grandes traditions se dessinent : les partisans de l'école marxiste et ceux du courant révisionniste (courant qui lui-même donnera naissance au « tournant linguistique ») se disputent l'analyse de la société victorienne.

---

<sup>12</sup> Pendant la période d'après guerre jusqu'aux années 1960, l'actualité du parti travailliste et sa majorité au gouvernement incitent les historiens à se pencher sur l'histoire du mouvement travailliste. Les études menées à cette époque se concentrent essentiellement sur les origines de ce mouvement, par exemple sur le radicalisme des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles et sur l'émergence et le développement de foyers d'expression pour les classes ouvrières. On travaille ainsi sur l'histoire des syndicats, des coopératives et du parti lui-même en expliquant que le développement de ces associations a permis à la classe ouvrière de devenir politiquement active. L'étude de la culture ouvrière est totalement délaissée. Seule importe l'analyse du mouvement travailliste. Mike Savage, Andrew Miles, *The Remaking of the British Working Class 1840-1940*, Londres : Routledge, 1994, pp.2-3. Pour ce type de travaux voir George Howard Douglas Cole, *A Short History of the British Working Class Movement 1789-1947*, Londres : George Allen & Unwin, 1948 ; Beatrice et Sidney Webb, *Industrial Democracy*, Londres : Longman, 1902.

S'il paraît judicieux à ce stade de notre travail de définir ces deux traditions, c'est parce qu'une connaissance de leurs théories et de leurs positions vis-à-vis l'évolution et de la transformation de la société est absolument fondamentale pour pouvoir s'en inspirer et les critiquer pertinemment. L'amalgame et la confusion entre un travail de recherche sur les rapports de classes rédigé par un historien marxiste et celui d'un historien du tournant linguistique, par exemple, seraient préjudiciables et incohérents. De surcroît, l'exposition de ces deux courants nous permettra d'expliquer et de justifier la tradition historiographique dans laquelle nous espérons inscrire notre travail.

#### 1.1.1.1 *Tendance marxiste*

Inspirée des travaux de Karl Marx, cette lecture place le conflit social et politique au cœur du processus d'évolution de l'Histoire. Le conflit est le moteur de l'Histoire. Tout changement est le résultat d'une rupture, et les antagonismes sociaux et politiques, remettant en cause et bouleversant l'ordre établi, permettent l'entrée d'une société dans une nouvelle phase de l'Histoire. Ils sont le moteur de la dynamique.

What is the basis of a partial, merely political revolution? Simply this: *a section of civil society* emancipates itself and attains universal domination; a determinate class undertakes, from its *particular situation*, a general emancipation of society. This class emancipates society as a whole, but only on condition that the whole of society is in the same situation as this class; for example, that it possesses or can easily acquire money or culture. No class in civil society can play this part unless it can arouse, in itself and in the masses, a moment of enthusiasm in which it associates and mingles with society at large, identifies itself with it, and is felt and recognised as the general representative of this society. Its aims and interest must genuinely be the aims and interests of society itself, of which it becomes in reality the social head and heart. It is only in the name of general interests that a particular class can claim general supremacy. In order to attain this liberating position, and the political direction of all spheres of society, revolutionary energy and consciousness of its own power do not suffice. For a popular revolution and the emancipation of a particular class of civil society to coincide, for one class to represent the whole society, another class must concentrate in itself all the evils of society, a particular class must embody and represent a general obstacle and limitation<sup>13</sup>.

---

<sup>13</sup> Karl Marx « Karl Marx, Early Writings » in David Caute, *Essential Writings of Karl Marx*, Londres : Panther Books Limited, 1967, pp.68-69, p.71.

Les historiens marxistes cherchent dans leurs travaux à mettre en lumière et à souligner les phénomènes de ruptures majeures et les discontinuités au sein de l'expérience sociale. Ces derniers considèrent la révolution industrielle comme l'élément déclencheur de la rupture des relations sociales<sup>14</sup>. L'ancienne structure préindustrielle, opposant les grands propriétaires terriens issus de l'aristocratie aux petits agriculteurs et artisans indépendants, est bouleversée par une période de déstabilisation due à la révolution industrielle. Lui succède alors un nouveau modèle social où les intérêts de la bourgeoisie et des industriels s'opposent à ceux d'un prolétariat subordonné. La pensée la plus en vogue dans les années 1960 repose donc sur la théorie d'une déconstruction complète de la nature de l'ordre social du début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>. C'est ce bouleversement qui engendre par la suite la naissance des classes sociales, classes dont les intérêts sont antagonistes et qui s'inscrivent dans une dialectique de conflit.

La perspective marxiste soutient également que la polarisation inévitable des oppositions d'intérêts de ces classes économiques et la menace récurrente de révoltes populaires ont éveillé un souci de contrôle social. De nombreux travaux ont mis en relief la menace ressentie par les classes dirigeantes d'un renversement de la société, puis les appareils institutionnels de contrôle social utilisés pour pallier la situation et ont enfin souligné la progressive stabilisation de la société grâce à ce contrôle savamment orchestré. Certains des historiens marxistes les plus radicaux ont expliqué l'absence de révolution ouvrière ou de révolution sociale en évoquant l'endoctrinement et le prosélytisme exercé par les classes supérieures sur les classes populaires<sup>16</sup>. L'historiographie marxiste traditionnelle souligne donc principalement la montée en puissance de la classe moyenne au XIX<sup>e</sup> siècle, l'émergence et la subordination d'une classe ouvrière ainsi que sa domination culturelle, sociale et politique, rendue possible par l'exercice d'un contrôle social puissant.

---

<sup>14</sup> Neville Kirk, *Change, Continuity and Class : Labour in British Society, 1850-1920*, Manchester : Manchester University Press, 1998, pp.6-8.

<sup>15</sup> Alistair Reid, *Social classes and Social Relations in Britain, 1850 – 1914*, New York : Cambridge University Press, 1995, p.3.

<sup>16</sup> John Forster, *Class Struggle and the Industrial Revolution. Early Industrial Capitalism in Three English Towns*, Londres : Methuen, 1974.

### 1.1.1.2 Tendances révisionniste

Les positions marxistes ont provoqué plusieurs critiques et se sont heurtées dès les années 1970 à de nombreuses contestations, ou tout au moins à un désir de nuancer certains propos. Albert Edward Musson, par exemple, a tenté de montrer dans ses travaux que la classe ouvrière est beaucoup moins homogène et plus divisée que les marxistes traditionnels n'ont pu le faire entendre<sup>17</sup>. La conscience de classe est, selon lui, loin d'être aussi universellement partagée par les ouvriers qu'on a pu le penser. Les révisionnistes remettent également en question l'idée de rupture, de changement radical. Ils cherchent au contraire à montrer les phénomènes de continuité, c'est-à-dire l'existence de substrats, d'éléments résiduels qui perdurent malgré les bouleversements économiques et sociaux du XIX<sup>e</sup> siècle et qui permettent de justifier les comportements de certains groupes et les affiliations politiques, morales ou religieuses, qui ne trouvent pas d'explication si l'on suit les théories marxistes trop orthodoxes. Le découpage des révisionnistes n'est pas seulement binaire, reposant sur des ruptures absolues, mais il pose les jalons d'une théorisation moins déterministe. Henry Pelling<sup>18</sup> par exemple, a mis en évidence des points communs et des similarités idéologiques entre les Chartistes et les Libéraux, ce qui remet en question l'idée que les classes ouvrières et les classes moyennes s'opposent en tout dans le système capitaliste. L'opposition classique entre travail et capital qui engendre nécessairement la querelle politique est envisagée avec plus de nuances. L'appartenance à des classes sociales distinctes ne signifie pas nécessairement qu'il n'existe pas de passerelles par le biais desquelles ces classes puissent se rejoindre. De même, Patrick Joyce<sup>19</sup> et Gareth Stedman Jones<sup>20</sup> ont-ils souligné l'existence d'une longue tradition de radicalisme populaire qui a perduré à travers tout le XIX<sup>e</sup> siècle et qui faisait fi des divisions de classes. Selon cette théorie, le radicalisme a toujours transcendé les démarcations de classes et s'adressait à ceux qui étaient autonomes (« independent-minded ») et

---

<sup>17</sup> Albert Edward Musson, *British Trade Unions, 1800-1875*, Londres : Macmillan, 1972.

<sup>18</sup> Henry Pelling, *The Origins of the Labour Party 1880-1900*, Oxford : Clarendon Press, 1965 ; Henry Pelling, *Popular Politics and Society in Late Victorian Britain*, Londres : Macmillan, 1979.

<sup>19</sup> Patrick Joyce, *Visions of the People : Industrial England and the Question of Class 1848-1914*, Cambridge : Cambridge University Press, 1991.

<sup>20</sup> Gareth Stedman Jones, *Languages of Class : studies in English working-class history*, Cambridge : Cambridge University Press, 1983.



respectables ne se limitant pas ainsi à une seule catégorie socio-économique<sup>21</sup>. Le révisionnisme même s'il est lui-même divisé en plusieurs courants a permis de proposer des lectures alternatives aux études marxistes. On retiendra cependant surtout ici que les révisionnistes sont les premiers historiens à attacher une importance toute particulière aux phénomènes de continuité, et à remettre en question la vision traditionnelle de l'émergence d'une conscience de classe homogène. Ils critiquent le déterminisme souvent aveugle des marxistes et leur tendance à attacher systématiquement une situation au sein du système de production à des valeurs, des affiliations politiques et des comportements types<sup>22</sup>.

Ce bref aperçu de l'évolution de l'étude de l'histoire sociale outre-Manche nous permet de souligner les problématiques les plus importantes auxquelles les chercheurs ont tenté de répondre. En étudiant les rapports sociaux et les rapports de classes, les marxistes se sont appuyé sur des théories déterministes et ont fait de l'émergence d'une conscience de classe la pierre angulaire de leurs travaux. Cependant, l'homogénéité de la classe ouvrière et l'importance de la conscience de classe, ont été critiquées et remises en cause par les révisionnistes. La manière dont les historiens ont perçu et défini les classes sociales nécessite ici un éclaircissement. La classe est-elle une réalité objective, mesurable comme les matérialistes le pensent ou est-elle un découpage pratique, qui ne nécessite pas que les individus

---

<sup>21</sup> Le radicalisme populaire est une doctrine selon laquelle les gens seraient pauvres et exploités car ils n'ont pas de pouvoir politique. L'absence de ce pouvoir politique les prive à son tour de pouvoir économique. C'est cela qui cause le malheur. Le radicalisme s'est manifesté à travers l'histoire sous différentes formes : le chartisme puis l'alliance « lib-lab » puis le parti travailliste. Notons d'ailleurs que dans sa célèbre étude, Edward Palmer Thompson souligne que le radicalisme qui anime les ouvriers à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle repose sur la conscience d'un conflit opposant les classes industrielles et le parlement non réformé, qui ne leur accorde aucune place au gouvernement. On sait également que ce radicalisme, qui mènera ensuite au chartisme, rassemble les classes bourgeoises et les classes ouvrières. Tous sont privés de pouvoir politique et cherchent à réformer la composition parlementaire. Il s'agit donc ici d'un combat pour la représentation politique, combat qui rassemble des classes qui s'opposent normalement dans le système d'économie capitaliste. Edward Palmer Thompson, *The Making of the English Working Class*, Harmondsworth : Penguin, 1968, p.782.

<sup>22</sup> Ainsi Reid révèle « [...] the enormous difficulty involved in attaching ideas and values exclusively to particular social groups » et suggère « that it is better to see them as the result of long historical developments, affected by specific events and by competing political and religious affiliations which emerged from them, rather than directly reflecting the material interests of social classes ». Alistair Reid, *op cit.*, p.15.

observés aient eux-mêmes une conscience de classe, comme le croient les nominalistes<sup>23</sup>?

Il nous semble donc essentiel à ce stade de notre travail d'explicitier les différentes définitions du terme de classe avant de pouvoir utiliser certaines des théories auxquelles elles ont donné naissance.

### 1.1.2 Définitions de classe : problèmes conceptuels

La classe sociale telle que nous la concevons communément renvoie à un groupe de personnes au sein d'une société possédant le même statut socioéconomique<sup>24</sup>. Le dictionnaire *Trésor de la Langue Française* propose cette définition :

Division de la société fondée sur des considérations d'ordre économique ou culturel et tendant à regrouper les individus selon leur profession, leur niveau de vie, leurs intérêts communs, leur idéologie<sup>25</sup>.

En Grande-Bretagne, le terme se démocratise au XIX<sup>e</sup> siècle pour remplacer ceux de « rang » et « ordre » afin de décrire les principaux regroupements hiérarchiques dans la société. Cet usage reflète un changement profond de la structure des sociétés européennes. Les structures organisées autour des rangs déclinent. À partir de la révolution industrielle, on voit apparaître dans les travaux de Malthus et de Ricardo par exemple le terme de « classes laborieuses » (« labouring classes »)<sup>26</sup>. La fonction au sein du processus économique remplace l'ancienne focalisation

---

<sup>23</sup> La démarche nominaliste est ainsi décrite: « Si on ne part pas de la constatation qu'il existe des unités réelles constituant des classes pour ensuite analyser les critères qui les distinguent des autres unités sociales, on est amené à effectuer une démarche contraire à la démarche réaliste. En effet, c'est à partir de certaines situations sociales que l'on définit la classe comme l'ensemble des individus qui ont en commun telle ou telle situation, sans se soucier de savoir s'ils sont par là véritablement unis. » Claude Gregory (dir.), Peter Baumgerber, et al., *Encyclopaedia Universalis*, Volume 5, Paris : Encyclopaedia Universalis, 1993, p.962.

<sup>24</sup> « Social Class: An aggregate of people, within a society, possessing about the same status. » Philip W. Goetz (dir.), *The New Encyclopaedia Britannica*, vol 10, Chicago, Oakland, Genève: The New Encyclopaedia Britannica, p.919.

<sup>25</sup> Paul Imbs (dir.), *Trésor de la Langue Française, Dictionnaire de Langue Française du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> Siècle (1789-1960)*, Tome 5, Paris : CNRS Gallimard, 1977, p.888.

<sup>26</sup> Philip P. Weiner (dir.), *Dictionary of the History of Ideas : studies of selected pivotal ideas*, New York : Charles Scribners' Sons, 1973, p.441.

implicite sur le rang social et la hiérarchie des possessions. De même, en 1776, Adam Smith dans le célèbre *Inquiry Into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*<sup>27</sup> introduit une division tripartite de la société, se fondant sur les fonctions économiques. S'opposent ainsi ceux qui vivent de la rente foncière, ceux qui vivent du profit et ceux dont le revenu est le salaire payé en rétribution de leur travail. Les nouveaux capitalistes ainsi que la classe ouvrière émergente se définissent désormais principalement en termes économiques, soit par la possession de capital ou inversement par la dépendance à un salaire. Ce nouveau découpage ne signifie pas que la société préindustrielle ait été homogène et n'ait pas connu de divisions :

The late appearance of the term class does not of course indicate that social divisions were not recognised earlier. But it indicates changes in the character of those divisions and in attitudes towards them, which came about with the industrial revolution. Class is a less definite and more fluid term than 'rank' or 'order', and the use of this less specific term subtly indicates [...] a shifting of focus from social status to economic criteria.<sup>28</sup>

Cependant comme le souligne justement Asa Briggs dans un article intitulé « The Language of 'Class' »<sup>29</sup>, l'apparition dans le langage d'une nouvelle terminologie traduit une transformation de la société et de l'ordre social. Selon lui, les premiers emplois du terme puis sa démocratisation sont symptomatiques des transformations sociales. Il associe l'apparition d'un langage de classe à la naissance d'une conscience de classe. Il relève tout d'abord une conscience bourgeoise puisque ce n'est qu'au moment où les classes moyennes commencent à s'affirmer et à se distinguer de l'aristocratie, que la conscience de classe apparaît. Puis, c'est au tour des ouvriers de s'unir et de se regrouper en prenant conscience de leurs intérêts communs, mais surtout du conflit qui les opposait aux classes moyennes. C'est la non appartenance, l'exclusion d'un groupe qui permet de fédérer les individus, tout autant que la reconnaissance d'une communauté d'intérêts. La problématique de l'émergence d'une conscience de classe fera l'objet d'un développement ultérieur mais il nous suffira de retenir pour le moment que le

---

<sup>27</sup> Adam Smith, *The Wealth of Nations, Books I-III*, Harmondsworth : Penguin Books, 1970, première publication en 1776.

<sup>28</sup> Philip P. Weiner, *op cit.*, p.441.

<sup>29</sup> Asa Briggs, « Languages of Class » in Ronald Stanley Neale, *History and Class, Essential Readings in Theory and Interpretation*, Oxford : Blackwell, 1983, pp.2-29.

terme de classe est effectivement apparu dans le langage courant des observateurs sociaux, des politiques et des penseurs simultanément à la révolution industrielle et aux changements structurels résultant de ce bouleversement économique.

#### 1.1.2.1 *La classe selon Marx*

L'analyse et la théorisation de la notion de classe la plus célèbre revient bien évidemment à Karl Marx. Bien qu'il ne donne jamais véritablement de définition totalement arrêtée du concept ou qu'il lui prête plusieurs variantes suivant la situation ou la société dont il traite dans ses analyses, Marx considère avant tout les classes comme des groupes antagonistes au sein du système de production.

The first question to be answered is this : what constitutes a class? – and the reply to this follows naturally from another question, namely: What makes wage-labourers , capitalists and landlords constitute the three great social classes ?

At first glance – the identity of revenues and sources of revenues. There are three great social groups whose members, the individuals forming them, live on wages, profit and ground-rent respectively, on the realization of their labour power, their capital, and their landed property<sup>30</sup>.

Ce penseur définit les classes sociales par rapport à leur position et à leur rôle dans le processus de fabrication. En se fondant sur une vision antagoniste de la société et en s'inspirant de l'Histoire, il a rassemblé les différents groupes en deux classes sociales principales : le prolétariat, classe dominée, et la bourgeoisie, classe dominante, qui possède les moyens de production. Pour Marx, une classe ne peut exister que si elle a conscience d'être une classe. Il considère que l'histoire de toute société est l'histoire de la lutte des classes et que celle-ci conduit à la dictature du prolétariat, étape de transition vers une société sans classes. Il oppose donc deux classes et souligne que cette lutte est le moteur de l'Histoire ; le changement social est le produit des oppositions entre les classes<sup>31</sup>.

Meanwhile the antagonism between the proletariat and the bourgeoisie is a struggle of class against class, a struggle which carried to its highest expression is a total revolution. Indeed, is it at all surprising that a society founded on the opposition of classes should culminate in brutal *contradiction*, the shock of body against body, as its final *dénouement*?

---

<sup>30</sup> Karl Marx, « Capital, volume III » in David Caute, *op cit.*, p.67.

<sup>31</sup> Claude Gregory, *op cit.*, pp.961-964.

Do not say that social movement excludes political movement. There is never a political movement which is not at the same time social<sup>32</sup>.

Les intérêts d'un groupe sont, selon ces théories, directement conditionnés par la place des acteurs sociaux au sein du système de production. Dans la tradition marxiste, on note ainsi que les classes sont toujours et fondamentalement des manifestations de pouvoir ; elles trouvent leurs identités dans la communauté des intérêts et dans la confrontation avec la classe antagoniste. Il est cependant à noter que le récit de Marx du développement de la société industrielle contient deux utilisations distinctes du terme classe. Dans la première il explique :

In so far as millions of families live under economic conditions that separate their mode of life, their interests and their culture from those of other classes and put them in hostile opposition to the latter, they form a class<sup>33</sup>.

Dans une deuxième définition, il stipule que la classe n'est pas qu'une catégorie socioprofessionnelle mais aussi quelque chose de défini par son insertion dans la lutte des classes et par la conscience qu'elle a d'être une classe. Ainsi, pour qu'il y ait une véritable formation de classe, il faut une communauté, des associations nationales et des organisations politiques.

In so far as there is merely a local interconnection among these small holding peasants, and the identity of their interests begets no community, no national bond and no political organisation, they do not form a class<sup>34</sup>.

Dans cette définition, la conscience de classe est centrale. Ici, les facteurs économiques sont supplantés par des facteurs socio psychologiques. Bien qu'un ensemble de personnes puisse occuper une position similaire dans le processus de production et par conséquent avoir les mêmes opportunités dans la vie, elles ne constituent une classe consciente capable de marquer l'histoire qu'à partir du moment où elles réalisent que leurs intérêts convergent. Pour savoir si une classe se définit comme telle, il est impératif de prendre en compte plusieurs paramètres :

---

<sup>32</sup> Karl Marx, « The Poverty of Philosophy » in David Caute, *op cit.*, p.71.

<sup>33</sup> Karl Marx, « The 18th Brumaire of Louis Bonaparte » in Karl Marx, Frederick Engels, *Marx/Engels, Selected Work in One Volume*, Londres : Lawrence & Wishart, 1968, p.170.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p.171.

existe-t-il une similarité de certains caractères (modes de vie, intérêts, culture) ? Note-t-on une opposition à d'autres classes ? Observe-t-on une unité vécue (la conscience de classe) ? Ce sont ces problématiques et cette seconde caractérisation de la classe par sa conscience qui ont inspiré les historiens du courant marxiste, lequel fit école à partir des années 1960. Les travaux de sociohistoire ont, à cette période, placé la notion de classe au cœur des analyses et des recherches et n'ont eu de cesse de périodiser et de déterminer l'émergence d'une conscience de classe chez les ouvriers britanniques. Nombre de travaux importants ont ainsi, comme ceux d'Hobsbawm et de Thompson, défendu la thèse réaliste des classes et les ont envisagées comme des entités réelles, plus ou moins homogènes suivant les périodes, dotées d'une conscience de classe, représentant les forces actives du développement historique.

D'autre part, les travaux de Marx mettent en lumière le rapport entre les relations de production et les relations sociales, les premières conditionnant les secondes. La relation de production implique et entraîne nécessairement (même involontairement de la part des individus) une relation d'interdépendance entre les hommes :

In the social production which men carry on they enter into definite relations that are indispensable and independent of their will; these relations of production correspond to a definite state in the development of their material powers of production. The sum total of these relations of production constitutes the economic structure of society- the real foundation on which rise legal and political super structures and to which correspond definite forms of social consciousness<sup>35</sup>

En examinant les liens existants entre le développement des technologies, les relations de production, les superstructures légales et politiques et enfin la conscience sociale, Marx a cherché à démontrer que ce qui distingue un type de société d'un autre, c'est son mode de production, c'est-à-dire la nature de sa technologie et de sa division du travail. Le mode de production engendre un système de classes distinctif au sein duquel une classe contrôle et dirige le processus de production pendant qu'une autre ou plusieurs autres sont les producteurs directs

---

<sup>35</sup> Karl Marx, Préface de « Critique of Political Economy » in Robert John Morris, *Class and Class Consciousness in the Industrial Revolution 1780-1850*, London : MacMillan, 1985, p.21.

et fournisseurs de services pour cette classe dominante<sup>36</sup>. Selon Marx, cette classe supérieure contrôle non seulement la production matérielle mais aussi la production d'idées. Elle établit un style culturel particulier et une doctrine politique dominante. Son contrôle sur la société est consolidé par un système politique favorable à ses intérêts.

Social relations are closely bound up with productive forces. In acquiring new productive forces men change their mode of production; and in changing their mode of production, they change all their social relations. The handmill gives you society with the feudal lord; the steam-mill, society with the industrial capitalist. The same men who establish their social relations in conformity with their material productivity, produce also principles, ideas and categories, in conformity with their social relations. Thus these ideas, these categories, are as little eternal as the relations they express. They are historical and transitory products<sup>37</sup>.

Selon Marx, c'est donc la classe, qui repose à l'origine sur l'économie, qui dicte les transformations sociales, politiques et culturelles. Cette domination idéologique, politique et culturelle<sup>38</sup> des classes supérieures a nourri bien des travaux, notamment ceux dans lesquels sont développées les théories de contrôle social afin d'expliquer l'agencement et les rapports sociaux à l'époque victorienne.

Il nous suffira de retenir ici que le trait distinctif de la classe marxiste réside d'une part en sa conception réaliste<sup>39</sup>. D'autre part, elle donne lieu à une écriture matérialiste de l'histoire sociale, qui a souvent été critiquée par la suite pour son trop grand déterminisme. L'association d'une appartenance à une classe sociale à une idéologie politique, à des comportements ou à des valeurs stéréotypées, a par la

---

<sup>36</sup> Les relations entre les classes sont antagonistes parce qu'elles sont en conflit au sujet de l'appropriation de ce qui est produit et à certains moments, quand le mode de production change à cause de développements technologiques et de la manière dont la main d'œuvre est utilisée, de tels conflits se polarisent et une nouvelle classe remet en question la domination des dirigeants. Karl Marx, « The Poverty of Philosophy » in David Caute, *op cit.*, pp.109-110.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p.105.

<sup>38</sup> Marx écrit : « The ideas of the ruling class are in every epoch the ruling ideas : i.e. the class, which is the ruling material force of society, is at the same time its intellectual force. The class which has the means of material production at its disposal, has control at the same time over the means of mental production, so that thereby, generally speaking the ideas of those who lack the means of mental production are subject to it.» Karl Marx, « The German Ideology » in David Caute, *op cit.*, p.95.

<sup>39</sup> Cette tradition est qualifiée aussi de réaliste, parce que les classes sont supposées former des entités véritables et tangibles, et non pas des constructions intellectuelles. Les théories nominalistes, au contraire, tendent à faire de la classe un élément de n'importe quelle structure sociale alors que le réalisme lie la classe à un certain type de société et une certaine forme de rapports économiques et sociaux.

suite été remise en question. La classe marxiste est avant tout une classe « en soi » et « pour soi », c'est-à-dire qu'elle conduit à une conscience de classe et à des rapports de classes qui reposent avant tout sur le conflit.

#### 1.1.2.2 *La classe wéberienne, un nouveau découpage*

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Max Weber remet en question l'importance de la classe sociale dans les développements politiques des sociétés modernes. Il souligne que les traditions religieuses ou le nationalisme ont pu jouer un rôle tout aussi important et que la focalisation sur la classe comme seule explication valide du développement social est inexacte. Weber propose de limiter le concept de classe aux distinctions impersonnelles de revenu entre individus. En effet, contrairement à Marx, Weber soutient que les classes ne sont pas des communautés, car il y a une trop grande multiplicité de positions sociales pour qu'il existe une véritable conscience de classe. Cette pensée se trouve être l'instigatrice des nouvelles lectures révisionnistes qui remettent en question les hypothèses d'homogénéité de la classe ouvrière. Délaissant la théorie classique de la lutte des classes et des dialectiques de conflits, les critiques de Marx montrent qu'il existe une interdépendance fonctionnelle entre les différentes classes et qu'elles collaborent entre elles<sup>40</sup>.

L'analyse de Weber est pluridimensionnelle. Le sociologue procède à un découpage permettant une plus grande flexibilité dans la lecture et dans l'analyse des relations sociales puisqu'il distingue les classes, des groupes de statut et des partis.

Selon Weber, on distingue trois sphères<sup>41</sup>. Ainsi l'ordre économique détermine-t-il la classe ; l'ordre social au sein duquel s'établit le prestige des positions détermine à son tour les groupes de statut ; et, enfin, au sein de l'ordre politique ce sont les partis qui s'affrontent pour la conquête du pouvoir. Le positionnement sur l'un de ces axes, économique, social ou politique, ne détermine

---

<sup>40</sup> Voir Patrick Joyce, œuvre déjà citée.

<sup>41</sup> Max Weber, *Essays in Sociology*, London : Routledge, 1991, pp.43-61.



pas, ne conditionne pas nécessairement les positionnements sur les autres axes. La stratification wébérienne possède donc trois niveaux et la classe n'en représente qu'un seul. Elle n'a de signification qu'économique. Ce choix de définition de la classe, repose chez Weber sur l'objection que la simple prise en compte des facteurs économiques pour déterminer une classe sociale était insuffisante et ne pouvait expliquer les systèmes de stratification complexes. L'amalgame entre la position économique, le rang social et l'affiliation politique résultant en une classe sociale est selon lui inexacte. La classe de Weber est fondée sur un découpage prenant en compte des indicateurs économiques mais ne signifie pas classe sociale (contrairement à Marx). Weber va au contraire s'appuyer sur un autre cadrage<sup>42</sup>. Ainsi la classe wébérienne est-elle déterminée par l'économie, la valeur du travail et celle du patrimoine possédé. La classe économique influence les perspectives d'avenir d'un individu. Weber perçoit quatre groupes : les travailleurs manuels, la petite bourgeoisie, les cols blancs sans propriété, et les privilégiés par l'éducation et la propriété. Cette classe économique peut être à l'origine d'un sentiment de communauté ou au contraire de conflit, mais pas nécessairement puisque les individus se divisent également en groupes de statut.

Le statut repose sur une conscience de valeurs et des intérêts communs. Les groupes de statut sont stratifiés selon leur niveau de vie et l'image que leur renvoie leur métier (évaluation sociale de leur activité professionnelle, la reconnaissance, le prestige). Le statut peut être lié au revenu, à la race, à la religion et au type d'emploi puisque ces phénomènes permettent de se réclamer d'un groupe particulier. Le parti enfin, est l'organisation par le biais de laquelle l'individu peut prétendre au pouvoir à travers l'action organisée. On le voit bien avec ce nouveau découpage, l'association d'une conscience de classe collective à un groupe constitué d'individus ayant simplement des revenus équivalents n'est pas possible. Weber ne regroupe dans une classe économique que les individus dont les revenus et les « chances de vie » sont comparables, mais la possession de patrimoines de valeurs identiques ou la perception de salaires identiques n'autorise pas à constituer ces individus en classe sociale puisque selon Weber la situation économique ne conditionne pas, ne

---

<sup>42</sup> Sylvie Mesure, Patrick Savidan, *Le Dictionnaire des Sciences Humaines*, Paris : PUF, 2006, p.148.

détermine pas absolument les valeurs, les intérêts politiques ou les intérêts sociaux. La situation de classe est une base possible de conduites communes. S'il y a des rapports possibles entre la classe, le statut et le pouvoir, ils ne sont pas automatiques ou systématiques et ne peuvent être stéréotypés. L'avantage de ce découpage, c'est qu'il permet d'explicitier et de comprendre des comportements que les marxistes auraient qualifiés de hors normes, ou responsables de l'échec d'une révolution sociale en Grande-Bretagne.

Rappelons que l'une des questions les plus complexes adressées aux historiens marxistes est celle de l'explication de l'absence de révolution ouvrière. Si la classe laborieuse est dotée, comme le soutiennent les historiens de cette mouvance, d'une conscience de classe et d'une conscience de l'existence d'antagonismes sociaux et politiques, comment se fait-il que celle-ci n'ait jamais mis en œuvre de mouvement de réforme radicale du système ou n'ait cherché, au XIX<sup>e</sup> siècle, à renverser l'ordre social<sup>43</sup>. En effet, suite à la débâcle chartiste, le radicalisme politique des ouvriers s'essouffle. Ceux-ci deviennent réformistes<sup>44</sup>. Plusieurs théories ont été avancées pour justifier cette absence de révolution sociale et fournir une explication au développement du consensus caractéristique des années mid-victoriennes. On notera la célèbre théorie de la « labour aristocracy »<sup>45</sup>, ou la thèse d'Halévy sur le rôle du méthodisme<sup>46</sup>, ou encore celle de Stedman Jones<sup>47</sup> qui associe l'épuisement du radicalisme ouvrier à l'incapacité grandissante de ces derniers à exercer un contrôle réel sur leur travail. Cette incapacité est le fait du développement du capitalisme et d'une mécanisation toujours plus poussée de la production, qui finit par retirer aux ouvriers le prestige de la qualification, du savoir-

---

<sup>43</sup> Sur ce point Gilbert Bonifas et Martine Faraut soulignent notamment que la pauvreté, si souvent illustrée par les grandes enquêtes sociales de l'époque, telles que celles de Booth et de Rowntree, est plus souvent débilitante que révolutionnaire. Il convient de garder à l'esprit que les conditions de vie de la majorité des ouvriers ont bien souvent privé ces derniers des ressources et de l'énergie nécessaires à une révolte organisée. Bonifas Gilbert, Martine Faraut, *Pouvoir, Classes et Nation en Grande-Bretagne au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Milan, Barcelone : Masson, 1994, pp.65-66.

<sup>44</sup> *Ibid.*, pp.59-60.

<sup>45</sup> Eric John Hobsbawm, « The Labour Aristocracy in Nineteenth-Century Britain » in Eric John Hobsbawm, *Labouring Men: Studies in the History of Labour*, Londres : Weidenfeld and Nicolson, 1968, pp.272-315.

<sup>46</sup> Elie Halévy, *The Birth of Methodism in England*, Chicago, Londres : University of Chicago Press, 1971.

<sup>47</sup> Voir Gareth Stedman Jones, oeuvre déjà citée.

faire et de la technique, qui leur assurait jusqu'alors un certain pouvoir. Désormais incapables d'exercer une pression sur leurs employeurs, ils deviennent dépendants de ces derniers et ne peuvent par conséquent se révolter.

Les historiens doivent donc rendre compte du fait que les ouvriers britanniques sont moins politisés que ce que pouvaient suggérer les théories marxistes. Ajoutons enfin que l'enthousiasme des ouvriers dans les années 1980 pour le parti Conservateur indique que le lien entre l'appartenance à une classe et l'identité politique n'est pas nécessairement correct. Tous les ouvriers ne sont pas travaillistes. Par conséquent, on en revient à mettre en question la pertinence de la notion de classe telle qu'elle est comprise par les marxistes. Il n'est pas possible d'associer une conscience de classe à des pratiques standardisées ou à des idéologies précises. L'idée d'une classe homogène et naturellement révolutionnaire n'a en réalité jamais été appropriée pour décrire la classe ouvrière anglaise. On pensera ici à l'adhésion des ouvriers qualifiés aux notions de respectabilité, de frugalité et de persévérance (valeurs associées traditionnellement aux classes bourgeoises) que les historiens marxistes ont analysée comme la conséquence de l'exercice d'un contrôle social mené sur les classes ouvrières alors que les révisionnistes l'ont expliquée par l'appartenance de ces ouvriers à un groupe de statut particulier et un effort de redéfinition et de réappropriation de valeurs qui pouvaient servir leurs propres intérêts. La dissociation du patrimoine économique, du statut et du politique permet ainsi d'éviter de tomber dans un déterminisme parfois trop catégorique et de mieux rendre compte de la pluralité des expériences.

On retiendra alors ici que la tradition wébérienne suppose que les classes sociales sont des groupes d'individus semblables partageant une dynamique potentiellement similaire<sup>48</sup>, sans qu'ils en soient nécessairement conscients. La classe sociale n'est pas autre chose, *a priori*, que la somme des individus que le chercheur décide d'assembler selon ses critères propres. Ainsi, les classes sont-elles des noms plus que des groupes réels (nominalisme contre réalisme). Max Weber

---

<sup>48</sup> Max Weber parle de *Lebenschancen* ou chances de vie. Max Weber, *op cit.*, pp.45-46.

considère la classe comme un mode de découpage social parmi d'autres, et cette classe économique est à distinguer de la classe sociale de Marx.

### 1.1.3 La notion de classe dans l'historiographie britannique

#### 1.1.3.1 La vision marxiste

L'un des plus grands historiens marxistes du siècle victorien demeure Hobsbawn. Dans *Worlds of Labour* et *Labouring Men* ce dernier étudie la formation de la classe ouvrière et, s'appuyant sur la conception d'une conscience de classe, vise à mettre en lumière la progressive émergence et constitution d'une classe homogène possédant une culture, une identité, des codes qui lui sont propres. Sa conception de classe fait écho à la définition de Marx précitée. Asa Briggs a lui aussi travaillé dans une perspective marxiste des classes en essayant de localiser et de situer la naissance d'une conscience de classe<sup>49</sup> (tout d'abord au sein de la classe bourgeoise puis au sein de la classe ouvrière). Célèbre auteur du non moins célèbre *The Making of the English Working class*, Thompson a travaillé sur la période 1780/1832, période qu'il estime être celle pendant laquelle s'est formée la classe ouvrière, grâce au sentiment naissant d'une unité d'intérêts et à la prise de conscience que ses intérêts s'opposaient à ceux de l'élite au pouvoir<sup>50</sup>. Mais ce qui est intéressant chez Thompson, c'est qu'il ne conçoit pas la classe comme un élément figé ou une catégorie descriptive mais comme un phénomène historique, une dynamique :

By class I understand an historical phenomenon, unifying a number of disparate and seemingly unconnected events, both in the raw material of experience and in consciousness. I emphasize that it is an historical phenomenon. I do not see class as a structure, or even a category, but something which in fact happens in human relationships.<sup>51</sup>

A ces divers travaux d'inspiration marxiste, s'ajoutent notamment les recherches de Perkin. L'historien a ajouté une autre nuance à la formation des classes, celle d'un attachement à des idéaux : ce qui permet aux individus de se constituer en classe, c'est un attachement à un idéal (c'est-à-dire à des valeurs, des

---

<sup>49</sup> Voir Asa Briggs in Ronald Stanley Neale, article déjà cité.

<sup>50</sup> Voir Edward Palmer Thompson, oeuvre déjà citée.

<sup>51</sup> Edward Palmer Thompson, « Class Consciousness » in Ronald Stanley Neale, *op cit.*, p.114.

symboles, des aspirations, des mentalités et des modes de pensée). Le problème de cette théorie, comme nous pouvons l'imaginer c'est qu'elle court le risque d'être absolument invérifiable scientifiquement. Perkin explique que la conscience de classe n'est pas apparue d'un seul coup dans sa forme finale. Au contraire en 1820, les classes sont encore très vagues, elles sont en devenir, leurs limites et la conscience de leur pouvoir sont floues. Or la conscience de classe présuppose que l'on tire un trait, que l'on trace une ligne de démarcation entre les classes<sup>52</sup>. C'est-à-dire que les conflits d'intérêts entre les groupes font naître la conscience de classe qui elle-même permet d'entériner la division entre les communautés (cela rejoint la théorie de Marx selon laquelle les classes n'existent pas sans conscience). Le revenu lui-même, bien que nécessaire, ne suffit pas à faire naître des antagonismes de classes. Si tel était le cas, les classes seraient aussi vieilles que l'existence du profit et de la rente. Selon Perkin, ce qui est nécessaire pour l'apparition des classes, c'est l'image qu'une classe se fait de sa relation aux autres classes. Cela implique une capacité à se situer dans la structure, dans l'organisation de la société. Il faut également posséder une image consciente de la société idéale au sein de laquelle une classe pourrait trouver sa place (la meilleure place qui soit pour ses intérêts). Il faut donc un idéal, une ambition de créer un nouvel ordre. L'identité se constitue autour d'une image idéale, un idéal que l'on souhaite diffuser et qui s'oppose à celui de l'adversaire. L'idéal va au-delà du simple intérêt pour la domination des ressources. C'est un catalyseur, il permet à une classe de se cristalliser et aux individus d'embrasser de façon sublimée et philosophique leur combat pour la domination des ressources. Perkin procède à la description parfois trop conceptuelle, philosophique des idéaux. Il décrit ainsi un idéal de l'entrepreneur, une sorte de profil type, avec des valeurs qui lui sont attachées, puis l'idéal ouvrier qu'il ne réussit pas à définir totalement car il est trop fragmenté ou encore l'idéal aristocratique<sup>53</sup>.

---

<sup>52</sup> Harold Perkin, « The Birth of Class » in Ronald Stanley Neale, *op cit.*, p.167.

<sup>53</sup> *Ibid.*, pp.165-195.

### 1.1.3.2 *La vision révisionniste*

Selon Neale, la division classique de la société en trois classes n'est pas satisfaisante car leurs limites ont rarement été clairement définies et peu s'accordent sur les critères de classification. La théorie de Neale repose sur l'idée que ce modèle même d'une division tripartite ainsi que les catégories qui en découlent sont inadéquates pour expliquer les relations entre la classe, la conscience de classe et l'idéologie politique. En ce sens il commence à écarter les théories trop déterministes qui faisaient l'amalgame de ces phénomènes et se rapproche des conceptions de Weber. Selon lui, quatre principes doivent être distingués : la stratification sociale, la classe sociale, la conscience de classe et la classe politique. La stratification sociale pourra être déterminée par des critères économiques objectifs et mesurables (type et montant du revenu, occupation) et des phénomènes moins objectifs comme les valeurs, la tradition sociale, le langage.

Les classes sociales, en revanche, sont des groupes de conflit qui surgissent au sein d'une structure de l'autorité. La formation d'une classe sociale a toujours à voir avec la croissance d'une sensation d'identité collective des intérêts des individus, en opposition à d'autres. Neale opère donc une distinction entre la stratification sociale, objective, empiriquement observable et la classe sociale, qui est fondée sur le conflit et les antagonismes d'intérêts. En ce qui concerne la conscience de classe, il explique qu'une conscience ouvrière ne doit pas être automatiquement qualifiée de prolétaire. Cet argument rejoint effectivement les conceptions wébériennes<sup>54</sup>. Cette remise en question du déterminisme parfois trop marqué chez les marxistes est caractéristique des révisionnistes. Parmi eux, Stedman Jones fait partie des historiens britanniques qui se sont affiliés au tournant linguistique.

Dans son célèbre *Languages of Class* Stedman Jones remet en question l'histoire sociale traditionnelle et l'utilisation de ce qu'il appelle les « prêts-à-

---

<sup>54</sup> Ronald Stanley Neale, « Class and Class-Consciousness in Early Nineteenth-Century England : three classes or five ? » in Ronald Stanley Neale, *op cit.*, p.148.

penser » empruntés à la sociologie. Il explique qu'en Grande-Bretagne le mot « classe » a agi comme un point d'intersection entre les différents discours (des discours qui parfois s'opposent, se juxtaposent ou divergent) que sont les discours politiques, économiques, religieux ou culturels<sup>55</sup>. Le travail de Stedman Jones sur les langages de classes soutient qu'il existe plusieurs langages, plusieurs discours de classes car la classe peut faire référence à de multiples réalités. Si le signifiant reste le même, le signifié, lui, change. Selon lui, lorsqu'on étudie la notion de classe, il faut repérer dans le discours quel découpage, quelle définition on donne à ce mot, à ce moment là, dans ce texte précis. Il y a donc nécessairement plusieurs réalités, ou référents. Il insiste également sur le fait qu'il ne faille pas croire que ces différentes définitions de classe aient un point de référence commun dans une réalité sociale : ce serait encore une fois une vision trop déterministe. Plus tard, dans son étude, il cherchera à expliquer le langage de classe à travers le discours politique, c'est-à-dire comment au sein d'un discours politique apparaît un message, et comment ce message va rassembler et fédérer des individus qui à partir de ce moment pourront être envisagés comme faisant partie d'une même classe. C'est le discours qui rassemble, qui précède.

Avec ce type d'étude, on est bien loin de la conception marxiste de la classe sociale. Chez Stedman Jones comme chez Joyce, les classes sont déconstruites, elles ne sont plus une réalité concrète, ce ne sont plus des entités réelles dont la base économique détermine les attitudes, les valeurs, les relations aux autres classes et les comportements politiques. Les classes sont observables dans le discours, médiateur d'un message qui va aider les individus à se constituer en communautés. Plus récemment, Patrick Joyce a travaillé dans la lignée de Stedman Jones et dans *Visions of the People* il critique les tendances classiques à accorder trop d'importance au terme de « classe ». Toute l'histoire des ouvriers a été perçue à travers le prisme de la classe, et cette dernière a longtemps été considérée comme l'expression politique et culturelle la plus importante du changement industriel<sup>56</sup>.

---

<sup>55</sup> Gareth Stedman Jones, *op cit.*, pp.2-24.

<sup>56</sup> Cependant, comme il le fait justement remarquer, il ne faut pas se hâter de conclure que les institutions sont le miroir de la société et que les organisations de classes (du type syndicats ou associations mutualistes) sont représentatives de la classe ouvrière dans sa totalité. Leurs discours

Cependant, ces lectures de l'histoire n'ont pas pris en compte la manière dont l'ordre social et la structure hiérarchique étaient compris. Dans son ouvrage, l'historien se concentre donc sur le langage comme représentation, comme indication de la perception de l'ordre social. Il y traite des identités sociales et des discours qui expriment et mettent en scène l'ordre social. Selon lui, le terme de « conscience de classe » est tout à fait démodé. Cela suggère une vision de classe uniforme, aux habitudes, traits et actions homogènes. Or, cette conception monolithique de la conscience n'est pas acceptable. Il existe au contraire différents discours chez les ouvriers, discours qui s'opposent et se contredisent. La classe ne doit plus être perçue comme une réalité objective mais comme une construction sociale créée par différents acteurs historiques<sup>57</sup>. L'expérience ne génère pas la conscience de classe et ne génère pas non plus un discours, mais au contraire est constituée par celui-ci. La pluralité des discours et des identités doit être le nouvel objet d'étude de l'historien.

Ce bref tour d'horizon de l'historiographie sociale britannique nous mène tout naturellement à nous interroger également sur les notions et sur les concepts clés utilisés au fil des décennies par les chercheurs, pour expliquer les relations sociales. Le chapitre qui suit propose donc de définir les notions qui seront fondamentales à notre étude.

#### **1.1.4 Notions et concepts fondamentaux**

##### *1.1.4.1 La notion de conflit dans les rapports sociaux*

Les rapports sociaux et encore plus particulièrement les rapports de classes ont très souvent été caractérisés par le conflit. Il est donc nécessaire à ce stade de notre étude de revenir sur le découpage et la classification dont ces conflits sociaux ont fait l'objet en sociologie. En effet, tous ne procèdent pas des mêmes antagonismes et ne s'inscrivent pas dans la même structure. Ainsi le *Dictionnaire de*

---

ne sont pas nécessairement ceux des personnes censées être représentées. Il existe un vaste domaine ou une ère de croyances et de valeurs qui ne sont pas articulés et formulés par ces organisations. Patrick Joyce, *op cit.*, p.10.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p.9.



*Sociologie*<sup>58</sup> précise-t-il que les conflits se distinguent tout d'abord par la nature de leurs enjeux mais aussi par leur structure, c'est-à-dire que certains conflits suivront un schéma de « jeu à somme nulle » (les gains d'un groupe étant égaux aux pertes du second), de « jeu à somme négative » (les gains du gagnants sont inférieurs aux pertes de l'adversaire) et enfin de « jeu à somme positive » (chacun des partis retire un gain). Si ce type de découpage peut paraître quelque peu abscons, il permet néanmoins de classer certaines situations de conflits puisque :

Les conflits entre syndicats et patronat ont souvent cette structure. Pour le syndicat, il s'agit - idéalement - d'obtenir des salaires aussi élevés que possible sans briser l'investissement dont dépendent les salaires futurs. Pour le patronat, il s'agit - idéalement- d'établir des salaires à un niveau aussi bas que possible sans descendre au dessous du seuil où la bonne marche de l'entreprise serait menacée. Ce type de jeux conflictuels à somme positive comporte deux aspects indissociablement liés : un aspect coopératif et un aspect conflictuel<sup>59</sup>.

En admettant ainsi que tout conflit n'implique pas nécessairement une défaite, une perte absolue de la part d'un des partis mais qu'il contient aussi des aspects de coopération, de collaboration, on est en mesure d'envisager différemment les rapports de classes. Les rapports sociaux sont rarement purement conflictuels ou purement coopératifs, le plus souvent ces éléments se combinent de manière variable. L'approche marxiste opposant la classe dominante à la classe dominée, présuppose un jeu à somme nulle, où les gagnants et les perdants sont déterminés une fois pour toute. Une approche révisionniste favorise l'étude des situations de conflits mais aussi celles des situations de coopération et tente de nuancer les rapports sociaux. Les théories de domination et de contrôle social sont modérées par celles d'assimilation, de réappropriation et de coopération. S'il nous est utile ici de revenir sur ces notions théoriques, c'est qu'elles trouveront un écho tout particulier dans le développement de notre recherche. Nous souhaitons éviter dans cette étude des rapports sociaux à Bristol de circonscrire notre réflexion à une vision purement conflictuelle de ces rapports.

---

<sup>58</sup> Raymond Boudon, François Bourricaud, *Dictionnaire Critique de la Sociologie*, Paris : PUF, 2004, p.90.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p.91.

Les relations sociales, comme a pu le noter Reid, peuvent suivre divers schémas et s'inscrire dans des dialectiques infiniment plus complexes que celle de la simple opposition. L'historien explique que l'élément le plus important dans la catégorisation de ces relations n'est pas l'intention des acteurs sociaux, mais bien le type de comportement dans lequel ils choisissent de s'engager. Reid établit ainsi six possibilités d'interaction<sup>60</sup> :

Cœrcition	-----	Répression active
	-----	Restriction des droits
Contrôle	-----	Conditionnement positif
	-----	Exclusion des options
Consentement	-----	Acceptation passive
	-----	Participation active

Toutes les relations sociales, les relations de classes peuvent être lues selon cette grille. A différentes périodes du siècle, on pourra voir se dessiner des éléments indicateurs d'une répression active (Peterloo), ou de conditionnement positif (Working Men's Clubs), ou de participation active (élections municipales).

Depuis les années 1960, l'étude des rapports sociaux et des rapports de classes vise à découvrir et à définir dans quels schémas ceux-ci se sont inscrits. A la lecture de la littérature spécialisée, il apparaît bien souvent que l'on privilégie la piste du contrôle et du conditionnement pour rendre compte des rapports de classes à cette période. Cependant, dans notre étude des relations de classes et des rapports sociaux à Bristol, nous nous intéresserons également à la notion de consentement puisqu'au même titre que celle de contrôle social elle pourrait justifier l'absence de révolution sociale en Grande-Bretagne et expliquer l'établissement d'un consensus. Il nous faut ici expliquer ce que l'on entend par consensus. Le *Dictionnaire Critique de la Sociologie* le définit ainsi :

Quand on parle de sociétés à fort consensus, en général, on veut dire : 1- que la capacité de négociation entre les employeurs et les salariés est satisfaisante, 2- que les relations entre

---

<sup>60</sup> Alistair Reid, *op cit.*, p.32.

les partis politiques permettent une alternance pacifique, 3- que la Constitution de l'Etat est acceptée aussi bien par l'opposition que la majorité, 4- que les gens, quelles que soient leurs origines sociales, leurs affiliations partisans, leurs appartenances religieuses, ont sur ce qui est désirable en matière d'organisation sociale des vues fortement convergentes<sup>61</sup>.

Dans le cadre de notre étude, c'est plus spécialement la dernière partie de cette définition qui nous intéressera. Nous comprendrons le terme de consensus comme le consentement entre les deux parties engagées, consentement qui a pour résultat une coexistence pacifique des groupes et une atténuation des conflits entre ceux-ci. Le consensus peut être le résultat d'une collaboration des classes ; il peut également être le fruit d'une assimilation de valeurs collectives qui permettent de souder le groupe. Dans ce travail de recherche, nous nous poserons, par exemple, la question de savoir si la collaboration des classes ou le partage de valeurs communes, faits résultants ou pas de l'exercice d'un contrôle social, ont pu favoriser l'établissement de relations consensuelles entre celles-ci.

#### 1.1.4.2 *Le contrôle social*

Tout historien du siècle de la révolution industrielle, se trouvera confronté au cours de ses recherches à la notion de contrôle social. Ce dernier se définit comme :

[...] l'ensemble des ressources matérielles et symboliques dont dispose une société pour assurer la conformité du comportement de ses membres à un ensemble de règles et de principes prescrits et sanctionnés<sup>62</sup>.

La théorie du contrôle social a été utilisée en histoire pour expliquer le comportement des classes bourgeoises vis-à-vis des classes ouvrières dans leurs efforts de leur fournir une aide matérielle grâce à l'action caritative, de créer une pléthore d'associations et d'institutions pour l'élévation des masses, ou encore de leur accorder un soutien dans le mouvement pour l'élargissement de la franchise<sup>63</sup>.

---

<sup>61</sup> Raymond Boudon, François Bourricaud, *op cit.*, p.111.

<sup>62</sup> Raymond Boudon, François Bourricaud, *op cit.*, p.120.

<sup>63</sup> Voir Anthony P. Donajgradzki (dir.), *Social Control in Nineteenth-Century Britain*, London : Croom Helm, 1977 ; Robert John Morris, « Voluntary societies and British Urban Elites » , *The Historical Journal*, Vol I, n°26, 1983, pp.95-118 ; Gareth Stedman Jones, *Outcast London: a study in the relationships between classes in victorian society*, Aylesbury : Peregrine Books, 1976 ; Ross McKibbin,

La théorie du contrôle social implique que les actions menées par les classes supérieures afin d'aider les classes populaires étaient orientées dans une finalité bien précise, celle d'éviter des soulèvements qui auraient pu mettre en danger l'ordre et la structure de la société, et avaient pour objectif d'exercer une forme de contrôle moral et surtout de formater, de rendre la population ouvrière « conforme » à une image établie. Agissant comme une sorte d'endoctrinement, le contrôle social permettait à la fois à la classe moyenne de diffuser ses idéaux, ses valeurs et sa perception de l'ordre à travers une multitude d'institutions, pour former les classes ouvrières à son image et permettait également d'annihiler tout désir de révolte<sup>64</sup>.

Les travaux soutenant la thèse du contrôle social affirment que le souci du maintien de l'ordre était tout particulièrement important aux yeux des réformateurs sociaux, ces « middle class reformers ». Ces derniers ont pensé et instauré différents moyens d'éduquer et « d'élever » les ouvriers afin de favoriser le contrôle social. Les mécanismes de ce contrôle qui cherche à imposer l'ordre dans une société sont complexes et Ross McKibbin opère une dichotomie entre les formes de contrôle issues de la morale ou de l'opinion personnelle et les véhicules plus institutionnels de contrôle.

Such instruments of control as public opinion, suggestion, personal ideal, social religion, art and social valuation draw much of their strength from the primal moral feelings. They take their shape from sentiment rather than utility [...] They are aimed to realize not merely a social order but what one might term a moral order. These we may call ethical. On the other hand, law, belief, ceremony, education, and illusion need not spring from ethical feelings at all. They are frequently the means deliberately chosen to achieve certain ends [...] they may be termed political using the word in its original sense of pertaining to policy<sup>65</sup>.

Ce contrôle, gardons-le à l'esprit, n'est pas toujours effectué ouvertement de manière visible, il est bien plus subtil qu'une forme de répression active. Le contrôle

---

*The Ideologies of Class : social relations in Britain, 1880-1950*, Oxford : Oxford University Press, 1990.

<sup>64</sup> Voir John Foster, œuvre déjà citée.

<sup>65</sup> Anthony P. Donajgradzki, *op cit.*, p.10.

social s'effectue donc de manière indirecte par le biais d'institutions dont l'objet premier n'est pas à fortiori le contrôle des masses<sup>66</sup>.

The most deep-seated and important influences in the development of the socialized personality, and in the regulation of human institutions, come from the non-rational, unconscious, all pervasive influences that mould the individual without this knowledge<sup>67</sup>.

Ainsi l'école et l'éducation, l'église et la religion, les associations caritatives, les associations culturelles ou récréatives, dominées et dirigées par les élites représentaient-elles autant de média possibles de diffusion idéologique. Les valeurs véhiculées auprès des masses par les institutions culturelles, par le biais de lectures et de conférences, pouvaient agir de manière subtile et dissimulée sur les populations.

Le contrôle social s'articule ainsi autour de l'idée qu'une section de la population cherche à orienter l'activité des autres pour la rendre conforme à ses objectifs. Cette action sociale possède donc une dimension stratégique et intentionnelle. Elle est naturellement liée à la problématique de la domination, une domination qui serait exercée ici verticalement, des strates supérieures de la société sur les strates inférieures. La domination des classes bourgeoises ne se limite donc plus au seul domaine de l'économie mais aussi aux sphères culturelles puisque comme l'écrit Hong, les pouvoirs sociaux de base reposent sur le capital économique mais aussi sur le capital culturel<sup>68</sup>.

La théorie du contrôle social fut donc utilisée par de nombreux chercheurs pour expliquer d'une part comment les élites tentèrent de maintenir l'ordre pendant la révolution industrielle et les transformations sociales ; et d'autre part pour justifier de la stabilisation de la société victorienne et de l'absence de révolution. Le conditionnement positif de la population aurait permis l'adhésion à un éventail de valeurs morales désirables et de normes comportementales (telles que la frugalité,

---

<sup>66</sup> Bien que l'on puisse argumenter que le rôle de ces institutions soit au contraire en premier lieu celui de conformer les membres d'une société à une certaine image.

<sup>67</sup> Anthony P. Donajgrodzki, *op cit.*, p.11.

<sup>68</sup> Sung Min Hong, *Habitus, Corps, Domination : sur certains présupposés philosophiques de la sociologie de Pierre Bourdieu*, 1999, Paris : L'Harmattan, p.227.

la ponctualité, le labeur) et expliquerait pourquoi dans une société inégalitaire, ceux privés de pouvoir se contentèrent de subir leur situation.

Cependant, la notion de contrôle social eut aussi son lot de détracteurs et fut soumise à la critique. Reid souligne par exemple que le problème de cette théorie était sa tendance à exagérer la menace sociale qui pesait sur le pays à l'époque<sup>69</sup>, et qu'elle n'expliquait alors pas pourquoi de nombreuses situations de conflit persistèrent. Depuis les années 1980, d'autres théories se sont esquissées, à savoir celle d'une indépendance des valeurs ouvrières et des normes de comportements. L'attitude et les valeurs d'une section de la classe ouvrière ne sont plus perçues comme les résultats d'un contrôle moral et d'un prosélytisme savamment orchestrés par les classes moyennes mais sont considérées comme les manifestations d'une volonté consciente de se réapproprier certaines valeurs afin de servir leurs propres intérêts<sup>70</sup>. D'autre part, on a également cherché à montrer que la société britannique était demeurée soudée et avait évité la révolution, car elle était tenue par une forme de consentement. Stedman Jones, par exemple, a tenté de démontrer qu'à partir de la deuxième moitié du siècle, le capitalisme avait été accepté et qu'au lieu de renverser le système et de s'opposer à ses règles, la population avait préféré s'y conformer<sup>71</sup>. Il s'agit là selon Stedman Jones d'une acceptation passive. Enfin, l'utilisation de la notion de contrôle social fut critiquée pour son application indiscriminée. Devenue très populaire dans les années 1970, elle fut par exemple utilisée par les historiens des loisirs. Or, dans « Class expression versus Social Control » Stedman Jones (l'historien révisé alors ses positions initiales développées dans *Outcast London*) déplore la tendance systématique à étudier les

---

<sup>69</sup> Alastair Reid, *op cit.*, p.37.

<sup>70</sup> Voir Peter Bailey, *Leisure and Class in Victorian England : rational recreation and the contest for control 1830 – 1885*, London : Methuen, 1987 ; John Golby, William Purdue, *The Civilisation of the Crowd, popular culture in England 1750-1900*, Stroud : Sutton Publishing, 1999 ; Robert Gray, *The Aristocracy of Labour in nineteenth-century Britain, 1850-1900*, London : Macmillan, 1981; Hugh Cunningham, *Leisure in the Industrial Revolution 1780-1880*, London : Croom Helm, 1980 ; Geoffrey Crossick, *An Artisan Elite in Victorian society : Kentish London 1840-1880*, London : Croom Helm, 1978 ; Francis Michael Thompson, « Social Control in Victorian Britain » , *Economic History Review*, 2<sup>ème</sup> série, n°34, 1981, pp.189-208.

<sup>71</sup> Gareth Stedman Jones, *Languages of Class, op cit.*, pp.24-75.

loisirs comme un champ de bataille des classes ou comme une arène de lutte pour le pouvoir<sup>72</sup>.

S'il convient effectivement de conserver un regard critique face à l'utilisation de notions conceptuelles issues de la sociologie ou de la philosophie, et de se garder d'appliquer une même théorie à des domaines trop éloignés de sa problématique, nous retiendrons néanmoins que la perception de certaines actions menées par les classes moyennes comme tentatives d'exercice d'un contrôle social demeure pertinente et parfois irréfutable<sup>73</sup>. Cette notion de contrôle social a inspiré et a servi de pierre angulaire à de nombreux travaux de recherche et fera l'objet de plusieurs références dans le travail qui suit. Lors de l'analyse des différentes institutions culturelles, éducatives, récréatives et associatives de Bristol, nous aurons le devoir de nous interroger sur les objectifs et les finalités de ces dernières et la théorie de contrôle social pourra alors s'avérer un outil critique utile.

#### 1.1.4.3 *Domination et hégémonie*

Les rapports de classes ainsi que la notion de contrôle social s'articulent à un moment de la réflexion autour des questions de pouvoir, de domination et d'hégémonie. Ces divers concepts sont intrinsèquement liés. Dans le cadre de rapports sociaux, deux partis peuvent par exemple s'inscrire dans une relation de sujétion, de subordination ou de domination puisque l'un des acteurs peut exercer son pouvoir sur l'autre et lui imposer sa volonté. Il existe alors un déséquilibre, une asymétrie de la relation entre dominants et dominés<sup>74</sup>. Afin d'explicitier certaines

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, p.76-89.

<sup>73</sup> Voir Robert John Morris, « Voluntary societies and British Urban Elites » ; Lauren M. E. Goodlad, « Making the Working Man Like Me: Charity, Pastorship and Middle Class Identity in nineteenth century Britain, Thomas Chalmers and Dr James Phillips Kay » , *Victorian Studies*, vol. 43, n°4, 2001, p.591-617 ; BRL B6305, *On the Influence of Poetry as an element in popular education, A lecture delivered in aid of the Bristol Athenaeum*, 1852 ; Richard N. Price, « The Working Men's Club Movement and the Victorian Social Reform Ideology », *Victorian Studies*, Vol XV, n°2, 1972, p.117-147 ; Henry Solly, « Prospectus for the Working Men's Club and Institute Union, 1862 » in *Working Men's and Social Clubs and Educational Institutes*, London : Simpkin, Marshall, Hamilton, Kent &Co, 1904.

<sup>74</sup> Max Weber considère que l'on ne peut parler de domination qu'à partir du moment où il existe une probabilité que ce commandement sera obéi. Guy Rocher conclut à ce sujet : «La domination est donc ce rapport social où le pouvoir est établi, reconnu et exercé sur les bases et selon des règles, implicites ou explicites, qui sont acceptées de part et d'autre, quelles que soient ces bases et ces

relations de pouvoir et de domination, le philosophe Gramsci<sup>75</sup> a développé la notion d'hégémonie. Son travail nous est particulièrement utile ici en ce qu'il a contribué à fonder toutes les réflexions sur la problématique du contrôle social.

By hegemony Gramsci seems to mean a socio-political situation [...]; an order in which a certain way of life and thought is dominant, in which one concept of reality is diffused throughout society in all its institutional and private manifestations, informing with its spirit all taste, morality, customs, religious and political principles, and all social relationships, particularly in their intellectual and moral connotations. An element of direction and control, not necessarily conscious, is implied<sup>76</sup>.

L'hégémonie est donc l'attribut de la classe dirigeante. Cette dernière domine économiquement parce qu'elle s'est constituée en pouvoir politique, ce pouvoir politique est légitimé par le droit et ce droit est lui-même assuré par des appareils institutionnels<sup>77</sup>. L'hégémonie d'une classe politique par exemple signifie que cette classe a su persuader les autres classes composant la société, d'accepter ses valeurs morales, politiques et culturelles. Gramsci nomme « société civile » l'ensemble des institutions qui rendent cette domination possible (écoles, églises)<sup>78</sup>. Ce sont les institutions de l'hégémonie, elles produisent de l'éthique et du consentement social. Sans ces dernières, il n'y aurait pas de pouvoir de classes. Nous voyons bien ici se dessiner la théorie qui va nourrir la réflexion sur le contrôle social. Afin d'asseoir sa supériorité et sa domination une section de la société va s'appuyer sur des institutions qui véhiculeront ses valeurs et légitimeront sa position :

Hegemonic activity involves more than ideological propaganda. It involves the control of ideas and the means of communicating ideas and information to ensure that the ideas, information and values in mass civilisation will support the legitimacy of the authority of the ruling classes and that the information about social organisations and relationships which is available will make the acceptance of that dominant value system much easier<sup>79</sup>.

---

règles », Guy Rocher, « Droit, Pouvoir et Domination », *Sociologie et Sociétés*, vol.18, n°1, 1986, p.40. Version numérique <http://id.erudit.org/iderudit/001652ar> (consultée 12 octobre 2009).

<sup>75</sup> Joseph Femia, *Gramsci's Political thought: Hegemony, Consciousness and Revolutionary Process*, Oxford: Clarendon Press, 1981.

<sup>76</sup> Robert John Morris, *Class and Class Consciousness*, p.58.

<sup>77</sup> Dominic Strinati, *An introduction to Theories of Popular Culture*, New York : Routledge, 2004, p.146.

<sup>78</sup> Joseph Femia, *op cit.*, pp.25-27.

<sup>79</sup> Robert John Morris, *Class and Class-Consciousness*, p.60.



Il est tout de même nécessaire d'ajouter ici que dans la théorie de Gramsci, les groupes subordonnés n'acceptent pas les idées, les valeurs et la direction du groupe dominant, parce qu'ils y sont physiquement contraints, ni qu'ils sont victimes d'un endoctrinement idéologique<sup>80</sup>. Selon le philosophe l'hégémonie est justement assurée parce que le groupe dominant fait des concessions et que le modèle culturel proposé reflète cette capacité à faire des concessions<sup>81</sup>. Si les historiens marxistes ont perçu et interprété les institutions culturelles et récréatives des classes moyennes comme des appareils de contrôle social servant à endoctriner et asservir les classes ouvrières, d'autres pourront y voir, en utilisant l'hypothèse de Gramsci des véhicules de diffusion de la culture dominante, laquelle pourra être acceptée et intégrée parce qu'elle aura été validée (pour des raisons qu'il faut découvrir) par la classe qui la reçoit.

#### **1.1.5 Choix théoriques et méthodologiques**

Suite à l'exposition de ces diverses considérations terminologiques et théoriques, il nous appartient maintenant d'inscrire le travail de recherche ici mené au sein d'un des cadres précités. Nos choix théoriques et historiographies doivent être dès à présent justifiés et argumentés.

Afin de mener à terme cette étude des rapports sociaux et des rapports de classes à Bristol, nous choisirons de nous rattacher à la tradition révisionniste. Les théories développées par ces historiens suggèrent notamment que la tradition religieuse, les liens préexistants entre les groupes privilégiés et les catégories laborieuses ont pu persister malgré la révolution industrielle, hypothèses dont nous souhaitons vérifier la validité. Les aspects de continuité si fervemment défendus par les révisionnistes seront donc ici explorés. Nous essaierons d'apprécier dans quelles mesures les rapports sociaux de Bristol ont pu être nourris d'un apport résiduel, d'une tradition, de coutumes locales et d'un attachement à des valeurs et des

---

<sup>80</sup> Joseph Femia, *op cit.*, p.24, p.37.

<sup>81</sup> Dominic Strinati, *op cit.*, p.148.

représentations préindustrielles. Nous proposons de suivre les recommandations de Reid qui explique :

[...] it is time to stop looking for a single concept to open up all the secrets of nineteenth-century society, and instead to focus on building up a more systematic framework for the comparison of the interaction between economic, cultural and political influences in different parts of the country<sup>82</sup>.

L'objectif de ce travail sera donc d'analyser les rapports sociaux à l'aide des appartenances de classe, des attachements religieux et des conflits industriels ainsi que de souligner les situations de coopération et les relations d'interdépendance. Ce type d'approche sous-tend que les rapports sociaux ne se réduisent aux seuls rapports de classes et que les classes, telles que nous souhaitons les définir ici, ne conditionnent pas absolument les rapports sociaux. La notion de classe devra être travaillée en parallèle avec d'autres regroupements et représentations identitaires. Pour cette raison, nous choisissons d'adopter la définition wébérienne de classe, reposant sur des critères économiques, mais ne lui attribuant pas de conscience de classe. Notre appréhension des classes est donc nominaliste, nous les comprenons comme des groupes d'individus possédant des revenus et des « chances de vie » comparables. Nous accepterons que la classe est déterminée économiquement et pour reprendre le découpage de Joyce, la classe ouvrière sera comprise comme « a common socio-economic condition as proletarians, or dependent, manual wage workers »<sup>83</sup>. Cette adhésion au découpage wéberien sous-entend la séparation des classes et des groupes de statut, puisqu'au sein d'une même classe, comme nous le démontrerons, co-existent plusieurs gradations sociales. Cette stratification pourra reposer sur le prestige social associé à une occupation (d'où l'existence de la célèbre « labour aristocracy »), ou encore sur l'adhésion à certaines valeurs comme la respectabilité, sur une religion ou sur un parti politique. Cette distinction nous permettra de procéder à une étude plus circonstanciée et nuancée des rapports sociaux qui peuvent donc être influencés par l'appartenance à une classe, à un groupe de statut ou un groupe politique. Ainsi donc les individus appartenant à la

---

<sup>82</sup> Alistair Reid, *op cit.*, p.55.

<sup>83</sup> Patrick Joyce, *op cit.*, p.10.

même classe économique n'auront-ils pas automatiquement les mêmes valeurs ni les mêmes réflexes face à certaines situations.

L'appartenance à la classe ouvrière n'implique pas obligatoirement, comme l'a fait remarquer Neale, l'adhésion à une culture prolétaire, ni même le soutien au parti travailliste. Dès lors, l'idée d'une conscience de classe universellement partagée devient obsolète et l'étude des relations sociales s'inscrivant dans un conflit opposant des classes homogènes manque de nuances. Les interactions sociales sont, comme nous tenterons de le démontrer, infiniment plus complexes et ne reposent pas uniquement sur des antagonismes verticaux. Les liens transversaux sont tout aussi importants et le travail de recherche qui suit propose d'étudier les différentes sphères d'interactions sociales et de préciser si, au sein de ces sphères, qu'il s'agisse d'entreprises, d'églises, d'institutions culturelles, récréatives, politiques ou caritatives, ces relations s'inscrivent dans un schéma de conflit, de coopération, ou de dépendance par exemple.

Afin de mener à bien cette réflexion, il est tout d'abord nécessaire de poser des jalons. Pour être en mesure d'étudier le type de rapports qui s'instaurent entre les classes, il nous faut, en tout premier lieu, commencer par dresser un portrait de ces dernières. Quelle est la composition professionnelle de la classe ouvrière de Bristol ? Qui sont les membres de la classe bourgeoise ? Quelles industries font vivre la cité ? Comment les contemporains de la reine Victoria vivent-ils dans la capitale du sud-ouest ? Telles sont les questions primordiales auxquelles nous devons répondre avant de pouvoir analyser les rapports sociaux et les relations de classes. Les prochains chapitres de ce travail consisteront donc à brosser les profils socio-économique et culturel de la ville. La structure économique étant la pierre angulaire sur laquelle repose le profil professionnel et le profil social de la population locale, il nous faut ainsi débiter notre recherche par l'analyse du développement économique de Bristol au XIX<sup>e</sup> siècle. Le chapitre qui suit en offre une étude.

## 1.2 Un contexte économique atypique

### 1.2.1 Considérations générales

Les études déjà menées sur la ville convergent à démontrer que le développement économique de Bristol suit au XIX<sup>e</sup> siècle un cours quelque peu atypique<sup>84</sup>. Dans la plupart des grandes villes industrielles britanniques, il a été souligné que la croissance exponentielle de ces dernières au XIX<sup>e</sup> siècle est directement liée à l'essor d'un secteur industriel particulier. Le développement de la sidérurgie ou des cotonnades par exemple a pu façonner des villes telles que Leeds ou Manchester. Dans le cas de Bristol, la situation est quelque peu différente. A contre courant de la tendance générale, la ville est loin d'effectuer une métamorphose à l'image de celles des grands centres du nord. Au contraire, il est frappant de constater qu'à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, Bristol, qui occupe jusqu'alors la place prestigieuse de seconde ville du royaume derrière Londres, s'imposant par sa population et son rayonnement économique et commercial, subit un déclin relatif alors même que le pays connaît un développement économique sans précédent. A l'aube de la révolution industrielle, Bristol possède une communauté d'hommes d'affaires et de négociants très dynamiques et puissants. La croissance économique est nourrie de l'importation constante de matières premières en provenance des Caraïbes. La fabrication de produits tels que le sucre, le cacao et le tabac s'ajoute aux industries plus anciennes et la situation géographique de la ville ainsi que ses réseaux de transports lui assurent un rayonnement commercial sans égal. C'est un

---

<sup>84</sup> Alfred John Pugsley, thèse déjà citée ; Brian James Atkinson, *The Bristol Labour Movement*, Thèse de Doctorat, Oxford : Université d'Oxford, 1969 ; Martin Gorsky, *Charity, Mutuality and Philanthropy : Voluntary Provision in Bristol, 1800 – 1870*, Thèse de Doctorat, Bristol : Université de Bristol, 1995 ; John Lynch, *A Tale of Three Cities : Comparative Studies in Working-Class Life*, Basingstoke : Macmillan, 1998 ; Helen Meller, oeuvre déjà citée ; Madge Dresser et Philip Ollerenshaw (dir.), *The Making of Modern Bristol*, Tiverton : Redcliffe Press, 1996 ; Patrick McGrath et John Cannon (dir.), oeuvre déjà citée.

centre financier et marchand important. Pourtant, lorsque le pays entre dans cette nouvelle ère que représente la révolution industrielle, Bristol ne réussit pas à conserver son avantage. Alors que les grandes villes du nord du pays font face à une croissance urbaine, économique et technologique fulgurante, Bristol progresse lentement. Aucune industrie lourde ne s'y implante, il n'existe aucun secteur industriel dominant ; la ville est lente à adopter les nouvelles technologies et à mécaniser ses productions. Pendant la première moitié du siècle cette ville semble donc avoir subi des transformations économiques moindres que celles des villes du nord, ce qui nous mène à nous interroger sur l'influence de ce phénomène sur les relations de classes.

L'économie locale demeure caractérisée par une grande diversité et par la subsistance d'un ensemble hétéroclite de petites entreprises et d'ateliers. Cependant, il serait erroné de conclure que cette curieuse expérience de la révolution industrielle empêche toute croissance. La ville voit sa démographie augmenter au diapason de la moyenne nationale même si elle reste bien en deçà des grandes villes du nord et des Midlands. On notera effectivement dans un premier temps que Bristol compte bien moins d'habitants que les villes industrielles du nord. En 1851, comme l'indiquent les recensements officiels, Bristol se place à la huitième place des villes les plus importantes de Grande-Bretagne : Londres 2 362 236, Liverpool 375 955, Manchester 401 321, Birmingham 232 841, Leeds 172 270, Edimbourg 191 221, Glasgow 329 097 et Bristol 137 328. Son taux de croissance en 1871 est de plus de 18%, puis de 13.2% en 1881 et enfin 7.2 % en 1891. Toutefois, si l'on compare ce taux à celui de l'Angleterre et du pays de Galles sur la période 1851-1891, on remarque qu'ils sont strictement identiques, s'élevant tous les deux à plus de 61%<sup>85</sup>.

---

<sup>85</sup> PP Population Census, England and Wales, 1851, 1861, 1871, 1881, 1891.

### Taux de croissance démographique de 1851 à 1891

Année	Angleterre et pays de Galles	Bristol
1851	17 927 609	137 328
1861	20 066 244	154 093
1871	22 712 266	182 552
1881	25 974 000	206 874
1891	29 003 000	221 578
<b>Taux de croissance total</b>	<b>+ 61.7</b>	<b>+ 61.3</b>

Sources : Census of Great Britain , Population (England and Wales), 1851 , 1861, 1871, 1881, 1891 ; Richard Tames, *Economy and Society in Nineteenth-Century Britain*, London : Allen and Unwin, 1972, p.29

Pour conclure, il suffira de souligner que le taux de croissance démographique n'a jamais atteint à Bristol les chiffres vertigineux enregistrés dans ce que les historiens ont pu appelé les « shock cities » mais qu'en revanche, sa progression a toujours suivi la moyenne nationale.

C'est enfin surtout à la fin de l'ère victorienne que Bristol se spécialise dans la production de biens de consommation de luxe (certaines firmes locales acquièrent d'ailleurs une renommée nationale voire mondiale) et de produits finis, s'imposant à nouveau parmi les grandes villes du pays et achevant ainsi sa transition économique<sup>86</sup>. La structure de l'emploi de sa population reste donc très diversifiée. Ce phénomène d'éclatement des secteurs d'emploi et la multiplicité des corps de métiers présents à Bristol nous mènent justement à nous interroger sur les

<sup>86</sup> Helen Meller, *op cit.*, pp.1-18.

rappports entre la classe ouvrière et la classe moyenne. En effet, il semble légitime de se demander si n'ayant pas subi les mêmes vicissitudes que les autres grands centres urbains, Bristol aura expérimenté les mêmes transformations sociales. Quelles conséquences ce développement économique a-t-il pu avoir sur la structure sociale ? Dans une ville qui ne fait pas l'expérience de ces grandes industries employant de larges sections de la population active et rassemblant sous les toits de ses usines des milliers d'ouvriers partageant un sort et une expérience de vie communs, quel est le visage de la classe ouvrière locale ? Quels types de rapports se dessinent entre employeurs et employés ? Entre classes laborieuses et classes bourgeoises ?

Pour répondre à ces questions il convient tout d'abord de dresser un portrait de Bristol au XIX<sup>e</sup> siècle et de mettre en lumière ses caractéristiques. L'étude de son développement économique permettra de souligner ses phases de croissance et de récession, fournissant ainsi les premiers éléments constitutifs du contexte au sein duquel les transformations sociales et culturelles ont pu prendre place. Afin d'illustrer le particularisme de la ville on choisira de comparer son évolution à celle de la tendance nationale, mais aussi d'établir des parallèles avec certaines autres villes de Grande-Bretagne. Ce type de méthodologie permet de rappeler à quel point l'expérience de la révolution industrielle a pu être polymorphe au Royaume-Uni mais nous permet surtout le cas échéant de rassembler de premiers éléments de réponse à nos questionnements. Il est évident que le développement économique d'une ville dicte par la suite le développement social et culturel de celle-ci et influence l'organisation des rapports sociaux. En étudiant le contexte économique de Bristol, on ne se limite pas à souligner les chiffres relatifs à la production industrielle mais on tente au contraire de faire apparaître des indices permettant de comprendre l'évolution de sa société et les paramètres justifiant cette évolution particulière.

### 1.2.2 L'âge d'or

Contrairement aux villes industrielles du nord de l'Angleterre, Bristol s'impose comme un grand centre de distribution et se définit avant tout comme une ville de tradition commerciale. Au XV<sup>e</sup> siècle déjà, la ville est reconnue comme un centre d'affaires et de négoce puisque par sa géographie, c'est-à-dire grâce à ses liens maritimes et terrestres, elle représente un port naturel et un carrefour exceptionnel qui lui permettent de devenir une plaque commerciale importante<sup>87</sup>. C'est plus particulièrement au XVIII<sup>e</sup> siècle que Bristol se distingue des autres villes du Royaume-Uni lorsqu'elle entre dans cette période que l'on qualifie « d'âge d'or »<sup>88</sup>. A cette époque, le dynamisme et la prospérité de la cité reposent en majorité sur son activité portuaire et l'exploitation habile des matières premières qui y sont importées<sup>89</sup>.

Géographiquement, Bristol se trouve dans une position favorable aux échanges et aux communications avec la Cornouaille, le pays de Galles et le sud des Midlands ainsi qu'avec les Caraïbes avec lesquelles la ville entretient des liens commerciaux privilégiés qui contribuent largement à sa richesse. La croissance économique et la prospérité commerciale sont nourries de l'afflux de matières premières importées par voies maritimes<sup>90</sup>. Ainsi, un article publié dans un magazine en 1799 explique :

The merchants of Bristol enjoy the trade of Ireland and of nearly the whole of North and South Wales. In exchanging commodities with the West Indies, they employ no less than seventy ships, and this is one of the most important branches of their commerce. They also traffic with Spain, Portugal, Guinea, Holland, Hamburgh, Norway, Russia, America, and Newfoundland. The refinery of sugar and the glass and soap making, are the principle manufacturers of Bristol [...]<sup>91</sup>.

---

<sup>87</sup> Charles Malcolm MacInnes et Walter Frederick Whittard (dir.), *Bristol and its Adjoining Counties*, Bristol : British Association for the Advancement of Science, 1955, pp.179-192 ; Harold G. Brown (dir.), *Bristol England*, Bristol : Burleigh Press, 1964, p.6, pp.55-58.

<sup>88</sup> Peter Marcy, « Eighteenth Century Views of Bristol and Bristolians » in Patrick McGrath (dir.), *Bristol in the Eighteenth Century*, Newton Abbot : David & Charles, 1972, pp.11-41.

<sup>89</sup> Voir Patrick McGrath, *Bristol in the Eighteenth Century* ; Joseph Harold Bettey, *Bristol Observed: Visitors' Impressions of the City from Domesday to the Blitz*, Bristol : Redcliffe Press, 1986, p.61-92.

<sup>90</sup> Charles Harvey et Jon Press, *Studies in the Business History of Bristol*, Bristol : Bristol Academic Press, 1988, p.1.

<sup>91</sup> Patrick McGrath, *Bristol in the Eighteenth Century*, p.18.



Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'hégémonie économique de Bristol est indiscutable. Grâce au commerce avec les Caraïbes, les raffineries et le négoce du sucre fleurissent, on compte alors plus de vingt raffineries dans la ville. Il en va de même pour les secteurs du verre, du tabac, du cuir, du cacao et du savon, ainsi que de toutes les industries ayant trait à la fabrication de produits finis. Bristol se distingue ainsi par sa richesse, son dynamisme et son ouverture vers les Amériques. Bon nombre de visiteurs, dont Daniel Defoe la considèrent comme étant :

The greatest, the richest and the best port of trade in Great Britain, London only excepted [...]. The merchants of the city not only have the greatest trade but they trade with a more entire independency upon London, than any other town in Britain. And 'tis evident this particular (viz) that whatsoever exportations they make to any part of the world, they are able to bring the full returns back to their own port, and can dispose of it there<sup>92</sup>.

Plus grand port du pays après Londres, elle devance ainsi Manchester par ses échanges et son commerce portuaire. En 1701, Bristol recense l'activité de 165 navires pour une contenance de 105 tonnes de marchandise alors que Manchester ne comptabilise que 163 navires pour un tonnage de 73 unités<sup>93</sup>. Même si à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ces échanges portuaires commencent à souffrir de la concurrence de Liverpool et de Hull, Bristol demeure une des villes le plus puissantes du pays :

Bristol in wealth, trade and population has long been reckoned second to London within this kingdom and though the custom house receipts of Liverpool have for some time past exceeded those of Bristol, yet the latter may perhaps still maintain its place with respect to the opulence and number of its inhabitants<sup>94</sup>.

Bristol est alors bien la deuxième ville du royaume, tant par sa démographie<sup>95</sup> et sa richesse que par son rayonnement économique et culturel<sup>96</sup>.

---

<sup>92</sup> *Ibid.* p.14

<sup>93</sup> Harold Brown (dir.), *Bristol England*, Bristol: Burleigh Press, 1964, p.147.

<sup>94</sup> Patrick McGrath, *Bristol in the Eighteenth Century*, p.16.

<sup>95</sup> Dans son article portant sur Bristol au XVIII<sup>e</sup> siècle, Peter Marcy précise qu'à l'époque on ne se réfère qu'à des estimations puisqu'aucun recensement officiel n'a encore été organisé. Certains y vont de leurs suggestions, estimant la population à 100 000 individus, d'autres se fondant sur des calculs prenant en compte le nombre d'habitations et le nombre d'occupants moyen suggèrent une population avoisinant les 32 290 personnes en 1735 et 37449 en 1775. Peter Marcy *in* McGrath, *op cit.* p.16.

Alfred Pugsley quant à lui, recroise plusieurs sources pour produire les résultats suivants : 1700, 25000 individus ; 1752, 34800 et 1775, 38000. Alfred Pugsley, *op cit.* p.2 (dans chapitre II).

L'activité portuaire de la cité encourage naturellement un foisonnement industriel et permet à de nombreux secteurs liés au commerce et aux échanges de se développer. Une multitude d'industries s'implantent à proximité du port lequel permet un approvisionnement en matières premières mais également la possibilité d'exporter les produits finis<sup>97</sup>. En parallèle, on assiste à l'émergence des secteurs industriels liés au stockage et à l'entrepôt des produits, mais aussi à la croissance de ceux de l'équipement et de la construction navale.

De plus, entre 1700 et 1800 la population augmente de 27 000 à 70 000 habitants, phénomène qui se répercute sur la demande et stimule la production encourageant à cette occasion la croissance de certaines industries telles que celle du bâtiment ou la production de biens de consommation. Il se dégage de l'interaction de ces industries l'image d'une économie locale fleurissante et en expansion, quelques années avant que le rythme de la croissance économique ne s'accélère à travers tout le pays grâce à la révolution industrielle<sup>98</sup>.

A l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle Bristol se positionne donc comme la capitale commerciale et industrielle du sud-ouest. Vaste centre urbain jouissant d'une économie diversifiée et d'une certaine prospérité, il est étonnant de constater que ces tendances ne se confirmeront pas pendant la révolution industrielle et que cette dernière va au fil du temps perdre cette place si privilégiée et s'effacer derrière les grands centres industriels du nord. En effet, Bristol qui jusque lors avait su tirer avantage de sa situation géographique commence à s'affaiblir et à voir disparaître les industries qui lui avaient conféré sa grandeur.<sup>99</sup> Alors que dans les villes du nord, la révolution industrielle bat son plein et permet une croissance économique fulgurante, Bristol semble entrer dans une phase de torpeur et de

---

<sup>96</sup> Il est à noter qu'une vaste proportion du commerce qui fit la fortune des marchands et des négociants de la ville au XVIII<sup>e</sup> repose, en partie au moins, sur le trafic triangulaire et la traite des noirs. Les tissus, miroirs, l'alcool et autres denrées servant de monnaie d'échange étaient expédiés de son port. Le sucre, le rhum et le tabac produits outre-Atlantique trouvaient ensuite leur chemin jusqu'à Bristol participant ainsi à sa croissance économique. Harold Brown, *op cit.*, p.150.

<sup>97</sup> Robert Angus Buchanan, *The Industrial Archaeology of the Bristol Region*, Newton Abbot : David & Charles, 1969, p.58.

<sup>98</sup> On note en particulier l'essor de la construction navale, la raffinerie, la porcelaine, le chocolat, le savon, les tanneries et les fonderies.

<sup>99</sup> Patrick McGrath and John Cannon, *op cit.*, p.251, p.284.

stagnation. L'analyse d'un tel phénomène est fondamentale à notre étude puisque cette évolution et cette transformation structurelle de l'économie vont par la suite modeler et façonner l'organisation sociale de la ville et influencer la vie de la communauté.

### 1.2.3 La perte de vitesse

En effet, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, le déclin de la ville devient évident et très rapidement cette dernière souffre de la comparaison avec les autres centres industriels. L'annuaire des entreprises locales note déjà en 1828 :

Bristol for centuries ranked as the second city in England in respect of riches, trade and population; but the present extent of its foreign commerce will bear no comparison with that of the port of Liverpool; and it appears to be exceeded in population by the manufacturing town of Manchester<sup>100</sup>.

Alors qu'un observateur écrit:

[...] it appears, that Liverpool had gained greatly upon Bristol and was henceforth to be considered as the second port in Britain and the commercial capital of the west coast<sup>101</sup>.

Ces deux témoignages indiquent que dans cette première phase de la révolution industrielle, Bristol ne réussit pas à faire face à la concurrence des nouveaux centres industriels et semble avoir du mal à suivre les mutations dont le pays fait l'objet. En effet, alors que les grandes villes du nord se développent et s'industrialisent à grande vitesse et surtout se spécialisent pour la plupart dans un secteur donné, Bristol semble avoir adopté un rythme bien différent.

Les raisons du déclin économique de Bristol ou les phénomènes ayant pu entraver son développement sont nombreux et ont en effet fait l'objet d'analyses variées. Deux facteurs sont souvent avancés par les historiens et les contemporains pour justifier cette apathie. La tradition protectionniste de Bristol, remontant au

---

<sup>100</sup> *Mathews's Annual Directory and Almanack*, 1828, p.196.

<sup>101</sup> Patrick McGrath, *Bristol in the Eighteenth Century*, p.16.

Moyen-âge<sup>102</sup>, se trouve ainsi souvent mise en cause alors que la corruption des élites est elle aussi dénoncée pour avoir nui au développement économique de la ville. On observe, par exemple, que dès le XVIII<sup>e</sup> siècle Defoe émettait des critiques quant au protectionnisme de la corporation :

The greatest inconveniences of Bristol are ... the tenacious folly its inhabitants, who by the general infatuation, the pretence of freedoms and privileges, that corporation-tyranny, which prevents the flourishing and increase of many a good town in England, continue obstinately to forbid any, who are not subjects of their city sovereignty (that is to say, freeman) to trade within the chain of their own liberties ; were it not for this, the city of Bristol, would before now, have swelle'd and encreas'd in buildings and inhabitants, perhaps to double the magnitude it was formerly of<sup>103</sup>.

Cependant, bien plus que le protectionnisme exercé par la corporation c'est parfois sa corruption<sup>104</sup> qui est pointée du doigt. L'ancienne Corporation de Bristol, et depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, la « Society of Merchant Venturers » commandent aux échanges commerciaux et à la politique portuaire. Ollerenshaw explique qu'au début de l'ère victorienne la première Chambre de Commerce du sud-ouest de l'Angleterre est créée dans la cité dans le but de promouvoir et protéger les intérêts des entreprises locales et d'entreprendre une série de mesures afin de reformer la politique portuaire qui depuis longtemps ne servait plus que les intérêts d'une oligarchie corrompue. Cependant, la « Society of Merchants Venturers » se heurte alors aux critiques dénonçant sa tendance à protéger ses propres intérêts mais aussi sa disposition à s'intéresser plus à l'époque à ses devoirs philanthropiques qu'au commerce local<sup>105</sup>.

L'origine de la richesse de Bristol étant intrinsèquement liée à son port, les premiers signes du déclin de la ville sont avant tout perceptibles dans celui de la détérioration de celui-ci. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le port et les docks sont devenus

---

<sup>102</sup> C'est au Moyen-âge que l'on retrouve les prémices de ce protectionnisme puisque déjà les négociants locaux s'organisent pour protéger leurs intérêts en constituant une guilde. Au départ ces derniers forment la « Fellowship of Merchants » puis sous le règne d'Edouard VI s'insurgent contre ceux qui se réclament négociants sans avoir suivi l'apprentissage réglementaire et exigent que ceux qui ne sont pas contrôlés soient interdits de commercer. Une charte alors accordée par le roi leur permet de faire appliquer ces restrictions et d'exercer un contrôle fort sur le commerce et les échanges. Harold Brown, *op cit.*, p.34.

<sup>103</sup> Patrick McGrath, *Bristol in the Eighteenth Century*, p.18.

<sup>104</sup> Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, p.24.

<sup>105</sup> Madge Dresser et Philip Ollerenshaw, *op cit.*, p.139.

inadéquats. De par sa configuration et son emplacement, le port est difficilement accessible. La gorge sinueuse de la rivière Avon rend la navigation difficile et périlleuse, et à marée basse, tout à fait impossible<sup>106</sup>. Cette marée extrêmement puissante empêche les bateaux de naviguer sur l'estuaire et de se rendre au port. Il devient donc impératif de moderniser les docks afin de faciliter le commerce. A la suite de nombreuses querelles décision est prise de construire le « floating harbour » qui permet aux bateaux de rester au port malgré les marées. Ce nouveau port est ouvert en 1810 au terme de six années de travaux et de débats passionnés<sup>107</sup>. Pour compenser et rembourser la perte financière causée par de tels travaux, on décide d'instaurer une nouvelle taxe, la « high port charge » qui finit de dissuader les navires d'appareiller et de préférer les autres ports, surtout celui de Liverpool. De plus, la multiplication de ces taxes et leur détournement assorti d'une gestion financière peu éclairée finissent par nuire au bon développement du port. Bernard Alford explique ainsi que ces impositions représentent un poids à la croissance du port qui se trouve surtaxé et mal administré. L'argent frauduleux n'est pas, contrairement aux attentes, réinvesti dans le développement du port<sup>108</sup>.

L'inefficacité, l'apathie, l'intérêt du gain, les problèmes techniques liés aux marées, la dépendance au commerce avec l'Irlande et les Caraïbes sont autant de phénomènes qui concourent à la perte de vitesse et de rentabilité du port. D'autre part, la gestion même du port, hostile au libre échange, se révèle être un handicap aux importations et freine la croissance économique. On remarque en effet qu'au début du siècle, les droits prélevés sur les marchandises importées sont deux fois plus élevés que ceux prélevés à Liverpool, et dans le cas du lin atteignent un montant six fois supérieur à ceux de Londres<sup>109</sup>. Il est ainsi plus avantageux de

---

<sup>106</sup> John Latimer, *The Annals of Bristol in the Nineteenth Century*, Bath : Kingsmead, 1970, p.358.

<sup>107</sup> *Ibid.* p.396, p.401 ; Patrick McGrath et John Cannon, *op cit.*, p.259.

<sup>108</sup> Bernard W.E. Alford in Patrick McGrath et John Cannon, *op cit.*, pp.259-260.

<sup>109</sup> Les taux prélevés pour le déchargement du sucre et du tabac sont deux fois supérieurs à ceux de Liverpool. Dans les années 1840, sur quarante articles déchargés à Bristol les taxes étaient supérieures à celles de Liverpool de 5s 5d par tonne de marchandise et de 8s par tonne par rapport à Hull. Bryan Little, *The City and County of Bristol : a Study in Atlantic Civilisation*, Wakefield : S.R, 1967, p.251.

Bernard Alford explique également que les négociants de tabac devaient s'affranchir de 3s par baril de marchandise contre 5d à Liverpool. Bernard Alford in Patrick McGrath et John Cannon, *op cit.*, p.260.

décharger une cargaison à Liverpool et de la faire livrer à Bristol par la suite que d'y importer les matières premières directement. La politique économique locale a donc largement desservi les industries de la ville et parfois contribué à leur effondrement. Consciente de ces difficultés, la Society of Merchant Venturers n'en est pas moins très lente à faire face au problème et à réviser ses tarifs. C'est pourquoi, en 1823 lors de sa création, la chambre de commerce décide de reprendre l'affaire en main<sup>110</sup> afin de réviser ces taxes et d'encourager le commerce portuaire. On retiendra alors que la gestion inadaptée du port dessert l'économie de Bristol et empêche la ville de tirer profit du vent de libre échange et de l'ère du « laissez faire » si caractéristique de l'époque.

Un autre facteur participe à l'apathie économique caractéristique de ce début de siècle. L'abolition de l'esclavage dans l'empire britannique en 1833 porte un véritable coup aux affaires liées au commerce avec les îles. Les anciennes raffineries qui avaient commencé à décliner à cause de leur incapacité à utiliser de nouvelles machines et du fait de la concurrence étrangère finissent par disparaître<sup>111</sup>.

Il en est de même pour l'industrie de la laine. On notera que pendant des années, l'ouest de la Grande-Bretagne et Bristol, est un des hauts lieux du travail de la laine importée d'Espagne. Cependant, à cause des taxes d'importation et surtout du nouveau transit via Londres, qui récupère alors les matières premières, cette industrie disparaît progressivement. Ajoutons également que les tisserands locaux sont très lents, voire réticents à l'idée d'introduire des machines dans leur corps de métier. Ils n'adoptent le système d'usine que très tardivement alors que les grandes villes au nord en ont déjà fait leur apanage. On peut d'ailleurs constater qu'à Bristol l'anti-machinisme est plus marqué que dans le nord. Dès les années 1790, de nombreuses émeutes et soulèvements en tout genre mettent en scène cette réticence à l'industrialisation et à l'introduction de machines. Ces industries ne se

---

<sup>110</sup>Bryan Little, *op cit.*, pp.249-250.

<sup>111</sup>John Latimer, *op cit.*, p.435 ; Donald Jones, *Bristol's Sugar Trade and Refining Industry*, Bristol: Bristol Branch of the Historical Association, 1996.

mécanisent que très tardivement, les corps de métiers liés à l'habillement et la couture étant parmi les derniers à adopter le travail en usine. De plus, il est nécessaire de souligner que l'industrie de la laine souffre, comme plusieurs autres secteurs, du manque d'investissements financiers. Les investisseurs semblent incapables d'employer assez de fonds pour réadapter l'industrie aux nouveaux besoins de la production de masse participant donc à sa disparition. Ainsi, les industries déjà implantées à Bristol et qui dans certains cas avaient été florissantes au siècle précédent (on retiendra plus particulièrement les secteurs du verre, du sucre et du savon) périssent à l'aube de l'époque victorienne à cause de leur lenteur à se mécaniser et à se tourner vers de nouvelles méthodes de production.

On observe chez les entrepreneurs de Bristol une certaine résistance à la modernité<sup>112</sup>, au changement, et aux nouvelles technologies en général. Les conclusions de Press et Harvey le soulignent:

There was, it is said a failure to invest and to keep up with the times. Many firms and traditional industries died away in consequence, and jobs were lost to other more enterprising manufacturing districts. Furthermore, the majority of surviving industries remained tied to the methods of the workshop rather than the factory. Productivity levels therefore remained low and so did the wages and the living standards of the working classes<sup>113</sup>.

Il en va de même pour le secteur de la manufacture du coton. Il semblerait une fois de plus que Bristol n'ait pas su exploiter et développer cette industrie. Alors que quantité de matières premières en provenance des Caraïbes trouve son chemin jusqu'à Bristol, la ville se voit dans l'incapacité de tirer profit de son commerce. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la plupart des investissements et des capitaux sont employés dans les échanges maritimes, privant ainsi la ville de sa capacité à investir dans les industries qui se développent sur le reste du territoire et notamment dans les filatures de coton. Ce ne fut que lorsqu'une partie de ce capital fut libéré que l'on commença à pouvoir concurrencer le nord et les vastes cotonneries de Manchester qui avait déjà pris énormément d'avance dans ce secteur. Il faut donc attendre 1833 pour voir l'industrie du coton prendre de l'essor. Harvey et Press racontent:

---

<sup>112</sup> Charles Harvey et Jon Press (dir.), *op cit.*, p.216.

<sup>113</sup> *Ibid.* p.2.

Two years earlier, encouraged by the exciting potentialities of team power a group of local industrialists had formed a company whose purpose was to introduce cotton manufacturing to Bristol on a scale comparable to the Lancashire industry. The Great Western Cotton Works (named after the ship and the railway)...rivalled any in the country in size. ... workers from the North West were enlisted to get production off the ground, and very soon the mill employed more than 1500 workers making calico and cotton goods<sup>114</sup>.

L'incapacité de la ville à tirer profit de ses atouts dépend donc également de l'éthique mercantile locale et de l'esprit d'entreprise de ses élites. Il est alors important de rappeler que l'économie de Bristol repose à l'époque entre les mains d'une oligarchie composée de négociants, de financiers et d'industriels qui se partagent ses différents secteurs. Bernard Alford, dans son article sur le développement industriel de la ville, dénonce ainsi une coterie d'hommes d'affaires liés les uns aux autres par une variété d'intérêts commerciaux, organisés autour des industries telles que le sucre, le cuivre, les chantiers navals et le fer<sup>115</sup>. Ces derniers dirigent également les banques locales et les réseaux financiers s'assurant ainsi un contrôle absolu de l'économie locale. On les retrouve ainsi également impliqués dans la vie politique et civique de la ville puisqu'ils composent la majorité du conseil municipal. Néanmoins, il semblerait que malgré leur statut et leurs privilèges ils n'aient pas réussi à investir et à se réformer dans cette période de transformation économique que représente la révolution industrielle.

Le manque de ressources naturelles semble également avoir pénalisé la ville de Bristol dans une période où la transition économique va de pair avec l'exploitation des minerais. La région de Bristol ne possède pas suffisamment d'avantages naturels ou géographiques pour que ceux-ci permettent de stimuler une spécialisation industrielle telle que celle observée dans les villes du Nord.<sup>116</sup> Bien que jouissant de certaines ressources minières, Bristol n'exporte que peu ou prou sa production et ce pour de nombreuses raisons. S'il semble, au vu de nombreuses études géologiques menées à l'époque, que la ville possède un sous sol

---

<sup>114</sup> Charles E. Harvey et Jon Press, *op cit.*, p.10.

<sup>115</sup> Bernard Alford in Patrick McGrath et John Cannon, *op cit.*, pp.252-283.

<sup>116</sup> Charles E. Harvey et Jon Press, *op cit.*, p.2.



riche en charbon et en houille, celle-ci n'a pas exploité cette denrée. Cette décision s'explique, selon Pugsley, par différents faits<sup>117</sup>.

Tout d'abord, les gisements de la région ne sont pas assez profonds pour être exploités profitablement. Le bassin houiller est extrêmement tortueux, ce qui rend son exploitation difficile. De ces deux phénomènes en découle en troisième à savoir la création d'une vaste quantité de déchets dont il est difficile de se débarrasser. Il faut en effet creuser simultanément dans plusieurs directions pour n'exploiter à terme que de minces filons ce qui engendre en parallèle un amas de déchets considérable : pour 100 tonnes de charbon, on produit également 70 tonnes de déchets. Ajoutons à cela que l'exploitation minière souffre d'un manque indéniable de financements et d'investissements de capitaux et que, conscients de la nature spéculative de cette industrie et de ses nombreux désavantages, peu d'entrepreneurs semblent s'y être intéressés. De plus, ou peut être à cause de tout cela, l'utilisation d'un équipement et d'une machinerie aptes à l'exploitation et permettant une augmentation du rendement est très tardive. Alors que les grandes régions minières ont déjà investi dans les pompes et les machines, Bristol conserve un système d'exploitation plus traditionnel, vétuste et moins productif. Par ailleurs, le charbon de la région n'étant pas de grande qualité (on l'utilise essentiellement pour le chauffage domestique), il n'est pas surprenant de constater que Bristol ne réussit jamais à s'imposer parmi les grands centres miniers. Enfin, la ville souffre de la concurrence du pays de Galles, grande région minière dont l'excellent charbon peut être produit à moindre coût que celui de Bristol<sup>118</sup>.

La combinaison de ces éléments nous permet ainsi d'apporter un autre élément de réponse au déclin progressif de l'économie locale. En ce début de XIX<sup>e</sup> siècle, le sort de Bristol se distingue très nettement de celui des villes du Lancashire et du Yorkshire. On peut effectivement souligner qu'en règle générale, l'industrialisation, le développement commercial, la mécanisation et tous ces phénomènes conséquents à la révolution industrielle n'affectent pas Bristol avant

---

<sup>117</sup> Alfred Pugsley, *op cit.*, chapitre IV, pp.1-4.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p.4.

1833-1835, alors qu'à cette même époque, la plupart des autres villes ont déjà effectué leur transformation et entrent dans une nouvelle phase de développement industriel. Les villes du nord du pays, ayant déjà réussi à établir leur supériorité dans plusieurs domaines spécialisés, sont alors bien trop puissantes pour pouvoir se sentir menacées par Bristol.

De 1840 à 1860 l'économie stagne, la ville ne réussit pas à tirer profit de la révolution industrielle, elle est plus lente à accepter les transformations technologiques et à s'adapter aux nouvelles formes de production et à la nouvelle demande<sup>119</sup>. A cette époque la pauvreté est importante à Bristol. Le taux de mortalité élevé (31/1000), troisième du pays et le centre ville insalubre<sup>120</sup> contribuent à donner l'image d'une ville qui n'arrive pas à se réinventer et à se moderniser. La concurrence bien vite écrasante de villes telles que Manchester et surtout Liverpool ajoute à la détresse économique de Bristol.

Au regard de ces différents éléments, il apparaît très clairement qu'en cette première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, l'expérience de la révolution industrielle à Bristol prend une forme atypique. Cette dernière rencontre de véritables difficultés à s'industrialiser et à s'inscrire dans la tendance nationale. Cette phase, si elle ne peut être qualifiée de déclin absolu, sera tout au moins considérée par les analystes comme une phase de stagnation.

Cependant, si au début de l'ère victorienne, Bristol ne réussit pas à conserver le statut privilégié qui la caractérise au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle voit dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle son économie se redresser et s'inscrire dans un nouveau dynamisme. Ce sont ce revirement de situation et ce contraste marqué entre les deux moitiés du siècle qui ont conduit les historiens à présenter des conclusions mitigées et hésitantes quant au développement économique de Bristol.

---

<sup>119</sup> Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, p.26.

<sup>120</sup> Patrick McGrath et John Cannon, *op cit.*, p.254 ; Ian Archer, Spencer Jordan & Keith Ramsey, *Abstract of Bristol Historical Statistics, Part 4, Health statistics 1838-1995*, Bristol : Bristol Historical Databases Project, University of the West of England, 1997, p.x-xii.

#### 1.2.4 Renaissance

C'est en effet au milieu des années 1860, en pleine période de croissance mid-victorienne, que l'économie prend un nouvel essor. A partir de 1848, on observe une amélioration de la politique portuaire. Par la suite, la création de nouveaux docks et la délocalisation des infrastructures et de l'équipement favorisent une augmentation des échanges et du commerce. Ainsi en 1877, sont créés les « Avonmouth docks » puis en 1879 ceux de Portishead. En 1884, une politique de regroupement et de fédération permet de rassembler tous les docks sous une même autorité. De telles réformes sont symptomatiques d'une volonté affirmée d'encourager la croissance et le développement des échanges. On peut, grâce à ces nouveaux ports, accueillir des cargos de plus grande contenance et accroître les importations. Néanmoins, bien que cette nouvelle politique portuaire permette d'augmenter les échanges commerciaux, elle est bien loin de suffire à expliquer le renouveau économique dont Bristol fait l'objet.

Ce qui distingue en réalité cette seconde moitié du siècle de la torpeur passée, c'est avant tout l'affirmation et l'expansion de certaines industries et plus spécifiquement celles de la chaussure, du tabac, du chocolat et de l'imprimerie. Très rapidement ces nouveaux secteurs vont réussir à s'imposer comme les industries phares de la ville. Les études menées sur l'économie de la ville s'accordent toutes à démontrer que le renouveau économique de Bristol demeure indissociable de la croissance de ces industries<sup>121</sup>. A cet égard, on remarquera que toutes relèvent de la production de biens de consommations, phénomène qu'il faut donc considérer comme un aspect caractéristique du visage économique de la ville. L'économie locale repose en effet en partie sur la fabrication et la distribution de produits finis. Ce phénomène s'inscrit d'ailleurs selon Alford dans une nouvelle phase de développement, celle de la naissance de la consommation de masse<sup>122</sup>. A

---

<sup>121</sup> Voir Angus Buchanan, œuvre déjà citée.

<sup>122</sup> L'ère mid-victorienne est celle du consensus social et de la croissance. Le niveau de vie s'élève, l'économie croît progressivement sans épisodes de dépression, la consommation augmente. Celle-ci va de pair avec l'émergence de la publicité et d'une transformation des modes de distribution avec l'avènement des grands magasins par exemple. Bernard Alford *in* Patrick McGrath et John Cannon, *op cit.*, p.273.

ce titre, et afin de mieux apprécier l'impact de ces nouveaux secteurs sur la vie économique locale, il semble nécessaire d'accorder une place dans notre étude à l'analyse de leur évolution. Un examen des principaux secteurs semble d'autant plus justifié que leur rayonnement économique s'accompagne d'un rayonnement social et culturel. On notera ainsi que les industriels à la tête des firmes les plus prospères (à l'exemple des Wills et des Fry) appartiennent à une élite qui commande à la vie sociale, culturelle et politique de la cité. Alors que ces industriels investissent dans les milieux caritatifs et éducatifs, œuvrent pour la diffusion de la culture et offrent des bâtiments publics à la municipalité, ils marquent la ville de leur empreinte.

### 1.2.5 Les grands noms de Bristol

Industrie emblématique de Bristol, le négoce du tabac est indissociable de la dynastie des Wills. C'est en 1786 que naît la firme la plus célèbre de Bristol. Bien qu'en 1624 un décret ne limite le monopole de l'importation du tabac à la ville de Londres, dès 1870 la moitié des navires de commerce de Bristol prennent part à ce négoce<sup>123</sup>. C'est donc tout naturellement que ce secteur de l'industrie commence à prendre de l'ampleur au sein de la cité. Le tabac importé des Amériques permet à de petits ateliers de prospérer dans le centre ville, autour de Castle Street et du quartier de Old market. Au XVIII<sup>e</sup> siècle les débuts très modestes des Wills ne laissent pas présager de leur développement futur car la firme n'emploie à l'époque que huit ouvriers. En revanche l'humanisme et la philanthropie de leur employeur sont déjà célèbres :

By that time his kindly attitude towards his eight workers was already being demonstrated by inviting them, four at a time, to dine with him on alternative Sundays. Thus began a tradition that Wills were among the most enlightened employers in the country, and that working for the company usually meant a job for life<sup>124</sup>.

C'est à partir de 1843, alors que la firme est rebaptisée W.D. Wills & H.O. Wills, que l'entreprise commence à prendre un véritable essor. Les fils du fondateur s'attachent à développer l'affaire et font la promotion, par l'utilisation de la

---

<sup>123</sup> Angus Buchanan, *op cit.*, p.61.

<sup>124</sup> John Penny, *Bristol at Work*, Derby : Breedon Books, 2005, p.103.

publicité, des tabacs pour pipe tels que le « Wills best », « Birds eye » et le « Bishop's Blaze Shag ». La prospérité et la croissance de leur négoce permettent dès 1855 de produire seize autres types de tabac. La firme acquiert alors une réputation internationale et les exportations se multiplient de par le monde. La croissance de W.D. Wills & H.O. Wills sera dès lors ininterrompue et cela malgré la guerre de sécession qui fait rage aux Etats-Unis et perturbe les échanges commerciaux. L'apparition de la cigarette sur le marché suite à la Guerre de Crimée permet à l'entreprise d'entrer dans une nouvelle phase de développement. En effet, la cigarette devient rapidement un des produits les plus populaires de l'entreprise et semble avoir été en large partie responsable de son essor dans la dernière partie de l'ère victorienne<sup>125</sup>. En 1880, la compagnie compte 600 employés à Bristol et à Londres et, en 1908, 2000 personnes travaillent pour les Wills. Il est alors important de noter que le nombre d'employés est tout à fait disproportionnel au rayonnement économique et social de cette firme.

Indéniablement la plus prospère de Bristol et la plus réputée, l'entreprise des Wills n'emploie qu'une infime partie de la population active de la cité. En outre, il est nécessaire de noter que la plupart de ces employés sont des femmes ainsi que des enfants qui y font leur apprentissage. Si le tabac des Wills est le plus réputé du Royaume-Uni et le plus exporté, il n'offre du travail qu'à un nombre réduit de Bristolien. Bien plus encore que par son impact économique sur la ville, c'est peut-être pour les conditions de travail qui y sont pratiquées que la firme s'est illustrée. On a déjà noté le paternalisme du fondateur vis-à-vis de ses premiers employés, tendance qui se confirme au fil des décennies puisque les employeurs n'auront de cesse que de s'assurer du bien-être de leurs ouvriers. John Penny et Helen Meller<sup>126</sup> expliquent que c'est l'appartenance religieuse et le non-conformisme des Wills qui est à l'origine de leur implication et de leurs efforts envers leur main d'œuvre. Ardents congrégationalistes, ils exigent de leurs employés qu'ils assistent à l'école du dimanche, organisent des sorties récréatives le week-end, et au fil des années créent pour cette main d'œuvre des bibliothèques, des théâtres, des terrains de

---

<sup>125</sup> *Ibid.*, p.104.

<sup>126</sup> Voir Helen Meller, oeuvre déjà citée et John Penny, oeuvre déjà citée.

sport, des caisses d'épargne, une maison de convalescence, un gymnase ainsi qu'un cabinet médical et dentaire<sup>127</sup>. En 1893, Wills était devenu l'employeur modèle. Ce paternalisme et cette philanthropie exacerbée feront par ailleurs l'objet d'une analyse plus détaillée dans notre recherche. Cependant il nous faut juste souligner à ce niveau de notre étude que si W.D. Wills & H.O. Wills est à l'époque l'entreprise la plus réputée de Bristol, cela n'incombe pas seulement à son succès économique et financier mais aussi à son activité sociale.

Alors que le tabac s'impose à la fin du XIX<sup>e</sup> comme le secteur le plus prospère mais aussi le plus emblématique du renouveau économique de Bristol, il est suivi de près par celui du chocolat. Deuxième famille la plus réputée de Bristol, les Fry et leur empire du cacao exercent eux aussi une influence considérable sur la vie de la cité et ce, dans plusieurs domaines. Tout comme le négoce du tabac, celui du chocolat s'amorce au XVIII<sup>e</sup> siècle mais ce n'est que dans la deuxième moitié de l'ère victorienne qu'il prend tout son essor et devient une des industries emblématiques de la ville.

L'entreprise de Joseph Fry, fondée en 1750, marque Bristol de son empreinte. Au XIX<sup>e</sup> siècle, elle compte parmi les employeurs les plus importants de la ville et s'impose comme une firme de renommée nationale. Pris à l'origine pour ses vertus thérapeutiques et médicinales, le chocolat n'est alors produit qu'en petite quantité et de façon artisanale. En 1871, Fry rachète une patente appartenant à Churchmans, une firme qui avait développé une machine permettant de broyer le cacao beaucoup plus finement et commence à exploiter cet avantage technologique. Le chocolat devient à l'époque un bien de consommation de luxe et une denrée réservée à une certaine élite. Fry profite de l'emplacement géographique de ses usines pour atteindre cette clientèle fortunée. Située sur le port, la firme se trouve proche des thermes d'Hotwells qui lui procurent une

---

<sup>127</sup> BRO 38169/HAF, W.D. & H.O. Wills Limited ; BRO 38169/E/11/6/1, W.D. & H.O. Wills Limited : employees, clubs and societies, dining club, 1890 ; BRO Pamphlet/308, *Wills and the City of Bristol* ; BRO 38169/E/11/7/1, W.D. & H.O. Wills Limited : clubs, sports ; BRO 36771/8, The Wills Family, Details of the Wills Family benefactions including the Dulverton Trust, Notes from the Wills Family Scrapbooks ; BRO 38169/HAF/21/2, Employees' Welfare : Annual outings ; press cuttings, photographs and notes ; BRL L679, Roger Till, *Wills of Bristol*, Bristol : Wills Magazine, 1954.

clientèle toute disposée à ses produits. De plus, la proximité des docks permet un accès direct aux matières premières importées. Ce n'est cependant qu'à l'arrivée de ses fils dans l'entreprise que l'industrie du cacao prend son véritable essor. Lorsque ses deux fils reprennent l'affaire, ils décident de travailler à l'expansion et la mécanisation de l'usine<sup>128</sup>. Ils introduisent alors de nouvelles machines dont l'avant-gardisme et la modernité permettent un rapide développement lequel s'associe au dynamisme des gestionnaires. On notera à ce titre qu'entre 1836 et 1867, les ventes augmentent de £11.041 à £102.747<sup>129</sup>. Cette croissance permet de créer de nouveaux sites de production (sept usines sont créées entre 1860 et 1907)<sup>130</sup> afin d'accroître la productivité. Si le négoce du cacao semble si prospère c'est qu'il s'inscrit dans un cycle économique qui lui est favorable. En effet, à cette période le niveau de vie augmente ainsi que le pouvoir d'achat. L'offre se diversifie et le lancement de nouveaux produits adaptés aux goûts des consommateurs joue également un rôle prépondérant.

Fry's range of products grew as the nineteenth century wore on, and the partners continued their past practice of introducing new lines to keep pace with developments in consumer tastes and to keep up with the activities of their competitors. The firm produced eleven types of chocolate and cocoa in the mid-1820s; by 1843 this number had increased to 28, and increased still further in later years<sup>131</sup>.

De plus, dans la seconde moitié du siècle, la firme réussit à conquérir le marché des classes populaires en produisant un cacao à moindre prix, tâche facilitée par la baisse des taxes d'importation sur le cacao et l'utilisation de techniques de production plus sophistiquées. L'amélioration du niveau de vie et la hausse des salaires permettaient également aux plus modestes d'avoir enfin accès à des biens de consommation plus superflus. C'est ensuite l'introduction du chocolat à croquer (venu de France) qui permet à la firme d'augmenter à nouveau son chiffre d'affaires (annexe 1). S'il ne demeure que très peu de documents attestant de la production et des profits perçus dans la seconde moitié du siècle, on sait néanmoins que les ventes sont passées de £102.747 en 1867 à £1.866.395 à l'aube de la

---

<sup>128</sup> John Penny, *op cit.*, p.113.

<sup>129</sup> Stephanie Diaper « J. S. Fry and Sons » in Charles Harvey et Jon Press, *op cit.*, p.40.

<sup>130</sup> John Penny, *op cit.*, p.114.

<sup>131</sup> Charles Harvey et Jon Press, *op cit.*, p.38.

première guerre mondiale<sup>132</sup>. On observe également que sur la même période le nombre d'employés passe de 193 à 5000 personnes et que de nombreux autres sites de production furent érigés entre 1867 et 1914. Il est important de garder à l'esprit que ces chiffres, même s'ils ne semblent pas très élevés dans l'absolu, sont assez spectaculaires pour la ville de Bristol. Ils placent les Fry parmi les plus grands employeurs de la cité et font de ce secteur un élément clé de la vie économique locale. Tout comme les Wills, les Fry s'illustrent autant par le rayonnement économique de leur firme que par leur influence sociale au sein de la communauté<sup>133</sup>. Eux aussi font preuve d'un grand paternalisme vis-à-vis de leur main d'œuvre comme le rappelle ce témoignage sur Joseph Storrs Fry :

The business under him was run on the old fashion paternal or rather perhaps personal lines, for he had a great objection in interfering with what he considered the private affairs of the workers. He saw every applicant for work himself. All the workpeople (in the days before sick pay insurance) had a regular allowance in case of illness and he visited them in their homes or at the hospital himself. A large and comfortable dining room was provided with arrangements for warming up food and the Bible reading and hymn singing brought him face to face with the whole factory daily<sup>134</sup>.

Outre ces deux empires, on notera que la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle à Bristol est aussi marquée par l'avènement de l'imprimerie et de l'industrie de la chaussure. Dans ces deux domaines, on assiste à un véritable renouveau et à l'émergence de firmes très réputées, à l'exemple des Robinson, dans le secteur de l'emballage et du conditionnement, ou d'Arrowsmith dans l'édition et l'imprimerie. Avec la confection de produits de consommation tels que le tabac et le chocolat, il n'est pas surprenant de voir émerger des industries spécialisées dans le conditionnement et l'emballage<sup>135</sup>. Figure de proue de ce secteur, la firme E. S. & A. Robinson créée en 1844 se spécialise à l'origine dans la production de papier d'emballage utilisé dans l'épicerie<sup>136</sup>. Alors qu'elle rencontre un franc succès, l'entreprise réussit à réinvestir ses profits pour financer de nouveaux équipements et de nouvelles machines mais aussi pour diversifier sa production, s'intéressant

---

<sup>132</sup> *Ibid.*, p.40.

<sup>133</sup> Voir Helen Meller, oeuvre déjà citée.

<sup>134</sup> BRO SF/X/16, *Notes on the Fry family of Sutton Bengel and Bristol, 1697-1921*, 1951.

<sup>135</sup> Bryan Little, *op cit.*, p.261.

<sup>136</sup> Madge Dresser et Philip Ollerenshaw, *op cit.*, p.134.



ainsi à la lithographie et au packaging. Ces investissements permettent à Robinson de s'attacher de nouveaux marchés, notamment celui de l'almanach. Les années 1870 inaugurent l'âge d'or de cette création typiquement victorienne. Robinson a alors l'idée de convaincre commerçants et industriels de lui commander des almanachs personnalisés comportant le nom et l'adresse de leur entreprise. Grâce à ce projet, la firme connaît une véritable croissance. Si en 1893 elle compte 800 employés, en 1911, le nombre d'ouvriers s'élèvera à 2500, répartis dans une douzaine d'usines<sup>137</sup>.

Qu'il s'agisse du cacao ou du tabac ou des firmes précitées, un seul constat s'impose, les grandes industries de Bristol, celles dont le nom s'exporte et qui possèdent une réputation nationale voire internationale, ne se sont développées que dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Auparavant, malgré une diversité économique indiscutable, aucun secteur ne semblait se distinguer et participer de façon plus visible à la croissance économique locale. Avec les empires respectifs des Wills et des Fry, la ville de Bristol est enfin associée à des entreprises de renom. Cependant, comme il apparaît très clairement à l'étude des chiffres, ces deux firmes n'emploient finalement qu'une infime fraction de la population active locale et recrutent bien souvent une main d'œuvre féminine. Ce phénomène implique donc qu'il soit difficile d'établir un profil circonstancié de la population active et des secteurs d'emploi

En effet, la diversité professionnelle de sa population demeure l'une des caractéristiques les plus fondamentales de Bristol. La spécificité de l'économie de cette ville réside en ce qu'elle englobe une multiplicité de secteurs d'emploi et de production<sup>138</sup>. En 1866, une enquête parlementaire révèle le grand nombre de

---

<sup>137</sup> L'article de Donald Bateman intitulé « The growth of the Printing and Packaging Industry » présente les destins tout aussi triomphants des firmes J. Wright et Arrowsmith. Bateman explique que les grandes industries de Bristol furent celles qui au XIX<sup>e</sup> siècle surent se positionner sur le marché et anticiper les nouveaux besoins. Néanmoins ces succès sont aussi intimement liés à l'augmentation du pouvoir d'achat, la hausse de l'alphabétisation, le succès de produits tels que le tabac et le chocolat. Donald Bateman « Printing and Packaging » in Charles E. Harvey and Jon Press, *op cit.*, pp.83-107.

<sup>138</sup> « An impression builds up, supported by other circumstantial evidence, that the city's economic structure was made up from a number of small businesses and industries, providing mainly the

petites usines et d'ateliers s'entassant dans les allées et les impasses du centre ville<sup>139</sup>. Betty explique qu'une grande diversité de produits étaient fabriqués à Bristol :

[...], many of them in small workshops which were crowded into the central area of the city. Besides larger concerns such as collieries, glassworks, brickworks, ironworks, sugar refining, soap boiling and chemical works, there were any smaller trades and occupations such as metal working, brass, nail and pin making, lead works, chocolate-making, tobacco, printing, clothing trades, tanning, rag-picking and numerous others<sup>140</sup>.

De même Pugsley, précurseur de l'étude de l'histoire économique de Bristol précise dans un article publié dans le *Bristol Times and Mirror* :

The chief feature that strikes the commercial visitor to Bristol is the complexity of its industrial activities. Practically every phase of industry is represented to a greater or lesser extent in Bristol, and no other city in the country shows such diversity of interest. Its economic life is not inseparably bound up with the prosperity of one or two trades as it is the case with other large towns.<sup>141</sup>

Toute aussi révélatrice, la publication en 1883 d'une série d'articles dans le *Times and Mirror* dédiés à l'industrie à Bristol et à ses différentes entreprises et ses secteurs d'emploi présente vingt-quatre firmes de taille plus ou moins variable (1600 ouvriers travaillent à la Great Western Cotton Works tandis que 30 s'affairent dans l'usine de produits laitiers qui y est présentée). Ce recueil d'articles se fait une parfaite illustration de la grande diversité économique de la ville puisqu'on y décrit les affaires de deux entreprises de cacao et de confiserie, des entreprises de produits chimiques, de coton, de mobilier, de cuir, d'eaux minérales ou encore de produits laitiers<sup>142</sup>.

Contrairement, il est vrai, aux grands centres industriels du nord, Bristol ne se distingue donc dans aucun secteur particulier. Cette économie hautement

---

goods and services for which there was a demand in a large city like Bristol. There were firms manufacturing household furniture, coaches and vehicles, millinery, corsets and tailoring, boots and shoes, and household products such as soap and brush making. » Helen Meller, *op cit.*, p.34.

<sup>139</sup> PP 1866 vol XXIV, *Appendix to Fifth Report, Report on Some Miscellaneous Manufactures of Bristol by Mr J. E. White.*

<sup>140</sup> Joseph Harold Betty, *op cit.*, p.114.

<sup>141</sup> *Bristol Times and Mirror*, 1 mars 1922.

<sup>142</sup> BRL L338.09, *Work in Bristol, a series of sketches of the chief manufactories in the city, reprinted from the Bristol times and Mirror, 1883.*

diversifiée empêche de labelliser la ville et de lui attribuer une activité propre. Ce phénomène explique en partie l'apathie économique du début du siècle, ou tout au moins la comparaison négative avec les centres du Lancashire et du Yorkshire. Son développement est plus lent, plus progressif mais par la même il est également plus stable. En effet, l'absence d'un secteur industriel dominant, employant une large proportion de la population active locale, permet d'éviter les épisodes violents de crise et de récession économique. Lorsqu'un secteur industriel traverse une période de déclin, cela n'affecte pas une grande partie de la population et ne plonge pas la ville dans un marasme économique généralisé. Harvey et Press expliquent au sujet du déclin de certaines industries:

Yet, while some individuals and communities inevitably suffered from these changes, the economy as a whole did not suffer too greatly. No firm or industry was large enough for its failure to cause large-scale redundancies or induce a spiral or regional economic decline. The city was able to generate or attract sufficient new industries not only to take up the slack but also to provide fresh employment opportunities for tens of thousands of people. And, as the population grew, so too did demand for the products- goods, services and housing –of old and new industries alike<sup>143</sup>.

La diversité économique de la cité représente une de ses caractéristiques les plus marquantes. Il en va de même pour sa courbe de croissance et ses phases de développement puisqu'on retiendra que ce n'est véritablement qu'à partir des années 1860 et jusqu'à la fin du siècle que la croissance économique bat son plein et que Bristol recouvre une certaine prospérité. L'extrait d'un rapport d'une enquête parlementaire le prouve bien:

The year 1899 will be memorable for great activity in nearly all industrial departments, plenty of work for all willing to do it and wages on the upward grade [...]

Mr Maitland (Bristol) –Most branches of trade have been brisk in this district in 1899:

-The boot and shoe trade however, one of the largest in Bristol and neighbourhood has been slack.

-We have several large tobacco manufacturing firms and their business judging by the extension of buildings and by the additional numbers of hands employed, must recently have been increased.

-Another trade which is continually growing is the manufacture of confectionery including chocolate on an extensive scale.

-Bristol was, at one time, a great centre for sugar and there were numerous sugar refineries. When the sugar trade began to decline and the refineries to close, it was naturally anticipated that the decrease of occupation would be a serious loss to the town. These anticipations have not however, been realised and from such rough calculations as I have

---

<sup>143</sup> Charles E. Harvey et Jon Press, *op cit.*, p.12.

been able to make, it would appear that, on the contrary, the actual number of persons at present employed in the manufacture of confectionery, as compared with those formerly employed in the sugar trade is as five to one. There appears to have been about 800 people employed in the sugar refineries, while there are now about 4455 employed in confectionery making.

-Several firms, such as manufacturers of tobacco, clothing, corsets, ropes etc, have already built fine, modern factories on the outskirts of the town, and round these factories have sprung up rows of neat cottages, in some cases, built and owned by the factory proprietors who rent them to their work people<sup>144</sup>.

Il faut donc attendre la deuxième partie du siècle pour voir Bristol commencer à ressentir les effets de la révolution industrielle et se mettre plus au diapason de la tendance nationale. Ce décalage évident, la lenteur à se mécaniser, l'attachement aux systèmes de production préindustrielle, l'absence de forte croissance économique et du dynamisme propre à cette révolution, impliquent que la population locale et les classes laborieuses de la ville n'aient pas perçu ce début de XIX<sup>e</sup> siècle de la même manière que leurs contemporains employés dans les cotonneries de Manchester ou les fonderies des Midlands. Ce point tout à fait distinctif doit nécessairement être pris en compte lorsque l'on s'intéresse aux relations industrielles et sera évoqué de nouveau dans les chapitres dédiés aux conflits entre le travail et le capital car il influencera les prises de positions politiques des ouvriers.

### **1.2.6 Bristol au sein de la tendance nationale**

Afin de dresser un portrait exact et précis de Bristol et de l'inscrire au sein du contexte économique contemporain, il est nécessaire d'identifier ses phases de croissance et ses phases de récession et de comparer ces dernières à la tendance nationale. Une telle analyse pourra nous permettre d'observer si le sort de Bristol au XIX<sup>e</sup> comporte beaucoup de similitudes avec ce qui se produit dans le reste du pays ou si au contraire son développement se distingue très nettement de la tendance nationale. Dans un des travaux de recherche les plus récents sur la ville de Bristol, l'historien Gorsky a rassemblé sous forme de tableau<sup>145</sup> les indices permettant de juger de l'accroissement économique de la ville, en mettant en

---

<sup>144</sup> PP 1900 Vol XI, *Factories and Workshops : Annual Report for 1889*.

<sup>145</sup> Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, pp.31-32.

parallèle le montant délivré sous la forme de « poor rate », le nombre de navires appareillant dans les ports de la ville, le volume de matières premières importées, les taxes perçues sur ces importations et enfin les profits de la firme des Wills. Ces chiffres n'apportent que peu d'éléments de réponse si on les utilise séparément mais une fois mis en parallèle ils permettent de voir se dégager les périodes de croissance économique et celles de déclin. Ces données font notamment apparaître que les années 1820 sont particulièrement difficiles pour Bristol, le taux de chômage y est élevé et le commerce portuaire en berne. Deux autres phases de difficultés économiques se font également sentir au début des années 1830, puis vers la fin des années 1840. Il faut attendre les années 1850 pour voir se dégager une certaine tendance à la croissance et apprécier une stabilisation de l'économie, favorisée par la mise en place d'une nouvelle gestion portuaire et une augmentation des profits de la construction navale et du tabac.

Il semble alors important de comparer les chiffres obtenus pour Bristol et ses périodes de croissance avec les phases d'essor économique du pays. Dans une étude portant sur l'économie victorienne, François Crouzet<sup>146</sup> rappelle qu'une croissance économique n'évolue pas de façon uniforme, qu'elle est au contraire ponctuée de périodes de fluctuations et d'une alternance de phases de croissance et de dépression. L'économie Victorienne a donc été ainsi clairement périodisée et ses pics de croissance et de déclin clairement délimités. Le découpage le plus largement adopté est celui de Rostow<sup>147</sup> puisqu'il fait coïncider les grandes phases à celles de l'évolution culturelle, politique et sociale du pays. Ce schéma divise la période 1815-1914 en quatre grandes périodes qu'il semble nécessaire de présenter.

La première phase, de 1815 à la fin des années 1840, est caractérisée par une chute des prix de 43% entre 1815 et 1850, et une chute des taux d'intérêts. Les années 1840 accusent un ralentissement de la croissance. Si cette période est

---

<sup>146</sup> François Crouzet, *L'Économie de la Grande-Bretagne Victorienne*, Paris : Sedes, 1978.

<sup>147</sup> Walt Whitman Rostow, « Cycles in the British Economy : 1790-1914 » in *British Economy in the Nineteenth Century*, Oxford : Clarendon Press, 1948, pp.31-57.

particulièrement difficile pour l'agriculture, elle est également marquée par de violents épisodes de fluctuation. Des pics de croissance sont associés aux années 1818, 1825, 1836 et 1845 et sont ensuite suivis de phases de déclin. Bien que ces épisodes aient souvent plongé les classes les plus modestes dans une grande misère et aient causé l'effondrement de plusieurs entreprises, ils n'ont pas empêché une rapide croissance économique. D'ailleurs cette période demeure selon Rostow celle où le taux d'accroissement de la production industrielle demeure le plus élevé du siècle. Il est aussi important de rappeler qu'au terme de cette phase, la révolution industrielle est quasiment achevée, les moyens de production continueront à se perfectionner, mais les innovations techniques les plus fondamentales ont déjà pris place. Crouzet explique :

[...] on considère généralement que cette période vit l'avènement en Grande-Bretagne de la révolution industrielle au sens strict. La plupart des innovations techniques fondamentales qui la caractérisent avaient été réalisées avant 1830, il ne lui restait plus qu'à les exploiter et à les perfectionner, à élargir sa base, à poursuivre ses conquêtes qui en 1815, avaient été encore limitées ; elle s'étend donc en surface et en profondeur ; la mécanisation et la concentration en usines (factory system) pénètrent de nouveaux secteurs, le système des transports est bouleversé par l'essor rapide des chemins de fer. Certes, au milieu du siècle il subsistera de larges secteurs archaïques, mais la « grande industrie » est devenue prépondérante, et en fait, dès les années 1830, la Grande-Bretagne était une « nation industrielle »<sup>148</sup>.

Dans le cas de Bristol de tels commentaires ne se justifient que partiellement. Si on peut concéder que cette période coïncide effectivement à Bristol avec l'avènement du rail<sup>149</sup> et permet, grâce au chemin de fer qui relie Bristol à Londres en 1841, de développer un nouveau secteur de l'économie, en 1830, la ville est loin d'avoir accepté le système de production en usines. En 1830, ce sont les petits ateliers de confections et le système de « outwork » qui dominent l'emploi<sup>150</sup>. Comme nous l'avons montré précédemment, Bristol ne réussit pas à

---

<sup>148</sup> François Crouzet, *op cit.*, p.56.

<sup>149</sup> Le développement du chemin de fer à Bristol trouve son origine dans les premiers projets d'installation d'une ligne tramway reliant la ville à celle de Gloucester en 1822. Ce projet avorté donne à son tour naissance à une nouvelle initiative, celle de relier Bristol à Birmingham par voies ferrées mais une fois de plus la crise financière de 1825-26 empêche sa concrétisation. Il faudra donc attendre la création du « Bristol and Gloucestershire » en 1835 pour voir les premiers trains pénétrer dans Bristol. Ce premier chemin de fer est destiné au fret et notamment au transport du charbon. Dans les années 1830 on commence la construction d'une ligne en direction de la capitale et en 1841 le « Great Western Railway » relie enfin Bristol à Londres.

<sup>150</sup> Bernard Alford *in* Patrick McGrath et John Cannon, *op cit.*, p.281.

investir dans un secteur industriel spécialisé et à l'exploiter profitablement et sa croissance économique demeure bien moindre que celle des grands centres urbains du nord. Alors que la révolution industrielle bat son plein à travers le pays, Bristol reste en marge de cette croissance.

La seconde phase de développement économique s'étend de 1851 à 1873, régulièrement surnommée « l'âge d'or » de l'ère victorienne, elle demeure la période la plus stable du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>151</sup>. Au boum économique vient s'ajouter le consensus social et l'amélioration du niveau de vie. Pendant ces vingt années, les salaires augmentent, l'économie se dynamise, les exportations et la production croissent de façon exponentielle<sup>152</sup>. Ce sont donc la prospérité et la stabilité qui caractérisent le mieux cette période. Le charbon, le fer, la construction mécanique et le coton sont les nouvelles industries de base du pays. Jusque dans les années 1870, elles continuent de fleurir de manière quasi-ininterrompue. La prospérité du pays est clairement appréciable dans la croissance du produit national brut qui passe de 636 millions de livres en 1855 à 1149 millions en 1873, ce qui signifie que la population est 55% plus riche en 1873 que vingt ans auparavant. A Bristol, cet « âge d'or » coïncide avec une phase de renouveau et d'expansion puisque c'est à cette période que les industries du cacao, de l'imprimerie, du tabac et de la chaussure se développent et que les changements structurels permettent enfin à Bristol de tirer profit des transformations amenées par la révolution industrielle.

« L'âge d'or » est directement suivi de la « grande dépression » qui inaugure l'entrée dans un nouveau cycle économique. Bien que l'économie continue de croître, elle se développe plus lentement et de manière plus irrégulière expliquant ainsi que les contemporains et les analystes aient fait référence aux années 1873-1896 comme celles de la dépression. Il a depuis été montré qu'il s'agissait bien plus d'une période de stagnation que de déclin absolu et d'un phénomène principalement dû à l'émergence d'une nouvelle compétition étrangère (notamment aux Etats-Unis et en Allemagne). De plus, la Grande-Bretagne, qui avait

---

<sup>151</sup> François Bédarida, *La Société Anglaise*, Paris : Seuil, 1990, pp.25-27.

<sup>152</sup> Richard Tames, *op cit.*, chapitres 1 et 4.

été le premier pays à s'industrialiser, commence alors à payer le prix de son développement précoce. Les machines utilisées ne font plus le poids face à celles plus productives et modernes des nouveaux concurrents. Néanmoins, cette dernière partie du siècle est aussi celle qui voit se développer le tertiaire, la finance et le commerce, permettant ainsi à certains secteurs d'apporter un dynamisme à l'économie nationale. Cette tendance se confirme effectivement à Bristol.

La croissance de Bristol au XIX<sup>e</sup> siècle montre un retard dans la première phase de développement jusque dans les années 1850-1860 et demeure donc un peu particulière et en décalage avec la tendance nationale. Cependant, des études menées sur d'autres villes démontrent qu'elle partageait néanmoins certaines caractéristiques avec d'importants centres industriels, impliquant ainsi que bien qu'atypique son développement ne peut être qualifié d'anormal ou d'absolument original. Si on se tourne vers les nombreuses études dédiées aux différentes villes du Royaume-Uni, force est de constater qu'il existe très souvent des phénomènes de symétrie entre les villes. John Lynch, dans ses travaux de recherches sur Belfast, a tenté d'explorer les particularités de cette dernière en la comparant à deux autres cités : Bristol et Dublin. Contrairement à Bristol, Belfast se définit comme un produit typique de la révolution industrielle. Sa prospérité repose entièrement sur l'industrialisation :

Belfast was a modern creation whose growth in the closing decade of the eighteenth century and nineteenth century was a result of industrialisation<sup>153</sup>.

De ce fait, elle se distingue déjà du cas de Bristol qui, nous l'avons vu, possédait depuis plusieurs siècles une histoire et un patrimoine économique riches. Cependant, la comparaison entre ces deux cités est intéressante puisque dans ces deux villes portuaires, la croissance économique reste indissociable du commerce et de l'importation de matières premières. Toutes deux sont d'importants centres d'administration, de communication et de négoce. Belfast et Bristol occupent ainsi une place semblable dans leurs régions respectives et partagent un profil similaire.

---

<sup>153</sup> John Lynch, *op cit.*, p.2.



Néanmoins malgré des atouts géographiques identiques et un avantage commercial certain, les deux villes suivent une progression bien différente. Leur expérience de la révolution industrielle est très contrastée. Pour mieux rendre comprendre cette divergence de destins, il faut se pencher sur leurs secteurs d'emploi. Au début du siècle, Belfast se développe notamment grâce à l'industrie du coton, mais suite à la guerre de Sécession qui perturbe son approvisionnement en matières premières, elle se spécialise dans la manufacture du lin. Dans la deuxième moitié du siècle, un tiers de la population active de Belfast est employée dans les manufactures, principalement dans les secteurs de la construction navale, du lin et de l'ingénierie. La construction navale est en plein expansion en 1800 et emploie à Belfast 5000 ouvriers, dont la grande majorité sont des ouvriers qualifiés, chiffre qui atteint les 20000 employés en 1911 alors qu'à Bristol le sort de cette industrie prend une toute autre tournure.

La construction navale compte parmi les plus anciennes industries de Bristol qui avait su, très tôt, tirer avantage de son réseau fluvial et de son ouverture maritime. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, elle occupe certes encore une place importante dans l'économie locale<sup>154</sup> puisque de nombreux bateaux sortent de ses chantiers navals pour se destiner aux liaisons avec l'Irlande, le pays de Galles et aux transports fluviaux. On construit également des bateaux pour la navigation en haute mer, notamment pour le commerce avec les Caraïbes. Pendant cette période, les nouveaux marchés qui s'ouvrent en Chine, aux Indes et en Amérique du Sud permettent également un essor de la construction navale dont Bristol bénéficie pleinement<sup>155</sup>. Mais cette croissance ne durera qu'un temps puisqu'à partir des années 1860 ce secteur de l'industrie amorce une longue période de déclin. Les commandes cessent d'affluer et les quarante dernières années du siècle sont considérées par les analystes comme relativement stériles. Malgré leurs efforts d'adaptation aux nouvelles technologies et leur désir de moderniser leur

---

<sup>154</sup>Grahame Farr, *Bristol Shipbuilding in the Nineteenth Century*, Bristol : Bristol Branch of the Historical Association, 1971, p.1.

<sup>155</sup>*Ibid.* p.14. Farr donne une étude détaillée de la construction maritime et chiffre le nombre de bateaux quittant les ateliers de Bristol.

production, un certain nombre de firmes ne réussissent pas à obtenir les matières premières et les plaques de fer nécessaires à leur entreprise à des tarifs aussi avantageux que ceux de leurs concurrents du Nord.

De plus l'étroitesse même de l'Avon, limite la production à des navires n'excédant pas les 3000 tonnes, ce qui ne tarde pas à devenir un handicap notoire au fur et à mesure de l'augmentation de la demande pour les grands navires<sup>156</sup>. Si plusieurs compagnies continuent d'exister en cette fin de siècle, elles ont bien souvent dû se spécialiser dans des constructions particulières ou se diversifier en produisant également des moteurs de locomotives et diverses machines.

D'autre part, ni le textile, ni les secteurs de l'ingénierie bien qu'ils aient aussi existé à Bristol, ne firent jamais partie des plus grands secteurs d'emploi de la ville.

A striking difference between Belfast and Bristol was the absence of a dominant sector within the employment pattern. Not until 1911 did any sector of Bristol's industry employ more than 20% of the total labour force<sup>157</sup>.

Si Belfast apparaît comme une ville industrielle mature qui continue à se développer au fil du siècle, Bristol, elle, se présente plus comme une ville en voie d'industrialisation puisque c'est véritablement dans la dernière partie de l'époque victorienne que les secteurs du transport, de la communication, de la manufacture et de l'alimentaire réussissent enfin à se développer pleinement. Si dans son étude Lynch met l'accent sur l'essor d'industries telles que celle de la chaussure<sup>158</sup>, de la confection ou du tabac, il ne fait que mieux mettre en lumière la particularité de Bristol qui, même si elle a réussi à restructurer son économie à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, n'a jamais connu une industrialisation telle que celle dont Belfast fit l'objet. Malgré leurs ressemblances objectives et des atouts similaires, le sort des deux villes durant la révolution industrielle demeure difficilement comparable.

---

<sup>156</sup> Robert Angus Buchanan, *op cit.*, p.145 ; Charles E. Harvey et Jon Press, *op cit.*, p.6.

<sup>157</sup> John Lynch, *op cit.*, p.12.

<sup>158</sup> Probablement une des industries les plus florissantes de cette fin de siècle, voir l'article de Jon Press in *Studies in The Business History of Bristol*, pp.213-235.

Il est cependant une ville qui partage plusieurs points communs avec Bristol. Birmingham la capitale des Midlands présente en effet des caractéristiques semblables. Asa Briggs lui prête trois attributs : tout d'abord la forte présence et l'influence du non-conformisme, puis la prépondérance de l'industrie mêlée à une grande diversité de l'économie et de l'emploi et enfin l'existence de liens sociaux et économiques privilégiés entre les patrons et les ouvriers. Contrairement à Bristol, Birmingham est une ville de tradition industrielle, la manufacture et la production industrielle sont intimement liées à son identité. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle est déjà renommée pour la diversité de ses entreprises et plus spécialement pour la production d'articles de cuivre, d'armes à feu, de boutons et de bijoux. En revanche, tout comme Bristol, c'est une ville qui dénombre de multiples secteurs d'activité et d'emploi. En 1866, Samuel Timmins dans une enquête menée sur la ville explique :

the productions of Birmingham are so numerous and so varied that no one could be found who would undertake to describe them all<sup>159</sup>.

Puis en 1872, c'est au tour d'un observateur de noter :

The trades of this town are numerous and the sub-divisions of labour are unusually great ; hence the fluctuations of commerce rarely fall heavily upon the entire class of artisans, and famine is of very rare occurrence<sup>160</sup>.

En cela Birmingham fait écho à Bristol puisque les deux cités possèdent une économie hautement diversifiée qui permet de les mettre à l'abri des périodes de profonde dépression parfois expérimentées par d'autres villes<sup>161</sup>. Comme à Bristol, alors que certains secteurs semblent en perte de vitesse et sur le déclin, d'autres prospèrent comme c'est le cas pour l'ingénierie et la fabrication de moteurs<sup>162</sup>. Ainsi même pendant la « grande dépression » Birmingham reste active et prolifique. Tout comme Bristol, Birmingham rassemble en majorité des ouvriers travaillant dans de petits ateliers et des « homeworkers » qui effectuent leur travail à domicile

---

<sup>159</sup> Asa Briggs, *History of Birmingham, Vol.2, Borough and City, 1865-1938*, London : G. Cumberlege, O.U.P, 1952, p.29.

<sup>160</sup> *Ibid*, p.5.

<sup>161</sup> *Id.*

<sup>162</sup> Birmingham est réputée au XVIII<sup>e</sup> siècle pour sa production de cuivre, pour les armes à feu, les boutons, et les bijoux puis au XIX<sup>e</sup> pour sa production de fer et d'acier. Asa Briggs, *op cit.*, p.29.

avant de donner leur production à leur employeur<sup>163</sup>. Enfin, la capitale des Midlands voit elle aussi sa structure économique se transformer au fil du XIX<sup>e</sup> siècle et comme à Bristol, les anciens secteurs de l'industrie disparaissent (c'est le cas de la production de cuivre jaune, de clous et de couverts par exemple) pour être remplacés par de nouvelles industries<sup>164</sup>.

Ces brèves comparaisons avec d'autres centres industriels nous laissent entrevoir tout l'intérêt d'étudier le particularisme et les caractéristiques d'une ville. En se juxtaposant ces études permettent de dresser un portrait plus contrasté et détaillé des réalités économiques de l'époque victorienne. Toutes ces villes industrielles ont subi des changements et des transformations qui leur sont propres ; se ressemblant parfois, elles se distinguent souvent dans leurs lignes d'évolution. Aborder de la sorte le développement de Bristol, c'est à la fois l'inscrire au sein d'une tendance économique nationale mais aussi rendre compte de ce qui caractérise sa croissance et la structure professionnelle de sa population.

On retiendra alors de notre analyse l'idée que Bristol demeure au XIX<sup>e</sup> siècle une ville de commerce et d'échanges à l'économie très diversifiée. Elle n'a pas subi de transformations d'amplitude comparable à celle des centres industriels du nord. En conservant un système de production en petits ateliers et une économie très éclectique, la ville a pu être épargnée par certains des affres de la révolution industrielle. La conservation d'un type d'économie similaire à celui de la période préindustrielle induit une protection de l'ordre social existant et une continuité de sa structure. Mieux épargnées par les bouleversements sociaux engendrés par la multiplication des industries et des usines qu'ont pu subir d'autres centres urbains, la population de Bristol et ses différentes classes sociales ont pu se développer différemment. Dans un environnement et un contexte tels que ceux de Bristol, les enjeux qui apparaissent sont inévitablement très distincts de ceux de villes comme Manchester ou Leeds. Si les ondes de propagation de la révolution industrielle y ont été moins violentes, il est à parier que l'organisation de la société, les rapports

---

<sup>163</sup> *Ibid* p.6.

<sup>164</sup> *Ibid.*, pp.49-50.

entre classes et les relations industrielles ont eux aussi suivi une ligne de développement particulier. Pour en rendre compte, il s'agit maintenant de s'intéresser au profil professionnel de la classe ouvrière de Bristol et de dresser un portrait de cette dernière.

### **1.3 Les secteurs d'emploi à Bristol**

Une étude du profil socio-économique de Bristol ne saurait être complète sans une analyse de la structure de l'emploi. Quels étaient les secteurs les plus porteurs ? Quels corps de métier rassemblaient le plus de main d'œuvre ? Étaient-ils les mêmes que ceux des autres centres industriels ? Quels étaient les salaires et les conditions de travail des Bristolien(ne)s ? Toutes ces questions méritent une réponse, réponse qui à son tour nous permettra d'avoir une vision plus circonstanciée de la composition de la classe ouvrière locale.

La nature et la composition d'une classe influent nécessairement sur les relations sociales. L'identité des classes ouvrières est fondamentale dans ce type de recherche puisqu'elle influence et formate directement et de manière très concrète les rapports des individus au capitalisme, aux employeurs et aux classes supérieures. Les villes où les classes laborieuses sont principalement composées d'ouvriers d'usines et celles où la main d'œuvre est essentiellement employée dans l'artisanat, le transport et le commerce, ne peuvent fondamentalement pas s'inscrire dans les mêmes dialectiques sociales. Les relations entre classes y sont nécessairement très distinctes. La section qui suit vise donc à fournir une image plus précise de la classe ouvrière locale.

#### **1.3.1 Diversité de l'emploi**

Un premier type de documents nous fournit des informations quant au profil professionnel de Bristol et à ses secteurs d'emploi. Les « Trade Directories », les annuaires commerciaux, publiés chaque année répertorient certaines des firmes en

activité. Ces annuaires indiquent d'une part la diversité des entreprises à Bristol et permettent de suivre d'autre part leur développement au fil du siècle. Ce type de document n'est bien sûr pas exhaustif car toutes les firmes n'y sont pas cataloguées mais ajouté aux recensements décennaux, il permet de mettre en lumière le caractère hautement diversifié de l'emploi.

### Progression de différents corps de métiers à Bristol entre 1851 et 1891

Emploi	1851	1861	1871	1881	1891
Bookbinders	28	14	20	22	20
Booksellers	63	56	62	64	66
Boot makers	157	140	296	309	398
Carvers & guilders	22	29	28		42
Goldsmith, jewellers	38	40	53		51
Iron founders	15	29	19	22	30
Iron manufacturers	5	13	10	13	10
Iron merchants	15	16	13	15	18
Letter press printer	39	40	55	60	67
Printer copper plate	16	13			
Printer lithographer	7	12			
Tailors	139	124	155	155	196
Upholsterers	36	37	24	51	35
Watch and clock makers	56	51	76		114

Sources : *Mathews's Annual Directory* 1851, 1861 et *J. Wright & Co.'s (Mathews') Bristol and Clifton Directory*, 1871, 1881, 1891.

Tous ces corps de métiers présentés ci-dessus progressent et se développent au fil des décennies, certains subissant une croissance vertigineuse comme les bottiers par exemple. Ceci n'est qu'un échantillon mais si on le rapporte au nombre même de catégories de métiers répertoriées dans ces annuaires, on note que le nombre de métiers augmente. L'emploi se diversifie, se spécialise et de nouveaux

métiers font leur apparition. On observe également une croissance du tertiaire qui démontre l'évolution de l'économie locale. Ainsi, en 1851, sont enregistrées et cataloguées 358 professions, en 1861, elles sont au nombre de 363, puis en 1871 atteignent le chiffre de 463 avant de s'élever en 1891 à 537<sup>165</sup>.

Cette fois on y recense les ingénieurs, les artistes, les assureurs, les infirmières ainsi que de nouveaux corps de métiers : producteur de chicorée, fabricant de moteurs de ballons dirigeables, décorateurs d'intérieur. Notons par ailleurs que les anciens corps de métiers se spécialisent. Les chemisiers, les créateurs textiles, les couturiers pour femmes et autres spécialistes viennent s'ajouter aux tailleurs traditionnels. Afin de mieux se rendre compte de la diversité de l'emploi à Bristol, il suffit de comparer sa situation à celle d'autres villes. Ainsi placée aux cotés de Birmingham, Sheffield et Leeds, Bristol se distingue avant tout comme étant la seule de ces villes à ne pas posséder de secteur industriel dominant. Le nombre de « labourers », c'est-à-dire de manoeuvres y est plus élevé mais ce chiffre ne réussit pas à contrebalancer le nombre absolu d'ouvriers d'usines présents dans les autres villes. On notera également qu'il existe à Bristol une proportion plus élevée d'employés dans les communications et le commerce ainsi que de personnes « of independent means ». Le tableau suivant illustre clairement la fragmentation de la population active locale :

---

<sup>165</sup> *Mathews's Annual Directory for the City and County of Bristol including Clifton, Bedminster, and Surrounding Villages*, Bristol : William S. Mathews, 1851, 1861 ; *J. Wright & Co's (Mathews') Bristol and Clifton Directory with one hundred and fifty-five Adjacent Villages*, Bristol : John Wright & Co, 1871, 1881, 1891.

**Distribution par secteurs d'emploi en 1851 pour mille habitants**

	<b>Bristol</b>	<b>Birmingham</b>	<b>Sheffield</b>	<b>Leeds</b>
<b>Engineering, tool making, metal working</b>	21.1	165.8	187.6	41.2
<b>Textile workers</b>	11.7	5.5	3.1	146.1
<b>Professional, literary, artistic</b>	23	23.2	12.8	14.1
<b>Mercantile occupations</b>	10.1	9.1	6.3	4.6
<b>Transport and communications</b>	37.7	26.7	16	18.2
<b>Liquor and victuals</b>	37.7	29.7	22.8	25.8
<b>Domestic servants</b>	74.7	43	33.6	31.0
<b>Persons of independent means</b>	14.3	4.3	4.4	4.2
<b>General and factory labourers</b>	30.9	17.4	14.3	14.8
<b>National and local government officials</b>	4.3	2.5	1.5	2

Source : Dennis Smith, *Conflict and Compromise*, p.23.<sup>166</sup>

Mise à part Bristol, les villes présentées ci-dessus possèdent toutes un secteur industriel rassemblant une forte communauté ouvrière qu'il s'agisse de la métallurgie ou du textile. Comparée à ces trois autres centres industriels, Bristol semble partager plus de similarités avec Birmingham dont la structure de l'emploi

<sup>166</sup> Dennis Smith, *Conflict and Compromise : Class Formation in English society, 1830-1914 : a comparative study of Birmingham and Sheffield*, London, Boston : Routledge & Kegan Paul, 1982, p.23.



est elle aussi assez diversifiée. Cette caractéristique se trouve déjà énoncée par Toqueville qui observe:

At Manchester a few great capitalists, thousands of poor workmen and little middle class. At Birmingham, few large industries, many small industrialists. At Manchester workmen are counted by the thousand, 2000 or 3000 in the factories. At Birmingham the workers work in their own houses or in little workshops in company with the master himself... from the look of the inhabitants of Manchester, the working people of Birmingham seem more healthy, better off, more orderly and more moral than those of Manchester<sup>167</sup>.

Néanmoins Bristol et Birmingham se distinguent l'une de l'autre par la nature de leurs emplois. La capitale du sud-ouest dénombre beaucoup plus d'actifs dans les secteurs du transport et des communications. Le nombre d'ouvriers non qualifiés y est certes plus important mais ce phénomène peut être attribué au fait que contrairement à Birmingham, ces derniers ne peuvent pas travailler dans le secteur de la métallurgie en d'aussi grandes proportions. Enfin, la caractéristique la plus frappante à Bristol demeure le nombre excessivement élevé de domestiques et de personnes « of independent means » laissant supposer une importante communauté bourgeoise et l'emploi quasiment automatique des femmes en tant que domestiques puisqu'elles ne pouvaient travailler en usines.

Enfin, si on compare les secteurs d'emploi les plus importants de Bristol à ceux de la tendance nationale, une fois encore, il apparaît que Bristol ne s'inscrit pas dans la norme. Pour ce faire, il suffit de se pencher sur les recensements décennaux répertoriant l'occupation des habitants de chaque ville. En 1851, l'emploi en Grande-Bretagne est divisé en 17 catégories différentes<sup>168</sup> et si l'on considère les hommes de plus de vingt ans, on note les résultats suivants :

---

<sup>167</sup> Alexis de Tocqueville in Richard Tames, *op cit.*, p.135.

<sup>168</sup> En 1851 les catégories sont les suivantes :

Class I. Persons engaged in the general or local government of the Country

Class II Persons engaged in the Defence of the Country

Class III Persons in the learned professions

Class IV Persons engaged in Literature, the Fine Arts and the Sciences

Class V Persons engaged in the Domestic Offices or Duties of Wives, Mothers

Class VI Persons engaged in entertaining, clothing, and personal offices for Man

Class VII Persons who buy, or sell, keep, let or lend money, houses or goods of various kinds

Class VIII Persons engaged in the Conveyance of men animals, goods and messages

Class IX Persons possessing or working the land

Class X Persons engaged about animals

**Premiers secteurs d'emploi en 1851 à Bristol et en Grande-Bretagne,  
nombre d'individus (Bristol seulement) et pourcentage**

Bristol	Grande-Bretagne
Class XI, Persons engaged in Arts and Mechanics : 5651, 16.84%	Class IX, Persons possessing or working the land and engaged in growing grain, fruits, grasses, animals 26.301%
Class XIII, Persons working and dealing in matters derived from the vegetable kingdom : 5361, 15.38%	Class XIV, Persons working and dealing with minerals 12.536 %
Class VI, Persons engaged in entertaining and clothing: 4089, 12.1%	Class XIII, Persons working and dealing matters derived from the vegetable kingdom 12.118%
	Class XI, Persons engaged in Arts and mechanics production 11.556%

Source: PP Population Census, 1851.

On notera également que les métiers les plus répandus à Bristol sont « labourer » c'est-à-dire manœuvre avec 3506 recensés (10% des hommes de plus de vingt ans actifs), puis bottier (1747), marin (1210) et charpentier (1127). Ces résultats rappellent ceux du recensement précédent<sup>169</sup>.

En 1861, le recensement est organisé différemment et les secteurs d'emploi ne sont plus divisés qu'en six catégories : « Professional, Domestic, Commercial,

---

Class XI Persons engaged in Art and Mechanic  
 Class XII Persons working and dealing in animal matters  
 Class XIII Persons working and dealing in matters derived from the vegetable kingdom  
 Class XIV Persons working and dealing in minerals  
 Class XV Labourers and others  
 Class XVI Persons of rank or property  
 Class XVII Persons supported by the community and of no specified occupation  
 PP 1851 Population Census, tableau 18, p.a.a.3.

<sup>169</sup> « Of the 31 465 occupied males in 1841, the most numerous jobs were labourer 5537, boot and shoe maker 2003, carpenter 1232, mason 1054, smith 1036, tailor 952, domestic servant 924 and painter / plumber / glazier 752 ; of 15 715 females employed, the popular areas were domestic servant 7568, dress maker 1648, laundry keeper 1115, boot and shoe maker 599 and cotton manufacturer 594. Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, p.26.

Industrial, Indefinite et Non Productive »<sup>170</sup>. Ainsi, si l'on considère les hommes et les femmes de plus de vingt ans en Angleterre et au pays de Galles, on observe que 37,4% appartiennent à la classe « domestique », 34,1% à la classe industrielle et 14,6% à la classe agricole. A Bristol, l'organisation suit le schéma suivant : domestique 39%, industrielle 37.5% et indéfinie 8.7%. En revanche, si l'on regarde uniquement les hommes de plus de vingt ans, la donne est quelque peu différente :

**Répartition de l'emploi à Bristol et en Angleterre & pays de Galles en 1861 chez les hommes de plus de vingt ans**

<b>Bristol</b>	<b>England and Wales</b>
36 694 individus	5 182 517 individus
Classe industrielle 24 742	Classe industrielle 2 580 425
Classe commerciale 6 008	Classe agricole 1 286 960
Classe professions libérales 2 748	Classe commerciale 468 804

Sources : PP Population Census 1861

La structure de l'emploi à Bristol confirme le profil économique de la ville et sa tradition commerciale. Si l'on prend en compte la population féminine, cette structure se trouve radicalement bouleversée. Néanmoins, indifféremment du type de recensement que l'on choisira de considérer, le découpage des secteurs d'emploi les plus importants de Bristol ne sera jamais similaire à celle du pays. Quant aux premières occupations, elles demeurent strictement identiques à celles de 1851 : manoeuvre (3356), bottier (1894), marin (1474), charpentier (1263). On notera par ailleurs que la catégorie « Industrie », comme en 1851, regroupe les deux secteurs d'emploi les plus vifs à Bristol, ceux du bâtiment et de l'habillement. Dix ans plus tard, en 1871, le profil de l'emploi à Bristol n'est toujours pas symétrique à celui du pays.

<sup>170</sup> PP Population Census, 1861.

**Répartition de l'emploi à Bristol et en Angleterre & pays de Galles en 1871 chez les hommes de plus de vingt ans**

<b>Bristol District</b>	<b>England and Wales</b>
45 631 individus	5 866 168 individus
Classe industrielle 53.4%	Classe industrielle (1.9 million) 32.3%
Classe indéfinie 15.76%	Classe agricole (1.166 million) 19.8%
Classe commerciale 14.47%	Classe indéfinie (619.965) 10.5%

Source : PP Population Census 1871

Ce n'est qu'en 1881, alors que Bristol a finalement réussi à transformer son économie et à sortir de sa léthargie que l'on note une nouvelle évolution de ses secteurs professionnels. En 1881, tout comme en 1861, le recensement fait apparaître que c'est la classe industrielle avec 37516 personnes qui domine l'emploi, suivie de la classe commerciale (12387) et de la classe professionnelle avec 3531 recensés. En revanche, les corps de métiers qui comptent le plus de recrues ont quelque peu changé : manoeuvre (5584), bottier (3324), employé de boutique (2187), coursier (2183), charpentier (1875), maçon (1695)<sup>171</sup>. Cette tendance est fondamentale puisque c'est la première fois que des métiers du tertiaire dépassent les métiers manuels. On remarque à cet exemple qu'entre 1881 et 1921, l'emploi dans les secteurs des transports et des communications est multiplié par quatre, passant ainsi de 7467 travailleurs à 29295 ou de 8.3% à 16.8% de l'emploi total.

Selon Meller, la croissance des activités commerciales et le développement du secteur de la distribution dans le centre ville ont généré de nouvelles opportunités d'emploi pour ceux qui bénéficiaient de quelque degré d'éducation. A la fin du siècle, le commerce, les banques et les assurances sont bien établis à Bristol offrant des emplois aux mieux éduqués tandis que les docks ou les secteurs du transport d'hommes ou de marchandises procurent du travail aux catégories

<sup>171</sup> Pour la même période en Angleterre et au pays de Galles les métiers les plus répandus sont : domestique agricole 807608, manoeuvre 556876, mineur 378664, charpentier 236017. John Lynch, *op cit.*, p.12.

d'ouvriers non qualifiés. Ces opportunités sont très nombreuses dans une ville telle que Bristol<sup>172</sup>.

On retiendra alors de ces divers recensements que Bristol est pendant la période ici couverte une ville dont l'économie et l'emploi pivotent principalement autour de la confection, de la fabrication de produits finis et de l'artisanat. En ce qui concerne les métiers les plus fréquemment rencontrés, si l'on croise les données obtenues dans les divers recensements pour les catégories du bâtiment et de l'habillement on note que ce sont les deux secteurs qui emploient le plus d'ouvriers à Bristol (hormis la catégorie assez vague de « general labourers »)<sup>173</sup>.

#### **Nombre d'employés hommes dans les secteurs du bâtiment et de l'habillement à Bristol**

<b>Année</b>	<b>Nombre total de travailleurs hommes de plus de vingt ans<sup>174</sup></b>	<b>Secteur de l'habillement</b> (Persons working and dealing with clothing, textile fabrics and dress)	<b>Secteur du bâtiment</b> (Persons working and dealing with houses)
<b>1851</b>	33 545	3426	3417
<b>1861</b>	36 694	3339	3874
<b>1881</b>	93 711	4967	5990
<b>1891</b>	75 767	5545	7611

Sources: PP Population Census 1851, 1861, 1881, 1891.

De premières conclusions s'imposent alors à nous puisqu'à un développement économique quelque peu décalé, s'ajoute une structure de l'emploi

<sup>172</sup> Helen Meller, *op cit.*, p.35.

<sup>173</sup> « Clothing and boot and shoe industries were major employers in Bristol, employing 16.8 per cent of total labour force in 1881 and 13.4 in 1911[...] until the first world war they employed more than one in eight of Bristol's workers and were a source of female employment. » John Lynch, *op cit.*, p.18 ; PP *Population Census*, 1851, 1861, 1871, 1881, 1891, 1901.

<sup>174</sup> Pour les années 1881 et 1891 ce sont les hommes de plus de 10 ans. Pour 1881, il s'agit des chiffres pour « Bristol District » et pas seulement pour Bristol City, l'aire géographique est plus étendue, d'où un nombre d'hommes actifs supérieur à celui de 1891.

caractérisée avant tout par la diversité et par la prépondérance de secteurs liés à l'artisanat et à la manufacture de produits finis. D'autre part, comme par le passé Bristol, demeure une ville de commerce. Son économie ne repose pas sur l'industrie au sens où l'on comprend ce terme lorsqu'on se réfère à la révolution industrielle, et le profil professionnel de sa population s'en ressent. Cet élément est essentiel pour le reste de notre analyse puisqu'il contribue à dresser le profil social de la cité et permet d'en dégager la structure.

La classe ouvrière locale n'est pas majoritairement constituée d'ouvriers d'usines mais au contraire d'un mélange d'artisans en tout genre et d'ouvriers non qualifiés. Ce fait suggère donc une organisation sociale particulière où les rapports entre les classes et les groupes d'intérêts seront probablement différents de ceux instaurés dans une ville du type de Manchester. La composition de la classe ouvrière joue un rôle fondamental dans les relations entre les classes. De même que sont importantes les conditions de vie et de travail des ouvriers puisqu'elles aussi vont déterminer la vision et le rapport qu'auront les travailleurs à leurs employeurs, à leur entreprise mais aussi plus généralement au système socio-économique auquel ils appartiennent.

### **1.3.2 Salaires et revenus à Bristol**

De ce fait, il est maintenant utile de se pencher sur les salaires et le niveau de vie des classes ouvrières locales. A cet égard, on notera que les revenus des classes laborieuses sont généralement en deçà de ceux observés habituellement. On a attribué ces bas salaires en partie à l'utilisation de matériel vétuste dans de nombreuses industries, comme c'est le cas dans la confection de chaussures par exemple, puisque ce phénomène ne permet pas aux industries de se positionner de façon compétitive au sein de la production nationale<sup>175</sup>.

Pour juger du cas de Bristol, il convient de le comparer au reste du pays. Si on s'en réfère aux études de Leone Levi portant sur les salaires des classes ouvrières

---

<sup>175</sup> Helen Meller, *op cit.*, p.33.

en 1867 et 1889, il apparaît que le salaire moyen en Grande-Bretagne pour un homme adulte s'élève à 22s 6d contre 19s 6d pour la femme<sup>176</sup>. Qu'en est-il pour Bristol ?

Pour répondre à cette question, il est plus facile de comparer les salaires moyens de chaque corps de métiers recensés par Levi et de les comparer à ceux des ouvriers de Bristol. Les archives des anciennes entreprises locales, la presse, les registres d'associations caritatives sont autant de documents rapportant les salaires des classes ouvrières. Pour Levi, le salaire moyen d'un ouvrier non qualifié, le « labourer », s'élève à 19s mais dans un article du *Bristol Mercury* en 1855<sup>177</sup> ce salaire est compris entre 11s et 15s par semaine. Cependant, quelques années plus tard, dans les registres de la Samaritan Society<sup>178</sup> tenus entre 1884 et 1886, les salaires des ouvriers non qualifiés oscillent entre 16s et 18s. Ces chiffres ne sont bien sûr qu'une moyenne qui évolue au fil du temps mais aussi suivant les employeurs car si l'on regarde les salaires des journaliers chez Arrowsmith en 1856 ils surpassent juste les 8s<sup>179</sup> alors qu'un employé des manufactures de cacao des Fry touchera, à l'âge adulte, entre 18s et 24s en 1889<sup>180</sup>. Le tableau suivant permet de comparer les salaires perçus par certains types d'employés :

#### **Salaires moyens des ouvriers de Bristol par corps de métier**

Métier	Moyenne nationale	Bristol (obtenus en faisant une moyenne des données collectées)
Docker	15s-18s	17s
Printing industry : Compositor	28s	28s

<sup>176</sup> Leone Levi, *Wages and Earnings of the Working Classes : with some facts illustrative of their economic condition, drawn from authentic and official sources*, London : John Murray, 1867, p.xxxi.

<sup>177</sup> Supplement *Bristol Mercury*, 25 février 1855.

<sup>178</sup> BRO P/stj/soc/J, Samaritan Society, 1884-1905.

<sup>179</sup> BRO 40145/E/1b, Records of J.W. Arrowsmith Ltd, Records of Employees, 1855-1873.

<sup>180</sup> Bernard Alford, *W.D. & H.O. Wills and the Development of the UK Tobacco Industry, 1786-1965*, Londres : Methuen, 1973, p.285.

Woodcarver	35s	
Watchmaker	35s	
Shipbuilder	34s	36s
Cabinet maker	32s-36s	25s-26s
Tailor	15s-38s	26s
Miner	25.8s	20s-21s
Brickmaker	21s-26s	17s
Boot and shoe maker	23s	15s-24s
Potter		14s-22s
Plumber		30s
Painter		22s-30s
Mason	43s	36s
Carpenter	28s-30s	18s-26s

Sources : Voir Leone Levi, œuvre déjà citée ; BRO P/stj/soc/J Samaritan society, 1884-1905.

Ces chiffres font apparaître une certaine disparité entre les salaires et indiquent que les ouvriers à Bristol étaient souvent rémunérés en-deçà de la moyenne nationale. Edward Hunt s'est lui aussi intéressé aux variations régionales de salaires et explique qu'en règle générale le sud-ouest est, pour la période 1850-1914, caractérisé par des salaires bas. Même si dans les villes un peu plus importantes telles Exeter, Plymouth, Bristol et Swindon les employeurs rémunèrent leur main d'œuvre un peu plus généreusement, aucune ne fut jamais une ville à hauts salaires<sup>181</sup>. Il suffit pour s'en convaincre d'observer les données suivantes :

<sup>181</sup> Edward Hunt, *Regional Wage Variations in Britain 1850-1914*, Oxford : Clarendon Press, 1973, pp.14-16.



### Salaires des artisans et des ouvriers non qualifiés par heure en pence

	1886	1886	1897	1897	1906	1906
	Artisans	manoeuvre	a	m	a	m
<b>Londres</b>	9	6	9	6	10.5	7
<b>Bristol</b>	6	4	7.5	4.5	9	6
<b>Exeter</b>	5.5	3.5	6	3.75	7.5	5
<b>Plymouth</b>	6	4	6	3.75	8	5
<b>Swindon</b>	6				7	

Source: Edward Hunt, *op cit.*, p.16.

### Salaires des artisans et des ouvriers non qualifiés du bâtiment par heure en pence

	1860 a	1860 m	1886 a	1886 m
<b>Bristol</b>	5.25		6	4
<b>Birmingham</b>	5	3.25	8	5
<b>Leeds</b>	5		7.25	5
<b>Manchester</b>	7		8	5.5

Source: Edward Hunt, *op cit.*, p.68.

Si les salaires pratiqués à Bristol sont supérieurs à ceux des autres villes du sud-ouest, ils sont néanmoins très inférieurs à ceux de Londres et des autres grands centres industriels. Les employeurs dans des régions où de nombreux métiers sont sur le déclin ne ressentent pas la pression de devoir augmenter les salaires pour maintenir une main d'œuvre adéquate. Les trop faibles profits de ces employeurs les incitent à verser des salaires peu élevés<sup>182</sup>. Cela dit, même certaines des firmes locales les plus prospères pratiquent des salaires très bas, comme c'est le cas des usines de tabac Wills qui emploient une majorité d'ouvriers non qualifiés et beaucoup de femmes, ce qui permet de conserver des salaires peu élevés.

<sup>182</sup> *Ibid.*, p.140.

**Salaire des ouvriers non qualifiés en 1894 chez W.D. & H.O. Wills<sup>183</sup>**

âge	Salaire homme en shilling	Salaire femme en shilling
13	4	3
14	6	4
15	8	5
16	10	6
17	12	7
18	14	8
19	16	9
20	18	10
21	20	10s6d
22	21	11
23	22	11.6
24	23	12
25	24	12.6
26	24	13
27	25	13.6
28	25	14
29	26	14.6
30	26	15
32	27	
35	28	
40	29	
45	30	

Source: Bernard Alford, *W.D. & H.O. Wills and the Development of the UK Tobacco Industry*, p.289.

En règle générale, les salaires de femmes sont très bas à Bristol. John Lynch note à cet effet :

<sup>183</sup> Deux tiers des ouvriers sont des femmes.

Female employment in Bristol was concentrated in the low pay/status sectors of industry. In the boot and shoe industry, where female wages were highest, 50 per cent of female workers earned under 12 shilling a week compared to only 18 percent receiving over 18 shillings. In the clothing industry the figures were 68.6 and 8.2 per cent, in the chocolate factories 59.1 and 0.4 per cent. However the lowest rates were in the confectionery trade where 95.8 per cent earned under 8 shilling a week and no female worker earned over 12 shillings<sup>184</sup>.

Quelles conclusions tirer de ces diverses observations ? Tout d'abord le fait que la population active de la ville est très fragmentée dans ses secteurs d'emploi. De plus, cette dernière perçoit des salaires et des revenus souvent plus bas que ceux pratiqués dans d'autres villes. Ces aspects ont nécessairement eu un impact important sur l'identité des classes ouvrières locales mais également sur les rapports entre ces dernières et les classes moyennes. On peut supposer qu'à la fois plus pauvre et plus fragmentée, la classe ouvrière aura plus de mal à s'organiser. La multiplicité des corps de métiers et des emplois a pu altérer la manière dont les ouvriers se reconnaissaient comme appartenant à un même groupe et a pu influencer sur les phénomènes d'identification et de représentation. L'absence d'industries dominantes ne permet pas le regroupement d'un grand nombre d'individus partageant un lot et une expérience commune. Ici au contraire, la population ouvrière est structurellement très divisée. Ajoutons à cela que des revenus modestes ont invariablement une incidence sur la capacité des ouvriers à s'organiser en tant que groupe et à s'impliquer dans des institutions (qui, telles que les syndicats et les mutuelles, sont payantes) qui dans les autres villes servent à les fédérer et à les rassembler en tant que membres d'une même classe.

### **1.3.3 Conditions de travail**

Pour mieux juger de la situation ouvrière à Bristol, il est également utile de se pencher plus avant sur les conditions de travail des classes laborieuses. Les témoignages qui nous sont parvenus sont bien souvent ceux laissés par les enquêteurs dépêchés par le gouvernement et ensuite recueillis dans de nombreux rapports publiés dans les papiers parlementaires. Ces enquêtes ne sauraient être exhaustives et ne peuvent rendre compte de la totalité de l'expérience ouvrière,

---

<sup>184</sup> John Lynch, *op cit.*, p.11.

néanmoins elles mettent en lumière quelques caractéristiques de l'emploi à Bristol. En 1866, le rapport d'Edward White souligne la très grande diversité de produits manufacturés à Bristol pour la plupart fabriqués dans de petits ateliers entassés dans le centre ville<sup>185</sup>. En considérant les conditions de travail dans ces différents ateliers, il apparaît que le salaire moyen pour les enfants est compris entre 3s et 5s. Malgré des horaires de travail extrêmement longs, l'inspecteur en conclut que comparés à d'autres villes visitées, ils sont :

moderate not exceeding 12 (hours)' (...) but my general impression is that in Bristol as compared with many other places which I have visited, there is little of too early or excessive work of children or young people<sup>186</sup>.

En 1843 déjà, les conditions de travail sont présentées sous un jour assez favorable :

No 210- Mr John Croome, superintendent to Messrs Acraman and Morgan's Iron foundry, examined april 7<sup>th</sup> :

There are about 100 boys and young persons employed in this establishment. The youngest is about ten years old and they are generally older. They are first employed at picking and sorting iron and are all the servants of the proprietors and work by the day. The apprentices to the moulding department, that of turning, fitting and pattern making enter usually at 14. The hours of work are usually ten and there is no night work for the boys and young persons, they have plenty of time for meals

No 211 John Smith aged 13, examined april 30<sup>th</sup>

Is a scrap boy at Messrs Acraman' foundry. Has been there 'most 12 months' comes from six to six when there is work. His occupation is to 'pick iron and to sort it'. Gets half an hour to breakfast and one hour to dinner. Gets 3s a week. Is not an apprentice. Can read and write.

No 217 Matilda Bennett aged 11,

Is a painting girl at the Bristol Pottery. Has been so 'about two years". Paints cups and saucers. Comes from six to six o clock with half an hour for breakfast and one hour for dinner. Sits at her work and is employed everyday when there is work. Is paid as much as she earns and gets 4s6d a week at the most and sometimes 2s9d and 2s. "has her health very well" and likes her work and treatment<sup>187</sup>.

Si les conditions de travail des enfants semblent dans l'ensemble plus acceptables que celles décrites dans d'autres enquêtes parlementaires, elles ne

---

<sup>185</sup> PP 1866 Vol XXIV, Appendix to Fifth Report, Report on Some Miscellaneous Manufactures of Bristol.

<sup>186</sup> PP 1866 Vol XXIV, Children's Employment Commission, Fifth Report.

<sup>187</sup> PP 1843 Vol XIV, Evidence on the Work of Children.

sont néanmoins pas comparables à celles instaurées par la dynastie des Fry. La firme de l'employeur modèle est décrite en ces termes :

of the chocolate and cocoa manufactory of Messrs Fry, Mr White remarks:

'The evident care bestowed on the comfort and welfare of the people employed here is such as befits the well known family name which the firm bears, and which makes it a pleasure to visit the place. The rooms are airy and cheerful. Cleanliness prevails and the women and girls' work is well suited for them. About 200 persons are employed, two thirds being females and about half of these girls under 18, the youngest are over 12. the hours are generally from 8 am to 6 pm but are occasionally lengthened under a pressure of work in the winter, or to execute sudden orders, to 8 am for periods amounting in the whole to three or four months in the year.... The females breakfast before they come "as many live three or four miles off" Much skill and neatness are required for a good deal of the work, and much time is necessary to train the hands, who are also carefully selected. [...] suitable persons are only picked up gradually.

On apprend plus loin:

a room is set apart as a school room and a chapel, at which I attended by invitation the short morning service, at which the scriptures were read, with explanations when necessary. It was pleasing to see the orderly way in which they came in and sat down, one by one, the little girl in front, then the elder and women, then the boys and at the back the men, each taking down their bibles from shelves as they entered. I was much struck with the general attention shown throughout the service. Though it was at 8.45 and therefore after work had been going on for some time, all came in as bright and fresh-looking as if at a Sunday school, except that the clean canvas jacket of men and boys and aprons of girls showed that it was a working day. It cannot be doubted that this daily meeting, apart from the religious benefit, must tend greatly to the other indirect good results referred to by Mr Fry (...) great care is taken to promote as far as can be done, the health and comfort of the work people. A room has just been provided where some of the females who live too far off can take their dinner and washing places so that all can leave their work tidy, particularly any whose work requires this. Care is also taken to prevent the young and delicate from being required to do work unsuited to their strength. All the workpeople are in the direct employ of the firm, no work being sublet. We can thus keep better control over them and the character of those who are engaged. No persons, however skilful, are retained whose moral conduct is unsatisfactory"<sup>188</sup>

Pourtant, il ne faudrait pas conclure que ces conditions de travail « idéales » sont monnaie courante à Bristol. Une déclaration des services sanitaires de la ville souligne l'inadaptation de certaines installations :

In Bristol there is in general a great want of proper privy accommodation, not only in the dwelling houses of the poorer classes but also in the manufactories. The establishments in which females work are as badly off in the respect as others. There are commonly no waterclosets, but only one or two outdoor places common to all the workers or where females are employed without sufficient separation for the sexes. Thus in one place where

---

<sup>188</sup> PP 1866 Vol XXIV, Children's Employment Commission.

at least 150 persons of both sexes are employed, there are only two privies [... ] the places themselves are often chocked up and in a filthy state<sup>189</sup>.

Si ce document met l'accent sur des problèmes d'infrastructures qui mènent les ouvriers à travailler dans de mauvaises conditions sanitaires, d'autres rapports se font l'écho d'un problème de fond bien plus prégnant, celui du chômage.

Work in Bristol as in almost all the large towns of England is hard for them to find. Viewing indeed the present state of labour in many large towns, Bristol may be said to be more, rather than less, favoured as regards labour than perhaps the majority. But yet it is certain that, at this moment, there are many hundred artisans who cannot get work at all, or only at considerably reduced wages; and still more skilled and unskilled, who get merely occasional or ill paid work<sup>190</sup>.

L'impossibilité de trouver du travail mérite donc elle aussi d'être mentionnée puisqu'elle exerce une influence importante sur la réalité quotidienne des classes laborieuses. La manière dont les individus travaillent, l'environnement dans lequel ils exercent leur activité, le salaire perçu et l'évolution du marché du travail sont autant de paramètres qui peuvent influencer sur la condition ouvrière. Ces phénomènes peuvent par la suite agir sur l'attitude des ouvriers vis-à-vis des classes supérieures et permettent de comprendre les raisons de la mise en place de certains rapports sociaux.

Nous retiendrons de ce chapitre sur l'emploi à Bristol que celui-ci est caractérisé par la diversité, diversité qui se reflète nécessairement dans la composition de la classe ouvrière. A Bristol, la population active masculine comprend principalement des artisans et des travailleurs qualifiés, ainsi qu'une forte proportion de manœuvres, c'est-à-dire d'ouvriers non qualifiés employés pour leur seule force de travail. Entre ces deux types de profils, les différences sont considérables. Composée d'individus au statut, au savoir faire, aux emplois et aux salaires très variés, la classe ouvrière de Bristol présente un profil très protéiforme. L'absence d'industrie locale dominante rajoute à l'hétérogénéité de cette classe et nous interdit de percevoir celle-ci comme une classe d'ouvriers d'usines. Cette

---

<sup>189</sup> *Id.*

<sup>190</sup> *Report of the Committee to Inquire into the Condition of the Bristol Poor*, p.28.

nature hétéroclite jouera un rôle important dans les rapports de classes, les divisions internes ne favorisant pas l'action de masse. D'autre part, notons que sans l'introduction de puissantes manufactures ou d'industries lourdes, la structure économique d'antan et l'agencement social se trouvent préservés. Ainsi donc, l'organisation de la société bristolienne n'est-elle pas radicalement bouleversée au XIX<sup>e</sup> siècle. De fait, les situations conflictuelles ou les antagonismes de classes ont moins de chances de s'y développer. Soulignons enfin que les conditions de travail, telles qu'elles nous sont ici rapportées et les rémunérations assez basses pratiquées à Bristol sont plus débilantes qu'incitatives à la révolte<sup>191</sup>. Par conséquent, il apparaît que l'emploi est une donnée fondamentale dans l'analyse des relations sociales et les caractéristiques ici présentées vont nous permettre d'éclairer la nature des rapports entre la classe moyenne et la classe ouvrière.

## **1.4 Portrait d'une société**

### **1.4.1 La condition des classes ouvrières au XIXe siècle à Bristol**

Au début de la période ici étudiée, Bristol est une ville particulièrement insalubre au taux de mortalité très élevé. Dans un rapport sanitaire publié en 1844, William Kay stipule qu'il y est d'ailleurs plus élevé qu'à Londres, Leeds ou Birmingham alors que Bristol ne compte pas parmi les grands centres de la manufacture et de l'industrie<sup>192</sup>. En effet, son taux de mortalité de 31 pour mille est le troisième plus fort du pays et l'espérance de vie est de moins de 39 ans.

Historiquement en effet, Bristol a souvent été décrite comme une ville « squalid » et « over-crowded »<sup>193</sup>. En 1845, la commission sur la santé publique des villes (« Health of Towns Commission ») décrit Bristol en des termes peu

---

<sup>191</sup> Gilbert Bonifas et Martine Faraut, *op cit.*, p.66. La pauvreté empêche en effet bien souvent la population de se rebeller, surtout si elle n'est pas, comme c'est le cas à Bristol, unie dans un projet commun, ni même un sentiment d'appartenance commune.

<sup>192</sup> BRL BL10E, William Kay, *Report on the Sanitary Condition of Bristol and Clifton*, 1844, p.19.

<sup>193</sup> Voir William Kay, Voir Joseph Harold Bettey, oeuvres déjà citées.

élogieux, la présentant avant tout comme une cité caractérisée par les termes « squalor, dirt and disease » et ce malgré le fait qu'elle ait réussi à éviter les pires affres et ravages de l'industrialisation<sup>194</sup>. Le rapport précité critique également le système d'acheminement et d'évacuation des eaux, réputé le pire du pays, et souligne le manque général d'hygiène et la promiscuité trop souvent observée dans les habitations des quartiers ouvriers<sup>195</sup>. Dans son *Report on the State of Bristol in 1845* Sir Henry de la Beche remarque que seules 5000 personnes reçoivent de l'eau par l'intermédiaire de canalisations et que 73 000 dépendent de puits et de pompes variés (ce qui engendre de nombreux problèmes d'épidémies, notamment celle du choléra en 1849)<sup>196</sup>. L'enquête souligne aussi que les conditions sanitaires les plus précaires concernent les paroisses les plus anciennes de la ville, c'est à dire Temple, Bedminster, Redcliff et St Thomas, historiquement les parties les plus peuplées de la cité et celles où la plus grande masse de population s'était agglutinée pendant la révolution industrielle (annexe 2). La ville souffre également d'un manque de bains publics, ces fameuses « wash houses » victoriennes et il faut attendre la deuxième moitié du siècle pour que la municipalité fasse ouvrir plus d'institutions de ce genre<sup>197</sup>.

Néanmoins, il existe de grandes disparités au sein de la ville. Toujours dans ce rapport publié par Kay, il est fait mention du contraste marqué entre le riche quartier de Clifton et celui d'Hotwells. Clifton est un quartier opulent et sain, en 1841 on estime la population du quartier de l'« Upper Clifton » à 6720 individus dont 1070 sont des ingénieurs et artisans et les autres sont des aristocrates, des membres des professions libérales et leurs familles et des négociants<sup>198</sup>.

Ce quartier est délimité en bas de la colline par Hotwells, qui s'ouvre sur le « floating harbour » et la rivière Avon, où s'entasse une population bien différente. Entre Clifton Hill et la rivière:

---

<sup>194</sup> Ian Archer, Spencer Jordan et Keith Ramsey, *op cit.* p.x.

<sup>195</sup> *Id.*

<sup>196</sup> Sir Henry de la Beche et Dr Lyon Playfair, *Report on the State of Bristol*, Londres : HMSO, 1845 ; Helen Meller, *op cit.*, p.26.

<sup>197</sup> *Bristol Times and Mirror*, 4 janvier 1861 ; *Bristol Mercury*, 11 février 1874.

<sup>198</sup> BRL BL10E, William Kay, *op cit.*, pp.1-2.



[...] all the houses are adapted to the circumstances of the lower classes, or very frequently, for the purpose of employing the surface in the most lucrative way, formed into narrow courts and blind alleys, in which there are no means of thorough ventilation, and in which, for the most part, the air is in a very unagitated state. The houses are occupied, in most instances, each by two or three numerous families, so that one room frequently serves the purpose of parlour, bedroom, kitchen scullery and wash house to six or even ten individuals. An impure air and accumulated filth are the necessary consequences [...] a great portion of the indigent male inhabitants are decayed or unemployed servants, tailors, tradesmen or labourers<sup>199</sup>.

Les taux de mortalité s'en ressentent puisque dans les parties hautes de Clifton celui-ci est de 1.6% contre 3.4% dans les parties basses. Cette dichotomie entre quartiers riches et quartiers populaires est soulignée dans une série de lettres intitulées « Letters on the Condition of the Working Class in Bristol and its Vicinity » (annexe 3) et publiées en 1850, dans lesquelles on lit :

It is by no means unusual to find amid the marks of present ruin unmistakable evidence of a former prosperity or even grandeur. [...] Burgesses – knights or nobles may, have lived and moved around and merry, bright eyed damsels frolicked in the halls and chambers [...] but the out-parish is the growth of a period subsequent to that at which the edifices just alluded to fell into ruins, or into discredit ... the streets are narrow, yet wide enough for the requirements of the inhabitants, while pavement has not yet been introduced, the footways being pitched, like the road, with stores [...] As for the houses, they present every appearance of having been built, not only for the poor but by the poor [...] <sup>200</sup>.

En 1855, les conditions de vie dans la localité sont dénoncées dans un article publié dans le *Bristol Mercury*. La vie dans les « Bristol Rookeries » y est décrite sans concessions :

At the last census the population of the electoral district was 137 328; and out of these 65712 were densely packed in the narrow streets, courts and alleys of the old city. [...] it demand our chief attention for it is here that the poorest and most degraded classes are driven to find shelter [...] the manufacturing districts of Bristol...give employment to large number of the working classes. A large proportion of these are in the receipt of good wages- that is to say from 15s or 18s to 30s a week- and are at present able to look after their own interests [...] But there are also large number of operatives of the less skilful class, such of those employed in the cotton works and smitheries, together with the lower class of workmen in the other manufactories ...who are in receipt of low wages, that is to say from 11s to 15s a week [...] if we include also the rather considerable class of professional thieves, beggars, and vagrants, we shall understand how it is that the old city is crowded with dense

---

<sup>199</sup> *Id.*

<sup>200</sup> BRL B2522, *Letters on the Condition of the Working Class in Bristol and its Vicinity*, 1850, Lettres du 1er au 17 août 1850.

masses of human beings in a deplorable state both physically and morally [...] the inhabitants of the old city are crowded into miserable, and often dilapidated, buildings [...] the population of this district which is less than half a square mile in extent - comprising the old city with its 65 721 inhabitants and some portions of the out-parishes - cannot fall short of 80 000. Of these between 30 000 and 40 000 are lodged in an unsatisfactory manner and 15000 of the number live in a state which is absolutely inconsistent with health and decency [...] A few extracts from the official report of the medical visitors to the governor of St Peter's hospital, will serve to show the state in which the working classes of Bristol have fallen:

"2 Lower Lewins Mead. This house is most filthy from the cellar to the garrets. There are four stories with a family in each room. In three of the backrooms there are 6 in each family, living and sleeping in the same room; and, in addition, these tenants themselves take in lodgers; who sleep in the same room, or in a closet opening into each room, just large enough to contain a bed, but without any window or means of ventilation. There are now 36 people in the house, they are chiefly the lowest class of Irish, in their habits dirty in the extreme [...]"<sup>201</sup>.

C'est effectivement le problème du logement qui est souvent souligné dans les rapports et les enquêtes menées à l'époque. De nombreux témoignages convergent dans leur description de l'habitat des pauvres. Le problème du logement à Bristol n'est pas celui du manque d'infrastructures mais repose sur le fait que les maisons soient occupées par plus d'une famille. C'est souvent le cas dans d'anciennes demeures autrefois appartenant aux classes aisées et dans lesquelles s'entassent plusieurs familles. Elles sont généralement caractérisées par un manque de salles d'eau et de toilettes, sont sombres et mal ventilées<sup>202</sup> comme l'indiquent ces différentes remarques :

There is ordinarily no separation for the sexes. All live, eat and sleep together. The rents in these houses are said to be from 1s to 3s6d for single rooms; for two rooms from 2s to 4s6d, about one sixth that is, of the average weekly earning of the classes inhabiting them<sup>203</sup>.

Ces conditions de vie provoquent l'indignation de quelques citoyens :

The condition of Louisa street : " I [...] should like to know if the improvement committee for the city are all purposely built, or if they think their office beneath them or if there is not such a body in existence? It is high time they did exist, for the condition of Luisa street cries aloud for improvement. The poor children who go to day and Sunday schools in the neighbourhood of the above street, have to walk in through rubbish and mud, filth and water [...] if the proper parties do not think it is worth their while to see about altering the condition of the above mentioned street and locality, I for one shall think it worth my while

---

<sup>201</sup> Supplément du *Bristol Mercury* , 25 février 1855.

<sup>202</sup> *Times and Mirror*, 23 octobre 1889 ; BRL B2522, Lettres du 1 au 17 août 1850.

<sup>203</sup> *Report of the Committee to Inquire into the Condition of the Bristol Poor*, p.35.

to uphold my rates and taxes until everything requisite for the health and comfort of my tenants is done”<sup>204</sup>.

Ces logements insalubres et de telles conditions de vie sont autant d’indicateurs de l’existence d’une grande pauvreté à Bristol. La misère d’une partie importante de la population est partout dénoncée dans les observations des enquêteurs. Dans un sermon prononcé à Cardiff, Canon Blackley dénonce la paupérisation de la population. Le compte rendu de son allocution publié dans le *Times and Mirror* d’octobre 1885 souligne :

Canon Blackley read a paper on thrift. He first alluded to the terrible proportion of pauperism in England and contended that the statement that 3% of the population were paupers was misleading because it was founded on mean figures, while the total number who in the course of a year applied for Poor Law aid was 10% of the population. When they considered condition of old age, the state of affairs was still more dreadful. He maintained that statistics showed 45% of those over 60 lived under a doom of pauperism and experience proved that these people whose lives had such miserable ending, were as a body, hard working, and in many cases practised self denial to make some provisions for the future<sup>205</sup>.

Dans le cas de Bristol, cette situation semble avoir en effet pris des proportions spectaculaires si l’on s’en réfère au rapport de la commission d’enquête sur la condition des pauvres :

The whole of the population of Bristol in 1881 was 106374. Those receiving relief in the city total: 8278, so that about one in every twenty five inhabitants is a pauper, and about thirty-three an out-door pauper [...] In none of the towns, proportionately to population, is there so great a total of poor law relief as in Bristol.<sup>206</sup>

Pour juger de l’ampleur de la pauvreté à une période donnée, on peut également choisir d’utiliser la fluctuation des « poor rates ». Les années pendant

---

<sup>204</sup> *Western Daily Press*, 5 janvier 1869.

<sup>205</sup> *Times and Mirror*, 4 octobre 1885.

<sup>206</sup> *Report of the Committee to Inquire into the Condition of the Bristol poor*, p.171. Mais gardons à l’esprit que cela ne veut pas dire qu’il y a un nombre plus élevé de pauvres mais simplement que plus de personnes reçoivent une aide car les conditions d’obtention de l’assistance publique sont peut être plus permissives à Bristol. D’ailleurs, tout le reste du document est un plaidoyer pour changer ce système et limiter les dons.

lesquelles on note une augmentation des taux indiquent qu'un plus grand nombre de nécessiteux a pu bénéficier d'un secours financier. Cependant, les chiffres ne témoignent pas d'une augmentation des besoins d'une aide caritative puisqu'ils sont indexés sur le nombre d'individus imposables pour la « Poor Law », la loi pour les pauvres. On notera simplement qu'en 1853, en 1864, ou encore en 1866, les sommes mobilisées par les « poor rates » se sont fortement accrues, impliquant une augmentation de la distribution d'aide aux nécessiteux.

#### Evolution des « Poor rates » entre 1851 et 1869

Année	Poor rates en Livre Sterling
1851	26 594
1852	24 184
1853	27 889
1854	28 422
1855	31 779
1856	31 516
1857	32 573
1858	28 090
1859	25 047
1860	26 339
1861	27 668
1862	29 500
1863	34 376
1864	40 919
1865	31 828
1866	36 720
1867	39 356
1868	42 427
1869	36 966

Source: Matin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, p.29.

Les raisons de cette pauvreté sont souvent évoquées par les observateurs de cette société en évolution. Certains dénoncent la perte d'un emploi ou la maladie qui pouvaient plonger même les familles les plus industrieuses dans la plus grande précarité. Ainsi le témoignage d'un missionnaire en fait-il mention :

Poverty is one cause of the degradation of a portion of our fellow creatures; but not the only cause, nor the most general. Periodical loss of employment and illness in the family of the industrious artisan frequently operate to produce degradation and misery. I know a mechanic who, when employed, earns £1 per week; but during the past winter I found him in a state of destitution. On my suggesting to him the propriety of laying aside a portion of his wages when he was in work to meet his wants when 'idle', he replied 'my wages do not average through the year more than 14s per week'. This man is a mason, and during the past winter was out of employment nearly, if not quite, three months. Then, again, men in his situation are frequently obliged to lose days and half days throughout the year, owing to the weather, which has been the case with him; then a death or a birth in the family brings its innumerable little expenses, all tending to impoverish...it is easy to perceive how a man may sink into hopeless poverty<sup>207</sup>.

Comme le souligne l'enquête sur les pauvres de Bristol en 1883, c'est avant tout le problème de la régularité de l'emploi qui pèse sur les ouvriers. Si l'oisiveté et le manque de prévoyance existent et ont souvent été rendus responsables de la paupérisation des classes ouvrières, il est admis que ces défauts soient en fait la conséquence directe du manque de travail :

In Bristol at the present time idleness and lack of work are, it is asserted, equally balanced as causes of poverty. The lack of work in Bristol is a real fact, all say. Hundreds even of skilled hands are daily in the streets.<sup>208</sup>

Comment se manifeste cette pauvreté dans la vie quotidienne de ceux qui en sont victimes ? Une fois encore ce sont les grandes enquêtes sociales qui

---

<sup>207</sup> BRL B7060, *Lewin's Mead, Domestic Mission Society, Reports 1841-1859* ; voir aussi les témoignages apportés dans Reece Windstone, *Bristol in the 1880s*, Bristol : R. Winstone, 1978 ; BRL B3167, Rev C.R Parson, *Records of Five Year's Mission Work in Bristol*, London: W. Mack, 1883 ; *Report of the Committee to Inquire into the Condition of the Bristol Poor*, pp.147-148.

<sup>208</sup> *Report of the Committee to Inquire into the Condition of the Bristol Poor*, pp.147-148.

dévoilent la réalité des classes laborieuses<sup>209</sup> mais parfois ce sont les membres de la classe ouvrière eux-mêmes qui dénoncent leur condition. Ainsi, dans une lettre adressée au conseil municipal, seize ouvriers font-ils part de leurs récriminations et dénoncent l'impact des mauvaises conditions sanitaires sur leur santé et leur vie :

You have no idea how, during the night and early morning, the air of the city is thus polluted. In the afternoon, after a few hours in your counting houses, you retire to your pleasant homes to breathe the pure air fresh from the sea and the welsh hills, and in case of sickness can change the scene without your business suffering from your absence. But Sirs, our Health is our only Wealth; our wages stop when labour ceases; ...as a rule a working man's illness is a dead loss of income, and our families have to suffer and to bear it. Now think of us in the narrow streets and stifling courts where we are compelled to live; and it is not a wonder, that we, our wives and our little ones, are more frequently ill, or that we should live so long as we do [...] often in the morning the stones of the streets are black with the deposit of the night. We have not only to labour and live in smoke, but also to sleep in it whilst ashes mingle with the very bread that we eat [...]<sup>210</sup>.

Ces divers témoignages de la vie à Bristol dans la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle, nous permettent de mieux appréhender la condition ouvrière et offrent une illustration de la réalité d'une partie de la population locale. Ces données sont essentielles à notre étude en ce qu'elles permettent de dresser un portrait plus précis des classes ouvrières. Même s'il est vrai que les enquêtes ici rapportées se concentrent en priorité sur les populations les plus pauvres, elles dénoncent également les problèmes de chômage, d'insalubrité et de précarité de l'emploi qui affectent toutes les catégories de travailleurs.

Jusqu'ici notre étude permis de présenter les secteurs dans lesquels pouvaient travailler les ouvriers, les revenus qu'ils pouvaient percevoir mais elle ne nous éclaire pas sur les conditions de vie de ces derniers. Or, ces descriptions sont loin d'être anecdotiques, elles régissent le quotidien des classes laborieuses et ce sont elles qui vont ensuite pousser certains à chercher une aide ou un soutien au près d'associations caritatives, qui vont en inciter d'autres à rejoindre des

---

<sup>209</sup> BRL B2522, *Letters on the Condition of the Working Classes in Bristol and its Vicinity*. Dans ces missives le quotidien de certaines familles et de nombreuses scènes de vie sont décrits dans le menu détail, expliquant comment ces pauvres essaient pas divers moyens d'amasser un peu d'argent pour couvrir leurs dépenses hebdomadaires.

<sup>210</sup> BRL B24545, *The Cry of the Poor, Being a letter of Sixteen Working Men of Bristol to the Sixteen Aldermen of the City*, p.3-4.

associations mutualistes telles que les « friendly societies », les mutuelles, ou encore, vont permettre aux ouvriers de prendre conscience de la nécessité de protéger les conditions de travail afin d'améliorer leur sort.

Ainsi donc, les conditions de vie de la classe ouvrière vont-elles exercer une influence notable sur les rapports de classes. Elles modèleront les schémas relationnels intra classe, c'est-à-dire les relations que les membres d'une même classe entretiennent les uns avec les autres, mais aussi inter classes, c'est-à-dire celles qui s'instaurent entre les membres de deux classes distinctes. En effet, comme nous le démonterons dans les deuxième et troisième parties de la thèse, plusieurs stratégies vont être mises en place afin d'améliorer la condition ouvrière. Au niveau interne, c'est-à-dire au sein de la classe ouvrière elle-même, l'organisation en mutuelles, puis en syndicats et plus tard en groupes politiques représentent autant de moyens de pallier les problèmes rencontrés par les classes laborieuses. Au niveau externe, l'assistance fournie par la classe supérieure est elle aussi envisagée comme un remède à la pauvreté (mais non comme sa solution). La connaissance des conditions de vie de la classe ouvrière fournit un éclairage à la mission philanthropique des classes moyennes. Les grandes enquêtes sociales de l'époque victorienne nous permettent d'appréhender les raisons de l'investissement massif de la bourgeoisie dans les actions caritatives, lesquelles placent la classe moyenne et la classe ouvrière dans un type de relation bien particulier. Nous reviendrons lors de notre étude sur la tradition philanthropique à Bristol sur la signification du don tant pour le donateur que pour le récepteur, et montrerons quel schéma relationnel s'instaure entre les partis.

Pour le moment, il nous suffit de souligner que Bristol apparaît dans les rapports officiels comme une ville souffrant d'une pauvreté évidente dont les conséquences directes seront évoquées dans le chapitre dédié aux associations caritatives, alors que ses conséquences indirectes feront l'objet d'une réflexion sur l'engagement politique des ouvriers dans la troisième partie de la thèse.

### 1.4.2 La classe moyenne à Bristol

Pour étudier des rapports de classe à Bristol il est nécessaire de se familiariser avec le profil de sa classe moyenne. De nombreuses indications nous laissent penser que son impact sur la vie sociale et culturelle de la ville était particulièrement important puisque Bristol semble posséder une plus forte proportion d'individus appartenant aux classes moyennes que de nombreux centres industriels. Pour vérifier cette information, l'historien Gorsky s'est intéressé aux « indicateurs de richesse », c'est-à-dire qu'il a comparé le montant des taxes prélevées sur la population. Plus l'indice est élevé, plus le nombre de personnes aisées est important. Ces impôts sur le revenu atteignent à Bristol un montant moyen de £0.30 par personne contre £0.11 à Liverpool, £0.05 à Manchester, £0.13 à Birmingham et £0.04 à Leeds<sup>211</sup>. Ces chiffres indiquent que proportionnellement à sa population, Bristol possède un nombre conséquent de personnes bénéficiant de revenus élevés.

De plus, si l'on considère les fourchettes d'imposition, on s'aperçoit qu'une plus forte proportion d'individus s'inscrit dans les catégories B, D et E à Bristol que dans les villes précitées<sup>212</sup>. Ceci implique une fois de plus qu'une plus grande fraction de la population ait jouit d'un certain confort de vie. Pour preuve, il suffit aussi de constater que le nombre de personnes employées en tant que domestiques et serviteurs y est bien supérieur à la norme. Ce phénomène est lui aussi un indice révélateur en ce qu'il démontre qu'il existe une plus forte demande pour ce type d'employés et par conséquent un nombre important de familles pouvant s'offrir les services de domestiques.

---

<sup>211</sup> Le pourcentage de la population entrant dans les fourchettes d'imposition B, D et E en 1849-1860 est de 19 à Bristol, contre 17 à Liverpool, 15 à Manchester, 11 à Leeds et 10 à Sheffield. Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, p.25.

<sup>212</sup> Id.



### Structure de l'emploi pour 1000 personnes à Bristol, Sheffield et Leeds en 1841

	Leeds	Sheffield	Bristol
<b>Persons of independent means</b>	21	20	45
<b>Select professions<sup>213</sup></b>	21	21	50
<b>Domestic servants</b>	37	39	69

Source: Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, p.25.

Helen Meller a elle aussi souligné la forte concentration de classes moyennes à Bristol en étudiant la structure de l'emploi au début du XX<sup>e</sup> siècle. Les recensements font apparaître un taux plus élevé de professions libérales et de personnes travaillant dans le commerce.

### Nombre d'individus travaillant dans le commerce ou exerçant une profession libérale en 1901

	Professions libérales	Classe commerciale
<b>Sheffield</b>	14/1000	19/1000
<b>Bristol</b>	21/1000	25/1000
<b>Bradford</b>	16/1000	20/1000

Source : Helen Meller, *Leisure and the Changing City*, p.38.

En effet, ces données indiquent que comparée aux deux autres villes, Bristol possède une classe moyenne plus nombreuse. Cette présence plus marquée de la bourgeoisie est tout naturellement liée à la structure économique de la ville.

<sup>213</sup> L'appellation renvoie aux domaines suivants : droit, forces armées, clergé, médecine, éducation, finance et comptabilité pour mille personnes actives.

Comme nous l'avons déjà explicité, la prospérité de la ville repose en grande partie sur le commerce et le négoce. Ces secteurs ont naturellement favorisé le développement d'une classe moyenne. La présence de ce fort contingent à Bristol fournit une information fondamentale à notre étude. Elle souligne une fois de plus le particularisme de cette ville mais implique surtout que ces classes moyennes ont pu avoir une plus grande incidence sur la vie sociale et culturelle de la cité. D'ailleurs Meller affirme :

One thing stands out, however, about Bristol's middle classes, and that is they seem to have had a far stronger influence on the civic life of Bristol than was common in other large cities. Of course, political and economic power was largely in the hands of a dominant middle-class elite in all cities at this time. But Bristol's middle classes appear to have exercised a social influence which was unprecedented. It is possible that this middle-class influence was due to the relative numerical strength of the middle classes in Bristol<sup>214</sup>.

Il nous faut alors maintenant comprendre de quelle manière ces élites pouvaient marquer de leur sceau la vie sociale, politique et culturelle de la ville. Pour ce faire, il faut dans un premier temps revenir sur la composition même des classes moyennes bristoliennes. Par la suite, il nous faudra définir leurs sphères d'influence et montrer les phénomènes d'interaction entre ces différentes sphères.

Historiquement on le sait, cette puissante classe moyenne reposait sur une élite de marchands et de négociants ; phénomène qui semble perdurer au moins jusqu'à la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette réalité est relayée par les annuaires des commerces et des entreprises de l'époque. En effet, comme stipulé dans l'introduction du « trades directory » celui-ci avait pour vocation d'offrir :

an alphabetical list of the merchants, tradesmen, manufacturers, captains of ships, custom house and excise officers and every other person of note in Bristol and its environs<sup>215</sup>.

Ce qui frappe donc l'observateur lorsqu'il s'intéresse au profil social de Bristol, c'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle les élites locales et les personnalités les plus influentes de la cité ne sont pas des industriels à la tête de manufactures et d'usines mais de puissants négociants et marchands. En règle générale, les élites sont

---

<sup>214</sup> Hellen Meller, *op cit.*, p.37.

<sup>215</sup> *Mathews's Annual Bristol Directory*, 1852, p.61.

impliquées d'une façon ou d'une autre dans l'activité portuaire et commerciale de la ville. Ces derniers sont rassemblés sous la coupe de la « Society of Merchants Venturers », l'association la plus puissante de Bristol, dont l'histoire est absolument indissociable de celle de la cité portuaire. Son pouvoir, sa richesse et son influence sur le développement de la ville depuis le XVI<sup>e</sup> siècle sont incontestables. Patrick McGrath a publié un ouvrage détaillé sur cette coterie de négociants et explique :

It was in origin a group of merchants which sought to establish for its members the sole right to handle the foreign trade of Bristol. It eventually failed in its attempt to create a monopoly, but it nevertheless developed into a powerful pressure group which could claim with some justification to speak on the behalf of the merchant community. It also engaged in many other activities<sup>216</sup>.

Ce sont effectivement toutes ces autres activités qui nous intéressent ici puisqu'elles concourent à démontrer qu'il existait avant la révolution industrielle une oligarchie toute puissante à Bristol qui, non contente de dicter au développement économique de la cité, était aussi responsable de son développement culturel, urbain et architectural, éducatif et récréatif.

Avec la révolution industrielle et l'urbanisation de la ville, les pouvoirs de cette oligarchie se sont tout de même vus diminuer. Le déclin relatif de la puissance de la « Society of Merchant Venturers » est directement lié à la restructuration du gouvernement local. Jusqu'en 1835 la vie de la cité était dirigée par l'ancienne corporation intimement liée aux intérêts des marchands et régie bien souvent par les « Merchants Venturers » eux-mêmes. Quand en 1835 l'ancienne corporation est remplacée par le « Town Council », c'est-à-dire le conseil municipal, qui doit répondre et prendre en compte l'opinion de l'électorat populaire, le règne des négociants est remis en question. Même en s'assurant des places de conseillers municipaux, les grands marchands ne peuvent plus simplement siéger pour représenter leurs intérêts uniques. C'est ainsi qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la « Society of Merchants Venturers », privée de son ancien pouvoir à dicter la vie économique de Bristol, concentre ses efforts et ses finances sur des projets caritatifs et éducatifs et

---

<sup>216</sup> Patrick McGrath, *The Merchant Venturers of Bristol: A History of the Society of Merchant Venturers of the City of Bristol from its Origin to the Present Day*, Bristol: The Society of Merchant Venturers, 1975, introduction, p.x.

continue de manière plus implicite cette fois à exercer une influence considérable sur la ville.

Dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que l'influence des « Merchant Venturers » s'est un peu érodée, ce sont les grandes familles d'industriels qui à leur tour commencent à s'imposer sur le devant de la scène politique et culturelle locale. Les noms associés aux plus grandes firmes de Bristol, tels les Fry, les Wills ou les Robinson s'impliquent dans tous les aspects de la vie de la cité. Ce désir de régenter, à des degrés plus ou moins forts, la vie de la communauté s'explique à la fois par la puissance économique de ces familles mais se fait aussi l'expression d'un attachement à des valeurs dictées par leurs appartenances religieuses. Contrairement aux « Merchant Venturers » qui s'étaient octroyés le droit de commander à la vie de la cité parce que la prospérité économique de cette dernière reposait en grande partie sur leurs activités, les industriels qui, dans la deuxième moitié du siècle, s'investissent dans la municipalité, les associations caritatives et les institutions culturelles de la ville légitiment leurs actions économiquement et idéologiquement. Pour illustrer ce phénomène, on prendra l'exemple des deux familles les plus célèbres de Bristol, celles qui ont contribué à la façonner et à lui donner son visage actuel.

Les Fry comme les Wills ont fait leur fortune au cours de la deuxième partie du siècle. Commençant leurs affaires dans des ateliers du centre ville, ces dynasties de quakers et de congrégationalistes sont devenues par la suite les familles les plus riches de la ville et aussi les plus puissantes. La croissance de leur fortune se trouve rapidement aller de pair avec le développement de pouvoirs sociaux et politiques. Les quatre frères Fry par exemple, outre leur succès indéniable dans le monde des affaires, s'impliquent tous dans certains aspects de la vie de la cité. Joseph Storrs Fry est à la fois présent à la chambre de commerce mais enseigne également à l'école du dimanche de sa dénomination, devient président de la « Quaker adult school », soutient des opérations de charité à la mission Quaker, dans les hôpitaux et autres associations caritatives médicales avant de devenir président de la YMCA

locale<sup>217</sup>. Investi dans les actions caritatives, il est aussi présent dans les institutions culturelles de la ville puisqu'il fut par exemple trésorier de la « Bristol Museum and Library Society ». Joseph Storrs Fry est décrit en ces termes :

Year in, year out, he went down to the office in Union Street, leaving the house at 8.30 in order to conduct the religious service with the work people with which his business day always began. [...] He was a leading minister frequently preaching in meetings and for something like twenty years, clerk to yearly meeting, the most important post in that democratic society and all his life he diligently attended to the affairs of the Society in Bristol. He was also chairman of the general hospital to which he gave very generously both of time and money; the joint donor with one of the Wills family of the great convalescent home on Durdham Down. He gave largely to the University and Blind Asylum and took a leading part in a great deal of the religious and philanthropical life of the city<sup>218</sup>.

Le deuxième frère, Edward Fry, devient quant à lui un avocat réputé, impliqué dans l'entreprise socioreligieuse de la communauté quaker de Bristol. Fervent défenseur de la « Bristol Institution », il y délivre de nombreuses conférences et fait partie de la commission à l'origine de la création de l'Université de Bristol. Lewis Fry, quant à lui devient membre du parlement pour la ville et suit la trace de ses frères dans l'action caritative et religieuse. Il est aussi le premier président du « Bristol School Board », gouverneur de « Clifton College » et président de « Clifton High School for Girls » et l'un des instigateurs de la création de la « Bristol Museum and Library Society » entre autres choses<sup>219</sup>.

Le profil de la famille Wills est tout aussi remarquable puisque ces congrégationalistes sont tous activement impliqués dans la vie religieuse et culturelle de la ville. Très investis dans la « YMCA » et le « Bristol Athenaeum », ils offrent à la ville à partir des années 1870 certains de ses plus beaux bâtiments. Il existe donc une trace physique et architecturale indélébile de leur grandeur passée et de leur influence sur la ville. Nombre de documents d'archives attestent de leur implication dans divers projets, on retrouve par exemple les traces de « Contributions towards the purchase and putting up of a house in the village of

---

<sup>217</sup> Voir BRL L324, Alfred B. Beaven, *Bristol Lists, Municipal and Miscellaneous*, Bristol : Taylor, 1899.

<sup>218</sup> BRO SF/X/16, p.35.

<sup>219</sup> BRL L324, *Bristol Lists*, p.60 ; p.108.

Watton near Clevedon for divine worship and preaching the gospel »<sup>220</sup>. Les subventions pour l'université sont nombreuses ; la tour qui domine la ville en haut de Park Street est un don de Sir G. Wills. Ils offrent aussi des terres à la communauté. Leigh Woods et Nightingale Valley sont des sites encore aujourd'hui protégés et aménagés pour les plaisir des promeneurs. Les Wills financent aussi des hôpitaux comme le « Homeopathic Hospital », la liste est presque sans fin<sup>221</sup>. Les Wills participent également à quasiment toutes les associations caritatives de Bristol, siègent à tous les comités et conseils d'administration s'assurant ainsi qu'aucun aspect de la vie civique et de la communauté ne reste intouchée par leur pouvoir et leurs actions<sup>222</sup>.

Leur puissance est telle que l'on découvre même à la lecture des comptes-rendus des conseils d'administration de la firme que les Wills prêtent même de l'argent à la ville. Dans le rapport du 12 août 1892 on lit:

It was resolved that Mr W.H. Wills see the city treasurer as to lending the city £10 000 for three months<sup>223</sup>.

Si bien qu'au fil des années les Wills financent l'université à hauteur de plus de deux millions de livres.

There can be few charities or welfare or educational organisation in the city that have not benefited from Wills family munificence, well over of a hundred bodies ranging from youth clubs and discharged prisoners' aid societies to Bristol university and the theatre Royal have come within its orbits<sup>224</sup>.

Cependant, Meller nous rappelle que tous ces dons et ces investissements n'ont pas pour fonction de faire étalage d'une puissance puisque les préceptes

---

<sup>220</sup> BRO 38169/HAF/16/3, W D & H O Wills Limited, Contributions towards a house for divine worship in Walton near Clevedon, 1871.

<sup>221</sup> BRO 38169/HAF/16/6, Wills family : benefactions and offices ; notes, press cuttings, letters, photographs and acknowledgements, 1879-1980. On pourra ainsi noter le don l'orgue de Colston Hall, la statue de Berkeley, l'extension du musée, le Eye Hospital, la Bristol Children's Help Society, The Brave Poor Thing Guild ou encore Park Row Asylum.

<sup>222</sup> *Id.*

<sup>223</sup> BRO 38169/M/1/7, Board Minutes : W D & H O Wills, 1898 - 1901.

<sup>224</sup> BRO Pamphlet 308, Wills and the City of Bristol.

religieux des deux familles et les valeurs non-conformistes qu'ils défendent si ardemment leur interdisent un tel comportement. On a d'ailleurs écrit des Wills que leurs principales caractéristiques étaient « sobriety and distaste for personal extravagance »<sup>225</sup>. Les membres de la « Society of Merchant Venturers » et les familles des Fry et des Wills ne sont bien sûr pas les seuls à avoir exercé une influence notoire sur la vie de la cité. Cependant, ils permettent d'illustrer la manière dont les membres influents des élites locales pouvaient grâce à leur suprématie économique ensuite exercer leur autorité dans d'autres sphères de pouvoir et constituaient ainsi une oligarchie toute puissante commandant à la vie de la cité.

Il est en effet naturel au XIX<sup>e</sup> siècle de voir la classe moyenne régenter la politique des villes. A Bristol, les différents types constitutifs des classes moyennes sont représentés au conseil municipal dans des proportions qui reflètent fidèlement la place qu'ils occupent dans l'économie locale. A partir de la deuxième moitié du siècle, on remarque que ce sont les négociants et les industriels qui commandent l'économie locale et on peut noter que ce sont exactement ces deux mêmes catégories qui occupent le plus de sièges de conseillers municipaux.

#### **Occupations des conseillers municipaux de 1851 à 1897**

	<b>1851</b>	<b>1861</b>	<b>1871</b>	<b>1881</b>	<b>1891</b>	<b>1897</b>
Nombre de conseillers	48	48	48	48	50	64
Industriel	11	12	11	13	12	10
Marchand	11	15	21	15	7	11
Profession libérale	12	11	5	8	12	12
Commerce (variés)	5	6	8	11	23	

<sup>225</sup> Helen Meller, *op cit.*, p.94.

Gentlemen	2		7	3	2	3
Armateur ou courtier maritime	3	2	1	1	2	
Classe ouvrière				1	5	
Inconnu	2			1	1	

Source : David Large, *The Municipal Government of Bristol 1851-1901*, p.12.

Parmi ces conseillers municipaux on retrouve donc les grands industriels de Bristol à l'exemple des membres des dynasties Wills, Fry et Robinson<sup>226</sup>. De plus, depuis 1848 et la reprise de la gestion du port par la municipalité, de nombreux membres de la « Society of Merchant Venturers » rejoignent les bancs du conseil municipal afin de tenter de continuer à veiller sur leurs intérêts. De nombreux marchands tels que W.K. Wait ou C. Nash se retrouvent donc à la municipalité<sup>227</sup>. Cet effet de calque entre la composition du conseil municipal et les activités économiques de la ville se perpétue tout au long du siècle. La contribution de ces différents secteurs économiques à la vie politique de Bristol est d'ailleurs mise en relief dans les *Bristol Lists* qui recensent tous les individus ayant participé à la vie politique, sociale et culturelle de la ville.

Three Bristol firms of world-wide fame have contributed to the council [...] Other industries which have been conspicuously represented in the Bristol Corporation are :  
 -Sugar by Aldermen Stock and Vining, Messrs. Finzel, Savage, [...]  
 -Iron by Aldermen Harley, Winwood, Butterworth [...]  
 -Soap by Aldermen Fripp [...]  
 -Timber by Aldermen F.K and T. Barnes, C. Nash [...]  
 -Corn by Aldermen Baker, Adams and W.K. Wait [...]  
 -Leather manufacture by Aldermen Davies, Messrs Hassell, N. Moore [...]<sup>228</sup>

<sup>226</sup> « Of the well known Bristol families, that of Hare has contributed 6 members to the council, those of Castle and Lucas 5 each, those of Bush, Ricketts, Terrell and Wills 4 each; those of Fripp, Fry, George, King, Miles, Nash, Vining and Wait, 3 each. » BRL L324, *Bristol Lists*, p.59.

<sup>227</sup> David Large, *The Municipal Government of Bristol*, Bristol : Bristol Record Society, 1999, p.13.

<sup>228</sup> BRL L324, *Bristol Lists*, p.62.



La liste exhaustive s'étale ainsi sur trois pages. On notera aussi que tous ces notables étaient pour la plupart également impliqués dans des associations caritatives, culturelles ou éducatives. En dehors de la politique municipale, ces membres de la classe moyenne dirigeaient et commandaient toutes les institutions qui pouvaient exercer une influence sur la population locale. Entre 1851 et 1897, dix-huit des conseillers municipaux vont aussi siéger à la chambre de commerce, sept seront « Poor Law Guardians » et neuf deviendront membres du « School Board » par exemple. Il suffit pour constater cette tendance de consulter une fois de plus les *Bristol Lists* :

Of the members elected [entre 1835 et 1898], 118 have been Justices of the Peace for the city, 41 have served the office of mayor, [...] 43 have been Masters of the Society of Merchant Venturers, [...] 38 have been presidents of the Dolphin Society, 35 of the Anchor, 42 of the Grateful, 12 have been charity trustees, 10 have held seats in the House of Commons<sup>229</sup>.

De telles données permettent de réaliser que les classes moyennes de Bristol, ses grands industriels et ses négociants, dirigeaient non seulement son économie mais supervisaient toute sa vie politique et culturelle. Il n'est pas une institution qui n'ait eu à son conseil d'administration des membres des grandes firmes locales. Le conseil municipal, les bibliothèques, les associations caritatives, le conseil scolaire, les hôpitaux, les musées, tout est régi par cette puissante bourgeoisie. Les classes moyennes semblent dominer totalement la vie de la cité et par conséquent celle de ses habitants, phénomène qui s'inscrit ici dans une véritable tradition.

Effectivement, depuis plusieurs siècles, la vie politique, culturelle et sociale de la ville est régie par les riches marchands de la cité. Avant le XIX<sup>e</sup> siècle, la « Society of Merchant Venturers » en dirigeait nombre d'aspects<sup>230</sup>. Par conséquent, la présence d'une classe moyenne très puissante, profondément investie dans la vie de la cité, ne fait pas figure de changement radical à Bristol. Il

---

<sup>229</sup> *Ibid.*, pp.59-60.

<sup>230</sup> Voir Patrick McGrath, *The Merchant Venturers*, œuvre déjà citée ; BRO BK 343, Henry John Wilkins, *Edward Colston 1636-1721: A Chronological Account of his Life and Work, together with an Account of the Colston Societies and Memorials in Bristol*, Bristol : Arrowsmith, 1920.

s'agit bien au contraire d'un phénomène qui s'inscrit dans la continuité et qui est déjà véritablement intégré à la culture et aux habitudes de la ville. De fait, le pouvoir exercé par la classe moyenne ne surprend et ne choque pas les citoyens de Bristol. Les schémas préindustriels sont ici préservés. La bourgeoisie n'a pas à asseoir son autorité et n'apparaît pas à Bristol comme étant une nouvelle classe. Seule sa composition change ; aux marchands font place des industriels. Ce phénomène est tout à fait essentiel à notre étude puisqu'il procure une première explication à la nature plutôt consensuelle des rapports entre la classe ouvrière et la classe moyenne dans la ville. Habituees à se côtoyer depuis plusieurs décennies et surtout habituées aux rôles alloués à chacune, il est peu surprenant que les hostilités de la classe laborieuse envers la classe bourgeoise soient peu visibles.

## **1.5 La force de la religion à Bristol**

### **1.5.1 Les valeurs victoriennes ou le reflet du protestantisme**

Afin d'apprécier la résonance de la religion au siècle victorien et la manière dont elle formate les mentalités et influe sur les rapports sociaux, il est essentiel de comprendre les représentations et les valeurs véhiculées par le protestantisme. Max Weber dans son remarquable travail d'étude sur les liens entre l'ascétisme protestant et le capitalisme<sup>231</sup> met en lumière les préceptes d'un dogme qui élève le travail en vertu et condamne l'oisiveté. Il explique également de quelle manière les attachements à une doctrine calviniste ou luthérienne peuvent façonner la perception que les individus ont de l'ordre social. Pour comprendre l'impact de la pensée religieuse sur la vie économique et sociale, il faut se pencher sur les écritures qui forment le corps des doctrines qui ont dirigé la vie des individus jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>231</sup> Marx Weber, « Protestant Asceticism and the Spirit of Capitalism » in Marx Weber, *op cit.*, pp.138-172.

Dans le luthérisme, par exemple, à chaque homme correspond une station : « the calling ». Tout individu a une fonction propre qui lui est assignée, un rôle particulier au sein de la société, rôle auquel il doit se conformer, sans se plaindre et sans essayer de changer sa situation puisqu'elle relève de l'ordre divin et de la volonté céleste. Cette organisation ne saurait être contredite ou contestée. Dieu a assigné une place à chacun, et il n'est pas du devoir de l'homme de remettre cet ordre en cause. La distribution inégale des biens matériels est donc le reflet d'une volonté divine. Le puritanisme luthérien diffuse ainsi l'idée d'une acceptation de l'ordre établi et de soumission à celui-ci. Notons, comme l'a fait remarquer Robert Hole, qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les écrits du philosophe Burke sont empreints des mêmes théories<sup>232</sup>. Selon ce dernier, l'homme dispose d'une place dans la société qu'il lui faut accepter et embrasser car mettre en doute la hiérarchie sociale et économique serait mettre en doute la sagesse de Dieu. De plus, les obligations liées à un rang ou à une place précise au sein de la hiérarchie sociale ne peuvent être ignorées. Tout comme la naissance dans une famille dicte à l'individu des obligations envers ses parents, la naissance dans une communauté implique des devoirs sociaux et politiques attachés à l'appartenance à cette communauté<sup>233</sup>. Cette vision de l'ordre social, commandé par Dieu, est acceptée et prêchée à la fois par les anglicans et les non-conformistes. La relation d'interdépendance économique et morale entre les riches et les pauvres est souvent reprise dans les sermons puisque les pauvres permettent aux riches de pratiquer la charité par exemple et que ces premiers peuvent ainsi faire l'expérience de la soumission, du labeur et de la satisfaction dans l'ascétisme<sup>234</sup>.

Ce déterminisme aura bien sûr des conséquences sur les rapports sociaux et nous fournit une première piste de réponse pour justifier les points de vue de nombreux victoriens qui voient dans la pauvreté des classes populaires un phénomène certes déplorable mais naturel. Par ailleurs, bien souvent, le discours

---

<sup>232</sup> Robert Hole, *Pulpits, Politics and Public Order in England, 1760-1832*, Cambridge : Cambridge University Press, 2004, p.131.

<sup>233</sup> *Ibid.*, p.126.

<sup>234</sup> *Ibid.* p.86.

des classes supérieures envisage la misère des pauvres comme le résultat de leur incapacité à se tempérer et à vivre de manière respectable. Hole dans son analyse du lien entre la religion, la politique et l'ordre social souligne ce type de réflexion chez Burke et chez Gisborne:

[Burke] argued in his *Thoughts on Scarcity* that, while charity to the poor was an important duty for individual Christians, it was vital to resist the idea that either the government or the rich could give the poor the necessities which providence withheld from them. Thomas Gisborne drew the age old distinction between Christ's poor and the Devil's. The virtuous and industrious should be encouraged and helped; the profligate and idle discountenanced and reformed<sup>235</sup>.

Responsables de leur propre condition, les pauvres reçoivent une aide caritative pour soulager leur quotidien mais ne trouvent pas chez les classes supérieures une volonté de réforme sociale, de transformation fondamentale de l'ordre politique, économique ou social qui viserait à réorganiser le monde dans lequel ils vivent. On peut également supposer que le discours déterministe ainsi diffusé par les congrégations religieuses et la constante justification des inégalités sur terre aient encouragé les classes plus modestes à accepter leur sort. D'ailleurs la célèbre thèse d'Elie Halévy repose sur cette idée que la religion ou plus exactement le méthodisme est responsable de l'absence de révolution sociale et de révolte chez les ouvriers au XIX<sup>e</sup> siècle au Royaume-Uni. Edward Palmer Thompson et Hobsbawm ont plus ou moins repris la théorie d'Halévy et comme Marx ont souligné que les sentiments religieux produisent un effet soporifique et anesthésient les sensibilités des individus quant à la misère de leur condition et permettent ainsi aux injustices de perdurer et d'être acceptées sans qu'une révolution éclate<sup>236</sup>.

Si l'on se tourne maintenant vers les écrits de Baxter, le pasteur calviniste qui au XVII<sup>e</sup> siècle rédige le *Christian Directory*, véritable théologie de la morale

---

<sup>235</sup> *Ibid.* p.131.

<sup>236</sup> Voir Edward Palmer Thompson, *The Making of the English Working Class*, œuvre déjà citée et Eric John Hobsbawm « Methodism and the Threat of Revolution in Britain » in Eric John Hobsbawm, *Labouring Men*, pp. 23-33.

puritaine<sup>237</sup>, on retrouve les sources de l'attachement bourgeois victorien aux valeurs de travail, d'effort et de labeur. Les écrits de Baxter érigent le travail en vertu et l'oisiveté en tare en s'inspirant des mots de Saint Paul : « He who would not work, neither should he eat ». Ce dernier définit le travail comme la finalité de la vie terrestre et condamne l'oisiveté, symptomatique de la déchéance et responsable de la perte de l'état de grâce. Là encore se dresse un parallèle édifiant entre les préceptes de ce théologien et les valeurs défendues par la classe bourgeoise émergente qui justifie son statut et sa respectabilité par sa diligence, sa discipline et son travail.

Le puritanisme contribue donc à modeler l'esprit industriel bourgeois et austère du XIX<sup>e</sup> siècle. Cependant, il ne faudrait pas conclure que ce rapport à l'effort et au mérite n'ait séduit que les classes moyennes. Ces valeurs sont aussi fortement véhiculées par le méthodisme par exemple, religion qui dans certaines régions, rencontre un fort succès auprès des ouvriers. Chez les méthodistes comme chez les congrégationalistes et les baptistes, on souligne l'égalité naturelle qui existe entre les hommes. Il ne s'agit pas de nier les différences de statut ou de richesse sur terre mais plutôt de dire qu'aux yeux du créateur ces distinctions n'existent pas et que seule compte la foi. Les méthodistes rejettent donc la prédestination et prônent la justification par la foi qui offre une assurance immédiate du salut. Tout homme peut être sauvé par la foi car celle-ci est accessible à tous et qu'il n'existe pas de hiérarchie sociale aux yeux de Dieu, il n'y a pas d'élus, tous les hommes sont égaux. Comme le souligne Alan Gilbert, la plus importante des divisions entre les hommes réside alors entre ceux qui sont véritablement convertis et sont sur le chemin de Dieu et ceux, qui, indépendamment de leur statut, ne sont pas sur ce chemin<sup>238</sup>. Bien évidemment un tel discours et une telle représentation, trouvent un écho plus puissant parmi les classes qui sont socialement défavorisées. Elles voient en ce discours un

---

<sup>237</sup> Richard Baxter, *A Christian Directory or a Sum of Practical Theology and Cases of Conscience: Directing Christians, How to Use their Knowledge and Faith, How to Improve all helps and Means, and to Perform All Duties, How to Overcome Temptations, and to Escape or Mortify Every Sin*, London : Robert White, 1673.

<sup>238</sup> Alan Gilbert, *Religion and Society in Industrial England : Church, Chapel and Social Change, 1740-1914*, London : Longman, 1976, p.83.

message rédempteur et de soutien. C'est pourquoi, au XIXe siècle ce sont les classes ouvrières mais aussi les classes moyennes qui rejoignent les chapelles non-conformistes, à la recherche d'une pensée qui leur accorde une place autre que celle qui leur est faite dans la religion officielle et conservatrice du royaume. Cependant, si le méthodisme rejette la prédestination et permet à tous de croire au salut, la doctrine ne remet pas en cause les différences sociales et la hiérarchisation de la société. John Wesley a ainsi avoué ne pas comprendre pourquoi Dieu accordait richesse, honneur et pouvoir à certains et accablaient d'autres de pauvreté, mais que s'agissant de la volonté divine, il fallait l'accepter<sup>239</sup>. Il faut donc bien comprendre que le méthodisme, avec sa critique de la prédestination et sa croyance en un salut possible, pouvait fournir un certain réconfort aux plus démunis mais que sa morale sociale différait peu de celle de l'église établie.

Toutes ces valeurs véhiculées par le protestantisme vont imprégner la culture et la mentalité des Victoriens et jouer un rôle important dans l'agencement de la société et la place des individus au sein de cette structure. Il convient de considérer que la position des différentes confessions concernant la place de l'individu dans la société, ou encore son rôle et ses devoirs, influence l'attitude des classes moyennes vis-à-vis des classes ouvrières et commande aussi les réactions de ces dernières face à leur situation et leur rang dans la société. Ces valeurs religieuses incitent les plus fortunés à venir en aide aux plus modestes et à faire preuve de générosité envers elles, mais rappellent aussi aux classes populaires qu'elles doivent accepter leur condition. Hole écrit à ce titre :

Religious arguments could be used both to validate the social order and to teach men in every class the duties necessary to maintain it. It could cement the unity of the community both in a local and national sense, and could impose restraints and sanctions on unregenerate man and so order his social behaviour<sup>240</sup>.

On peut alors supposer que dans une ville comme Bristol où, comme nous

---

<sup>239</sup> John Wesley « Sermons » in John Wesley, *The Works of John Wesley*, Vol 6, New York : J. Emory & B. Waugh, 1831.

<sup>240</sup> Robert Hole, *op cit.*, p127.

allons le démontrer, la religion occupe une place tout à fait essentielle, ces idées aient eu une forte emprise et un impact marqué sur les relations sociales. Pour comprendre la manière dont les valeurs religieuses conditionnent les relations sociales au XIX<sup>e</sup> siècle, il faut d'abord souligner que l'appartenance à l'église officielle ou, au contraire à une secte dissidente, est chargée d'un symbolisme et d'une représentation idéologique bien distincts. L'objectif de la section suivante est de mettre en lumière la corrélation existante entre la religion et les positions politiques.

### **1.5.2 Le développement du non-conformisme et l'affirmation d'un nouvel ordre social**

Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la puissance de l'Eglise anglicane demeure incontestée, il existe une véritable unité entre l'Eglise et l'Etat qui lui accorde des privilèges et lui assure protection sous la gouvernance du monarque. L'Eglise possède sa cour de justice et exerce une juridiction sur les mariages et les héritages. On comprend ainsi pourquoi cette dernière joue un rôle si important tant socialement que politiquement. Cependant James Obelkevich souligne que ce lien organique entre religion et politique a progressivement affaibli la position de l'église au sein de la communauté puisque les devoirs politiques des évêques qui siègent au parlement les ont éloignés de leur rôle de leaders spirituels<sup>241</sup>. Bien souvent plus hommes politiques que de clergé - beaucoup d'entre eux n'étudient même jamais la théologie - ces parlementaires se détournent de leur véritable mission et permettent ainsi aux sectes dissidentes de s'affirmer, notamment celle des méthodistes<sup>242</sup>. A l'origine, ces groupes méthodistes fondés par John Wesley, un pasteur anglican, avaient pour mission de revitaliser et redynamiser l'église officielle. Cette tendance que l'on nomme « evangelical revival » prend donc sa source dans la religion anglicane en réponse à l'oisiveté et la décadence grandissante du clergé (ce phénomène d'un renouveau du

---

<sup>241</sup> James Obelkevich, «Religion » in Francis Michael L. Thompson (dir), *The Cambridge Social History of Britain 1750-1950*, Vol 3, Social Agencies and Institutions, Cambridge : Cambridge University Press, 1990, pp.312-313.

<sup>242</sup> Hugh McLeod, *Religion and the Working Class in Nineteenth Century Britain*, London : Macmillan, 1984, p.17.

puritanisme n'est pas sans rappeler la Réforme). Ces évangélistes proposent une nouvelle relation à Dieu dans laquelle les rituels et les sacrements sont moins importants. Ils aiment à penser plus simplement le rapport entre Dieu et l'homme, une relation au sein de laquelle personne ne doit intervenir. Seules les doctrines sont importantes. La Bible, parole de Dieu, est le seul guide et seule la conversion importe, ce « big change » qui apporte le salut par la foi. Si certains de ces évangélistes demeurent au sein de l'Eglise anglicane, les méthodistes, eux, sont répudiés par les évêques et les paroisses critiquant leur fanatisme et leur manque de respect vis-à-vis des autorités<sup>243</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'Eglise anglicane commence donc à voir son influence faiblir, phénomène renforcé avec la révolution industrielle et l'urbanisation massive du pays. L'Eglise officielle ne réussit pas à se déployer dans les grands centres urbains alors que le méthodisme et le non-conformisme en général sont en hausse :

Completely new communities were growing up in the mining, ironworking and textile districts of Northern England, Central Scotland and South Wales, often several miles from the nearest parish church. The weakness of the established Church was a vacuum which was only sometimes filled by non conformity or by militant secularism<sup>244</sup>.

Si le méthodisme se répand si rapidement à l'époque c'est qu'il répond aux attentes des populations les plus modestes. Les prêcheurs itinérants se rendent dans les campagnes reculées ou les quartiers défavorisés, où aucune église ne s'est implantée et délivrent leur message parfois en plein air mais surtout auprès de communautés délaissées par l'Eglise anglicane<sup>245</sup>.

---

<sup>243</sup> *Id* ; Francis Michael Thompson (dir.), *The Cambridge Social History of Britain*, op cit., p.321.

<sup>244</sup> Hugh McLeod, *op cit.*, p.18.

<sup>245</sup> Il semble essentiel de rappeler que Bristol est le lieu de naissance du méthodisme et qu'en 1739 y est érigée, dans le centre ville, la première chapelle méthodiste au monde. On considère que c'est trois ans auparavant, avec George Whitefield, qu'apparaît le méthodisme. A l'époque, le Révérend Whitefield est ordonné par l'évêque de Gloucester et commence à prêcher à Kingswood, un lieu où les églises sont trop peu nombreuses pour la population. Whitefield réalise rapidement que le clergé se soucie peu du devenir des populations de ces quartiers. Commence alors pour Whitefield une carrière de prêcheur itinérant, il prêche en plein air, rassemble les foules. Son enthousiasme et son éloquence attirent même à lui les classes les plus populaires. Il se donne pour mission de convertir les pauvres et de leur enseigner la parole de Dieu. Lorsque Wesley rentre de Géorgie en 1739, il rencontre Whitefield à Bristol et séduit par ses méthodes, adopte lui aussi le prêche en plein air. Il déclare alors : « The spirit of the Lord is upon me because he hath anointed me to teach the gospel to the poor. He hath sent me to heal the broken hearted, to preach deliverance to the captives, the recovery of sight to the blind, to set at liberty them that are bruised, to proclaim the acceptable year of the Lord ».



Cette nouvelle église de proximité est dans son essence plus proche de la réalité des classes populaires puisqu'à l'origine ce sont des hommes et des femmes, laïcs, qui prêchent et organisent la vie pastorale. Il n'y a pas de hiérarchie institutionnelle. De plus, le message est plus démocratique, il prône comme nous l'avons souligné, la justification par la foi, le rejet de la prédestination, l'assurance immédiate du salut. Ce message plus puissant, plus égalitariste va rapidement rencontrer un franc succès des classes populaires<sup>246</sup>. Il permet aux membres des classes populaires de s'affranchir et de montrer qu'ils sont égaux aux plus fortunés dans leur ferveur, leur moralité et le respect de leur personne. Il s'agit d'un moyen d'affirmer leur respectabilité<sup>247</sup>.

D'autre part, il convient de référer à un phénomène intrinsèquement lié à la croissance du méthodisme mais aussi à celle des sectes non-conformistes de façon plus générale, à savoir l'urbanisation et l'industrialisation du pays. En effet, les historiens rappellent que pour ceux qui ont à l'époque du mal à s'accommoder de la transition entre un style de vie traditionnel et une vie plus individualiste et compétitive l'adhésion aux sectes dissidentes rassure<sup>248</sup>. Selon Gilbert, la plus importante des fonctions latentes du méthodisme et des nouvelles sectes dissidentes demeure la capacité à satisfaire les besoins associatifs et communautaires de toutes ces populations qui se retrouvent déracinées, parfois appauvries et souvent instables dans cette période de bouleversements économiques, sociaux et urbains que représente la révolution

---

La popularité des deux hommes et leurs méthodes peu orthodoxes leur attirent rapidement les foudres des autorités religieuses et de nombreux conflits d'intérêts finissent par opposer Whitefield et Wesley à l'église officielle. C'est à cette époque, alors que l'Eglise anglicane refuse de leur fournir des églises pour célébrer leurs services et prêcher, qu'ils construisent leur première chapelle dans le centre de Bristol. L'église méthodiste voit ainsi le jour à Bristol. Ce lien privilégié entre la ville de Bristol et la religion méthodiste est essentiel à notre analyse puisqu'il nous permet d'apporter un premier élément de réponse concernant les raisons de la popularité du non-conformisme dans la cité. Historiquement, Bristol entretient donc des liens extrêmement privilégiés avec cette secte dissidente. James Fawcner Nicholls et John Taylor, *Bristol Past and Present*, Bristol : J.W. Arrowsmith, 1881-1882, pp.296-298.

<sup>246</sup> Hugh McLeod, *op cit.*, p.21. De 1791 à 1851 la population est multipliée par deux mais que le nombre de dissidents est multiplié par neuf, celui des congrégationalistes par six et les baptistes par sept.

<sup>247</sup> James Obelkevich in Francis Michael Thompson, *op cit.*, p.325.

<sup>248</sup> Alan Gilbert, *op cit.*, pp.85-93.

industrielle. Peu importe l'influence de la révolution industrielle sur le niveau de vie de certains groupes sociaux, elle a en général dissous les institutions et les formes d'associations sociales traditionnelles. Dans un tel climat de changement, le besoin de retrouver des repères et un sens d'appartenance à une communauté se fait plus accru. Les sentiments d'instabilité et d'insécurité exacerbés par la révolution industrielle expliquent certainement la popularité des nouvelles sectes dissidentes à l'époque :

Receptiveness to extra-Establishment religion was heightened in early industrial England because the exigencies of rapid social change made more pressing and more widespread fundamental social demands which Evangelical Nonconformist organisations, particularly, were well adapted to satisfy. Chapel communities were able to meet associational, recreational and communal needs which in many cases would otherwise have gone unfulfilled; and they were able to provide a degree of economic protection and social security rarely available elsewhere. [...] in short, religious deviance was often the only form of associational commitment open to the lower-middle and working-classes, especially in new industrial areas<sup>249</sup>.

### **1.5.3 Le non-conformisme et l'opposition au pouvoir établi**

De fait, il existe un lien tout à fait particulier entre l'identité religieuse et les affiliations politiques de la population. L'Église anglicane représentante de l'autorité officielle c'est-à-dire de l'« Establishment » apparaît tout naturellement comme l'église des conservateurs, de ceux qui souhaitent préserver les liens paternalistes et hiérarchiques de la société. Cette institution officielle du royaume fait partie intégrante du système paternaliste traditionnel, système qui repose sur la déférence et au sein duquel les élites foncières exercent toujours de manière plus ou moins latente leur pouvoir sur les classes plus modestes. D'ailleurs le lien étroit entre le conservatisme et la religion anglicane est tout particulièrement observable dans la façon, par exemple, dont les sièges sont attribués à l'église ; le statut social régit la manière dont les individus sont placés. La disposition même des fidèles reflète l'ordre hiérarchique et les différences sociales, permettant ainsi de pérenniser et de marquer physiquement l'ordre social. Si l'on regarde les registres de vote avant

---

<sup>249</sup> *Ibid.*, p.90.

que le vote à bulletin secret ne soit mis en place en 1872, on peut établir des liens entre l'affiliation politique et l'appartenance religieuse. Ainsi les pasteurs non-conformistes et les prêtres catholiques votent-ils généralement pour le parti libéral alors que le clergé de l'Église anglicane vote effectivement plutôt conservateur<sup>250</sup>. Cette première association de la religion anglicane à l'« establishment » et aux élites est très importante puisqu'elle implique que l'adhésion aux sectes non-conformistes ait une signification peut-être plus large que le seul rejet de quelques doctrines.

En effet, la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle coïncide avec la croissance accélérée des nouvelles sectes dissidentes. Cette croissance est elle-même nourrie du climat de réforme qui souffle en Europe et remet en cause les systèmes politiques ou l'organisation sociale de nombreux états. Selon Gilbert, il existe une claire corrélation entre dissidence religieuse et dissidence politique. L'historien dresse alors un parallèle entre le développement du non-conformisme en Grande-Bretagne et celui du protestantisme au Brésil, en précisant que dans ce cas, il avait été démontré que la conversion à la foi protestante représentait un moyen d'exprimer une hostilité et une rébellion envers une structure sociale en décomposition<sup>251</sup>. Ainsi donc, alors que la Grande-Bretagne est bouleversée par le souffle de la révolution industrielle et que les crises politiques se multiplient à l'étranger, nombre d'individus, notamment ceux issus des classes émergentes, cherchent à se positionner au sein de la structure sociale et à se démarquer de l'ancien ordre. Ceux qui désirent la réforme politique rejoignent les bancs des congrégations dissidentes, symboles de la contestation de l'ordre établi puisqu'elles s'opposent à l'église officielle. On retrouve donc un dénominateur commun, celui du désir de contestation de l'ordre établi et du choix d'une voie alternative. Le lien entre le libéralisme et le non-conformisme peut être observé à plusieurs niveaux de la société. McLeod souligne :

There was the Liberalism of the new urban elite of successful business men, which emerged in the 1830s and 1840s to challenge what they saw as an antiquated

---

<sup>250</sup> Hugh McLeod, *op cit.*, p.44 ; Steve Bruce, *Politics and Religion*, Cambridge : Polity, 2003, p.116.

<sup>251</sup> Alan Gilbert, *op cit.*, p.82.

establishment of Tory Anglicans, standing in the way of necessary reforms. Their liberalism and their non-conformity were two aspects of their nineteenth-century modernity, their belief in opportunity, efficiency, and a healthy atmosphere of free competition<sup>252</sup>.

La nouvelle classe bourgeoise émergente voit dans le libéralisme comme dans le non-conformisme une manière d'affirmer son identité et de se distinguer des élites traditionnelles et des leurs privilèges liés à l'hérédité. Cette classe bourgeoise en plein essor fait l'apologie de la respectabilité, du travail, de l'effort et du mérite. Ces valeurs impliquent nécessairement une critique des classes aristocratiques privilégiées de par la naissance. Du côté des classes ouvrières, si le non-conformisme (plus particulièrement le méthodisme) rencontre un certain succès c'est qu'il est perçu, comme nous l'avons précédemment souligné, comme une religion plus démocratique, plus égalitaire. Le discours de Wesley qui dit : « We regard no man according to his [...] country, riches, power or wisdom [...] We consider all men only in their spiritual state, and as they stand related to a better world »<sup>253</sup> contient dans son message l'idée d'une égalité des hommes aux yeux de Dieu, égalité qui a sûrement dû séduire les classes les plus modestes pour des raisons évidentes mais qui a aussi trouvé un écho chez les classes moyennes puisqu'il présente aussi une critique des élites traditionnelles<sup>254</sup>.

Gilbert explique donc qu'à part l'avantage manifeste de diffuser un message d'espoir et de salut possible, le non-conformiste agit auprès des marchands prospères et des ouvriers d'usine, comme le rejet symbolique des moeurs et des valeurs d'un système social qui n'attribuait jusqu'alors un statut

---

<sup>252</sup> Hugh McLeod, *Religion and Society in England, 1850-1914*, Basingstoke : Macmillan Press, 1996, p.95.

<sup>253</sup> Alan Gilbert, *op cit.*, p.84.

<sup>254</sup> Dans *Politics and Religion*, Steve Bruce note au sujet des sectes dissidentes : « They denounced wealth and indulgence and corruption and argued for a return to the simplicity of the early Christian church. Not surprisingly, this none-too-subtle way of criticising the rich had its great appeal with those rising classes that were relatively free of feudal domination: independent small farmers, skilled craftsmen in towns. In part this was a practical matter. Only those who were independent could afford to defy their masters. But there was also a more subtle connection. Those people whose financial circumstances allowed them to think for themselves as being as good as anybody were attracted to revisions of the dominant tradition in directions that suited their view of the mundane world ». Steve Bruce, *op cit.*, p.115.

qu'en fonction de l'héritage de terres et de titres<sup>255</sup>.

Le libéralisme comme le non-conformisme sont des expressions d'idéaux de démocratie et d'égalité et permettent aux classes moyennes et à certaines sections de la classe ouvrière de s'émanciper idéologiquement. Les différences entre l'Église anglicane et les dissidents ne se situent donc pas tant au niveau des doctrines qu'au niveau de ce qu'elles représentent idéologiquement et de leur relation au pouvoir en place. Même dans l'organisation de leurs congrégations, les dissidents montrent plus d'indépendance et un rejet de la hiérarchie traditionnelle. Les quakers par exemple, tout comme les méthodistes, peuvent être considérés comme plus libéraux car ils autorisent les femmes à prêcher. Les congrégationalistes quant à eux sont appelés « les indépendants » car ils ne sont régis par aucune autorité que celle de la congrégation qu'ils forment. Toutes ces caractéristiques traduisent une fois de plus une certaine liberté et un goût pour l'indépendance.

Ces considérations sont fondamentales pour notre étude puisqu'elles montrent que l'appartenance à l'Église anglicane officielle ou au non-conformisme implique un certain positionnement vis-à-vis du pouvoir et vis-à-vis de la manière dont la société est organisée et régie. Ces faits vont donc ici nous permettre de comprendre, une fois le profil religieux de Bristol clairement établi, combien d'individus et quels types de personnes étaient susceptibles de s'opposer à l'ordre social traditionnel, ou au contraire de le soutenir.

Pour analyser ce phénomène, il nous faut dans un premier temps, montrer à quel point la religion imprègne la culture et la société victorienne dans son ensemble et comparer ce phénomène au cas de Bristol. En rendant compte de la force des églises auprès de la population, nous serons plus à même de juger de son impact sur les relations sociales et les comportements politiques.

---

<sup>255</sup> Alan Gilbert, *op cit.*, p.84.

#### 1.5.4 Le profil religieux de la nation

En 1851, lors du grand recensement religieux commandité par le gouvernement, il apparaît que seuls 60% de la population se rendent à l'église ou à la chapelle le dimanche<sup>256</sup>. Le chiffre fait à l'époque scandale. Néanmoins, ce sondage fait également apparaître que c'est toujours l'église officielle qui tient le devant de la scène religieuse puisque la majorité de la population est anglicane (47%). Les chiffres indiquent également que la religion anglicane est plus populaire dans les milieux ruraux que dans les milieux urbains où elle rencontre la concurrence des églises libres, c'est-à-dire des dissidents qui représentent, en 1851, 44 % de la population pratiquante. Vers la fin du siècle, les non-conformistes atteignent les 50%. Les chapelles les plus populaires en 1851 sont les méthodistes wesleyan (14%), les congrégationalistes (10%) et les baptistes (8%)<sup>257</sup>. L'église officielle doit donc compter avec de nombreux concurrents. Cependant, le clergé anglican exerce un pouvoir non négligeable sur la communauté comme l'indique ce commentaire d'un habitant de Guilford né en 1900 :

Well, they were very helpful people – they played a big part in the lives of people. You went to them with your troubles, you went to them for references if you wanted references, you see- you went down to them for advice, they gave you advice –the poor man's lawyer was the parson I suppose, you see, advice on what to do if you got notice to quit your house ...you go to the parson and say that and he's very likely know alady that perhaps go a house, and would advise'em to go and see Mr So-and-so and he'll put in a good word for you. Or you have a letter – the parsons used to write letters like for the hospital ... a letter of introduction you see. If you wanted to go as a patient you see<sup>258</sup>.

---

<sup>256</sup> PP 1852-1853 vol LXXXIX Census 1851, Religious Worship, England and Wales.

<sup>257</sup> Les sectes non-conformistes s'organisent en trois catégories dont les origines historiques diffèrent. Ainsi, les congrégationalistes, les baptistes, les unitariens et les quakers sont des sectes dissidentes qui tirent leurs origines de la guerre civile et des persécutions qui suivirent la restauration de la monarchie. Elles partagent le fait qu'elles comptent parmi leurs membres de riches hommes d'affaire et des industriels. Les méthodistes et les moraviens remontent pour leur part au XVIII<sup>e</sup> siècle, suite au renouveau évangélique qui prend place au sein de l'Eglise anglicane et mène à la cristallisation de nouvelles sectes. Puis au XIX<sup>e</sup> siècle sont créées des sectes que la « Salvation Army », les « Brethen » et les « Churches of Christ » qui ont peu en commun si ce n'est qu'elles touchent en premier lieu les classes les plus populaires et sont assez apolitiques. PP 1852-1853 vol LXXXIX Census 1851, Religious Worship.

<sup>258</sup> Hugh McLeod, *Religion and Society in England*, p.15.

S'il peut sembler aux yeux de l'observateur moderne que la société britannique était extrêmement pieuse et religieuse, il n'en est pas de même pour les contemporains. En effet, à l'époque le déclin spirituel des classes populaires inquiète et fait polémique<sup>259</sup>. En 1851, à la suite du premier recensement religieux jamais entrepris en Grande-Bretagne, les églises découvrent avec horreur la désaffection religieuse de la population et notamment le dénuement spirituel dans lequel semble se complaire une partie des classes populaires.

### 1.5.5 Le recul de l'Eglise

En 1851, la population de l'Angleterre et du Pays de Galles s'élève à 17 927 609 habitants. Suite au recensement religieux de 1851, on observe les résultats suivants :

#### **Nombre de sièges et nombre d'individus présents aux offices du 30 mars 1851**

	Nombre de lieux de culte	Nombre de sièges	Présence matin	Après-midi	Soir
<b>Total Toutes dénominations</b>	<b>34467</b>	<b>9467738</b>	<b>4428338</b>	<b>3030280</b>	<b>2960772</b>

Source : PP 1852-1853 Vol LXXXIX, *Census 1851, Religious Worship*

En additionnant les chiffres obtenus pour les trois offices, on obtient un total de 10 419 390 pratiquants, c'est-à-dire 58.11% de la population totale de l'Angleterre et du Pays de Galles. Néanmoins, ces chiffres n'indiquent que les résultats réels enregistrés et ne prennent pas en compte la marge des lieux de cultes qui ont renvoyé des statistiques incomplètes ou défectueuses. Dans un

<sup>259</sup>Philippe Chassaing, Jacques Carré, Lucienne Germain et Christiane d'Haussy, *Religions et Culture au Royaume-Uni, 1800-1914*, Paris : Sedes, 2002, p.90.

deuxième tableau du rapport parlementaire, la place est faite à de telles estimations et offre les chiffres suivants :

**Estimations du nombre d'individus présents aux offices du 30 mars 1851**

	Nb lieux de cultes	Nb sièges	Présence matin	Prés. après-midi	Prés. soir
Total toutes dénominations	34467		4667482	3184135	3064449

Source : PP 1852-1853 Vol LXXXIX, *Census 1851, Religious Worship*

Le nombre total de pratiquants s'élève alors à 10 896 066 individus, ce qui représente en effet 60.7% de la population. Si ce chiffre peut aujourd'hui nous sembler élevé, il est tout à fait choquant pour les contemporains de la reine Victoria. Pour apprécier l'ampleur du choc provoqué par la publication de cette étude et les implications qui en découlent, il est nécessaire de rappeler que la désaffection des couches populaires face à la religion n'était pas un phénomène complètement inconnu des églises. Néanmoins, dans les années 1830 et 1840, dans un climat de révolutions européennes, l'Etat et les pouvoirs conservateurs, craignant des soulèvements dans le pays, tentent de donner un nouvel essor et de populariser à nouveau la religion anglicane<sup>260</sup>. Devant le manque d'enthousiasme rencontré et à la vue des chiffres rapportés par le recensement, les analystes, tout comme le clergé, s'offusquent du manque de spiritualité des classes ouvrières. Les conclusions des sondages sont formelles :

Even in the least unfavourable aspect of the figures...it must be apparent that a sadly formidable portion of the English people are habitual neglecters of the public ordinances or religion<sup>261</sup>.

<sup>260</sup> Hugh McLeod, *Religion and the Working Class*, p.18.

<sup>261</sup> PP 1852-1853 Vol LXXXIX, *Census 1851, Religious Worship*.



A Bristol, les mots du missionnaire Parsons rappellent cette réalité :

There are thousands in every large town who go by the name of Christian who really not care nought for the city's sins, or the city's sorrows, or the city's woes. There is an ever-widening chasm between those above and those beneath, and over the yawning gulf the dove of sympathy does not fly ...What is the result of this neglect- the neglect of the sons of the Church? That not more than five per cent of the working men of this land ever enter a place of worship! The statement made by competent authorities, my experience of five years toil amongst the class referred to teaches me to endorse<sup>262</sup>.

Le souci de comprendre les raisons pour lesquelles les plus pauvres se détournent souvent du chemin de Dieu est omniprésent dans les différentes enquêtes sociales menées à l'époque. Cependant, bien souvent, il est difficile de cerner avec précision la « condition religieuse » des individus. L'absentéisme le dimanche ne signifie pas nécessairement une absence totale de religiosité, puisque les églises et leurs valeurs sont omniprésentes dans la vie quotidienne des Victoriens. A travers les associations caritatives, culturelles, sportives et éducatives, la grande majorité de la population se retrouve confrontée et en contact direct avec l'Eglise anglicane ou bien les sectes dissidentes. On notera par exemple que la majorité des enfants de classes populaires assistent aux écoles du dimanche durant lesquelles bien souvent on diffuse des préceptes chrétiens et une certaine culture religieuse. La désaffection des lieux de culte le dimanche ne signifie donc pas une indifférence totale ou une méconnaissance de la religion. C'est cette difficulté à connaître et à sonder la prégnance du christianisme dans les mentalités qui transparaît par exemple dans le *Report to Enquire into the Condition of the Bristol Poor* publié en 1883 :

There seemed difficulties in any direct investigation into their religious condition...Religious influences, as it has seemed to the informants, often determine the physical and moral conditions of the poor, and even supply the only animating principle of any likely amelioration of their lives and circumstances<sup>263</sup>.

On s'interroge ainsi sur l'impact et l'effet produit par les multiples institutions religieuses sur les classes ouvrières :

---

<sup>262</sup> BRL B3167, Records of Mission Work in Bristol, 1883, p.50.

<sup>263</sup> *Report to Enquire into the Condition of the Bristol Poor*, p.189.

How far do all these things, the agencies, the institutions, and the like affect the poor? How far have they effectively reached the masses?...Perhaps it may be true to say that religious influences affect the poor quite as much as they affect any other class of society, except the lower middle class. That the upper classes of society respect more decorously the conventional forms of religion is of course true, but there are reasons for this which are not far to seek. The very leisure, the repute, the respectability of the upper classes are helps to them which the poor lack. That the great mass of irreligious persons are to be found amongst the poor is again true; but then the poor are the great mass of the nation. That irreligion appears more prevalent amongst the poor more gross in its effects and more repulsive in its aspects –this again is indisputable; but, on the other hand, we must remember that the irreligion of the poor is evidenced more “out of doors” than that of the rich, and is thus more vulgar and noticeable”<sup>264</sup>.

Ces suggestions au sujet de la religiosité des différentes classes sociales laissent entrapercevoir un problème de fond, celui de juger et d’apprécier en toute objectivité l’impact de la religion sur les individus. Si les classes supérieures sont à première vue plus religieuses, c’est en partie parce que leur statut même, leur respectabilité les y incitent. De plus, dans des classes où la discrétion, la retenue, l’idée de « keeping oneself to oneself » et où la préservation des apparences dictent la vie sociale, il est bien plus rare d’afficher un certain désintérêt pour la religion, et encore plus pour un observateur de s’en rendre compte. En revanche, en ce qui concerne les pauvres, la désaffection religieuse est d’autant plus identifiable et sujette à de nombreuses réprobations qu’elle est plus visible et observable dans leurs habitudes et vie quotidienne.

Certains phénomènes peuvent en partie expliquer cette désaffection grandissante de la population vis-à-vis de la religion. L’essor démographique et la transformation radicale du paysage social sont des pistes non négligeables. De 1801 à 1851 la population de la Grande-Bretagne double quasiment passant ainsi de onze millions à vingt-et-un millions dont la moitié vivent en zone urbaine. Cela a nécessairement un impact sur les habitudes de culte. Un évêque note à la fin du siècle :

[...] it is easy to see how the artisan and labourer fresh from the country villages where, at least, they might find room, and often sought it in the house of God, should gradually lose the habit of worship and devotion, where there was neither place for them to

---

<sup>264</sup> *Ibid.*, p.190-191.

worship nor pastor to lead them in the ways of God<sup>265</sup>.

Alors que certains étaient issus d'un environnement au sein duquel il était normal et traditionnel d'aller à l'église le dimanche, ils perdent cette habitude une fois installés dans une communauté urbaine où il n'est plus dans les coutumes de le faire. Ils abandonnent alors le culte. Ceux, en revanche, nés en ville, ont pu grandir sans aller à l'église. McLeod a également souligné que le système de hiérarchisation des sièges à l'église et l'obligation de payer une taxe pour assister à l'office a conduit à éloigner les plus modestes des églises. En réservant les meilleurs sièges aux nantis et en en privant les pauvres, l'église renvoyait une image peu démocratique et accueillante de la maison de Dieu<sup>266</sup>. De plus, les sermons sont souvent rédigés dans une langue élitiste avec des valeurs élitistes, on comprend mieux la désaffection des classes populaires puisque les pauvres sont marginalisés jusqu'au sein de l'église<sup>267</sup>. Les conclusions du recensement sont d'ailleurs édifiantes :

One chief cause of the dislike which the labouring population entertain for religion services is thought to be the maintenance of those distinctions by which they are separated as a class from the class above them. Working men, it is contended cannot enter our religious structures without having pressed upon their notice some memento of inferiority. The existence of pews and the position of the free seats are, it is said, alone sufficient to deter them from our churches; and religion has thus come to be regarded as a purely middle class propriety or luxury<sup>268</sup>.

Parallèlement, on assiste à un véritable effort des classes moyennes de se dissocier et distinguer à tout prix de ce qu'ils considèrent comme « rough », et préfèrent assister à des offices réservés à leurs pairs. Ces attitudes sont perçues par les classes ouvrières comme des humiliations et ont pu elles aussi les éloigner de l'église. Ajoutons à cela un discours religieux peu indulgent selon lequel Dieu accorde la richesse aux méritants et toujours selon lequel les pauvres sont responsables de leur condition<sup>269</sup>. Tout cela nourrit un sentiment d'injustice

---

<sup>265</sup> Kenneth Stanley Inglis, *Churches and the Working Classes in Victorian England*, London : Routledge & K. Paul, 1963, p.4.

<sup>266</sup> Philippe Chassaing, Jacques Carré, Lucienne Germain et Christiane d'Haussy, *op cit.*, p.90.

<sup>267</sup> Hugh McLeod, *Religion and the Working Class*, p.58.

<sup>268</sup> PP 1852-1853 Vol LXXXIX, *Census 1851, Religious Worship*.

<sup>269</sup> Hugh McLeod, *Religion and the Working Class*, p.60.

qui éloigne une partie des gens des communautés religieuses. Enfin notons qu'en période de dépression économique, comme le remarque McLeod, les pauvres n'ont pas les moyens de payer pour assister à la messe ou à l'office ou de s'habiller correctement pour l'occasion et évitent alors les lieux de culte<sup>270</sup>.

Si les statistiques pures laissent transparaître l'image d'une société victorienne se détachant peu à peu de la culture religieuse, les courants qui animent les églises montrent au contraire une volonté affirmée de la part des différentes instances religieuses de renforcer leur présence. Inglis notera ainsi qu'à partir de la seconde moitié du siècle, l'Eglise anglicane commence à se soucier un peu plus des classes inférieures et à récuser le discours selon lequel les pauvres sont responsables de leur misère<sup>271</sup>. Pendant longtemps on a en effet cherché à sauver les âmes des pauvres sans pour autant se soucier de leur condition physique ni de leur environnement :

For most of the nineteenth century, Englishmen looked at poverty and found it morally tolerable because their eyes were trained by evangelical religion and political economy. A preacher could spend his life surrounded by the squalor of a manufacturing town without feeling any twinge of socially radical sentiment, when he believed that many poor people were suffering for their own sins, and that the plight of the rest was the result of spiritual ordinances which would be impious to question and of economic laws which it was foolish to resist<sup>272</sup>.

Dans la deuxième moitié du siècle, on observe un véritable changement avec l'avènement d'un discours beaucoup plus humaniste et diplomatique<sup>273</sup>. C'est ainsi que si l'on étudie le discours des missionnaires à Bristol, on note une prise de conscience du clergé des conditions de vie et des véritables besoins spirituels et matériels des classes les plus modestes. Dans l'annuaire de 1874, les objectifs de la « Bristol Domestic Mission » sont décrits en les termes suivants : « For visiting the poor at their habitations and affording them temporal and

---

<sup>270</sup> *Ibid.*, p.62.

<sup>271</sup> Kenneth Stanley Inglis, *op cit.*, p.22.

<sup>272</sup> *Ibid.*, pp.250-251.

<sup>273</sup> *Ibid.*, p.22.

spiritual aid »<sup>274</sup>. Dans le rapport annuel des progrès et actions de la mission, le missionnaire John Shearman explique que les principaux devoirs de cette mission sont les visites à domicile, la distribution de brochures<sup>275</sup>, l'organisation de cours du soir, de conférences mais aussi de permettre à ceux qui le désirent de placer de l'argent dans une caisse d'épargne créée par la mission<sup>276</sup>. On semble bien loin déjà de la simple mission d'évangélisation et d'enseignement religieux. Selon Shearman c'est ce travail d'accompagnement qui permet de ramener les hommes à Dieu :

The seed of good doctrine and example, of timely warning or advice, if scattered in faith, with no timid or sparing hand, must and will bring forth fruit » report domestic city mission<sup>277</sup>.

En comparant deux rapports publiés respectivement en 1843 et 1858, il apparaît que les deux missionnaires, le Révérend Bailey et le missionnaire Shearman mettent tous deux l'accent sur l'accueil bienveillant qui leur est fait lors de leurs visites, même lors de rencontres avec les familles les plus démunies :

During the time I have been engaged I have visited rather more than two hundred families. I have met some who have sunk from a state of comparative opulence, and enduring the privations of hopeless poverty and disease. My visits have in most instances been thankfully received; and, though I have met with individuals in what may be considered the lowest state of moral degradation, I have not met with a single example of rudeness, though I have in some instances refused relief when it has been asked ...If I cannot boast of numbers reclaimed, I can feel that some regard me as a friend who would aid them to the best of his power, which is no slight advantage and may be prosecuted to future good<sup>278</sup>.

Il semblerait donc à la lecture de tels témoignages que les classes populaires même les plus basses, celles que l'on suspecte d'être totalement indifférentes à la spiritualité et à la religion, sont loin de rejeter et refuser la présence et les visites des missionnaires. En faisant l'effort d'aller à la rencontre

---

<sup>274</sup> *Mathew's Annual Bristol Directory*, 1874, p. 357.

<sup>275</sup> BRL B7060, Lewin's Mead Domestic Mission Society, Reports 1841-1859. Rapport de 1843, p.7.

<sup>276</sup> BRL B7060, Lewin's Mead Domestic Mission Society, Reports 1841-1859, rapport de 1858, p.3.

<sup>277</sup> *Ibid.*, p.4.

<sup>278</sup> BRL B7060, rapport de 1843, p.7. Les conclusions sont identiques dans le rapport de 1858, voir p.4.

des plus démunis, de ceux qui ne vont probablement pas à l'église ou à la chapelle, les missionnaires réussissent tout de même à mettre en contact ces populations avec une culture religieuse. L'absentéisme d'une large portion de la population à l'office dominical ne doit pas systématiquement mener à la conclusion que cette population n'est pas religieuse. En effet, l'enquête sociale menée à Bristol en 1883 rappelle au lecteur que les raisons pour lesquelles les pauvres sont souvent absents des lieux de culte sont directement liées à leur condition économique mais aussi à la façon dont ils perçoivent les églises ou les chapelles. Bien souvent ces institutions sont associées à des représentations d'un ordre social au sein duquel ils se sentent dépréciés (cela avait déjà été suggéré dans le recensement de 1851 et se retrouve également dans l'enquête menée sur Bristol en 1883) :

Religion thus appears to the poor in large cities a class badge, and that too of a class with which they have no sympathy, and the temptation at once rises to keep themselves aloof from the religion of that class<sup>279</sup>.

Ce sentiment de frustration semble également provenir du fait que les instances religieuses s'imposent aux plus démunis sans jamais les intégrer véritablement. Il existe une dynamique de diffusion verticale des valeurs mais pas de réciprocité :

There is growing in them a deep, settled, though at present vaguely defined, feeling of resentment, that they are often over-looked in the management of, and as an element in, the constitution of various churches<sup>280</sup>.

Les classes populaires privées du droit de participer activement et non pas seulement passivement, comme une armée de fidèles à sauver, au fonctionnement et à l'organisation de la vie religieuse, sont placées nécessairement dans une position d'infériorité, de dépendance et d'assujettissement qui engendre un sentiment de méfiance mais aussi de désintérêt. La connotation sociale, si fortement ancrée dans la religion, représente un frein à sa diffusion. On notera à cet exemple un argument souvent

---

<sup>279</sup> *Report to Inquire into the Condition of the Bristol Poor*, p.192.

<sup>280</sup> *Id.*

rapporté par les pauvres, celui de leur réticence à assister à l'office dominical s'ils n'ont pas de vêtements décents à porter. Traditionnellement, la présence à l'église le dimanche est associée à un signe de respectabilité, les familles doivent porter leurs plus beaux vêtements. Bien souvent les vêtements du dimanche sont placés chez le prêteur sur gages pendant la semaine et on les rachète pour la messe ou l'office avant de les remettre chez le prêteur pour la semaine suivante.

Again, another reason why religion makes little effective way amongst many poor is their poverty. They have been, perhaps religious in better days; but bad times have come and work has become slack. They have no decent clothes or if they have they may be in pawn. They do not like to go to churches and chapels in their tattered working gear. They seem forced to give up habits of worship<sup>281</sup>.

Cet argument avancé est bien sûr lié au problème le plus fondamental des classes populaires, celui de la pauvreté. Comme nous l'avons fait remarquer précédemment l'attitude de l'église vis à vis de la condition des pauvres change progressivement. Lors de son rapport annuel sur les progrès de sa mission le révérend Bailey rappelle que la pauvreté est souvent indépendante des actions et des attitudes des individus :

I mention these things to check that sweeping condemnation of the poor in which some are apt to indulge, who suppose that poverty is entirely the fault of the sufferer<sup>282</sup>.

De même pour Shearman qui, en 1858, n'hésite pas à expliciter clairement les répercussions qu'une crise économique ou qu'un hiver rigoureux peuvent engendrer sur la vie des classes populaires.

The last Anniversary left us standing in mid-autumn, when the paralyzing effects of the American monetary difficulties were beginning to be felt here. Trade in many departments began to collapse; firm after firm closed, like leaves of the sensitive plant. Autumns are always accompanied by a shortness of work for the operatives of every city, but the last one brought with it times of difficulty more severe than usual<sup>283</sup>.

---

<sup>281</sup> *Ibid.*, p.194.

<sup>282</sup> BRL B7060, rapport de 1843. p.3.

<sup>283</sup> BRL B7060, rapport de 1858, p.9.

Les discours des missionnaires à l'époque se font donc écho ; tous décrivent les mêmes situations et tirent des conclusions identiques. Tous notent en effet que c'est l'environnement lui-même qui éloigne les individus de la religion, leur condition les empêchant de pouvoir considérer et se soucier d'autre chose que de leur survie<sup>284</sup>. Les rapports des missionnaires dépeignent et dénoncent la pauvreté dont ils sont les témoins quotidiens. C'est tout d'abord la perte d'un emploi ou la maladie qui le plus souvent plongent les familles dans la misère<sup>285</sup>, viennent ensuite l'alcoolisme, l'incapacité à faire des économies et l'oisiveté<sup>286</sup> mais aussi les problèmes économiques ou l'introduction de la machinerie dans certaines industries qui réduit les besoins de main d'œuvre<sup>287</sup>. Tous ces phénomènes contribuent à emprisonner les individus dans le cercle de la pauvreté qui elle-même les empêche de se tourner vers la religion. Comment, dès lors, pallier ces problèmes ? Les missionnaires s'interrogent.

#### **1.5.6 La lutte contre la désaffection religieuse**

De 1840 à 1890, une grande campagne de construction d'églises est entreprise à travers le pays afin de rendre les lieux de culte accessibles à tous et ce, même dans les quartiers populaires jusqu'alors négligés. Cet élan est motivé par deux facteurs : le souci de raviver la ferveur religieuse de la population et de convertir plus de fidèles mais aussi la compétition accrue entre les différentes confessions. Dans la plupart des comtés on assiste à une transformation du paysage urbain avec l'apparition de clochers et de nouveaux édifices religieux

---

<sup>284</sup> « [...] this and the reason which follows are the causes of what is called the 'indifferentism' of the poor to religion ; the statement that they are not hostile to religion but that they only do not care about it. Such indifferences bred of the facts and accidents of their daily lives ; they are often too hurried, too driven, to care about anything. 'Out of the Depths' of some supreme sorrow or trouble, the heart may cry to the Father; but under the ceaseless bondage of the anxieties day by day, year by year, of precarious employment, wearying to both mind and body, it is difficult to realise the Divine presence. The indifference of the poor is not to religion only, but often too all except those interests that affect their bodily life, its needs and toils. » *Report to Inquire into the Condition of the Bristol Poor*, p.194.

<sup>285</sup> BRL B7060, rapport de 1843, p.3.

<sup>286</sup> *Ibid.*, p.4.

<sup>287</sup> BRL B7060, rapport de 1858, p.11.



dans les centres villes mais aussi les quartiers résidentiels ou populaires<sup>288</sup>. Afin de financer ces campagnes, l'Église anglicane dispose bien entendu du soutien de l'Etat, le parlement vote et accorde des fonds pour financer le travail de l'église dans les quartiers les plus peuplés<sup>289</sup>, alors que les non-conformistes ne peuvent compter que sur le financement des membres de leur congrégation. Au sein de l'église officielle on forme aussi des associations de volontariat pour lutter contre l'influence du milieu urbain, on assiste ainsi à la création du « Church Pastoral Aid Society » pour amasser de l'argent pour les quartiers défavorisés, la « Society for Promoting The Employment of Additional Curates in Populous Places », et d'autres associations pour récolter des fonds qui serviront à la construction d'églises. A la fin du siècle, l'Église anglicane dépense plus de deux millions de livres par an pour construire et restaurer ses lieux de culte<sup>290</sup>. Mais la présence physique de l'église n'est pas suffisante. Il faut aussi apporter des solutions aux problèmes de fond qui détournent les populations du droit chemin, comme l'explique ce missionnaire :

What can be done to improve and elevate this portion of our fellow creatures? Preaching will not do it, for they will not come to hear it; and occasionally visiting and talking to them is nearly as useless. Nor will merely supplying them with food and clothing, for this only tends to increase idleness and improvidence. Two things are essential requisites, - EMPLOYMENT and EDUCATION<sup>291</sup>.

Cependant, le clergé prend conscience que l'amélioration des conditions de vie des classes inférieures doit également aller de concert avec une autre

---

<sup>288</sup> Hugh McLeod, *Religion and Society in England*, p.72. Si les édifices religieux dans les quartiers ouvriers sont moins grandiloquents, ces derniers sont inondés de petites chapelles, missions, salles paroissiales, instituts et écoles du dimanche.

<sup>289</sup> Kenneth Stanley Inglis, *op cit.*, p.57.

<sup>290</sup> *Id.*

<sup>291</sup> BRL B7060, rapport de 1843, p.4. On laissera ici de coté la discussion sur l'utilité et le bien-fondé des œuvres caritatives mais il suffit de noter que bien souvent les discours du clergé et des réformateurs condamnent l'action caritative. D'ailleurs les conclusions d'un pasteur de Liverpool font échos à ces dires puisque celui-ci va même jusqu'à dire que les œuvres caritatives et l'aide proposée entraînent parfois plus de mal que de bien en confortant les gens dans leur situation. « I would briefly advert to the influence of the over-numerous public charities upon the conduct and happiness of the lower working classes in this town. Having observed their general effects with as much attention as was in my power, I can rest upon no other conclusion than that, though at their first institution they may possibly do more good than evil, they usually issue, in the proportion to the scale of their means and operations, in doing far more evil than good ». BRL B7060, rapport de 1843, p.5.

réforme, celle qui consiste à proposer à cette partie de la population une église dans laquelle elle se reconnaisse. Shearman admet que pour être efficaces, les offices célébrés à la chapelle doivent être adaptés à la vie et la condition des auditeurs, il faut qu'il y ait une résonance et une identification possible.

In the ministrations here conducted, particular care has been taken to adapt them to the daily life, wants and difficulties of the people. Their trials and habits are peculiar, and to do them good, the preaching by whomsoever conducted, must be suited accordingly<sup>292</sup>.

Dans le *Report to Inquire into the Condition of the Bristol Poor* les conclusions sont identiques. Il convient de faciliter le contact entre les pauvres et la religion en s'adaptant à leur réalité tout en se gardant d'adopter des attitudes trop condescendantes, qui comme nous l'avons souligné précédemment, éloignent les classes populaires de la religion :

If the poor are to retain interest in, if to be won to ready observance of, religious worship, religious services must be adapted to suit their minds, tempers and characters ...If religious influences are to reach the poor they must be taken to their homes, but in no professional or patronizing way, rather by men and women living among them, knowing them and being known of them<sup>293</sup>.

On retiendra donc de ces réflexions, qu'à l'époque Victorienne, la religion et la condition spirituelle de la nation sont considérées comme étant des questions essentielles. Le grand recensement de 1851 en est la preuve. Les témoignages ici rassemblés mettent en évidence un certain déclin de l'assiduité religieuse mais soulignent surtout les raisons pour lesquelles les plus défavorisés s'éloignent des églises. Le « marqueur de classe » associé à l'Eglise anglicane lui est notamment néfaste. Cette section de notre travail a aussi montré que l'église établie, tout comme les sectes non-conformistes, tente par différents moyens de regagner ces populations en manque de spiritualité. Cependant, il est intéressant de constater que le problème de la désaffection religieuse ne se soit pas confirmé à Bristol. Au contraire comme vise à le démontrer le passage qui suit, Bristol est demeurée à travers toute la période victorienne une ville

---

<sup>292</sup> BRL B7060, rapport de 1858, p.17.

<sup>293</sup> *Report to Inquire into the Condition of the Bristol Poor*, p.198.

particulièrement pratiquante, très attachée à la fois à l'église officielle mais aussi aux sectes dissidentes.

### 1.5.7 La ferveur religieuse de Bristol

En 1851 et en 1881, deux recensements tentent de dresser un profil religieux de la société britannique. Tous deux ont pour mission de mettre en lumière l'influence et la résonance de l'Eglise chrétienne sur les populations. Le recensement semble alors être le procédé le plus objectif et le plus approprié pour juger de la question et apporter des éléments de réponses. Ces deux études ne sont cependant pas menées de la même manière. En 1851, le recensement est commandité par le gouvernement, les rapporteurs sont mandatés par le parlement et les résultats publiés dans les papiers parlementaires<sup>294</sup>. En 1881, le même type d'étude est mené dans les plus grandes villes du royaume mais cette fois l'enquête est prise en charge par les plus grands journaux de l'époque de façon un peu plus spontanée car les populations ne sont pas averties. La décision de mener l'enquête de manière moins formelle est nourrie d'un souci d'objectivité et d'un désir d'obtenir des résultats moins artificiels et rendant véritablement compte des habitudes religieuses de la population. On lit dans le *Daily Press* du 2 novembre 1881, en lieu d'introduction des résultats de l'enquête, le commentaire suivant :

Every effort has been made to ensure accuracy, and we believe that the return will be found more complete and reliable than that of 1851. The public were not aware that the census was about to be taken, and there was no opportunity for the various congregations to be informed that the enumeration would be made. We may, therefore, regard the return as showing an average attendance<sup>295</sup>.

Cette décision a pu également être motivée par le fait qu'en 1851 l'annonce d'une enquête parlementaire pour comptabiliser le nombre de pratiquants dans le pays et connaître leur profil religieux et la popularité des différentes confessions avait été reçue avec méfiance et parfois perçue comme

---

<sup>294</sup> PP 1852-1853, Vol LXXXIX, Religious Worship.

<sup>295</sup> *Daily Press*, 2 novembre 1881.

une intrusion dans la vie privée des individus. On rappelle ainsi les faits :

When the religious census of 1851 was proposed by the government it was deemed necessary to put forward a sort of official apology for taking it. A religious census was something new, and the innate conservatism of human nature requires a reason, for submitting anything that has not the prestige and sanction of custom. The antagonism to that census was very strong and the returns are full of gaps which the Registrar-General of the day could not fill up...the religious census taken thirty years ago was regarded by some as inquisitorial and as intended to depreciate the work of certain sects<sup>296</sup>.

Si l'on s'intéresse alors aux résultats obtenus pour la ville de Bristol, il convient de préciser certaines données. Il existe dans les rapports parlementaires plusieurs entrées pour les statistiques se rapportant à Bristol. La majorité des historiens ont à ce jour utilisé une version du recensement de 1851 qui prend en compte une aire géographique plus étendue que la ville même de Bristol telle qu'elle est légalement délimitée dans les recensements de population (il s'agit plus d'une aire bristolienne que de la municipalité de Bristol). En effet, la majorité des travaux s'intéressent aux chiffres du rapport parlementaire qui prend en compte trois circonscriptions : Bristol Union, Clifton Union et Bedminster Union dont la population totale s'élève à 181 809 individus. De tels chiffres, même s'ils sont indicatifs d'une tendance réelle, ne permettent pas par la suite de faire une comparaison très ajustée entre les résultats de 1851 et ceux de 1881 car les aires géographiques comparées ne seront pas les mêmes. Le recensement de 1851 concerne donc un peu plus que la population seule de la ville. Ces résultats sont néanmoins utiles et recevables puisqu'ils indiquent une tendance religieuse pour la ville de Bristol et ont le mérite de faire apparaître les aires géographiques les plus religieuses. Il a tout de même été nécessaire, par souci de précision, de rechercher les chiffres obtenus en 1851 pour le seul périmètre de la municipalité de Bristol, qui compte à cette époque 137 328 habitants. En 1881, le recensement publié dans la presse ne portera que sur la ville de Bristol dans le périmètre défini dans les recensements de population et les limites géographiques de la ville, nous permettant ainsi de dresser une comparaison plus aisément.

---

<sup>296</sup> *Id.*

### 1.5.7.1 *Le premier recensement religieux*

Ainsi au regard de la version traditionnelle du recensement de 1851, on dénombre 225 lieux de cultes répartis sur les trois circonscriptions précitées et une capacité d'accueil (les « sittings ») de 96 615 personnes. Le nombre d'individus assistant à un office religieux, toutes confessions confondues, s'élève à 102 005. Notons cependant que certains assistent à plusieurs offices dans la journée et que l'on a choisi de comptabiliser dans les fidèles tous les enfants qui assistent aux « Sunday Schools ». De plus, on additionne dans ce recensement les chiffres obtenus au cours de trois offices différents, ceux du matin, de l'après-midi et du soir. Il conviendra de garder ces informations à l'esprit lorsque l'on comparera ces chiffres à ceux de 1881, car trente ans plus tard les écoles du dimanche ne seront pas comptabilisées et seuls deux offices dominicaux seront recensés.

L'étude de ces chiffres nous permet cependant de mettre en lumière certaines statistiques. On remarque par exemple que le taux de population pratiquante dans la zone étudiée atteint les 56.1%, avec des variations suivant les circonscriptions : Bristol Union : 71%, Clifton Union 47.3% et Bedminster 47.1%. D'autre part, on notera que les sectes dissidentes comptent à Bristol plus de lieux de culte et d'adeptes que l'Eglise anglicane en 1851. Ainsi l'Eglise anglicane comptabilise-t-elle 81 lieux de culte alors que les dissidents en possèdent 134. A la lecture de ces statistiques on remarque aussi que la secte dissidente la plus populaire est celle des congrégationalistes avec leurs 34 chapelles et leurs 15006 adeptes. Le nombre total d'anglicans s'élève à 47427 contre 48378 dissidents, ce qui fait apparaître les ratios suivants : les anglicans représentent 46.4% de la population religieuse pratiquante et les dissidents 47.2%.

Si l'on choisit maintenant de s'intéresser au recensement portant sur la municipalité seule, les chiffres sont les suivants : les lieux de culte pour la ville de

Bristol s'élèvent au nombre de 119 et le nombre de personnes assistant aux offices religieux et aux écoles du dimanche atteint les 77 921 individus, sur une population totale de 137 328, c'est-à-dire 56.7% de celle-ci. Les anglicans, qui possèdent à l'époque 42 lieux de culte, ne s'élèvent qu'à 34 660, représentant ainsi 44.48% de la population pratiquante et sont ainsi légèrement minoritaires à Bristol et un peu en deçà de la tendance nationale et ses 47.4%<sup>297</sup>.

Si l'on compare ensuite les résultats obtenus à Bristol en 1851 à ceux d'autres grandes villes, il apparaît nettement qu'elle est beaucoup plus religieuse que les autres cités et que sa capacité d'accueil dans les lieux de culte est plus élevée, ce qui signifie une présence religieuse plus marquée.

#### Taux d'assiduité religieuse en 1851

Villes	% de la population qui assiste à l'office	Ratio nombre de sièges/population totale de la ville
Bristol	56.7	52.8
Leeds	47.5	46
Liverpool	45.2	31.4
Metropolitan London	37	29.7
Birmingham	26.1	28.7
Manchester	37.7	31.6
Sheffield	32	33.9

Source : James Atkinson, *op cit.*, p.26.

En se penchant maintenant sur la condition religieuse de Bristol, trois décennies plus tard, on note que la tendance se confirme.

<sup>297</sup> PP 1852-1853 Vol LXXXIX, *Religious Worship*, pp.92-189.

### 1.5.7.2 Le recensement religieux de 1881

En 1881, l'étude se limite aux seules limites légalement définies de la ville de Bristol et s'intéresse donc à 206 874 habitants. Cette fois les enfants présents aux écoles du dimanche ne sont pas comptabilisés et on ne s'intéresse qu'à deux offices religieux uniquement. Ces indications doivent être gardées à l'esprit car une chute des taux de fréquentation des églises ne signifie pas une chute absolue du nombre de pratiquants. Les données sont calculées très différemment. On recense ainsi dans cette nouvelle étude 128 lieux de culte pour une population totale pratiquante de 109 452 individus, c'est-à-dire un taux de 52.9%. Si ce chiffre semble un peu plus bas que celui de 1851 et de ses 56.7% de pratiquants, il ne révèle en rien l'affaiblissement de la religiosité à Bristol.

Entre 1851 et 1881 la population de Bristol a augmenté de 33% et le taux de fréquentation des lieux de culte de 28%, la progression est donc assez parallèle. Notons enfin que dans la vaste majorité des articles, sermons et autres commentaires publiés à la suite de deuxième recensement, on évalue la fréquentation religieuse à 64000 personnes soit un tiers de la population, c'est-à-dire plus qu'en 1851<sup>298</sup>. En effet, c'est peut-être l'opinion même des hommes d'église et des réformateurs qui donne l'éclairage le plus juste à ces statistiques et qui permet de d'appréhender le point de vue des contemporains. Loin de s'offusquer des résultats comme cela avait été le cas trente ans auparavant, cette fois la tendance semble être à la satisfaction. Un article daté du 4 novembre 1851 et publié dans le *Daily Press* présente un portrait extrêmement positif de la religiosité des habitants de Bristol soulignant que ce nouveau recensement devrait rendre le sourire à ceux qui se plaignent de l'apathie religieuse dans laquelle semble être plongé le pays.

The religious census taken in Bristol on Sunday last will no doubt cause many who have been carried away by the cry about spiritual destitution to re-examine the question [...] the 64 000 persons present at the evening services were almost exclusively adults, and this is a very large proportion of the whole adult population of the city [...] there really

---

<sup>298</sup> BRL B19319, *Religious Census of Bristol*, Bristol : W. & F. Morgan, 1881, p.23.

seems no reason whatever in the cry of spiritual destitution<sup>299</sup>.

Lors de leurs prêches de nombreux pasteurs et d'hommes de foi ont, suite à l'enquête, fait référence aux résultats du recensement<sup>300</sup>. Ainsi le révérend E.G. Gange note par exemple que si l'on s'en tient aux analyses publiées parallèlement au dernier recensement de la population de la ville (206 000 habitants), on comptabilise en moyenne à Bristol trois enfants pour deux adultes, et que par conséquent le nombre d'adultes à Bristol s'élève à 82 000 individus. D'autre part, il est aussi fait mention du cas de tous les gens qui normalement assistent à l'office du dimanche mais qui exceptionnellement ce jour-là, n'ont pu, pour diverses raisons, s'y rendre. On ne peut alors nier qu'une forte majorité de la population de la ville est pratiquante.

Cette manière d'envisager les résultats et de les présenter est effectivement très positive. D'autres allusions choisissent également de mettre en lumière les succès rencontrés à Bristol en comparant ses chiffres avec ceux de Liverpool et de Newcastle où les résultats sont « décourageants »<sup>301</sup>. Le taux de participation aux offices est d'une personne sur dix à Liverpool, d'une personne sur huit à Newcastle<sup>302</sup>, alors qu'à Bristol il est d'une personne sur trois. Ce recensement est donc généralement perçu de manière assez positive grâce à ses résultats mais aussi par l'utilité propre qu'il présente. Il permet aux églises de se rendre compte de leur avancement mais aussi de mieux cerner les efforts à fournir pour mener à bien leur mission :

It gives, moreover, evidence regarding work which is being done upon a field wider than any which the established Church alone are able to cover. Thus, the evidence is not only more significant in regard to the work of the Establishment itself than that the bishop brought forward; it throws light upon the whole area of religious effort in Bristol<sup>303</sup>.

Cependant, il convient de noter que parmi ces commentaires prononcés

---

<sup>299</sup> *Ibid.*, p.25.

<sup>300</sup> On notera ainsi les discours des révérends J.G. Alford, E.P. Cole, E.A. Fuller, A.F. Forrest, E.G. Gange, R. Glover, et J. Comper Gray publiés par la suite dans le *Daily News*. Voir BRL B 19319.

<sup>301</sup> BRL B19319, p.23.

<sup>302</sup> *Ibid.*, p.31.

<sup>303</sup> *Ibid.*, p.23.



par les hommes d'église lors de leurs sermons certains se montrent plus partagés et souvent plus nuancés. Ils présentent les chiffres sous une autre lumière. Certains soulignent les disparités entre l'Eglise anglicane et ses 24000 pratiquants et les 40000 dissidents recensés ce dimanche (sur un seul office) et rappellent que si les chiffres sont positifs ils démontrent la division des enfants de Dieu<sup>304</sup>. D'autres s'inquiètent de comprendre les raisons de l'absentéisme et de trouver des moyens d'attirer toute la population à l'église<sup>305</sup>. On gardera néanmoins à l'esprit l'image d'une ville au sein de laquelle la religion est très prégnante et présente dans la vie des citoyens. On peut d'ailleurs observer ce phénomène par le biais d'un autre indicateur : celui du nombre d'édifices religieux et de lieux de culte construits dans la cité dans la deuxième moitié du siècle.

### 1.5.7.3 La campagne de construction de lieux de culte

En effet, que ce soit dans les annales de Latimer<sup>306</sup> ou dans le *Dictionary of Bristol*<sup>307</sup>, il est régulièrement fait mention de la construction d'églises ou de chapelles. Dans ce dernier ouvrage, parmi les 85 lieux de culte décrits et présentés, 41 furent construits après 1851 et la quasi-totalité de ces 85 chapelles et églises furent rénovées ou agrandies au cours du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>308</sup>. L'introduction du recensement en fait d'ailleurs mention :

A casual reader will be struck with the great increase in place of worship in Bristol. The churches and chapels which have been built in the thirty years, especially by the Church of England, the Congregationalists, the Baptists and the Wesleyans, include many fine specimens of architecture<sup>309</sup>.

Ainsi si l'on se penche sur les annuaires de la période et les lieux de cultes qui y sont recensés on note les chiffres suivants :

---

<sup>304</sup> *Ibid.*, p.26.

<sup>305</sup> *Ibid.*, p.29.

<sup>306</sup> John Latimer, *op cit.*, p.337, p.344, p.472.

<sup>307</sup> John Latimer (ed), *Arrowsmith's Dictionary of Bristol*, Bristol : J.W. Arrowsmith, 1906.

<sup>308</sup> *Id.* A titre d'exemple on citera les cas suivants : St Agnes 1886, St Albans 1894, St Aldhem's 1900, All Hallows 1900, All Saints Clifton 1864, St Andrews'1893, St Andrews the Less 1872.

<sup>309</sup> BRL B19319, p.21.

### Nombre de lieux de cultes par confession de 1865 à 1890

	1865	1868	1874	1883	1890
Churches and Chapels	48	53	55	60	66
Baptists	9	10	11	11	16
Presbyterians		1	1	1	1
United Brethen	1	1	1	1	1
Christian Brethen	4	4	5	5	5
Society of Friends	1	1	1	2	3
Independants	19	20	23	23	28
Calvinist methodists	1	1	1	1	1
New Christian Church	1	1			1
Wesleyan Methodists	9	11	11	13	18
Methodists Free church	9	10	11	17	16
Bible Christians	2	2	2	2	2
Methodists new connection	1	1	1		
Primitive Methodists	3	3	6	10	15
Catholics	5	5	6	6	4
Unitarians	3	3	3	2	3
Jews	1	1	1	1	1
Undenominational				10	19
Others	2	3	6	5	
Salvation Army					6
<b>Total</b>	<b>118</b>	<b>131</b>	<b>145</b>	<b>170</b>	<b>206</b>

*Source : Mathews's Annual Directory 1865, 1868, 1874 et J. Wright & Co.'s (Mathews') Bristol and Clifton Directory 1883, 1890.*

Les chiffres présentés dans ce tableau montrent en effet le nombre de lieux de culte ou de rassemblement pour chacune des dénominations citées, ainsi qu'un accroissement net de ces églises et chapelles. Toutefois, il faut garder à l'esprit que certains de ces lieux de culte étaient utilisés par plusieurs

confessions. Ainsi une même chapelle ou une même salle pouvait servir de lieux de prière à plusieurs groupes religieux. Il n'en demeure pas moins qu'au fil du siècle loin de voir leur nombre s'amoinrir, les lieux de cultes prospèrent et se développent à Bristol. Il en va de même pour les missions qui sont de plus en plus nombreuses. En 1852, l'annuaire répertorie 30 missions alors qu'en 1874 on en recense 34. Nombre de ces missions sont apparues, on le note, dans la deuxième moitié du siècle<sup>310</sup>, à une période où la religion commence à s'effacer dans le pays. Il semblerait néanmoins qu'à Bristol cette tendance ne se soit pas vérifiée. Atkinson a d'ailleurs édité un tableau avec le nombre de lieux de cultes construits à Bristol entre 1851 et 1912.

#### Nombre de lieux de culte construits

	1851 ou plus tôt	1852- 1881	1882- 1906	Total 1905
Anglican	43	22	18	84
Congregationalist	11	8	2	24
Baptist	10	9	5	26
Wesleyan methodist	7	4	11	22
United methodist	2	21	7	30
Primitive methodist	1	12	3	16
Roman catholic	3	1	3	7
Christian Brethen	1	4	6	11

Source : James Atkinson, *op cit.*, pp.29-30.

<sup>310</sup> A titre d'exemples notons les missions suivantes: Auxiliary Bible Society, Auxiliary Tract Society, Bristol City Mission Society, Bristol Itinerant Society, Lay Protestant Missionary Association.

Quelles conclusions faut-il donc tirer de ces chiffres et des commentaires publiés dans la presse ? A la vue des différents recensements, de la comparaison des résultats obtenus à Bristol et de ceux des autres villes, mais également à la lecture des commentaires des contemporains, il apparaît que Bristol demeure au fil du XIX<sup>e</sup> siècle une ville très religieuse. Le révérend E.G. Gange parle ainsi sans équivoque de « religious prosperity » et de « healthy religious opinions in Bristol »<sup>311</sup>, phénomène bien différent de ce qui se passe dans les villes industrielles du nord. Entre 1851 et 1881, il semblerait même que la religiosité des habitants n'ait pas reculé mais au contraire augmenté d'un huitième<sup>312</sup>. Bristol est une ville indéniablement religieuse où il n'existe pas un grand écart entre le nombre d'anglicans et de non-conformistes. Ce quasi-équilibre religieux s'accorde à l'image consensuelle dépeinte dans les articles de presse, puisque Bristol est présentée comme une ville où les soucis de la crise morale sont atténués et sont le sujet de moindres inquiétudes. En effet la présence de différentes instances religieuses demeure incontestée à Bristol, si on s'en réfère aux chiffres rapportés par Gorsky, Bristol apparaît nettement au dessus des autres villes dans le nombre de sièges pourvus pour sa population.

***Nombre de sièges pour 1000 habitants à Bristol et quelques villes  
d'Angleterre et du pays de Galles***

Villes	Eglise anglicane	Indépendants	Baptistes	Quakers	Unitariens	Total Dissidents
Bristol	232	81	43	4	7	<b>135</b>
Bath	379	26	42	5	5	<b>78</b>
Birmingham	132	28	31	3	13	<b>75</b>
Cheltenham	309	58	65	3	8	<b>134</b>
Leeds	148	48	33	6	7	<b>94</b>

<sup>311</sup> BRL B19319, p.31.

<sup>312</sup> *Ibid.*, p.32, p.34.

Liverpool	161	21	17	2	5	<b>45</b>
Manchester	125	43	15	4	9	<b>71</b>
Sheffield	144	3	16	6	7	<b>32</b>
<b>Angleterre et pays de Galles</b>	<b>274</b>	<b>56</b>	<b>39</b>	<b>5</b>	<b>4</b>	<b>104</b>

Source : Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, *op cit.*, p.33.

Ce tableau indique le nombre de « sittings », c'est-à-dire de sièges par confessions en Grande-Bretagne et dans différentes villes et montre clairement que l'Eglise anglicane est dominante dans le pays en terme de capacité d'accueil. On gardera cependant à l'esprit que toutes les sectes dissidentes ne sont pas répertoriées. Ces chiffres montrent également que Bristol est au dessus de la moyenne nationale en ce qui concerne le nombre de dissidents, et que par rapport à l'autre grande ville portuaire qui lui est souvent comparée, c'est-à-dire Liverpool, elle est beaucoup plus religieuse. C'est d'entres toutes les villes, celles qui a le plus de sièges pour les dissidents et le plus de sièges pour les congrégationalistes (les congrégationalistes possèdent plus de la moitié des sièges non-conformistes).

Les congrégations indépendantes ou congrégationalistes sont en effet inhabituellement fortes à Bristol comme on peut le vérifier dans le tableau qui suit :

## Recensement religieux pour la municipalité de Bristol en 1851

(Population 137 328)

Dénomination	Nombre de lieux de culte	Nombre de sièges	Nombre de pers matin	Nombre de pers Après midi	Nombre de pers soir
<b>Total</b>	119	71944	39512	4081	34328
<b>Eglise anglicane</b>	42	31884	18747	2244	13669
<b>Indépendants</b>	19	11102	5814	240	6267
<b>Baptistes</b>	9	5866	3317	275	2870
<b>Baptistes indéterminés</b>	1	60	36		50
<b>Unitariens</b>	2	990	690		320
<b>Moraviens</b>	1	400	202		147
<b>Méthodistes Wesleyan</b>	12	8242	2163	90	2168
<b>Méthodistes Primitifs</b>	2	1069	469		630
<b>Bible Christians</b>	1	80	30		50
<b>Réformateurs Wesleyan</b>	10	4652	2555	175	3729
<b>Méthodistes calvinistes</b>	1	1150	702		725
<b>Brethen</b>	1	170	70		76
<b>Congrégations isolées</b>	8	2885	973		1397
<b>Catholiques</b>	6	2254	2882	890	1630
<b>Latter day saints</b>	2	280	250	150	260

<b>Juifs</b>	1	260	95	17	120
<b>Quakers</b>	1	600	455		200

Source : PP 1852-1853 Vol LXXXIX.

On voit ici clairement que derrière les congrégationalistes, ce sont les méthodistes avec tous leurs différents sous-groupes qui sont les plus présents sur la scène religieuse dissidente. Nous avons déjà évoqué le lien historique entre la ville de Bristol et le méthodisme et ainsi pouvons proposer une justification à la popularité de cette secte auprès de la population locale. En ce qui concerne les autres confessions dissidentes nous pouvons rappeler que les quakers font leur première apparition à Bristol en 1653 et sont très vite victimes de persécutions, notamment car au départ les adhérents à ce culte sont considérés comme tout particulièrement extravagants<sup>313</sup>. Les baptistes font eux aussi leur apparition au XVII<sup>e</sup> siècle et sont également persécutés pour avoir quitté l’Eglise anglicane.

D’autre part, on retrouve la trace des congrégationalistes à Bristol dès 1633. Faisant également partie des protestants dissidents, ils sont eux aussi poursuivis. La tradition dissidente à Bristol est donc clairement établie depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Si cette présence anti-conformiste est indéniable, elle n’en reste pas moins illégitime jusqu’au premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans un article sur le lien entre la dissidence et le statut politique à Bristol entre 1750 et 1850, on souligne :

To be a fully participating actor in Bristol’s civic life assumed an identity that was Christian, protestant and loyal to the established Church. Did not the great early eighteenth century patron of Bristol, Edward Colston, take great pains to ensure no catholic or dissenters could benefit from the schools or charities he so generously endowed?<sup>314</sup>

<sup>313</sup> James Fawckner Nicholls and John Taylor, *op cit.*, p.285.

<sup>314</sup> Madge Dresser and Philip Ollerenshaw (ed.), *op cit.*, p.96.

Le « Test and Corporation Act » est discriminatoire et empêche la plupart des dissidents de participer pleinement à la vie politique. Représentés de façon disproportionnée parmi les rangs des classes moyennes de cette ville de négoce, les dissidents perçoivent ces interdictions comme la marque d'un privilège oppressif exercé par l'Église anglicane. De leur côté, les anglicans considèrent le méthodisme et ses démonstrations de ferveur et d'enthousiasme religieux débridé avec méfiance et répulsion, s'inquiétant de la menace que la popularité de cette secte représente pour leur autorité. Ce n'est qu'en 1828 que les dissidents protestants obtiennent tous leurs droits civiques et politiques, alors qu'il faudra attendre 1829 pour les catholiques et 1858 pour les juifs. En 1851, le recensement fait apparaître que les dissidents sont plus nombreux à Bristol que les anglicans. Cependant ces derniers représentent encore 80% des conseillers municipaux. Le pouvoir politique des dissidents n'est pas à la hauteur de leur présence démographique dans la cité, ni de leur pouvoir économique.

Quelles conclusions tirer de toutes ces données ? Dans un premier temps elles mettent clairement en lumière l'omniprésence de la religion dans la société Bristolienne. A une période où la population britannique semble se détourner de plus en plus des églises, les habitants de Bristol conservent un fort attachement à l'Église anglicane et au non-conformisme. On retiendra également que le non-conformisme y est plus élevé que dans les autres villes. De ce fait, plusieurs pistes de réflexion s'ouvrent à nous.

On peut tout d'abord suggérer que l'attachement aux valeurs et aux idées exprimées par la religion participe à développer ou plutôt à entretenir chez les Bristolien un sentiment de déférence, tout au moins d'acceptation de la hiérarchie sociale. Ceux qui suivent la religion officielle et appartiennent à l'Église anglicane sont nourris de valeurs conservatrices par le biais desquelles on rappelle à chacun que sa place dans la société relève de l'ordonnance divine. L'organisation même de cette église et de ses offices pérennise les différences de statut sans jamais les remettre en question.



Chez les dissidents, l'adhésion au non-conformisme révèle dans une certaine mesure un désir d'émancipation vis-à-vis du pouvoir officiel et nourrit probablement un sentiment communautariste et exclusif. On peut imaginer que le sentiment d'être mis à l'écart (concrètement au niveau politique ou éducatif) et le fait d'avoir choisi une voie alternative à la voie officielle ont pu engendrer un fort sentiment identitaire chez les dissidents. La non appartenance à un groupe bien déterminé fédère les individus. Unis contre un ennemi commun (de manière symbolique) les membres de congrégations non-conformistes tissent des liens solides les uns avec les autres. C'est pourquoi il nous faut ici nous interroger sur un point. Ne pourrait-on imaginer qu'au sein des sectes dissidentes, qui mélangent ouvriers et patrons ou classes laborieuses et classes moyennes, se soient instaurées des relations d'appartenance à un même groupe? Autrement dit, si, sur les bancs des chapelles les classes moyennes et les classes laborieuses se retrouvent à partager une croyance et des valeurs communes et surtout la conscience d'avoir choisi de s'opposer à l'église officielle, ne peut-on pas imaginer que cela ait contribué à faciliter les relations entre ces deux groupes? Bien évidemment, ce phénomène ne saurait expliquer à lui seul le type d'interactions sociales qui se met en place à Bristol mais peut tout de même apporter un élément de réponse.

Il est donc raisonnable d'imaginer que la force de la religion à Bristol a pu jouer un rôle déterminant sur les liens sociaux. Le message d'acceptation d'un «calling», l'incitation à se montrer charitable et à aider les moins fortunés, l'encouragement à se montrer industrieux, frugal et diligent, le sentiment d'appartenance à une communauté particulière, toutes ces valeurs imprègnent les mentalités de l'époque. Réunies elles fournissent les ingrédients essentiels à l'établissement d'un consensus social et affaiblissent les risques de soulèvement. Pour mieux juger de la pertinence de cette idée nous pouvons nous tourner vers la composition sociale des différentes confessions religieuses. Cet exercice nous permettra de mettre en lumière quelles sections de la population locale recevaient et adhéraient à tel type de message. Ce faisant nous auront une idée plus claire des possibilités d'interactions entre les catégories sociales.

### 1.5.8 Composition sociale des églises et chapelles de Bristol

Notre étude a déjà souligné, d'une part, l'association traditionnelle entre l'église officielle et le conservatisme politique et, d'autre part, l'attrait de la dissidence pour les classes émergentes. Les historiens qui se sont penchés sur la question de la composition sociale des différentes confessions religieuses s'accordent à dire que l'aristocratie et la noblesse sont à l'époque en grande majorité anglicanes mais notent en revanche que la partie supérieure des classes moyennes se répartit à peu près également entre anglicans et dissidents. Il suffira de remarquer que, quelle que soit sa confession, cette classe sociale composée de professions libérales, d'industriels et de financiers est particulièrement religieuse<sup>315</sup>. Si l'on se tourne maintenant vers les dissidents, l'on voit que les chapelles, si populaires dans les zones urbaines, rassemblent parmi leurs fidèles plusieurs milieux sociaux. Les congrégationalistes, les quakers et les baptistes par exemple, comptent parmi eux des membres du parlement, des industriels ou des maires. Ainsi, à Bristol les plus grands industriels et membres du parlement sont-ils non-conformistes à l'image des Wills qui sont congrégationalistes et des Fry de confession quaker. Les travaux de Gilbert s'appuyant sur les registres de baptêmes et d'enterrements des sectes non-conformistes de 1800 à 1837 montrent également une participation élevée des classes ouvrières et plus majoritairement des artisans qualifiés. Cette aristocratie des travailleurs ainsi que d'autres catégories d'ouvriers moins qualifiés représentent 75% des méthodistes, baptistes et congrégationalistes consignés dans les registres consultés<sup>316</sup>. Gilbert conclut donc que le développement du non-conformisme entre 1780 et 1840 repose à l'origine sur sa popularité auprès des classes ouvrières. Au fil du XIX<sup>e</sup> siècle le phénomène continue et ces congrégations accueillent les nouveaux puissants et les « self-made businessmen », ceux qui remettent en question l'ordre établi et l'ancienne élite

---

<sup>315</sup> Hugh McLeod, *Religion and Society in England*, p.22.

<sup>316</sup> Alan Gilbert, *op cit.*, p.63.

anglicane conservatrice héritière de sa fortune<sup>317</sup>. La question de la composition sociale exacte de chaque confession demeure donc un problème complexe avec de nombreuses variables.

En ce qui concerne Bristol, l'étude des registres paroissiaux de différentes confessions révèle les résultats suivants. On a, pour cette étude, sélectionné les registres de mariage de différentes confessions religieuses afin d'isoler l'occupation et donc la catégorie sociale des individus. On a également pris soin de croiser les données obtenues dans les quartiers populaires et celles obtenues dans les quartiers résidentiels plus bourgeois afin d'obtenir un échantillonnage plus réaliste et non perverti par des considérations sociogéographiques. Les registres de la Gideon Chapel<sup>318</sup>, une chapelle congrégationaliste de Newfound road dans un quartier ouvrier, indiquent que la majorité de la population échantillonnée était constituée d'ouvriers qualifiés et de membres de la classe moyenne inférieure. Sur 35 personnes, trois sont des ouvriers non qualifiés, 20 sont des artisans et des ouvriers qualifiés et 12 appartiennent à la classe moyenne inférieure. La chapelle congrégationaliste de Bridge Street en revanche, dans le quartier bourgeois de Clifton Downs présente un autre profil. Les 32 individus échantillonnés présentent le profil suivant : quatre sont catalogués comme « gentleman », huit appartiennent à la classe moyenne, quatre sont non qualifiés et tous les autres sont des artisans ou des membre de cette catégorie que l'on surnomme « labour aristocracy »<sup>319</sup>. Chez les méthodistes, la chapelle de Redfield<sup>320</sup> présente une congrégation principalement composée d'ouvriers puisque sur les 32 échantillons deux individus seulement appartiennent à la classe moyenne et trois sont des ouvriers non qualifiés, les autres sont tous des artisans ou des ouvriers spécialisés. La composition de la chapelle est donc principalement ouvrière. En revanche, à Victoria Chapel sur Whiteladies Road sur les 28 échantillons, 16 sont issus de la classe bourgeoise supérieure, 11 sont des ouvriers qualifiés et un seul est non

---

<sup>317</sup> Hugh McLeod, *Religion and Society in England*, p.14, p.35.

<sup>318</sup> BRO 35481/G/M/1b, Gideon Chapel, Newfound Road: Minutes of Church meetings.

<sup>319</sup> BRO FC NC/Cob/6/2/2, Bridge Street, 1842-1868.

<sup>320</sup> BRO 40430/BD/R/2a, Bethesda Chapel, 1899.

qualifié<sup>321</sup>. Ces chiffres nous permettent de suggérer et d'avancer que le méthodisme à Bristol n'est pas simplement l'affaire des classes ouvrières et rassemble seulement un petit nombre d'ouvriers non qualifiés.

En ce qui concerne ensuite les quakers<sup>322</sup>, le problème de la composition sociale se pose moins puisqu'elle s'impose comme très majoritairement bourgeoise. Sur les 24 individus échantillonnés, 22 sont industriels, négociants, grands marchands, imprimeurs ou encore chocolatiers (comme les Fry que l'on y retrouve). Les deux autres sont des artisans. Chez les baptistes, dans la chapelle de City Road<sup>323</sup>, des 47 individus étudiés, 16 sont issus des classes moyennes et 31 sont des artisans et des ouvriers qualifiés ; on ne retrouve aucun ouvrier non qualifié. La grande majorité est donc composée d'ouvriers mais tous appartiennent à une certaine élite de travailleurs. Chez les Anglicans enfin, on constate que la composition sociale de la congrégation d'une église se calque fidèlement sur la composition sociale du quartier où elle se situe. La Clifton Christchurch est principalement fréquentée par des classes sociales élevées. Sur 47 échantillons, neuf sont des gentlemen, 13 appartiennent à la classe bourgeoise, cinq sont des artisans, six sont des fermiers et quatre sont des ouvriers non qualifiés<sup>324</sup>. Dans le quartier populaire de St Philips and Jacobs sur les 42 échantillons, 17 individus sont des ouvriers non qualifiés et, hormis un comptable, tous les autres sont des ouvriers spécialisés ou qualifiés<sup>325</sup>. Il semblerait donc que de toutes les confessions ce soit tout de même l'Eglise anglicane qui à Bristol réussisse à mieux rassembler toutes les catégories sociales. On notera même que dans nos échantillons, c'est bien l'Eglise anglicane qui compte le plus d'ouvriers non qualifiés.

En quoi ces données nous éclairent-elles ? Dans un premier temps elles corroborent une fois de plus la théorie d'une ville où la cohabitation entre les

---

<sup>321</sup> BRO FC NC/meb/51/1/1, Victoria Chapel, 1865-1883.

<sup>322</sup> BRO FC NC/SFB/1/2/1, Society of Friends, Marriage registers, 1838-1897.

<sup>323</sup> BRO 41274/R/1/1, City Road Baptist Chapel, Register of marriages from 1874.

<sup>324</sup> BRO FC P/CC/R/2(a)1, Christ Church Marriage Register, 1862-1865.

<sup>325</sup> BRO FC P/StP&J/R/3r1, Parish Church of St Philips and Jacob, 1862-1863.

différentes classes sociales semble se dérouler sans encombre. L'Eglise anglicane rassemble, comme l'indiquent les registres consultés, tous types de profils et les sectes dissidentes, mise à part celle des quakers, accueillent elles aussi des membres de différents horizons sociaux. Le méthodisme, généralement associé aux classes ouvrières, compte parmi ses adeptes des membres de classes moyennes. Les archives soulignent aussi une autre tendance selon laquelle, en règle générale, ce sont les ouvriers qualifiés et les artisans qui parmi les classes laborieuses sont les plus religieux. Ils sont le plus souvent associés aux chapelles non-conformistes. Les ouvriers non qualifiés, moins pratiquants aux vues des documents analysés, sont en revanche plutôt associés à l'Eglise anglicane. Si on accepte les théories précitées, on en conclut que les ouvriers non qualifiés, plus nombreux dans l'Eglise anglicane sont les récepteurs d'un discours et de représentations selon lesquels la hiérarchie de la société devait être respectée et où la déférence était encouragée.

Ces informations indiquent aussi que les dissidents, plus nombreux que les anglicans, rassemblent sur les bancs de leurs chapelles une majorité d'individus issus des classes moyennes et d'individus issus des classes ouvrières supérieures. Les artisans, les ouvriers qualifiés et les classes moyennes partagent donc une expérience commune et se retrouvent régulièrement en présence lors du culte.

Rappelons qu'à Bristol à cette époque, le mode de production en petits ateliers reste le plus répandu et que par conséquent il existe une proximité entre l'employé et l'employeur sur le lieu de travail. Or, on s'aperçoit ici qu'hors de la sphère du travail ces deux mêmes catégories se côtoient à nouveau et partagent une même expérience. Ces deux phénomènes nous dépeignent une société où les classes moyennes et les classes ouvrières entretiennent un degré de proximité assez marqué et où le clivage économique indéniable entre les deux groupes se trouve parfois un peu moins stigmatisé de par la réunion d'une partie de ces classes sur les lieux de production et dans les lieux de culte. De plus, on peut même souligner qu'il existe dans de nombreuses firmes de taille moyenne

un lien entre l'identité religieuse de l'employeur et celle de ses employés car souvent, le premier recrute des ouvriers appartenant à la même église. On sait qu'à Bristol pour travailler chez les Wills les employés devaient fournir des lettres de recommandation de leur école du dimanche. De son côté, McLeod reprend l'exemple d'un ouvrier qui s'est vu refuser un poste d'imprimeur à Bristol et pour lequel le contremaître a préféré engager un homme qui appartenait à sa « Bible Class »<sup>326</sup>. Chez les Fry, on sait également qu'une éducation religieuse est dispensée aux employés. Ainsi le rapport du commissaire J. E. White en 1866 explique que tous les matins à 8h45 les ouvriers se rassemblent pour un office religieux :

A room is set apart as a school room and chapel, at which I attended by invitation the short morning service, at which the Scriptures and a hymn were read, with explanations where necessary [...] I was much struck with the general attention shown throughout the service<sup>327</sup>.

Là encore, le lien entre travail et appartenance religieuse est très marqué et bien souvent, la confession d'un ouvrier peut au XIX<sup>e</sup> siècle représenter un atout non négligeable dans sa vie professionnelle<sup>328</sup>. Son appartenance à une congrégation peut lui assurer le soutien d'un employeur, l'aider à se faire recruter et influence aussi la manière dont les employeurs perçoivent leurs devoirs vis-à-vis de leur main d'œuvre (ce point est développé ultérieurement dans la thèse).

D'autre part, on peut arguer que puisque les chapelles non-conformistes sont plus libérales et essaient de s'affranchir de l'ancien ordre social, elles permettent aux nouvelles classes émergentes de trouver une place dans la société. Ainsi les classes moyennes mais aussi toutes ces nouvelles catégories d'ouvriers trouvent-elles dans les chapelles dissidentes une nouvelle sphère

---

<sup>326</sup> Hugh McLeod, *Religion and Society in England*, p.87.

<sup>327</sup> PP 1866 XXIV, Children's Employment Commission, Fifth Report.

<sup>328</sup> Ce point est développé par Dennis Parrack. Dennis Parrack, *A Study of the Activities of Committed Nonconformists in the Areas of Street, Somerset and Bristol City during the 19th and early 20th centuries and Their Impact on the Contemporary Social Environment*, Thèse de Doctorat, Bristol : Université de Bristol, 1993.

d'expression et un moyen d'officialiser leur statut. Au-delà du symbolisme émanant de l'attachement à une secte dissidente, il est à noter que la réunion des classes moyennes et ouvrières sur les bancs des chapelles a pu contribuer à forger certains liens d'identification et de reconnaissance. Il est raisonnable de penser que les industriels locaux et les chefs d'entreprises qui se retrouvent en dehors du travail à la chapelle avec les ouvriers s'installent dans une relation qui n'est pas seulement celle d'opposition ou de divergence d'intérêts. De fait, on peut imaginer que les sentiments d'antagonisme, d'opposition, de différence avec l'autre ont pu se faire moins marqués. Des liens d'un degré supérieur se forment dans le rejet d'une église officielle et dans l'appartenance à une secte minoritaire.

Enfin, comme nous le verrons par la suite, nombre de ces membres de classes moyennes, influencés par leurs croyances religieuses, s'investissent largement dans l'aide caritative et l'action sociale afin d'améliorer le quotidien des plus défavorisés. En effet, les familles les plus influentes de Bristol, tant au niveau économique que civique, appartiennent toutes à l'une des grandes congrégations religieuses et y exercent parfois même des charges cléricales. Elles font montre au XIX<sup>e</sup> siècle d'un grand paternalisme à l'égard de leurs employés et s'investissent ardemment dans les nombreuses associations caritatives et culturelles de la cité. Tous ces actes de philanthropie, qui seront l'objet d'un chapitre ultérieur, trouvent une origine dans un attachement à des valeurs religieuses, mais participent surtout à entretenir une proximité, un lien entre les classes moyennes et les classes ouvrières et vont conditionner leurs relations.

Nous venons ici de mettre en évidence plusieurs facteurs à avoir conditionné et façonné les relations sociales à Bristol. L'étude de l'économie locale nous a révélé qu'en conservant un système de production en petits ateliers et grâce à la diversité de la production, l'ordre social de la ville s'est trouvé protégé. La révolution industrielle et son cortège de bouleversements que sont la mécanisation, la production à grande échelle, l'apparition de l'ouvrier d'usine et la spécialisation de la production n'affectent la capitale du sud-ouest que modérément. Par conséquent, les perturbations sociales liées à ces changements se voient également amoindries. Grâce à ce développement spécifique, l'ordre et les rapports sociaux sont préservés.

L'analyse du profil de l'emploi a quant à lui fait apparaître la fragmentation de la classe ouvrière locale et nous permet de suggérer que celle-ci aura naturellement plus de mal à s'organiser et à développer un sentiment d'unité vécue nécessaire à la naissance d'une conscience de classe. L'hétérogénéité des corps de métiers, des salaires, des conditions de travail et de l'expérience professionnelle, atrophie la capacité des ouvriers à se fédérer et à développer une identité ouvrière type. Par conséquent, le manque d'unité de la classe ouvrière empêche cette dernière de se penser et d'agir comme un groupe entièrement opposé à la classe moyenne. Les antagonismes de classes ont du mal à émerger et ne se manifestent pas clairement.

En nous tournant vers la classe moyenne nous avons montré que celle-ci était déjà puissante et très présente dans les affaires politiques, civiques et culturelles de la cité depuis plusieurs siècles et que, de fait, le pouvoir que cette dernière exerce sur la ville à l'époque victorienne ne surprend pas la population locale. Il s'agit en réalité d'une situation héritée du passé qui, au lieu de représenter une rupture ou un changement radical, traduit plutôt une continuité. Nous suggérons ici que cette continuité a conditionné positivement les rapports entre les classes à l'époque victorienne et a permis de limiter les schémas conflictuels.



Enfin, la tradition religieuse de Bristol a-t-elle également joué un rôle dans les relations de classes, diffusant le message de l'acceptation de l'ordre établi. De plus, le non-conformisme, en rassemblant la classe moyenne et la classe ouvrière, favorise une réunion symbolique de ces deux parties. Les conclusions ici énoncées nous montrent que Bristol offrait un terrain propice à l'établissement de relations sociales plus consensuelles que conflictuelles.

## **DEUXIÈME PARTIE**

### **2 Un consensus social institutionnalisé**

La première partie de cette thèse a permis de dresser le portrait de la ville de Bristol au XIX<sup>e</sup> siècle et de montrer dans quelle mesure elle présentait un terreau propice à l'établissement de relations consensuelles entre les classes. Les caractéristiques de son économie, de ses secteurs d'emploi et sa ferveur religieuse sont autant d'éléments ayant favorisé une certaine souplesse des relations sociales. Cependant, ce contexte seul, s'il a pu encourager et permettre le développement de relations moins conflictuelles entre les classes, ne suffit pas à leur établissement. Il est d'autres phénomènes qui ont activement permis le rapprochement entre les classes. Ce sont donc les actions sciemment mises en place afin d'opérer un tel rapprochement qui méritent ici notre attention. On pensera notamment aux institutions culturelles et associatives, laïques ou religieuses, à l'image des « Working Men's Clubs », des « Bible missions » ou les « YMCA » par exemple, puisque l'un de leurs desseins avoués était de mettre en relation les classes afin « d'élever » les masses populaires. De plus, il convient de noter qu'il existe certaines configurations, où la nature même de la sphère d'interaction dicte à son tour une relation d'étroite collaboration entre les classes. On soulignera à ce titre toute activité relevant de la philanthropie et de l'action caritative.

Ce second volet de la recherche vise ainsi à étudier quelques-unes des institutions locales qui ont pu encourager le consensus social en incitant au regroupement et à la coopération entre classes. Les rapports sociaux ne se limitent au monde du travail et de l'industrie. La sphère publique offre de nombreuses situations de cohabitation des classes. Ainsi dans les domaines du loisir, de la culture, de l'éducation et des œuvres caritatives par exemple, les classes sociales peuvent s'inscrire dans divers schémas relationnels. En étudiant ces domaines, nous serons en mesure de déterminer quels types de rapports se sont instaurés entre les agents.

L'objectif des chapitres qui suivent sera de montrer que dans ces sphères d'interaction, les rapports de coopération, d'interdépendance, de domination et de déférence sont souvent plus présents que la dialectique du conflit pur. Ils apparaissent comme autant de types de rapports favorisant l'établissement d'un consensus plutôt que l'entretien d'antagonismes.

Nous nous attacherons donc à démontrer qu'à Bristol l'action des classes bourgeoises auprès des ouvriers est particulièrement développée et que cela a pu en une certaine mesure contribuer à renforcer l'ordre social. A ce titre, c'est probablement la tradition philanthropique et le fort investissement des classes supérieures dans l'action caritative qui illustre le mieux cette réalité. La dialectique du don implique comme nous allons le montrer des degrés d'interaction et de coopération qui peuvent favoriser la protection du consensus social et concourir à la préservation des liens de déférence ou de dépendance entretenus avant la révolution industrielle.

L'étude de la culture et de l'action philanthropique à Bristol constituera donc le premier chapitre de cette seconde partie de la thèse. Nous nous tournerons ensuite vers l'analyse des diverses institutions culturelles et récréatives créées par les classes moyennes afin d'élever et de civiliser les ouvriers. Nous nous interrogerons sur les motifs de telles actions et, en nous appuyant sur les théories du contrôle social, essayerons de comprendre comment elles ont pu participer à la préservation de l'ordre social. Enfin, une étude du paternalisme exercé par certains des employeurs de Bristol nous permettra de comprendre comment ces derniers ont pu entretenir des liens positifs avec leur main d'œuvre protégeant ainsi une fois de plus le consensus social.

## 2.1 La philanthropie et le conditionnement des relations de classes

Dans ce nouveau chapitre, nous nous proposons d'étudier l'influence de la philanthropie à Bristol. Les cultures de la charité et de l'action caritative sont profondément ancrées dans la tradition britannique à tel point que l'historien Frank Prochaska affirme que l'Angleterre est le pays possédant la plus grande culture philanthropique au monde<sup>329</sup>.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la charité est considérée comme le meilleur remède aux maux de la société et la solution la plus appropriée pour répondre aux problèmes liés à la pauvreté. Faisant partie intégrante du paysage culturel et des mœurs de la population victorienne, la philanthropie mérite ici d'être étudiée en ce qu'elle présente un cas intéressant d'interaction entre les classes.

En effet, ces diverses associations caritatives créées et financées par les élites locales et les classes moyennes établissent nécessairement un lien particulier entre ces dernières et les classes populaires. Selon le *Dictionnaire de L'Académie Française*, la philanthropie du grec « philos » (ami) et « anthropos » (homme) est d'origine morale et pousse le philanthrope, à travers la compassion, à aider l'autre. La philanthropie désigne couramment le caractère, l'attitude de celui ou celle qui s'attache par ses actes à améliorer la condition de ses semblables<sup>330</sup>. Il est utile ici de préciser que la philanthropie telle que nous choisissons de la définir implique des actions de bienfaisance ayant pour vocation de soulager la pauvreté mais n'ont pas pour fonction de réformer les mœurs et les attitudes des donateurs. En d'autres termes, nous limiterons ici l'appellation de « philanthropique » aux actions qui apportent un soutien aux nécessiteux mais qui n'essaient pas de trouver un remède

---

<sup>329</sup> Frank Prochaska, « Philanthropy » in Francis Michael L. Thompson (dir), *The Cambridge Social History of Britain*, p.357.

<sup>330</sup> *Dictionnaire de L'Académie Française*, Neuvième Edition, version informatisée. <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/generic/cherche.exe?16;s=919197735;;> (date de consultation : 15/03/2010)

aux causes de cette pauvreté. De plus, nous ne considérerons pas, à l'inverse de Prochaska, que l'entraide non institutionnalisée entre les membres des classes populaires appartienne à la philanthropie<sup>331</sup>. Tout comme Gorsky, nous estimerons que cela relève plus du domaine du mutualisme<sup>332</sup>. La philanthropie ici étudiée nécessite donc invariablement une interaction entre deux classes distinctes dans le seul objectif de combler un manque et non pas de s'attaquer aux causes de ce manque ni de réformer les habitudes et attitudes des nécessiteux afin de prévenir leurs maux.

Dans la charité comme dans le don, un schéma relationnel binaire apparaît. Les rôles sont clairement établis et le geste unilatéral suit une dynamique verticale. Si ce type de situation mérite ici que l'on s'y attarde c'est qu'au-delà de mettre en relation les deux classes qui nous intéressent, elle a pu permettre d'influer sur les perceptions et les attitudes réciproques de ces deux groupes. La forte tradition philanthropique de Bristol et l'implication toujours grandissante des classes moyennes dans l'action caritative ont-elles eu des répercussions sur l'ordre social ? Cette interrogation comporte un double niveau de questionnement : l'habitude d'une collaboration et le soutien apporté par les classes moyennes encouragent-ils le consensus entre les deux classes ? Quelles sont les motivations de ces dons et sont-ils significatifs d'un désir d'obtention d'une rétribution (obtenir le respect et l'acceptation de leur autorité) ?

Afin de comprendre et de juger de l'influence de la culture philanthropique à Bristol, il nous faudra dans un premier temps nous interroger sur l'origine de cette tradition, avant de nous pencher sur nos cas d'étude. Nous procéderons à l'analyse de trois différents profils d'actions caritatives. Enfin, nous tenterons de dégager les motivations parfois dissimulées de l'action philanthropique et nous interrogerons sur la signification du don et sur son influence sur les relations sociales. Ce travail nous permettra ainsi de mieux apprécier dans quelles mesures cette culture caritative aurait pu contribuer à favoriser le consensus social.

---

<sup>331</sup> Francis Michael L. Thompson (dir), *The Cambridge Social History of Britain*, pp.363-368.

<sup>332</sup> Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, pp. 128-134.

## 2.1.1 La tradition philanthropique nationale et locale

### 2.1.1.1 La culture philanthropique

Dans un article du *Cambridge Social History of Britain* portant sur la culture philanthropique en Grande-Bretagne, Prochaska écrit:

No country on earth can lay claim to a greater philanthropic tradition than Great-Britain. Until the twentieth century, philanthropy was widely believed to be the most wholesome and reliable remedy for the nation's ills [...] <sup>333</sup>. 357

Il faut chercher dans l'histoire même du pays l'origine de cette tradition et d'une telle implication des citoyens dans l'action caritative. L'historien Jordan explique que la dissolution des monastères au XVI<sup>e</sup> siècle fut à l'origine de ce phénomène. Dans *Philanthropy in England*<sup>334</sup>, il démontre que, suite à cette dissolution, ce ne sont plus les églises et les monastères qui aident les miséreux mais les personnes privées grâce aux legs et aux fondations. En effet, depuis la période élisabéthaine et le « Statute of Charitable Uses », les « endowed charities » deviennent l'une des principales formes de redistribution des richesses<sup>335</sup>. On crée ainsi des fondations au travers desquelles la rente et les dividendes tirés d'un loyer ou d'un placement sont attribués à un projet déterminé. C'est ce que Jordan qualifie de sécularisation de la politique sociale<sup>336</sup>. En parallèle à cette philanthropie privée, la législation Tudor à travers ses « Poor Laws » (les lois pour les pauvres de 1597-1601) instaure la fourniture d'une ultime forme de ressources auprès de laquelle les miséreux peuvent trouver une assistance<sup>337</sup>. Ces dispositions indiquent que la majorité de la misère sociale est alors soulagée et endossée par les citoyens. Ceux-ci créent des legs et des institutions destinés à préserver la vie de leurs concitoyens.

---

<sup>333</sup> Francis Michael L. Thompson (dir), *The Cambridge Social History of Britain*, p.357.

<sup>334</sup> Wilbur Kitchener Jordan, *Philanthropy in England, 1480-1660 : A Study of the Changing Pattern of English Social Aspirations*, Londres : Allen & Unwin, 1959, p.357.

<sup>335</sup> *Ibid.*, pp.117-118.

<sup>336</sup> *Ibid.*, chapitre IV, pp.143-228.

<sup>337</sup> Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, p.3.

Selon Jordan l'éthique de la responsabilité sociale va de pair en Angleterre avec les idéaux libéraux et protestants<sup>338</sup>. L'action caritative y serait une tradition que l'historien lie à l'éthique sociale des protestants, à l'idée de conscience nationale et d'obligation nationale, mais également à un désir d'imiter les actions charitables des autres puisque ainsi que le rappelle Owen : « To give or leave something to the community - a fund for the poor, an almshouse, a grammar school - came to be expected of the most prosperous Englishmen <sup>339</sup> ».

Prochaska reprend le même raisonnement lorsqu'il voit dans la culture philanthropique britannique le mélange de valeurs protestantes et libérales.

Much nineteenth century philanthropy may be seen as liberalism turning its mind to social conditions under religious pressure [...] Both liberals and evangelicals, who were often one and the same, were ardent individualists. British protestants increasingly assumed that individual behaviour determined spiritual progress, a view very much in tune with the laissez-faire ethos of the secular world in which material success corresponded to salvation. In the communion of Christianity and commerce, religious virtues resembled those of successful businessmen with an echo of the Calvinist's suspicion of wealth, which encouraged giving some of it away<sup>340</sup>.

La philanthropie serait le visage humain du capitalisme. En effet, celle-ci repose sur une conception suivant laquelle il revient à la communauté de s'occuper des ses laissés pour compte. Ainsi la culture de la charité repose-t-elle sur la confiance en la conscience individuelle et sur la valeur de cette conscience. L'Etat ne doit intervenir qu'en dernier recours puisqu'il ne s'agit pas là de son rôle fondamental. En effet, l'Etat n'étant qu'une création artificielle nécessaire pour défendre les intérêts britanniques et exercer une répression quand cela est justifié, il ne saurait être capable d'action rédemptrice. Il ne s'agit pas là de ses attributions. En revanche, il est du devoir de la communauté de s'occuper de ses membres. La

---

<sup>338</sup> Wilbur Kitchener Jordan, *op cit.*, pp.151-154.

<sup>339</sup> David Owen, *English Philanthropy 1660-1960*, Cambridge, Mass : Harvard University Press, 1965, p.2.

<sup>340</sup> Frank Prochaska, *The Voluntary Impulse : Philanthropy in Modern Britain*, London : Faber, 1988, p.24.



réticence de l'Etat à investir dans la fourniture d'une assistance sociale est un stimulus important de la philanthropie<sup>341</sup>.

La culture de la philanthropie trouve donc ses racines dans l'histoire de la Grande-Bretagne. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la participation aux œuvres de charité fait partie intégrante de la vie des citoyens et permet une considérable redistribution des richesses. L'époque mid-victorienne représente l'âge d'or de cette culture. L'action caritative y atteint son apogée puisqu'alors la majorité des communautés se trouvent dotées de « dorcas », de « Mother's meetings », de « Bible societies » qui se réunissent chez les habitants ou à l'église, auxquelles s'ajoutent les associations caritatives volontaires possédant des objectifs ciblés tels que les « lying-in societies » pour les femmes enceintes et autres « blankets clubs », « coal clubs » ou « medical clubs »<sup>342</sup>.

Par ailleurs, une étude menée sur les dépenses des foyers issus des classes moyennes en 1840, fait apparaître que secondant la nourriture, les œuvres caritatives représentent la deuxième dépense la plus importante de ces familles. Une seconde étude portant cette fois sur les ouvriers et les artisans révèle qu'une famille sur deux souscrivait hebdomadairement à une association et qu'un quart d'entre eux donnait à l'église ou la chapelle<sup>343</sup>.

Le rapport de Manchee<sup>344</sup> laisse clairement apparaître qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Bristol possède une multitude de fondations en tous genres. De plus, la ville porte l'empreinte de grands philanthropes dont la mémoire continue à influencer l'action des Victoriens<sup>345</sup>. Enfin, le rapport sur la condition des pauvres à Bristol ainsi

---

<sup>341</sup> Voir Robert John Morris, « Voluntary societies and British Urban Elites », article déjà cité.

<sup>342</sup> Frank Prochaska, *The Voluntary Impulse*, p.41.

<sup>343</sup> Francis Michael L. Thompson (dir), *The Cambridge Social History of Britain*, p.358.

<sup>344</sup> Thomas John Manchee (ed.), *The Bristol Charities, Being the report of the Commissioners for Inquiring Concerning Charities in England and Wales*, i, ii, Bristol, 1831.

<sup>345</sup> Helen Meller écrit à ce sujet : « The munificence of one of the city's greatest seventeenth century benefactors, Edward Colston, was freshly impressed on the minds of leading citizens each year, through the activities of the Colston Commemoration Societies, established in the eighteenth century. » Helen Meller, *op cit.*, p.74.

que les annuaires contemporains stipulent clairement l'omniprésence de la tradition philanthropique à Bristol :

There is perhaps, no city in England which has witnessed more devoted Christian work of late years than Bristol. There is also at present great activity in religious and philanthropic work in our ancient city<sup>346</sup>.

Bristol has long stood at the head of all other cities for the number, magnitude, and diversity of its benevolent institutions. By their operations, almost every description of existing evils among the industrious classes are remedied: -The sick are visited, the destitute stranger as well as the impoverished citizen, is relieved, and instruction is provided, for both the adult and juvenile population. Besides the income of the endowed institutions it is estimated that £50000 a year is raised by voluntary contributions to various objects<sup>347</sup>.

Bristol apparaît dès lors comme une ville à la tradition philanthropique historique ; les associations caritatives sont omniprésentes dans la cité et s'inscrivent véritablement dans sa culture. Si cette tradition trouve son origine dans l'histoire, sa popularité en revanche s'explique certainement par le lien fondamental unissant l'action caritative, la charité à la religion. Comme nous l'avons précédemment illustré, Bristol demeure au XIX<sup>e</sup> siècle une des villes les plus religieuses du royaume. L'omniprésence de cette culture chrétienne a probablement fortement contribué au développement exponentiel de legs, d'associations de bienfaisance et de fondations.

Rappelons que le terme charité est une francisation du latin chrétien *caritas* « amour du prochain » qui traduit le grec « agapê » et prend ensuite de sens de don, d'aumône. La charité est la troisième et la plus grande des vertus qui désigne l'amour du croyant pour Dieu et du prochain à cause de Dieu<sup>348</sup>. L'idée de participer aux bonnes œuvres et de venir en aide à son prochain est donc universellement partagée par les chrétiens. La notion de « charité » devient de ce fait fondamentale aux préceptes des différentes dénominations chrétiennes. Cependant, c'est le renouveau évangélique qui, à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, met l'accent sur le sacrifice personnel et les bonnes œuvres. Ce renouveau traverse toutes les dénominations et insiste sur le devoir du croyant d'aider son prochain. Pour ces

---

<sup>346</sup> *Report of the committee to Inquire into the Condition of the Bristol Poor*, p.19.

<sup>347</sup> *Mathews's Annual Bristol Directory*, 1852, p.336.

<sup>348</sup> Claude Blum (dir.), *Le Nouveau Littré*, Paris : Garnier, 2006, p.227.

derniers, même l'action caritative la plus triviale peut être hautement symbolique et investie d'une véritable valeur. Prochaska explique du courant évangélique

[it] was intensely emotional and left its adherents obsessed with human depravity and the ideal of Christian perfection, whose very elusiveness animated conduct. Bible-centered, passages of scriptures such as 'charity never faileth' and 'I was sick and ye visited me' had an awesome immediacy to those from whom works were a sign of redemption<sup>349</sup>.

De plus, l'éthique sociale calviniste favorise-t-elle aussi l'investissement personnel du croyant dans l'action caritative :

with its stress on stewardship of one's wealth, [it] had much to do with developing habits of giving in the first place<sup>350</sup>.

Ajoutons enfin qu'à travers la diffusion du méthodisme et des préceptes de Wesley, l'idée selon laquelle la rédemption et le rachat sont possibles par la bonne action a pu également aider à renforcer les élans philanthropiques des croyants<sup>351</sup>.

Nous pouvons ainsi suggérer que la participation aux œuvres de bienfaisance, si répandue sous l'ère victorienne, est en partie le fait du mouvement du renouveau évangélique. Dans le cas précis de Bristol, l'impact de ce renouveau est tout à fait retentissant notamment grâce au rôle très particulier de John Wesley. Ce particularisme religieux a pu encourager la culture de la tradition philanthropique et favoriser le développement de nombreuses œuvres de bienfaisance<sup>352</sup>.

---

<sup>349</sup> Frank Prochaska, *The Voluntary Impulse*, p.22.

<sup>350</sup> David Owen, *op cit.*, p.3.

<sup>351</sup> Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, p.46.

<sup>352</sup> Toutes les dénominations sont impliquées dans la charité mais suivant leur dogme elles favorisent certaines causes. Les unitariens s'investissent dans l'éducation, les congrégationalistes et les méthodistes dans la tempérance. Pour les dissidents, les catholiques, les femmes et les ouvriers, le choix de l'activité caritative revêt une importance toute particulière car ces « minorités » sont exclues du monde politique pendant une grande partie du siècle victorien. La philanthropie contribue dans un sens à leur intégration et fournit une sphère d'expression et d'action.

### 2.1.1.2 Une nécessité matérielle

Outre ces considérations historiques et religieuses, il est indéniable que les conditions matérielles et économiques de l'époque ont joué un rôle prépondérant dans la croissance et le développement des associations caritatives. Dans un contexte de transformation économique et d'urbanisation massive engendrées par la révolution industrielle, les besoins d'assistance sociale sont accrus. La croissance démographique débridée, l'exode rural, la multiplication des quartiers ouvriers où se concentre la pauvreté, l'insalubrité et les problèmes sanitaires liés au bouleversement que représente la révolution industrielle sont autant de phénomènes auxquels se trouvent confrontés les Victoriens. Pour pallier ces maux, le recours à l'aide privée et à la charité s'impose tout naturellement dans les esprits. Dans une étude menée sur les villes de Leeds, Newcastle et Edinburgh, Morris explique notamment que la majorité des associations créées à l'époque furent fondées en réponse à des crises urbaines : le typhus, les épidémies, la famine, les épisodes de dépression économique<sup>353</sup>.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, il est admis que l'action sociale fondée sur le volontariat représente le remède le plus fiable et le plus recommandable à la détresse et aux problèmes sociaux. Prochaska écrit :

Despite reservations about the organization and accomplishments of voluntary effort, few doubted that it was the surest hedge against misfortune and indispensable to social progress. Thus there were enormous pressures on individuals of all ranks to contribute time and money to charitable causes. In this atmosphere, the financial resources of philanthropy, which far exceeded the gross expenditure on poor relief, expanded each year<sup>354</sup>.

---

<sup>353</sup> Voir Robert John Morris, « Voluntary societies and British Urban Elites », article déjà cité.

<sup>354</sup> Frank Prochaska, *The Voluntary Impulse*, p.40.

### 2.1.1.3 Evolution de la philanthropie: des fondations aux œuvres de bienfaisance associatives

Jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, une importante partie de l'assistance accordée aux pauvres s'effectue par le biais des célèbres « endowed charities », c'est-à-dire les nombreux legs et fondations créés et financés par les citoyens philanthropes.

Endowed charities were those which operated through the establishment of trusts, either in deed or will, by which some form of capital was bequeathed, yielding and annual return to be directed at the donor's chosen target<sup>355</sup>.

Ce type de fondations représente à l'époque une des manières d'organiser la distribution d'aide caritative. Elle vient s'ajouter aux dons ponctuels du type de l'aumône distribuée par nombre de citoyens, mais aussi à l'aide accordée par l'Etat sous l'égide des lois pour les pauvres. Le travail de Gorsky sur les fondations de Bristol démontre qu'aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, le nombre de legs est particulièrement élevé. Dans les années 1680, soixante cinq associations de ce genre sont créées, dans les années 1720, soixante trois et dans la décennie 1760, quarante huit<sup>356</sup>. Pour assurer la continuité et la survie de ces legs, l'administration de ces derniers est placée sous l'autorité de la paroisse, d'une chapelle dissidente ou encore de la corporation. L'argent est généralement investi dans le soulagement de la misère ou de la maladie à travers le versement d'allocations de charbon, d'argent, de pain, de vêtements ou d'allocations spéciales pour les personnes âgées ou les veuves par exemple. Les fonds peuvent également être alloués à la création d'orphelinats et d'hospices, ou encore à l'éducation, aux travaux publics, aux frais d'apprentissage, au financement de sermons et du salaire du pasteur. Les emplois sont extrêmement variés<sup>357</sup>.

Cependant, à l'époque victorienne, ce type d'assistance se voit progressivement dépassé par une autre forme d'institutions : les associations

---

<sup>355</sup> Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, p.50.

<sup>356</sup> *Ibid.*, p.49.

<sup>357</sup> James Fawckner Nicholls et John Taylor, *op cit.*, pp.250-254.

caritatives reposant sur le rassemblement des dons. Certains ont vu dans ce changement l'expression du découragement des testateurs face au nombre toujours grandissant de pauvres, alors que d'autres ont dénoncé la corruption de l'administration de ces legs<sup>358</sup>. Owen explique pour sa part que ces nouvelles associations caritatives ont été inspirées par le développement des « joint companies » commerciales. Lorsqu'il apparut que l'on pouvait financer une activité commerciale en rassemblant de petites sommes, il sembla tout aussi possible que ce système serve également à subvenir aux besoins de la communauté. Les Britanniques s'aperçoivent de fait des avantages liés à la mise en commun des ressources et décident de rassembler leurs efforts par le biais d'associations volontaires. C'est ce qu'Owen nomme « associated philanthropy »<sup>359</sup>.

Ce type d'institutions caritatives se multiplie à l'époque victorienne et il n'est une affliction ou un mal qui ne trouve une association dédiée à son soulagement (vieillesse, maladie, pauvreté, délinquance, handicap). Ces dernières feront par la suite l'objet d'un développement détaillé dans notre travail.

#### 2.1.1.4 *Un complément de la loi pour les pauvres*

Ce chapitre introductif à la culture philanthropique de Bristol ne saurait être complet sans que nous ne mentionnions la loi pour les pauvres et la manière dont l'Etat répondait aux problèmes de la pauvreté. Il faut bien garder à l'esprit comme le rappelle Norman McCord que l'assistance fournie par l'Etat par le biais de la « Poor Law » ne représente à l'époque qu'une fraction infime de l'ensemble des aides allouées aux nécessiteux<sup>360</sup>. Le secours public est fortement renforcé par celui établi par le privé. La révolution industrielle et l'accroissement démographique fulgurant résultant de cette transformation de l'économie prennent place au sein d'une société essentiellement rurale et décentralisée, dont les techniques dans les domaines de gouvernement et d'administration officielle demeurent assez limitées.

---

<sup>358</sup> Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, p.39 ; Voir Norman McCord, « The Poor Law and Philanthropy » in Derek Fraser (dir.), *The Poor Law in the Nineteenth Century*, Londres : Macmillan, 1976, pp.87-110.

<sup>359</sup> David Owen, *op cit.*, p.3.

<sup>360</sup> Voir Norman McCord, « The Poor Law and Philanthropy », article déjà cité.

Les efforts déployés par la société ne sont ordinairement pas organisés de façon officielle et il est peu surprenant que la réponse aux problèmes sociaux provienne en majorité non pas de l'Etat mais des énergies locales et privées sur lesquelles reposent les développements de la Grande-Bretagne sous l'ère de la révolution industrielle<sup>361</sup>.

Ainsi les chiffres officiels le confirment-ils, il existe une véritable complémentarité entre ces deux sphères. Le rapport de la commission d'enquête sur les pauvres à Bristol stipule qu'en 1883 l'aide fournie par les Poor laws s'élève à £55 500 alors que la charité privée rassemble les fondations (estimées à £50 000) puis les associations caritatives volontaires au budget de £38 000, les associations de Colston avec £3000 et enfin les aumônes (les dons faits à l'individu de manière informelle) qui s'élèveraient à £50,000<sup>362</sup>. L'assistance privée génère donc beaucoup plus de fonds que l'assistance publique<sup>363</sup>.

Pour comprendre ce phénomène il nous faut revenir sur l'histoire des lois pour les pauvres et de l'assistance publique. En 1834, le gouvernement met en place la « New Poor Law » qui amende le texte original et transforme les premières législations élisabéthaines de 1601. A l'origine, les premières lois pour les pauvres stipulaient que le secours aux nécessiteux incombait à la paroisse. Il n'existait pas de système centralisé ou unique d'assistance publique. Au contraire, chaque paroisse avait le devoir de collecter des impôts (les « poor rates ») afin de financer l'aide aux pauvres de sa juridiction. Cette aide pouvait être dispensée sous forme de « out-door relief », c'est-à-dire qu'une somme d'argent ou une quantité de pain ou de charbon était distribuée à qui de droit ou bien de « indoor relief », ce qui signifie que les pauvres étaient pris en charge dans des hospices, des hôpitaux, des maisons pour les pauvres ou des orphelinats suivant leur cas. Toutes ces aides étaient

---

<sup>361</sup> *Ibid.*, p.87. L'article précité propose une explication détaillée de la complémentarité entre l'assistance publique et l'assistance privée et de nombreuses illustrations d'actions philanthropiques privées complémentaires à la « Poor Law ».

<sup>362</sup> *Report of the Committee to Inquire into the Condition of the Bristol Poor*, p.179.

<sup>363</sup> Martin Gorsky, « Experiment in Poor Relief in Bristol 1816-1817 », *The Local Historian*, Vol 25, 1995, p.18.

financées par la paroisse et par la collecte des « poor rates »<sup>364</sup>. Ce système, s'il permettait d'entretenir un sentiment d'appartenance à une communauté et un lien entre les pauvres d'une paroisse et leurs bienfaiteurs, possédait également le désavantage de représenter une charge financière importante pour une partie de la population.

En 1798, Thomas Malthus développe l'idée selon laquelle l'assistance aux pauvres permettrait l'accroissement de cette classe et favoriserait leur croissance démographique. De plus, les guerres contre la France (1793-1815) font augmenter les charges et les impôts pour financer l'assistance publique<sup>365</sup>. Devant l'augmentation des « poor rates », les nouvelles classes bourgeoises récemment affranchies pressent le parlement, en 1832, de nommer des commissaires afin d'enquêter sur le problème<sup>366</sup>. Leurs rapports, influencés par Edwin Chadwick,

---

<sup>364</sup> Avant l'effort de réorganisation totale du système d'assistance aux pauvres en 1834 et le Municipal Corporation Act de 1835, l'aide publique et l'aide privée sont administrées par le biais des paroisses. Elles sont à la fois chargées de collecter les « poor rates » et de les redistribuer aux nécessiteux de leur juridiction mais sont aussi chargées de gérer les fondations, les legs et les dons privés qui sont placés par des bienfaiteurs privés sous leur égide. Ce sont les membres de ce que l'on appelle les « select vestries » (une coterie de notables de la paroisse) que Gorsky qualifie de « self-perpetuating clique of the leading citizens of the parish » qui sont à la fois chargés de collecter les impôts pour les pauvres, d'administrer le patrimoine de l'église, et de gérer les legs. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la paroisse en temps qu'unité de gouvernement local perd toute pertinence et crédibilité. La responsabilité des « poor rates » lui est ainsi retirée et, sous la nouvelle loi pour les pauvres, est attribuée aux « Poor Law guardians ». Le pouvoir est donc transféré. D'autre part, avant 1835, comme le montre le recensement des œuvres caritatives de Manchee, la corporation est elle aussi chargée de l'administration d'autres fondations et legs privés. Une fois de plus, le remaniement du Municipal Corporation Act place ces derniers sous le contrôle de « Municipal Charity Trustees » et non plus de la corporation. Pour une étude détaillée des débats et querelles politiques engendrées par ces réformes de l'administration de l'aide caritative, lire Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, chapitres 3 et 4.

<sup>365</sup> Ajoutons qu'en 1795, le Speenhamland System est introduit suite à une crise économique et à l'augmentation de la misère. Grâce à ce système on remet une allocation aux travailleurs qui gagnent moins que le revenu minimum établi afin de compenser leur salaire. Le montant de cette allocation est indexé sur le prix du pain et la taille de la famille du prestataire. Ce système n'est pas sans engendrer de nombreux problèmes puisqu'il permet aux employeurs de conserver les salaires anormalement bas sachant qu'ils seront complétés par l'allocation. Le système encourage les familles nombreuses et dissuade les travailleurs de déménager pour trouver du travail sous peine de perdre leurs droits dans leur paroisse d'appartenance. Richard Tames, *op cit.*, p.109.

<sup>366</sup> A ce sujet, Gorsky rappelle que ce désir de réforme du système d'administration de l'aide aux pauvres représente avant tout pour cette classe bourgeoise montante un moyen d'exister politiquement et de veiller au transfert des pouvoirs. Les Tories et les anciennes élites qui dirigent à la fois la corporation de Bristol mais aussi toutes les « select vestries » sont accusés de corruption, de mauvaise gestion des fondations, de détournement de fonds. Nouvellement affranchies, les classes moyennes sous couvert d'une dénonciation de pratiques de corruption et d'incapacité cherchent à devenir les nouveaux gestionnaires de cette aide afin d'acquérir plus de poids politique. Les nouveaux



débouchent sur le « Poor Law Amendment Act » de 1834. Suite à ce nouveau texte, ce ne sont plus les paroisses qui ont la charge de fournir une assistance publique mais des districts : les « Poor Law Unions ». A Bristol les dix-huit paroisses qui jusqu'alors veillaient à la distribution d'une aide publique sont remplacées par trois unions : « the Incorporation of the Poor », « the Guardians of Clifton Union » et « the Bedminster Guardians<sup>367</sup>. » Le système est ainsi simplifié et placé sous l'administration et le conseil de « Poor Law Guardians ». Ce nouveau système repose sur une politique de dissuasion et sur ce que les contemporains appellent le « workhouse test ». A partir de 1834, « les workhouses », les hospices d'accueil pour les pauvres inaugurent une politique drastique qui permet de tester et de mesurer les véritables besoins des individus en présumant que seuls ceux qui ne pourraient faire autrement et connaîtraient une vraie indigence en viendraient à recourir à la workhouse<sup>368</sup>.

At the heart of this Poor Law was the well-regulated workhouse. It was supposed to care for those too infirm or sick to be able to work while driving those able to do so to seek employment and provide for themselves and their families without help from the parish either in cash or kind. To achieve this last end the workhouse was to be made wholly unattractive by expecting able-bodied inmates to endure long hours of monotonous labour such as stone breaking for very little pay and to obey a plethora of rules of a disciplinary nature somewhat akin to those in a prison. The notion was to deter the able-bodied from seeking relief and hence reduce the burden on the ratepayer<sup>369</sup>.

C'est ainsi que l'on comprend la nécessité de l'existence d'une assistance caritative privée. Goodlad souligne effectivement le fossé séparant une aide distribuée mécaniquement purement sur des critères économiques et une aide empreinte de solidarité et de philanthropie<sup>370</sup>. L'assistance fournie par l'Etat ne

---

Municipal Charity Trustees comptent dix-huit libéraux contre trois Tories et Gorsky note ainsi que « the Municipal Corporation Acts are understood as a transfer of power to the newly enfranchised middle class: the displacement of old 'co-optive oligarchies' by 'Dissenters and shopkeepers'. » Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, p.77.

<sup>367</sup> Pour une histoire détaillée de la loi pour les pauvres à Bristol voir David Large, *Bristol and The New Poor Law*, Bristol : Bristol Branch of the Historical Association, 1995 ; Moira Martin, « Managing the Poor : The Administration of Poor Relief in Bristol in the nineteenth and twentieth centuries » in Madge Dresser et Philip Ollerenshaw (dir.), *op cit.*, pp.156-184.

<sup>368</sup> Lauren M. E. Goodlad, *op cit.*, p.592, Jacques Carré, « Le Workhouse Victorien : Punition et Assistance », in *Revue Française de Civilisation Britannique*, Vol 6, N°2, Paris : CRECIB, 1991, p.39 et pp.42-43. Voir annexe 4 pour les règles d'admission à la « workhouse » de Bristol.

<sup>369</sup> David Large, *Bristol and the New Poor Law*, p.1.

<sup>370</sup> Lauren M. E. Goodlad, *op cit.*, p.593.

répond qu'aux cas extrêmes auxquels une association caritative ne pourrait fournir un soutien suffisant. C'est dans cette configuration précise qu'il faut comprendre l'étroite « collaboration » ou tout au moins le lien organique qui relie l'assistance publique à la philanthropie<sup>371</sup>.

C'est pourquoi, comme le montrent les chiffres précédemment cités, cette aide allouée grâce à la nouvelle loi pour les pauvres ne représente guère qu'une fraction de l'ensemble des sommes amassées pour aider les miséreux. La charité et la philanthropie permettent de compléter la politique gouvernementale qui peut être comparée à un service d'assistance minimum<sup>372</sup>. Il ne s'agit donc pas de sphères totalement étrangères l'une à l'autre mais bien de deux facettes complémentaires. D'ailleurs, comme le fait remarquer McCord, on notera très souvent que les gardiens de la loi pour les pauvres sont aussi très souvent à la tête de l'administration d'associations volontaires privées<sup>373</sup>.

Ces diverses remarques nous permettent ainsi de mieux apprécier les raisons pour lesquelles la tradition de la philanthropie était si importante au XIX<sup>e</sup> siècle et comment elle put occuper une place si essentielle au sein de la culture victorienne. A Bristol, il semblerait que cette tradition ait été encore plus marquée que dans bon nombre de villes pour des raisons, comme nous l'avons démontré, à la fois historiques et religieuses. S'ajoute à cela la présence d'une classe moyenne composée de marchands, d'industriels et de professions libérales plus importante que la moyenne nationale et qui représente donc potentiellement un plus grand nombre de philanthropes. Ce phénomène se superpose à un autre fait, celui d'une proportion plus élevée de pauvres à Bristol que dans nombre d'autres cités. Dans un rapport parlementaire de 1855 étudiant le montant versé par chaque individu imposable pour subvenir aux besoins des pauvres dans cinquante-cinq des unions les plus peuplées du pays (Londres exclue), il apparaît que c'est à Bristol que les

---

<sup>371</sup> On notera à ce titre que l'action philanthropique privée pénètre parfois la sphère de la « workhouse » comme le relate la presse. Lors de la remise annuelle de prix et de livres aux enfants de la workhouse de l'union de Bristol, un concert est organisé, des bénévoles préparent un dîner, décoorent et donnent des cadeaux aux enfants. *Bristol Times and Mirror*, 9 Janvier 1889.

<sup>372</sup> Voir Martin Gorsky, « Experiment in Poor Relief in Bristol 1816-1817 », pp.17-29.

<sup>373</sup> Derek Fraser, *op cit.*, p.100.

impôts prélevés sont les plus élevés<sup>374</sup>. David Large reprend en effet les dires d'Elisha Robinson lors d'une réunion de la « Corporation of the poor » qui explique qu'il y avait plus de pauvres pour mille habitants à Bristol qu'ailleurs. A une extrémité de l'échelle on note une personne sur quatorze recevant une aide dans la vieille ville de Bristol contre une sur soixante-dix dans l'union d'Ashton-under-Lyne<sup>375</sup>.

Encore une fois, c'est l'amalgame de tous ces paramètres qui nous permet de comprendre pourquoi l'action caritative était si répandue à Bristol dans la période qui nous intéresse. Après avoir ici évoqué et expliqué l'origine de cette tradition, nous nous proposons de nous intéresser à plusieurs cas d'études concrets et d'analyser un échantillon d'associations caritatives locales.

Les objectifs de cette démarche sont multiples. Il s'agira dans un premier temps de nous intéresser à l'identité des philanthropes avant d'étudier le fonctionnement des différentes associations qu'ils dirigent et financent. Nous nous efforcerons de distinguer plusieurs types d'associations de bienfaisance selon les maux auxquels elles s'attaquent. Nous examinerons leur fonctionnement et leur mode d'organisation avant de nous interroger sur les motifs de telles actions. Ces questions déboucheront sur de plus larges interrogations au sujet de l'impact de cet investissement caritatif sur les relations de classes.

#### *2.1.1.5 L'identité des philanthropes*

Cette étude de la tradition philanthropie britannique est intimement liée aux rapports de classes et aux rapports sociaux puisqu'il s'agit d'une interaction entre une classe de bienfaiteurs et un groupe de bénéficiaires. Il semble donc judicieux à ce niveau de notre analyse de nous intéresser plus concrètement à l'identité de ces donateurs. Pour ce faire, il nous suffit de nous référer aux rapports annuels des diverses associations caritatives puisque l'identité des administrateurs et des donateurs y est régulièrement indiquée. De même les annuaires qui recensent,

---

<sup>374</sup> David Large, *The New Poor Law in Bristol*, p.28.

<sup>375</sup> *Id.*

année après année, une partie des associations caritatives présentent-ils les objectifs des dites institutions mais aussi le nom et le titre des présidents et gestionnaires de ces dernières.

Il n'est pas surprenant de lire dans le rapport d'enquête sur la condition des pauvres que les démunis « receive charity from the middle as well as the upper classes »<sup>376</sup> et pour nous en convaincre, nous pourrions considérer les associations qui suivent dont les informations sont tirées des annuaires de Mathews de 1852 et 1874 :

- National Benevolent Institution* : Patroness, the Duchess Dowager of Beaufort
- Clifton Parochial and District Visiting Society*: conducted by a Committee of sixteen ladies and nineteen gentlemen [tous titrés Esq]
- Gloucestershire Society*: Edward Sampson Esq, president.
- Shipwrecked Fishermen and Mariners' Benevolent Society*: President, His Grace the Duke of Beaufort, Vice-presidents: Right Hon. Earl Fitzhardinge ; Hon F.H.F Berkeley, MP ; and P.W.S Miles Esq
- Diocesan Visiting Society*: Patron, the Lord Bishop of the Diocese, Treasurer, A.F. Woodward Esq, Secretary, Rev T.G. Luckock<sup>377</sup>

On notera la récurrence du terme « Esquire » qui indique le statut privilégié de nombre de ces philanthropes. Ce titre fait référence à un rang social supérieur à celui du gentleman et désigne la petite noblesse. De plus, les indications d'une fonction cléricale ou encore les titres aristocratiques démontrent que les présidents et mécènes des associations caritatives appartiennent à l'élite locale. Dans un ouvrage intitulé *History of the Grant Giving and Almshouse Charities*<sup>378</sup>, il est fait mention des charités qui avaient autrefois été placées sous la tutelle de la corporation et sont passées aux mains des fameux « Trustees of Bristol Charities » en 1835<sup>379</sup>. Une liste de ces conseillers indique leur occupation et le nombre

---

<sup>376</sup> *Report of the Committee to Inquire into the Condition of the Bristol Poor*, p.141.

<sup>377</sup> *Mathews's Annual Bristol Directory*, 1852, 1874.

<sup>378</sup> BRL 726.50 ARR, *History of the Grant Giving and Almshouse Charities*, Bristol : Bristol Charities, 2004.

<sup>379</sup> Les associations caritatives sous la tutelle de la corporation passent sous l'égide des « Trustees of Bristol Charities » en 1835. Il y a trois écoles financées par des fondations, trois hospices et cinquante-sept autres associations caritatives (principalement des dons aux pauvres). Le document les présente de la sorte : « they were classified as : loan money (16) ; money and gifts to parish poor (11); miscellaneous (11) ; provision of sermons (6); setting the poor to work (4); help to poor tradesmen (6); aid to poor prisoners (4); aid to almshouse poor (3); gifts to the blind (93); almshouses (2); aid for poor lying-in women (2). » BRL 726.50 ARR, p.6.

d'années pendant lesquelles ils ont occupé leur fonction. Les informations présentées sont précieuses car elles illustrent la présence des nouvelles classes moyennes dans le contrôle des associations de bienfaisance.

Richard Ash 1836-50: Attorney; George Bengough 1836-50: Attorney; Samuel Brown 1836-52 Tanner; Thomas Carlisle 1836-65: Wholesale haberdasher; Michael H. Castle 1836-91: Distiller; James Cunningham 1836-63: Merchant; Thomas Davies 1836-59: Merchant; Robert Fiske 1836-59: Wholesale grocery Merchant; Charles Bowles Fripp 1836-49: Merchant; Sir John Kerle Haberfield 1836-49: Attorney; William Harwood 1836-48: Merchant; William Herapeth 1836-68: Philosophical chemist; Thomas Powell 1836-72: Corn merchant; George E. Sanders 1836-51: Wholesaler; John Savage 1836-65: Sugar Refiner; Richard Smith 1836-43: Surgeon; William M. Taunton 1836-50: Barrister; George Thomas 1836-39: Wholesaler; William Tothill 1836-75: Manufacturing chemist; Harman Visger 1836-67: Merchant; James Wood 1836-46: Insurance Broker<sup>380</sup>.

Ici, ce sont principalement les marchands, les industriels et les professions libérales qui composent la classe des philanthropes. Gorsky se livre quant à lui à un type de recensement similaire lorsqu'il établit un tableau des secrétaires et trésoriers des associations volontaires de Bristol en 1841 et 1883. Les résultats sont éloquentes :

#### **Occupations des secrétaires et des trésoriers des associations volontaires de Bristol en 1841 et en 1883**

	<b>1841</b>	<b>1843</b>
	%	%
Prof. libérales	18.2	20.4
Clergé	27.3	16.7
Gentleman/ Lady	18.8	25
Commerce	13	10.2
Service (armée)	4.5	4.6
Charity workers	3.2	5.6
inconnu	14.9	17.6

Source : Martin Gorsky, *Charity, Mutuality and Philanthropy*, p.269.

<sup>380</sup> BRL 726.50 ARR.

Un cinquième des individus répertoriés est issu des professions libérales. Ils possèdent à la fois le statut et les revenus qui les prédisposent favorablement à l'implication dans le volontariat. On notera également la forte présence de membres du clergé qui se justifie bien entendu par la nature même de leur fonction. Cependant, si l'on note que les élites locales prennent en charge l'administration des associations caritatives, il est fondamental de souligner que cette armée de bienfaiteurs compte également dans ses rangs un nombre non négligeable de femmes.

En effet pendant des siècles, bien avant la révolution industrielle, les femmes se sont largement impliquées dans les bonnes œuvres. L'action philanthropique est depuis longtemps considérée comme une activité appropriée à la gent féminine. Elle correspond effectivement aux valeurs associées à l'idéal féminin : bienveillance, protection, soin apporté à autrui, maternité<sup>381</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, cette participation des femmes à l'action caritative s'accroît. Ces dernières s'occupent traditionnellement de la récolte des fonds et constituent le corps d'armée de ces associations. Les bénévoles participent activement aux œuvres de bienfaisance en rendant visite aux pauvres, en enseignant la couture ou la cuisine, en faisant la lecture, en donnant des conseils sur la gestion du budget hebdomadaire ou en dispensant des paroles de soutien et d'encouragement par exemple. Au secours financier vient s'ajouter un soutien moral aux nécessiteux.

Il existe donc un grand nombre d'associations, administrées par des hommes, mais au sein desquelles les femmes sont bénévoles en tant que « visitors », c'est-à-dire qu'elles vont à la rencontre des démunis et apportent le secours prévu par l'association à laquelle elles appartiennent. C'est le cas du « Penitentiary », de la « Diocesan School Society », de la « National Benevolent Institution », de la « Friendly Female Society » ou encore de la « Bristol Auxilliary Bible Society »<sup>382</sup>.

---

<sup>381</sup> Phénomène encouragé par le renouveau évangélique qui associe le devoir, la mission de la femme à toute action ayant lien à la domesticité, au soin, à la compassion, à l'attention et à la sollicitude

<sup>382</sup> Martin Gorsky, *Charity, Mutuality and Philanthropy*, p.171.

Cependant, à l'époque victorienne on voit également émerger des associations caritatives administrées par les femmes dont l'objet demeure bien souvent de fournir une assistance aux membres de leur sexe et aux enfants. Ainsi les associations spécialisées dans le secours aux prostituées, ou aux femmes en couches ainsi que de nombreuses écoles sont-elles dirigées par des comités de femmes<sup>383</sup>. L'investissement des femmes dans ces domaines particuliers des bonnes œuvres est alors dicté par l'idée que les femmes, par leur nature même, seraient plus capables de s'occuper des questions concernant les enfants, la maternité et les affaires domestiques<sup>384</sup>.

Les associations du type « Dorcas », « Female Misericordia », « The Lying-in Institution », « The Guardian House » et « Lewins Mead Working and Visiting Society » s'inscrivent très rapidement dans le paysage des associations philanthropiques et fournissent aux femmes qui les dirigent l'occasion de pénétrer la sphère publique et de s'investir dans des institutions de réforme sociale. Dans l'annuaire de 1890, on remarque que les postes administratifs de ces associations spécialisées dans l'aide aux femmes sont occupés par des femmes :

---

<sup>383</sup> -Penitentiary or Magdalen House: created in 1800 to receive unhappy females who have strayed from the paths of virtue and have a desire to recover their character, they are employed in needle work till they are deemed worthy to be placed in situations. Matron Miss Saville

-The Guardian House: for the safety of poor destitute girls, conducted by a committee of ladies

-Female Misericordia Society: 1839, for visiting the sick in childbirth. Mrs Hare, secretary.

*Mathews's Annual Bristol Directory*, 1852.

Au comité de la « Bristol Lying-in Charity », neuf des onze membres sont des femmes. L'objectif de l'association est présenté ainsi : « that the object of this institution is the delivery of poor married women at their own homes and the affording to them such other relief as the circumstances may require, and the fund of the institution admit of . » P/St BM/X/1, Bristol Lying-in Charity, 1851.

- La Dorcas Society de l'église de Broadmead est administrée aussi par des femmes trésorières et secrétaires. L'objectif est ici décrit : « To make clothing for the poor and relieve lying-in cases : about one hundred cases being relieved annually. All ladies are invited to attend ». BRO 30251/BD/X/12, Broadmead Church, Dorcas Society. La Bristol and Clifton Dorcas Society quant à elle est dirigée par un comité de femmes. Le recensement des donateurs montre leur prépondérance dans l'affaire. En 1851, on compte 92 donateurs mais seulement 14 hommes, en 1860, sur 67 donateurs, 10 sont des hommes et en 1870 ils ne sont plus que cinq sur 51. BRO 39399/cd/s/3, Bristol and Clifton Dorcas Society.

384 Aurélie Baudry, « De la Sphère Privée à la Sphère Publique : l'action philanthropique des femmes victorienne », communication délivrée au colloque de l'université de Moulay Ismail de Meknès, *La représentation de la femme méditerranéenne : de la citoyenneté au développement*, 26-27 mars 2009.

- Dorcas Society for the Relief of Poor Lying-in Women : secrétaire Mrs Ruddock
- Female Misericordia gift : secrétaire Mrs C. Townsend et trésorière Mrs E Strickland
- Home for the Crippled Children : superintendante, Miss D'ombrain
- Nurses Training Institution and Home: direction, Miss Rogers
- Asylum for Poor Orphan Girls: Patrone, Miss Miles
- Bible and Tract Warehouse of the Scriptural Knowledge: Ventes, Mrs Sarfield
- Bristol and Clifton Anti Vivisection Society : Mrs Roscoe et Miss F Baker, secrétaire honoraire et secrétaire
- Bristol and Clifton Young Women's Christian Association : présidente Mrs Savile<sup>385</sup>.

Ces quelques informations sur l'identité des administrateurs et des bénévoles des associations philanthropiques nous apprennent donc que ce sont bien les élites locales (hommes et femmes) qui investissent leur temps et leur argent dans la fourniture d'une forme d'assistance aux démunis. Si ce phénomène semble logique de par leur origine sociale, il ne doit pas occulter le fait que certains membres des classes ouvrières pouvaient eux aussi participer à leur échelle aux actions caritatives. Bien souvent on retrouve des traces des donations des ouvriers dans les registres des hôpitaux, autrefois uniquement financés par les dons. Les rapports du « Bristol General Hospital » de 1886 à 1900 révèlent en effet que des ouvriers apportent des fonds à l'institution. En effet, plusieurs firmes locales disposent d'une caisse de collecte pour l'hôpital. Dans les années 1880, les employés de Wills & Co font don de £60 et en 1900 de £180. La même année les employés de Fry amassent £145 et ceux de la Wagon Work £57. En ajoutant tous les dons faits par des employés de diverses firmes on obtient les chiffres suivants : 1886, £992.7 ; 1888, £1129.2.7 ; 1890, £1196 ; 1900, £1927, ce qui représente respectivement 24%, 28.7%, 31% et 30.5% du chiffre d'affaires total de cet hôpital. Les ouvriers financent donc à plus d'un quart le budget du « General Hospital »<sup>386</sup>.

Pour les autres types d'associations la situation professionnelle du donateur n'est pas spécifiée, seuls les membres de l'administration sont véritablement identifiés et présentés. C'est pourquoi il est difficile d'établir en quelle proportion les membres des classes ouvrières pouvaient contribuer aux fonds des associations caritatives. Si ce phénomène ne peut être chiffré avec exactitude il convient

---

<sup>385</sup> J. Wright & Co's Mathews' Bristol and Clifton Directory, 1890.

<sup>386</sup> BRO 40530/A/1/d/2, Bristol General Hospital Report, 1886-1900.



néanmoins d'en faire mention puisqu'il apparaît parfois dans la presse comme c'est le cas dans cet extrait du *Bristol Times and Mirror* du 8 janvier 1889 : « the employees of Mr J.C. Wall have contributed the sum of £51.3s.10d in aid of the charities of the city »<sup>387</sup>.

Ces diverses réflexions sur l'origine historique et religieuse de l'action philanthropique en Angleterre et à Bristol nous ont permis de souligner par quels biais l'assistance et l'aide caritative pouvaient être dispensées sous le règne de Victoria. Nous avons également établi que les bienfaiteurs de l'époque appartenaient aux élites locales qui commandaient déjà à la vie économique ou culturelle de la cité.

La prochaine étape de notre travail consistera cette fois à présenter un échantillon des associations caritatives de Bristol et à mettre en lumière l'ampleur de leurs actions. Nous nous attacherons à trois différents types d'œuvres : les fondations, les œuvres caritatives associatives et les hôpitaux. Ce choix repose sur le désir de montrer la diversité du paysage caritatif et de souligner l'omniprésence de ces agences au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce faisant, nous posons ainsi la question du rôle qu'a pu jouer l'implication constante des élites locales et plus largement de la classe moyenne dans l'apport d'une assistance pour les démunis sur les relations et les rapports de classes.

### **2.1.2 Les fondations**

Il semble nécessaire de commencer ce travail d'analyse des différents types d'associations caritatives par les cas des « endowments », c'est-à-dire des fondations. Bien que la popularité de celles-ci s'amenuise au XIX<sup>e</sup> siècle au profit des associations caritatives rassemblant plusieurs donateurs, certaines fondations héritées des siècles passés perdurent et demeurent placées sous l'administration

---

<sup>387</sup> *Bristol Times and Mirror*, 8 janvier 1889.

des « Municipal Charity Trustees » alors que d'autres sont contrôlées par les paroisses. Etant la forme la plus ancienne d'aide institutionnalisée, nous nous proposons donc d'en faire notre premier objet d'étude. Nous nous interrogerons à la fois sur leur fonctionnement et sur la place qu'elles pouvaient occuper parmi les multiples formes d'assistance aux pauvres.

Les « endowed charities » reposent, comme nous l'avons exposé précédemment, sur le désir d'un testateur d'utiliser une partie ou la totalité de son patrimoine financier ou foncier afin de le faire fructifier et d'utiliser les dividendes ainsi obtenus pour financer un projet caritatif (annexe 5).

Ces fondations sont à l'origine de la création de nombreux hospices, maisons d'accueil pour les pauvres mais aussi d'écoles et d'hôpitaux<sup>388</sup>. A Bristol trois écoles et trois hospices financés grâce à des fondations sont, à la période qui nous intéresse, placés sous le contrôle des « Municipal Charity Trustees » : la « Bristol Grammar School », la « Red Maids School » et « Queen Elizabeth Hospital » d'une part, et « Foster's Almshouse », « Trinity Hospital North » et « Trinity Hospital South » d'autre part<sup>389</sup>.

Cependant, le plus souvent, ces fondations financent des dons aux pauvres et fonctionnent selon les modèles suivants :

Lady Harberfield Charity : 'I give to the Bristol Charity Trustees Five Hundred Pounds to be invested in Consols, and the annual income thereof to be divided equally on the twenty-seventh day of December in every year among Ten Poor Married Women not receiving parish relief as the said Charity Trustees may select.

Thomas Holbyn's Gift: Income £5 per annum, £4.10s of which is distributed in gifts of 10s each to poor people in St Thomas parish and 10s a year is paid to the vicar for a sermon<sup>390</sup>.

On notera à cet égard que les précisions quant au type, au genre et à l'origine du testataire sont généralement clairement établies dans le legs. Par

---

<sup>388</sup> BRL BL12E1, *Charities under the Management of the Municipal Trustees*, 1871 ; Voir Thomas John Manchee (ed.), oeuvre déjà citée.

<sup>389</sup> BRL 726.50 ARR.

<sup>390</sup> James Fawckner Nicholls et John Taylor, *op cit.*, p.252.

exemple, Hannah Ludlow précise que seules pourront bénéficier d'un secours les femmes veuves ou célibataires, de plus de cinquante ans, ayant reçu une bonne éducation, respectables et d'un caractère irréprochable<sup>391</sup>. Pour John Merlott en revanche, seuls les hommes aveugles et de plus de cinquante ans pourront recevoir £10 par an<sup>392</sup>. Le désir de s'assurer de la moralité du bénéficiaire de la fondation semble avoir été présent depuis longtemps dans l'esprit des philanthropes. L'hospice créé par le distillateur Fry en 1742 est établi à l'époque pour accueillir huit femmes en détresse. Ces dernières y reçoivent une dot de cinq shillings par semaine. Le règlement stipule :

There shall be in the said hospital, eight women elected by the governors, none of whom shall be under the age of fifty at the time of election [...] must be well bred and known of good moral and religious character and of the communion of the Church of England<sup>393</sup>.

Enfin, on remarquera également que ces fondations peuvent servir à financer le prêche d'un sermon. Ainsi parmi les objets de la fondation créée par le Docteur White, il est précisé qu'annuellement £10 devraient revenir au pasteur de l'église All Saints pour qu'il dise quatre sermons, de même pour le pasteur de St Werburgh's<sup>394</sup>.

Cependant ces requêtes sont parfois accompagnées de demandes plus insolites. Le testament du Docteur White fait apparaître que ce dernier souhaite qu'une fois par an les administrateurs de l'hospice créé et financé par celui-ci se livrent au rituel suivant : participer à un dîner au menu préétabli.

[...] a belly of boiled pork, with peasen pudding, an apple pie baked in a pewter dish, a suet pudding, a loin of veal, and a baron of beef, which was to be brought in on an iron gallows<sup>395</sup>.

Enfin prenons l'exemple de l'école Queen Elizabeth Hospital, aujourd'hui encore l'une des écoles les plus réputées de Bristol, afin d'illustrer les sources de

---

<sup>391</sup> *Ibid.*, p.249.

<sup>392</sup> *Ibid.*, p.250.

<sup>393</sup> BRO StMr/ch/ 9/ 1/ 2, Fry's House of Mercy, minutes 1854-1922.

<sup>394</sup> James Fawckner Nicholls et John Taylor, *op cit.*, p.250.

<sup>395</sup> *Ibid.*, p.254.

revenus possibles d'une fondation. Les finances de l'institution en 1871 montrent l'origine des ressources financières de l'école :

#### Sources de revenus de QEH en 1871

Rents and produce of real estate	£7128	5s	5d
Fee farm rents	£23	18s	0.1/2d
Dividends on stock in the public funds	£113	4s	6
Farmer's gift paid by the Corporation	£20	0	0
Hugue's Gift	£32	16s	3
Gist's charity	£100	0	0
Total	£7458	4	2.1/2d

Sources: BRL BL12E1

La fondation QEH possède donc des terres (terres mais aussi cottages, maisons, fermes et plantations) dont elle tire une rente à laquelle s'ajoutent également les dons apportés par d'autres fondations<sup>396</sup>.

Cette première partie de l'analyse nous permet ainsi de mieux comprendre le fonctionnement de toutes ces actions caritatives reposant sur le legs et le testament. Il est maintenant nécessaire d'établir quelle fraction de l'aide aux pauvres les œuvres de charité ainsi financées pouvaient représenter. A combien s'élève le budget total des fondations de Bristol ? Quelle place ce budget occupe-t-il près du budget public de la loi sur les pauvres ou de celui des associations caritatives associatives?

<sup>396</sup> La liste des dépenses fait par la suite apparaître que sur cette somme, plus de £430 de charges devront être déduites. Les dépenses faites pour entretenir les propriétés et les terres s'élèvent à £1387, celles pour l'entretien de l'école £496, les salaires des professeurs et les fourniture scolaires représentent £824, les frais pour les apprentis £140, les dépenses pour le personnel, la nourriture, le charbon, les vêtements £3352.15 et enfin les dons faits à d'autres écoles et associations caritatives £47. Ce rapport fait apparaître un souci de transparence de la gestion en rupture complète avec l'ancienne administration des fondations avant la réforme de 1835.

Il ne fait pas de doute que les fondations ont joué un rôle important dans l'aide aux pauvres. Rappelons que ces dernières peuvent être administrées soit par la paroisse soit par des administrateurs municipaux. Dans une étude des finances des fondations gérées par les « municipal trustees », Livock recense le nombre d'associations ainsi que leurs revenus annuels et la répartition de leurs dépenses. En 1850, les trente sept fondations cumulent un revenu de £18366, en 1870 elles sont au nombre de trente six et rassemblent £26355, en 1880 les quarante huit fondations possèdent £24320, en 1890 elles sont trente neuf au capital cumulé de £26 369, et quarante en 1900 avec £28274<sup>397</sup>.

En parallèle à ces legs placés sous l'égide de la corporation, il faut compter avec un nombre extrêmement élevé de fondations administrées par les paroisses. Nous pouvons ici prendre l'exemple de celles régies par St Mary Redcliff. Comme le montrent les archives, en 1860 on recense 23 fondations dans la paroisse. Ces sources nous apprennent qu'au fil de cette année, 736 personnes ont versé des sommes diverses et variées à ces fondations. L'argent ainsi distribué provient d'une part des intérêts et dividendes divers amassés par les fondations et d'autre part des dons spontanés de nombreux bienfaiteurs. La moyenne du don se situe entre £0.3 et £0.4. La liste ici reproduite précise le nom de la fondation (et par conséquent celui de son créateur) ainsi que la somme récoltée dans l'année.

Mary Smith : To poor old persons being inhabitants of this parish £49.3.6

Alice West: To the poor generally £12.8

Thomas Farmer: In bread or coals to the poor of the parish £2.0

William Curtis: To the poor generally £2.0

Mary Caseboard: To four or more distressed families not receiving alms £2

Ald. Whitehead: To ten poor housekeepers not receiving alms £2.10

Ald. Jackson : To the generally poor £1.15.0

Robert Sandford: To be distributed jointly by the ministers and churchwardens to thirty poor housekeepers of this parish not receiving amls and who must be members of the Church of England £40

Ed Cox: To the second poor at the discretion of the vestry £1

---

<sup>397</sup> BRL BL12E1 ; BRO 36771/80, Livock's papers on municipal charities, 1830 onwards.

Mary Gibbs: To the poor generally £1.4.0  
 The mayor's Gift: At the discretion of the vestry £1  
 Arthur Farmer: To six poor families whereof heads are or were freemen and reduced by misfortune to poverty £1.12.0  
 Sarah Birks: To poor widows of one husband £0.16  
 Ald. Kitchen: To four freemen being inhabitants of the parish £2  
 Ald. Harrington: To four freemen or their widows, being inhabitants of the parish £2  
 Francis Glead: To four housekeepers or widows not receiving alms £1.18  
 Margaret Stokes: To the second poor £0.80  
 Eliz Yeamans: To the poor generally £0.80  
 Lady Yeamans: To the poor generally £0.11  
 Eliz Carro: To the Widows of one husband £0.40  
 W. Prewett: To the poor in Spittal house £0.10  
 Yeamans, Edson, Edson & White: £20<sup>398</sup>

Bien qu'il n'existe pas de recensement officiel exhaustif de la totalité des fondations à Bristol, l'exemple cité ici des legs administrés par la seule paroisse de St Mary Redcliff laisse supposer que ces dernières occupaient une place importante dans le paysage caritatif de l'époque. La quarantaine de fondations administrées par la municipalité et les multiples autres legs laissés aux soins des paroisses pouvaient rassembler de vastes sommes d'argent. Le rapport d'enquête sur la condition des pauvres publié en 1883 édite le détail des finances de ces fondations pour l'année 1873 et indique que la combinaison de leurs revenus atteint pour cette année la somme de £48 356<sup>399</sup>. La répartition de l'argent ainsi amassé montre que £19 986 sont allouées à l'éducation et que la deuxième dépense la plus importante est celle dédiée aux hospices qui recueillent £12 176.

Si on compare les revenus des fondations à ceux des œuvres caritatives associatives et à ceux de l'assistance publique, on observe que les fondations cumulent £50 000, les œuvres caritatives £38 000 et que l'aide publique apporte £55 000 aux nécessiteux<sup>400</sup>. Ajoutons à cela les £3000 amassées par les institutions de Colston et l'estimation selon laquelle £50000 seraient distribuées aux pauvres

<sup>398</sup> BRO 37164/Red/2/, Charity accounts, 1860.

<sup>399</sup> *Report of the Committee to Inquire into the Condition of the Bristol Poor*, p.175.

<sup>400</sup> *Ibid.*, 179.

sous forme d'aumône au cours de l'année. Ainsi en 1873, la totalité des fonds mobilisés pour pallier la misère à Bristol s'élève à plus de £195 000 et plus de 25% de cette somme proviennent des fondations et des legs.

Par conséquent, pendant la période qui nous intéresse, ces derniers continuent à jouer un rôle considérable dans le secours caritatif. Par leur biais, de nombreux philanthropes assurent la pérennité de leur don et apportent un secours aux miséreux. Les budgets de l'aide publique et des fondations sont presque équivalents. Cependant, leur signification sociale et le symbolisme dont ils sont investis sont totalement différents. L'assistance publique relève de l'action gouvernementale, elle possède un caractère officiel. Les secours apportés par les fondations relèvent du privé, du don et présentent un rapport de proximité (symbolique plus que réelle) entre le donateur et les donataires. L'influence sociale de ce type d'action philanthropique fera l'objet d'un développement ultérieur.

L'objectif de ce travail de présentation des fondations victoriennes à Bristol a consisté à mettre en lumière les caractéristiques de ces dernières mais surtout à montrer quelle place elles occupent dans l'assistance aux pauvres à l'époque. Il est indéniable que par leur nombre, leur tradition historique et l'importance de leurs revenus ces institutions étaient familières aux Victoriens. Il sera donc nécessaire dans une prochaine partie de notre travail d'étude sur la philanthropie de nous interroger sur l'influence sociale de ces fondations. Nous essaierons alors de comprendre quelles influences la culture de la philanthropie et des fondations ont pu avoir sur les rapports de classes et les rapports sociaux. Cependant avant de répondre à ces questions, il nous faut présenter un second type d'institutions : les œuvres caritatives associatives, dont l'étude nous permettra de présenter le portrait le plus circonstancié possible de l'activité philanthropique à Bristol.

### 2.1.3 Oeuvres caritatives associatives

Nous nous proposons maintenant de nous tourner vers un deuxième type d'aide caritative, celle dispensée par des associations démocratiques rassemblant plusieurs donateurs et membres ayant choisi de combiner leurs ressources pour répondre aux besoins des plus démunis. Si les objectifs demeurent souvent similaires à ceux des « endowed charities », le fonctionnement et l'organisation de l'administration des associations volontaires diffèrent. Dans ce nouveau chapitre, nous tenterons à l'aide des annales, des rapports annuels et des publicités de ces diverses associations de rendre compte de leurs caractéristiques. D'autre part, ces diverses données permettront à leur tour de préciser et de quantifier l'aide apportée aux démunis et fourniront de nouvelles informations sur l'agencement des relations de classes. Il est utile de rappeler à ce stade de notre démonstration que les associations qui font ici l'objet de notre attention sont strictement limitées à celles dédiées au soulagement de la pauvreté et non à la réforme des mœurs. Nous réserverons, par la suite, une partie de notre étude à ces dernières.

Ce que les historiens nomment « voluntary societies » sont tout à fait emblématiques du XIX<sup>e</sup> siècle et obéissent à une organisation totalement différente de celle des fondations :

Money was collected from members. The funds were distributed and activities were organised by a committee and officers elected by subscribers at the annual general meeting. .. Normally the result was ruled by an oligarchy selected from higher status members of the society. The president was often a high status local leader, often a major industrialist, the secretary usually a solicitor and the treasurer perhaps a local merchant or banker<sup>401</sup>.

Ces institutions sont généralement administrées par les notables de la cité. Pour nous en convaincre, il suffit de se pencher sur les annales de ces institutions. La « Clifton Loan Blanket Society », par exemple, fondée en 1855 stipule dans son règlement les conditions suivantes :

---

<sup>401</sup> Robert John Morris, « Voluntary societies and British Urban Elites », *op cit.*, p.101.



Rules : 2 - That the society be under the management of a committee consisting of the clergy of Clifton and the treasurer and secretaries of the District visiting society and the churchwardens of the parish church<sup>402</sup>.

De même, en s'intéressant aux archives de la « Gloucestershire Society » dont l'objet principal concerne le versement d'une allocation aux femmes en couches et le financement d'un apprentissage pour les jeunes garçons, on remarque qu'au fil des ans les présidents de l'association sont tour à tour pasteurs, sherifs, membres du parlement ou aristocrates<sup>403</sup>.

Parfois, c'est l'objet même de l'institution qui explique l'implication des élites locales dans son administration. Notons à cet effet le cas de la « Bristol Benevolent Institution », créée en 1870, qui propose d'établir un fond de pension pour les commerçants et autres marchands qui auraient fait faillite ou n'auraient pas réussi à épargner suffisamment. La société « soon gained a hold upon the sympathies of the well-to-do of Bristol » et les objectifs de l'organisation précisent que celle-ci a été créée pour:

[...] for the refuge of tradesmen and others who through various circumstances had failed to secure some provision against the dependence and poverty of old age and had had gradually to descend from positions of respectability and end their days in obscurity and want<sup>404</sup>.

Lorsqu'on considère la liste des membres de l'association, on retrouve les grands industriels de Bristol tels les Fry, Foster, Derham en membres actifs du comité, dont on peut supposer que le soutien est probablement dicté par une forme de compassion à l'égard de ceux de leur classe qui auraient été plus malchanceux.

Retenons donc que l'un des aspects caractéristiques de ces sociétés réside en la mise en commun des donations des membres et dans l'exercice d'une administration démocratique. Les membres du comité sont élus par les adhérents. Il existe souvent un système de gradation de ces adhérents selon qu'ils ont prodigué

---

<sup>402</sup> P/StA/Soc/1 (a-b), Clifton Loan Blanket Society, minutes 1855-1881.

<sup>403</sup> BRO 40556, Volume of extracts from Western Daily Press regarding 53 Bristol schools, hospitals and benevolent institutions, 1883.

<sup>404</sup> *Id.*

une donation plus ou moins généreuse. Si l'on considère par exemple, le règlement de la « Clifton Loan Blanket Society », l'on voit qu'une donation de trois shillings permet à un individu d'acquérir la qualité de membre pour une année alors qu'un don de cinq livres sterling permet d'être nommé membre à vie. On distinguera ainsi les « permanent subscribers » des « annual subscribers », qualification inscrite dans les registres de l'association<sup>405</sup>. L'autre particularité de ces associations réside dans l'administration des finances. Les philanthropes victoriens vont rapidement préférer les associations volontaires aux fondations. Correspondant plus à l'air du temps et aux tendances de la nouvelle économie, ces institutions fonctionnent selon Owen comme des entreprises :

[...] as in a company, where shareholders and directors performed different functions, so in the charity of the future subscribers would furnish pounds and shillings, but the more active work would be left to other hands. Subscription lists were to become as vital to philanthropy as lists of shareholders were to a joint stock company<sup>406</sup>.

Selon Morris, toutes les associations qui se développent au XIX<sup>e</sup> siècle permettent à leurs membres de se constituer en réseaux et de se réunir dans des projets communs. Elles autorisent les classes moyennes à se fédérer, à se rassembler et à se forger une identité. Les agences caritatives fournissent aux nouvelles classes bourgeoises une opportunité de travailler de concert, de se reconnaître dans certaines valeurs et de se distinguer des autres classes. La participation à ces associations permet de marquer l'appartenance au groupe et de renforcer la conscience identitaire.

Whether formally or informally organised, the voluntary societies were networks of people in similar situations solving like problems and fulfilling like needs in an independent manner but conscious of each others' existence. This was part of the process of creating class, sectarian and other forms of group consciousness on a natural basis and thus overcoming the individuality of the nineteenth century towns with their community loyalties and politics<sup>407</sup>.

Rappelons également que certaines de ces associations possèdent un réseau national de branches présentes à travers le pays alors que d'autres de moindre

---

<sup>405</sup> P/StA/Soc/1 (a-b).

<sup>406</sup> David Owen, *op cit.*, p.12.

<sup>407</sup> Robert John Morris, « Voluntary societies and British Urban Elites », *op cit.*, p.104.

envergure ne disposent d'aucune ressources hors de leur communauté ou de leur paroisse<sup>408</sup>.

Contrairement aux fondations étudiées précédemment, la création ou au contraire la disparition des œuvres caritatives associatives sont parfois dictées par la conjoncture. En effet, au regard des archives, on remarque que quelques-unes de ces associations volontaires étaient soumises aux aléas de l'économie ou plus exactement que leur émergence et leur disparition étaient dictées par les impératifs de l'époque. Selon les besoins de la population certaines associations sont créées rapidement pour répondre à une situation de crise ou bien au contraire sont dissoutes si leur action devient moins nécessaire.

Dans un rapport de la « Redcliff Ward Soup Society » daté du 23 novembre 1854, il est fait mention de ces aléas économiques et météorologiques. Le rapport montre également la manière dont les organisateurs déterminent la mise en œuvre d'actions caritatives :

The chairman reported to the committee that in consequence of the mildness of the last three winters, the low prices of provisions and the poor having had a fair amount of employment, he had not thought it requisite to call for the inhabitants of the ward for subscription to this city. At the present time provisions were much higher in price and weather severe, he had therefore called the committee together to lay before them the state of the finances of the society in order that they may consider the question of collecting subscription before any urgent call for help should arise<sup>409</sup>.

Par ailleurs, en 1854, lors d'une réunion on décide de fermer le centre de distribution puisque suite à des changements climatiques et à l'adoucissement du climat, le travail en plein air reprend et de nombreux ouvriers retrouvent un emploi. La demande pour la distribution de soupe chute considérablement<sup>410</sup>.

---

<sup>408</sup> David Owen, *op cit.*, p.36.

<sup>409</sup> BRO P/St Mr/ch 18 (a), Redcliff Ward Soup Society, 1849-1861.

<sup>410</sup> Les explications fournies le 23 mars 1854 précisent : « closing of the soup house: mildness of climate and consequent increase of outdoor employment [...] there has been little demand for soup lately [...] agreed to close on the 25<sup>th</sup> until further notice. » BRO P/St Mr/ch 18 (a).

Les exemples de la capacité des Victoriens à fonder des associations pour répondre à des situations bien précises sont légion. Ainsi les annales de Latimer fournissent-elles de nombreuses illustrations d'actions de ce type. Ce dernier y relate le cas d'une récolte de fonds organisée suite à une inondation qui dévasta plusieurs quartiers de la ville en mars 1889, épreuve pendant laquelle « No time was lost in starting a subscription for the relief of sufferers and £11700 were soon raised »<sup>411</sup>. On notera également la collecte 1895 pour venir en aide aux pauvres suite à l'hiver rigoureux de janvier :

great distress was created among the working-classes by the severity of the weather, frost having set in early in January and continued until near the close of the following month. A subscription for relieving the unemployed was started by the mayor and upwards of £6900 were distributed amongst about 6000 families<sup>412</sup>.

Dans ce cas précis, la détresse et le mécontentement causés par de mauvaises récoltes ou par les accidents climatiques requièrent impérativement que des mesures compensatoires soient mises en place afin d'éviter tout malaise social. C'est dans un souci de préservation de l'ordre social que s'organise l'aide aux pauvres<sup>413</sup>.

Comme nous l'avons noté précédemment, les objectifs des associations volontaires victoriennes sont extrêmement variés, certaines visant à prodiguer une aide purement financière, d'autres des biens en nature (pain, soupe, charbon, couvertures) ou encore une place dans un hospice. Leurs spécificités sont toujours clairement énoncées dans les règlements des associations ou dans les publicités publiées dans les « trades directories », ces annuaires victoriens. La « Gloucestershire Society » énonce ainsi son objectif : « to afford pecuniary relief to poor married lying-in women and funds to apprenticing poor boys<sup>414</sup> ».

---

<sup>411</sup> John Latimer, *The Annals of Bristol in the Nineteenth Century (concluded)*, 1887-1900, Bristol : William George, 1902, p.11.

<sup>412</sup> *Ibid.*, p.43.

<sup>413</sup> Robert John Morris, « Voluntary societies and British Urban Elites », *op cit.*, p.106.

<sup>414</sup> BRO 40556.

L'église de Broadmead par exemple rassemble sous sa tutelle différentes associations aux missions bien délimitées :

Visiting Society : [...] to provide the poor members of the church and congregation with necessaries during the winter.

Provident and Clothing Society: To stimulate and induce poor persons to lay aside a small sum weekly for clothing by adding one penny to every shilling deposited by them. The accounts are made up and the money or clothing distributed at Christmas.

Mothers' Meetings: To instruct and encourage poor women in making up articles of clothing for themselves and their families, the materials for which are supplied to them at a greatly reduced price [...] <sup>415</sup>.

Remarquons qu'outre le fait d'énoncer la mission de ces associations, les rapports annuels publiés par ces dernières décrivent aussi le règlement des institutions auquel sont soumis les bénéficiaires. Ces règlements méritent une attention particulière puisqu'ils révèlent souvent le désir des donateurs de s'assurer de la moralité des bénéficiaires de l'aide. Citons l'exemple de la « Clifton Loan Blanket Society » :

[...] the course however, which has been adopted, of having a deposit of 2s, paid on each blanket, to be repaid on the return of the blanket, has ensured the proper working of the scheme, for all the blankets without exception have been brought back. This precaution has also had the benefit of making the poor value charity, by having to raise the sum deposited <sup>416</sup>.

Cette dernière phrase montre le souci des philanthropes de responsabiliser les nécessiteux et de ne pas encourager les « undeserving poor ». L'assistance doit être fournie à ceux qui la méritent, mais ne doit pas être détournée au risque d'entraîner les pauvres sur la voie de l'oisiveté et la dépendance. Ce phénomène s'observe également à l'hospice de la paroisse de St Mary Redcliff. Sur l'affiche de son règlement il est stipulé que les membres pourront être expulsés si leur attitude est jugée condamnable <sup>417</sup>.

---

<sup>415</sup> BRO 30251/BD/X/12, Records of Broadmead Baptist Church, Miscellaneous.

<sup>416</sup> BRO P/StA/Soc/1 (a-b).

<sup>417</sup> P/St/Mr/Ch/12/J, Rules and Regulations for the management of the almshouse in the Parish of St Mary Redcliff.

Ce point particulier met en relief un aspect de ces œuvres caritatives qui n'est pas sans rappeler une des caractéristiques des fondations, à savoir la sélection souvent très précise des bénéficiaires ou donataires. En consultant un échantillon d'associations de bienfaisance locales, on remarque que des directives bien spécifiques sont énoncées à ce sujet. La « Bristol Benevolent Institution » rappelle que pour obtenir une aide les candidats doivent impérativement avoir résidé ou exercé à Bristol pendant sept ans et avoir vécu dans une maison dont la valeur locative annuelle n'était pas en dessous de £25 (« rateable value ») ou bien être la veuve d'un homme correspondant à ces critères<sup>418</sup>. Le règlement de la « Clifton Loan Blanket Society » stipule que pour bénéficier d'un prêt de couverture pendant l'hiver, un individu doit avoir été recommandé par un philanthrope qui lui aura remis un ticket et être résident de la paroisse depuis plus de six mois<sup>419</sup>. La « Samaritan Society » n'accorde de soutien financier qu'aux demandes appuyées par un certificat médical. Les justificatifs doivent être fournis à l'institution pour éviter d'éventuelles pratiques frauduleuses :

[...] it is one of the objects of the society to allow 3 to 6 s per week to persons [...] suffering from sickness or accident, provided always that the application for relief be accompanied by a medical certificate, detailing the nature of the illness and the probability of recovering within 8 weeks at the farthest in medical and common surgical cases, or 13 weeks at the farthest in cases of serious fracture or surgical peculiarity<sup>420</sup>.

Il en va de même dans les hospices. Généralement, sont acceptées en tant que pensionnaires les personnes de bonne moralité qui remplissent des conditions bien spécifiques. Un individu ne saurait être admis sans :

[...] a recommendation, signed by the aforesaid Incumbent or by two responsible housekeepers of the parish wherein he or she resides, that he or she is a proper object for the said charity, together with satisfactory evidence that he or she has continuously resided within the present limits of the said old parish of Clifton or St Mary Redcliff for the 12 calendar months immediately preceding his or her election<sup>421</sup>.

---

<sup>418</sup> BRO 40556

<sup>419</sup> BRO P/StA/Soc/1 (a-b).

<sup>420</sup> BRO 40556

<sup>421</sup> BRO 36771/87, Papers of Miss D. Livock, Almshouses : Correspondence, notes, printed data, working papers relating to the development and finances of various alms houses from the 16<sup>th</sup> century onwards.

Notons le cas des « Haberfield Almshouses » dont les pensionnaires doivent être âgés d'au minimum 55 ans, être membres de l'Église anglicane et ne pas recevoir d'autre forme d'assistance. Afin d'être admis les bénéficiaires doivent remplir une « petition », c'est-à-dire un formulaire qui permet de déposer sa candidature. Dans ces documents, il est attendu que les demandeurs précisent leur date et lieu de naissance, leur adresse, leur paroisse, leur métier et qu'ils stipulent s'ils travaillent à leur compte, s'ils ont de l'argent placé qui rapporte des intérêts, s'ils possèdent une épargne, s'ils reçoivent un salaire ou une aide quelconque. Ils doivent également indiquer s'ils sont mariés, s'ils sont membres de l'Église anglicane, rapporter leur nombre d'enfants, la situation de ces derniers et déterminer qui sera responsable pour les dépenses annexes s'ils tombent malades. Le tout est accompagné de deux lettres de recommandation<sup>422</sup>.

Tous ces éléments et ces critères de sélection permettent aux autorités en charge des associations caritatives de veiller à soulager ceux que l'on nomme à l'époque les « deserving poor ». En cela les œuvres caritatives associatives ressemblent aux fondations et aux legs plus anciens. Il est néanmoins un élément sur lequel ces deux types d'institutions diffèrent radicalement : celui de l'organisation du financement. En effet, le grand particularisme des associations volontaires repose sur leur nature « publique » et, de fait, sur leur besoin de publicité pour rassembler des fonds.

Puisqu'elles dépendent du soutien de bienfaiteurs, elles requièrent nécessairement un assentiment à leur cause. Si les fondateurs des legs pouvaient décider de financer tout type de cause et d'inclure certaines clauses parfois atypiques, les associations volontaires se doivent en revanche de convaincre les donateurs potentiels d'effectuer un versement. Un tel fonctionnement implique donc nécessairement une transparence de la gestion, des finances et des objectifs

---

<sup>422</sup> BRO 35717/1/3(a)5, Records of the Lady Haberfield Almshouse Trust, applications for admission. Ces lettres se comptent par dizaines, on citera pour exemple le cas d'une femme célibataire, née en 1830 et âgée de 63 ans, qui vivait par le passé de travaux de couture avant de devenir infirmière. Elle dut ensuite s'occuper de sa sœur qui décéda quelques temps après. Sans héritage et n'ayant plus assez de force pour travailler, elle demande à être admise à l'hospice. Sa nièce se porte caution en cas de dépenses imprévues (annexe 6).

des œuvres caritatives. L'obscurité qui avait longtemps enveloppé l'administration des fondations et avait souvent engendré des critiques acerbes à leur égard semble se dissiper avec la nouvelle génération d'œuvres de bienfaisance<sup>423</sup>.

Afin de rassembler des fonds et d'attirer de nouveaux membres, les associations publient chaque année un rapport de leurs activités et de leurs finances. Dans ces rapports sont aussi exhibés la liste des donateurs et le montant de leurs dons. La chronique des actions menées au cours de l'année écoulée permet quant à elle de dresser un bilan. Prochaska compare ces listes de donateurs à certaines plaques commémoratives :

They were an economical version of those church plaques which celebrate benevolent parishioners and had the same ulterior purpose, to encourage further patronage<sup>424</sup>.

On retrouve des traces de ce procédé dès 1742 dans les rapports annuels de la « Bristol Infirmary » avec la publication des souscriptions et le nom des donateurs<sup>425</sup>. Pour mieux juger du contenu de ce type de rapports, appuyons-nous par exemple sur les annales de la « Gloucestershire Society » qui dressent le bilan de ses activités. Il est précisé dans le fascicule publié le 2 août 1866 que pendant l'année 1865-1866, l'association est venue en aide à 216 femmes ayant chacune perçu une allocation d'une livre et un shilling. Six garçons ont également été envoyés en apprentissage. La liste des donateurs est dressée, accompagnée de la somme versée. 186 personnes donnent à l'association sur la période énoncée. La majorité des dons se situe autour d'une livre et un shilling ; on recense effectivement 150 donations de la sorte. Parfois certains philanthropes se montrent beaucoup plus généreux à l'image du Duc de Beaufort qui verse dix livres sterling à la « Gloucestershire Society<sup>426</sup> ».

---

<sup>423</sup> Des exemples de mauvaise gestion et de détournements de fonds sont relatés dans les annales de Latimer mais également dans le rapport d'enquête sur la condition des pauvres à Bristol. John Latimer, *Annals of Bristol in the Nineteenth Century*, p 363 ; *Report of the Committee to Inquire into the Condition of the Bristol Poor*, p.156.

<sup>424</sup> Frank Prochaska, *The voluntary Impulse.*, p.36.

<sup>425</sup> Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, p.115.

<sup>426</sup> BRO 35192/P/ 1, Annual Report and Account of the Gloucestershire Society, 1866.



Ce type de rapport, publié généralement une fois par an, permet de montrer aux donateurs la manière dont est dépensé l'argent récolté et de prouver la nécessité de l'action de l'association. Il faut justifier son existence et montrer ses résultats. La publication des noms des bienfaiteurs sert à encourager l'émulation et à inspirer les donateurs. Les membres de la classe moyenne ne sont cependant pas les seuls à faire des dons aux bonnes œuvres. Parfois des ouvriers offrent aussi leur contribution comme John Farr dont l'histoire est ainsi relatée :

The late Mr John Farr, formerly of Lawrence Weston, Gloucestershire and afterwards of the city of Bristol, Silversmith, having some time previous to his decease, from a feeling of gratitude for the benefits he had derived from having been apprenticed and set forward in the world by this society provided a fund for apprenticing from time as circumstances might allow for the term of seven years a boy with a premium of £10 [...] <sup>427</sup>.

La publication annuelle des finances répond aussi à un autre souci, celui de la transparence. En effet, cette procédure traduit un désir du comité de faire preuve de l'intégrité de leur association et d'éviter par ce moyen toute accusation de détournement de fonds ou de mauvaise gestion du patrimoine. Prenons à cet exemple, la « Clifton Loan Blanket Society ».

---

<sup>427</sup> *Id.* La presse locale fait également régulièrement mention des dons des ouvriers aux associations caritatives, voir par exemple le *Bristol Mercury* du 21 janvier 1854.

### Rapport de la Clifton Loan Blanket Society

Date	Nombre de couvertures achetées	prêtées	£ reçu	Paiements sortants	Balance
1855-56	160	80	£87.17	£71.4	£16.12
1856-57	0	126	£38.5	£5.2	£33.2
1857-58	0	97	£51.13	£4.16	£46.16
1858-59	10	157	£68.16	£14.19	£53.17
1859-60	80	228	£81.8	£39.9	£41.18
1860-61	17	230	£74.1	£18.1	£53.2
1861-62	101	342	£89.10	£58.18	£30.11
1862-63	95	414	£64.12	£53.3	£11.9
1863-64	24	412	£61.14	£26.13	£35.1
1864-65	81	469	£76.7	£50	£26.6
1865-66	0	349	£91.6	£16.14	£74.12

Source : P/StA/Soc/1 (a-b), Clifton Loan Blanket Society<sup>428</sup>.

Il en est de même pour la « Samaritan Society » dont les carnets montrent quelle somme est allouée à chaque personne qui demande l'aide. On y indique le nom de l'individu, son âge, les raisons pour lesquelles il demande de l'aide, le nombre d'enfants à charge, le salaire habituellement perçu et enfin la somme versée. Au regard de ces documents, on s'aperçoit qu'à chaque fois, c'est la maladie qui pousse à demander de l'aide<sup>429</sup>.

<sup>428</sup> En 1870, la société est si prospère et populaire que la caution des couvertures tombe à six pence et que chaque donateur ou membre peut maintenant recommander quatre personnes.

<sup>429</sup> Les pathologies sont variées : « heart disease, hip disease, typhoid fever, injured leg, bronchitis, burn, pneumonia ». Plus les familles touchées ont d'enfants plus l'aide accordée est importante, variant entre 6s et 30s. Le demandeur reçoit une somme par semaine et pendant plusieurs semaines si nécessaire. En 1885, environ 120 personnes reçoivent de l'argent, certains pendant deux semaines

En résumé, la publication annuelle de rapports pour toutes ces associations caritatives répond à plusieurs besoins. Celui de dresser un bilan des activités menées au cours de l'année écoulée, celui de prouver le bon emploi des fonds amassés et enfin celui de faire de la publicité pour l'association elle-même.

En ce qui concerne la récolte des fonds elle-même, celle-ci est généralement le fruit de donations spontanées mais peut également être stimulée par l'organisation de fêtes, de concerts, de tombolas ou de dîners au cours desquels les participants sont invités à faire des dons<sup>430</sup>. Latimer relate nombre d'évènements de ce genre<sup>431</sup>.

On the evening of the first Sunday in June, a band of forty musicians, engaged by 'a number of gentlemen interested in the welfare of the working classes', assembled on Durdham Down, and played a selection of pieces from the works of Handel and other eminent masters. There was a large attendance, and the newspapers estimated the numbers present at subsequent fine evenings at upwards of twenty thousand<sup>432</sup>.

Les diverses festivités organisées pour rassembler des donateurs afin de venir en aide aux démunis sont très importantes dans notre étude des relations sociales. Elles nous permettent de montrer qu'il existait un degré de coopération entre les classes et une certaine proximité, notamment lorsqu'un bienfaiteur devait recommander, par un billet nominatif, un indigent à une œuvre caritative. Dans le monde de la charité et de la philanthropie, il existe une relation de proximité entre les classes puisque les associations caritatives sont des lieux de rencontre des deux classes.

---

d'autres pendant six. En 1891, environ 150 personnes sont ainsi soutenues et 1901 environ 90, le don moyen varie alors entre 8 et 12s par semaine.

A titre d'exemple, en 1892, un assistant chimiste gagnant 24s mais sans enfant reçoit 8s alors qu'un ouvrier non qualifié avec quatre enfants (au salaire habituel de 12s) reçoit 12s. On note que souvent les bénéficiaires de ramènent l'argent s'ils n'en ont pas besoin. BRO P/StJ/soc/5 Samaritan Society, 1884-1905.

<sup>430</sup> BRO 40556.

<sup>431</sup> John Latimer, *The Annals of Bristol in the Nineteenth Century (concluded)*, p.10, p.11, p.55.

<sup>432</sup> John Latimer, *The Annals of Bristol in the Nineteenth Century*, p.528.

Pour mieux juger de ces rapports de classes et de l'influence de l'action caritative sur ces dernières, il nous est possible de nous tourner vers les impressions et les opinions même des philanthropes. Les discours repris dans la presse, les bilans dressés dans les rapports annuels, les témoignages recueillis dans les enquêtes sociales sont autant d'illustrations et de verbalisations de l'opinion des classes moyennes. La rhétorique employée et le discours lui-même sont porteurs de l'image que les philanthropes se font de leur mission et des indigents auxquels ils viennent au secours.

John Harrison rappelle que si l'action caritative privée et la loi pour les pauvres représentent à l'époque les manières traditionnelles de soulager la pauvreté, ces deux méthodes se trouvent remises en question dans le courant du siècle victorien. Dans les années 1860, l'idée se répand que le don et l'assistance distribués aveuglément et sans sélection contribuent à paupériser la population et à mettre en danger la moralité des indigents<sup>433</sup>. La charité rendrait les pauvres dépendants et selon John Percival, le directeur de Clifton College, les aumônes versées, au lieu de soulager la misère, engendrent un esprit de dépendance et de prodigalité<sup>434</sup>. Les dons dispensés sans discernement sont régulièrement condamnés comme c'est le cas dans le rapport d'enquête sur la condition des pauvres à Bristol en 1883 :

[...] it is said that too ready alms and aid without enquiry have only one end; they pauperise and tend to dependence [...] Nor does the evil of indiscriminate charity end with the immediate receivers. It tempts and taints their neighbours; the temptation is visible and certain; the beggar returns with his spoil, and his neighbour, who sees it, is tempted to go a-hunting<sup>435</sup>.

Le risque de perversion du système évoqué par les philanthropes et les réformateurs sociaux n'est pas infondé. Les observateurs sociaux, tels que Latimer, remarquent que certains abusent du système en recourant à certains subterfuges

---

<sup>433</sup> John F. C. Harrison, *Late Victorian Britain*, Londres : Harper Collins, 1990, p.192.

<sup>434</sup> John Latimer, *Annals of Bristol in the Nineteenth Century*, p.472.

<sup>435</sup> *Report of the Committee to Inquire into the Condition of the Bristol Poor*, p.143. Voir aussi p.144, p.153 et p.183.

leur permettant de réclamer une assistance. Il mentionne à ce titre l'exemple suivant :

[...] a crowd of worthless people were accustomed to flock into the parishes towards the close of each year, and to hire some miserable lodging to entitle them to share in the gifts, much of the money being at once squandered in dissipation<sup>436</sup>.

D'autres accumulent les aides financières glanées de-ci de-là et réussissent à vivre grâce à l'assistance ainsi reçue :

[...] others live more permanently in one house, subsidised by out-door relief or parish or city charities, and go more respectably about their bagging trade, getting regularly weekly doles from benevolent persons (unaware of each other's gifts) or from religious agencies. These make a good living out of begging, and quite as idly, as the most tattered vagrant<sup>437</sup>.

Ces comportements jugés inacceptables par les observateurs trouvent un premier élément de réponse avec la création de la « Charity Organization Society » dans les années 1860<sup>438</sup> dont l'objectif est de centraliser et d'organiser l'aide caritative<sup>439</sup>. L'apport d'un secours financier ou matériel aux indigents s'accompagne d'un questionnement sur la validité et l'utilité de telles actions. Conscients de la nécessité d'aider les plus défavorisés, les Victoriens s'inquiètent aussi de la conséquence de la philanthropie sur leur moralité. A l'époque, la distinction entre les pauvres considérés comme méritants et ceux jugés indignes de recevoir une aide est très marquée. Toute marque d'irrévérence, d'intempérance ou d'immoralité est condamnée. Seuls les vertueux, comme le montrent les règlements des associations caritatives peuvent prétendre à une aide. Rares sont

---

<sup>436</sup> John Latimer, *Annals of Bristol in the Nineteenth Century*, p.355.

<sup>437</sup> *Report of the Committee to Inquire into the Condition of the Bristol Poor*, p.141.

<sup>438</sup> Judith Fido, « The Charity Organisation Society and Social Casework in London, 1869-1900 », in Anthony P. Donajgrodzki (dir.), *op cit.*, pp.207-230.

<sup>439</sup> BRL B4367, Report of the Bristol and Clifton Charity Organisation Society, 1881-1882. « Objects: To afford the means whereby every individual or society, seeking to promote the welfare of the poor in the district, may know what is being done by others, so that 'overlapping' of relief and imposture may be prevented and the poor thoroughly and wisely helped. »

A Bristol on notera également le travail du « Committee of Associated Bristol Charities for Bristol Poor Law Union », qui centralise les demandes et tente de faire coopérer les différentes oeuvres caritatives locales. Le but est aussi d'éviter les fraudes et les abus. On y étudie les requêtes au cas par cas. BRL B18021, Committee of Associated Bristol Charities for Bristol Poor Law Union, Annual Report to the Council, 1893, 1894 (rapport présenté en annexe 7).

donc les membres de la classe moyenne qui tiennent un discours similaire à celui ici rapporté par la commission d'enquête sur les pauvres :

One replier, in defence of the endowed charities, writes : 'endowments are the inheritance of the poor, just as property bequeathed is an inheritance of the rich. The poor learn to depend upon endowments just as the rich do on their fixed incomes. Many people in parishes waste the money derived from endowed charities: as rich people in Clifton do their wealth. The endowments of the poor are no more frequent cause of idleness than are the dividends of the richer classes'<sup>440</sup>.

Soulignons pour conclure ce chapitre que la relation qui s'instaure entre le donateur et le donataire au sein de ce type d'associations caritatives dénote une proximité symbolique entre les agents. Lorsqu'un philanthrope recommande, par le biais de lettre de référence ou par la distribution de tickets, un indigent à une association, le lien qui s'établit entre les deux parties est personnalisé. La distance entre le donateur et le donataire est amoindrie, les deux classes se côtoient à travers l'acte du don. On peut alors soutenir que dans la sphère de la philanthropie, le rapprochement entre les classes est favorisé.

Cependant, il ne faut pas oublier de souligner que l'aide apportée aux nécessiteux n'est pas automatique ou systématique. Les philanthropes opèrent une distinction entre ceux qu'ils jugent devoir mériter un secours et ceux qui n'en sont pas dignes. Il existe donc bien ici une césure sociale, mais celle-ci ne repose pas sur des critères économiques. Elle repose sur des critères moraux. La valeur morale d'un individu est évaluée et tout comportement considéré comme étant inadéquat ou condamnable prive l'individu de l'aide caritative. Ce dernier n'aura d'autre chance que de se tourner vers l'assistance publique et la « workhouse ». On pourrait alors suggérer que la relation entre la bourgeoisie philanthrope et les nécessiteux issus des classes ouvrières repose dans ce type de situations sur la reconnaissance de valeurs et de la morale. La classe supérieure vient en aide aux pauvres dès lors que ceux-ci font preuve de bonne moralité. Les philanthropes soulagent la pauvreté de ceux qu'ils jugent dignes de recevoir une aide. La réflexion ainsi élaborée par les philanthropes se fait l'expression d'une forme de confiance

---

<sup>440</sup> *A Report of the Committee to Inquire into the Condition of the Bristol Poor*, p.154.

placée en l'autre partie et renforce plus encore l'idée auparavant énoncée d'une proximité symbolique entre le donateur et le donataire. On peut ainsi argumenter que l'action philanthropique telle qu'elle est exercée au travers des associations caritatives volontaires traduit une relation de rapprochement symbolique des classes<sup>441</sup>.

#### **2.1.4 L'action philanthropique dans les domaines de la médecine et la santé**

Un autre moyen d'apporter un secours caritatif à l'époque victorienne consiste à financer hôpitaux et dispensaires afin de fournir une assistance médicale aux pauvres. Dans certains cas, les soins sont dispensés directement à domicile, comme c'est le cas dans les « Dorcas » et les « Lying-in Charities » qui se spécialisent dans l'aide aux femmes en couches<sup>442</sup>. On soulignera que le terme

---

<sup>441</sup> L'influence de ce rapprochement (à travers le don) sur les rapports sociaux sera traitée dans le chapitre dédié au don et à la dialectique de la déférence.

<sup>442</sup> BRO 39399/cd/s/3, Bristol and Clifton Dorcas Society Rules. « The society must find sheets, childbed linen and articles of clothing to be lent to poor women during the month of their confinement. » Le comité de direction est composé de femmes (elles sont entre cinq et douze suivant les périodes), elles sont toutes membres de la Clifton Down Church. La souscription s'élevant à 5s confère le droit de recommander une personne. Cette dernière aura ainsi droit à un lot de linge pour le nourrisson et à l'assistance d'une sage-femme. Les objectifs de la société fondée en 1809 sont les suivants : « It is a society which has peculiar claims on the attention and support of the benevolent of every class and denomination, its chief design being to alleviate human suffering, by ministering in some measure to the comfort of the sufferer, at that period, when all others, it most forcibly appeals to the human heart, and calls for the tenderest exercises of sympathy and practical kindness –the period of maternal sorrow. [...] it is well known that at such a time many of the poor industrious and frugal though they may be, are, by reason of their scanty means or the pressing claims of their daily wants, wholly unprovided with those articles of clothing, which are absolutely necessary for both mother and child; and to make provision in this respect in case of destitution, is the principle object of this society. It has however, subsidiary objects, such as occasionally assisting with the loan of linen other females in time of sickness and in giving away to the destitute linen and flannel garment. In all these cases relief is administered on the recommendation of subscribers. » En 1850, 857 femmes reçoivent ainsi une aide (320 en couche, 537 pauvres). Au fil des ans le nombre de donateurs décline passant de 92 personnes en 1851 à 51 en 1870 et 17 en 1895. Le don moyen s'élève à 10s.

BRO P/St BM/X/1, Bristol Lying-in Charity 1820-1859. Règlement de 1848 : « That the objects of this institution is the delivery of poor married women at their own homes and the affording them such other relief as their circumstances may require, and the fund of the institution admit of. [...] The committee shall make the necessary arrangements for the attendance of the midwives when summoned, for ascertaining that they pay proper attention to the cases entrusted to them, and for visiting and relieving each of the persons recommended [...] none but married women producing sufficient proof of their marriage shall be deemed proper objects of the charity, nor any woman with her first child unless peculiar circumstances of distress render it necessary, which shall be

« Dorcas » désigne des associations certes médicales mais aussi religieuses car elles sont rattachées à une chapelle ou une église particulière. La majorité des instituts sont cependant laïcs et publics, en ce qu'ils rassemblent des donateurs sans distinction d'affiliation politique ou religieuse. Au XIX<sup>e</sup> siècle, fleurissent ainsi hôpitaux, dispensaires et infirmeries spécialisés. Le *Dictionary of Bristol* présente l'historique de certaines de ces institutions dont les appellations ne manquent pas d'indiquer la variété des pathologies traitées<sup>443</sup>. Prenons pour exemple le « Bristol Eye Dispensary » spécialisé en ophtalmologie ; le descriptif de son fonctionnement et de son financement est typique de ce genre d'institutions :

Bristol Eye Dispensary : Founded by John Bishop Estlin, opened in 1812 for the cure of the complaint in the eyes. For the first fifteen months of its existence it was carried on by Mr Estlin; who defrayed all the expenses himself, but since then it has been supported by voluntary contributions. The first report published tells us 'that during its first year 1840 patient were attended and provided with medicine free of all expense to themselves'. About 1800 patients are now seen annually. No note or other recommendation is required. The dispensary is under the management of a committee<sup>444</sup>.

De telles agences sont extrêmement nombreuses puisque les annuaires de Mathews, dont on sait qu'ils ne sont pas absolument exhaustifs, recensent déjà sous l'appellation « Hospital for the Poor », dix-neuf entrées en 1852 et trente en 1892<sup>445</sup>. Ces chiffres ne peuvent manquer d'indiquer l'importance de cette forme bien particulière de philanthropie. Le développement qui suit propose ainsi d'étudier un échantillon de ces associations caritatives médicales afin de montrer de quelle façon les classes moyennes tentèrent de répondre aux questions de santé publique et financèrent les soins médicaux des classes inférieures. Une fois de plus, il conviendra de noter que l'aide privée et l'action caritative se substituent à l'action gouvernementale afin de pallier les besoins fondamentaux de la population locale.

---

determined by the committee. » Souscription annuelle 7s, souscription à vie 20 guinées. Les deux médecins et les trois médecins accoucheurs sont élus par les donateurs.

<sup>443</sup> John Latimer, *Arrowsmith's Dictionary of Bristol*, pp.217-225. Bristol Dispensary, Bristol Cottage Hospital, Bristol Eye Hospital, Bristol Eye Dispensary, Bristol Medical Mission Dispensary, Bristol Private Hospital for Children, Bristol Royal Infirmary, Children's Hospital, Clifton Dispensary, Foresters Dispensary, Ham Green Fever Hospital, Orthopaedic Hospital and Home for Crippled Children, Redland Dispensary, Small Pox and Infectious Diseases Hospital, Ear Dispensary.

<sup>444</sup> *Ibid.*, p.219.

<sup>445</sup> *Mathews's Annual Bristol Directory*, 1852 ; *Wright & Co's Mathews Bristol and Clifton Directory*, 1892.



Dans ce chapitre nous expliciterons le fonctionnement de ces dispensaires afin de souligner la manière dont ils pouvaient favoriser l'interaction entre les classes. La démarche des philanthropes désireux de permettre l'accès aux soins aux classes défavorisées traduit un type de relation sociale articulée, si l'on s'en réfère au découpage de Reid, autour du consentement. La participation active des philanthropes mêlée à l'acceptation des récepteurs de l'aide signifie que les relations sociales ne relèvent plus dans ce cas là ni de la coercition ni du contrôle. L'organisation même des hôpitaux et des infirmeries repose une fois de plus sur un lien de proximité entre le donateur et le donataire. C'est ce lien, cette réunion des deux classes au sein de sphères publiques qui nous intéresse ici puisqu'il participe à la mise en relation de deux catégories sociales distinctes et nous fournit de précieuses informations sur leurs rapports. Au terme de ce chapitre, nous nous interrogerons sur les effets possibles de cette action philanthropique sur les relations de classes et sur les représentations qu'un groupe a pu construire au sujet de l'autre agent.

L'intérêt que les philanthropes accordent à la question de l'assistance médicale se profile déjà à Bristol dès 1735, lorsque est créé le « Bristol Royal Infirmary ». A cette date son fondateur Mr Elbridge prononce un discours afin de convaincre ses pairs de la nécessité de la fondation d'un hôpital qui répondrait aux besoins des pauvres :

Whereas many sick persons languish and die miserably for want of necessaries, who are not entitled to parochial relief ; and whereas amongst them who do receive parochial relief many suffer extremely and are sometimes lost, partly for want of accommodation and proper medicine in their own houses and lodgings (the closeness and unwholesomeness of which is one great cause of their sickness) partly by imprudent laying out of what is allowed, and by the ignorance or ill management of those about them, we, whose names are underwritten (in the rules of our holy religion) desiring, as far as in us lies, to find some remedy for this great misery of our poor neighbours, do subscribe the following sums of money to be by us continued yearly, during pleasure, for the procuring, furnishing and defraying the necessary expenses of an infirmary at Bristol, for the benefit of the poor sick, who shall be recommended by any of the subscribers or benefactors in such manner as the majority directs<sup>446</sup>.

---

<sup>446</sup> BRO 35893/28/H, Short history of the Bristol Royal Infirmary, 1912.

Le combat d'Elbridge ne manquera pas de créer des émules. Au XIXe siècle, les hôpitaux et dispensaires se multiplient à Bristol et reposent en grande majorité sur les dons et les souscriptions volontaires. Les bienfaiteurs peuvent choisir de faire un don unique, ponctuel ou de devenir membres à l'année ou à vie de l'administration de l'hôpital en versant une somme déterminée par le règlement du dit institut. C'est ainsi qu'en consultant le rapport annuel du « Bristol Royal Infirmary » de 1896, il se dégage que les sommes amassées grâce à l'adhésion de membres représentent environ 28.7 % du budget total de l'hôpital.

### Recettes et dépenses du Bristol Royal Infirmary

Année	1892	1893	1894	1895	1896
Souscriptions £	2716	2784	2762	2677	2760
Donations £	1085	1360	2159	2100	1247
Contributions d'employés £	1423	1523	1435	1323	1381
Troncs £	135	125	142	108	78
Lieux de culte	724	710	628	557	660
Retours sur investissements £	3238	3235	3220	3212	3277
Autres £	85	204	172	180	184
<b>REVENU TOTAL £</b>	9406	9941	10518	10151	9587
<b>DEPENSES TOTALES £</b>	11684	12187	11854	12575	12770

Sources : BRO BRI 40650, Bristol Royal Infirmary, Rapport annuel 1896.

Cet hôpital fonctionne comme une véritable institution caritative et regroupe des donateurs d'origines et tendances politiques diverses. Des collectes de fonds sont également organisées dans les paroisses même éloignées de Bristol comme à Wincauton ou Gloucester comme cela apparaît régulièrement dans les rapports financiers<sup>447</sup>. Au fil des ans, les collectes sont menées dans les pubs, les

<sup>447</sup> BRO Pamphlet 1139, Charles Clarke, *Bristol Royal Infirmary, A Personal Study Written to Commemorate the first 250 years 1735 – 1985*, 1985, p.7.

églises aussi bien que dans les usines auprès des ouvriers. On notera qu'en 1882 le revenu total de l'hôpital s'élève à £11671 dont £3264 proviennent des souscriptions, et £1000 de collectes organisées dans diverses firmes auprès de leur main d'œuvre<sup>448</sup>. Les souscriptions permettent au donateur de devenir un des gouverneurs de l'hôpital, c'est-à-dire qu'il participera par la suite au contrôle de l'institut et sera surtout en mesure de recommander un plus grand nombre de personnes qui pourront y bénéficier de soins. Ainsi, afin d'obtenir le titre de gouverneur à vie un individu doit s'acquitter de 30 guinées alors que 2 guinées permettent d'être gouverneur pendant un an. Chaque gouverneur peut alors recommander deux « in-patients » et six « out-patients ». C'est-à-dire qu'il est en droit d'envoyer gratuitement deux personnes se faire soigner à l'hôpital et permet à six autres à bénéficier d'une consultation et de médicaments gratuits<sup>449</sup>. Les rapports financiers montrent que la majorité des dons s'élèvent à l'époque à une guinée, ce qui ne permet pas au donateur de siéger en tant que gouverneur mais lui autorise à recommander une personne par an afin que celle-ci reçoive des soins médicaux. D'autre part, lorsque des ouvriers font eux-mêmes une donation, ils bénéficient d'une note d'admission. Les collectes effectuées par le clergé permettent à une paroisse de bénéficier elle aussi de notes d'admission proportionnellement aux sommes amassées<sup>450</sup>. Dans le règlement de l'hôpital, les conditions d'admission ainsi que le modèle des notes de recommandation sont ainsi présentés :

-article 189 : 'Such persons only shall be admitted as in patients as are unable to pay for advice, medicine and support during their illness; and such persons only shall be admitted as out-patients as are unable to pay for advice and medicine.'

- article 190: Recommendations of patients for admission shall be in the following form:

Gentlemen,

Please to admit ----- aged----- occupation-----residing at-----in the Parish of-----as an---patient if found to be a proper object for the charity,

<sup>448</sup> BRO 35893/28/H.

<sup>449</sup> BRO 40530/A/1/d/2, Bristol General Hospital Reports, 1886/1900. Nombre de gouverneurs et de bienfaiteurs en 1875, 865 ; en 1880, 742 ; en 1885, 1074 ; en 1890, 1097. En 1895, environ 33000 personnes reçoivent des soins grâce à cette institution. Les dons des firmes locales sont également indiqués : en 1900, Wills & Co offre £180 de dons, Fry £145 et Bristol Wagon Work £57.

<sup>450</sup> BRO 40650/20, Rules and Byelaws of the Bristol Royal Infirmary, 1898.

Dated at ---- the-----day of ----18----

-article 195: patients after remaining in the house for two calendar months shall be discharged unless the physicians and surgeons in consultation shall desire their retention for further treatment <sup>451</sup>.

Le fonctionnement de l'hôpital par un système de notes d'admission distribuées selon la volonté du donateur implique donc un certain degré de proximité entre le bienfaiteur et son protégé. Les détenteurs de ces notes décident en toute conscience de la personne qu'ils désirent aider. En rédigeant les notes de recommandation et fournissant quelques détails quant à son porteur, les philanthropes laissent à penser qu'ils connaissent l'identité et les besoins de la personne à aider. Cela implique une dimension plus personnelle du don. Contrairement à la distribution d'une allocation telle qu'elle se pratiquait avec les « endowed charities », où le lien entre le donateur et le donataire était dépersonnalisé voire inexistant, la remise de notes d'admission exprime plus clairement l'interaction entre les individus. Gorsky note à ce sujet que bien souvent les liens personnels de proximité résidentielle, d'emploi ou d'affiliation religieuse jouaient un rôle décisif dans les recommandations bien qu'on ne puisse véritablement spéculer sur la nature profonde du lien qui unissait les deux parties<sup>452</sup>.

Les autres hôpitaux et infirmeries de la cité fonctionnent sur le même modèle et sont extrêmement populaires. L'exemple du « Bristol Dispensary » nous servira ici d'illustration. Son objectif est le suivant :

To provide medical officers to give advice at the dispensary and to visit the sick at their own dwellings, and to supply all such medicines as may be necessary. Secondly, to assist poor lying in married women by providing them with the assistance of trained midwives<sup>453</sup>.

Les chiffres présentés ci-dessous démontrent qu'une fois de plus les sources de financements sont variées et reposent en majorité sur la générosité des

---

<sup>451</sup> *Id.*

<sup>452</sup> Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, p.121.

<sup>453</sup> BRO 33041/BMC/13/1, Bristol Dispensary Minute Book, 1893.

donateurs. En regardant le nombre de patients enregistrés entre 1893 et 1900, on constate que l'action des philanthropes dans ce domaine répond à une véritable attente.

#### Bilan d'activité du Bristol Dispensary 1893-1900

	1893	1894	1895	1896	1897	1898	1899	1900
Malades	1104 7	1150 3	1130 3	1104 2	1087 9	1177 1	1200 0	1141 0
Femmes en couche	522	547	613	592	551	524	441	490
Souscriptions et dons £	2697	2762	2774	2751	2741	3124	3081	3128
Intérêts et investissements £	1393	1488	1249	2273	2009	1129	1398	1288

Source: BRO 33041/BMC/13/1, Bristol Dispensary Minute book.

Il en va de même si l'on observe les données du Bristol General Hospital entre 1851 et 1880 :

#### Bilan d'activité du BGH 1851-1880

Année	In-patients	Out-patients
1851	537	4989
1855	405	5658
1860	1173	9287
1865	1502	14074
1870	1383	15768
1875	1555	14250
1880	1420	13573

Source: BRO 40530/A/1/d/2, Bristol General Hospital Reports 1886-1900 ; BRO 40556.

Dans les deux tableaux présentés, on remarque que le nombre de patients ne faiblit aucunement au fil des années et dans le cas du « Bristol General Hospital », il croît même fortement. L'apport d'une assistance médicale et la création d'institutions hospitalières traduisent la volonté des philanthropes d'apporter un secours qui ne se limite pas au soulagement de la pauvreté. Comme dans le cas des associations caritatives volontaires étudiées précédemment, il est intéressant de constater que l'aide accordée est une fois de plus personnalisée.

L'accès à certains soins est facilité par la possession d'un billet de recommandation. Cela implique que les nécessiteux aient entrepris des démarches auprès de bienfaiteurs potentiels pour se procurer ces tickets. Il leur faut s'adresser aux membres de la classe supérieure pour obtenir un appui. De leur côté, les gouverneurs d'un hôpital possèdent des bons qu'ils choisiront de remettre à certaines des personnes qui les auront sollicités. Là encore, le lien entre le donateur et le bénéficiaire se fait plus étroit ; le philanthrope soutient le donataire qui deviendra de manière symbolique son débiteur. Le rapport qui s'instaure dès lors entre les deux parties mérite maintenant d'être étudié et dans le chapitre qui suit nous proposons d'analyser l'influence de cette relation née du don sur les relations de classes.

### **2.1.5 Le don et la dialectique de la déférence**

Nous avons procédé dans cette section d'étude dédiée à la philanthropie à la présentation des institutions caritatives créées et dirigées par les élites locales. Que leur type de fonctionnement repose sur le legs ou sur l'association de donateurs et quel que soit leur objet, toutes ces formes d'actions philanthropiques traduisent à première vue un effort des classes supérieures de soulager les maux des pauvres.

Cependant, cette justification de l'action philanthropique par la seule conscience humaniste ne saurait être exhaustive et ne nous permet pas de problématiser la signification sociale de la philanthropie ni d'en apprécier

l'influence sur les rapports de classes. En effet, les chiffres et les données recueillis dans cette étude le montrent très explicitement : une large proportion de la population bristolienne bénéficie d'une forme d'assistance caritative. L'action des philanthropes est par conséquent omniprésente dans le quotidien des classes ouvrières. Par le biais de ces diverses associations, les deux classes entretiennent de véritables rapports de proximité et il semble difficile de supposer que ce phénomène n'ait eu de répercussions sur les rapports sociaux. Ce nouveau chapitre s'articulera autour de plusieurs questions.

Dans un premier temps, il nous faudra nous interroger sur le sens même de l'action caritative pour les philanthropes. Qu'implique pour les classes supérieures la participation aux bonnes œuvres ? Quelles sont les motivations dissimulées de la philanthropie ? En effet, hormis l'émulation d'une tradition historique et une motivation religieuse, quelles raisons peuvent expliquer l'adhésion massive des classes moyennes aux bonnes œuvres ? Quel message la participation des classes moyennes aux œuvres de bienfaisance est-elle supposée renvoyer à la communauté ? Ce sont les questions ayant trait aux implications profondes de la philanthropie pour les classes moyennes qui seront donc au cœur de la première partie de l'analyse qui suit.

Le deuxième volet du chapitre sera en revanche dévolu à l'influence de l'action caritative sur les rapports sociaux. A ce stade de notre étude, il est nécessaire de nous pencher sur les conséquences de ces interactions sur l'ordre social et les relations de classes. Comment ces interactions ont-elles influencé les rapports entre les groupes ? Ces interrogations sont au centre de notre travail de recherche et la compréhension du symbolisme attaché aux notions de don et de charité va pouvoir nous apporter quelques éléments de réponse. Pour répondre à la question de l'influence de la philanthropie sur les rapports de classes, nous nous tournerons vers le travail de l'anthropologue Marcel Mauss et son analyse du don. Cet appareil théorique pourra dans un premier temps nous informer sur la relation qui s'instaure entre le bienfaiteur et le récepteur. L'étude de Mauss sur la structure du don et sur ses implications sociales semble ici pertinente puisqu'elle ouvre des

pistes de réflexion sur le mécanisme caché de l'action philanthropique. Une seconde notion servira également notre analyse : celle de la déférence. En effet, les réflexions de Newby sur la dialectique de la déférence nous permettront de démontrer que le don et l'action philanthropique pouvaient être utilisés comme des moyens de préserver la déférence des classes populaires et permettaient de réguler les relations de classe.

#### *2.1.5.1 Etude des motivations des philanthropes*

La question de la philanthropie à l'époque victorienne est indissociable de celle de l'affirmation du statut social. Bon nombre d'études ont ainsi cherché à démontrer que l'implication des classes moyennes dans les associations caritatives était symptomatique du désir de ces premières d'affirmer leur autorité et leur identité. Morris décrit les « voluntary associations » comme des sphères au sein desquelles s'exerce une reconnaissance mutuelle des élites et par le biais desquelles ces dernières peuvent s'assurer un certain degré d'influence sur les classes subalternes<sup>454</sup>. Morris soutient ainsi que les classes moyennes utilisaient les associations volontaires et caritatives afin d'affirmer leur identité et préserver la pérennité du système patriarcal préindustriel. Selon ces conceptions, de telles institutions sont un moyen pour la bourgeoisie de se fédérer autour de valeurs communes. Elles permettent dans une certaine mesure de se constituer en classe, de reconnaître ses pairs. Elles seraient aussi, suivant ces mêmes théories, de puissantes agences de régulation des relations sociales et faciliteraient une interaction positive entre les classes moyennes et les classes ouvrières.

Ainsi, si les classes moyennes victorienne s'investissent et s'emparent si rapidement de la sphère de la charité, leurs motivations ne seraient pas uniquement dictées par des principes religieux ou humanistes. Dans un article portant sur la création d'hôpitaux financés par les dons privés, Adrian Wilson

---

<sup>454</sup> Voir John Robert Morris, « Voluntary societies and British Urban Elites », article déjà cité.



soutient qu'à cette époque la décision des bienfaiteurs de contribuer au financement d'établissements médicaux est motivée par le besoin naissant des classes moyennes de se constituer en classe unie :

[...] the mechanisms of voluntary subscription - of which the hospitals were early examples - served as an instrument to unite the middle class and indeed, it has been argued, to forge the very identity of that class<sup>455</sup>.

De plus, il rappelle que les hôpitaux permettent souvent de transcender les divisions de partis ou de religion car il n'existe aucune politique de sectarisme concernant les donateurs<sup>456</sup>. En cela, Wilson reprend la théorie avancée par Morris. En effet, ce dernier considère les associations volontaires comme des éléments fondamentaux à la création d'une identité bourgeoise :

[...] they were the basis for the formation of a middle class identity across the wide status ranges, and the fragmented political and religious structure of the potential numbers of that class.<sup>457</sup>

Pour comprendre ce besoin de regroupement des classes moyennes, il faut rappeler que le développement de l'économie, sa diversification ainsi que l'émergence de nouveaux notables et de nouveaux riches impliquent qu'un grand nombre d'individus réclament maintenant un rôle à jouer au sein du pouvoir local. La création de ces associations volontaires sert en quelque sorte de faire-valoir, elle permet à un nombre toujours croissant de citoyens d'apparaître sur la scène publique<sup>458</sup>. De telles agences favorisent la création d'une conscience de classe commune et l'émergence d'un sentiment d'appartenance à un même groupe. Elles permettent surtout aux classes moyennes d'asseoir leur statut et leur autorité de façon pacifique et discrète<sup>459</sup>.

Thus the major manufacturers and shopkeepers and their professional allies were faced with the double task of gaining and asserting authority in the new situations which urban

---

<sup>455</sup> Adrian Wilson, « Conflict, Consensus and Charity: Politics and the Provincial Voluntary Hospitals in the Eighteenth Century », *English Historical Review*, Vol CXI, Juin 1996, p.603.

<sup>456</sup> *Ibid.*, p.605.

<sup>457</sup> *Id.*

<sup>458</sup> John Robert Morris, « Voluntary societies and British Urban Elites », p.104, p.113.

<sup>459</sup> Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, p.198.

and industrial growth were continually providing, and of defending their social, economic and political power and privilege from threats of disease, food scarcity, crime, public disorder, labour organisation and radical ideological and political action. A growing network of voluntary societies was part of the response to this situation<sup>460</sup>.

Il n'est alors pas besoin de recourir à la propagande directe ou à l'idéologie. Il suffit simplement que les créateurs des associations volontaires reproduisent au sein de celles-ci le type de relations sociales que la bourgeoisie souhaite voir se démocratiser<sup>461</sup>.

On retiendra donc que l'engouement des classes moyennes pour les associations caritatives répond à un désir de la part de ces dernières d'affirmer leur statut dans une période de transformations économiques et sociales et de lutter contre la menace d'une révolte sociale tant redoutée. En effet, Stedman Jones a démontré dans *Outcast London* que les classes moyennes vivent à l'époque dans la peur et l'angoisse de ne pas réussir à maintenir une certaine stabilité sociale et redoutent les conflits. Dans son étude, l'historien souligne la manière dont le taux élevé de chômage dans l'est londonien dans les années 1870 ainsi que l'organisation par la « Land and Labour League » de larges manifestations de sans-emploi ont pu contribuer à nourrir l'anxiété des classes supérieures. Les écrits des observateurs sociaux, Arnold en tête de liste, véhiculent en effet cette image de classes de marginaux, représentant une menace inquiétante pour l'ordre social :

This vas residuum [...] marching where it likes, meeting where it likes, bawling what it likes, breaking where it likes<sup>462</sup>.

Ainsi donc, pour comprendre le rapport des classes moyennes à l'action philanthropique, il faut intégrer plusieurs paramètres tels que la perpétuation d'une tradition, l'obéissance à un dogme religieux, la nécessité d'affirmer un statut et le souci de préservation de l'ordre social. Toutes ces problématiques sont ici liées les unes aux autres et nous éclairent quant aux raisons qui ont poussé les classes moyennes à s'impliquer dans l'assistance aux pauvres. Il reste cependant à analyser

---

<sup>460</sup> John Robert Morris, « Voluntary societies and British Urban Elites », p.99.

<sup>461</sup> *Ibid.*, p.107 ; Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, p.202.

<sup>462</sup> Mathew Arnold, *Culture and Anarchy*, Cambridge : Cambridge UP, 1969, p.105.

les conséquences de cette action philanthropique sur les rapports de classes. Le schéma relationnel qui s'instaure entre le bienfaiteur et le bénéficiaire est tout à fait particulier et la nature de ce lien mérite ici d'être étudiée puisqu'il a pu contribuer à conditionner les rapports entre classes sociales. Afin de comprendre les mécanismes inhérents au don, il faut se tourner vers les travaux de Marcel Mauss.

#### 2.1.5.2 La théorie du don

Publié dans les années 1920, le travail d'anthropologie de Mauss sur le don explore les implications morales et sociales de cet acte. Dès l'introduction, Mauss propose de démontrer que le don s'accompagne invariablement d'une idée d'obligation, une obligation de rendre en retour. En s'appuyant sur l'étude des sociétés archaïques, il montre que les échanges tout comme les contrats débutent sous la forme de dons, théoriquement volontaires mais dans la réalité obligatoirement faits et rendus<sup>463</sup>. Dans les « potlatch » ainsi analysés, ce n'est pas la générosité qui caractérise les échanges mais la lutte pour le prestige. Il faut donc que la chose donnée revienne sous quelque forme vers le donateur. Mauss met en lumière le paradoxe inhérent à la donation. Il existe un :

[...] caractère volontaire, pour ainsi dire, apparemment libre et gratuit, et cependant contraint et intéressé de ces prestations. Elles ont revêtu presque toujours la forme du présent, du cadeau offert généreusement même quand, dans ce geste qui accompagne la transaction, il n'y a que fiction, formalisme et mensonge social et quand il y a au fond obligation et intérêt économique<sup>464</sup>.

Les implications d'une telle affirmation sont doubles. Elles signifient que le don est motivé. Il résulte de la recherche d'un intérêt, il n'est jamais purement gratuit. Mais elles signifient également que l'acte engendre un sentiment chez le receveur d'être redevable. Tout don place le donataire dans une situation

---

<sup>463</sup> Félicie Nayrou, « Essai sur le Don : l'Inquiétante Oralité dans l'Ombre de la Structure », *Revue Française de Psychanalyse*, Vol.65, (2001-2005), p.1509.

<sup>464</sup> Marcel Mauss, *Essai sur le Don : Forme et Raison de l'Echange dans les Sociétés Primitives*, 1923, p.7. Version numérique (date de consultation 18/03/2010)  
[http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss\\_marcel/socio\\_et\\_anthropo/2\\_essai\\_sur\\_le\\_don](http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/2_essai_sur_le_don)

d'infériorité vis-à-vis de son bienfaiteur mais surtout dans une situation d'obligation envers lui. Le don libéral et gracieux est donc régulièrement suivi d'un contre don tout aussi unilatéral et arbitraire mais tacitement perçu comme la réponse adéquate à une première prestation. Il s'agit par conséquent d'une contrainte sociale implicite. Le don devient donc l'amorce d'une relation de réciprocité et de l'échange différé. Pour se libérer du pouvoir que le donateur exerce sur lui, le donataire n'a d'autre choix que de rendre en retour :

Le don non rendu rend encore inférieur celui qui l'a accepté, surtout quand il est reçu sans esprit de retour [...]. La charité est encore blessante pour celui qui l'accepte, et tout effort de notre morale tend à supprimer le patronage inconscient et injurieux du riche « aumônier »<sup>465</sup>.

On notera que dans l'encyclopédie *Britannica* un article est dédié au « gift exchange ». Le terme est plus transparent en ce qu'il met clairement en lumière l'idée d'obligation de rendre comprise dans le terme « exchange ». Ce processus est ainsi défini :

A transfer of goods or services that, although regarded as voluntary by the people involved, is part of the expected social behaviour [...] the profit in gift exchange may be in the sphere of social relationships and prestige rather than in material advantage<sup>466</sup>.

Ceci correspond parfaitement à l'explication que l'on peut donner à l'action des philanthropes et à la motivation cachée de leurs actions. Ce type de don, qui oblige le donataire, permet d'une part au donateur d'affirmer son statut et d'autre part de créer une situation de dette, dette qui se paie non pas matériellement mais socialement, par la déférence. Il existe un fort élément de réciprocité dans ce don. En effet, ce que les donateurs, que sont les philanthropes, reçoivent en retour de leurs actions se manifeste sous forme de reconnaissance : une reconnaissance essentielle pour le maintien de la déférence et de l'ordre social. C'est précisément cette notion de déférence qui nous intéresse ici puisqu'elle implique la mise en place de relations sociales consensuelles.

---

<sup>465</sup> *Ibid.*, p.90.

<sup>466</sup> Philip. W. Goetz (dir.), vol 5, p.258-259.

Howard Newby s'est penché sur la dialectique de la déférence et stipule dans ses écrits que celle-ci permet la préservation de l'ordre social et signifie l'acceptation de la hiérarchisation<sup>467</sup>.

Not only can deference help us explain certain aspects of the British class structure, but that, properly understood, the concept of deference emphasizes certain properties of the relational and normative aspects of social stratification [...]<sup>468</sup>.

C'est à dire que la notion de déférence joue un rôle important dans la manière dont la structure sociale est articulée et fonctionne. Elle décrit une forme d'interaction sociale.

Un aspect caractéristique de la déférence réside en ce qu'elle se passe de coercition. Elle est intégrée, elle n'est pas adoptée par peur de sanctions ou de représailles. En effet, ses origines proviennent des processus de légitimation, souvent par le biais de la tradition, de la nature hiérarchisée de la structure sociale. En d'autres termes, elle tire ses origines de mécanismes utilisés par les élites (ceux qui jouissent d'une supériorité) afin de légitimer la nature hiérarchisée de la structure sociale. Les sections supérieures de cet ordre social doivent par quelque moyen, s'assurer que la structure même qui leur garantit statut, privilège ou pouvoir, demeure inchangée. La déférence implique de la part des classes subalternes une acceptation de l'ordre établi. Elle permet donc la stabilité du système et la protection des élites en légitimant leur autorité.

Stability is therefore the keynote of deference, for only deference ensures the long term maintenance of the power and privileges on which the elites can continue to draw<sup>469</sup>.

Dans son article, Newby cherche à explorer les moyens relationnels et normatifs utilisés par les élites pour maintenir leur autorité. Pour permettre la

---

<sup>467</sup> Howard Newby, « The Deferential Dialectic », *Comparative Studies in Society and History*, Vol 17, No 2, 1975, pp.139-164. La notion de déférence a été utilisée de manière assez récurrente dans les études politiques, sociales ou culturelles et, selon les cas, fut employée pour d'écrire certaines formes de comportements obséquieux pour expliquer l'attitude consensuelle des classes ouvrières, la stabilité des institutions politiques britanniques, l'acceptation de la hiérarchie des classes ou encore les votes des classes ouvrières en faveur des conservateurs.

<sup>468</sup> *Ibid.*, p.141.

<sup>469</sup> *Ibid.*, p.146.

stabilité de l'organisation hiérarchique et assurer sa pérennité, il est nécessaire de dissiper les tensions sociales. Afin de limiter ce genre de tensions, les élites doivent s'assurer de préserver la déférence des classes subalternes. La question demeure donc de savoir comment il convient de procéder pour maintenir les classes sociales inférieures dans l'acceptation de l'ordre établi.

A ce titre, Newby explique qu'il faut compter sur l'expression de deux phénomènes contradictoires. D'une part, il faut qu'il existe entre les groupes concernés un sentiment de différenciation, de distinction ou de non appartenance. D'autre part, il est nécessaire d'entretenir un élément d'identification, de reconnaissance positive. C'est-à-dire que pour que puisse s'instaurer une interaction de déférence, il faut que les groupes se rencontrent dans une entreprise de coopération<sup>470</sup>.

This dilemma is therefore a reflection of the contradiction inherent in the deferential dialectic : in the coming together involved in interaction, mechanisms must be employed that maintain social distance<sup>471</sup>.

On le voit bien au travers des associations caritatives étudiées précédemment, si l'interaction des classes y est favorisée et que les classes moyennes rencontrent les ouvriers (directement ou symboliquement), la distanciation, le rappel de la non appartenance et de la différence sont sans cesse présents. Les tickets de recommandation des patients, la sélection d'un profil type de bénéficiaires, l'appréciation de la moralité des pauvres sont autant de rappels du gouffre qui sépare les deux classes. D'ailleurs l'une des méthodes les plus efficaces et remarquables de désamorçage des tensions sociales et d'entretien de la déférence demeure selon Newby celle du don. Il n'hésite pas à mentionner « the controlling function of charity » qui selon lui a reçu trop peu d'attention. Il note ainsi :

[...] charity was an integral part of the 'paternal custodial, coercive and primitive' system of labour control of the Tudor and pre-Tudor Poor Law. Clearly one does not wish to deny the

---

<sup>470</sup> *Ibid.*, p.149.

<sup>471</sup> *Ibid.*, p.159.

conscious validity of the philanthropic and Christian motivations to charity, but charity has long been in effect, an integral part of the legitimation of social subordination, not only through its status enhancing properties but because it has been used discriminately in favour of the deserving (i.e. deferential ) poor<sup>472</sup>.

Attribuée de façon locale, parfois très directe et visible avec les tickets, il s'agit d'une manière de réaffirmer son statut et de renforcer la dialectique différentielle. Le don, la charité sont des méthodes de contrôle, de préservation de la déférence et donc de stabilisation sociale. Les mécanismes du don font apparaître la création d'une relation de réciprocité. En aidant les plus démunis, les donateurs placent ces premiers dans une situation d'obligation morale. Afin de s'acquitter de la dette, le bénéficiaire doit rendre de quelque façon ce qu'il a reçu. La reconnaissance et la déférence marquée envers les donateurs représentent une manière de donner en retour. A ce titre et en utilisant la théorie de Newby, nous pouvons avancer que les centaines d'associations caritatives de Bristol et l'engouement des classes moyennes pour l'action philanthropique ont indubitablement contribué à pacifier les relations de classes. L'aide aux nécessiteux, employée pour endiguer les risques de révolte sociale, a certainement joué un rôle important. Plus encore, cette assistance a permis aux classes moyennes de faire montre de leur statut et de leur supériorité et a placé les bénéficiaires de l'aide sous leur coupe.

---

<sup>472</sup> *Ibid.*, p.161.

## 2.2 Les campagnes de réforme morale

Le premier volet de cette analyse de l'institutionnalisation du consensus s'est focalisé sur l'univers de la philanthropie et nous a permis d'apprécier de quelle manière les relations sociales et les relations de classes avaient pu se dessiner et s'organiser en son sein. La seconde étape de notre travail, en revanche, aura pour objectif d'étudier quelques unes des associations réformatrices créées à Bristol dans la seconde moitié du siècle. Par associations réformatrices nous entendons les diverses agences de réforme morale fondées par les classes moyennes et les instances religieuses afin de « civiliser » les classes populaires ou pour utiliser la formule de ces réformateurs « to improve the working classes ». Les jeux d'interaction, de contrôle ou de consentement entre les groupes sont ici assez apparents.

Dans ce cas précis, on notera en effet un certain glissement dans les objectifs des classes moyennes. Il n'est pas seulement question, comme dans l'action caritative, de simplement veiller à apporter un secours matériel aux nécessiteux, mais au contraire de s'occuper de leur condition morale. Aux considérations purement matérielles font place des questions ayant trait à la respectabilité, aux valeurs et à la moralité.

Le travail qui suit portera sur trois différentes formes d'agences utilisées pour réformer les mœurs des classes ouvrières. Tout d'abord, et afin d'opérer une transition logique avec nos analyses précédentes, nous nous pencherons sur le cas d'associations volontaires (souvent religieuses) investies à la fois d'une mission caritative et d'une mission moralisatrice. Le discours salvateur diffusé par ces associations nous permettra d'apprécier leur volonté de « moraliser » les pauvres. Dans un second temps, nous porterons notre attention sur les agences de réforme des mœurs et les institutions qui cherchaient à fournir des activités récréatives respectables et profitables aux travailleurs. On notera ici qu'il s'agissait bien évidemment pour les réformateurs de réguler et de contrôler le temps libre et les



mœurs des ouvriers souvent jugés inadéquats. Dans une troisième partie, nous nous tournerons vers un tout autre type d'agences, les institutions culturelles, c'est-à-dire les clubs et instituts créés à l'époque victorienne dans le but d'instruire la population et de diffuser le fameux « useful knowledge ». Une fois de plus, il s'agira de démontrer que ces tentatives d'éducation et de moralisation des masses n'étaient pas sans lien avec les questions de contrôle social.

### **2.2.1 L'action caritative moralisatrice**

Dans le chapitre dédié à l'action caritative à Bristol, il est un type d'agences que nous avons sciemment écartées de notre analyse car ces dernières, bien que destinées à soulager les miséreux, contenaient et diffusaient un message moralisateur. Dès lors, nous avons considéré que ces associations ne pouvaient être mises sur un strict pied d'égalité avec les hospices, les hôpitaux ou les fondations qui se concentraient exclusivement sur le soulagement matériel de la pauvreté. La présence d'un discours moralisateur, révélant un désir d'apporter une parole religieuse aux indigents et de réformer leurs mœurs, confère à ces agences plus qu'un simple rôle caritatif.

Prenons l'exemple de la « Clifton and Bristol Bible Women's Mission ». Dans son huitième rapport annuel, il est expliqué que le premier objectif de l'institut est de répandre la parole de Dieu en se rendant au domicile des femmes incapables d'aller à l'église pour cause de maladie ou de vieillesse.

In most cases the Bible is an unread book with them, and to them we send our Bible Women to read to them the Word of God, to ask them to purchase by small instalments the precious Book, to invite them to the Mothers' Meeting, to assist them in temporal matters, by showing them thrifty and comfortable ways of cooking and cleaning, and in fact to be their sisterly friend and helper<sup>473</sup>.

Ici, l'action caritative et la mission moralisatrice sont parfaitement associées. En plus de recevoir une aide matérielle et des conseils, les femmes dont on visite les

---

<sup>473</sup> BRL B5889, Eighth Annual Report of the Bristol Bible Women's Mission, 1867, p.4.

foyers sont encouragées à vivre dans la parole de Dieu. La volontaire qui se rend dans les familles est ainsi décrite :

[...] she is thus the 'link' between wealth and poverty, culture and ignorance, happiness and misery, a whispering way through which the message of good-will may pass down through society<sup>474</sup>.

L'idéal qui anime donc ce genre de mission ne se réduit donc pas à la seule philanthropie mais vise bien à reformer les bénéficiaires de l'aide et les mettre dans le chemin de Dieu. La mission salvatrice de ce type d'agence est peut-être encore mieux appréciée si on lit le rapport de la « Magdalen House » de 1883. Son objectif est précisé dans le règlement :

To afford an asylum to fallen women and to endeavour by religious instruction and the formation of moral and industrious habits, to restore them to a pure and virtuous life<sup>475</sup>.

Il s'agit bien ici encore de venir en aide à ces femmes déchues mais surtout de réformer leurs attitudes et leur permettre de mener une existence respectable. Cet objectif est véritablement vécu comme une mission par les administrateurs de l'institut :

The work is of necessity carried on unostentatiously and quietly, and when the former character and disadvantages of the inmates are considered, it is clear that amid much encouragement, many instances of failures must be expected. [...] and those who sow the seed of the word of God in patience and in faith, and seek to foster its growth by Christian care and labour, will not only thankfully accept the tokens of fruit which are seen now, but will wait with the full assurance for the great harvest, believing that he who has bidden them to seek the lost and care for the erring does vouchsafe to prosper their efforts far more than they can know here, and that in the day when all results shall be seen, many will be found who were reclaimed here from sin, and brought in God's mercy, not only to paths of virtue and morality, but to that true life of faith and holiness which leads to the land 'wherein dwelleth Righteousness'<sup>476</sup>.

La rhétorique de ce passage, outre sa forte résonance religieuse, nous permet de comprendre à quel point cet institut se distinguait d'autres associations caritatives traditionnelles. Le ton rédempteur est absent des associations

---

<sup>474</sup> *Ibid.*, p.1.

<sup>475</sup> BRO 35722 (7), Report of Magdalen House, 1870/1885.

<sup>476</sup> *Ibid.*, Rapport de 1883.

caritatives que nous avons étudiées dans le premier chapitre. Ici, au contraire, la réforme morale occupe une place centrale<sup>477</sup>. Cette éthique moralisatrice se retrouve également dans le fonctionnement du « Park Row Asylum for Hopeful Discharged Female Prisoners ». Etablie en 1855 par Mrs Sawyer, l'institution a pour objectif de remettre les jeunes femmes dans le droit chemin. Entre vingt et vingt-cinq femmes peuvent ainsi être accueillies chaque année. Les pickpockets, les récidivistes ayant contracté plus d'une peine de prison et les filles de moins de quatorze ans ne sont pas admises<sup>478</sup>. Soumises à des règles de vie strictes et à une éducation religieuse, ces jeunes femmes sont elles aussi formées pour devenir domestiques et ainsi recouvrer leur respectabilité. Peter Terry explique :

A period of semi-seclusion was imposed initially whereby the new inmate was confined to her room and it was hoped that the daily visits of the superintendent and members of the committee would exert a positive moral influence before more regular contact with the other girls was allowed [...]. Religious observance was the dominating aspect in the Asylum's routine. Religious instruction, followed hymn singing and the reading of the Psalms, was a daily feature and was augmented by bible and confirmation classes<sup>479</sup>.

Il s'agit donc bien ici encore de fournir un logement, de la nourriture et une formation aux jeunes délinquantes mais aussi de les éduquer et de leur inculquer la parole de Dieu. L'aide matérielle est associée au secours spirituel. Ce souci de réforme morale répond à un désir plus général d'élever la société dans son ensemble. Le courant moralisateur est très présent au XIX<sup>e</sup> siècle notamment grâce au renouveau évangélique. La société victorienne doit selon les réformateurs être assainie et purifiée. Ce courant qui traverse tout le siècle victorien colore de nombreux aspects de la culture de l'époque et influence les valeurs et les attitudes de la population. Par conséquent, on peut suggérer que par sa nature même et par son omniprésence à travers toute l'époque qui nous intéresse, le courant moralisateur a pu aider à la cohésion sociale et au consensus. Les valeurs de

---

<sup>477</sup> Les efforts furent souvent récompensés comme en témoignent les diverses lettres adressées à la direction. Par exemple, le rapport de 1871 indique : « E.W. left the penitentiary seven or eight years ago, went into a good place of service and then married. After a time, her husband died and then she returned to service in a large family where ten servants are kept. She writes: I thank God that I am very happy. How glad I am that I ever went to the penitentiary, for there I was taught the good and the right way. May I never forget it. » BRO 35722 (7).

<sup>478</sup> Peter Terry, *The Charitable and Educational Institutions in the Parish of St Michael*, Thèse de Doctorat, Bristol : Université de Bristol, 1978, p.49.

<sup>479</sup> *Ibid.*, p.50.

moralité, de frugalité, de tempérance, d'autonomie sont par essence des valeurs favorisant le consensus social. Ce sont aussi les valeurs de la bourgeoisie. De fait, il est possible de supposer que le courant moralisateur, en diffusant ses préceptes au travers d'associations caritatives telles que celles que nous avons ici étudiées, a pu participer à la propagation de valeurs communes aux deux classes, valeurs qui permettraient de limiter les tensions entre ces classes.

### **2.2.2 La tempérance et le mouvement YMCA**

Au même titre que le développement économique de la ville, que le profil de ses secteurs d'emploi ou que sa tradition philanthropique, la religion exerce, nous l'avons noté, un impact considérable sur les relations sociales. Nous avons en effet dans la première partie de la thèse, démontré que Bristol était à l'époque victorienne une ville particulièrement religieuse. L'omniprésence du christianisme dans cette ville s'accompagne d'un effort marqué de ces instances religieuses de commander à certains aspects de la vie des bristolien. En effet, il convient de garder à l'esprit qu'à cette époque l'église officielle tout comme les chapelles dissidentes ne se contentent pas de diffuser leur message par le seul biais des prêches et sermons dispensés durant l'office. Les instances religieuses recourent à un éventail d'agences, de clubs, d'écoles, de missions et autres institutions afin de répandre leur message et d'encadrer la population pour veiller à ce que les victoriens mènent une vie en accord avec les valeurs chrétiennes.

L'objectif du chapitre qui suit consistera à montrer que le consensus social a pu être aussi favorisé et institutionnalisé par le biais d'actions religieuses. L'Eglise anglicane tout comme les chapelles dissidentes infiltrent les sphères des loisirs et de l'éducation par exemple afin de distiller leurs valeurs et d'inculquer une morale aux populations visées. L'étude de la société victorienne et des rapports sociaux ne peut donc se faire sans que l'on prenne en compte l'impact de la religion sur les mœurs des contemporains. Les églises, dissidentes ou officielles, cherchent à répandre un idéal dont il convient ici d'analyser le message et la réception.

On pourra effectivement s'interroger sur le lien entre la diffusion d'un discours moralisateur religieux et les relations de classes. Quelles valeurs les églises et chapelles cherchent-elles à transmettre ? Par quels biais ? Comment ces valeurs influencent-elles les interactions sociales ou la manière dont les groupes sociaux perçoivent la hiérarchie à laquelle ils appartiennent ? Toutes ces questions trouveront une réponse dans le travail qui suit. Ce dernier se compose de deux volets complémentaires. Dans un premier temps, nous nous intéresserons au mouvement pour la tempérance qui fut originellement lancé par le courant évangélique puis nous nous pencherons sur la « Young Men Christian Association ». Ces deux types d'institutions possèdent l'objectif commun de moraliser les activités récréatives des victoriens, et principalement celles des classes ouvrières. Ce faisant, elles exercent elles aussi une forme de contrôle social susceptible d'influer sur les relations sociales.

#### *2.2.2.1 La tempérance*

La question de l'alcool et le mouvement pour la tempérance font partie des grandes campagnes du siècle victorien. L'intérêt de cet objet d'étude réside ici en ce qu'il offre une nouvelle illustration du désir des réformateurs d'imposer une norme, de réformer les mœurs et de standardiser les pratiques. On comprendra aisément que de telles actions, si elles sont menées efficacement puissent aider à la stabilisation de la société. Dans ce cas précis, le contrôle des loisirs et plus particulièrement du rapport de l'individu à l'alcool et à la culture de la boisson a été initié par les instances religieuses.

Avant de plonger plus avant dans le fonctionnement des associations de tempérance, il est utile de rappeler la position du mouvement évangélique vis-à-vis des loisirs.

### 2.2.2.1.1 Religion et loisir

Dans une étude portant sur la culture populaire anglaise entre 1750 et 1900, les historiens John Golby et William Purdue expliquent que depuis le Moyen Age, les réformateurs religieux s'étaient employés à éradiquer de la culture populaire tout ce qui appartenait à la culture païenne et était jugé immoral. L'objectif consistait alors à remplacer cette culture par une autre, plus emprunte de religion et caractérisée par la piété, la sobriété et l'abstinence<sup>480</sup>. Au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècles, sous l'influence du renouveau évangélique, les instances religieuses s'érigent contre la culture populaire hédoniste et à l'aide de diverses agences s'attachent à réformer les mœurs et les activités récréatives des masses<sup>481</sup>. Même le méthodisme, cette religion si populaire auprès des classes ouvrières, est ouvertement opposé aux formes de loisirs plébéiennes.

From the beginning Wesley assaulted worldly and impious recreations as the work of the devil and urged the faithful to turn aside from the fair, dancing and the tavern. The more populist tendency within Methodism, which broke away to form Primitive Methodism, was even more active in its condemnation of popular culture: 'No person shall be continued a member of our society who visits public or worldly amusements; nor those who waste their time at the public house'<sup>482</sup>.

L'éthique évangélique qui, nous l'avons vu précédemment, avait réussi à infiltrer tous les échelons de la société établit une claire dichotomie entre la Grâce et la corruption, entre ce qui est respectable et ce qui est condamnable. Les valeurs que l'on considère aujourd'hui comme traditionnellement « victoriennes » et qui sont le plus souvent associées aux classes moyennes proviennent de cette morale évangélique.

To be serious, to redeem the time, to abstain from gambling, to remember the Sabbath day to keep it holy, to limit the gratification of the senses to the pleasures of a table lawfully earned and the embraces of a wife lawfully wedded, are virtues for which the reward is not laid up in heaven only. The world is every evil'<sup>483</sup>.

---

<sup>480</sup> John Golby et William Purdue, *op cit.*, p.43.

<sup>481</sup> *Ibid.*, p.52.

<sup>482</sup> *Ibid.*, p.58.

<sup>483</sup> George Malcolm Young, *Portrait of an Age : Victorian England*, Londres : Oxford University Press, 1973, p.2.

Le courant évangélique insiste donc sur le devoir moral, sur le rôle public de l'individu et condamne la plupart des formes de récréation qui favorisent l'oisiveté et le plaisir gratuit. Sont encouragées la sobriété et les formes de loisirs circonscrites au foyer et à la famille et comportant une valeur morale. Ce besoin affirmé de réformer les mœurs et ce regain de puritanisme et de conformisme, sont attribuables selon Golby et Purdue à une angoisse concernant les risques de crise sociale et politique. Les changements rapides de l'économie et de la société, la croissance de la population et la désuétude des anciens moyens de contrôle favorisent l'influence grandissante de ceux qui plaident pour une régénération morale et une discipline de vie plus stricte des classes populaires<sup>484</sup>.

Cette condamnation des formes de loisirs jugés immoraux, triviaux et avilissants nous permet de comprendre pourquoi tant d'églises et de chapelles ont tenté d'offrir aux Victoriens des activités récréatives alternatives. Ainsi leur attachement au concept de « rational recreation », c'est-à-dire aux activités moralisatrices permettant à l'individu de s'élever et de s'améliorer, prend tout son sens. Les associations de tempérance attachées aux sectes dissidentes ou aux églises paroissiales s'inscrivent dans cette optique.

#### 2.2.2.1.2 La culture de l'alcool

Avant de nous pencher sur les archives des associations de tempérance de Bristol, il est nécessaire d'expliquer pourquoi cette célèbre croisade contre l'alcool voit le jour au XIX<sup>e</sup> siècle. Rappelons que depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle notamment et la période que l'on a baptisé la « gin-period » la consommation d'alcool en Grande-Bretagne est devenue une véritable question sociale. La hausse des salaires associée au prix peu élevé du gin contribue à faire exploser la consommation d'alcool à cette époque et ce malgré le passage du Gin Act de 1751. Si les boissons alcoolisées sont alors si populaires c'est qu'il faut rappeler que la bière est par exemple considérée comme une boisson saine, énergisante et fortifiante

---

<sup>484</sup> John Golby et William Purdue, *op cit.*, p.44.

particulièrement prisée des travailleurs dont l'alimentation est le plus souvent insuffisante. D'autre part, l'eau et le lait peuvent être extrêmement nocifs et leur consommation hasardeuse. A Bristol par exemple, en 1845 seules 5000 personnes sur 130000 reçoivent l'eau directement<sup>485</sup>. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le développement du marché libre et la réduction des taxes sur les spiritueux engendrent l'essor des lieux de distribution de gin et une nouvelle augmentation de la consommation.

Alarmé par cette situation, le gouvernement tente de limiter la consommation de spiritueux en encourageant celle de la bière jugée bien moins néfaste. Ainsi, en 1830 le Beer Act exonère-t-il les distributeurs de bière de franchise et l'on voit les « beer houses » se multiplier. En Angleterre, dans les années 1870, la consommation moyenne de spiritueux atteint 5, 79 litres par an par personne et celle de la bière 151.5 litres par an par personne<sup>486</sup>.

Les chiffres rassemblés par Charles Booth à la fin du siècle indiquent que les familles issues de classes ouvrières dépensent un quart de leur salaire en boisson<sup>487</sup>. Bien souvent, la consommation d'alcool chez les classes populaires est considérée comme la source de tous leurs maux et de leur misère<sup>488</sup>. Cependant, il faut bien noter à cet égard que les problèmes d'ébriété et d'alcoolisme ne sont pas des problèmes de classe et qu'au contraire toutes les sections de la société sont concernées.

Les statistiques le montrent donc, l'alcool occupe une place centrale dans la vie quotidienne des victoriens. Si l'on considère à ce titre le nombre de pubs, de tavernes et autres lieux de distribution d'alcool, on ne peut qu'être frappé par leur omniprésence dans le paysage victorien. En Angleterre et au pays de Galles pour l'année 1861, on recense un lieu possédant une licence pour vendre de l'alcool pour

---

<sup>485</sup> *Ibid.*, p.118.

<sup>486</sup> *Ibid.*, p.117.

<sup>487</sup> *Id.*

<sup>488</sup> Peter Bailey, *Leisure and Class in Victorian England : Rational Recreation and the Conquest for Social Control 1830-1885*, Londres : Routledge & Kegan Paul, 1978, p.48.



186 habitants et un pour 255 personnes en Ecosse<sup>489</sup>. Le tableau ci-dessous montre que le commerce de la boisson et toutes les activités liées à sa production ou à sa distribution représentent un fort pourcentage de l'économie et de l'emploi au XIX<sup>e</sup>.

**Nombre de personnes travaillant dans le domaine de la boisson et dans celui de la distribution de nourriture, entre 1841 et 1881. Angleterre et pays de Galles, tous âges et sexes.**

Année	1841	1861	1871	1881
Population totale (milliers)	15914	20066	25974	29003
Boulangers	37143	54140	71032	84158
Bouchers	44938	68114	81702	98921
Primeurs	7908	18045	29614	40963
Tailleurs	108945	136390	160648	208720
Tenanciers de restaurants et cafés	1542	3955	8173	11535
Tenanciers de débits de boisson	53246	66260	70106	78013
Distributeurs de bière	5629	15767	16583	17606
Négociants de vin et de spiritueux	3494	7810	7889	7883
Brasseurs	9357	20352	24567	26312
Fabricants de malt	7965	10677	9531	9088

Source : Brian Harrison, *Drinks and the Victorians*, p. 314.

Cette culture de l'alcool et de la boisson doit, afin d'être mieux comprise, être replacée dans son contexte. Sous le règne de Victoria, les conditions de vie d'une grande majorité de la population sont extrêmement pénibles et précaires. Les foyers sont le plus souvent délabrés et peu chaleureux, le travail incertain, les conditions de vie dans les centres urbains pénibles et le refuge du pub, lieu de rencontre, de socialisation, d'échange et de détente, représente pour beaucoup

<sup>489</sup> George Best, *Mid-Victorian Britain 1851-1875*, Londres : Weidenfeld & Nicolson, 1971, p.241.

l'un des seuls moyens de continuer à endurer le quotidien<sup>490</sup>. Se rassembler avec ses pairs dans les « gin palaces », les tavernes ou les pubs autorise les individus pendant un temps à exorciser leur difficile réalité et à se détendre<sup>491</sup>.

C'est au sein de ce contexte, face à la consommation toujours croissante d'alcool et dans une économie où la tradition du St Monday devient de plus en plus difficilement conciliable avec les exigences d'une production industrielle, que le mouvement pour la tempérance voit le jour en 1830<sup>492</sup>.

### 2.2.2.1.3 La tempérance à Bristol

Mené de front par les instances religieuses et les classes moyennes toujours soucieuses de réformer et d'élever les classes populaires, le mouvement pour la tempérance a connu plusieurs phases de développement au fil du siècle<sup>493</sup>. Nous nous intéresserons pour notre part, au fonctionnement et au développement du mouvement à Bristol afin de mettre en lumière la manière dont celui-ci favorisait la rencontre et l'interaction des différentes classes sociales. D'autre part nous

---

<sup>490</sup> Voir Charles Booth, *Life and Labour in London, First Series on Poverty*, New York : Augustus M. Kelley, 1969, première édition 1886-1903 ; Benjamin Seebohm Rowntree, *A Study of Town Life*, New York : Howard Fertig, 1971, première édition 1901.

<sup>491</sup> D'autre part dans la culture britannique, depuis toujours le pub ou la « public house » était bien plus qu'un simple lieu où l'on venait boire. Ces établissements offraient parfois logement et couvert, étaient des lieux où l'on procédait aux ventes aux enchères, où l'on menait des débats politiques ou des transactions, organisait des réunions et autour duquel pouvait s'organiser toute une partie de la gestion de la vie de la communauté. Au fur et à mesure du temps, nombre de ces rôles disparurent mais il convient de les garder à l'esprit pour comprendre pourquoi le pub est ainsi devenu une institution de la culture populaire.

<sup>492</sup> John Golby et Willian Purdue, *op cit.*, p.53 ; Alistair Reid, « The Decline of St Monday 1766-1876 », *Past and Present*, No 71, 1976, pp.76-101 ; Edward Palmer Thompson, « Time, Work-Discipline and Industrial Capitalism », *Past and Present*, No 38, 1967, pp.72-76. St Monday était un jour souvent non travaillé car ses pratiquants ne retournaient pas à l'usine, l'atelier ou à la ferme s'ils avaient encore un peu d'argent disponible et continuaient comme le dimanche à festoyer et se divertir jusqu'à ce que leurs finances s'épuisent. Cette tradition devint de plus en plus problématique à l'ère de la révolution industrielle. Elle était en effet dommageable pour le nouveau système de production qui requérait discipline, ponctualité, concentration et régularité. L'absence de main d'œuvre en début de semaine, l'incapacité de prévoir combien d'hommes seraient disponibles et l'ivresse sur le lieu de travail posaient de plus en plus de problèmes dans les industries mécanisées. Le combat pour la tempérance et l'abandon progressif de cette tradition du St Monday faisaient alors écho aux besoins de la nouvelle société industrielle.

<sup>493</sup> Brian Harrison, *Drink and the Victorians : The Temperance Question in England 1815-1872*, London : Faber, 1971.

analyserons la popularité de ce mouvement auprès des bristolien et tenterons d'évaluer si cette croisade morale et sociale contre l'alcool a influencé les rapports de classes.

Comme dans tout le pays, le mouvement de la tempérance se développe rapidement à Bristol<sup>494</sup> notamment parce que le terreau local semble y avoir été particulièrement favorable. Nous l'avons déjà souligné, Bristol est une ville très religieuse et les discours des non-conformistes pour dénoncer l'intempérance et l'abus d'alcool ont pu y trouver un auditoire assez réceptif<sup>495</sup>. D'autre part, les rapports des observateurs contemporains semblent décrire la ville comme une cité noyée sous le flot de la boisson. Dans un article publié dans le *Western Temperance Herald* en 1880, un article intitulé « The Reign of Drink » in Bristol présente la capitale du sud ouest ainsi :

Bristol true to its drinking instinct (for the recent parliamentary returns gave this city the unenviable notoriety of having the largest number of liquor shops, in proportion to its population, of any city in the land) has been in great doubt whether it should beginning and teach its children the scientific and moral basis of Temperance, or if it should let them grow as their fathers have grown, in such ignorance as to render them the easy victims of the present appalling condition of things<sup>496</sup>.

En 1875, on recense effectivement 1400 lieux de distribution d'alcool à Bristol pour 196 000 habitants, c'est-à-dire une moyenne d'un pub pour 140 personnes, chiffre qui place la ville bien au-delà de la moyenne nationale<sup>497</sup>. Les méfaits et les dangers de cette profusion de débits de boisson sont bien sûr repris par les défenseurs de la tempérance qui n'hésitent pas dans leurs plaidoyers à rendre l'alcool responsable de tous les maux des pauvres mais aussi à interpeller le contribuable pour lui démontrer que la taxe prélevée pour financer la loi pour les pauvres est rendue totalement obsolète à cause de l'intempérance des classes ouvrières.

---

<sup>494</sup> Voir Helen Meller, *Leisure and the Changing City*, oeuvre déjà citée, pp.161-194.

<sup>495</sup> BRO 41001/WTL/J/3/1, Records of The Western Alcohol and Drugs Education Service, comprising the records of the Western Temperance League and other local temperance organizations, 1836-1982, *The United Temperance Gazette*, 1896-1897.

<sup>496</sup> BRO 41001/WTL/J/3/1, 1880, p.82.

<sup>497</sup> BRO 41001/WTL/J/3/1, 1875.

The Bristol town council has just decided to spend £12 000 in enlarging the lunatic asylum in connection with our workhouse. When completed, there will be accommodation for 400 inmates, at an outlay of £60000. Every mad pauper costs Bristol for mere houseroom £150. A large proportion become insane through drink and yet the town council would never consent to the shameful waste of money incurred by spending £60000 to make 400 drink slaves freemen and women<sup>498</sup>.

Dans ces conditions, on comprend que le mouvement ait fait école à Bristol. L'objectif des associations de tempérance ne consiste pas à interdire totalement l'alcool ni à rendre sa consommation illégale mais à contrôler cette dernière et à essayer de limiter, grâce à de nouvelles législations, les horaires d'ouverture des pubs et tavernes. Le mouvement se concentre principalement sur la consommation d'alcool des classes ouvrières et est mené conjointement par les réformateurs religieux et les réformateurs sociaux issus des classes moyennes puisque les valeurs associées à la tempérance rejoignent leurs propres valeurs de respectabilité, de modération, d'autonomie (« self-help ») et de contrôle de soi. Ainsi les objectifs principaux de toute association de Tempérance ressemblent-ils à ceux établis par la « West of England Temperance Association » :

[...] to promote the temperance movement in the West of England : also to enlighten the public opinion on the evils resulting from the liquor traffic and to create a popular feeling in favour of its legislative suppression<sup>499</sup>.

Pour diffuser leur message, les associations de tempérance recourent à diverses méthodes, qu'il s'agisse de la distribution de tracts, de l'organisation de conférences, de la distribution de manuels, de discours publics ou de l'attitude de leurs adhérents qui doivent montrer l'exemple et servir de modèles de conduite<sup>500</sup>. Cette croisade morale contre l'alcool est le plus souvent investie comme nous l'avons expliquée d'un message religieux. On retrouve cette influence dans le discours même des réformateurs et dans les organes de diffusion du mouvement. Pour preuve ce poème publié dans la *United Temperance Gazette* en mars 1896:

---

<sup>498</sup> *Id.*

<sup>499</sup> BRO 41001/WTL/CF/1/2, Conference book of the West of England Temperance Association, 1859-1869.

<sup>500</sup> BRO 39399/CD/S, Clifton Down Gospel Temperance Society : Minutes and accounts, 1883-1900.

Thou, whose almighty word  
Chaos and darkness heard,  
And took their flight  
Hear us, we humbly pray  
And where the temperance ray  
Sheds not its glorious day  
Let there be light! [...]  
Let there be light<sup>501</sup>!

Afin de mesurer l'ampleur des efforts entrepris par les institutions locales pour répandre les idées de la tempérance, il suffit de regarder par exemple les archives de la « Bristol Temperance Society and Gospel Union ». En 1894, la dite société publie 4000 cartes par semaine et 3000 prospectus destinés à la distribution (intitulés « Our Work ») et organise des campagnes de visites des écoles. En décembre de cette année 32476 enfants écoutent le discours des réformateurs. Chaque année, l'institut organise une fête et le nombre de tickets distribués pour l'évènement donne une idée assez claire de sa popularité : 500 tickets pour des sièges réservés et 5000 tickets destinés à la distribution dans les chapelles et le centre ville<sup>502</sup>. De plus les rapports des associations locales illustrent une activité effrénée de leurs représentants. Ainsi en 1875 lors du meeting annuel de la « Bristol Temperance Society » qui se tient au Colston Hall, le pasteur de St Paul explique que leur nouveau missionnaire, T. Smith, a pu entre juin et décembre organiser 170 réunions publiques, rendre visite à 3400 foyers pour répandre son message, faire signer 309 promesses d'abstinence (« pledges ») et distribuer 1800 copies du *Temperance Herald* accompagnées de 4000 tracts<sup>503</sup>.

S'il n'existe pas de liste exhaustive du nombre de clubs pour la tempérance à Bristol, le compte rendu d'une réunion des associations de Bath et Bristol en 1896 indique que ces dernières dépassent la centaine<sup>504</sup>. D'autre part, un article publié

---

<sup>501</sup> BRO 41001/WTL/J/3/1, 1896.

<sup>502</sup> BRO 41001/GTU/M/ 1, Bristol Temperance Society and Gospel Temperance Union, Minutes, 1894-1903.

<sup>503</sup> BRO 41001/ WTL/J/3/1.

<sup>504</sup> *Id.*

en 1880 dans le *Western Temperance Herald* revient sur l'importance du mouvement à Bristol :

In times past Bristol has produced some of the very foremost philanthropists and temperance reformers. She is the head quarters of the Western Temperance League. Her Templars, Sons of Templars, Rechabites and band of Hope members are numbered by thousands<sup>505</sup>.

Si les avocats de la tempérance espèrent par l'éducation et les discours informer la population ouvrière des dangers de l'alcool et de la nécessité de modérer leur consommation, ils tentent aussi par le biais de mesures législatives de contrôler la distribution d'alcool<sup>506</sup>. On notera par exemple qu'en 1891, la « Bristol Temperance Society and Gospel Union » se lance dans une bataille contre le Bristol Empire Palace et obtient que l'institution se voie refuser l'accès à une licence lui permettant de distribuer de l'alcool<sup>507</sup>. De vastes campagnes sont ainsi menées et des conférences organisées pour discuter de thèmes tels que : « Sunday Closing in England, Abolition of Shopkeepers licences, Closing of Public houses on election days, prohibition sale of alcohol to people under 16 »<sup>508</sup>.

Nous avons ici montré comment le mouvement organisait ses campagnes et procédait pour lutter contre la consommation d'alcool dans le pays. Si celui-ci réussit à se développer tout au long du siècle, il n'est cependant pas aisé de tirer des conclusions quant à son efficacité ni son véritable impact sur les mœurs des victoriens<sup>509</sup>. En effet, si l'on considère les résultats d'une enquête menée à Bristol en 1880 concernant la campagne nationale pour la fermeture des pubs les dimanches, les résultats semblent peu probants. A cette époque, vingt-six paroisses

---

<sup>505</sup> *Id.*

<sup>506506</sup> Il est aussi des mouvements proposant des actions alternatives afin de favoriser la tempérance comme le montre cet article de 1859 : « The conference congratulates the friends of the temperance cause on the movement now in progress throughout the nation for the erection of public drinking fountains and believing that such facilities for obtaining water must inevitably operate as a preventative of intemperance [...]. » BRO 41001/WTL/CF/1/2, Conference book of the West of England Temperance Association, includes loose-leaf accounts, 1870.

<sup>507</sup> BRO 41001/GTM/M/1.

<sup>508</sup> *Id.*

<sup>509</sup> Helen Meller, *op cit.*, p.164.

de Bristol sont soumises à une enquête publique afin de connaître la position des populations au sujet du projet intitulé « Sunday Closing ». Bien que l'enquête ne soit pas exhaustive car seul un échantillon d'individus est concerté dans les paroisses choisies, elle permet de mettre en lumière certains phénomènes intéressants. Ainsi, dans les paroisses situées dans les quartiers bourgeois comme la « Clifton Parish Church », le différend entre ceux qui soutiennent le mouvement et ceux qui s'y opposent est très large. 395 personnes se prononcent en faveur du projet alors qu'elles sont sept fois moins nombreuses à s'y opposer, c'est-à-dire seulement 54. En revanche, dans les quartiers ouvriers la tendance est beaucoup moins nette. A St Jude's, 150 personnes soutiennent la fermeture des pubs le dimanche alors que 93 s'y opposent. A St Luke's, dans le quartier de Bedminster les réactions sont encore plus marquées : 558 se déclarent en faveur du projet, 204 le rejettent, 254 refusent catégoriquement de répondre et 326 jettent et détruisent immédiatement le questionnaire en stipulant qu'ils s'opposent à la mesure<sup>510</sup>. De telles réactions semblent indiquer un important décalage entre la popularité du mouvement telle qu'elle peut être décrite dans la presse et observée dans les chiffres fournis par les associations de tempérance, et les réactions de la population vis-à-vis des mesures législatives envisagées par le mouvement. Pour comprendre ce phénomène, il convient de rappeler que le mouvement pour la tempérance est probablement celui qui au XIX<sup>e</sup> siècle utilise le plus efficacement le recours aux activités récréatives pour rallier les classes ouvrières à sa cause. Peter Bailey rappelle ainsi que les réformateurs sociaux, afin d'attirer les ouvriers, doivent trouver un moyen de concurrencer la culture populaire traditionnelle et leur offrir des activités alternatives afin de les détourner du pub<sup>511</sup>.

Le mouvement pour la tempérance utilise depuis les années 1840 les excursions en train, les concerts et les soirées en tout genre pour distraire ses adhérents. De plus, la publication d'une littérature et d'une presse spécialisée,

---

<sup>510</sup> BRO 41001/WTL/J/3/1, *The United Temperance Gazette*, Sunday Closing of Public Houses : Canvass of Bristol.

<sup>511</sup> Peter Bailey, *op cit.*, chapitre 2.

comme la *Temperance Gazette* par exemple, offre elle aussi un divertissement à son lectorat. Samuel Smiles saluait déjà ces méthodes :

Our temperance reformers have been slow to recognise the importance of these truths; but they are now beginning to act on them. They begin to feel that there is no other way to defeat drink but to out rival it with attractions of a higher kind – such as music, cheap railway excursions, cheap concerts, and cheap rural galas<sup>512</sup>.

Pour s'en convaincre, il suffit de regarder les méthodes employées par la « Clifton Down Gospel Temperance Society ». Les comptes-rendus de l'association indiquent en effet qu'en 1883 une chorale est créée afin de proposer des concerts aux adhérents, plusieurs discours sont prononcés, et que des excursions en train sont également organisées. Ces dernières sont financées par la vente de cartes postales aux adhérents. Le 20 octobre 1884, lors d'une « tea-party » à laquelle se rendent quatre-vingt dix membres de l'association, ces derniers assistent à des conférences, des récitals et à la récitation de textes et de poèmes<sup>513</sup>. Autre action extrêmement populaire à l'époque, les « Happy Evening for the people<sup>514</sup> » mêlent musique classique et discours moralisateurs (annexe 8). Pour un penny, on peut assister à une soirée ainsi programmée :

Part I

Introductory remarks  
Piano forte solo  
Song  
Duet  
Anthem  
Pianoforte and Piccolo duet  
Song  
Recital  
Duet

---

<sup>512</sup> *Ibid.*, p.47.

<sup>513</sup> BRO 39339/CD/5/1, Clifton Down Gospel Temperance Society, 1883. L'association organise aussi des excursions parfois jumelées avec celles de l'école du dimanche. Pour devenir membre de l'association il faut signer une promesse d'engagement : « I do hereby agree to abstain from all intoxicating drinks and will pay 1d per week to the funds of the society. »

<sup>514</sup> *Bristol Times and Mirror*, 21 janvier 1889.



Short account of the Societies operations  
given by the organising agent

Part II

Chorus  
Solo  
Duet  
Song  
Musical sketch  
Part song  
Pianoforte solo  
Trio  
Chorus<sup>515</sup>

Il semblerait donc que le succès apparent du mouvement pour la tempérance ait plus résidé dans sa capacité à fournir des activités récréatives aux classes populaires qu'à son pouvoir de conversion des masses. L'exemple le plus significatif de cette réalité demeure probablement celui des « Bands of Hope ». Le premier de ces groupes voit le jour en 1847 à Leeds<sup>516</sup>. L'objectif de cette agence était :

[...] to train our youths and children in total abstinence and Christian principles, that they may escape the perils of the use of strong drinks, which corrupts the character, breaks the heart, and blasts the hopes both for time and eternity<sup>517</sup>.

L'idée demeure, pour cette association, de veiller à l'élévation morale et intellectuelle des enfants issus des classes ouvrières, de leur permettre d'accéder à des formes de loisirs respectables et de leur inculquer les valeurs d'honnêteté, de modération, d'amour de Dieu et du prochain<sup>518</sup>. Les chiffres pour la seule ville de Bristol sont éloquentes. En 1862, la « Bristol Band of Hope Union » est créée dans le but de superviser et de rassembler les différents groupes de ce type à Bristol. A cette date ils sont 14 à se fédérer sous sa bannière et, en 1871, ils atteignent le

---

<sup>515</sup> BRO 40469/15 (d), Bristol Temperance Society and Gospel Temperance Union concerts, Association Hall, St.James' Square and St.Agnes Mission Hall, 1887 January-1889 April.

<sup>516</sup> Lillian Lewis Shiman, « The Band of Hope Movement: Respectable Recreation for Working-Class Children », *Victorian Studies*, Vol 13, Sept 1974, p.51.

<sup>517</sup> BRO 41001/BOH/1/2.

<sup>518</sup> Lillian Lewis Shiman, *op cit.*, p.50, BRO 41001/BOH/1/1.

nombre de 37 en rassemblant 6219 enfants et adolescents âgés pour la plupart de six à seize ans<sup>519</sup>.

Toutes les agences sont affiliées à une église ou une chapelle, ce qui indique que le mouvement rassemble toutes les dénominations. Les dons apportés à l'union révèlent qu'une fois de plus les grandes familles de philanthropes telles que les Fry, les Wills et les Robinsons s'impliquent dans le mouvement<sup>520</sup>. A la fin du siècle, à travers tout le pays, ce sont plus de trois millions d'enfants qui sont inscrits dans ces groupes prouvant ainsi qu'il s'agissait d'une organisation pour la jeunesse extrêmement populaire. Cependant comme l'explique Shiman, il est quasiment impossible de mesurer les effets de ce mouvement sur les mœurs de ces futurs adultes et de savoir combien se sont convertis à son message<sup>521</sup>.

Le mouvement pour la tempérance représente néanmoins pour la période qui nous intéresse une des agences les plus puissantes et répandues à Bristol pour la réforme des mœurs, mais s'affiche surtout comme un mouvement qui, au fil des décennies, ne cessa de faire se rencontrer et se côtoyer les classes moyennes et les classes ouvrières par le biais d'activités communes. A chaque concert, réunion, excursion et représentation les différents univers se mélangent. L'idée de contrôle social est indissociable du mouvement et ce dernier fournit une nouvelle illustration du désir de standardiser les pratiques et de niveler la société victorienne en tentant d'inculquer des valeurs qui seraient communes aux deux classes. On peut donc suggérer que ce phénomène a lui aussi contribué dans une certaine mesure à pacifier les relations de classes.

---

<sup>519</sup> BRO 41001/BOH/1/1.

<sup>520</sup> *Id.*

<sup>521</sup> Lillian Lewis Shiman, *op cit.*, p.51.

### 2.2.2.2 YMCA

Le désir de réforme morale au XIX<sup>e</sup> siècle se manifeste de manière très visible au sein de la sphère du loisir et de la récréation. Une des agences les plus célèbres de l'époque victorienne ayant réussi à réunir vie culturelle et religieuse demeure la « Young Men Christian Association » plus communément appelée la YMCA. L'organisation voit le jour à Londres en 1844 grâce à l'initiative de jeunes gens employés dans des bureaux et des boutiques qui se réunissent pour prier et partager leur expérience commune<sup>522</sup>. Le mouvement fait rapidement école et la branche bristolienne de la YMCA apparaît en 1853. Elle résulte à ce stade de la fusion entre les « Bible Classes » et les « Mutual Improvement Societies for Young Men »<sup>523</sup>. L'objectif de cette association est le suivant :

That the object of the Association be the Improvement of the spiritual and mental condition of Young men<sup>524</sup>.

A Bristol, les fondateurs de cette association sont issus du non-conformisme et les grandes dynasties locales (Fry et Wills par exemple) se retrouvent à sa présidence ou au conseil d'administration<sup>525</sup> (annexe 9). Ces mêmes familles qui participent déjà activement à la gestion de « l'Athenaeum<sup>526</sup> » et à celle de la majorité des institutions éducatives et sociales de Bristol montrent une fois de encore leur volonté de s'impliquer le plus possible dans la vie culturelle de la cité. Cependant, ce qui distingue la YMCA d'un institut tel que « l'Athenaeum », c'est en premier lieu sa coloration religieuse. Il s'agit véritablement d'une agence active, investie d'un message, qui tente de réformer, de convaincre et de répandre les valeurs non-conformistes. L'« Athenaeum » est en revanche non sectaire et se

---

<sup>522</sup> Helen Meller, *Leisure and the Changing City*, p.126 ; BRL B1533, Addresses, Broadmead Rooms Inaugural Gathering, YMCA and rules of the YMCA ; Keith Robbins, *Nineteenth Century Britain*, Oxford : Oxford University Press, 1989, pp.93-94.

<sup>523</sup> Helen Meller, *Leisure and the Changing City*, p.126.

<sup>524</sup> BRL B1533.

<sup>525</sup> *Bristol and District YMCA Record Monthly*, novembre 1898.

<sup>526</sup> L'institution fera l'objet d'une étude dans le prochain chapitre.

contente de proposer une infrastructure à ses membres. La notion de réforme est donc très présente au sein de la YMCA comme l'explique Meller :

[...] the vision of the founders of the YMCA was of cultural development within this religious framework. The future role of the young men of the association was not only to lead but also to transform, first themselves, and then through activities organised by themselves, numbers of people hitherto untouched<sup>527</sup>.

Dans ses premières années, la branche locale de la YMCA se limite à offrir à ses membres des activités déjà proposées par les institutions culturelles. Ainsi le discours inaugural prononcé à Broadmead<sup>528</sup> fait-il mention de la bibliothèque mise à la disposition de membres de l'association (annexe 10) ainsi que des conférences organisées, des cours dispensés<sup>529</sup> et bien entendu des groupes de discussion de la Bible. Tout comme les institutions culturelles et éducatives, la YMCA organise des séries de conférences aux sujets variés mais souvent loin des préoccupations ouvrières : « Beauty », « Individualism », « Sir Walter Raleigh and his time », « Life in England a hundred years ago »<sup>530</sup>. A ce stade, l'action de la YMCA ne semble se distinguer de celle des associations culturelles classiques que par son engagement et son discours religieux. Elle cherche par ses activités à éduquer et élever ses membres. Cependant, en 1879, face à une baisse des effectifs et un manque de popularité, le mouvement se voit dans l'obligation d'adopter une nouvelle politique et de nouvelles méthodes pour gagner des adhérents. C'est alors vers le sport que se tournent les différentes branches de la YMCA.

Afin de comprendre ce choix, il convient de rappeler qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le sport est envisagé comme un moyen de développer des qualités humaines. Les célèbres « publics schools » de l'époque jouent un rôle considérable dans cette représentation du sport<sup>531</sup>. Perçu comme un exercice formateur, viril, sain pour le

---

<sup>527</sup> Helen Meller, *Leisure and the Changing City*, p.127.

<sup>528</sup> BRL B1533.

<sup>529</sup> BRL B1533. « It is intended to form classes of Instruction in the Hebrew, Latin, French, and German Languages, also for English Grammar, Mathematics, Natural Philosophy, Drawing and singing; to commence the first week in October. »

<sup>530</sup> Helen Meller, *Leisure and the Changing City*, p.129.

<sup>531</sup> Peter Bailey, *op cit.*, pp.126-128 ; Hugh Cunningham, *Leisure in the Industrial Revolution 1780-1880*, Londres : Croom Helm, 1980, pp.84-87.

corps et l'esprit, et permettant de nourrir le sens de la compétition, du « fair play » mais aussi du travail d'équipe, l'activité sportive offre une excellente formation morale et sociale<sup>532</sup>. Il est ainsi peu surprenant que des associations à visée réformatrice aient utilisé le sport afin de diffuser un certain nombre de valeurs de manière ludique. Aux activités traditionnelles telles que les cours et les conférences s'ajoutent donc matchs de football et gymnastique. Ainsi dans le *Bristol and District YMCA Record Monthly* de 1898, le programme propose-t-il aux membres de l'association, en plus des offices religieux et des séances de lectures de la Bible, de prendre part aux activités suivantes :

WEEKLY LIST OF CLASSES, MEETINGS, &c.

Monday	7.0 Chess Club
	8.0 Choir Practice
Tuesday	7.30 Shorthand Classes
	8.0 Shorthand Classes
	8.30 //
	8.0 Gymnasium
	8.0 Orchestral Band
Wednesday	8.0 Literary and Debating Society
	7.30 and 8.30 Singing Classes
	8.30 Greek Class
Thursday	8.0 Young Men's Rally
	8.0 Preacher's Preparation
	9.0 Gymnasium <sup>533</sup>

Cette manœuvre n'est pas sans succès. A Bristol, pour la seule année 1879, lors de la création d'un gymnase par la YMCA, le nombre d'adhérents augmente de 385<sup>534</sup>. En 1883, devant le succès de l'association qui compte alors plus de 1000 membres, six autres branches sont créées à Kingswood, Fishponds, Totterdown, Hotwells, Bedminster et Easton. Ces chiffres nous renseignent donc sur les raisons

<sup>532</sup> John Golby et William Purdue, *op cit.*, pp.162-163 ; Jeremy Paxman, *The English*, Londres : Michael Joseph, 1998, pp.176-207 ; John F. C. Harrison, *op cit.*, p.215 ; George Best, *op cit.*, p.230.

<sup>533</sup> *Bristol and District YMCA Record Monthly*, novembre 1898.

<sup>534</sup> Helen Meller, *Leisure and the Changing City*, p.146.

du succès des YMCA à l'époque victorienne. En fournissant aux classes populaires des activités sportives et récréatives, ces associations ont enfin trouvé un moyen de s'attirer des membres. C'est donc certainement grâce à sa capacité à offrir aux classes ouvrières des activités récréatives autres que la lecture ou les cours de langues que la YMCA réussit à se développer et à prospérer alors que d'autres associations réformatrices plus culturelles disparaissent rapidement.

L'un des biais privilégié par les réformateurs, religieux et laïcs confondus, pour inculquer certaines valeurs et habitudes aux classes ouvrières, devient donc à l'époque victorienne celui de la provision de loisirs et d'activités récréatives respectables. En proposant des activités éducatives ou musicales, du sport ou encore des excursions, les réformateurs cherchent à éloigner les classes populaires de pratiques plus répréhensibles, jugées incompatibles avec les exigences et la nouvelle réalité d'une culture industrielle et urbaine. L'intérêt de ce regard porté sur un échantillon d'agences de réforme des mœurs est de montrer qu'une fois de plus les élites locales et les pouvoirs religieux adoptent une position paternaliste vis-à-vis des classes inférieures. La volonté de civiliser et de moraliser les membres de la classe ouvrière est clairement expliquée dans les objectifs des institutions ici évoquées et dans le type d'activités alternatives fournies par ces agences. Ici, l'interaction entre les classes se situe donc plus dans un rapport de domination puisque l'un des agents tente de façonner l'autre et de lui faire adopter un comportement qu'il considère plus adéquat. Même si l'on ne peut quantifier et évaluer à l'aide de chiffres les effets de ces institutions de contrôle et de réforme des mœurs, il est néanmoins possible de penser qu'elles pouvaient favoriser un certain pacifisme entre les classes. On retrouve donc ici la notion de contrôle social précédemment mentionnée et associée à la théorie du don. Dans un effort qui peut paraître à première vue motivé par un souci d'entraide ou de soutien, se dessine une volonté de maîtriser les classes ouvrières.

Les réformateurs tentent par le biais de valeurs religieuses et grâce aux valeurs sociales véhiculées par le sport d'élever les classes populaires. Le dessein est bien celui d'une moralisation de la société. Menées efficacement, on peut imaginer

que ce type de campagnes pouvait participer à l'homogénéisation des valeurs de la société et à renforcer le consensus. En suivant leurs théories, les agences de réforme des mœurs œuvrent pour la standardisation morale de la classe ouvrière. Les valeurs diffusées sont en adéquation avec celles des classes supérieures et avec les préceptes religieux protestants. Ici, l'idée d'un contrôle social procède de deux éléments. D'une part, les valeurs diffusées sont consensuelles dans leur essence même. La nature des qualités que l'on souhaite développer chez l'individu favorise le développement de relations sociales pacifistes. Les valeurs d'autonomie et de tempérance, par exemple, modèrent les ardeurs et limitent les penchants au conflit. Il s'agit de valeurs qui favorisent naturellement la cohésion sociale. D'autre part, les valeurs diffusées auprès des ouvriers étant celles des classes supérieures, le phénomène encourage l'entente entre les classes. Les valeurs des premières deviennent celles des secondes, mimétisme qui permet de limiter les antagonismes sociaux. On pourra ici conclure qu'ajoutées à la condition économique particulière de la ville et à sa grande tradition religieuse (favorisant la déférence) ces institutions ont certainement atténué les rapports conflictuels entre les classes.

### **2.2.3 Culture et réforme**

Le chapitre qui suit s'intéresse à une autre sphère d'interaction au sein de laquelle les classes ont pu entrer en contact les unes avec les autres : celle de la culture. Notre analyse portera ici sur les différentes institutions éducatives et culturelles créées au XIX<sup>e</sup> siècle dans le but de diffuser la culture scientifique aux élites mais aussi aux masses.

Nous l'avons vu précédemment le monde de la philanthropie et de l'action caritative favorise de façon implicite et explicite les relations entre les classes. De la même manière, l'univers des associations volontaires à but éducatif, s'il permet dans un premier temps à leurs membres de se fédérer, encourage également un degré de coopération entre les élites et les masses. Dans ce travail nous nous intéresserons à la fois à la création d'instituts tels que la « Bristol Institution » ou la

« Philosophical Society » dédiées à la diffusion de la culture scientifique auprès des classes moyennes mais aussi aux institutions fondées par ces mêmes élites dans le but de réformer la classe ouvrière et de favoriser l'interaction et la rencontre des deux classes.

Le XIX<sup>e</sup> siècle est perçu entre autres choses comme celui de la science, du progrès et des innovations techniques, domaines dans lesquels la suprématie britannique demeure incontestée jusque vers la fin de la période victorienne. Dans ce tourbillon de progrès scientifiques, il apparaît rapidement que la nation la plus urbanisée se doit également d'être la nation la plus civilisée. Conscients du pouvoir révolutionnaire des sciences et technologies, les Victoriens embarquent dans une campagne de diffusion du savoir et de la culture. Dans leur mission épistémologique, ils commencent à créer une multitude d'institutions ayant pour objectif de vulgariser ces nouveaux savoirs. Bien qu'elles aient été destinées à l'origine à un public éduqué et respectable, ces institutions s'investissent progressivement d'une nouvelle mission, celle de civiliser les masses. La diffusion du savoir prend alors une toute autre dimension. Comme l'écrit alors Samuel Smiles, l'éducation peut aider au développement du pays<sup>535</sup>.

De plus, les réformateurs sociaux commencent à envisager la culture comme une force unificatrice capable de fédérer différentes classes sociales. Originellement réservés à une élite, la culture et le savoir, deviennent alors des forces qui rassemblent les individus. En effet, les multiples clubs et sociétés créés sous le règne de Victoria dépassent bien souvent les clivages religieux et politiques. Ils rassemblent en leur sein des individus de confessions religieuses variées et de sensibilités politiques différentes. Un tel type d'institution possède donc l'avantage de réunir dans un objectif commun les membres d'une classe moyenne souvent divisée.

---

<sup>535</sup> Samuel Smiles, *Self-Help : With Illustrations of Character, Conduct and Perseverance*, Londres : John Murray, 1859, p.2, p.386.



La culture est également, selon ces mêmes réformateurs, perçue comme un moyen d'exercer un impact civilisateur sur les pauvres. Dans ce cas, les notions de culture civilisatrice et d'amélioration ne peuvent se dissocier entièrement de la question du contrôle social. En utilisant divers exemples d'instituts locaux, nous opérerons une distinction entre la culture élitiste destinée à un public de privilégiés et servant à rassembler les classes moyennes, et une culture vulgarisée rendue plus accessible aux classes populaires grâce à l'adjonction d'activités récréatives et de socialisation.

Nous nous intéresserons tour à tour à la nature de ce savoir élitiste, à ses média de diffusion, à sa réception, à sa signification sociale et à l'idéologie qui a servi à sa diffusion. Dans un premier temps, il s'agira de dégager les motifs qui ont incité à la création de ces institutions culturelles et de s'interroger sur la signification idéologique du savoir. Dans une deuxième partie, nous considérerons certaines des premières institutions culturelles de Bristol, celles fondées par la bourgeoisie et destinées à cette dernière. La « Bristol Institution », dont l'objectif est de disséminer un savoir utile (« useful knowledge ») par le biais de conférences, s'adresse directement à une audience éduquée et privilégiée. Particulièrement exclusive, l'institution cherche à transmettre un héritage culturel à ses membres. En étudiant le développement de cette institution nous pourrons à la fois nous faire une image plus précise de la nature de la culture élitiste mais surtout comprendre de quelle manière ce genre d'institution a pu contribuer à renforcer la cohésion de la classe moyenne.

La dernière partie du chapitre sera dévolue à la manière dont la diffusion du savoir a ensuite été orientée vers les classes populaires. En 1824 par exemple, la « Bristol Institution » organise une conférence pour les artisans afin de les instruire sur le fonctionnement des machines à vapeur. Cette première étape est rapidement suivie par la création de « Mechanics Institutes », de « Working Men's Clubs » et de « l'Athenaeum ». A ce stade, la culture n'est plus simplement académique ou élitiste mais contient une dimension sociale. Une analyse de la rhétorique et du discours des conférences délivrées à « l'Athenaeum » permettra une meilleure

compréhension de la mission civilisatrice des victoriens. Nous nous concentrerons enfin sur les conséquences de la mission éducative des classes moyennes sur les rapports de classes.

### 2.2.3.1 *La culture à Bristol : lieu d'interaction sociale et sphère de contrôle*

Le XIX<sup>e</sup> siècle donne naissance à une multitude d'institutions pour la diffusion de la connaissance scientifique, ces dernières sont organisées sous la forme d'associations volontaires, c'est-à-dire que leur financement repose entièrement sur les donations et les inscriptions de leurs membres. Au fil du siècle, des associations volontaires de tout genre apparaissent à travers le pays. Les célèbres « Mechanics' Institutes », les bibliothèques itinérantes, les mutuelles, les associations de tempérance sont autant de variations de ces associations volontaires<sup>536</sup>. Ces instituts créés et dirigés par les élites et les classes moyennes, sont totalement libres de l'intervention de l'Etat et ne bénéficient pas d'aides gouvernementales.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, leur croissance à l'époque victorienne est directement liée aux phénomènes d'industrialisation et d'urbanisation qui transforment alors le pays et répond aux besoins des contemporains. Cependant, les associations volontaires ne sont pas simplement motivées par un élan d'humanisme, elles contiennent également une dimension politique. Rappelons qu'elles fournissent aux classes moyennes une sphère de pouvoir et d'influence et représentent également un moyen pour ces dernières de forger leur identité<sup>537</sup>. La signification de ces associations est double : elles permettent aux classes moyennes émergentes de s'exprimer dans une sphère affranchie de toute intervention de l'Etat et cherchent à favoriser le développement d'une relation de déférence chez les classes inférieures. Il est donc nécessaire de garder à l'esprit que les agences que nous allons ici étudier obéissent à ce modèle.

---

<sup>536</sup> Voir Robert John Morris, « Voluntary societies and British Urban Elites », article déjà cité.

<sup>537</sup> *Ibid.*, p.113, p.96.

### 2.2.3.1.1 Culture et exercice d'une domination

Les motifs qui ont mené à la création d'associations pour la diffusion de la culture semblent indissociables de la notion de mission civilisatrice mais aussi de la question de contrôle social. De plus, il convient de noter qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, les découvertes scientifiques et les innovations technologiques transforment complètement le pays et la vie des britanniques. La science, l'innovation, la technique, l'ingénierie et toute forme de connaissances scientifiques sont applaudies. Toutes ouvrent la voie à de futurs développements et à de nouvelles avancées, élargissant ainsi les horizons de l'humanité. Science et technologie transforment radicalement l'économie du royaume. Le progrès renforce la foi des victoriens en la suprématie de leur pays. Les institutions culturelles qui apparaissent alors doivent être considérées et comprises dans ce contexte d'engouement scientifique. Leur prolifération et l'enthousiasme de leurs fondateurs ne peuvent être véritablement appréciés que si l'on comprend à quel point la science est omniprésente à l'époque victorienne. Le phénomène est d'autant plus important qu'il influe directement sur le type et la nature de la connaissance qui va être diffusée par les institutions culturelles. L'étude que nous proposons fera effectivement apparaître que le savoir diffusé dans les clubs et pendant les conférences est principalement centré autour de la technique et de la science.

Pour les Victoriens, il devient urgent de réformer les mœurs de la population britannique. Dans un souci d'élévation nationale, les réformateurs sociaux jugent essentiel d'améliorer les loisirs de leurs concitoyens et de veiller à l'éducation de ceux-ci. Dans le *Western Daily Press* du 12 janvier 1869, on lit ainsi :

The masses of the English people have always been and always will be, so long as they preserve one of their best national characteristics, fond of amusement. And this being so, it can never be an unworthy work to endeavour to purify popular amusements. Many of these amusements, we are bound to admit, are at present about as vicious as they can be<sup>538</sup>.

---

<sup>538</sup> *Western Daily Press*, 12 janvier 1869.

Cette citation nous offre une introduction toute naturelle à l'une des motivations pour la diffusion de la connaissance, à savoir celle d'offrir des alternatives aux activités récréatives des classes populaires, souvent considérées comme peu respectables par les classes moyennes. La culture est à l'époque perçue tel un moyen d'exercer une influence positive et civilisatrice sur les classes inférieures. Dans ce cas précis, le combat pour la diffusion du savoir peut être directement associé à la question de contrôle social. Alors que la société est en pleine mutation, que les classes se dessinent et s'organisent suivant une nouvelle structure et que l'Europe se retrouve sous l'emprise de multiples révolutions, la nécessité de contrôler les masses devient plus pressante que jamais. La conscience que les classes ouvrières pourraient représenter une menace politique et idéologique est donc intimement liée à l'établissement d'institutions éducatives. Comme Meller le souligne, la question sociale pivote autour de :

[...] the conquest of mass poverty and the preparation of the proletariat for full citizenship by means of education, moral training and welfare programmes<sup>539</sup>.

En éduquant les classes ouvrières, les réformateurs sociaux auraient, selon Price, trouvé un moyen d'élever ces dernières. Cela représente :

the way to see the working men emerge from a state of ignorance to one of intellect, knowledge and most important, responsibility<sup>540</sup>.

Leur mission consiste alors à aider les ouvriers à développer et acquérir des goûts plus raffinés, et à diffuser des connaissances qui préviendraient la désinformation. Il faut élever les classes de travailleurs afin de les préparer aux nouveaux pouvoirs politiques qui leur sont accordés<sup>541</sup>.

---

<sup>539</sup> Helen Meller, *op cit.*, p.13.

<sup>540</sup> Richard N. Price, « The Working men's Club Movement and the Victorian Social Reform Ideology », *Victorian Studies*, Vol XV, No2, 1972, p.143.

<sup>541</sup> *Ibid.*, pp.117-147.

### 2.2.3.1.2 The Ideal City

Mais le souci du contrôle social n'est pas le seul à motiver les actions des réformateurs. En réalité, le fantasme de la cité idéale, est un stimulus tout aussi puissant. Nombre de Victoriens nourrissent une projection idéalisée d'une grande civilisation, qui, selon les réformateurs, peut être accessible si son peuple reçoit l'éducation nécessaire. En 1893, Canon Barnett, publie un pamphlet intitulé *The Ideal City* dans lequel il exprime son souhait de voir Bristol devenir cette ville parfaite. Dans son texte, le savoir et le goût de l'esthétisme sont érigés en valeurs suprêmes. Dans cette vision utopique, la ville idéale serait peuplée de citoyens modèles :

halls, galleries, libraries, baths, hospitals, colleges, asylum, prisons (many of them brilliant with mosaic) will catch and raise the thoughts of men, as in old days the thoughts of their citizens were caught by the public buildings of Florence or Venice.[...] in our ideal city, the people will have been educated to find interest in knowledge and beauty. they will have learnt that sufficient excitement is to be found in massing up knowledge of how men think, live and act and in creating higher and higher forms of beauty<sup>542</sup>.

Un tel idéal inspire le travail des réformateurs sociaux et les oriente dans la création d'institutions culturelles<sup>543</sup>.

Le rêve d'une ville idéale trouve un écho tout particulier dans les années 1860 et 1870. A cette époque, les questions liées à l'éducation et à l'évolution culturelle comptent parmi les priorités du gouvernement. La nécessité d'éduquer les masses devient un nouvel impératif et une véritable croisade sociale pour Mathew Arnold. Dans son célèbre ouvrage, *Culture and Anarchy*, Arnold exprime l'idée que la plus grande menace à l'ordre social est le manque de culture. Les seules institutions capables de promouvoir l'évolution sociale sont les associations culturelles. La culture est selon lui :

the elevating force teaching us to conceive of true human perfection as a harmonious perfection developing all sides of our humanity<sup>544</sup>.

---

<sup>542</sup> Helen Meller (ed.), *The ideal City*, Leicester : Leicester University Press, 1979, pp. 57-58.

<sup>543</sup> Robert John Morris, « Voluntary societies and British Urban Elites », p.114.

Arnold souhaite que les villes deviennent des centres culturels dotés d'institutions qui promouvraient la culture libérale, notamment les universités. Il suggère qu'un groupe de citoyens dévoués travaille à apporter une nouvelle dimension culturelle à la vie de leurs contemporains. De telles actions contribueraient à créer un consensus social et un contrôle volontaire, permettant ainsi d'éviter l'anarchie. Ces institutions favoriseraient la coopération et aideraient les différents groupes à travailler de concert. Des classes différentes pourraient ainsi partager les mêmes valeurs, les mêmes intérêts et les mêmes objectifs.

Si l'on conçoit les raisons pour lesquelles les Victoriens se sont enthousiasmés et investis avec autant d'ardeur dans les campagnes d'éducation de la population et de « civilisation » des masses, il ne faut pas oublier qu'à l'origine, les premières institutions culturelles créées à Bristol sont fondées par et pour les élites locales.

#### 2.2.3.1.3 La culture des élites

L'objectif de cette section de notre analyse est de souligner la nature hautement exclusive et élitiste de ces premières institutions, et de comprendre les motifs qui ont incité à la création de ces clubs si sectaires.

En 1823, apparaît à Bristol la « Institution for the Advancement of Science, Literature and the Arts » (annexe 11) qui se trouve dotée de son propre musée et d'une bibliothèque. Cette institution est tout particulièrement intéressante pour notre étude en ce qu'elle symbolise parfaitement le désir des classes moyennes de diffuser la connaissance mais aussi le goût des élites bristolienne pour le savoir scientifique. En 1841 l'annuaire commercial indique que l'institut est placé sous la présidence du « most noble Marquis of Landsdown » et compte parmi ses vice-présidents les parlementaires F. Berkeley et P. Miles ainsi que le maire et différents membres du clergé. Un pamphlet publié au terme du treizième meeting annuel de

---

<sup>544</sup> Mathew Arnold, *Culture and Anarchy*, Cambridge : Cambridge UP, 1969, p.102.

la « Bristol Institution » en 1836 nous fournit un exposé intéressant de l'utilité publique de cette dernière. L'extrait qui suit permet d'apprécier les motivations des classes moyennes dans leur entreprise :

[...] a general thirst for improvement, a rapid march of the human mind towards higher attainments in all departments of knowledge, is the honourable distinction of the era in which we live. No possible reason can be conceived why the inhabitants of this great and opulent city should be left behind in this career by any of the provincial cities of the empire. Bristol has no counteracting spell to break but that which she has imposed upon herself, by neglecting to associate the talents, the requirements, and the energies of her citizens, for these important objects, within the uniting bond of an institution like the present. Such societies by becoming the repositories of important facts, collected from all quarters and by the frequent communication of ideas which they produce between individuals engaged in kindred pursuits, furnish a powerful stimulus to the exertions of intellect and maintain habits of inquiry and perseverance<sup>545</sup>.

A travers ces mots transparaît clairement le goût des Victoriens pour l'effort, la culture et le progrès. Ces valeurs sont en effet explicitement citées dans les objectifs de l'institution :

The diffusion of useful knowledge by lectures, the provision of a philosophical apparatus for the use of the lecturers and of such members as may be desirous of prosecuting scientific inquiries, the formation of a museum for objects of natural history, including zoology, comparative anatomy, botany, geology [...] <sup>546</sup>.

Cependant comme nous l'avons fait remarquer, la « Bristol Institution » n'est à cette époque destinée qu'à l'avancement des classes moyennes et ne s'adresse qu'à un public déjà cultivé, enclin à parfaire son éducation et désireux de prouver et d'affirmer sa respectabilité en assistant à des conférences hautement spécialisées. Si l'on se tourne vers les archives et les rapports de ces salles de lectures, le contenu élitiste du savoir mis à la disposition des membres de l'institut est frappant. Un rapport du sous-comité chargé de la régulation de ces salles d'études en 1824, fournit une liste des nouvelles publications à commander : *The North American Review*, *English Flora*, *The Quarterly Journal of Science*, *The*

---

<sup>545</sup> BRO Pamphlet 159, Bristol Institution thirteenth annual meeting, 1836.

<sup>546</sup> BRL B5898, Report of a public meeting to support the union of the Bristol Philosophical Institution and the Bristol Library, 1868.

*Edinburgh Review, Les Annales des Mines, The Philosophical Transactions, Le Journal de Physique, La Bibliothèque Universelle [...]*<sup>547</sup>.

Si l'on se tourne maintenant vers « l'Antiquarian Club », la composition extrêmement sélective de ses membres est encore plus évidente. Le club est fondé en janvier 1884 pour « l'étude des antiquités » tout particulièrement celles de Bristol et de ses alentours, et vise à organiser de nombreuses excursions pour ses membres. Le dit club est strictement limité à cinquante membres qui sont élus par scrutin. Ses administrateurs et son comité sont également élus annuellement et les membres doivent s'affranchir d'une cotisation annuelle de 10s 6s et de la même somme pour l'admission<sup>548</sup>. Le règlement du club ainsi que la manière dont celui-ci est dirigé nous fournissent un exemple parfait d'élitisme culturel. L'exclusivité de ce type d'instituts explique en grande partie leur popularité et traduit un véritable désir de leurs membres de se distinguer des non-membres. Ce fonctionnement offre aux classes moyennes, comme nous l'avons suggéré auparavant, un moyen de se créer une identité.

De manière similaire, la « Philosophical society », qui se trouve également annexée à la « Bristol Institution », est elle aussi dédiée aux classes moyennes. En effet, en mai 1842, on décrète que l'objectif de ses réunions serait « the free and mutual communication of literary and scientific knowledge and the discussion of subjects connected therewith » tout en spécifiant plus loin que les communications devraient porter sur des sujets « adapted to a select rather than a general audience »<sup>549</sup>. Une simple lecture de quelques unes des conférences délivrées à cet institut suffit à démontrer que seul un certain type de public pouvait avoir accès à ce genre de connaissances. Parmi les 165 communications étudiées, des titres tels que « Memoirs of a journey to the druidical monuments at Carnac in Brittany with observations on the similar structure », « On the perfection of harmony », « On the influence of saline attraction on the boiling points and on the spontaneous

---

<sup>547</sup> BRO 32079/29, Bristol Institution for the Advancement of Science, Literature and the Arts, Minute book of sub-committee for the regulation of the reading room, 17 Jan 1824 - 24 Feb 1869.

<sup>548</sup> BRO 10523/3, Minutes of Clifton Antiquarian Club, 1894-1912.

<sup>549</sup> BRO 32079/152, Bristol Institution, printed rules, 1824-1842.



evaporation of saline solutions » ou « On the nature, principal and utility of mathematics », nous amènent à nous demander si des sujets si particuliers et spécialisés pouvaient présenter un quelconque intérêt pour les classes ouvrières<sup>550</sup>.

Ces trois exemples, bien que non exhaustifs, ont pour but de démontrer qu'à l'origine la question de la diffusion du savoir ne concerne et n'affecte que les classes moyennes. Ces dernières établissent un nombre incalculable d'instituts et de clubs dédiés à la diffusion de la science et de la philosophie. La nature et le contenu du savoir ainsi disséminé est tout aussi élitiste que le public auquel il est destiné. Cependant, progressivement, les membres de ces associations commencent à s'intéresser aux classes qui jusqu'alors avaient été privées d'accès à ces lieux de culture. En fait, les prémices de cette nouvelle tendance se font sentir à Bristol dès 1824. En effet, la « Bristol Institution » est le premier établissement à prévoir et anticiper la nécessité de diffuser le savoir et la connaissance auprès des classes ouvrières. Dans les rapports de l'institution on lit:

[...] one circumstance, out of the ordinary courses deserves to be noticed. The exhibition of a beautiful series of working models of steam engines by Mr Webster in 1824 led the committee to make arrangement for the delivery of two lectures on their principles and construction, to the mechanics of this city [...]. More than two hundred attended and their decorous appearance and demeanour, the fixed earnestness of their attention, the satisfaction which they manifested in the explanatory statements of the lecturer, as well as in the exhibition of this valuable and the instructive models and especially their burst of delight when by successive steps, the operation of the four way valve was distinctly brought into view, will not be forgotten by those members who had the gratification of witnessing the unique and striking scene which the lecture room then exhibited<sup>551</sup>.

#### 2.2.3.1.4 La culture des masses

Il convient maintenant de se tourner vers un nouveau type d'institutions culturelles, celles fondées par les réformateurs sociaux afin d'éduquer les classes ouvrières et diffuser ce que ces derniers considéraient être le savoir utile (« useful knowledge »).

---

<sup>550</sup> BRO 32079/146, Bristol Institution, volume of lectures 1823-1836, list of papers read, together with manuscripts of some of them bound into the volume.

<sup>551</sup>BRL B5898, Report of a public meeting to support the union of the Bristol Philosophical Institution and the Bristol Library, 1868.

L'un des appareils de diffusion culturelle le plus connu à l'époque est le « Mechanics' Institute » qui se multiplie à travers le pays dans la première moitié du siècle. La correspondance du « Mechanics' Institute » de Bristol fournit de précieuses informations quant à la direction du club. Cette même correspondance nous permet également de pénétrer dans l'esprit des réformateurs sociaux et de mieux saisir leurs motivations. Pour commencer, il est intéressant de noter que ces instituts bien qu'administrés et contrôlés par les classes moyennes s'adressent à la classe ouvrière. Comme le montre la liste des mécènes de l'institut de Bristol, les donations sont faites par d'éminents universitaires ou les élites tels que « Lord Bishop of Lincoln, Rev. Wilson professor of Sanscrit in Oxford, Dr Lee professor of Arabic in Oxford, Count Pepoli professor of the Italian language »<sup>552</sup>. Les dons montrent qu'il persiste un phénomène de continuité entre les instituts destinés aux classes moyennes et ceux pour les classes ouvrières, puisque dans les deux types d'institutions les conférences et les livres disponibles sont de nature similaire. Les volumes offerts au « Mechanics' Institute » de Bristol en 1840 comptent entre autres : *Military History of prince Eugene of Savoy*, *Life of Bishop Burgess*, *Encyclopaedia*, *The Vishnu Parana: a system of Hindu mythology*, *History of the Peninsular war*, *Dictionary of Biography*, *On Samatology and Metaphysics* pour n'en citer que quelques exemples<sup>553</sup>.

Ces instituts sont donc investis d'une mission civilisatrice et, comme l'indiquent les paroles d'un autre mécène, ces derniers retirent une grande fierté du devoir dont ils se sentent investis :

Sir, In reply to your favour I beg to say that I shall have the greatest pleasure in offering the last work I have upon the subject of dramatic literature to the mechanics institute. Both in testimony of the strong feeling of attachment with which I always think of your city and of the warm sympathy with which I regard every institution that tends to elevate and make happier the lower classes of our countrymen<sup>554</sup>.

---

<sup>552</sup> BRO BK 815, Reminiscences of the Bristol Mechanics' Institute, 1856.

<sup>553</sup> *Id.*

<sup>554</sup> *Id.*

Les « Mechanics' Institutes » sont donc extrêmement similaires aux institutions culturelles pour les classes moyennes. Ils cherchent à diffuser une connaissance très élitiste et sont entièrement dirigés par les notables locaux. Toutes ces agences obéissent à un schéma identique et possèdent un idéal commun. Cependant, les instituts ne réussissent pas à s'attacher la popularité des ouvriers et lorsque celui de Bristol commence à décliner les réformateurs réagissent en lançant un nouveau club : l'« Athenaeum » (annexe 12).

Né d'un désir de la « Bristol Institution » de diffuser le savoir aux classes inférieures, son objectif premier est de s'assurer que le temps libre soit occupé de manière utile et profitable. L'« Athenaeum » est souvent appelé « the poorer's man literary and philosophical club » mais est toujours placé sous la direction des élites<sup>555</sup>. Il offre des cours qui permettent à ceux qui les suivent de « s'élever » (annexe 13). Il est intéressant à ce stade de notre étude de se pencher sur l'une des nombreuses conférences délivrées à l'« Athenaeum », non pas pour juger de son contenu scientifique mais pour analyser son discours. En effet à travers la rhétorique de cette communication, c'est tout le paternalisme des classes moyennes qui rejaillit. En 1852, dans une conférence intitulée « On the Influence of Poetry as an element in popular education », l'intervenant tente de convaincre son public de la valeur de la poésie. Cependant son discours contient un autre degré de signification et fait ressortir l'idéal civilisateur des classes moyennes. Le passage sélectionné ici insiste sur cette quête de l'amélioration de soi :

[...] it is by familiarizing our reflections with the idea of the beautiful in the moral and the material world, that our minds become purified to a poetical temper; our self respect is elevated by the intellectual discipline; and if we can extract a gratification beyond that animal one which our senses give, from the objects presented in our life's path, surely we must be in all respects the better for it<sup>556</sup>.

---

<sup>555</sup> *Mathews's Annual Bristol Directory and Almanack*, 1865 ; Helen Meller, *Leisure and the Changing City*, p.90.

<sup>556</sup> BRL B6305, *On the Influence of Poetry as an element in popular education*, a lecture delivered in aid of the Bristol Athenaeum, 1852.

De plus, cette communication permet d'instiller un goût pour l'effort et la persévérance chez l'auditoire tout en lui rappelant que chaque individu possède une place bien déterminée et fixe dans l'existence :

The main stress of our endeavour should of course be honestly and heartily given to the work appointed to us 'in that state in which it has pleased God to call us [...] What we have to do, we ought never be content with doing but in the very best way<sup>557</sup>.

Un tel discours ne peut servir qu'à rappeler à ceux pour qui il a été écrit que chacun doit demeurer à la place qui lui est attribuée. De manière assez ironique, l'objectif de cette conférence était d'apprendre aux gens à apprécier et aimer la poésie tout en insistant sur le fait qu'ils ne devaient surtout pas essayer d'en écrire eux-mêmes car ce don n'était réservé qu'à un nombre restreint d'élus<sup>558</sup>.

Si on se tourne à présent vers la manière dont les classes ouvrières elles-mêmes ont pu percevoir cet institut qui leur était dédié, on note qu'il existe un véritable fossé entre les attentes des ouvriers et le travail des classes moyennes :

With all the deference to the wisdom of the directors, I question, if many of the lectures are of that popular character to attract large audiences, even if they were free, young men after toiling all day at the counting house and shop, want something to amuse as well as to instruct- looking at the subject of the majority of the lectures and the price charged, it is not to be wondered at if they scarcely pay the expenses attendant on their delivery<sup>559</sup>.

Suite à la disparition du « Mechanic's Institute » et face au succès mitigé de l'« Athenaeum », on observe une évolution des objectifs des institutions culturelles pour ouvriers. Ce changement de tendance est motivé par une prise de conscience progressive de la nécessité de susciter un intérêt chez les ouvriers et de séduire ces derniers afin de retenir leur participation<sup>560</sup>. Ceci apparaît clairement dans les objectifs de ces nouveaux clubs. Le « Bristol Working Men's Club and Institute » est ainsi présenté :

---

<sup>557</sup> *Id.*

<sup>558</sup> *Id.*

<sup>559</sup> *Bristol Times and Mirror*, 4 janvier 1851.

<sup>560</sup> Voir Richard N. Price, « The Working Men's Club Movement and the Victorian Social Reform Ideology », article déjà cité.

This institution was established for the social enjoyment, improvement and recreation of the working classes. Members and visitors are provided with a reading room and library, bowling saloon, bagatelle, chess, draughts etc..., [...] lectures and musical entertainments, discussion and evening classes<sup>561</sup>.

Si on considère les archives du club de St Mary Redcliff, on s'aperçoit rapidement que les activités récréatives dépassent les activités culturelles<sup>562</sup>. Ce changement en faveur de l'organisation d'activités ludiques est fondamental puisqu'il annonce les premières véritables implications des ouvriers dans la gestion de ces « self-improvement clubs ». Ce phénomène indique un nouveau développement : l'affirmation d'un désir croissant des classes ouvrières de se dégager du paternalisme des classes supérieures et la volonté de voir les institutions culturelles placées dans les mains de la municipalité. Pendant des décennies, les élites locales ont fondé, financé, dirigé les institutions éducatives de la ville mais ont aussi, par extension, formé les esprits des citoyens. Cependant, on le remarque dans la deuxième partie du siècle, ces agences doivent se transformer afin de s'adapter à la demande des ouvriers. Elles se mettent à proposer des activités récréatives afin de gagner en popularité auprès des classes ouvrières<sup>563</sup>. Le désir de ces dernières de se faire entendre et de demander un libre accès à la culture, dégagé de tout paternalisme, est clairement exprimé dans un courrier adressé à la municipalité :

We wish our children well, just as you do yours, and should be glad for them to know a great deal more, and to make better use of what they learn than we have done so that if they have got the ability they may not all of them remain, if poor, ignorant working men. Now by the news papers accounts we find that Bristol is far behind such towns as Cardiff, Newport and Hereford in this matter to say nothing of Liverpool, Manchester and Birmingham which were little villages, we are told, when Bristol merchants were giving a library and books for the use of their poor fellow citizens. Gentlemen, though we work for our bread, we do not believe in

---

<sup>561</sup> *Mathews's Annual Bristol Directory and Almanack*, 1865.

<sup>562</sup> BRO P.StMR/Soc/6/a, Working Men's Club, minutes of committee meetings, 1884-1896.

<sup>563</sup> C'est le cas du Workman's Hall. Ses objectifs sont ainsi décrits : « the institution is established for the mental and moral improvement of the working classes. The members are provided with a reading room and library, a skittle alley, bagatelle, chess, draughts [...] a gymnasium, lectures, musical entertainments and evening classes[...] the subscriptions are : ordinary members 6s per annum, other persons are admitted on payment of one penny each admission. » *Mathews's Annual Bristol Directory*, 1865.

Le lieu semble populaire car un article relève : « this institution has been unusually attractive during the past winter, the house has been generally well filled with young men who have gone there either for amusement or instruction or both. » *Western Daily Press*, 12 mai 1869

ignorance anymore than we do in bad air or dirty skins so we ask that Bristol may be placed under the free library act<sup>564</sup>.

Ces mots prouvent que la classe ouvrière est consciente des bienfaits de la culture et de l'éducation et montrent qu'elle souhaite y avoir accès de manière plus libre. D'autre part, l'étude des associations culturelles créées à Bristol pour les ouvriers laisse entrevoir les difficultés rencontrées par les classes moyennes dans leur mission civilisatrice. Pour intéresser les ouvriers, les associations culturelles doivent s'adapter aux besoins et aux désirs de ceux-ci. Les clivages de classes semblent donc s'être exprimés assez clairement au sein des associations culturelles et l'idéal d'une coopération entre les classes comme l'envisageaient John Percival et Mathew Arnold exigeait cette fois que les classes moyennes fassent aussi un effort et que la relation ne soit pas unilatérale, les identités respectives des groupes devaient être respectées pour que la coopération fonctionne.

Dans ce cas précis, nous sommes amenés à conclure que le contrôle social n'a pas véritablement fonctionné, les intérêts des classes moyennes n'ayant pu être véritablement imposés aux classes ouvrières. Ces dernières ne sont pas prêtes à adopter tout ce que leur proposent les réformateurs. Les institutions culturelles trop éloignées des goûts et des intérêts des ouvriers disparaissent assez rapidement. Ici, le schéma du contrôle social reposant sur le conditionnement positif et l'exclusion des options ne se vérifie pas. Les réformateurs sont, au contraire, obligés de faire des compromis tandis que les ouvriers résistent à cette forme de domination culturelle.

---

<sup>564</sup> BRL B24545, The Cry of the Poor, Being a letter of sixteen working men of Bristol to the sixteen aldermen of the city.

### 2.3 Paternalisme et patronat

Jusqu'à présent notre travail a consisté à mettre en lumière les interactions de classes dans des sphères autres que celles du travail et de l'industrie. Or, comme le souligne Michael Francis Thompson<sup>565</sup>, le travail est au cœur de la vie de la communauté ouvrière et il semble logique de le considérer comme l'expérience la plus formatrice de valeurs et d'attitudes. C'est en effet bien sûr au sein même de l'usine, que se dessinent le plus clairement les distinctions hiérarchiques et sociales. Le patronat issu de la classe moyenne commande à ses ouvriers. Au sein de cet organigramme, les relations de classes sont organisées suivant une dialectique classique mettant en jeu des rapports de domination et de subordination. Tout comme Thompson, Patrick Joyce explique que l'usine se place au centre de l'expérience ouvrière et montre de quelle manière elle a pu donner naissance à un système social tout entier<sup>566</sup>. En d'autres termes, la structure et l'organisation du pouvoir au sein de l'usine vont se déplacer hors du lieu de production pour se répercuter sur l'organisation même et la vie de la communauté. Joyce explique ainsi que pour étudier la culture ouvrière ainsi que sa tradition et son évolution politique, il faut avant tout étudier le monde du travail :

The history of politics was in the end, indistinguishable from the history of work and its cultures. [...] it became clear that so much of what had seemed to lie outside the purview of work was in truth an expression of the experience of work<sup>567</sup>.

Cette réflexion devient le fil conducteur de l'ouvrage *Work, Society and Politics* dans lequel l'historien se concentre avant tout sur le système social engendré par la production en usine dans le nord de la Grande-Bretagne. Ainsi,

---

<sup>565</sup> Francis Michael Thompson, « Social Control in Victorian Britain », p.195.

<sup>566</sup> Voir Patrick Joyce, *Work, Society, and Politics: The Culture of the Factory in Later Victorian England*, Londres : Methuen, 1982.

<sup>567</sup> *Ibid.*, p.xiii.

tout ce qui avait pu paraître comme externe, détaché du travail ne serait en réalité qu'une expression de cette expérience du monde du travail. Il faut donc souligner la révolution structurelle que représentent l'industrialisation et la mécanisation de la production pour l'agencement de la société et pour les rapports sociaux. Joyce présente à cet effet la manière dont le « factory master » exerce son autorité patriarcale sur sa main d'œuvre et les rouages par l'intermédiaire desquels cette autorité réussit à s'exprimer hors de l'usine et à se transposer dans d'autres domaines de la vie publique. Ce constat dressé par ailleurs par nombre d'historiens s'applique également, comme nous avons pu le constater, à Bristol. Les grands patrons, les industriels les plus célèbres de la ville sont aussi ceux qui s'impliquent dans les activités caritatives, culturelles et civiques de la cité. Thompson fait d'ailleurs écho à ce phénomène lorsqu'il évoque :

[...] the influence of many employers on their workforces, through the services they provided outside the workplace in patronising chapels, schools, reading rooms, institutes, work's outings, not to mention factory villages<sup>568</sup>.

Ce glissement de l'influence des patrons hors du champ de l'usine vers les sphères de l'éducation, de la religion, du loisir, de la politique ou des pratiques culturelles est symptomatique de la manière dont le monde du travail et sa hiérarchie sociale interne se répercutent par la suite sur les relations de classes dans le cadre plus large de la société victorienne.

Cependant, le paternalisme dont parlent les historiens précités soulève une question importante, celle de la reconnaissance de l'existence de relations industrielles ne reposant pas nécessairement sur le conflit et les antagonismes mais sur une forme de coopération. Les relations entre employeurs et employés ne se limitent plus à une simple question de coercition et de résignation. Elles impliquent au contraire l'interiorisation d'une réalité sociale entière plus nuancée. C'est pourquoi, l'étude du paternalisme des employeurs mérite ici notre attention.

---

<sup>568</sup> Francis Michael Thompson, « Social Control in Victorian Britain », p.195.



Nous cherchons ici à montrer que cette attitude du patronat vis-à-vis de ses employés a pu elle aussi contribuer au développement de relations sociales consensuelles et à expliquer par quel mécanisme le paternalisme a permis de positionner les ouvriers dans une dynamique de déférence. Nous nous inspirerons ainsi de la théorie avancée par Joyce pour qui le paternalisme exercé par les grands industriels a favorisé la stabilisation des relations de classes et la limitation de situations de conflit habituellement nourries par la position des individus au sein du système de production. Nous prendrons exemple pour ce faire sur les deux firmes bristolienne les plus connues, c'est-à-dire celles des Fry et des Wills. Dans un premier temps, nous rendrons compte de toutes les mesures mises en œuvre par ces industriels pour apporter soutien et protection à leurs ouvriers avant d'analyser les raisons de ces pratiques et bien entendu leurs conséquences sur les rapports sociaux.

### **2.3.1 Expression du paternalisme chez les Wills et les Fry**

Au regard des archives de ces deux grandes firmes, on découvre que les employeurs mettent en place de nombreux aménagements afin d'améliorer les conditions de travail dans leurs usines et optimiser la production. On notera à ce titre que pour encourager l'assiduité au travail et par conséquent le rendement, l'usine de cacao des Fry instaure un système de bonus pour la ponctualité assorti d'un système de pénalité pour les retards. Prenons l'exemple de deux ouvriers aux sorts opposés. En 1859, Thomas Tead accumule les retards et pour le seul mois de mai voit son salaire diminué de 3s 2d, en juin on lui retient 3s 11d et en juillet 2s 10d. Au contraire, Joseph Urch se voit en 1860, récompensé de sa ponctualité qui lui apporte un bonus de 2s 10d en février, 3s 5d en mars et 3s 6d en avril<sup>569</sup>. Cette méthode utilisée pour essayer d'enrayer les retards, véritables handicaps pour la production, devait rendre la main d'œuvre plus diligente et

---

<sup>569</sup> BRO Pamphlet 283, To Work for Frys a Hundred Years Ago, 1969.

permettait d'associer les ouvriers et leur direction dans un objectif commun. Leurs intérêts devenaient alors identiques et la coopération nécessaire<sup>570</sup>.

Le système de bonus n'est pas inconnu des Wills qui mettent en place en 1889 un système de redistribution des bénéfices de l'entreprise<sup>571</sup>. Instauré afin d'intéresser les ouvriers à la production et les encourager au travail, cette manœuvre permet elle aussi la coopération et l'identification des ouvriers aux intérêts de leur entreprise. C'est ce qu'énonce le rapport suivant :

The Bonus was instituted by the directors for the purpose of interesting all the employees in the welfare of the company, and in the hope that everyone would thus be afforded an opportunity of making some provision for the future<sup>572</sup>.

Cependant, on notera l'expression d'un certain interventionnisme de la part du patronat qui traduit le rapport paternaliste de la firme vis-à-vis de sa main d'œuvre. En effet, en 1899 le conseil d'administration décide de n'attribuer que les deux tiers du bonus en espèces aux intéressés et de conserver le reste pour ne le leur verser qu'au moment de la retraite ou de leur départ de l'usine, car ces derniers ne se montraient apparemment pas assez économes.

[...] the directors feel that there has been ample opportunity for saving, but they have observed with great regret that a large portion of the employees do not appear to have taken advantage of it; and although they are not proposing to alter the basis upon which the bonus is calculated, they will at the next distribution of bonus, and until further notice, [...] keep hold of a third of it<sup>573</sup>.

Les avantages financiers ne sont pas les seuls moyens utilisés par les entrepreneurs pour améliorer les conditions de travail de leurs ouvriers. La fourniture d'une allocation en cas de maladie fait aussi partie des mesures adoptées par les Wills. L'entreprise s'engage à verser quotidiennement une somme aux employés qui ne disposeraient pas d'une mutuelle privée :

---

<sup>570</sup> Edward Palmer Thompson, « Time, Work, Discipline and Industrial Capitalism », *Past and Present*, No.38, (1967), pp.55-97.

<sup>571</sup> BRO 38169/M/1/7, Board minutes, W. D & H. O Wills, 1898 – 1901.

<sup>572</sup> BRO 38169/HAF/21/23, Employees' Welfare, Savings Bank, letters and pass books, 1895 - 1984.

<sup>573</sup> *Id.*

Mr H.H Wills proposed that 'in future, workmen in our employ : (a) who do not insure for illness in a club shall be allowed by the company 1s per day if the weekly wage is 15s or over, or 6d per day if less than 15s, during illness, (b) who do insure, shall be allowed by the company a sum equal to the weekly sum allowed by the insuring club, provided both sums do not exceed 3/4<sup>th</sup> of the workmen in question<sup>574</sup>.

A l'usine aussi, on essaie de veiller aux conditions de travail. Ainsi chez le fabricant de tabac par exemple, un « dining club » permet-il aux ouvriers de se procurer un repas sur leur lieu de travail à moindre coût. Cette cantine rencontre un vif succès comme le relate ce rapport d'activité de 1890 :

The dining club has certainly accomplished the purpose for which it was founded. From small beginnings it has grown into a veritable institution used and valued by all of the workpeople. The intention of the firm to provide meals on the premises at a comparatively nominal charge has been carried out satisfactorily judging from the fact that 1300 checks are paid over the bar every week<sup>575</sup>.

On comprend ainsi pourquoi au XIX<sup>e</sup> siècle les Wills sont considérés comme des employeurs modèles. Au fil des décennies en effet, l'entreprise réussit à mettre en place une série d'initiatives ayant pour objet de protéger et de soutenir la main d'œuvre. Ce paternalisme s'exprime même dans les sphères du loisir et de l'éducation. On soulignera, en outre, que la firme organise de nombreuses activités récréatives pour ses employés et leur fournit donc des occupations pour leur temps de loisir. L'orchestre de l'usine, composé de vingt-cinq employés, se réunit deux fois par semaine. On crée un club associatif de football, on dispense des cours de chant et organise aussi des ateliers de couture pendant lesquels on fait la lecture aux femmes<sup>576</sup>.

Néanmoins la pratique la plus connue lorsque l'on réfère au paternalisme des employeurs reste peut-être celle de l'organisation d'excursions en train pour les employés. Une liste des excursions annuelles proposées par le fabricant de tabac fait apparaître les destinations suivantes :

---

<sup>574</sup> BRO 38169/M/1/2, Wills Minutes Book Board Meetings, 1892-1928.

<sup>575</sup> BRO 38169/E/11/6/1, Wills Dining Clubs, 1890.

<sup>576</sup> *Id.*

1851 : Great exhibition, London, each employee presented with a golden sovereign  
1874: agricultural show on Durham Downs  
1875: Clevedon  
1876: Teignmouth  
1878: Chepstow and Tintern  
1879: Clevedon  
1880: Weymouth  
1881: Bournemouth  
1882: Blagdon, number present, 400  
1883: Bournemouth, number present, 410  
1888: Teignmouth, number present, 700  
1889: Sidmouth, number present, 950<sup>577</sup>.

Aux intéressements sur le profit et aux activités récréatives s'ajoutent enfin des mesures d'assistance sociale. Dans cette perspective, la firme met en place un « sick club » c'est-à-dire une assurance maladie. Tous les employés peuvent ainsi cotiser et recevoir une assistance en cas de nécessité. En parallèle, l'entreprise finance une maison de convalescence à Clevedon, réservée à leurs employées femmes, afin de s'assurer que celles-ci reçoivent les soins appropriés et puissent revenir rapidement au travail. Enfin, en 1886, la maison crée une caisse d'épargne baptisée la « Wills Savings Bank » auprès de laquelle :

Anyone being a bona fide employee of the firm is entitled to deposit money, [...] interest at the rate of 4% per annum will be reckoned for every whole calendar month upon each complete 10s deposited<sup>578</sup>.

Les carnets d'épargne des employés montrent que les dépôts sont généralement constitués de petites sommes (annexe 14). L'argent ainsi économisé peut dans certains cas être utilisé pour l'achat d'une maison, alors que d'autres retraits sont effectués pour les vacances<sup>579</sup>.

Tous les aménagements ici cités visent à montrer de quelle manière s'est exprimé le paternalisme des employeurs. Ils servent également à démontrer que la relation entre employeurs et employés ne se situe pas exclusivement, comme le rappelle Joyce, dans le conflit. Au contraire, le paternalisme ainsi

---

<sup>577</sup> BRO 38169/HAF/21/2, Employees' Welfare, Annual outings, 1889-1921.

<sup>578</sup> BRO 38169/HAF/21/23, Wills Savings Bank, 1895.

<sup>579</sup> *Id.*

exprimé par les Wills et les Fry, traduit-il à la fois un désir de protection de leur main d'œuvre mais aussi une conscience de l'intérêt social et économique de telles mesures. Le souci de protection des ouvriers renvoie en partie à des considérations humanistes. Il faut d'ailleurs rappeler à cet égard que les dynasties de Wills et des Fry comptent parmi les membres les plus éminents des congrégationalistes et des quakers. Très influencées par leurs enseignements religieux, les deux familles s'impliquent dans toutes les croisades sociales et philanthropiques. Ce rapport à Dieu et aux valeurs chrétiennes a probablement tout autant influencé et conditionné leur participation aux associations caritatives, culturelles et civiques de la ville que leur manière d'administrer leur personnel. Les enquêtes parlementaires utilisées précédemment dans notre travail pour décrire les secteurs d'emploi à Bristol et présenter ses grandes industries décrivent le déroulement d'une journée de travail à l'usine de cacao. Elles précisent aussi que chaque matin, un office religieux est organisé pour les employés et des sermons prononcés devant le personnel réuni. Cet enseignement religieux est obligatoire pour tous<sup>580</sup>. Ce type de pratique est donc bien révélateur d'un désir de ces employeurs d'inculquer des valeurs morales et religieuses aux ouvriers. D'ailleurs, en échange de ces conditions de travail assez exceptionnelles pour l'époque, les Fry attendent de leurs employés qu'ils se comportent de manière exemplaire à l'usine mais aussi dans la vie privée :

Any gossip, all envy of others, and debt were considered evil, to be shunned as pernicious and detrimental to the interest of both the firm and individuals within the organisation. The rules laid down by the Frys were clear and yet uncompromising. Employees were recommended to involve themselves solely in their own work; encouraged to be kind and helpful to others; to be quiet during hours of work, and on no account to wander idly from department to department. Those found singing, eating the firm's goods, entering beer shops outside working hours, or acting with impropriety were subject to the firm's and family's censure [...] <sup>581</sup>.

L'attitude moralisatrice est ici évidente et se tinte d'un écho puritain repris d'ailleurs dans ces paroles énoncées par les dirigeants de la firme:

---

<sup>580</sup> Voir PP 1866 Vol XXIV, déjà cité.

<sup>581</sup> BRO Pamphlet 283.

As all have to live by the business, it is the interest of everyone to try and promote its success. If it does not succeed, employment must fail. Therefore try to be industrious and punctual and not top waste time or money or goods. Want is the end of waste<sup>582</sup>.

On notera, par exemple, l’anecdote d’un employé qui en 1871 rédige une lettre à ses patrons afin de leur demander d’excuser son attitude, puisque celui-ci avait été surpris en état d’ébriété.

I hereby solemnly promise, by God’s help, not to take any intoxicating drink so long as I remain in the employment of Fry & Sons, or otherwise to behave in an irregular way and clearly understand that if I do not keep this promise, I cannot retain my situation.

I also express my regret for what I have done in the past.

John Stamione<sup>583</sup>

Les employés sont d’ailleurs recrutés sur leur bonne moralité et sur référence<sup>584</sup>. Il est vrai que le rapport parlementaire faisant état de la visite d’un enquêteur chez les Fry, stipule que « no persons, however skilful, are retained whose moral conduct is unsatisfactory »<sup>585</sup>.

Si ce paternalisme s’explique donc en partie par l’appartenance religieuse de ces deux grandes familles, il s’avère avant tout une stratégie efficace permettant de travailler avec une main d’œuvre motivée, productive, policée et conciliante. C’est pourquoi il nous faut envisager le paternalisme des employeurs sous un autre aspect : celui d’un mécanisme de stabilisation sociale, comme a pu l’appréhender Joyce. Selon ce dernier, le paternalisme est lié aux:

[...] mechanisms of social stability and class domination, and to the emergence of feelings sufficiently deeply rooted to be called deference<sup>586</sup>.

Le paternalisme, comme le rappelle William Knox, représente peut-être la méthode la plus sophistiquée d’exercer un contrôle social direct sur la main

---

<sup>582</sup> *Id.*

<sup>583</sup> *Id.*

<sup>584</sup> BRO 38538/8/14, Applications for situations at Fry’s Factory, 1865-1882.

<sup>585</sup> PP 1866 Vol XXIV.

<sup>586</sup> Patrick Joyce, *Work, Society, and Politics: The Culture of the Factory in Later Victorian England*, p.xiv.

d'œuvre<sup>587</sup>. Il était utilisé traditionnellement dans la société préindustrielle par les grands propriétaires terriens afin de réguler les tensions émanant des disparités et inégalités dans la distribution du pouvoir et des richesses :

The operation of the system was based on both parties in landed society recognising the reciprocal rights and duties involved in the paternal relationship. In return for the acceptance of the unquestioned right of the landowner to exercise authority and power in his sphere of ownership, the subordinate members of landed society expected to have work for life and to be protected against exigent problems, such as famine, and other pressures resulting from the growing commercialisation of agriculture in the eighteenth century<sup>588</sup>.

Les exemples du paternalisme exercé par les employeurs au XIXe siècle sont légion et sont fréquemment exposés dans les travaux des spécialistes de l'époque victorienne. Les raisons d'un tel comportement sont, nous semble-t-il, indissociables une fois encore des notions de contrôle et de déférence. Thompson souligne :

Attitudes, values, loyalties were picked up on the job, and the formative influences were those of the employer as well as fellow workers, the totality of the work environment. Where factory paternalism was strong, [...], an employer's influence extended far outside the mill into the entire institutional structure and equipment of the local community: houses, schools, church, chapel, Sunday schools, playing fields and (over them all) local government. It was an influence based on the reciprocal relationship of master and men, patriarch and dependants, [...]<sup>589</sup>.

Cette influence repose sur la relation de réciprocité entre l'employeur et ses ouvriers. Le paternalisme exercé par les Wills et les Fry favorise le conditionnement des employés. En offrant des loisirs, des cours d'instruction religieuses ou des caisses d'épargne, les employeurs orientent les habitudes, les moeurs, les valeurs et la culture de la communauté qu'ils régissent. Ainsi envisagé, le paternalisme répond bien à la définition de contrôle social évoqué par Thompson qui consiste à conditionner et à manipuler les masses populaires

---

<sup>587</sup> William Knox, *Industrial Nation : Work, Society and Culture in Scotland, 1800-present*, Edimbourg : Edinburgh University Press, 1999, p.106.

<sup>588</sup> *Ibid.*, pp.106-107. Knox ne partage cependant pas la conviction de Joyce au sujet de l'effet stabilisateur du paternalisme car selon lui, le rapport particulier entre les acteurs sociaux avant la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ne peut être transposé à la réalité industrielle et aux nouveaux modes de production. Voir son argumentaire pp.107-108.

<sup>589</sup> Francis Michael Thompson, « Social Control in Victorian England », pp.204-205.

afin de leur faire accepter et adopter les comportements nécessaires à la préservation de l'ordre social<sup>590</sup>. On rejoint la thèse de Joyce pour qui l'employeur paternaliste fut celui qui réussit le plus brillamment à traduire la dépendance en déférence et par la même occasion à protéger l'équilibre social<sup>591</sup>. Le phénomène est ainsi résumé par Knox :

As employers moved away from a policy of confrontation and the intensive quest for accumulation, a civic ethos emerged which stressed the virtues of philanthropy and of awarding recognition to labour. Although it did not abolish conflict between capital and labour, it modified it and made it more manageable<sup>592</sup>.

En effet, l'une des conséquences souvent observées par les historiens ayant étudié les relations industrielles est que l'exercice d'un paternalisme sur la main d'œuvre entraîne bien souvent l'identification de l'ouvrier aux intérêts de sa firme et de son employeur. Ce constat est par exemple dressé dans les articles d'Edward Palmer Thompson, « Time, Work-discipline and Industrial Capitalism », et de Joyce, « The Factory Politics of Lancashire in the Later Nineteenth Century »<sup>593</sup>. Ce dernier fait en outre état de la manière dont le paternalisme d'un employeur pouvait influencer le vote de ses ouvriers, les inciter à partager les mêmes opinions et à le soutenir lors d'élections municipales.

Dès lors que l'on parle de paternalisme tel qu'il a été pratiqué par les industriels à l'époque victorienne, il faut prendre en considération la notion de contrôle qui lui est sous-jacente. Ainsi, les multiples efforts entrepris par les Wills et les Fry à Bristol répondent-ils à la fois à une mise en pratique de leurs convictions et valeurs religieuses mais aussi à un besoin de s'assurer la coopération et la diligence de leurs employés. Les exemples ici présentés ne sont bien sûr pas majoritaires à Bristol qui comme nous l'avons déjà expliqué ne comptait que très peu de grandes usines. Il faut donc se garder d'amplifier la résonance et les conséquences de cette attitude paternaliste sur la population

---

<sup>590</sup> *Ibid.*, p.189.

<sup>591</sup> Patrick Joyce, *Work, Society and Politics*, p.xx.

<sup>592</sup> William Knox, *op cit.*, p.107.

<sup>593</sup> Patrick Joyce, « The Factory Politics of Lancashire in the Later Nineteenth Century », *The Historical Journal*, Vol.18, No3, (1975), pp.525-553.



ouvrière de Bristol. Nous pourrions néanmoins soutenir qu'au sein des entreprises qui pratiquaient ce paternalisme, les relations industrielles reposaient plus sur la coopération que sur le conflit. Ce phénomène est important puisque les usines de tabac et de cacao étaient à l'époque les deux plus importantes de la ville et jouissaient d'une grande renommée tant à Bristol qu'à travers tout le pays. Ces relations peuvent donc être considérées comme symboliques. Si elles ne concernent pas toute la population ouvrière de la cité, elles concernent tout de même ses plus grandes usines dirigées par ceux qui sont à la tête de la vie politique locale.

En étudiant la culture et la tradition philanthropique à Bristol, nous avons démontré la manière dont l'exercice d'une activité caritative et l'acte du don qui lui est associé ont influencé les rapports de classes. Les mécanismes du don placent les récepteurs de l'aide dans une situation d'obligation morale et peuvent engendrer l'apparition d'un sentiment de déférence. Cette déférence, caractérisée par l'acceptation de l'ordre établi, de l'autorité et le respect des classes supérieures, pacifie naturellement les relations entre les classes. Ainsi donc, la multiplicité et la diversité des œuvres caritatives de Bristol ont exercé sur la société un impact bien plus important que le simple soulagement de la pauvreté.

La culture philanthropique de Bristol, héritée des siècles passés, a contribué à protéger le consensus social.

Les campagnes de réforme morale, telles qu'elles furent menées à travers tout le pays, trahissent quant à elles une volonté de la part de la classe moyenne de diffuser des valeurs normatives auprès des ouvriers. Les campagnes de « civilisation » et de « moralisation » offrent aux réformateurs un moyen de dominer et de contrôler les classes ouvrières. Cette forme de contrôle social institutionnalisé permet de conditionner les ouvriers, de limiter l'expression d'un désenchantement et par conséquent d'établir un climat social plus consensuel.

Enfin l'attitude paternaliste de certains employeurs locaux émane d'un désir de ces derniers de s'assurer la coopération et la diligence de leurs employés. Ainsi, les relations entre patrons et employés peuvent-elles être protégées, les conflits se font moins nombreux et les tensions sont désamorçées.

Philanthropie, réforme morale, paternalisme, toutes ces notions partagent un dénominateur commun, celui d'un effort conscient des classes moyennes d'œuvrer au conditionnement positif des relations entre classes. En accompagnant la classe ouvrière, les réformateurs essaient de limiter au possible l'expression et l'installation de tensions et de situations conflictuelles qui

menaceraient l'ordre. Ces sphères d'interaction nous offrent ainsi un nouvel éclairage pour comprendre la nature des relations de classes à Bristol.

## **Troisième partie**

### **3 Expression des divergences et limites du consensus**

### 3.1 Sociétés de prévoyance

Alors que l'univers de la philanthropie et celui des réformes morales ou culturelles mettent les classes ouvrières et bourgeoises en relation, il est d'autres sphères au sein desquelles ce sont les relations intra classes qui s'expriment. Les sociétés de prévoyance, ces mutuelles ouvrières qui se multiplient à foison sous le règne de Victoria, représentent un monde bien spécifique au milieu duquel est reproduite la structure de la classe ouvrière. Les sous-ensembles qui constituent la masse de la classe ouvrière se reflètent dans les différents profils des sociétés de prévoyance. Le choix de l'étude des mutuelles de Bristol repose sur un double dessein. En premier lieu, la compréhension du fonctionnement et de l'agencement des sociétés de prévoyance permet de mettre en lumière les éléments de division mais aussi de rapprochement entre les membres de la classe ouvrière. Deuxièmement, le symbolisme associé à l'adhésion à une mutuelle dévoile un désir de marquer son indépendance vis-à-vis de l'assistance publique ou du secours caritatif fourni par les classes moyennes. En cela, elle révèle un autre pan des relations de classes et apporte un éclairage intéressant sur les perceptions des ouvriers.

#### 3.1.1 La croissance des « friendly societies »

Sous le règne de Victoria, les sociétés de prévoyance, ces mutuelles pour ouvriers fleurissent dans toutes les villes et tous les villages du pays. Omniprésentes dans le paysage culturel de la Grande-Bretagne, en 1872, quatre millions de victoriens cotisent à l'une de ces 32 000 mutuelles<sup>594</sup>. L'objectif principal de celles-ci consistait à fournir aux ouvriers une assurance maladie et une assurance vie, certes modestes, mais qui représentaient une première manière de se protéger contre les vicissitudes de l'existence. En s'acquittant de petites cotisations, les ouvriers pouvaient obtenir un dédommagement en cas de maladie ou en cas de décès.

---

<sup>594</sup> Trygve Tholfsen, *Working Class Radicalism in Mid-Victorian Britain*, New York : Columbia University Press, 1977, p.288 ; Peter Henry Gosden, *The Friendly Societies in England 1815-1875*, Aldershot : Gregg Revivals, 1993, p.14.

Généralement, un ouvrier malade pouvait percevoir une somme s'élevant à un tiers de son salaire habituel. En cas de décès en revanche, les frais engagés pour les funérailles étaient couverts et la veuve et les enfants de l'ouvrier recevaient également une somme d'argent. Cette assurance permettait d'échapper à la disgrâce que représentaient les « paupers' funerals<sup>595</sup> » et de défendre la respectabilité d'un individu et celle de sa famille. Au XIX<sup>e</sup> siècle, un enterrement respectable protégeait la dignité et le statut d'un homme<sup>596</sup>. La deuxième caractéristique de ces sociétés de prévoyance réside en ce qu'elles offraient à leurs membres l'occasion de se retrouver régulièrement et de sociabiliser. La réunion mensuelle au cours de laquelle chacun devait payer sa cotisation était une occasion festive, d'autant plus que ces rencontres se tenaient pour la grande majorité dans les pubs. L'alcool aidant, la convivialité était tout naturellement associée à l'appartenance aux sociétés de prévoyance<sup>597</sup>. Principalement réservées aux hommes issus de la classe ouvrière, les mutuelles permettaient donc à ces derniers de se protéger contre le dénuement en cas de maladie prolongée ou d'accident du travail<sup>598</sup>.

---

<sup>595</sup> Dans *Saving and Spending*, Paul Johnson met en lumière le rapport des Victoriens aux rites funéraires et explique que ces derniers redoutaient plus que tout d'être enterrés comme des pauvres. Pour préserver leur honneur, il leur fallait, même s'ils étaient très modestes, s'assurer des funérailles respectables. « What people wanted was a respectable funeral, and in general greater expense was held to confer respectability. A respectable funeral had to have close relations dressed in black, horse-drawn carriages and hearse, and afterwards, a 'social gathering and more or less eating and drinking for which it affords occasion' [...] The desire for respectability, for flamboyant display that would impress friends and neighbours, provided the positive intensive to save in any way that would make this possible. » Paul Johnson, *Saving and Spending*, Oxford : Clarendon Press, 1985, p.46.

<sup>596</sup> Francis Michael Thompson, *The Rise of a Respectable Society : A Social History of Victorian Britain*, Londres : Fontana Press, 1988, p.200.

<sup>597</sup> Simon Cordery, « Friendly Societies and the Discourse of Respectability in Britain, 1825-1875 », *The Journal of British Studies*, Vol 34, No 1, 1995, p.36 ; Simon Cordery, *British Friendly Societies, 1750-1914*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2003, p.13.

<sup>598</sup> Gosden explique que les mutuelles indépendantes, c'est-à-dire locales, sont à diviser en deux groupes. D'une part celles qui rassemblent des membres qui partagent la même occupation et d'autre part celles qui sont mixtes. Ce sont les mutuelles mixtes qui réussissent le mieux à perdurer et à se développer, car avant que les syndicats soient légalisés par le gouvernement, les sociétés de prévoyance dont tous les membres appartenaient à un même corps de métier utilisaient souvent leurs fonds pour financer les grèves et fournir une allocation aux grévistes. Ce phénomène épuisant rapidement les caisses des mutuelles, celles-ci disparaissaient plus facilement. Peter Gosden, *op cit.*, pp.71-72.

L'étude de l'histoire des sociétés de prévoyance révèle que ces dernières existaient bien avant l'avènement de la révolution industrielle<sup>599</sup>. Elles auraient commencé à apparaître dans leur forme moderne au XVII<sup>e</sup> siècle. En 1857, un rapport parlementaire souligne:

From the rules transmitted to the registrar by the Clerks of the Peace, he has been enabled to give a short account of the principle varieties of friendly societies and to state that although some few notices of guilds and common chests are to be found in the early period of history, there is no reason to suppose that friendly societies existed before the seventeenth century<sup>600</sup>.

En revanche, le développement exponentiel de ces dernières au XIX<sup>e</sup> siècle est directement imputable à la transformation du système économique et aux nouveaux besoins de la population. Pour comprendre les raisons de leur croissance à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et tout au long du XIX<sup>e</sup>, il faut prendre en considération la manière dont les relations de marché en viennent à remplacer les anciennes traditions patriarcales. En effet, les mutuelles se multiplient dans un contexte de relations sociales en pleine redéfinition. Le XVIII<sup>e</sup> siècle voit la coutume de l'obligation paternaliste s'émousser au profit d'une nouvelle éthique, celle de la responsabilité individuelle. De plus, les transformations des moyens de production et l'urbanisation débridée du pays semblent avoir accentué le problème de la misère. Qui plus est, la guerre contre la France et les risques de révoltes sociales contribuent à alimenter la menace de l'indigence planant au-dessus des citoyens. La pauvreté de l'époque exerce une pression grandissante sur le système de la loi pour les pauvres et bien souvent les membres du clergé, anciens administrateurs de cette aide au sein de la paroisse, incitent à l'adhésion aux sociétés de prévoyance<sup>601</sup>. Tous ces paramètres encouragent les familles à trouver de nouveaux moyens de se protéger des accidents et du dénuement. Les mutuelles répondent à ce besoin en fournissant aux ouvriers qui les rejoignent une assurance financière qui, bien que modeste, leur évite de tomber dans le dénuement.

---

<sup>599</sup> *Ibid.*, p.2.

<sup>600</sup> PP 1857 Vol XXXIX, Report of the Registrar of Friendly Societies in England.

<sup>601</sup> Simon Cordery, *British Friendly Societies, 1750-1914*, p.16.

En 1874, est publié le rapport parlementaire de la commission d'enquête sur les sociétés de prévoyance dans lequel Young répertorie dix-sept catégories de mutuelles incluant les classes suivantes :

Affiliated societies and orders, Ordinary large or general societies, County societies and other patronised societies not purely local, local town societies, local village and country societies, particular trade societies, dividing societies, deposit friendly societies, collecting societies and burial societies, annuity societies, societies of females<sup>602</sup>

Les mutuelles comprennent ainsi de larges associations d'envergure nationale possédant des antennes dans tout le pays (les « Affiliated Orders) et de petites institutions locales parfois spécialisées comme c'est le cas des « burial societies » qui, comme leur nom l'indique, ne fonctionnent que comme des assurances vie. Ces dernières ne contiennent aucun élément de sociabilisation et de convivialité par exemple. De plus, contrairement aux mutuelles générales, elles prennent en charge les funérailles des enfants et des femmes des assurés. Prenons à ce titre le rapport de Young sur ces dernières :

Perhaps the most important fact to be borne in mind in characterizing the collecting Burial Societies is, that they differ from the local burial clubs, and from the district funeral funds of the affiliated orders, in subsiding primarily upon insurance of the lives, not of the working men themselves who pay the contributions, but of the women, and especially of the children in working men's families. [...] It follows that the sphere of the collecting Burial Society is distinct from that of the ordinary Friendly Society, and that their respective operation is in some respect antithetical. The money invested on the insurance of a child's life, which in most cases exceeds the usual expense of its burial, partakes of the character of a speculative investment [...]. The excess received, over and above the cost of burial, is too often squandered upon a funeral feast. A sort of natural instinct which has no doubt a healthy origin seems almost to preclude apparent from putting the money so acquired to any profitable use<sup>603</sup>.

Aux possibles spécialisations des mutuelles s'ajoute leur mode d'administration des fonds. Il faut en effet, pour clarifier ce portrait, distinguer les sociétés de prévoyance cumulatives des sociétés distributives. Dans le premier cas, les mutuelles accumulent les fonds rassemblés grâce aux cotisations et investissent ces fonds, alors que dans le deuxième cas de figure, les « dividing societies » redistribuent l'argent à leurs membres à chaque fin d'année. Prenons ainsi

---

<sup>602</sup> PP 1874 Vol XXIII, pt 2, Report from the Royal Commission appointed to Enquire into Friendly and Benefit Building Societies, Fourth Report, appendix iv ; Peter Gosden, *op cit.*, p.15.

<sup>603</sup> PP 1874 Vol XXIII, Pt 2.



l'exemple de la « Friend in Need Benefit Club » à Bristol. En 1900, son règlement stipule :

The funds of the club (with exception of 1d per member, which is to remain in hand, to form a reserve fund) shall be divided each Christmas Eve, or as near as can be arranged. Each member (qualified) receiving a share proportionate to the time of his being a member<sup>604</sup>.

De même, les objectifs de la « Bristol Castle Mutual Aid Society », établie en 1899, rappellent :

Its object shall be to provide for the relief of members during sickness, for insuring funeral benefit of members and wives, and to allow each financial member a dividend or proportionate share of surplus fund annually<sup>605</sup>.

Pour avoir une idée du type de mutuelles indépendantes existantes à Bristol, il suffit de se référer aux enquêtes parlementaires qui recensent celles ayant accepté de s'inscrire sur le registre national. En 1866, le rapport parlementaire dénombre 16 mutuelles indépendantes à Bristol, lesquelles rassemblent 1095 individus (seule l'une des mutuelles, la « Brotherly English Benefit Society », n'indique pas le nombre d'adhérents)<sup>606</sup>. En 1872, le nombre de mutuelles indépendantes est de 14 si l'on compte celle de Clifton. Si l'on compare leurs noms à ceux des mutuelles de 1866, il apparaît que deux tiers des anciennes associations ont disparu au profit de nouvelles. En 1872, les sociétés de prévoyance indépendantes sont les suivantes:

The Cabman's provident Society, the Good Samaritan, the Miners United Friendly Society, the Catholic Guild of our Lady and St Joseph, the Annual Benefit Society, the Locomotive Steam Enginemen and Firemen's Society, the Local Union Benefit Club, St George Mutual Benefit Friendly Society, the Liberal Annual Friendly, the New Year's United Union, the Friendly United Union, the Philanthropic Coopers Annual Sick and Burial society, the Friendly Working Men's Club<sup>607</sup>.

Les principales ressources statistiques dont nous disposons pour étudier les mutuelles sont les « Reports of the Registrar of Friendly Societies » et les « Reports

---

<sup>604</sup> BRO 38998-1, Rules of the North end Friend in Need Benefit Club, 1900.

<sup>605</sup> BRO 40126, Records of the Bristol City Sick Benefit and Dividing Friendly Society.

<sup>606</sup> PP 1867 Vol XXXIX, Report of the Registrar of Friendly Societies for the year 1866.

<sup>607</sup> PP 1973 Vol LXI, Report of the Registrar of Friendly Societies.

of Parliamentary Commissions ». Le « registrar » est l'enquêteur dépêché pour recenser les mutuelles à travers le pays, les inscrire sur le registre national, analyser leur fonctionnement et rapporter d'éventuels problèmes<sup>608</sup>. Cependant, l'enregistrement des mutuelles auprès du gouvernement n'est pas obligatoire. Le caractère volontaire de l'inscription des mutuelles au registre national est souligné dans le rapport de 1857 :

It is well known that almost every village and hamlet in England and Wales has its Friendly Society while the towns and cities have them by hundreds. The correct number of these has hitherto been, and still is, unattainable, because it must be remembered that in these pages reference is made only to the societies which have placed themselves under the protection of the law; and while it is optional with them to avail themselves of this privilege or not, the precise number cannot be known<sup>609</sup>.

Les mutuelles ne peuvent légalement être forcées à faire enregistrer leurs lois et leurs statuts. De fait, les recensements sont très incomplets, plusieurs milliers de mutuelles refusent de s'inscrire et de se faire surveiller par le « registrar ». L'idée d'une implication du gouvernement dans les affaires des mutuelles déplaît souvent aux ouvriers<sup>610</sup>. Dans un rapport de 1849, on mentionne:

an unfounded but general fear [on the part of the members] lest the management of their own affairs, or of their money, would be taken out of their hand by the State<sup>611</sup>.

Cette méfiance vis-à-vis de l'intrusion du gouvernement dans les affaires des mutuelles s'explique en partie par le fait que le devoir du rapporteur consiste à s'assurer que les sociétés de prévoyance fonctionnent selon les règles fixées par le législateur. Il convient de vérifier la légalité des pratiques des mutuelles. Ce règlement imposé par le gouvernement ne coïncide parfois pas avec les idéaux et

---

<sup>608</sup> Le premier acte parlementaire concernant les sociétés de prévoyance est adopté en 1793 à l'initiative de George Rose. Cette législation permet aux mutuelles de bénéficier d'une meilleure protection de leurs fonds et d'entamer des poursuites judiciaires si nécessaires. A l'origine, le passage de cet acte, révèle un désir d'encourager la formation de mutuelles car celles-ci permettaient d'alléger le poids exercé sur les « poor laws ». Si les ouvriers bénéficient de leur propre assurance et réussissent à épargner en prévoyance de temps plus difficiles, ils représentent une charge moindre pour l'aide publique.

<sup>609</sup> PP 1857 Vol XXXIX, Report of the Registrar of Friendly Societies in England.

<sup>610</sup> Simon Cordery, « Friendly Societies and the Discourse of Respectability in Britain, 1825-1875 », p.52.

<sup>611</sup> PP 1849 Vol XIV, Report from the Select Committee on the Friendly Societies Bill, together with proceedings of the committee minutes of evidence and index.

les désirs des fondateurs et des membres des mutuelles. Le règlement de 1852 établit ainsi la manière dont la division des profits doit être organisée, impose des règles sur les possibilités de retrait d'argent. Un membre, par exemple, ne saurait bénéficier d'assurance avant une année complète de cotisations, la loi détermine aussi les motifs d'exclusion des membres<sup>612</sup>. Pour être enregistrées, les mutuelles doivent donc se plier à un règlement commun, ce qui aux yeux de beaucoup entachait leur indépendance. Prenons l'exemple de l'acte de 1855 qui impose à toutes les mutuelles se plaçant sous la protection juridique du gouvernement de fonctionner ainsi :

By this Act, the objects of every friendly society to be established after 1<sup>st</sup> August 1855 are to be for the purpose of raising, by voluntary subscriptions of the members thereof, with or without the aid of donations, a fund for any of the following objects, that is to say, first, for ensuring a sum of money to be paid on the birth of a member's child, or on death of a member, or for the funeral expenses of a wife or child of a member. For the relief or maintenance of the members, their husbands, wives, children, brothers or sisters, nephews or nieces in old age, sickness or widowhood or the endowments of members, or nominees of members at any age<sup>613</sup>.

Le rôle du « registrar » consiste donc à certifier la conformité des règles et du fonctionnement des mutuelles. Au fil des décennies et grâce à plusieurs amendements, le rôle des mutuelles s'élargit considérablement. En 1865, il est possible pour une société de prévoyance d'assister un de ses membres dans l'achat de charbon, ou de lui fournir une assurance si son bétail a été décimé ou si son bateau et ses filets ont été endommagés<sup>614</sup>. Malgré cela, on constate que nombre de sociétés de prévoyance refusent de se placer sous la juridiction de l'Etat. Ce souci de conserver leur indépendance pose néanmoins un problème à l'historien qui désire étudier les mutuelles.

En effet, les données et les chiffres dont nous disposons ne sont pas exhaustifs et correspondent aux seules mutuelles recensées par le gouvernement. Cependant, ces bases de données nous permettent tout de même de mesurer

---

<sup>612</sup> PP 1861 Vol XXXIV Report of the Proceedings of the Registrar of Friendly Societies in England.

<sup>613</sup> PP 1856 Vol LVIII, Report of the Chief Registrar of Friendly Societies.

<sup>614</sup> PP 1866 Vol XXXIX, Report of the Chief Registrar of Friendly Societies.

l'ampleur du phénomène à l'échelon national et régional et d'identifier les régions dans lesquelles les mutuelles étaient les plus nombreuses<sup>615</sup>. Si l'on utilise le rapport publié par Young en 1874, il est possible de recenser les sociétés de prévoyance connues à Bristol. En croisant les chiffres publiés pour Bristol et ceux de la Grande-Bretagne, nous pouvons comparer le développement des mutuelles à Bristol à celui du développement national. On remarquera dans un premier temps que dans la région du Gloucestershire, la ville de Bristol concentre la vaste majorité des mutuelles. En 1851, 26 sociétés de prévoyance se font enregistrer dans ce comté et dix-sept d'entre elles sont situées à Bristol. On notera aussi que quinze d'entre elles sont des branches du club des « Foresters ». Ce chiffre indiquerait donc que les mutuelles affiliées sont plus populaires que les mutuelles indépendantes<sup>616</sup>.

En 1865, pour le recensement et l'enquête sur les mutuelles, on fait envoyer 550 formulaires à celles connues et recensées dans le comté de Gloucestershire. Sur ces 550 documents, seuls 228 sont renvoyés<sup>617</sup>. Parmi ces 228 sociétés de

---

<sup>615</sup> Le développement des mutuelles en Grande-Bretagne ne suit pas de schéma particulier outre celui de la concentration démographique. C'est principalement dans les régions où sont présentes les manufactures et la production industrielle que les sociétés de prévoyance apparaissent en plus grand nombre. La croissance des mutuelles est donc liée à la nature de l'économie locale. Dans les régions où la production industrielle augmente, le taux d'adhésion à ces dernières augmente également. Il ne faut cependant pas en conclure que seules les industries traditionnellement associées au XIX<sup>e</sup> siècle telles que le textile, la sidérurgie ou l'extraction de charbon fournissent des adhérents potentiels aux mutuelles. Gorsky rappelle que Bristol, malgré une économie quelque peu différente, compte nombre de sociétés de prévoyance : « Again, the high membership in cities dominated by metal working and textiles should not be permitted to obscure the situation in older industrial centres. Bristol was close to the national mean, and although its growth now lagged behind its rival, mutual association was sustained by its diverse businesses- glass making, brass founding, and shipbuilding- and its artisanal trades –clothing, footwear and furniture manufacture. Martin Gorsky, "The growth and distribution of English Friendly Societies in the Early Nineteenth century", *The Economic History Review*, Vol 51, No 3, August 1998, p.499. Notons cependant qu'en 1877, 209 mutuelles sont recensées dans le Gloucestershire comptant 33612 individus, ce qui représente un ratio de 62.9 pour mille habitants du comté. Dans le Lancashire en revanche le nombre de sociétés de prévoyance enregistrées est de 1749, rassemblant 2 204 084 individus c'est-à-dire un ratio de 781 pour mille habitants (PP 1878-79 Vol LXI, Return of Population in 1871 and Returns of Friendly Societies, their members and ratio per 1000 in 1877, annexe 15).

<sup>616</sup> PP 1852 Vol XXVIII, Return of Friendly Societies 1851, All Friendly Societies or Branches of Societies which have been certified under the provision of the Act relating to Friendly Society of last session.

<sup>617</sup> Le problème du rassemblement des données est un des principaux handicaps à l'évaluation de l'ampleur du mouvement des « friendly societies ». En 1872, 21 819 formulaires sont envoyés à travers le pays à toutes les mutuelles recensées et seules 12 667 d'entre elles rempliront le dit

prévoyance dénombrant 21 048 membres, 78 sont situées à Bristol<sup>618</sup>. Que nous apprennent ces chiffres ?

Dans un premier lieu, nous sommes en droit de supposer que l'autre moitié des mutuelles n'ayant pas répondu peut compter quasiment le même nombre d'adhérents. S'ajoutent à cela toutes les mutuelles non inscrites au registre national, qui elles aussi rassemblent quelques milliers de membres. Nous sommes donc amenés à conclure que les chiffres, même importants, rapportés par les enquêtes parlementaires, ne font absolument pas justice au véritable nombre d'ouvriers appartenant à des mutuelles. Ces données nous apportent également d'autres détails quant au profil des mutuelles de Bristol puisqu'elles révèlent que parmi les 78 clubs ayant répondu au questionnaire, 36 sont des loges des « Foresters », 5 sont des « Shepherds », 3 appartiennent à l'ordre des « Druids » et 15 à celui des « Oddfellows ». Ainsi donc, la majorité des mutuelles à Bristol sont des mutuelles nationales. Les clubs locaux indépendants sont assez rares, en tout cas parmi les mutuelles recensées. Ces mutuelles locales sont pour la plupart de taille assez modeste. Le tableau reproduit ci-dessous est tiré du rapport de Young :

#### Sociétés de prévoyance locales

Clubs locaux	Date de création	Nb de membres
Clifton Friendly Society	1840	390
Guild of St Mary and St Joseph	1867	80
Bristol United Hibernian	1865	27
Cabmen's Provident		44
Bristol Printers' Sick fund	1857	100
Old Friendly Union	1717	49
Prince of Wales and Regent United	1867	80

---

formulaire. C'est-à-dire que la moitié des sociétés de prévoyance connues du gouvernement fournissent leurs données. Peter Gosden, *op cit.*, p.13

<sup>618</sup> PP 1866 Vol XXXIX, Report of the Chief Registrar of Friendly Societies.

Good Samaritan	1815	173
Griffin		62
The following are female and unregistered		
Colston United		80
Friendly Female (BH)		27
Friendly Female (FM)		40
Friendly Female (Bed)		40
United Sisters		85
Dolphin		100
Friendly Female, Mr.Sheppards		112

Source : PP 1874 Vol XXIII, Pt 2.

Il est cependant possible d’imaginer que de par leur nature même et surtout en accord avec leur désir d’indépendance et d’autonomie, les mutuelles locales représentent effectivement l’archétype des clubs refusant de se faire recenser et juger par l’Etat. Leur absence des registres ne signifie pas leur absence absolue et n’est peut-être simplement qu’une illustration de leurs convictions. Les chiffres que nous possédons montrent en revanche que le nombre d’ouvriers recensés appartenant au club des « Oddfellows » à Bristol s’élève à 1498, les « Foresters » sont quant à eux au nombre de 3 105<sup>619</sup>. Soixante et une des soixante dix-huit mutuelles répertoriées de Bristol renvoient leurs chiffres suite à l’enquête menée et la totalité de leurs adhérents s’élève à 6 019. Autrement dit, dans les chiffres qui nous sont donnés, plus de 51% des individus que l’on a pu compter appartiennent à l’ordre des « Foresters ».

En ce qui concerne l’année 1872, les sociétés de prévoyance recensées à Bristol s’affichent au nombre de 92, dominées largement une fois encore par les 30 loges de « Foresters et les 19 loges « Oddfellows. En revanche, les chiffres des

<sup>619</sup> PP 1866 Vol XXXIX Report of the Chief Registrar of Friendly Societies.

membres sont beaucoup plus opaques ; plusieurs de ces mutuelles ne divulguent pas leurs données<sup>620</sup>. En 1874 parait le rapport beaucoup plus complet de Young dans lequel le nombre d'adhérents aux sociétés de prévoyance à Bristol s'élève à 16 339, ce qui représente sur une population locale de 182 552 habitants un taux de 9% mais signifie surtout que 38.9% des familles sont affiliées à une mutuelle<sup>621</sup>.

Les « affiliated orders », qui supplantent rapidement les mutuelles traditionnelles sous le règne de Victoria, émergent en premier lieu dans les régions industrielles comme le Lancashire et la région du West Riding. Limité au départ aux ouvriers les plus qualifiés et par conséquent à la section la plus aisée de la classe ouvrière, ce type de mutuelles gagne du terrain au fil du siècle et s'implante dans tous les comtés du pays tout en se démocratisant et en permettant aux ouvriers agricoles de rejoindre leurs rangs<sup>622</sup>.

Ces institutions fonctionnent selon un système bien particulier. Prenons l'exemple du célèbre « Order of Oddfellows » (annexe 16). Il se décompose en trois niveaux de hiérarchie : « Unity, District, Lodge ». L'unité est le degré le plus élevé de l'ordre, son comité général d'administration repose sur des directeurs choisis par les délégués des districts. Les dits délégués sont eux-mêmes élus par les loges, le niveau le plus petit de l'ordre. Ce type de mutuelles fonctionne donc suivant un système démocratique et l'administration des fonds répond au schéma ici décrit :

They aim at combining the advantages of local and non local clubs, their branches being financially independent, so far as sick pay is concerned, but interdependent within the limits of a « district », so far as the liability for burial money is concerned ; while the districts, again are independent of each other in all pecuniary relations, but co-operate in sending delegates to a general assembly for legislative purposes, and the whole is kept together by a central executive, responsible only to the general meeting, and elected by the delegates<sup>623</sup>.

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ces sociétés de prévoyance nationales vont rapidement dépasser les mutuelles traditionnelles locales et indépendantes. Dans un rapport de 1857, alors que les mutuelles locales semblent encore

---

<sup>620</sup> PP 1873 Vol LXI Report of the Registrar of Friendly Societies in England.

<sup>621</sup> PP 1874 Vol XXIII, Pt 2.

<sup>622</sup> Peter Gosden, *op cit.*, p.11 ; PP 1874 Vol XXIII Pt 2.

<sup>623</sup> PP 1874, Vol XXIII, Pt 2.

représenter le modèle le plus répandu, il est fait mention des nouveaux clubs et de leur spécificité :

the first societies, in point of time and those which at present exist in the greatest numbers, are the ordinary benefit clubs, but very recently a number of societies have formed themselves into what the members of them call an « order », or secret society, to which only the initiated are admissible. These appear in the first instance to have been imitations of the freemasonry. The principal of these societies with which the registrar are acquainted or have come under his observations are called as follows: Ancient Order of Foresters, Ancient Order of Shepherds, Independent Order of Rechabites, Independent of Odd fellows, National Order of Odd fellows, Grand United Order of Odd fellows, Ancient Order of Romans, Order of Ancient Druids, Nelsonic Order of Crimson Oaks, Sons of temperance, Order of Old friends<sup>624</sup>.

Leur organisation tentaculaire et leur puissance économique écrasent les mutuelles plus modestes. Sur le registre national des mutuelles de 1889, 10 426 sociétés de prévoyance individuelles sont recensées face aux 16 400 agences avec des branches<sup>625</sup>. Cette force est ici décrite par Young :

The affiliated societies, as the clubs of highest organization among those invented by working men to suit their own wants, and at the present day greatly surpassing all others in popularity, deserve the first place which is assigned to them. Everywhere that I have been I have heard the same story from the members of the older, or local clubs, "We cannot stand against the great orders." Wherever they penetrate, and they are penetrating year by year into more remote corners of the field, the majority of existing clubs at once cease to enter young members, and within half a generation die out or break up. In some towns they have made a clean sweep of the local societies [...]<sup>626</sup>.

Le « Independent Order of Oddfellows, Manchester Unity » est établi en 1812 et l'« Ancient Order of Foresters » apparaît à Leeds en 1813. Entre 1845 et 1875, le nombre d'adhérents à la première mutuelle est multiplié par deux, passant de 248 526 membres à 496 529, alors que les « Foresters » sont multipliés par cinq, passant ainsi de 76 990 adhérents en 1845 à 491 196 en 1875<sup>627</sup>. L'un des attraits principaux des grandes mutuelles nationales réside dans la possibilité d'un membre de transférer son inscription dans n'importe quelle loge. En cas de migration d'une

---

<sup>624</sup> PP 1857 Vol XXXIX.

<sup>625</sup> PP 1890-91, Vol LXXIX, Reports of the chief Registrar of Friendly Societies for the year ending 31<sup>st</sup> dec 1890.

<sup>626</sup> PP 1874, Vol XXIII, Pt 2.

<sup>627</sup> Simon Cordery, *British Friendly Societies*, p.105.



région à une autre, un membre des « Foresters » peut simplement se rendre au club local de sa nouvelle région.

Les mutuelles, qu'elles soient indépendantes ou nationales, rassemblent on le voit beaucoup d'ouvriers et à Bristol de nombreux foyers se trouvent affiliés à ces agences. L'un des lieux communs le plus souvent attaché aux sociétés de prévoyance est celui suivant lequel ces agences étaient le domaine des ouvriers les plus qualifiés et des artisans. En ce qui concerne la ville de Bristol, les chiffres montrant que 40% des familles adhèrent à une mutuelle révèlent clairement qu'il est impossible que seuls les ouvriers qualifiés aient rejoint les sociétés de prévoyance. Le profil de l'emploi dans la cité, que nous avons étudié précédemment, a mis en évidence la diversité de la classe ouvrière et ne saurait donc nous permettre de limiter l'adhésion à une mutuelle à l'appartenance à une « labour aristocracy ». On sera plutôt tenté de conclure à l'existence d'une multitude de mutuelles permettant à différentes sections de la classe ouvrière de cotiser.

On notera que les archives de la mutuelle des « Shepherds » de Bristol indiquent dans le registre des décès de ses membres entre 1858 et 1899 que 27 % d'entre eux sont des ouvriers qualifiés alors que 31% sont des ouvriers spécialisés et 31% sont non qualifiés<sup>628</sup>. Ces données démontrent que les « Shepherds » appartiennent principalement aux catégories d'ouvriers plus modestes et se distinguent ainsi des mutuelles affiliées traditionnelles comme les « Oddfellows » et les « Foresters ». Effectivement, le plus souvent ce sont les ouvriers avec le salaire le plus élevé et surtout le plus stable qui composent en majorité les adhérents des mutuelles, car l'incapacité à payer la cotisation régulièrement peut engendrer la perte des droits et de tout son investissement. Kirk dans *The growth of Working Class Reformism in Mid-Victorian Britain*<sup>629</sup> examine l'origine sociale des membres des sociétés de prévoyance et souligne que leurs adhérents sont issus de toutes les

---

<sup>628</sup> Martin Gorsky, *Patterns of Philanthropy*, p.155.

<sup>629</sup> Neville Kirk, *The Growth of Working Class Reformism in Mid-Victorian England*, London : Croom Helm, 1985, p.189, pp.220-221.

catégories de travailleurs. Qu'il s'agisse de mutuelles, de coopératives, de clubs de tempérance, les ouvriers qualifiés tout comme les manœuvres non qualifiés cherchent à rejoindre ces institutions associatives pour améliorer leur quotidien. Crossick en revanche propose une analyse contraire et associe les mutuelles à la section supérieure de la classe laborieuse. Tous les historiens s'accordent cependant sur un fait : les mutuelles affiliées recrutent principalement leurs adhérents parmi les ouvriers qualifiés, ceux que l'on nomme les « labour aristocrats »

All told, the affiliated orders accounted for almost a third of friendly society membership. They catered to the upper strata of the working-class. A study of the Manchester Unity of Oddfellows in the late 1840s shows a high proportion of members for the building trades and the traditional handicrafts. The leadership of the affiliated orders came from self-made men of working-class background who had moved into the ranks of the middling classes<sup>630</sup>.

Il apparaît clairement que la « Manchester Unity of Oddfellows » enrôle essentiellement parmi les rangs des ouvriers les mieux payés. En considérant les métiers des d'hommes adhérents à cette mutuelle au milieu du siècle, on remarque qu'il s'agit principalement d'ouvriers qualifiés issus du textile, de l'imprimerie ou de l'industrie minière sans compter les nombreux artisans<sup>631</sup>. En règle générale, les mutuelles affiliées se développent donc mieux auprès de la section supérieure de la classe ouvrière et la distribution géographique de ces sociétés de prévoyance reflète cette réalité. La « Manchester Unity » s'est en effet d'abord répandue dans les régions du Lancashire, Cheshire, Derbyshire et West Riding avant de se développer dans les comtés de Durham, Northumberland et Monmouth au moment où le développement de l'industrie amena des immigrants relativement bien payés dans ces régions<sup>632</sup>.

[...] the members of the affiliated societies are for the most part handicraftsmen, earning from 18s to 25s a week with few exceptions the lodges of a society like the Manchester unity are practically closed against agricultural and other unskilled labourers by the high rate of contribution demanded. The sick pay subscribed for in this order, as in most others of the kind, ranges from 10s to 12s being the usual figure, and it is almost invariable that all members of a lodge should subscribe for the same benefit. Unskilled labourers even in the

---

<sup>630</sup> Trygve Tholfsen, *op cit.*, p.288.

<sup>631</sup> Peter Henry Gosden, *op cit.*, p.75.

<sup>632</sup> Peter Gosden, *op cit.*, p.78

towns are generally unwilling or unable to pay the contribution legitimately demanded for this rate of sick pay with proportionate burial money, and an order that admits them in large numbers will generally be found to be asking too little<sup>633</sup>.

Dans l'enquête de Young, suite à un entretien avec un membre des «Oddfellows» de Bristol, le commissaire rapporte :

The Odd Fellows run here among a rather higher class, being stricter as to the lives they will take, and consider to be rather higher in their rates<sup>634</sup>.

En revanche une conversation avec le secrétaire de l'«Ancient Order of Foresters» du district de Bristol dévoile que les huit milles membres recensés appartiennent à de nombreuses occupations<sup>635</sup>. La mutuelle des «Oddfellows» semble donc un peu plus élitiste dans sa composition que celle des «Foresters».

Les mutuelles locales de Bristol répondent aux attentes de différents types de population et de classes d'ouvriers. La «Hibernian Benefit Society», par exemple, accueille principalement des ouvriers non qualifiés irlandais, alors que la «Mutual Help Friendly Society» compte parmi ses rangs les «better class artisans and trades people». Au contraire, on notera l'existence du «Bristol and Exeter Railway Labourers' Club» rassemblant les ouvriers non qualifiés et excluant les ingénieurs et les travailleurs qualifiés. Le «Hope and Anchor Club» qui à l'époque de l'enquête est la mutuelle indépendante la plus importante de Bristol perd des membres au profit des Shepherds. Youngs explique :

They were founded in 1824, and have always been a thriving club, but at the present they lose a great number of those whom they enrol. The Shepherds principally draw men away. They go down to labourers and have a great many such<sup>636</sup>.

L'ordre des «Shepherds» est créé à Bristol en 1857, il recense 88 loges et 5000 membres dans le district de Bristol dont la moitié se trouvent dans la ville. La particularité de cette mutuelle réside en effet en ce que contrairement aux autres

---

<sup>633</sup> PP 1874, Vol XXIII Pt 2.

<sup>634</sup> *Id.*

<sup>635</sup> *Id.*

<sup>636</sup> *Id.*

sociétés de prévoyance affiliées, elle rassemble principalement des manœuvres et la classe la plus modeste d'ouvriers. Il s'agit donc d'une mutuelle nationale mais destinée à des sections moins fortunées que les classes d'artisans.

Pour connaître le profil des membres des mutuelles, il est possible de regarder le montant des cotisations pratiquées par celles-ci. Plus une cotisation sera élevée, plus le profil des ouvriers qui leur sont affiliés sera élitiste. Dans certains clubs, les indemnités et les prélèvements peuvent être assez modestes comme le prouve le « Bristol and Exeter Railway Labourer's Club » où les membres peuvent choisir de payer 2.5d pour recevoir 4s d'indemnité ou bien, 4d donnant droit à 8s ou encore, 6d pour obtenir 12s en cas de maladie. La « Guild of St Mary and St Joseph » qui rassemble beaucoup d'Irlandais à Bristol fonctionne différemment :

The men at first paid 2d a week, and 1d for every sick man on the box; and received as sick pay 10s for every 100 members.[...] But for this has now been substituted a uniform 10s per week, and the funeral benefit has been raised from £4 to £10 for a member and £5 for a member's wife<sup>637</sup>.

La « Saint Patrick Society » accorde de son côté une indemnité de 12s contre une cotisation mensuelle de 2s 4d alors que le « Bristol Printers' Sick Fund » distribue 15s par semaine en cas de maladie et £10 en cas de décès<sup>638</sup>. Dans les mutuelles nationales les tarifs sont plus élevés notamment chez les « Oddfellows » qui augmentent les cotisations en fonction de l'âge de l'assuré. Dans cette mutuelle, les membres payent en moyenne 2s 6d par mois pour une indemnisation en cas de maladie généralement comprise entre 10s et 14s (la cotisation s'élève à 3s 9d si l'adhérent a plus de 44 ans), alors que chez les « Foresters » les adhérents cotisent pour obtenir 12s à 14s de « sick pay ». Au « Loyal Order of Ancient Shepherds » un membre doit s'acquitter de 7s 2d par trimestre s'il veut bénéficier d'une indemnité maladie de 12s ou payer 7s 6d par trimestre pour recevoir 14s. En 1897, dans le règlement de la loge bristolienne numéro 3048 attachée à l'ordre des « Oddfellows », il est rappelé que les membres doivent s'acquitter des contributions ci-dessous rapportées :

---

<sup>637</sup> *Id.*

<sup>638</sup> *Id.*

Contributions bimensuelles					Indemnisations		
Age au précédent anniversaire	Fonds maladie et décès		Fonds pour les veuves et les orphelins		maladie	décès	Décès de...
	S	d	S	d			
18	0	10 ½	0	2 ¼	A sickness allowance of twelve shillings per week for the first six months sickness, nine shilling per week for the second six months sickness, six shillings per week for the next twelve months, and four shillings per week after a continued sickness of two years.	Members: £ 12, member's wife : £6 from district and £3 from the S& F fund.	Members contributing to the Widow and Orphan's fund, the sum of £15, £30, £45 or £60 according to the contribution paid by him.
19	0	10 ½	0	2 ¼			
20	0	11	0	2 ½			
21	0	11	0	2 ½			
22	0	11 ½	0	2 ½			
23	0	11 ½	0	2 ½			
24	1	0	0	2 ½			
25	1	0	0	2 ¾			
26	1	0 ½	0	2 ¾			
27	1	1	0	2 ¾			
28	1	1	0	2 ¾			
29	1	1 ½	0	3			
30	1	2	0	3			
31	1	2 ½	0	3 ¼			
32	1	3	0	3 ¼			
33	1	3 ½	0	3 ½			
34	1	4	0	3 ½			
35	1	4 ½	0	3 ¾			
36	1	5	0	3 ¾			
37	1	5 ½	0	4			
38	1	6 ½	0	4			
39	1	7	0	4½			
40	1	7 ½	0	4 ½			
41	1	8	0	5			

Source : BRO 11934/1/b Rules of the Loyal City of Bristol Lodge 3048, being an auxiliary Branch of the Bristol District of the Independent Order of Oddfellows' Manchester Unity.

Les mutuelles nationales et surtout celles des Oddfellows et des Foresters recrutent donc parmi les sections les plus élevées de la classe ouvrière.

### 3.1.2 Rôle des mutuelles

Il est essentiel de garder à l'esprit que les sociétés de prévoyance représentent à l'époque victorienne les plus populaires des associations d'ouvriers. Elles devancent largement les syndicats et les coopératives tant dans leurs effectifs que par leur répartition géographique à travers le territoire national. Les mutuelles occupent donc une place fondamentale dans la vie sociale des Victoriens et dans la culture populaire. Leur premier objectif comme nous l'avons énoncé précédemment consiste à fournir un soutien financier aux ouvriers lorsque ceux-ci se voient dans l'obligation de cesser leur activité à cause de la maladie ou d'un accident. Une longue maladie ou une infection chronique, une blessure sur le lieu de travail, ou un décès soudain pouvaient détruire la fragile sécurité que les ouvriers tentaient de construire pour eux-mêmes et leur famille. La maladie et la mort menaçaient de plonger une famille dans le dénuement le plus complet et les sociétés de prévoyance représentaient à l'époque le seul abri contre ces risques. Thomas Wright, un ouvrier qualifié de l'époque se souvient de l'attachement des travailleurs à ces institutions :

But I still remembered sickness might come at any moment ; and against the dire consequences of such possibilities it behoved me, as one who valued the glorious privilege of being independent, to be prepared, by making some provision out of fruit of the good days, for the evil and unproductive days that would almost certainly come. The only principle upon which working men can to any considerable extent and in a reliable be provided to meet the contingencies arising from sickness is that of mutual assistance, and of the many institutions founded on upon this principle friendly or benefit societies are the best adapted to their income and requirements<sup>639</sup>.

L'assurance fournie par les mutuelles permettait de couvrir les frais funéraires. La signification de cette démarche ne peut être comprise que si l'on

---

<sup>639</sup> Thomas Wright, *Some habits and Customs of the Working Classes by a Journeyman Engineer*, Londres : Tinsley Brothers, 1867, p.68.

garde à l'esprit qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, ce que les contemporains appelaient « paupers' funerals » pouvaient jeter l'opprobre et le discrédit sur une famille, lui faisant perdre toute respectabilité. Devant cette menace, toute personne quelque peu soucieuse de son statut et désireuse de protéger son nom essayait de s'assurer.

Même dans les milieux les plus modestes, la souscription à une « Burial Society » représentait quelque chose d'important. Dans son rapport d'enquête sur ce type de mutuelles, Young note :

The class from which they draw members is by general testimony that of the poorest and least resourceful of the community. Widows, for instance, who cannot enter a sick club, will welcome the prospect of securing for themselves, on terms ostensibly within their reach (however exorbitant in reality) a funeral not at the expense of the parish<sup>640</sup>.

Le premier rôle des mutuelles consiste à fournir une allocation à un ouvrier qui serait malade. Dans l'incapacité de travailler, celui-ci perçoit de sa caisse d'assurance une indemnité qui lui permet de se protéger de la pauvreté.

Any member being unable to work through affliction or accident not arising from his own conduct shall receive sick benefit at the rate of 1s6d per day (excluding Sundays) for the first six weeks, then 9d for the next 6 weeks<sup>641</sup>.

Pour bénéficier d'une aide, les assurés doivent en faire la demande écrite et fournir un formulaire et une attestation médicale :

To the Secretary of the Bristol Castle Mutual Aid Society,  
I \_\_\_\_\_ am unable to follow my employment by reason of sickness and I claim the sick allowance of this society. The medical man's certificate is enclosed<sup>642</sup>.

Celui qui reçoit une allocation est assigné à résidence pendant la durée de sa convalescence. Il peut être interdit de sortie à certaines heures de la journée sous peine de sanctions financières. C'est la cas pour la « Bristol Castle Mutual Aid Society ». Tout individu aperçu hors de sa demeure entre neuf heures du matin et six heures du soir entre mars et septembre, et entre huit heures du matin et six

---

<sup>640</sup> PP 1874 Vol XXIII, Pt 2.

<sup>641</sup> BRO 38998-1, Rules for the North End Friend in Need Benefit Club 1900.

<sup>642</sup> BRO 40126.

heures du soir entre septembre et mars, devra s'acquitter d'une amende de 2s 6d à la première offense et de 5s en cas de récidive<sup>643</sup>.

En parallèle des « sick pays », certaines mutuelles fournissent une assistance médicale à leurs adhérents. Habituellement, afin de s'assurer qu'un membre était réellement malade et qu'il était en droit de recevoir une aide, il était nécessaire de lui envoyer un émissaire sous vingt-quatre heures. Ce dernier pouvait ensuite fournir un rapport à la mutuelle et témoigner du bien fondé de la requête. Le coût de l'assistance médicale ensuite fournie était pris en compte par la société de prévoyance. Ce système représente une forme primitive de sécurité sociale puisque cela permettait de rendre les soins médicaux accessibles à une plus grande proportion de la population.

The duty of the sick visitors shall be to visit the sick within 24 hours after receiving notice from the Nobel Grand and each to visit the member or members twice a week or be fined 6d each omission.

No sick pay shall be paid to any member unless a certificate (signed by physician or surgeon) stating the nature of such member's illness be delivered to the secretary or left at his residence, within 24 hours after dated by such physician<sup>644</sup>.

### 3.1.2.1 *Mutualisme et convivialité*

L'un des aspects le plus caractéristique des sociétés de prévoyance réside dans le fait qu'elles comportent le plus souvent un principe de convivialité<sup>645</sup>. Des activités de sociabilisation destinées à divertir les membres mais aussi à attirer les adhérents sont organisées de manière régulière. Chaque club local, chaque loge organise ses propres événements. Les rendez-vous mensuels au cours desquels on collecte les cotisations devaient être rendus plus attractifs. C'est pourquoi ils étaient souvent rehaussés par quelque célébration. Certaines des sociétés de prévoyance offrent d'autres attractions telles que le rassemblement annuel des

---

<sup>643</sup> *Id.*

<sup>644</sup> BRO 11934-1-b.

<sup>645</sup> Voir Peter Gosden, Chapitre 5 « Ceremonies and Convivialities », œuvre déjà citée.



membres pour célébrer leur association, c'est ce que l'on nommait le « club day », ou encore un banquet, ou des compétitions sportives et des excursions<sup>646</sup>.

Toutes ces activités comportent un double objectif, celui d'attirer plus de membres et de promouvoir l'unité, la fraternité entre ces derniers. L'esprit de convivialité est aussi renforcé par le fait que les réunions mensuelles se tiennent dans les pubs. Comme nous l'avons souligné plus tôt, la culture du pub fait partie intégrante de la vie des ouvriers et de la culture populaire. Le fait de tenir les rendez-vous mensuels dans un pub ou une taverne est non seulement pratique mais permet surtout d'attirer le plus grand nombre. La convivialité du pub, la consommation de bière, les chants offrent aux adhérents la possibilité de s'échapper pour un instant de la vie quotidienne, de la routine, de la dureté du monde industriel et de transcender leur réalité. Ce choix dans l'organisation des rencontres est tout à fait révélateur et symbolique du désir des classes ouvrières de conserver et de préserver leurs caractéristiques, leur nature et leur identité. Le fait d'administrer eux-mêmes les mutuelles, sans le secours de mécènes ou de protecteurs, et la volonté de rappeler dans l'organisation des sociétés de prévoyance cette identité ouvrière sont des phénomènes à souligner.

L'habitude de tenir les réunions dans les pubs a souvent été décriée et condamnée par les classes moyennes. Néanmoins, le pub ne représente pas le seul divertissement proposé par les mutuelles. La fête annuelle occupe une place bien particulière dans la vie des ouvriers victoriens. Le témoignage d'Alfred Williams, membre d'une société de prévoyance dans le Wiltshire, rappelle que cette célébration était bien plus importante que les fêtes de Pâques et de Noël. La dite journée s'ouvrait par une assemblée générale, ensuite une procession était organisée jusqu'à l'église précédée par une fanfare et suivie d'un défilé dans le village. On procédait à des collectes pour le club et le soir un dîner était offert à tous, alors que l'orchestre continuait à jouer pour les divertir<sup>647</sup>. Il y a fort à parier que de telles activités ont renforcé l'attractivité des mutuelles.

---

<sup>646</sup> *Ibid.*, p.115.

<sup>647</sup> *Ibid.*, p.122 ; Simon Cordery, *British Friendly Societies*, pp.35-37.

Il est cependant un autre élément, circonscrit aux associations nationales type « Oddfellows, Shepherds » ou « Foresters », qui exerce un fort attrait sur les adhérents, celui de l'exclusivité. Il faut garder à l'esprit que ce type de sociétés affirmait descendre de guildes médiévales et de confréries anciennes et était porteur de toute une mythologie<sup>648</sup>. Ce désir de s'insérer dans une tradition est révélateur selon Cordery d'un sentiment de nostalgie d'un passé souvent idéalisé :

The search for ancient origins indicates a desire for continuity with the past, often for the sake of demonstrating the possibility of creating a communal alternative to the impersonal present. Locating the genesis of routines and rituals in the distant past and declaring them traditions fixed and justified them on the basis of longevity. [...] Nostalgia for a lost, usually imagined past, played no small part in the process of inventing traditions<sup>649</sup>.

L'ordre des « Oddfellows » tire une fierté toute particulière des parades qui sont l'occasion pour les membres de brandir bannières et symboles mystérieux et de défiler en costumes garnis de médailles<sup>650</sup>. L'ordre était réputé pour ses codes et ses signes incompréhensibles aux non-initiés. L'aspect ritualisé, secret et codifié explique pour beaucoup la solidarité de cet ordre<sup>651</sup>. Selon Gosden, il s'agit là d'une imitation consciente des rites maçonniques. La terminologie utilisée pour décrire les membres des grandes mutuelles affiliées est très explicite à ce sujet :

The general business of the lodge shall be conducted by a Grand Master, Noble Grand, Elective secretary, Permanent secretary warden, Elective secretary, the right and left supporters to the Noble Grand and Vice Grand, the treasurer, the Trustees, Sick Visitors, and Three other members.

The guardians shall attend the door of the lodge and admit no person without the password or consent of the Noble Grand<sup>652</sup>.

Ces principes aident à cimenter le lien social entre les adhérents, à entretenir un sentiment de camaraderie, de fraternité et de soutien mutuel<sup>653</sup>. Les

---

<sup>648</sup> Pour une étude des similitudes entre les guildes médiévales et les mutuelles ainsi que les détails de leur mythologie voir la thèse de Martin Gorsky, plus particulièrement le chapitre 6, pp.139-172 ; Simon Cordery, *British Friendly Societies*, pp.14-18.

<sup>649</sup> *Ibid.*, p.20.

<sup>650</sup> *Ibid.*, p.18.

<sup>651</sup> Pour un témoignage d'une cérémonie d'initiation chez le « United Order of Cabinet Makers » voir Simon Cordery, *British Friendly Societies*, pp.29-30.

<sup>652</sup> BRO 11934/1/b.

rites secrets et les symboles permettent aux adhérents de se sentir spéciaux, appartenant à une confrérie ou à une communauté bien définie<sup>654</sup>.

Rituals were secret, and entering the clandestine world of fraternal ritual must have been part of the attraction of a friendly society membership. Admission to lodge nights could only be gained by passwords, and members addressed each other by their titles or their special names such as past grand, grand imperial or tyler. Members who revealed secrets beyond the lodge could be fined or expelled<sup>655</sup>.

Les signes secrets et les mots de passe signifient qu'un individu pouvait voyager loin de son comté ou de sa ville et être reconnu par les membres de son ordre dans une autre région, il était identifié comme l'un des leurs. Les mutuelles permettent d'intégrer les étrangers et surtout la population mobile, c'est-à-dire les travailleurs migrants, à la communauté urbaine<sup>656</sup>. Ceux-ci peuvent ainsi retrouver le soutien d'une communauté et recréer des liens sociaux rapidement. De fait, on conçoit que l'appartenance à une mutuelle signifie bien plus que le bénéfice et la protection d'une assurance et qu'elle est investie d'une vraie signification identitaire.

Friendly society rituals were stylised performances. Knowledge of and the right to participate in ceremonies and wear regalia signalled the possession of the secrets and set members apart from others in the community. If anthropological research is any guide, friendly society rituals and symbols existed in part to create some of the meanings of membership. They added regular splashes of colour to the routines of working life while creating a collective yet clandestine and exclusive identity in club membership<sup>657</sup>.

Les associations volontaires, dont les mutuelles font partie, fournissent selon Clark l'opportunité à leurs membres d'affirmer leur statut, et surtout de rassembler ces derniers dans un projet, une sphère commune. Clark explique qu'elles offrent un espace de solidarité sociale et de reconnaissance. Elles contribuent à lutter contre la fragmentation sociale favorisée par l'urbanisation rapide du pays<sup>658</sup>. Il est

---

<sup>653</sup> Peter Gosden, *op cit.*, p.127.

<sup>654</sup> Simon Cordery, *British Friendly Societies*, pp.31-32.

<sup>655</sup> *Ibid.*, p.31.

<sup>656</sup> Peter Clark, *British Clubs and Societies 1580-1800, The Origins of an Associational World*, Oxford : Oxford University Press, 2000, p.445.

<sup>657</sup> Simon Cordery, *British Friendly Societies*, p.32.

<sup>658</sup> Peter Clark, *op cit.*, p.449.

donc temps ici de s'interroger sur la signification que revêt pour la classe ouvrière l'adhésion à une société de prévoyance.

### 3.1.2.2 *La notion de respectabilité*

Ces associations, propres aux classes laborieuses, sont porteuses d'un sens bien plus profond qu'il n'apparaît au premier abord. L'objet de cette section de notre étude est de montrer qu'il ne s'agit pas seulement pour ce mouvement de fournir une assurance aux ouvriers ni d'animer leur vie sociale. La croissance exponentielle des mutuelles sous le règne de Victoria révèle en réalité quelque chose de bien particulier des attentes et des désirs des classes ouvrières. Elle incarne une appétence pour la liberté et l'indépendance. Pour comprendre les implications réelles et la signification de l'appartenance à une mutuelle, il est tout d'abord nécessaire de revenir sur l'historiographie de ce mouvement et la manière dont il a été interprété par les historiens.

L'adhésion aux sociétés de prévoyance a souvent été perçue par les historiens comme un trait caractéristique des membres de la classe ouvrière supérieure, ceux que l'on a nommés les « labour aristocrats ». Puisqu'il fallait, pour adhérer à ces mutuelles, pouvoir compter sur un revenu régulier et s'affranchir, surtout dans le cas des clubs nationaux, de sommes qui demeuraient inaccessibles pour certaines sections de la classe ouvrière, il a souvent été souligné que les sociétés de prévoyance étaient l'apanage des ouvriers qualifiés. Nombre d'études sur les mutuelles se sont attachées à explorer la relation qui existait donc entre ces dernières et l'élite de la classe ouvrière. Hobsbawn, Gray et Crossick ont ainsi souligné le rapport entre l'idéologie ou la culture des « labour aristocrats » et les valeurs véhiculées par les mutuelles<sup>659</sup>. Toutes ces études convergent sur un point : les mutuelles refléteraient et exprimeraient l'attachement de cette partie de la classe ouvrière aux notions d'indépendance et de respectabilité. Respectabilité, voici le mot-clé associé aux sociétés de prévoyance. En effet, l'adhésion à une

---

<sup>659</sup>Voir John Eric Hobsbawn, *Labouring Men* ; Robert Gray, *The Aristocracy of Labour in Nineteenth-Century Britain, 1850-1900* ; Geoffrey Crossick, *An Artisan Elite*, oeuvres déjà citées.

mutuelle est invariablement considérée comme une expression de cette notion si insaisissable.

Il est essentiel de s'arrêter ici sur la notion de respectabilité telle qu'elle a été exploitée et étudiée par les historiens. Tout observateur de la société britannique du XIX<sup>e</sup> siècle est frappé par l'ubiquité de cette notion dans la culture des Victoriens. Elle imprègne totalement la mentalité victorienne. Derrière l'idée de respectabilité transparaît en réalité la culture du paraître, de l'image, du statut. Les codes de la société victorienne insistent sur la bienséance et la moralité. Il est à noter que c'est la culture bourgeoise qui marque le siècle de son empreinte et se trouve à l'origine de la plupart des valeurs victorienes<sup>660</sup> ; elle érige la respectabilité en véritable dictat de conduite. La culture de la classe moyenne s'articule autour des valeurs d'industrie, d'effort, d'élévation, de perfectibilité, d'individualisme et de « self-help » ; elles sont les piliers de la respectabilité. Dans *Peaceable Kingdom* Harrison fait référence à la respectabilité comme une attitude digne de respect, associée à l'excellence morale et explique que la famille et les loisirs d'un individu étaient aussi importants que son travail pour déterminer le degré de respectabilité de ce dernier<sup>661</sup>.

Il revient dès lors à l'individu de faire montre de sa droiture morale, de son application et de son sérieux. L'homme respectable doit obéir aux valeurs précitées, embrasser un style de vie, des manières et des coutumes définies. La respectabilité d'un individu transparaît ainsi dans son habillement, les lieux qu'il fréquente, les instituts dont il est membre, l'intérieur de sa maison, son attitude en public, ses fréquentations, ses possessions, l'assiduité d'une pratique religieuse ou encore son travail. Il est donc difficile de dresser une liste exhaustive des attributs de la respectabilité, mais il est essentiel de rappeler que cette notion tire son origine de la culture bourgeoise.

---

<sup>660</sup> Philippe Chassaing, Jacques Carré, Lucienne Germain et Christiane d'Haussy, *op cit.*, p.74-75.

<sup>661</sup> Brian Harrison, *Peaceable Kingdom : Stability and change in Modern Britain*, Oxford : Clarendon Press, 1982, p.34.

Cependant, très rapidement cet idéal va se diffuser à travers la société et imprégner d'autres couches sociales. C'est là qu'apparaît un premier problème pour l'historien, celui de la relativité des signes de la respectabilité. Ces derniers sont à la fois nombreux comme nous l'avons dit, mais surtout, variables. C'est là toute l'ambiguïté de la notion. En effet, si pour la bourgeoisie, la possession d'un piano par exemple, est un indicateur de respectabilité, pour l'ouvrier soucieux d'affirmer son statut et de montrer à la communauté qu'il est un membre respectable de cette dernière, il s'agira plutôt de posséder une pendule ou encore de s'assurer que le pas de sa porte demeure d'une blancheur immaculée. Nous parlons ici de signes extérieurs de respectabilité, de possessions qui peuvent agir comme preuve de cette dernière, mais bien souvent la respectabilité d'un homme se mesure à sa conduite et une fois de plus suivant les classes, les régions ou le genre les critères diffèrent. Peter Bailey a très bien décrit l'élasticité du concept dans son article « Will the Real Bill Banks Please stand up ? »<sup>662</sup>. Dans la même lignée, Jennifer Davis a montré comment la limite entre ce qui était respectable ou pas pouvait se déplacer selon les attentes et les réalités des groupes sociaux concernés. Dans une banlieue insalubre de Londres (un de ses nombreux slums), peuplée par une catégorie très pauvre de la classe ouvrière, la notion de respectabilité existe aussi. Seule sa définition change puisque la boisson et la mendicité sont considérées comme respectables alors que le vol et la lubricité en revanche sont pointés du doigt et condamnés moralement<sup>663</sup>. On est bien loin ici de la définition bourgeoise précédemment évoquée. Pour l'historien, le contenu ou la définition arrêtée et totale de ce que les Victoriens nommaient respectabilité sont donc quasiment impossibles à établir. Il ne peut étudier que les différentes acceptions et interprétations de cette notion dans des cadres bien particuliers. Le concept demeure flexible, relatif et renvoie à de multiples réalités selon la catégorie sociale qui choisit de s'en emparer et de se le réapproprier.

---

<sup>662</sup> Peter Bailey, « Will the Real Bill Banks Please Stand Up? Towards a role analysis of mid-Victorian Working-Class Respectability », *Journal of Social History*, Vol 12, No 3, pp.336-354.

<sup>663</sup> Jennifer Davis, « Jennings Buildings and the Royal Borough : The Construction of the Underclass in Mid-Victorian England » in David Feldman, Gareth Stedman Jones (dir.), *Metropolis London : Histories and Representations Since 1800*, Londres : Routledge, 1989, pp.21-30.

Outre le problème de l'élasticité du concept, il est une autre question qui a divisé les chercheurs, celle de l'influence de cette notion sur les relations de classes. Francis Michael Thompson tout comme George Best ont perçu cette dernière comme une force unificatrice. L'attachement à la notion de respectabilité aurait aidé à pacifier les tensions sociales et aurait agi comme un dénominateur commun. Transcendant les lignes et les divisions de classes, l'adhésion à un ensemble de valeurs communes aurait facilité le développement de relations sociales consensuelles à partir des années 1850. Cependant, cette position sous tendrait que la notion de respectabilité partagée par des membres issus de classes sociales bien distinctes ait été identique. Or, nous l'avons vu, l'interprétation de la notion de respectabilité pouvait être extrêmement variable. C'est pourquoi dans son travail, Crossick suit une ligne un peu différente et montre de quelle manière les ouvriers qualifiés et les artisans de Kentish se sont réapproprié l'idéal bourgeois reposant sur l'indépendance et l'individualisme pour l'adapter à leurs besoins, leur culture et leur réalité. Ici la respectabilité sert une cause précise, elle aide à l'avancement des ouvriers qualifiés et à leur lutte pour l'amélioration de leur qualité de vie. De fait les artisans conçoivent la respectabilité comme une tradition reposant sur la mutualité, la force collective, la dignité et la liberté<sup>664</sup>.

Ce type d'interprétation s'oppose radicalement au travail de Forster qui par exemple considère que la notion de respectabilité a servi à conditionner et à manipuler les classes ouvrières. Dans ses travaux, il cherche à démontrer de quelle manière, par le biais de multiples institutions, les classes moyennes ont distillé leurs valeurs et leurs idéaux auprès des classes populaires. En leur inculquant les valeurs associées à la respectabilité telles que l'industrie, l'individualisme, la frugalité à travers les écoles du dimanche, les institutions culturelles ou encore les loisirs, la bourgeoisie a cherché à endoctriner la population ouvrière et à la rendre plus conciliante afin d'assurer son hégémonie<sup>665</sup>. La théorie qui demeure cependant la plus populaire à ce jour est celle selon laquelle l'attachement et l'adhésion de membres de la classe ouvrière à la culture de la respectabilité sont révélateurs d'un

---

<sup>664</sup> Voir Geoffrey Crossick, œuvre déjà citée.

<sup>665</sup> Voir John Foster, œuvre déjà citée.

désir et d'un besoin de ces derniers d'améliorer leur condition. Si les ouvriers redéfinissent et se réapproprient des valeurs traditionnellement associées aux classes moyennes, ce n'est pas la conséquence d'un endoctrinement. Il s'agit en réalité pour ceux-ci de trouver des moyens de se battre pour mieux exister. Dans ce combat, le recours à des sociétés de prévoyance, à des coopératives, aux écoles du dimanche et à certaines associations culturelles, s'il semble respectable du point de vue d'un observateur issu de la classe moyenne, traduit en réalité une nécessité purement ouvrière<sup>666</sup>.

Cette conclusion nous ramène directement à notre enquête sur les mutuelles. Elle pose la question de la signification que revêt pour un ouvrier l'adhésion à ce type d'agence et aussi la question de l'interprétation de ce phénomène par les classes moyennes. Il faut comprendre comment chacune de ces classes percevait les sociétés de prévoyance avant de pouvoir s'interroger sur l'influence de ce mouvement sur les relations entre les classes.

La capacité à épargner et à réserver une partie de son salaire pour s'assurer, la volonté active de se mettre à l'abri du dénuement, le souci de se protéger soi-même et sa famille sont tout à fait en adéquation avec les valeurs victoriennes d'industrie, d'effort, d'indépendance et de volontarisme mentionnées précédemment. En faisant preuve d'une qualité d'anticipation et d'un désir de préserver leur indépendance vis-à-vis de la loi pour les pauvres et de l'assistance publique, les ouvriers répondent à l'idéal de la respectabilité dans sa définition bourgeoise. Simon Cordery s'est penché sur la manière dont cette notion de respectabilité a été utilisée et employée dans l'histoire des mutuelles. L'historien montre qu'au fil du XIX<sup>e</sup> siècle, le mot s'associe aux sociétés de prévoyance de différentes façons et sert plusieurs discours<sup>667</sup>. Ainsi donc, au début de siècle, le terme de respectabilité lorsqu'il est appliqué aux mutuelles, renvoie selon les élites,

---

<sup>666</sup> Voir notamment Peter Bailey, *Leisure and Class in Victorian England : Rational Recreation and the Contest for Control, 1830 – 1885*, oeuvre déjà citée.

<sup>667</sup> Voir Simon Cordery « Friendly Societies and The Discourse of Respectability in Britain », article déjà cité.



à la capacité à demeurer indépendant de l'aide publique, c'est-à-dire de la « Poor Law » et implique d'être placé sous le patronage de la classe moyenne :

Respectability demanded middle-class control of finances and supervision of activities. The assumption that workers were financially prodigal and morally profligate, and therefore incapable of managing independent organizations, undergirded paternalism. Evidence for this managerial incompetence came from the workers' choice of public houses as venues.[...] Witnesses testified that friendly societies needed patrons because the absence of middle-class supervision encouraged unrespectable behaviour<sup>668</sup>.

Cette position des classes bourgeoises est influencée par la conviction qu'en étant placés sous le contrôle de quelques protecteurs, les membres des sociétés de prévoyance seraient influencés par la droiture morale de leurs supérieurs, qu'ils s'inspireraient de leur modèle, et adopteraient des attitudes en adéquation avec la définition bourgeoise de la respectabilité. Cordery décrit bien ici ce que les classes moyennes considéraient « respectable » dans la conduite des mutuelles. Le point de vue est donc externe ; ce ne sont pas les classes ouvrières qui se qualifient elles-mêmes ou leurs institutions de respectables.

En revanche, on notera une inversion de la tendance au milieu du siècle, période à laquelle les sociétés de prévoyance se réapproprient cette notion et en redéfinissent les paramètres. A partir de ce moment, les mutuelles considèrent que « respectabilité » signifie indépendance vis-à-vis du paternalisme de la classe bourgeoise et réussissent en brandissant cette carte même de la respectabilité à s'en émanciper. En réussissant à exister et à s'affirmer sans le concours ni l'ingérence de l'Etat ou celle de mécènes, ces associations d'ouvriers prouvent qu'elles sont indépendantes, fiables, viables et donc respectables. En effet, elles évoluent en suivant le courant de l'époque puisqu'elles sont en adéquation avec l'idée de volontarisme et avec le principe de responsabilité individuelle<sup>669</sup>. C'est grâce à cette capacité à montrer qu'elles se placent dans la filiation des valeurs bourgeoises que les sociétés de prévoyance vont donc réussir à écarter l'état de leurs affaires et à demeurer libres de son intervention. La notion de respectabilité

---

<sup>668</sup> *Ibid.*, p.43.

<sup>669</sup> *Ibid.*, p.46.

est utilisée judicieusement par les mutuelles afin de se préserver une sphère d'indépendance, de liberté et d'autonomie<sup>670</sup>.

Il apparaît ici clairement qu'appliquée aux mutuelles, la notion de respectabilité prend des sens différents suivant son utilisateur. Pour les classes moyennes, les sociétés de prévoyance sont respectables justement parce qu'elles sont placées sous leur direction et que l'on peut diffuser les valeurs bourgeoises à leurs adhérents. Pour les membres de ces associations en question, la carte de la respectabilité devient rapidement un passe droit qui leur permet la reconnaissance de l'Etat et limite l'intervention de celui-ci et des classes moyennes dans leurs affaires. Le terme est donc investi d'une signification différente mais est surtout utilisé par les mutuelles à une fin bien spécifique.

On note ainsi que le terme possède bien deux significations, deux implications différentes suivant qui l'utilise. En effet ceci s'explique par le fait que dans sa définition bourgeoise traditionnelle, la respectabilité repose sur les notions d'individualisme, de « self-help » et d'effort. En revanche, pour les adhérents des mutuelles, la notion de respectabilité repose sur l'entraide, sur une forme collective de « self-help » et sur la capacité à demeurer indépendants de contrôles externes<sup>671</sup>.

Ce concept de respectabilité a été utilisé par les historiens pour justifier en partie la diminution des conflits de classes l'époque mid-victorienne. Même s'il est difficile de donner une définition arrêtée de ce qu'était la respectabilité, les historiens s'accordent à dire que les institutions de l'époque, religieuses, éducatives ou récréatives inculquaient ces valeurs d'industrie, de frugalité, d'indépendance.

---

<sup>670</sup> Pour comprendre la manière dont les mutuelles utilisent la carte de la respectabilité pour recevoir l'assentiment du gouvernement et se défendre de l'interventionnisme des classes bourgeoises dans la conduite de leurs affaires et de leurs réunions, voir Simon Cordery, « Friendly Societies and The Discourse of Respectability in Britain », pp.45-53.

<sup>671</sup> *Ibid.*, p.36.

En tout cas, quelle que soit la définition de la respectabilité retenue par chaque individu, elle revient toujours à affirmer son statut et est parfois utilisée pour se démarquer des autres, pour affirmer sa supériorité sur autrui. Crossick a par exemple cherché à montrer que cette notion de respectabilité était utilisée par les ouvriers qualifiés et les artisans pour se démarquer d'une classe ouvrière plus vulgaire, ignorante et considérée comme inférieure. Il s'agissait donc pour cette élite ouvrière de souligner sa supériorité et de réussir à se séparer du reste de la plèbe<sup>672</sup>. Pour Thompson, les mutuelles sont une preuve de l'indépendance grandissante de la culture des classes ouvrières rejoignant ici Gosden qui considère que les sociétés de prévoyance montrent comment ceux dénués de pouvoir politique cherchent à se protéger dans une société de plus en plus industrialisée. Pour Hobsbawm en revanche, elles sont une évidence du caractère toujours plus réformiste et consensuel de l'aristocratie ouvrière.

### **3.1.3 Idéaux rattachés aux mutuelles**

Afin de préserver leur indépendance et d'éviter l'ingérence de l'Etat dans leurs affaires, les mutuelles affirment tout au long du siècle se placer au-dessus de tout discours politique. Dans les règlements, on retrouve l'interdiction de parler de politique ou de tout autre sujet qui pourrait faire l'objet de controverse et menacer l'ordre et la paix des réunions. Pendant des décennies, les mutuelles n'ont de cesse de prouver au gouvernement qu'elles sont respectables et de défendre l'idée de volontarisme tout en montrant à l'Etat que les besoins du peuple sont le mieux servis par ceux qui en sont issus. Cette indépendance, qui permet de s'attacher la bienveillance à la fois de l'Etat et des élites, offre surtout l'occasion de se ménager un espace d'autonomie et de liberté.

Ce premier élément de réflexion sert de point de départ à notre argument car nous espérons montrer que l'indépendance des mutuelles a permis elle aussi l'établissement d'un consensus social, non pas uniquement parce que leurs

---

<sup>672</sup> Geoffrey Crossick, *op cit.*, p.135.

adhérents adoptent des valeurs en adéquation avec celles des classes moyennes et qui sont par nature favorables et respectueuses de l'ordre social d'alors, mais parce qu'elles permettent aux ouvriers de se prendre en charge, de ne pas se sentir les victimes ou les jouets d'un système. Hors des rouages de la domination et des rapports de soumission et d'obéissance, le conflit s'estompe. Le consensus peut s'installer. Nous proposons ici d'étudier les valeurs associées à l'appartenance aux sociétés de prévoyance. Nous considérerons en quelle mesure les dites valeurs sont en harmonie avec celles de la bourgeoisie et de la mentalité victorienne avant de montrer que le développement des mutuelles à travers le pays a pu ménager un espace d'expression et de liberté pour les ouvriers.

On remarquera dans un premier temps la fréquence dans le discours des mutuelles de la condamnation de l'ébriété, de la vulgarité, de la violence et tout ce qui n'est pas respectable. Ainsi dans les critères de sélection des membres apparaissent non seulement des conditions d'âge, de santé et d'emploi mais aussi de moralité. Certaines insistent sur les qualités de « sobriety, honesty, industry », alors que d'autres excluent toute personne « guilty of adultery or fornication or leading a dissolute life »<sup>673</sup>. Ces précautions des mutuelles sont tout à fait compréhensibles étant donné leur fonctionnement. En effet, chargées de dispenser une allocation aux membres en arrêt maladie, il est nécessaire pour elles de s'assurer de leur honnêteté et de l'authenticité de leurs requêtes afin de ne pas se faire flouer. Cordery rappelle ainsi :

One common means of lowering the risks to which the society was exposed was to expel members who acted immorally. This reflected the belief that misfortune was the consequence of individual actions and that, while virtuous deeds met their just reward, punishment followed depravity<sup>674</sup>.

Ce discours des mutuelles fait totalement écho à celui des réformateurs sociaux qui, on se le rappelle, opéraient une nette distinction entre « deserving » et

---

<sup>673</sup> Simon Cordery, *British Friendly Societies*, p.26.

<sup>674</sup> *Id.*

« underserving poor »<sup>675</sup>. La croyance des Victoriens dans le libre arbitre et la capacité de chacun de choisir son chemin transparaît dans nombre de discours de contemporains<sup>676</sup>.

Néanmoins, si les mutuelles insistent sur la moralité de leurs adhérents c'est que leur survie et la protection de leurs fonds en dépendent. Ici, les mêmes valeurs ont une signification différente et revêtent une autre importance. Les mêmes valeurs sont donc utilisées, comprises, définies et intégrées à des fins différentes. Identiques à première vue, elles sont motivées par des raisons bien spécifiques. Les règlements des sociétés de prévoyance tentent ainsi de contrôler les comportements des membres afin de limiter le nombre de demandes d'assistance financière<sup>677</sup>.

In this vein, the Forester was reminded not to be forgetful of 'the dignity of his manhood and character as a rational being'. Hence he must avoid brawling, drinking and 'absurd and disgusting speech.' Every member of the order ought to be 'honest, sober, and industrious'. Such traits as these had no necessary connection with the quest for middle-class respectability<sup>678</sup>.

Le fait de rejoindre une mutuelle révèle la capacité des ouvriers à s'entraider, à se soutenir et à utiliser des moyens collectifs et mutualistes pour se protéger des affres de la révolution industrielle. L'objectif est avant tout d'éviter à leurs adhérents de tomber aux mains de l'assistance publique et de devoir faire appel aux lois pour les pauvres. Dans leurs règlements apparaît le désir d'aider les ouvriers à améliorer leur condition et surtout la protection contre la menace de la pauvreté<sup>679</sup>.

Working men supported friendly societies primarily in order to do something about such disabilities; the high moral ends came as a bonus. Thus the friendly societies were an authentic expression of a working class subculture which sought to bring within the reach of

---

<sup>675</sup> François Poirier, « Pauvreté et Assistance : Dramatis Personae », *Revue Française de Civilisation Britannique*, Paris : CRECIB, 1991, p.139.

<sup>676</sup> Voir Samuel Smiles, *Self Help* et *Report of the Committee to Inquire into the Conditions of the Bristol Poor*, oeuvres déjà citées.

<sup>677</sup> Simon Cordery, *British Friendly Societies*, p.27.

<sup>678</sup> Trygve Tholfsen, *op cit.*, p.297.

<sup>679</sup> Peter Clark, *op cit.*, p.432.

working men the values professed by the society, by removing some of the obstacles interposed by that society<sup>680</sup>.

Par extension, cette attitude a donné à penser qu'en composant avec ce nouvel ordre économique et social, sans chercher à le renverser, les ouvriers ont fait preuve de réformisme. Ils se sont adaptés au système. Un des exemples de cette modération peut être observé dans l'attitude de certaines mutuelles vis-à-vis du radicalisme politique des années 1840 et de la période chartiste, lorsque certains des membres des associations de prévoyance s'enrôlent en tant que « constables » pour disperser les manifestations dans quelques villes<sup>681</sup>. Soutenant le système et l'Etat plus que la cause ouvrière, les mutuelles apparaissent donc plus conciliantes et consensuelles. Cependant, les études ont depuis montré que les véritables motivations de ce rejet apparent du radicalisme sont à chercher du côté d'un sens de la préservation et d'un désir d'autonomie et de protection du mouvement.

Of all working-class institutions the friendly societies were most in harmony with the culture as a whole. They were actively engaged on behalf of values that were central to consensus liberalism: self-help, thrift, prudence, decorum, independence. [...] Although the friendly societies were totally committed to consensus values, they pursued them within the framework of a working class subculture that prizes genuine independence and self respect. Their activity was not an expression of acquiescence in class rule, but an attempt to achieve a degree of emancipation from its constraints<sup>682</sup>.

Si à première vue les valeurs encouragées chez les adhérents des mutuelles sont conformes aux valeurs des classes moyennes, il ne faut pas conclure qu'il s'agit d'une imitation. L'adoption de ces valeurs répond en réalité à un besoin. C'est dans la nécessité pour le bon fonctionnement des sociétés de prévoyance que s'explique l'attachement des ouvriers aux valeurs d'autonomie, de frugalité et de respectabilité.

Dans un deuxième temps, on remarque que l'aspect ritualiste des mutuelles, plus particulièrement au sein des grands ordres, participe à créer de forts liens de solidarité entre les membres. Le fait d'appartenir à une communauté aux rites et

---

<sup>680</sup> Trygve Tholfsen, *op cit*, p.294.

<sup>681</sup> Simon Cordery, « Friendly Societies and the Discourse of Respectability in Britain », p.48.

<sup>682</sup> Trygve Tholfsen, *op cit.*, p.288.

codes secrets, avec un langage et des signes compréhensibles des initiés uniquement et reposant sur le collectivisme et l'entraide, rapproche les ouvriers adhérents. Ce sentiment d'exclusivité, d'expérience partagée, de lot commun est associé à une certaine fierté chez les membres des grands ordres. La conscience d'appartenir à un groupe spécial, à connotation positive, revêt une importance toute particulière pour les ouvriers. On peut concevoir que dans une société dominée culturellement, politiquement et économiquement par la classe moyenne, la possibilité d'exister et d'évoluer dans une sphère libre de l'influence de cette dernière ait représenté une opportunité exceptionnelle pour les ouvriers de s'affranchir pour un temps de cette domination. La fierté ressentie provient donc également de la capacité des mutuelles à exister et à répondre aux besoins de leurs adhérents sans le concours des classes supérieures.

In Britain, most men could not claim to have authority in the public sphere because access to political power remained the privilege of ruling elites and workplace autonomy was under threat from new ways of organising production. Working men could not be independent breadwinners because they depended upon owners for work and could be liable to periods of unemployment during economic crises. In this context the creation of rituals of masculine solidarity as part of friendly society membership could be seen not as the relic of an irrational past but as the response of working men to the loss of occupational autonomy coincident upon the extension of wage labour<sup>683</sup>.

Les sociétés de prévoyance représentent donc des aires d'expression pour la classe ouvrière. Au sein des mutuelles, les membres agissent pour eux-mêmes, de manière indépendante, libres de la domination des classes moyennes. La notion de liberté doit donc être associée à l'adhésion aux mutuelles. Cet espace de liberté permet dans une certaine mesure de limiter les frustrations ressenties habituellement et l'on peut imaginer que cela contribue à estomper quelques-unes des tensions entre les ouvriers et la bourgeoisie.

Pour conclure ce travail sur les sociétés de prévoyance, on soulignera que celles-ci étaient relativement répandues à Bristol et concernaient de nombreuses familles. Leur popularité dénote à la fois un véritable désir de nombreux individus de se mettre à l'abri de la misère mais aussi une prise de conscience de la capacité

---

<sup>683</sup> Simon Cordery, *British Friendly Societies*, p.39.

des ouvriers à s'organiser et unir leurs efforts dans un projet commun. Les valeurs associées aux mutuelles ressemblent à celles diffusées par les réformateurs sociaux, mais dans le cas des sociétés de prévoyance leur acceptation relève de la nécessité et non du mimétisme. Il n'en demeure pourtant pas moins que le partage de valeurs communes a permis aux mutuelles d'être encouragées par les classes moyennes. Cela a également contribué à faire adopter aux membres des sociétés de prévoyance des valeurs qui, dans leur essence, peuvent être qualifiées de consensuelles. En prônant l'indépendance, la rigueur et l'autonomie, les mutuelles aident les ouvriers à accéder à un espace de liberté symbolique et favorisent par le même biais l'entente entre les classes. Ces deux phénomènes permettent une cohabitation des classes plus consensuelle que conflictuelle.



### **3.2 Le syndicalisme : entre réunion et division**

Jusqu' à présent nous avons cherché à analyser la manière dont s'organisaient les relations de classes dans des sphères aussi variées que la pratique religieuse, l'aide sociale, la culture ou même l'enceinte de l'entreprise. Il reste cependant à considérer l'une des thématiques les plus étudiées par les historiens de la classe ouvrière, à savoir celle du syndicalisme. L'histoire ouvrière, la « Labour History », qui voit le jour au sortir de la deuxième guerre mondiale, précisément à l'heure où le parti travailliste dirige la nation, est une historiographie focalisée sur l'émergence du parti et son lien à la classe ouvrière. Cette écriture de l'histoire cherche à identifier les origines de la conscience et du mouvement travaillistes et à étudier le développement de ses agences. Les syndicats en sont une des institutions centrales.

L'étude que nous proposons ici n'aborde pas les unions syndicales sous cet angle. Il s'agit plutôt de considérer le développement du syndicalisme à Bristol pour montrer qu'au sein de l'action et du combat syndical, les schémas d'opposition ne se réduisent pas aux antagonismes existant entre employeurs et employés. Nous cherchons depuis le début de cette analyse à identifier les niveaux d'interactions sociales, interactions qui ne se limitent pas à celles des classes mais englobent aussi d'autres niveaux de regroupement. Contrairement à la tradition historiographique travailliste, nous ne comprenons pas l'action comme se réduisant seulement à un conflit industriel chargé d'une dimension politique.

L'action syndicale ou le fait de s'inscrire et d'appartenir à un syndicat dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle dévoilent souvent pour les membres un projet peut-être moins ambitieux que la grande lutte politique mais sont aussi l'expression d'un désir plus concret. Il s'agit de se distinguer de ceux qui ne sont pas syndiqués, de protéger les intérêts de son corps de métier et ses intérêts personnels. Etudier le syndicalisme ne peut donc être réduit à la simple considération de ce que cela

signifie au niveau de la conscience politique ouvrière. Il s'agira ici pour nous de travailler cette thématique différemment et de souligner ce qu'elle révèle des relations sociales et des relations de classes à l'époque victorienne.

Pour nous convaincre de la richesse des significations de l'appartenance à un syndicat, au-delà de la manifestation d'antagonismes vis-à-vis de l'employeur ou de l'Etat, il suffit de se tourner vers l'histoire même du développement des unions de travailleurs. Le mouvement syndicaliste en Grande-Bretagne est caractérisé au XIX<sup>e</sup> siècle par sa division et son hétérogénéité. Il existe à la fois plusieurs grandes phases à son histoire et un grand éclectisme dans sa nature. Les premiers syndicats, qui pendant longtemps représentent le seul visage du syndicalisme, sont ceux des ouvriers qualifiés et des artisans. Par leur biais, ceux-ci protègent leur statut tant des abus des employeurs que de la menace des ouvriers non qualifiés.

On remarque ici que le conflit est double. On s'oppose à l'employeur, donc à la classe supérieure, mais on s'oppose aussi aux membres de sa propre classe en se constituant en corps uni face à la menace que représente une force de travail non qualifiée.

On notera également des exemples de grèves menées à Bristol par des syndicalistes à l'encontre des femmes pour protester contre l'emploi de celles-ci dans les usines<sup>684</sup>. Cette querelle opposant les deux sexes ne se situe pas ici dans la sphère des conflits interclasses. Parfois encore, il apparaîtra que l'opposition ne se limite pas au niveau de l'entreprise mais concerne un degré supérieur, notamment lorsque les syndicats réclament au parlement l'adoption de nouvelles lois pour protéger leur condition.

Les syndicats ne doivent donc pas être simplement perçus tels des blocs d'opposition au patronat ou au capitalisme, mais peuvent souvent révéler une division entre individus d'une même classe. L'objectif de ce chapitre est donc de

---

<sup>684</sup> BRO 32080/TC1/2a, Bristol Trades Council, Minutes books 1873-1889.

souligner les tensions interclasses mais aussi intraclasses révélées par le syndicalisme.

### **3.2.1 Le syndicalisme dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : tendance nationale et développement local**

One of the most striking facts in the industrial history of the nation during the last 60 years has been the gradual self-organisation of labour which has taken place. The great Trade Union movement is expressly and specially the creation of labour for itself and for its own purposes. No record of the life and progress of the people is therefore complete without some notice of the rise and development of these institutions. The purposes of the modern trade union are threefold. They are aggressive, defensive and provident; aggressive when they seek to obtain for themselves new rights, benefits or privileges; defensive when they act in resistance of attempts to wrest from them rights and privileges they already possess; provident, inasmuch as they pay benefits to unemployed, sick and superannuated members<sup>685</sup>.

Ces paroles de l'enquêteur dépêché par le gouvernement pour publier un rapport sur le développement et l'état du syndicalisme en 1887 sont assez explicites. Suite à l'abrogation du Combination Act en 1825, qui interdisait auparavant aux ouvriers de se fédérer en unions syndicales, les associations de ce type se multiplient à travers le pays. Alors que l'économie capitaliste devient plus mature et que le nouveau mode de production finit de s'imposer et se stabilise, les syndicats accompagnent la population ouvrière et luttent pour protéger ses intérêts. Les objectifs de ces derniers, sur lesquels nous reviendrons au cours de ce chapitre, sont ici clairement résumés<sup>686</sup>, cependant le passage ne fait pas mention des phases d'évolution de ces associations d'ouvriers.

La première grande étude de l'histoire des unions de travailleurs est celle publiée par Sydney et Beatrice Webb. Dans le célèbre *The History of Trade Unionism*, ceux-ci nous montrent une histoire du syndicalisme périodisée, dont chaque phase correspond à un palier bien déterminé. En effet, les Webb considèrent l'année 1851 comme une étape clé de l'histoire syndicale de la Grande-Bretagne puisqu'il s'agit de l'année de l'apparition des « amalgamated unions », un

---

<sup>685</sup> PP 1887 Vol LXXXIX, Trade Union Report by the Labour correspondent of the Board of Trade.

<sup>686</sup> Pour une description détaillée du rôle et du fonctionnement des syndicats voir ce rapport PP 1887, Vol LXXXIX.

nouveau modèle suivant lequel les syndicats s'organisent de manière nationale et ouvrent des branches dans plusieurs villes du pays<sup>687</sup>. Ensuite à la fin des années 1880, on assiste à l'émergence de ce que les historiens nomment le « new unionism », en référence à l'accès des travailleurs non qualifiés et des femmes à la protection syndicale. Cette première phase, nous allons le voir, n'a pas nécessairement entraîné de changements très spectaculaires à Bristol (en 1861, il n'y a que deux syndicats de ce type qui possèdent des branches à Bristol). Encore une fois, il semblerait que la tendance nationale ait mis plus de temps à se confirmer à Bristol. Néanmoins, il nous faut ici souligner qu'en règle générale, le nord du pays est nettement plus syndicalisé que le sud. Les estimations montrent que la moitié environ de tous les ouvriers membres d'un syndicat au Royaume-Uni en 1889 vivent au nord de la Humber et de la Mersey<sup>688</sup>.

Ainsi donc malgré l'abrogation du Combination Act et l'émergence d'un nouveau modèle de syndicalisme dans les années 1850, la croissance du syndicalisme n'est pas uniforme à travers le pays et demeure avant 1889 très faible dans la ville de Bristol<sup>689</sup>.

De nombreux facteurs rentrent ici en ligne de compte et plusieurs des raisons de ce décalage sont évidentes lorsque l'on connaît la structure économique de la ville. Brian Atkinson rappelle dans l'introduction de *Trade Unions in Bristol* que nombre des industries florissantes du XVIII<sup>e</sup> siècle que sont la métallurgie, la

---

<sup>687</sup> Sydney et Beatrice Webb, *The History of Trade Unionism*, Londres : Longmans, 1894, pp.217-221. La période mid-victorienne est caractérisée par une expansion industrielle beaucoup plus importante et plus stable que durant les décennies précédentes. Cette phase de prospérité voit l'adoption par plusieurs corps de métier d'un nouveau type d'organisations sous lesquelles le syndicalisme gagne en puissance financière, se dote d'un personnel permanent formé et rémunéré et d'un corps d'adhérents plus stable et beaucoup plus abondant. Ceux que l'on nomme les « amalgamated unions », sont des syndicats plus puissants, centralisés et fédérant de petits syndicats indépendants déjà existants. La fusion de plusieurs syndicats qui cherchent en 1850 à négocier la création d'une association d'envergure nationale aboutit à la naissance de la « Amalgamated Society of Engineers, Machinists, Smiths, Millwrights and Pattern Makers », plus connue dès 1851 sous le nom de « Amalgamated Society of Engineers ». Henry Pelling, *A History of British Trade Unionism*, Londres : Macmillan, 1976, p.50.

<sup>688</sup> David Large, Robert Whitefield, *The Bristol Trades Council 1873-1973*, Bristol : Bristol Branch of the Historical Association, 1973, p.3.

<sup>689</sup> Brian Atkinson, *Trade Unions in Bristol*, Bristol : Bristol Branch of the Historical Association, 1982, pp.1-2 ; Jennifer Sheppard, *The Causes, Course and Consequences of the Labour Revolt of 1889 in Bristol*, Mlitt, Bristol : Université de Bristol, 1976, pp.2-4.

poterie, la verrerie et les chantiers navals s'affaissent au XIX<sup>e</sup> siècle et diminuent par là même le potentiel syndical de la cité<sup>690</sup>. De plus, il n'existe pas d'industrie dominante au sein de laquelle auraient pu se fédérer un grand nombre d'ouvriers partageant les mêmes conditions de travail et la même réalité. La croissance économique lente et atypique de Bristol, que nous avons analysée au début de cette étude constitue donc le premier handicap au développement de l'action syndicale. Puis dans les années 1880, la crise frappe les secteurs du bâtiment, de l'ingénierie et des raffineries, grands employeurs de main d'œuvre masculine qui sont devancés (sauf le secteur du bâtiment) par la confection, le tabac, l'habillement et la fabrication de brosses qui emploient majoritairement des femmes et des enfants<sup>691</sup>. Notons que cette production de biens de consommation s'effectue souvent à échelle réduite, dans de petits ateliers ou de petites usines, et que cette force de travail féminine n'est à l'époque presque pas active dans le monde du syndicalisme<sup>692</sup>.

L'autre problème empêchant l'essor rapide des unions de travailleurs reste celui des salaires. Les rémunérations sont bien souvent moins élevées à Bristol, comme nous l'avons démontré, que dans nombre d'autres localités, ce qui représente aussi un frein à l'adhésion à un syndicat. Tous ces phénomènes posent un problème à l'organisation syndicale. Ce n'est qu'à la fin des années 1880 et dans les années 1890 qu'un véritable changement semble s'amorcer. A cette époque commencent à apparaître les grandes usines et les grandes fabriques. Elles sont au nombre de 30 en 1884 et atteignent la centaine en 1898<sup>693</sup>. La concentration d'ouvriers dans les usines favorise le développement de syndicats. Il est plus facile de réunir et fédérer ce type d'ouvriers que ceux qui travaillent dans de petits ateliers ou chez eux<sup>694</sup>.

---

<sup>690</sup> Brian Atkinson, *op cit.*, p.1.

<sup>691</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.201.

<sup>692</sup> Brian Atkinson, *op cit.*, p.1.

<sup>693</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.201.

<sup>694</sup> Jennifer Sheppard, *op cit.*, p.2.

Rappelons également qu'avant 1889, la population ouvrière non qualifiée n'est quasiment pas syndiquée et ce pour des raisons liées à leurs emplois. Le particularisme de ces ouvriers est qu'ils sont pour la plupart employés de manière précaire, souvent à la journée et pour des salaires évidemment bien moindres que ceux des ouvriers possédant une qualification et un savoir-faire. Ils ne possèdent aucune sécurité de l'emploi, représentent une main d'œuvre abondante donc bon marché qui se retrouve souvent sans travail<sup>695</sup>. Cette incapacité à jouir d'un revenu stable et régulier ne leur permet pas de s'acquitter des cotisations syndicales.

Ces nombreux paramètres sont autant de phénomènes à prendre en compte si l'on souhaite comprendre les raisons pour lesquelles, avant 1889 le syndicalisme demeure assez discret à Bristol. La diversité de son économie et ses secteurs d'emploi en sont les premiers responsables. S'il n'est alors pas surprenant de constater qu'avant 1889, ce sont en général les secteurs de l'artisanat et les ouvriers qualifiés de la ville qui sont les seuls à être syndiqués (cette tendance vaut à cette époque pour tout le pays), le syndicalisme demeure néanmoins très minoritaire. En 1861, on compte 25 syndicats, et tous sont le fruit d'associations d'ouvriers spécialisés, ceux qui, résistent mieux aux transformations engendrées par la révolution industrielle. On notera par ailleurs, que les « amalgamated societies », en plein essor à travers le pays à cette époque ne sont qu'au nombre de deux à Bristol et ne comptabilisent que peu adhérents, ce qui indique une fois de plus un retard sur la tendance nationale et nécessairement un décalage dans la formation d'une conscience plus politique de la classe ouvrière<sup>696</sup>. La liste suivante est extraite du *United Kingdom First Annual Trade Unions Directory* de 1861<sup>697</sup> et recense 25 syndicats à Bristol, dont on peut juger par le nom qu'ils ne s'adressent qu'aux ouvriers qualifiés de la ville.

---

<sup>695</sup> Reid définit ainsi les ouvriers qualifiés : « The third main type consists of workers who performed general manual labouring tasks, and carrying on roads and quaysides, or inside other workplaces. These workers needed only to be strong, willing and minimally observant, and were not only easy to replace but often employed on very short term contracts, by the day or even the hour. Alistair Reid, *United We Stand, A History of Britain's Trade Unions*, Londres : Penguin, 2005, p.x.

<sup>696</sup> Brian Atkinson, *op cit.*, p.2.

<sup>697</sup> *United Kingdom First Annual Trade Unions Directory*, 1861, Hants : Gregg Press Limited, 1968, pp.4-5.

Brush-makers, Boiler-Makers, Braziers, Brass-Founders, Boot and shoe makers (2), Bakers, Cork-cutters, Carpenters and joiners (2), Coopers, Curriers, Carvers, Compositors and Printers, Engineers-amalgamated (2), Engine-Builders (Steam), Glass-Blowers, Hatters, Iron-founders, Painters and Plasterers, Shipwrights, Stone-masons, Sail-cloth-Makers, Skinners, Smiths- United Order of, Tin Plate workers, Tailors.

### **3.2.2 Prédominance des syndicats pour ouvriers qualifiés**

Ceci nous amène directement au point suivant, celui de la prédominance des syndicats pour ouvriers qualifiés. Jusque dans les années 1890, ce sont principalement les associations d'artisans et de corps de métiers spécialisés qui occupent le devant de la scène de l'action syndicale. Les raisons de ce phénomène sont multiples et mériteront d'être ici explicitées. D'autre part, il conviendra de mettre en lumière le particularisme de ce type de syndicalisme mais aussi de souligner la signification sociale d'une appartenance à ce genre d'unions. Nous l'avons suggéré en introduction, la tendance au syndicalisme chez les membres de la classe ouvrière supérieure et l'absence de protection syndicale et sociale chez les manœuvres et tout type de travailleurs non qualifiés pointe en direction d'une césure sociale et culturelle au sein de la classe ouvrière. Mais avant de développer ce point, il est nécessaire de procéder à une présentation succincte de leur origine et de leur fonctionnement.

#### *3.2.2.1 Histoire et fonctionnement*

Le syndicalisme est à l'origine un mouvement très exclusif qui ne s'adresse alors qu'aux ouvriers les plus qualifiés et les mieux rémunérés. Les syndicats qui deviennent de plus en plus nombreux après 1825 et l'abrogation du Combination Act sont appelés « Crafts Unions », c'est-à-dire des unions d'artisans ou d'ouvriers d'un même corps de métier possédant un savoir-faire commun. Ces associations jouissent d'une grande indépendance et d'une force héritée de leurs ancêtres les guildes médiévales<sup>698</sup>. En effet, les guildes du Moyen Age sont les premières formes

---

<sup>698</sup> Alistair Reid, *United We Stand*, p.xii.

d'associations populaires. Au XIV<sup>e</sup> siècle, les guildes les plus communes sont celles des paroisses. Ce sont des guildes « sociales » qui donneront par la suite naissance aux mutuelles. Ces guildes apportent un soutien à leurs membres en temps de crise et face à la menace de la pauvreté, de la maladie et de la vieillesse. Elles fournissent également le cadre de rassemblements et d'interactions sociales en organisant des festivités et des parades. Dans les centres urbains, là où peuvent se concentrer plusieurs individus exerçant le même métier, ces derniers s'organisent en guildes de travailleurs et d'artisans :

[...] they began to form craft guilds along parallel lines, promoting each other's well being through welfare funds and social occasions, through the exclusion of outsiders and then, on the basis of this monopoly through the regulation of product standards and condition of work<sup>699</sup>.

Ce sont donc ces « craft guilds » qui sont à l'origine des syndicats que nous étudions ici. Les guildes évoluent bien entendu au fil des siècles. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, avant la révolution industrielle les artisans se constituent en « trade combinations », qui seront bientôt rendues illégales, et rassemblent en leur sein les membres d'un même corps de métier. A l'époque ces associations restent très éphémères. Suivant les aléas de l'économie, elles varient en nombre et en popularité. Hopkins souligne néanmoins qu'à l'amorce de la révolution industrielle, ces ancêtres des syndicats commencent à se développer de manière plus constante<sup>700</sup>. Leur croissance sous l'ère victorienne résulte de plusieurs facteurs. Leur acceptation par le gouvernement permet bien sur que les ouvriers protègent leur condition sans se placer dans l'illégalité.

D'autre part, la croissance des syndicats doit être associée au développement du système de production en usines et au rassemblement sous un même toit d'un nombre important de travailleurs qui facilitent l'association en syndicats. Qui plus est, la croissance de secteurs tels que la métallurgie ou l'ingénierie, implique de fait l'augmentation d'une main d'œuvre qualifiée ou

---

<sup>699</sup> *Ibid.*, p.6.

<sup>700</sup> Eric Hopkins, *A Social History of the English Working Class*, Londres : Hodder & Stoughton, 1992, p.73.



spécialisée sur laquelle repose traditionnellement le syndicalisme. Par conséquent, alors que la Grande-Bretagne devient le premier pays industriel au monde, sa population comprend de plus en plus d'ouvriers industriels hautement qualifiés c'est-à-dire d'adhérents potentiels au syndicalisme. Mais si les adhérents potentiels sont plus nombreux au XIX<sup>e</sup> siècle, leur désir de se syndiquer, lui, est accru par la transformation industrielle elle-même. A cette époque, la révolution du système de production, la mécanisation, la réorganisation du monde du travail impliquent que les ouvriers aient dû faire face à des transformations radicales et aient dû s'organiser pour préserver leur condition.

Pour protéger leurs intérêts, les ouvriers qui le peuvent cherchent à rejoindre un syndicat. La fonction première des unions est la protection des salaires, des horaires et des conditions dans lesquelles les ouvriers exercent leur métier. Ils permettent aux ouvriers d'exercer une pression sur les employeurs et de leur adresser des demandes. Le 8 décembre 1888, une lettre est par exemple adressée par la « Bristol Branch of The Typographical Association » aux maîtres imprimeurs de la ville pour demander une augmentation de salaire car au cours des quinze dernières années les salaires ont augmenté partout sauf pour les ouvriers journaliers de Bristol<sup>701</sup>.

Les syndicats offrent aussi à leurs membres l'opportunité de se soutenir mutuellement. Le règlement de l'association typographique le rappelle :

The objects of this society be to watch over the interests of the profession, to afford travelling relief to unemployed printers passing through the city in search of employment, and to render assistance to members [...]<sup>702</sup>.

Il en va de même pour la « United Society of Boiler Makers and Iron Ship Builders »:

---

<sup>701</sup>On dresse même une liste des salaires pratiqués dans les autres cités : « The following list will show some of the towns in which the jobbing hands are better paid: Oxford 36/ week, Manchester 35/, Liverpool and Southport 34/, Bradford, Newcastle, Nottingham, Oldham, Rochdale, Leeds 32/ [...] ». BRO 34463/5, Minutes of the Bristol Typographical Society, 1886-1890.

<sup>702</sup> BRO 34463/49, Rules of the Bristol Branch of Typographical Association, 1861.

That the objects of this society are the establishment of a fund for the relief of its members in sickness, with medical and surgical aid; assistance to members out of employment, protection of trade or disputes connected therewith, accidents, old age, for the interment of deceased members and their wives, and for regulating the relations between workmen and masters<sup>703</sup>.

Les ouvriers qualifiés, les techniciens, les artisans sont autant de membres de cette aristocratie de la classe ouvrière désireuse de protéger sa condition. D'ailleurs, le témoignage de Thomas Wright, un ouvrier mécanicien, le confirme :

The working classes are fully and wisely convinced that it is principally to themselves that they must trust if they wish to permanently rise in the social scale, or to be prepared, as far as their circumstances make it possible, to meet those fluctuations in trade by which they are so often severe sufferers. This feeling led many thoughtful working men to consider how they may best help themselves and the class to which they belonged, and gave rise to the movement which has culminated in the present gigantic system of trade unions<sup>704</sup>.

L'un des premiers avantages de ces ouvriers qualifiés réside en ce qu'ils possèdent pour la plupart des emplois plus stables et mieux rémunérés qui leur confèrent la possibilité de s'acquitter des frais d'adhésion à un syndicat. Les salaires plus élevés permettent en effet la collecte de fonds à utiliser comme assurance maladie ou comme indemnités de grève alors que la grande majorité de la classe ouvrière, à cette époque, n'est pas en mesure d'épargner une partie de ses revenus pour ce genre de causes. Le règlement du syndicat qui suit montre très clairement la manière dont sont utilisés les fonds récoltés :

To form funds by entrance fees and weekly contributions, for the relief of its members in sickness, incapacitation by old age, or accident from following their profession or calling, by paying a sum of money at death of members or their wives, and for the relief or maintenance of the members when on travel in search of employment or when in distressed circumstances and to advance the interests of its members in their various professions and callings by procuring a reduction of the excessive hours of labour, regulating the speed of trains, the adoption of modern improvements for the general safe working over all railways in the UK<sup>705</sup>.

En effet, si on en juge par le montant des souscriptions prélevées, les tarifs sont inaccessibles aux plus modestes. L'ASCJ (Amalgamated Society of Carpenters and Joiners) de Bristol réclame une cotisation d'un shilling par semaine, l'ASE

---

<sup>703</sup> PP 1887, Vol LXXXIX.

<sup>704</sup> Thomas Wright, *op cit.*, p.45.

<sup>705</sup> BRO 27161/13, Rules of the Associated Society of Locomotive Engineers, 1881.

(Amalgamated Society of engineers) également<sup>706</sup>. La branche bristolienne de la « Typographical Association » exige une redevance hebdomadaire de trois shilling pour ceux qui travaillent à temps complet en plus de frais d'inscription allant de 2s6d à 5s suivant l'âge de la personne<sup>707</sup> tandis que la « United Society of Brushmakers » recueille 20 shillings de frais d'adhésion puis une cotisation d'un shilling à un shilling et neuf pence par semaine suivant la couverture souhaitée<sup>708</sup>. Lorsque l'on sait que les salaires moyens à Bristol varient entre 15s et 30s, on comprend que ces derniers soient exclus du syndicalisme.

L'un des premiers remparts au syndicalisme chez les ouvriers non qualifiés tient donc à leur situation économique et à leur incapacité financière à rejoindre un syndicat. Mais cela est loin de représenter le seul handicap à l'unionisme chez cette classe d'ouvriers. Le principal problème réside en ce que les ouvriers qualifiés eux-mêmes cherchent à se séparer des autres catégories de travailleurs. Ils cultivent l'élitisme et protègent leur particularisme et leur supériorité à la fois professionnelle et économique.

L'objectif de l'action syndicale consiste à protéger ou à améliorer les conditions de travail<sup>709</sup> et l'un des moyens de parvenir à protéger sa condition et son statut consiste à limiter l'offre, c'est-à-dire à limiter le nombre d'ouvriers qualifiés ou d'artisans dans un secteur donné pour ne pas dévaluer leur travail et limiter au possible une concurrence qui ferait baisser leurs salaires. La capacité à utiliser leur savoir-faire et leur technique comme monnaie d'échange avec l'employeur confère à cette catégorie un certain pouvoir. Conscients de leur statut et fiers de leur savoir-faire, les ouvriers rejoignent les syndicats afin de défendre et protéger leurs qualifications et leurs apprentissages. Les conditions d'entrée dans

---

<sup>706</sup> Charles G. Hanson, « Craft Unions, Welfare Benefits, and the Case of Trade Union Law Reform 1867-75 », *The Economic History Review*, New series, Vol 28, No 2, 1975, p.249 ; James Akinson, *op cit.*, p.152.

<sup>707</sup> BRO 34463/28 et 34463/49, Records of the Bristol Typographical Society and the Typographical Association .

<sup>708</sup> PP 1890-1891, Vol XCLL, Report by the Labour Correspondent of the Board of Trade, Fourth Report.

<sup>709</sup> Sydney et Beatrice Webb, *op cit.*, pp.4.

un syndicat sont souvent très sélectives comme le fait apparaître le règlement suivant<sup>710</sup> :

This society shall consist of letter press printers who have served a legal apprenticeship of seven years, a printer's eldest son who can prove he has worked seven years in the business, who bear a fair character and of apprentices in the last year of their time<sup>711</sup>.

De même, le témoignage ici rapporté indique la manière dont se déroule une demande d'admission :

An application from Robert James Moore, 21, whose apprenticeship expired at \_\_\_\_\_ at midsummer 1886, was considered and after a few words from the president who guaranteed Moore having been in the trade seven years he was admitted at the minimum rate<sup>712</sup>.

Ainsi donc, l'adhésion à un syndicat d'artisans est-elle normalement restreinte aux hommes ayant servi sept ans d'apprentissage comme cela était requis dans nombre de corps de métiers. Dans les secteurs où l'apprentissage avait disparu ou était en train de le faire, d'autres conditions d'admission, comme la durée d'emploi, pouvaient alors être invoquées afin de contrôler le nombre d'adhérents<sup>713</sup>. Ainsi en limitant le nombre d'entrées dans leur corps de métier, les ouvriers syndiqués protègent-ils leurs emplois mais aussi leur statut et se démarquent-ils visiblement des autres catégories de travailleurs. Il nous revient, à ce propos, de souligner que l'appartenance à un syndicat peut revêtir à cette époque une signification bien particulière et, tout comme l'adhésion à une mutuelle, se faire l'indication de la respectabilité d'un ouvrier.

### 3.2.2.2 *Syndicalisation et respectabilité*

Faire partie d'un syndicat à l'époque victorienne et surtout pendant les années 1850 à 1875, peut être perçu comme un indicateur de respectabilité. Ces agences proposent en effet à leurs membres tous les avantages d'une mutuelle, ce

---

<sup>710</sup> Voir également : BRO 34463/28, Admission book and fines of the Bristol Branch of the Typographical Association, 1875/1900.

<sup>711</sup> BRO 34463/49, Rules of the Bristol Branch of Typographical Association, 1861.

<sup>712</sup> BRO 34463/5, Minutes of the Bristol Typographical Society, 1886-1890.

<sup>713</sup> Henry Pelling, *op cit.*, p.35.

qui permet de mettre l'ouvrier et sa famille à l'abri de la misère en cas d'accident ou de maladie, tout en offrant également aux ouvriers qualifiés les moyens de protéger leurs salaires, leurs conditions de travail et d'entrée dans leur corps de métier. Faire partie d'un syndicat à l'époque revient à prouver son indépendance et sa respectabilité. Cela implique être conscient de son statut et désireux de le protéger ainsi que de conserver certains privilèges.

Pour être accepté dans un syndicat il faut bien souvent être recommandé et faire preuve de bonne moralité et de sérieux. Il y a donc une dimension d'ordre moral et l'affirmation d'une certaine supériorité sociale et économique dans l'adhésion à un syndicat. Le règlement du syndicat des tonneliers de Bristol stipule par exemple que le mauvais comportement et le langage impropre sont passibles d'amendes, ainsi que le fait de fumer pendant les réunions. De plus, ceux qui ne paient pas leur contribution sont renvoyés<sup>714</sup>. De la même manière, les comptes-rendus de la « Bristol Typographical Society » font mention de l'exclusion d'un membre pour mauvaise conduite, ou encore du refus du syndicat de payer une indemnisation à un de ses membres puisque ce dernier vient de perdre son emploi à cause de sa négligence<sup>715</sup>. La qualité morale des membres est un élément essentiel de l'appartenance à un syndicat à l'époque. L'ASCJ stipule clairement dans son règlement que tout membre doit être doté de valeurs et de qualités morales, être en bonne santé et être un bon artisan. En essayant de se prémunir contre toute forme de faiblesse morale ou physique, les syndicats espèrent de la sorte protéger leurs fonds<sup>716</sup>.

On le voit donc bien ici, l'appartenance à un syndicat, si elle révèle un désir de protéger sa condition professionnelle et de s'assurer également une protection sociale, est aussi connotée symboliquement. Cela indique un désir de se démarquer

---

<sup>714</sup> BRO 31664/1/A, Society of Coopers, 1847-1891.

<sup>715</sup> BRO 34463/5.

<sup>716</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.155.

de ceux qui ne peuvent pas se syndiquer et peut révéler un désir de prouver sa respectabilité<sup>717</sup>.

Pendant la vaste majorité de la période couverte par notre étude, seule la catégorie supérieure de la classe ouvrière possède les moyens de protéger sa condition. On gardera à l'esprit la liste des syndicats de Bristol publiée en 1861. Les chiffres rapportés par Hopkins montrent que même à l'échelle nationale, le syndicalisme demeure assez faible dans les années 1850 et 1860, puisqu'il ne concerne qu'une minorité de la population active. En 1859, le nombre total de citoyens appartenant à un syndicat est estimé à 600000 et en 1865 à un demi-million, accusant ainsi une chute des effectifs<sup>718</sup>. Ces statistiques indiquent donc que la protection syndicale ne concerne à cette période qu'une partie très restreinte de la population mâle active.

Parce qu'il est élitiste, dans sa nature même (exclusion des non qualifiés) et dans son fonctionnement (tarifs pratiqués, sélection sur apprentissage et recommandation), le syndicalisme est une illustration de l'hétérogénéité de la classe ouvrière et des divisions internes à cette classe. Le désir de se démarquer des catégories de travailleurs inférieurs en termes de qualifications mais aussi inférieurs économiquement traduit une césure au sein de leur classe. Ainsi donc, lorsque l'on considère les rapports de classes et les rapports sociaux, ces phénomènes de divisions internes sont-ils aussi importants que les manifestations d'oppositions entre les classes.

Si l'on considère la deuxième moitié du siècle, on constate rapidement que les syndicats pour une ville de la taille de Bristol ne sont pas extrêmement nombreux, mais surtout qu'ils concernent des corps de métiers spécialisés et dont les ouvriers possèdent un savoir faire, une qualification, et qui plus est qui sont peu

---

<sup>717</sup>Notons l'exemple d'une grève chez les tailleurs de pierre qui refusent de travailler avec deux ouvriers non syndiqués. La grève concerne 12 employés qui cessent de travailler le 23 avril et ne reprennent le travail que le 14 juillet alors qu'ils ont perdu la grève car les deux ouvriers non syndiqués sont tout de même employés. PP 1895 Vol XCII, Report by the Chief Labour Correspondent on Strikes, 1894.

<sup>718</sup> Eric Hopkins, *op cit.*, p.121.

menacés par les changements des modes de production associés à la révolution industrielle<sup>719</sup>. Ce phénomène nous indique donc clairement qu'à Bristol, à cette époque, il existe une ligne de démarcation au sein de la classe ouvrière. Le syndicalisme que l'on associe immédiatement à une opposition entre ouvriers et patrons, entre classe laborieuse et classe bourgeoise, porte aussi une autre ligne de rupture, celle entre les ouvriers qualifiés, qui protègent leur savoir-faire et leur qualification, et ceux qui ne possèdent pas de technique.

Pour étudier ce phénomène de rupture et analyser l'évolution de la situation suite aux événements de 1889 ainsi que les conséquences de ceux-ci sur les relations entre les différentes communautés de la classe ouvrière, il faut ici présenter un portrait plus précis des syndicats de Bristol avant l'année de la grande grève des dockers londoniens.

### **3.2.3 Le visage du syndicalisme à Bristol avant 1889**

Nous l'avons déjà évoqué, la deuxième moitié du siècle voit apparaître un nouveau type de syndicats, les « Amalgamated Unions ». Il s'agit d'agences nationales, centralisées, possédant des fonds bien plus importants et dont les branches sont réparties à travers tout le pays. Cette révolution représente bien entendu un événement considérable, puisqu'elle signifie que l'action syndicale prend une toute autre dimension, et permet cette fois d'unir sous une même bannière des milliers d'individus de même métier à travers tout le pays. Il ne s'agit plus désormais de rassembler quelques travailleurs dans le seul espace de la ville ou du quartier mais de constituer un mouvement national, donc plus puissant, plus visible et jouissant par conséquent d'une assise nettement plus considérable. Ces syndicats sont tous inspirés du modèle de l'ASE, « l'Amalgamated Society of Engineers » et suivent en général le même type d'organisation. Le fonctionnement de l'ASE est ainsi décrit par Pelling :

---

<sup>719</sup> Brian Atkinson, *op cit.*, p.2.

It had from the start a high rate of contribution and a generous scale of sickness, superannuation and funeral benefits. Although its district committees were permitted a considerable degree of autonomy, the bulk of the funds were centralized at the headquarters in London, under a full time general secretary, who was supervised by an Executive council elected from the branches in the metropolitan area<sup>720</sup>.

Bien que les unions de travailleurs n'aient été très nombreuses à Bristol à cette période, les nouveaux syndicats y font aussi apparition après 1851. En effet, des syndicats tels que la « Amalgamated Society of Carpenters and Joiners » (ASCJ), l'« Amalgamated Society of Engineers » (ASE) ou encore l'« Operative Stone Mason » (OSM) sont symboliques de cette tendance. Néanmoins, les effectifs restent modestes. Ce dernier groupe ne rassemble en 1861 qu'un quart de tous les maçons recensés cette année dans la ville<sup>721</sup>.

### 3.2.3.1 *Les syndicats du secteur du bâtiment*

Il est utile de rappeler à ce sujet qu'en 1871, c'est le secteur du bâtiment qui emploie le plus d'hommes à Bristol et par conséquent il n'est pas surprenant de constater qu'il s'agit aussi du secteur qui possède les syndicats les plus importants de la ville. Les deux plus célèbres à cette période sont ceux des charpentiers (ASCJ) et des maçons (OMS), deux corps de métiers pour lesquels les ouvriers possèdent des qualifications<sup>722</sup> et qui indiquent clairement que le nouveau modèle des syndicats ne concerne une fois de plus que la strate supérieure de la classe ouvrière.

Dès 1861, l'OMS réussit à mettre en place une série de règles appliquées par les principaux employeurs. Les horaires de travail sont clairement établis, de six heures du matin à 17h30 l'après-midi en été, et jusqu'à 14h le samedi. L'hiver on travaille du lever du jour à la tombée de la nuit. Les salaires sont également fixés à £1.10s en été et £1.8s en hiver. L'apprentissage est lui aussi régulé et arrêté à cinq

---

<sup>720</sup> Henry Pelling, *op cit.*, p.50.

<sup>721</sup> PP 1861, Population Census ; Brian Atkinson, *op cit.*, p.3.

<sup>722</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.151.



ans, aucun individu âgé de plus de seize ans ne pouvant y prétendre<sup>723</sup>. Les conditions de travail sont donc assez uniformes et un certain nombre d'employeurs se fédèrent en une association en 1868, la « Master Builders' Association ». Celle-ci permet de faciliter les pourparlers et le règlement des litiges avec les ouvriers. Les conditions spéciales de chaque corps de métier sont déterminées par une sorte de code du travail et de règles acceptées à la fois par l'employeur et par ses ouvriers. La grève n'est donc pas systématique dans les relations industrielles, bien souvent les négociations et les pourparlers suffisent à obtenir des avancements<sup>724</sup>.

Pour se convaincre de l'efficacité des syndicats du bâtiment à Bristol, il suffit de noter que de 1869 à 1879 ils sont impliqués dans de sérieux conflits sociaux et réussissent la plupart du temps à imposer leurs requêtes. En 1869, 123 membres de l'OMS se mettent en grève pendant deux semaines pour résister aux atteintes portées à la réglementation du travail des maçons. En 1873, la GU et l'ASCJ, soit 293 grévistes, mènent un mouvement de contestation pendant plus de trois mois pour obtenir une augmentation de salaire. En 1876, c'est l'OMS encore, mais cette fois avec 349 de ses membres, qui revendique une hausse des salaires et obtient satisfaction. Pourtant en 1879, ces trois syndicats et 606 grévistes se voient retirer leurs gains. L'augmentation de salaire qui avait été sécurisée en 1873 et en 1876 est remise en question. Malgré un mouvement de grève de trois mois, rien n'y fait, les salaires sont à nouveau réduits et le demi penny que les syndicats avaient réussi à faire rajouter au taux horaire est retiré<sup>725</sup>.

Pour juger du succès de ces associations d'ouvriers, on peut également se tourner vers leur nombre d'adhérents. La GU (« General Union of Carpenters ») recense 356 membres en 1868 et 513 dix ans plus tard, l'ASCJ passe de 61 à 172 dans le même temps alors que l'OMS, qui compte déjà plus de 300 membres en 1861, atteint la barre du millier en 1875<sup>726</sup>. Ce succès n'est remis en question qu'au

---

<sup>723</sup> Brian Atkinson, *op cit.*, p.3 ; BRO 41899/1, Proposition and entrance book of the Amalgamated Society of Carpenters and Joiners, Bristol Branch 4.

<sup>724</sup> PP 1890-1891, Vol XCII.

<sup>725</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.151.

<sup>726</sup> Brian Atkinson, *op cit.*, p.5 ; PP 1890-1891 Vol XCII.

moment où le secteur du bâtiment se retrouve en crise. En effet, dans les années 1880 le contexte économique affaiblit considérablement les syndicats. Les chiffres sont explicites : le GU tombe à 163 membres en 1881 et à 42 en 1889, par exemple<sup>727</sup>. En effet, il est ici nécessaire de rappeler qu'il existe un lien très clair entre la conjoncture économique et le pouvoir et l'activité des syndicats.

### 3.2.3.2 *Economie et action syndicale*

Il est important de noter que l'intensité de l'activité syndicale et le nombre de conflits rapportés à une période sont étroitement liés au contexte économique dans lequel le pays se trouve plongé. Ce contexte joue un rôle considérable sur le pouvoir d'action des syndicats. A Bristol, le secteur du bâtiment jouit par exemple d'une forte croissance autour de 1875. Il est alors beaucoup plus facile pour les syndicats d'exercer une pression sur les employeurs afin d'obtenir un avancement, et à l'inverse il devient plus délicat pour les patrons de le refuser sous peine d'encourir le risque de voir leur main d'œuvre se mettre en grève et ne pas honorer les multiples commandes qui affluent. Notons par exemple, que lors d'un conflit en 1876, 200 des 350 grévistes quittent Bristol au cours de la semaine de grève pour être placés dans des entreprises vers Londres ou encore Bradford. Les syndicats ont les moyens de faire employer leurs grévistes ailleurs puisque le secteur est en plein essor et les employeurs ne pouvant résister à la menace de voir leur main d'œuvre disparaître finissent par céder<sup>728</sup>. A l'inverse, en temps de dépression économique, les employeurs sont moins inquiets vis-à-vis des menaces de grèves et les employés sont peu tentés de mener des actions trop radicales de peur de ne pas pouvoir retrouver leur emploi par la suite. D'ailleurs, la chute du nombre d'adhérents montre bien qu'en période de récession économique le syndicalisme a du mal à se maintenir (à Bristol le GU compte 513 membres en 1878 mais seulement 163 en 1881). La crise économique oblige donc souvent les syndicats à adopter une politique de précaution. Il suffit d'observer les commentaires de l'association typographique qui, consciente de la conjoncture non favorable à sa cause, suggère de ne pas presser la demande de la journée de huit heures auprès du parlement :

---

<sup>727</sup> Brian Atkinson, *op cit.*, p.5.

<sup>728</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.166.

The present time is highly inopportune to approach the eight hours question on account of the depression and other surrounding difficulties connected with the profession<sup>729</sup>.

Les rapports parlementaires soulignent en effet le lien entre croissance économique et pouvoir des syndicats :

As has been explained in previous reports, there is a more or less close relation between the movement of the labour market and the nature and results of the disputes between employers and employed. In times of good trade, when the demand for labour is brisk, disputes mostly arise out of the demands of the workpeople for increased wages, and for other improvements of their condition. When trade is depressed and the demand for labour falls away, disputes are more generally caused by the attempts of employers to reduce wages or otherwise decrease the cost of production. The most active dispute periods do not occur when trade has reached its highest point of prosperity, or its lowest depth of depression, but at the time of transition from one of those periods to the other<sup>730</sup>.

Cette analyse souligne également que la nature des disputes est aussi liée au contexte économique. Il est essentiel de conserver à l'esprit le lien entre ces données puisqu'il explique l'attitude des syndicats à certaines périodes de l'époque victorienne. Ainsi donc les années 1880 sont-elles, nous l'avons montré précédemment, une période de crise, période à laquelle on observe que l'activité syndicale à Bristol est très réduite et que le nombre de syndiqués accuse une baisse. Les années 1880 sont pour beaucoup à l'origine de la réputation pacifiste des « craft unions » de Bristol, mais à cette période, cette politique consensuelle est en réalité conditionnée par le contexte économique<sup>731</sup>.

---

<sup>729</sup> BRO 34463/5.

<sup>730</sup> PP 1895 Vol XCII, Report by the Chief Labour Correspondent on Strikes. Reid explique : « For years of prosperity produced more job security and higher wages, making it easier to put pressure on employers and pay union subscriptions ; while years of depression led to less job security and lower wages, making it more difficult to see any point in industrial organization or find the financial resources to support it. » Alistair Reid, *United We Stand*, pp.xi-xii.

<sup>731</sup> Charles Hanson souligne aussi la réputation pacifiste des syndicats nationaux amalgamés. Charles Hanson, *op cit.*, pp.244.

### 3.2.3.3 Le syndicalisme pour ouvriers non qualifiés : le T&P

Jusqu'à présent nous avons montré que le syndicalisme à Bristol avant 1889 était relativement restreint, à la fois en nombre et en activité, et surtout limité aux ouvriers qualifiés, jouissant d'un savoir-faire et d'un salaire qui en faisaient une section privilégiée de la classe ouvrière. Cependant, il est une formation syndicale tout à fait atypique pour l'époque qui, avant l'avènement du syndicalisme pour ouvriers non qualifiés, réussit à rassembler diverses catégories de travailleurs, même s'ils sont sans qualification spécifique.

La décennie 1870 voit ainsi se dessiner les prémices de ce tout nouveau phénomène. En 1872 apparaît la première union de ce type à Bristol, il s'agit de la « Bristol, West of England and South Wales Trade and Provident Society », la « T&P ». Son instigateur est l'irlandais T. M. Kelly, un ancien manœuvre du bâtiment. Naturellement, au départ, il cherche à fédérer les ouvriers non qualifiés de ce secteur. En 1873, la dite union réussit déjà, grâce à des négociations, à obtenir une augmentation d'un demi penny par heure. En juillet de la même année, elle compte 2000 membres et sept loges dans la région.

The union grew rapidly. By 30 October, it included building labourers, deal and timber porters, sugar labourers, potters, stone sawyers, dock labourers, warehousemen and tanners, and several wage increases had been obtained<sup>732</sup>.

Le cœur du syndicat et son siège se trouvent à Bristol car la ville rassemble à elle seule 800 adhérents. Les indemnités offertes sont les suivantes, 12s par semaine en temps de grève, 10s par semaine pendant un arrêt maladie et 8 livres d'assurance décès. Son règlement précise ainsi le rôle du syndicat :

To raise by entrance fees, weekly contributions, fines and levies such funds as to provide the following benefits: trade, sick, funeral and infant insurance, superannuation and travelling relief. To use all legitimate means for the protection do established rights and privileges of members in their employment and to regulate the relations between employees and employer<sup>733</sup>.

---

<sup>732</sup> Brian Atkinson, *op cit.*, p.6.

<sup>733</sup> BRO 32080/TC4/10, Rules of the Bristol, West of England and South Wales operatives Trade and Provident Society.

La souscription s'élève à trois pence par semaine ce qui est considérablement plus bas que les tarifs pratiqués par les syndicats classiques. Cette union est ouverte à tous types d'ouvriers, même ceux issus du milieu agricole à condition qu'ils ne soient pas membres d'un autre syndicat. En décembre 1873, on recense 5000 membres à Bristol, 46 branches à travers le sud-ouest pour un total de 10000 adhérents<sup>734</sup>. Néanmoins, très rapidement, le T&P commence à rencontrer des problèmes notamment celui de la perte d'effectifs. Bien souvent lorsqu'ils remportent une victoire, les ouvriers quittent le syndicat. De plus, avec la crise économique qui s'amorce dès 1873, la question de la rétention des adhérents devient un véritable problème.

Cette union a fait l'objet de nombreuses suspicions quant à sa véritable nature puisqu'elle a très souvent adopté une politique très consensuelle, peu activiste et n'agissait quasiment uniquement qu'en tant que mutuelle. Par exemple, en 1889, l'année de toutes les agitations, plus de £13000 sont versées comme indemnités maladie et seules sept livres sont utilisées pour les situations de conflits. Il s'agit d'un syndicat qui semble attirer ses adhérents plus grâce aux services et compensations qu'il propose que par son action concernant les conditions de travail. Il réussit à survivre pendant les années de crise principalement grâce aux assurances qu'il offre à ses membres. Sa politique envers les employeurs demeure en revanche extrêmement pacifique<sup>735</sup>.

Le T&P représente donc la première vague d'un mouvement syndical chez les ouvriers non qualifiés mais demeure très frileux dans sa mission de protection des conditions de travail. Puisqu'il rassemble des ouvriers travaillant dans des secteurs très variés, il s'agit d'une association généraliste. Cette hétérogénéité dans la composition de sa base participe probablement à la faiblesse du syndicat. Les membres étant issus de secteurs divers et variés, aux conditions de travail différentes et réalités bien distinctes ne possèdent probablement pas la puissance

---

<sup>734</sup> *Bristol Mercury*, 10 janvier 1874 et 17 janvier 1874.

<sup>735</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.181.

de conviction et d'engagement d'un syndicat composé de travailleurs partageant le même métier.

C'est donc dans sa nature même et sa composition que l'on doit chercher les raisons de son manque d'implication dans les conflits entre employés et patronat. Reid explique effectivement que la diversité des secteurs d'emploi dans lesquels pouvaient se retrouver les travailleurs non qualifiés empêche de les rassembler sous une même bannière :

For, while they did have some job-specific skills, those were derived more from physical ability and sheer repetition than from long periods of training or technical knowledge: since almost any fit newcomer could make a reasonable start, it was hard to make exclusive claims to particular tasks. Thus, the absence of core groups with indispensable skills to provide a secure base for the gradual extension of organisation, the general workers needed to break through in one step to the widest possible coverage of their industries if they were to establish effective trade unions<sup>736</sup>.

Le T&P demeure malgré tout le premier essai d'association syndicale chez la population ouvrière non qualifiée et annonce une tendance qui se confirmera en 1889.

### **3.2.4 Le réveil de 1889**

Jennifer Shepperd a consacré une étude à l'année 1889 à Bristol intitulée : *The Causes, Course and Consequences of the Labour Revolt of 1889 in Bristol*. Les derniers mois des années 1880 sont ainsi envisagés comme étant à l'origine d'une véritable transformation de l'action syndicale mais aussi de sa démocratisation. C'est-à-dire que 1889 permet à tout un pan de la classe ouvrière jusqu'alors exclu du syndicalisme de se constituer enfin en associations de travailleurs et de chercher à protéger eux aussi leur condition. Il faut en effet attendre la fin des années 1880 et la reprise économique pour que les efforts des ouvriers non qualifiés en ce

---

<sup>736</sup> Alistair Reid, *United We Stand*, p.218.

domaine soient enfin couronnés de succès<sup>737</sup>. C'est à Londres par exemple que Will Thorne fonde la « National Union of Gasworkers and General Labourers » qui réussit à rassembler 20 000 membres au bout d'un mois d'existence<sup>738</sup>. Grâce à la pression de ce syndicat, les principales entreprises du secteur à Londres acceptent de mettre en place des équipes de travail de huit heures. Devant ce succès, les dockers cherchent également à s'unir et à gagner de l'avancement sous la direction de Ben Tillett. C'est ainsi que débutera la célèbre grève des dockers de Londres.

Les premiers signes d'une agitation travailliste à Bristol apparaissent en réaction à cette grande grève des dockers, qui secoue la capitale à partir de la deuxième semaine d'août 1889 jusqu'au 16 septembre. Alors que la grève fait rage à Londres, ses ondes de chocs se diffusent à travers tout le pays. Après deux semaines de conflit dans la capitale, les ouvriers de Bristol organisent le 31 août une manifestation de soutien pour leurs pairs. Un gigantesque rassemblement se tient à Horse Fair pendant lequel H. H. Gore exhorte les Bristolien à soutenir les dockers. Le *Western Daily Press* relate que celui-ci :

[...] appealed to Bristolians to respond heartily to the appeal that was made to them, because they could help them in London and when the time came for them to strike, they could feel that they had done something themselves<sup>739</sup>.

Ce rassemblement est le signe de l'expression d'une solidarité nationale. Ce premier épisode va servir de catalyseur et l'automne de cette même année devient synonyme de conflits et de manifestations à Bristol.

La toute première querelle éclate le 13 septembre, lorsque 54 ouvriers de la firme Lysaght & Co, une fonderie, réclament une augmentation de salaire. Devant le refus de leur patron, ils entament une grève et finissent par remporter la victoire dix jours plus tard. Il n'aura donc pas fallu très longtemps aux grévistes pour faire céder leur employeur. La rapidité avec laquelle se sont déroulées la grève et les

---

<sup>737</sup> Les tentatives précédentes, notamment dans les années 1870 se sont quasiment toutes soldées par un échec à cause des épisodes de crise économique qui déstabilisent les ouvriers. *Ibid.*, pp-220-221.

<sup>738</sup> *Ibid.*, p.220.

<sup>739</sup> Jennifer Sheppard, *op cit.*, p.16.

négociations a permis selon Sheppard de préserver les relations entre les deux parties<sup>740</sup>. D'ailleurs une marche à travers la ville est par la suite organisée par les employés pour témoigner au public de la bonne volonté et de la bienveillance de Mr Lysaght envers ses hommes<sup>741</sup>.

Le succès de cette grève inspire rapidement d'autres mouvements de contestation. Notons par exemple le cas des employés de la « Redcliffe Crown Galvanised Iron Works » qui demandent eux aussi, une augmentation et qui, le 28 septembre, décident de se constituer en syndicat, le « Galvanised Iron Workers' Union », alors que leur employeur vient de les renvoyer pour s'être mis en grève<sup>742</sup>. Aussitôt, un comité de grève est assemblé pour mener à bien le combat et collecter des fonds. Le combat obtient également l'appui de toutes les femmes qui travaillent pour l'entreprise. Rapidement le conflit trouve un heureux dénouement et les employés retournent au travail.

Ces deux conflits qui éclatent au sein du secteur métallurgique, sont immédiatement suivis d'une grève des gaziers. Celle-ci éclate début octobre, suite à dix mois de négociations infructueuses. Les employés demandent à l'époque que leur soit versée une augmentation de 5s par journée de travail, ce que refusent de leur accorder les gestionnaires de l'entreprise. Inspirés par les victoires récentes de leurs pairs à Birmingham et celles des ouvriers bristolien, les gaziers font grève<sup>743</sup>. Leur cause attire très rapidement le soutien de nombreux corps de métiers à Bristol, mais aussi celui du grand public qui considère que le service fourni par cette compagnie n'est pas satisfaisant.

Autre indication de solidarité ouvrière, il est à noter que les ouvriers de la ville n'acceptent pas de venir prendre la place de ceux qui sont en grève et de les

---

<sup>740</sup> *Ibid.*, p.18.

<sup>741</sup> *Western Daily Press*, 20 Septembre 1889.

<sup>742</sup> Jennifer Sheppard, *op cit.*, p.18.

<sup>743</sup> *Ibid.*, p.20.



remplacer au travail<sup>744</sup>. Lorsqu'ils cherchent à faire face au manque de main d'œuvre en commanditant l'importation de travailleurs de villes alentours, les entrepreneurs se font doubler (les 10 et 11 octobre, le *Bristol Times and Mirror* dédie plusieurs colonnes à cette grève. Le 10 octobre, l'article « The Strike at the Gas Works » se compose ainsi : Arrival and return of substitutes, exciting and violent scenes, a man shot at, two arrests, interview with directors, failure at settlement). Ceux que l'on appelle les « blacklegs » sont interceptés, détournés et renvoyés chez eux. Alors que les directeurs de la firme avaient cherché à faire venir de la main d'œuvre d'Exeter, ces groupes de travailleurs sont arrêtés à la gare par les grévistes et enfermés dans les salles d'attente de Temple Meads avant d'être renvoyés chez eux par le train<sup>745</sup>.

Forts du soutien dont ils jouissent à Bristol mais aussi hors de la cité, les grévistes finissent par obtenir gain de cause. Le 10 octobre, ils reprennent le travail et le 12 organisent une grande parade pour fêter leur victoire<sup>746</sup>. Le dénouement est ainsi présenté dans le *Times and Mirror* :

The result of this meeting was that the directors agreed to make certain concessions, which the representatives of the men considered sufficient to justify them in advising their comrades to return to their labours. The men's original demand was it will be remembered – stokers, an increase of 8 ½ d a day [...], wheelers to have their wages raised to 4s a day, and yardmen to 3s6d a day [...]. The directors conceded the rises to all three classes of labourers, and also the week's holiday [...] and the men were determined to return to work and carry on as if nothing unpleasant had occurred. They are also anxious to prove that they are not mere discontented agitators, but workmen who thoroughly deserve the price paid for their labour<sup>747</sup>.

L'autre grève importante de cet automne 1889 est celle des dockers de Bristol. Contrairement à leurs collègues de Londres qui obtinrent leur « tanner » après cinq semaines de combat, les dockers de Bristol réussissent à se faire

---

<sup>744</sup> Dans ses Annales, Latimer relate les événements ainsi : « The stokers employed by the British Gas Company struck work in October [...] Men were brought from distant towns to supply their places, but were treated with such brutality by those on strike that they were afraid to work. The directors, who complained bitterly of the apathetic conduct of the police, were forced to accede to the demands of the stokers on the 9<sup>th</sup> [...]. John Latimer, *The Annals of Bristol in the Nineteenth Century (concluded)*, 1887-1900, p.14.

<sup>745</sup> *Bristol Times and Mirror*, 10 et 11 octobre 1889.

<sup>746</sup> Le *Times and Mirror* du 11 octobre 1889 titre : The directors give way, men at work again, some of the results.

<sup>747</sup> *Id.*

entendre en trois jours. Cependant, assez rapidement ils décident aussi de demander à être rémunérés 8d par heure supplémentaire. La grève éclate tout d'abord chez les employés de Messrs C.J. King & Co. J.P. Sheppard relate ainsi l'épisode :

Although no preparation nor organisation had been arranged for the strike, the men instinctively contacted local working men's leaders and paraded around the docks calling on labourers, employed by other firms, to join them. Within hours the entire docks stood idle, one section of workers being supported by others, such as the corn porters who had, at that time no dispute<sup>748</sup>.

Ce jour là, à plusieurs endroits sur les docks et dans plusieurs entreprises, des polémiques éclatent. Nombreux sont les employés des docks qui, suivant leur spécialité, réclament eux aussi de meilleurs salaires et des horaires réduits<sup>749</sup>. Le mouvement de contestation se répand comme une véritable traînée de poudre, et face à l'embrasement général et la paralysie des docks, les directeurs et les employés finissent par trouver un compromis.

Enfin, le 26 octobre 1889, alors qu'une grande manifestation est organisée pour fêter la victoire des dockers, on continue de défiler pour les employés de la seule fabrique de coton de la ville, la « Great Western Cotton Factory ». Cette manifestation est la plus importante de 1889 et attire Ben Tillett, Tom Mann et Will Thorne. 15000 personnes se rassemblent alors à Castle Market. Cette grève des employés de la Great Western mérite notre attention car elle offre une parfaite illustration de la coopération possible entre divers syndicats. Les femmes qui travaillent dans cette cotonnerie entament une grève le 24 octobre pour obtenir 10% d'augmentation. Malgré les réunions et les processions, le patronat refuse de céder et menace de fermer l'usine jusqu'en mars. Les leaders du mouvement, comme Mrs Daniells et H. H. Gore, inquiets du devenir des employées, encouragent celles-ci à reprendre le travail. Les femmes refusent. Devant cette marque de courage et tant de détermination, nombreux sont ceux qui cherchent à soutenir le combat de ces employées. On organise défilés, collectes de fonds, tournées à la

---

<sup>748</sup> Jennifer Sheppard, *op cit.*, p.24.

<sup>749</sup> *Ibid.*, p.25.

sortie des églises. Les dockers se mettent même à boycotter les produits de la cotonnerie transitant par les docks. Malgré cet élan de solidarité, le succès des grévistes reste très modéré. Elles n'obtiennent qu'une partie de leurs réclamations. Cependant cet épisode représente l'apogée de la solidarité ouvrière dans la lutte syndicale.

Les quelques grandes grèves de l'automne 1889 relatées ici ont en commun qu'elles concernent des catégories de travailleurs jusqu'alors étrangers au syndicalisme. Qu'il s'agisse d'ouvriers non qualifiés employés sur les docks ou de femmes, ces nouveaux grévistes et syndicalistes n'avaient jusqu'à présent pas été en mesure d'organiser de campagnes de contestation pour défendre leurs intérêts. Les événements de cette fin des années 1880 contribuent donc à renforcer le syndicalisme de manière très évidente. Quatre grands nouveaux syndicats voient le jour à Bristol à cette époque : la « National Amalgamated Seamen's and Firemen's Union », la « Miners' Federation of Great Britain », la « Dock, Wharf, Riverside and General Labourers' Union », et la « National Union of Gasworkers and General labourers ». Toutes ces agences sont bien entendu des syndicats nationaux auxquels se sont affiliés les ouvriers non qualifiés de Bristol. Le dernier syndicat ici cité rassemble en mars 1890, 3385 individus, le syndicat des dockers compte lui 2500 recrues à Bristol, les marins environ 600 et les mineurs à peu près 3400, ce qui signifie qu'en 1890, plus de 10 000 hommes jusqu'alors exclus du monde du syndicalisme appartiennent à un syndicat en 1890<sup>750</sup>. Le visage du syndicalisme à Bristol est transformé.

Se pose alors la question de savoir ce que représente cette évolution pour les relations sociales et les relations de classes. La réponse est triple. Dans un premier temps, l'accès de cette catégorie d'ouvriers à la protection syndicale et leur nouvelle capacité à s'organiser, traduit une volonté de contrôle et de maîtrise de leur condition enfin affirmée. Il s'agit en réalité d'une forme symbolique de prise de pouvoir, même s'il demeure limité. En disposant enfin d'organes et d'agences permettant de protéger leurs conditions, leurs salaires et leurs horaires de travail,

---

<sup>750</sup> Brian Atkinson, *op cit.*, p.10.

les ouvriers font montre d'une plus grande autonomie ou d'une plus grande indépendance.

Tout comme les artisans et toute la classe des ouvriers qualifiés qui, depuis des décennies, jouissent d'un pouvoir de négociation avec les employeurs, tous les travailleurs employés pour leur simple force physique réussissent enfin à se réunir et se constituer en syndicats cohérents, souvent organisés suivant les secteurs dans lesquels les manoeuvres sont employés. C'est en effet puisqu'ils se constituent en syndicats de dockers, de marins ou de mineurs mais à l'échelon national que les ouvriers non qualifiés réussissent enfin à jouir de ressources financières assez importantes pour pouvoir se stabiliser. De plus, le rassemblement d'individus issus d'un même secteur de l'industrie permet la pensée d'un discours plus cohérent et l'émergence de revendications communes à tous, qui seront ensuite portées par un groupe uni et relativement homogène, conférant ainsi plus de poids aux actions des syndicats.

L'accès à la protection syndicale, la capacité à entamer des négociations avec les entreprises qui les emploient et le recours possible à la grève grâce à la protection fournie par les indemnités de grève, permettent pour la première fois aux ouvriers non qualifiés de s'opposer, dans le cadre de la lutte industrielle, au patronat. Ici, il s'agit bien d'antagonismes entre deux classes distinctes, mais d'antagonismes concernant l'univers de la production et de l'industrie, l'univers du capitalisme.

Enfin, les événements de l'automne 1889 à Bristol révèlent rapidement l'expression d'une solidarité nationale puis locale entre les nouveaux syndicalistes. Le soutien apporté aux travailleurs grévistes par d'autres syndicats, comme ce fut le cas dans les divers épisodes relatés ci-dessus, témoignent d'une prise de conscience d'appartenance à un même groupe, d'une reconnaissance mutuelle et d'un désir d'aider ceux qui partagent une condition commune. Il s'agit donc ici de relations de coopération et d'entraide entre membres d'une même classe.

### 3.2.5 Fragilité et affaiblissement des syndicats

Les années qui suivent 1889 sont un peu plus confuses. Elles sont à la fois caractérisées par l'affaiblissement de certains syndicats mais aussi par un recours plus marqué à la négociation. Notons en effet, qu'après 1890 certaines unions commencent à s'essouffler et à souffrir de relâchement. Ce phénomène résulte parfois d'un épuisement de leurs fonds souvent sollicités pour soutenir les grévistes d'autres villes, il est parfois dû au contexte économique, ou encore tout simplement au fait que, progressivement, l'atmosphère fiévreuse de 1889 s'estompe et que les employeurs, plus aguerris, plient moins facilement sous la pression. Prenons pour illustration le cas des ouvriers qui travaillent dans l'industrie de la chaussure. Les années 1890 ne sont guère propices à leur secteur.

De grands conflits éclatent en 1889, en 1890, en 1892 et encore en 1895. En dix ans, entre 1894 et 1904 le nombre de syndiqués dans ce secteur à Bristol et Kingswood passe de 3000 à 700, une chute vertigineuse qui reflète les problèmes internes à cette industrie à Bristol. En effet, la faiblesse d'action des ouvriers s'explique tout d'abord par la technologie arriérée et totalement dépassée toujours employée dans cette ville. D'autre part le nombre de femmes employées et le nombre de ceux que l'on appelle « outworkers », c'est-à-dire des individus qui contractent une commande et travaillent à la maison, affaiblissent considérablement les possibilités de réunion et de syndicalisation<sup>751</sup>. Ainsi donc, malgré la progression indéniable du syndicalisme grâce aux événements de 1889, celui-ci demeure fragile et les dernières années du siècle voient un nombre de syndicats s'étioler.

L'autre tendance observée par Atkinson est celle de l'émergence d'un caractère plus conciliant des unions syndicales. L'historien explique que, bien que conçus à l'origine comme des agences permettant d'exercer une pression sur les employeurs et de faire grève sans souffrir le risque d'une perte financière totale,

---

<sup>751</sup> Brian Atkinson, *op cit.*, p.13.

dès 1890, les syndicats vont souvent privilégier une approche plus conciliatrice et coopérative aux grèves. Cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas eu de disputes à cette époque, mais plutôt que la grève était utilisée en dernier recours. En annexe du rapport sur les grèves de 1894, est fournie une liste des conflits ayant éclaté cette année là. Les informations concernant ces événements se présentent sous la forme d'un tableau faisant apparaître le corps de métier concerné, le nombre d'employés, les motifs d'insatisfaction, le nombre de personnes affectées, directement et indirectement, ainsi que les résultats de la dispute.

Voici un exemple de conflit enregistré à Bristol cette année là :

Trade : Box makers, Cause : Disagreement as to price to be paid for a new class of box, No of firms affected: one, Number of persons directly concerned in dispute, 12, date of commencement: 19 October, date of termination: 20 October, Character of settlement: settled by a mutual agreement, Success or otherwise of Workpeople: partially successful, Mode of Settlement: Negotiation<sup>752</sup>.

Les exemples de ce type sont multiples et illustrent ainsi le caractère relativement pacifiste du syndicalisme à Bristol après 1889. L'autre indication de cette volonté marquée de résoudre les conflits sociaux par la négociation et les pourparlers, reste bien entendu la création en 1890 du « Bristol Conciliation and Arbitration Board for disputes between Capital and Labour ». Cette agence composée de représentants d'entreprises et de syndicats locaux, comme par exemple la « Bedminster Coal Co », la « Kingswood Boot and Shoe society », la « Trade and Provident Society », la « Bristol Wagon works Co », « John Hare and Co », ou encore la « Carpenters and Joiners Society », intervient dans nombre de conflits afin de chercher un terrain d'entente pour les parties en opposition :

That as soon as it comes to the knowledge of the board that any serious labour difficulty has arisen, the secretary shall be instructed by the board to address the disputants in its name, inviting them to a friendly conference in the rooms of the chamber of commerce, such conference in the rooms of the chamber of commerce, such conference to be either strictly private or to be held in the presence of members of the Board, at the discretion of the disputants; or any occupation may appeal for the services of the board in any anticipated or existing dispute. That failing to come to terms between themselves, the disputants shall be invited to lay their respective cases before the board, as provided paragraph 3 of the

---

<sup>752</sup> PP 1895, Vol XCII.

Constitution of the board. That still failing to adjust the difficulty, the Board shall suggest that the subject of dispute be deferred to arbitrators, to be chosen by the disputants themselves, preferably but not necessarily from among the members of the board<sup>753</sup>.

Bien que souvent efficace, cette institution ne remporte pas que des succès. Dans certains cas, les parties qui s'opposent refusent l'ingérence du conseil dans leurs affaires. C'est le cas en 1891:

In a dispute at the Malago Vale Colliery in December 1891, the Board offered its services, but they were declined by both sections. The Board instructed its secretary to approach the parties to a dispute at Messrs. Peckett's works with a view to a friendly conference, which he did, but when the firm replied that the dispute originated in regard to the discharge of certain men, and that only 15 men out of 180 had ceased work, and that the places had been filled up, so 'the firm were sorry they could not then avail themselves of the kind offer to arbitrate in the matter'<sup>754</sup>.

En réalité, s'il est vrai que les années post 1889 sont marquées par cette volonté d'entretenir le dialogue et des relations plus consensuelles entre employeurs et employés, il n'en faut pas conclure que les querelles aient été totalement éradiquées et que tout conflit ait pu se résoudre par la négociation. Les rapports parlementaires sur les conflits industriels répertorient nombre de cas plus problématiques, se soldant parfois en faveur des grévistes, parfois en faveur des employeurs. En 1894, par exemple, les employés des manufactures de chaussures et de bottes de Kingswood demandent une augmentation de salaire. 340 hommes se mettent alors en grève le 6 juillet, mais ce sont 640 individus qui se retrouvent concernés indirectement. Les revendications aboutissent favorablement grâce à une procédure d'arbitrage. D'autres querelles, même si elles sont d'ampleur bien plus modeste, se soldent par un échec. Le 1<sup>er</sup> janvier, sept ouvriers qualifiés travaillant dans la construction navale (« ship builders ») s'opposent à l'augmentation de leurs horaires de travail si celle-ci n'est pas assortie de rémunération. L'employeur ne cède pas et pour contrer le problème emploi, pour couvrir ces heures supplémentaires, d'autres travailleurs. Le combat est donc stérile<sup>755</sup>.

---

<sup>753</sup> BRO 11172 /1, The Bristol Conciliation and Arbitration Board for the Adjustment of disputes between capital and labour.

<sup>754</sup> PP 1894 Vol LXXXI, Report by the Chief Labour correspondent on the strikes and locks out of 1892.

<sup>755</sup> PP1895 Vol XCII.

### 3.2.6 Les évènements de 1892

Néanmoins, l'un des évènements qui marquera le plus le syndicalisme de Bristol en cette fin de siècle demeure celui du « vendredi noir ». En 1892 et 1893, malgré la tendance évoquée à la coopération, les relations entre ouvriers et patronat sont tendues. De nombreux conflits éclatent. Cette fois cependant, les employeurs sont plus organisés et réactifs.

Le 5 septembre 1892, J.A. Sanders impose une heure supplémentaire de travail quotidien à ses employées de l'usine de confection (soit 300 femmes). Rapidement, ces dernières se mettent en grève. Il devient alors évident qu'il est nécessaire pour ces femmes de faire partie d'un syndicat qui protègerait leurs intérêts. Quatre-vingts d'entre elles rejoignent alors l'union des gaziers. Face à cela, l'employeur Sanders décide de réduire le salaire d'une des meneuses de grève et lorsque le syndicat tente de s'y opposer, Sanders renvoie quarante employées. Le patronat résiste. Les jeunes femmes indignées se remettent donc en grève pour revendiquer le droit à se syndiquer<sup>756</sup>.

En parallèle, une querelle éclate sur les docks au sujet de l'emploi de personnel externe pour remplir certaines tâches. Désireux de prendre leur revanche sur 1889, les employeurs se montrent intransigeants. La dispute se durcit. Bientôt les dockers se joignent aux femmes en grève et la situation ne tarde pas à s'envenimer. A ce stade du conflit, plusieurs sympathisants d'autres secteurs industriels se mêlent aux manifestations. La présence de la police à ces évènements exaspère certains leaders qui, à l'image de Tillett, se montrent particulièrement déterminés et virulents. Le 18 décembre celui-ci exhorte la foule à prêter sermon « to use action violent or pacific, in defence of our homes, wages and interests »<sup>757</sup>. Le 23 décembre, le comité de grève propose d'organiser une manifestation dans les rues de Bristol afin de demander aux passants faisant leurs achats de Noël de verser

---

<sup>756</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.228.

<sup>757</sup> *Ibid.*, p.231.



un peu d'argent aux grévistes. La presse fait mention de 25 000 à 30 000 personnes rassemblées pour l'évènement<sup>758</sup>. Les commerçants, inquiets des conséquences d'un tel projet sur leurs affaires demandent la protection de la police<sup>759</sup>. Le soir du 23, alors que les manifestants entament leur marche, ils se retrouvent face aux hussards ; les altercations et les échauffourées commencent<sup>760</sup>.

About half past nine, the mob congregated near the corner of Silver street became rather demonstrative. At that time many of the police, who had gradually come in from the different parts of the city where they had been posted, were resting in the Central Police station, as it was thought unwise to make any unnecessary display of force. Constables were therefore hastily paraded, but before they could turn out an exciting scene occurred. A Docker's Union official named Jarman, who earlier in the evening is alleged to have taken a prominent part in the disturbances at Bristol Bridge, was arrested. He was immediately surrounded by half a dozen constables, who hurried him off to the station, followed by inquisitive onlookers, whose progress was checked by other officers, who with stakes drawn, presented a formidable appearance. Scarcely had the sensation created by this incident died away, that another panic seized the crowd created by the Dragoons [...]. Almost simultaneously, reinforcements of police arrived. The troops formed up in the Haymarket opposite the White Lion, and then came briskly down towards Brideswell Street, keeping the people off with the but tends of their lances [...]. This quickly cleared a large space, but it did not drive away the people, who formed again and followed horsemen till they wheeled and returned to their starting place [...]. Occasionally the police attempted to break up the crowd and they seldom did this without finding employment for their staves. Consequently several heads were broken, while many persons received blows on the arms and other parts of the body<sup>761</sup>.

Suite à ce vendredi noir, les manifestations continuent à être organisées mais séparément. On défile donc tantôt pour les femmes, tantôt pour les dockers. Le 4 février, c'est au tour du « Trades Council » de se mêler de l'affaire et de mettre en place une manifestation rassemblant 50 corps de métiers<sup>762</sup>. A ce cortège participent tous types d'ouvriers. 30 000 individus y prennent part, dont des ouvriers londoniens. Ces conflits de 1892, on le constate, ne sont pas causés à l'origine par les syndicats, mais plutôt par les employés désireux de récupérer ce

---

<sup>758</sup> *Bristol Times and Mirror*, 24 décembre 1892.

<sup>759</sup> « The whole of the City police, numbering some 395 men under the command of the Chief Constable (Mr. E. W. Coathope) were on duty, and located chiefly in the vicinity of the Horsefair [...]. They were also reinforced by some 50 men from the Gloucestershire Constabulary, under the direction of Superintendent Matthews. This military, as already indicated, consisted of two squadrons of cavalry- the 20<sup>th</sup> Hussars and the 14<sup>th</sup> Dragoons. » *Bristol Times and Mirror*, 24 décembre 1892.

<sup>760</sup> John Latimer, *Annals of Bristol in the Nineteenth Century (Completed)*, pp.31-32.

<sup>761</sup> *Bristol Times and Mirror*, 24 décembre 1892.

<sup>762</sup> *Bristol Times and Mirror*, 6 février 1893.

qu'ils avaient perdu quelques années auparavant. Les ouvriers ont, de leur côté, du mal à faire face à ces pressions car l'économie alors en crise les fragilise. Malgré l'organisation de manifestations de soutien et d'entraide entre syndicats, cette fois-ci, les succès des grèves sont beaucoup plus mitigés alors que les employeurs eux, font montre de plus de rigidité.

Les événements de décembre 1892 demeurent néanmoins uniques dans les débordements qu'ils ont engendrés et la manière dont le conflit s'est développé. Ils présentent l'image d'antagonismes très marqués, d'un syndicalisme ralliant nombre d'ouvriers mais aussi celle d'un patronat intolérant vis-à-vis des unions syndicales et soutenu par les pouvoirs publics. Or, bien qu'assez spectaculaires, les événements de 1892 demeurent exceptionnels. L'activité du « Board of Conciliation » et les rapports d'enquêtes parlementaires montrent en effet qu'en général, en cette fin de siècle, syndicats et employeurs de Bristol, tentent de privilégier le dialogue et les négociations. D'ailleurs dans son analyse de l'action syndicale à Bristol, Sheppard écrit :

But perhaps the main point to stress is that Bristol workers, determined unionists though they were, were not revolutionaries. They believed quite strongly in the status quo and desire for equality was only voiced by the more politically conscious leaders and even then, only in terms of the future<sup>763</sup>.

### **3.2.7 Le « Trades Council »**

Enfin, l'étude du syndicalisme à Bristol ne saurait être complète sans qu'il ne soit fait mention du « trades council », c'est-à-dire de l'association qui rassemble les représentants des syndicats locaux désireux de se concerter et de mener à bien des actions dépassant la limite de leurs propres intérêts individuels. La première tentative d'engagement dans une action unificatrice voit le jour en 1867 avec la création du « Council of Amalgamated Trades », sous l'impulsion de J. Cawsey. Face à la nécessité de protéger la classe ouvrière et le besoin d'améliorer les conditions de travail, le premier objet de cette agence est de faire prendre conscience aux

---

<sup>763</sup> Jennifer Sheppard, *op cit.*, p.9.

ouvriers de leurs droits et de distribuer des tracts et des pamphlets à cette fin. Seuls sept syndicats se joignent à l'entreprise, totalisant 824 membres et ne collectant que huit livres de budget pour l'année<sup>764</sup>.

Devant une telle faiblesse, le projet tourne court et disparaît rapidement. Ce n'est qu'en 1873 qu'une véritable association rassemblant les représentants des syndicats les plus importants de Bristol voit le jour. Les archives de cette association relatent l'histoire de l'agence et expliquent que le conseil est le fruit de la réunion de quelques syndicalistes au pub « Cork and Bottle » qui désirent se pencher sur :

[...] the important question of altering the laws affecting trades unionists and in every possible way to aid any section of the industrial classes in the West of England to organize themselves<sup>765</sup>.

Les objectifs de cette institution sont multiples et sont ainsi présentés :

1. For the establishment of more intimate connection and friendly relationship between all branches of the operative classes, so as to secure their sympathy and united effort on all questions affecting, or which are likely to affect their interests, whether in a local or national sense.
2. To foster and strengthen all existing Trade Unions, and endeavour to organised the skilled and unskilled workers of both sexes, amongst whom no society at present exists.
3. To use every endeavour (when appealed to) to effect an amicable and satisfactory settlement of any dispute that may arise between labour Organisations and between Employers and Employés, and by deputations to give counsel and advice for the above purposes, if desired
4. To promote the return of bona fide Labour Representatives to all District and National Governing Bodies<sup>766</sup>.

Au départ le conseil n'est pas très puissant comptant 15 sociétés puis 24 en 1890, alors que 40 syndicats y sont rattachés, ce qui représente 9400 ouvriers<sup>767</sup>. L'agence se félicite d'ailleurs de sa popularité et, dans un rapport publié en 1892, signale :

---

<sup>764</sup> James Atkinson, *op cit.*, p189.

<sup>765</sup> David Large, Robert Whitefield, *op cit.*, p.1 ; BRO 32080/TC1/2a, Bristol Trades Council Minutes Book 1873-1889.

<sup>766</sup> BRO 32080/TC1/4/8, Bristol Trades Council 1901, annexe 17.

<sup>767</sup> Pour les fonds récoltés voir David Large et Robert Whitefield, *op cit.*, p.2 et BRO 32080/ TC1/4/3 Bristol Trades Council, Balance Sheet 1892. Cette faiblesse est aussi observable du reste dans les autres villes car il s'agit d'une période de crise économique impliquant un affaiblissement des activités commerciales ce qui, par conséquent, affecte les différents secteurs d'emploi et affaiblit les syndicats et les « Trades Councils » de par le pays.

It is a source of gratification to note that the numerical strength of the council attained at the end of last year has not only been fully maintained, but has been considerably augmented by the affiliation of the following Societies and Branches during the past twelve months: - The Amalgamated Society of Railway Servants; General Railway Worker's Union; Branches Five and Nine of the Bristol, West of England, and South Wales Operatives' Trade and Provident Society; United operatives Plumbers' Association; The national Amalgamated Iron and Tin-Plates Workers, &c.; The Amalgamated Wheelwrights and Carriage Builders, and the Bristol Third Branch of the Amalgamated Society of Carpenters and Joiners - making an addition of eight Societies and Branches during the year.

The Council is now composed of seventy-five Delegates, who represent forty distinct Societies and Branches, with an aggregate membership of 9400 subscribed for, as compared with 8000 members for the previous year<sup>768</sup>.

La popularité de ce conseil s'explique notamment par la diversité des rôles qu'il remplit. Dans un premier temps, il s'agit pour celui-ci d'organiser un soutien aux syndicats qui se seraient engagés dans une grève. Il sert de forum de discussion et permet à tous les syndicats qui le souhaitent de se retrouver autour d'une table ronde. Cette coopération permet de mobiliser une aide. Le conseil rassemble ainsi des fonds pour soutenir les mouvements sociaux, organise des manifestations de soutien et coordonne les grandes manifestations de 1889 et de 1892<sup>769</sup>. Il peut également convaincre certains grévistes de reprendre le travail lorsqu'il juge que leurs revendications sont injustifiées. En décembre 1876, des ouvriers employés dans la confection de brosses à Bristol se mettent en grève pour protester contre la concurrence des femmes qui fabriquent ces objets à moindre coût à Birmingham. Le « Trades Council » suggère aux grévistes de cesser la grève, ce qu'ils acceptent de faire.

D'autre part, le conseil doit s'assurer que Bristol reste à l'affût et au courant de ce qui se passe sur la scène nationale. C'est pourquoi il s'affilie en 1878 au TUC national. L'agence doit porter à la connaissance des membres du parlement représentant la cité les problèmes rencontrés par les syndicalistes. Cette capacité à agir comme un groupe de pression et à se faire le porte-parole de la vie syndicale à Bristol apparaît notamment dans ce rapport de 1892 :

---

<sup>768</sup> BRO 32080/TC1/3 Trades Council, 1891-1892 Report.

<sup>769</sup> David Large et Robert Whitefield, *op cit.*, p.7-8.

Considerable interest was shewn (*sic*) by the Council in the proposed Amendments to the Factory and Workshops' Act introduced into the House of Commons early in the year, with the object of bringing laundries under the provisions of the Act, and preventing half-timers from entering factories under twelve years of age. A summoned meeting of the Council having been convened to consider and discuss these Amendments resulted in the unanimous adoption of the following resolutions:

*Resolved-*

That this Council, representing the workers of the city, are fully convinced that no factory legislation will be complete that does not protect those engaged in laundry work, the occupation being such an exhaustive and unhealthy nature that it is absolutely necessary for the safety and welfare of those engaged that places wherein **they work** should be governed by the same laws and regulations that apply to factories generally.'

And be it further resolved:

That in the opinion of the Council no amendment to the Factory Act can be acceptable that permits half-timers to enter factories under twelve years of age. We further petition the members of parliament for the City of Bristol to support any Amendments to the act that will bring about the desired objects<sup>770</sup>.

Le « trades council » confère plus de portée et plus d'influence aux syndicats de Bristol qui bénéficient ainsi de la force du nombre. La coopération entre unions de travailleurs permet aux syndicats qui se mettent en grève d'être accompagnés dans leur combat, de recevoir le soutien financier ou physique, par l'organisation de vastes défilés, d'autres unions, et permet bien sûr d'exercer une pression plus marquée sur le patronat.

Ajoutons à cela que cette confédération des syndicats se penche également sur la question de l'avancement de la classe ouvrière. Le rapport de 1884 fait mention de l'organisation pendant l'hiver d'une série de lectures et de conférences au sujet du syndicalisme, du socialisme et des coopératives<sup>771</sup>. Le conseil joue même le rôle de médiateur lorsqu'en avril 1884, John Percival, directeur de Clifton College, propose d'aider à l'éducation des enfants d'ouvriers :

The address given by John Percival was listened to by most of the local working men leaders and the practical outcome of it was the development of a scheme of Evening Class Scholarship (120) for the children of the wage earning classes, which was the means of

---

<sup>770</sup> BRO 32080/TC1/3.

<sup>771</sup> BRO 37886/ 30 et 31, Papers relating to Labour party, Cooperatives and Socialist Groups ; The Eleventh Annual Report and Balance Sheet of the Bristol Trades Council 1884.

affording free education during the winter to 62 boys and 7 girls and it is hoped that a scheme of even greater value will be presented for next winter<sup>772</sup>.

Enfin, il convient ici de rapporter la manière dont le conseil s'est, au fil du temps, constitué en appareil politique. En 1874, juste après sa création, le « Trades Council » cherche à demeurer neutre politiquement et ne souhaite pas influencer le vote de ceux qui lui sont affiliés lors des élections des membres du « school board ». On retrouve les traces de ce retrait dans les archives du conseil :

A deputation from the Labour Representation League requested an interview - rejected- Deputation explains the League has determined to run a working man candidate for school board elections. Long discussions and decided that the council as a body take no part in election but the members individually would do all they could to ensure his return.<sup>773</sup>

Ce n'est que lors des élections législatives de 1878 que cette institution choisit de se positionner politiquement et de soutenir le candidat du parti libéral, après avoir soumis chaque candidat à un questionnaire. En 1886, l'implication politique ne fait plus de doute :

The council heartily approved the action of the labour league in their determination to contest one of the parliamentary candidate of the city and we hereby agree to cooperate with the members of the League to ensure the return of the Labour candidate<sup>774</sup>.

Quelques années plus tard, le conseil se dote même d'une « Labour Electoral Association », organe dont l'objectif est de favoriser l'accès de candidats travaillistes aux diverses institutions politiques. En 1892, son rôle est ainsi présenté :

To promote the return of Labour representatives to all local district and national governing bodies. To obtain by legislative action the removal of all unnecessary restriction upon the powers and constitution of such bodies<sup>775</sup>.

Cela signifie que cette association de syndicats ne symbolise plus seulement la coopération pratique et stratégique d'unions syndicales qui chercheraient dans

---

<sup>772</sup> *Id.*

<sup>773</sup> BRO 32080/TC1/2a, Bristol Trades Council, Minutes Book 1873/1889.

<sup>774</sup> *Id.*

<sup>775</sup> BRO 32080/TC1/2a.

cette alliance à obtenir un soutien de leurs pairs en temps de conflit ou de querelle avec un employeur, mais bien que le « trades council » devient une agence par le biais de laquelle peut s'exprimer la volonté politique et l'idéologie de membres de la classe ouvrière. Bien évidemment, elle n'est pas le porte-parole d'une volonté unie ni homogène, car bien des syndicats peuvent ne pas partager la position officielle du « trades council ». En septembre 1889, par exemple, on lit dans un de ses rapports la réflexion suivante :

Mr Hamblim on behalf of his society, the Bakers and Confectioners raised a protest against the council taking action in any matters municipal, educational and political<sup>776</sup>.

Cependant, il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'une association alliant les membres d'une classe à une idéologie politique, et ce de manière plus marquée que les syndicats lorsqu'ils sont considérés indépendamment. Le « trades council » cherche à faire accéder les membres de la classe ouvrière aux sphères politiques. Ici, c'est le mouvement travailliste qui s'exprime et dans une étude portant sur les rapports sociaux, l'action et le fonctionnement du « trades council » illustrent la volonté d'une partie de la classe ouvrière de réformer le système politique et de revendiquer une participation active et indépendante au gouvernement.

Ces considérations plus politiques sur la classe ouvrière seront l'objet du chapitre qui suit et ne seront par conséquent pas poussées ici plus avant. Il est temps de présenter nos conclusions au sujet du développement du syndicalisme à Bristol sous le règne de Victoria.

Le premier point méritant ici d'être souligné a trait au fait que jusqu'à la dernière décennie du siècle, le syndicalisme demeure très peu développé, et ce, même parmi les artisans et les ouvriers qualifiés. Le nombre très restreint d'unions syndicales, le chiffre réduit de leurs adhérents et les occurrences relativement discrètes de grèves le confirment. A Bristol, les situations de conflit entre ouvriers et patronat sont limitées. Par conséquent, une fois de plus, les relations de classes et

---

<sup>776</sup> *Id.*

les relations sociales semblent préservées et ne sont pas associées à la violence ou aux affrontements. Ici encore, le caractère consensuel des rapports est le fait, en grande partie, de la structure de l'emploi et du profil économique de la ville. Bristol n'est pas une ville industrielle classique telle que l'on conçoit ces cités à la lecture d'Engels et par conséquent, la culture de l'ouvrier d'usine et la culture du syndicalisme sont en décalage avec la réalité de la population ouvrière de Bristol.

Deuxièmement, il apparaît à l'étude des archives des syndicats en activité avant 1889 que l'appartenance à ces unions reflète la division et l'hétérogénéité de la classe ouvrière. Les syndicats sont sectaires, sélectifs et élitistes dans leur composition et il nous est ici nécessaire de rappeler cette réalité afin de ne point concevoir le syndicalisme de l'époque victorienne comme l'expression de la naissance d'une conscience ouvrière homogène, de l'émergence d'une classe unie, partageant le même discours politique et s'opposant tout d'un même bloc à la classe moyenne. Pendant la vaste majorité du XIX<sup>e</sup> siècle, le syndicalisme n'est l'apanage que d'une section privilégiée de la classe ouvrière, qui cherche avant tout à protéger ses propres intérêts. Le syndicalisme est dominé par les syndicats de métiers (« craft societies ») et ceux-ci, influencés dans les années 1880 par la dépression économique et l'attitude raisonnablement tolérante des employeurs, se montrent plutôt conciliants<sup>777</sup>.

En effet, le troisième élément qui semble se dégager de notre étude du syndicalisme à Bristol est celui de son caractère consensuel. La lecture de la presse contemporaine, des rapports parlementaires et des archives, nous révèle que les querelles étaient rarement, à l'exception de 1889 et 1892, virulentes. Nombre d'entre elles trouvaient rapidement dénouement par le biais d'un arbitrage ou de négociations. De plus, l'économie, fragilisant très souvent les syndicats, permettait rarement qu'ils se livrent à des batailles longues et onéreuses. Ainsi le plus souvent, c'est la voie de la négociation qui l'emporte. La création du conseil d'arbitrage en est une parfaite manifestation. On notera d'ailleurs que lorsque Bristol s'embrase en 1889, la vague de contestation qui balaye la ville n'est qu'une imitation de ce qui

---

<sup>777</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.399.



se passe à Londres et dans d'autres villes. L'accès soudain des ouvriers non qualifiés de Bristol au syndicalisme ne naît pas de leur propre fait. Il s'inspire de la tendance nationale. L'impulsion provient d'ailleurs et les mouvements sociaux qui secouent alors Bristol pendant l'automne 1889 ne sont pas endogènes à la ville, mais suivent au contraire un mouvement plus large.

Pour toutes ces raisons, il ne nous est pas véritablement possible de décrire la population ouvrière de Bristol comme une population très engagée syndicalement ni naturellement très active dans ce domaine. Ce calme relatif permet une fois de plus de protéger des relations sociales assez consensuelles. D'ailleurs, dès les événements de l'automne passés, les nouveaux syndicats se trouvent fragilisés par le contexte économique et ne réussissent pas toujours à se stabiliser. Ce sont au contraire toujours les syndicats plus anciens et traditionnellement attachés à la section supérieure de la classe ouvrière qui continuent d'occuper le devant de la scène. Si l'on se réfère à ces extraits du rapport parlementaire de 1896, il est expliqué que, parmi les 111 syndicats du bâtiment recensés cette année là, la majorité sont des unions d'artisans et d'ouvriers qualifiés :

Altogether in 1894, 111 unions connected with the Building Trades made returns, and these had a total of 174 284 members, or 13.9 per cent of the membership of all the unions making returns that year. Of the total membership of the 111 unions in the Building Trades, 67 per cent is made up by eight principal unions of skilled trades<sup>778</sup>.

Les mêmes conclusions apparaissent en 1895 :

A general comparison of the trades in which the unions have grown with those in which they have fallen off during 1895 shows that the increase has been in the more highly skilled trades, while the decline has taken place in the societies comprising a large proportion of unskilled or semi-skilled labour, as well as the great piece-work factory industries comprising the Textile and Clothing trades<sup>779</sup>.

---

<sup>778</sup> PP 1896 Vol XCIII, Eighth Report by the Chief Labour Correspondent on Trade Unions 1894-1895.

<sup>779</sup> *Id.*

En d'autres termes, même suite aux évolutions apportées par 1889 pour les ouvriers non qualifiés, le syndicalisme demeure fragile et montre ici que l'activité syndicale dans cette ville n'a pas radicalement transformé les relations de classes.

Le développement du « trades council » pour sa part révèle tout de même une évolution progressive vers plus de cohésion entre les membres de la classe ouvrière car s'y côtoient les syndicats d'ouvriers qualifiés, les syndicats d'artisans et les nouveaux syndicats. L'organe rassemble en effet la quasi-totalité des associations syndicales de la ville et en est par conséquent très représentatif. Cette agence commence à porter le message politique travailliste et à œuvrer pour une plus grande participation et présence de la voix ouvrière en politique. De fait, au sein de cette agence, les différentes sections de la classe ouvrière bristolienne se trouvent à coopérer et à tenter de faire avancer celle-ci dans son ensemble.

Doit-on interpréter ces signes comme l'annonce d'une plus grande unité entre membres de la classe ouvrière ? Les faits ici relatés, qu'il s'agisse du syndicalisme mais aussi surtout de l'avènement du « Trades Council », laissent-ils présager du développement d'un sentiment de solidarité ouvrière ? La question de l'émergence d'une éventuelle conscience de classe commence à se poser et sera exposée dans le chapitre suivant.

### 3.3 Le portrait politique de Bristol

Les deux chapitres précédents ont porté sur deux types d'associations d'ouvriers : les mutuelles et les syndicats. Ces formations ont révélé à la fois des antagonismes internes à la classe ouvrière (un phénomène de fragmentation) et des rapports d'opposition aux groupes ayant des intérêts menaçants ceux des ouvriers. Il est toutefois un espace fondamental au sein duquel s'expriment les intérêts des individus et des groupes : l'espace de la politique. Avant de conclure notre étude nous allons donc porter notre attention sur la question de la représentation politique.

La sphère politique, peut-être encore plus qu'une autre, permet de faire ressortir les dynamiques de coopération, de rassemblement, d'union ou au contraire de rejet et d'opposition. Cet ultime chapitre de la thèse a donc pour vocation d'examiner les affiliations politiques des habitants de Bristol à l'époque victorienne. Le rassemblement d'individus issus des différentes classes au sein du parti Conservateur, par exemple, unit autant ces derniers qu'il ne les sépare de ceux qui soutiennent les Libéraux. Ici, les rapports d'opposition prennent la forme d'affrontements entre les partis politiques.

L'étude des affiliations politiques comporte ici un second intérêt puisqu'à la fin du siècle les travaillistes fondent leur parti : l'« Independent Labour Party ». La finalité de ce dernier étant d'obtenir l'élection de membres de la classe ouvrière au Parlement et de faire avancer la cause ouvrière en utilisant des moyens démocratiques, celui-ci apparaît comme un vrai parti de classe. Une fois encore, les questions d'appartenance politique sont à mettre en regard avec les rapports de classes et les relations sociales. Cette démarche suppose plusieurs étapes. Tout d'abord, nous nous concentrerons sur les relations entre l'électorat ouvrier et les partis Libéral et Conservateur. Nous essayerons de mettre en lumière les raisons qui incitaient les électeurs ouvriers à voter pour l'un des partis plutôt que pour l'autre. Nous étudierons à cette occasion la question du vote de déférence. Nous nous

intéresserons alors au positionnement des ouvriers de Bristol vis-à-vis de la question de la représentation travailliste directe et plus largement à la résonance du travaillisme<sup>780</sup> à Bristol.

Pour amorcer notre analyse, rappelons que grâce aux trois grandes lois de réforme électorale du siècle victorien le droit de vote est enfin accordé à la majorité des citoyens mâles. Avec ce vote, les ouvriers vont être en mesure d'exprimer leurs convictions politiques. Pendant la majorité de la période couverte par notre étude, les deux partis qui s'opposent au Parlement sont ceux des Libéraux et des Conservateurs. Cela implique qu'à l'époque, seuls ces deux partis représentent la population britannique quelle que soit l'origine sociale de l'électeur. Or, en 1893, apparaît l'ILP, un parti politique associé à une classe : celle des ouvriers. Ainsi donc, à la fin du siècle, le soutien des électeurs issus de la classe ouvrière suivra-t-il trois grandes tendances : il se manifestera en faveur des Libéraux, des Conservateurs ou des Travaillistes. Les choix et les inclinaisons des ouvriers en cette matière révèlent le rapport de ces derniers à la société et à l'ordre établi.

### **3.3.1 Composition de l'électorat local**

En 1867, la deuxième loi de réforme électorale étend le droit de vote à un grand nombre d'ouvriers urbains. En 1866, à Bristol 11303 hommes disposent de celui-ci et 36% d'entre eux font partie de la classe des artisans, mécaniciens et autres travailleurs manuels<sup>781</sup>.

Rappelons qu'à l'époque, ne peuvent voter que ceux qui peuvent s'acquitter d'une taxe indexée sur la valeur de la propriété qu'ils possèdent. Avant 1867, il était également nécessaire d'avoir été propriétaire depuis plus de deux ans et demi

---

<sup>780</sup> Il est important de garder à l'esprit que le terme travaillisme fait référence à plus qu'au simple parti politique. Il s'agit d'un mouvement constitué d'une variété d'associations, d'agences et de formations plus ou moins politisées ayant toutes pour dénominateur commun l'amélioration de la condition ouvrière. Les syndicats, les mutuelles, les coopératives, le TUC (la confédération intersyndicale) et les groupes socialistes sont autant de ramifications du mouvement travailliste.

<sup>781</sup> PP 1866 Vol LVII, Bills Relating to Parliamentary Representation.

avant de pouvoir accéder au vote. Suite à cet acte, dans les bourgs industriels, ce que l'on nomme les « boroughs », cette durée est ramenée à douze mois. Les locataires sont également autorisés à voter s'ils louent une propriété dont la valeur est assez élevée et ce depuis un an également. Grâce à ces changements, le nombre d'électeurs fait un bond spectaculaire passant de 600 000 à 1 600 000. Le « Reform Act » de 1867 permet ainsi l'émergence d'un électorat de masse. Cependant, Atkinson émet une réserve quant à l'efficacité de telles mesures et leur impact sur l'électorat ouvrier de Bristol (notons tout de même qu'avant la loi de réforme du vote, Bristol possédait déjà un électorat ouvrier relativement élevé. Il représente 36% des votants alors qu'à Liverpool il ne s'élève qu'à 13%, à 19% à Birmingham et 27% à Manchester). En réalité, le système d'inscription sur les registres électoraux reposait sur le superviseur de la paroisse. Les individus qui auraient été omis de la liste devaient faire une demande officielle et rapporter le problème devant les cours de révision. Ces démarches représentent bien évidemment un obstacle pour les ouvriers souhaitant jouir de leur droit de vote.

De plus, les sessions à la cour se tenant dans la journée, beaucoup d'ouvriers ne désiraient pas perdre une journée de salaire pour remplir des formalités administratives<sup>782</sup>. Ajoutons à cela que le locataire qui remplissait les conditions nécessaires pour le vote devait renouveler son vœu de faire partie des listes électorales chaque année et qu'un déménagement hors de la propriété qui lui était associée lui retirait cette qualification. Ainsi donc, cette nouvelle extension du droit de vote, même si elle accorde le vote à un plus grand nombre de citoyens, ne permet pas encore à une grande partie de la classe ouvrière de s'exprimer lors des élections. En 1871, la population de Bristol s'élève à 182 552 habitants et son nombre d'électeurs est de 21 816<sup>783</sup>, soit un peu plus de 51% des adultes mâles de la ville. Dans les faits, Atkinson estime que ce chiffre devait tomber juste en deçà des 50%<sup>784</sup>.

---

<sup>782</sup> James Atkinson, *op cit.*, pp.54-56 ; David Large, *The Municipal Government of Bristol 1851-1901*, pp.1-2.

<sup>783</sup> PP 1871 Population Census ; James Atkinson, *op cit.*, p.57.

<sup>784</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.58.

Si l'on en juge par les conditions d'attribution du droit de vote, il nous semble évident que les membres de la classe ouvrière qui se trouvent nouvellement affranchis grâce à ce second « Reform Act » ne comptent probablement pas parmi les ouvriers les plus modestes et les moins qualifiés. Le tableau suivant montre effectivement que dans les quartiers les plus aisés le droit de vote est beaucoup plus élevé.

**Pourcentage des adultes mâles enregistrés sur le registre électoral  
parlementaire en 1871**

District	Pourcentage
Westbury	75.1
District	59.4
Castle Precincts	54.1
St Mary Redcliffe	49.5
St Philip's out	48.4
St Augustine	45.1
St Paul's	44.2
Bedminster	42.4
Clifton	41.9
St James	41.9
Bristol City	47.9

Source : James Atkinson, *op cit.*, appendice i-iii.

On sait que Westbury (Redland) est un quartier résidentiel bourgeois conservateur. Il n'est donc pas surprenant de voir que plus de 75% de ses habitants jouissent du droit de vote. Les chiffres de Clifton sont bien plus bas car aux marchands et industriels qui vivent sur les hauteurs de la colline s'ajoutent les pauvres de Hotwells dans le bas de cette colline. Bedminster, le quartier où se

trouvent plusieurs usines mais où résident aussi des ouvriers est décrit ainsi par Woodberry :

It contained the mining area and numerous factories, such as Wills Tobacco, but also included working-class residential property. Normally closely contested, small Liberal majority. The political fief of Robinson and its patriotic working class electorate was responsive to his appeal<sup>785</sup>.

Ainsi donc, la qualification foncière pour le suffrage implique que les sections les plus aisées de la société jouissent du droit d'expression politique, droit qui demeure inaccessible à ceux dont le niveau de vie est trop modeste. Il faut attendre le troisième Act de 1884-1885 pour que deux hommes adultes sur trois bénéficient du vote en Grande-Bretagne<sup>786</sup>.

Ayant maintenant établi la proportion d'individus autorisés à voter à Bristol à diverses périodes du XIX<sup>e</sup> siècle, nous allons à présent nous pencher sur les affiliations politiques des ouvriers entre 1868 et 1885, c'est-à-dire pendant la période qui sépare la deuxième et la troisième loi de réforme électorale.

### **3.3.2 L'électorat ouvrier et les partis Libéral et Conservateur**

Nous l'avons souligné auparavant, généralement, ce sont les libéraux qui dominent lors des élections parlementaires pour Bristol. Depuis 1852 et jusqu'aux élections partielles de 1868 aucun conservateur n'est envoyé à Westminster. Nous retiendrons la date de 1868 pour commencer cette étude des tendances politiques de l'électorat ouvrier pour deux raisons. Tout d'abord, ce sont les premières élections à avoir lieu après l'élargissement du droit de vote. Ensuite, elles se tiennent juste au moment où les partis Conservateur et Libéral décident de créer des associations destinées aux électeurs ouvriers de leur parti.

---

<sup>785</sup> Richard Woodberry, *The Politics of Bristol, 1867-1886*, Thèse, Bristol : Université de Bristol, 1988, p.63.

<sup>786</sup> A cette date en réalité les individus qui bénéficient de l'aide publique n'ont pas le droit de voter et ceux qui ne remplissent pas la qualification de résidence d'un an non plus.

Après le Reform Act de 1867, les deux partis, conscients de la nécessité de gagner à eux ces nouveaux affranchis, se lancent dans des opérations de séduction de l'électorat ouvrier. Pour inciter ces derniers à voter, à utiliser leur droit et gagner leur voix, les conservateurs comme les libéraux fondent de nouvelles associations politiques. La « Working Men Conservative Association » voit le jour en 1867. En août 1868, elle annonce déjà 5000 membres et douze branches réparties à travers la ville. Dans la presse, sa composition est ainsi rapportée :

of men dependent for their livelihood upon their own industry, and its members are for the most part, engaged in [sic] more or less of a mechanical character. It may therefore justly claim without wishing to arrogate to itself the title of a Working Men's Association<sup>787</sup>.

Cette association organise des dîners, des soirées et des sorties pour ses membres. Atkinson considère à ce titre que :

these were of greater importance to conservative than to liberals, for the WMCA was not initially concerned with educative tasks such as transmitting education or encouraging discussion<sup>788</sup>.

Selon lui, cette association permettait à ses membres de prouver et démontrer leur déférence vis-à-vis des leaders.

Sur le même modèle, les Libéraux fondent la « Bristol Operatives' Liberal Association » (BOLA). Les objectifs de cette dernière sont de s'assurer que les nouveaux affranchis soient bien inscrits sur les registres, de collecter des fonds pour permettre à ces derniers, si nécessaire, de manquer une journée de travail pour se rendre à la cour et enfin d'éclairer les nouveaux électeurs sur les enjeux politiques. Le but est effectivement de :

make its members acquainted with the leading political questions of the day, that they may promote among their neighbours and friends a just appreciation of the principles advocated by the Liberal party ; and to secure a combined action on the part of its members in support of the Liberal Candidates for the Representation of the City<sup>789</sup>.

---

<sup>787</sup> *Western Daily Press*, 23 janvier 1868.

<sup>788</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.116.

<sup>789</sup> Règlement de la BOLA cité dans James Atkinson, *op cit.*, p.65.



L'association compte elle aussi douze branches mais seulement deux à St Philip's, le quartier ouvrier où le Reform Act avait permis la plus forte progression de l'électorat ouvrier. Les leaders de cette association sont eux-mêmes ouvriers, le secrétaire est Henry Rogers un bottier et son président, George Powell, est imprimeur. L'activité politique de ces deux associations est stimulée en 1868 par la nécessité d'organiser des élections partielles pour remplacer un élu, Sir Morton Peto (libéral), qui se retire du parlement, sa firme ayant fait faillite<sup>790</sup>. Les conservateurs choisissent alors J.W. Miles, un riche marchand déjà conseiller municipal, comme candidat à l'élection. Les libéraux, de leur côté se déchirent et se disputent au sujet du candidat à choisir et se décident finalement pour Samuel Morley, un industriel de Nottingham, apprécié des syndicats et de la « Reform League ». Lors de ces élections, c'est le candidat Conservateur qui l'emporte avec 5173 voix contre 4977 pour le Libéral Morley<sup>791</sup>.

### Résultats des élections législatives par circonscription

	Elections partielles 1868	
	Morley (L)	Miles (C)
St Augustine	220	387
Bedminster	607	598
Clifton	479	927
District	596	396
St James	331	272
St Michael	158	180
St Paul's	471	330
St Phil's in	107	101
St Phil's out	1036	718

<sup>790</sup> BRL L324, *Bristol Lists*, p.173.

<sup>791</sup> *Id.*

Redcliffe	186	299
Temple	92	118
St Thomas	57	72
Wesbury	238	290
Central	270	437
Castle	98	52
Total	4977	5173

Source : James Atkinson, *op cit.*, appendice i-iii.

Il est intéressant de noter que Miles remporte la majorité des suffrages à St Augustine, Clifton, St Michael, Redcliffe, Temple, St Thomas, Westury. Ce fait ne parait pas étonnant dans les quartiers bourgeois de Clifton, St Michael et Westbury où réside une population aisée et généralement conservatrice si l'on en juge par les résultats électoraux au fil des années<sup>792</sup>. En revanche, les autres quartiers sont essentiellement composés de membres de la classe ouvrière. Pourquoi ces derniers se rangent-ils donc au côté des conservateurs ? La réponse se trouve parfois dans les affiliations religieuses. St Augustine est le quartier de la cathédrale et de Colston Hall (en hommage au grand philanthrope de Bristol) et l'influence de l'Eglise anglicane y est très marquée à tel point que Woodberry qualifie le district de « home of working-class Anglicanism ». Redcliffe subit aussi l'influence de la célèbre église St Mary Redcliffe et son vote conservateur est ainsi justifié :

Encompassed the old city, with many commercial premises, the old docks and warehouses. Very poor dwellings. Consistently Conservative due to the Business vote, and the influence of St Mary. Again, the importance of working-class Anglicanism must be stressed<sup>793</sup>.

Une fois encore, il est rappelé que l'adhésion à l'Eglise anglicane s'accompagne idéologiquement d'un respect pour l'« Establishment » et d'un

<sup>792</sup> Richard Woodberry, *op cit.*, p.63.

<sup>793</sup> *Id.*

soutien à l'ordre traditionnel. Par conséquent, il est plus probable qu'un ouvrier membre de l'Eglise établie vote pour le parti conservateur.

Pour expliquer ce type de vote chez les ouvriers, Norlinger a également étudié dans un ouvrage sur les « working class Tories », le phénomène de la déférence des ouvriers vis-à-vis de leurs supérieurs sociaux. Ce dernier souligne par exemple la propension de ces premiers à considérer que la capacité à diriger et à prendre des décisions politiques est comme naturellement associée au rang social. Les hommes de rang seraient aussi supérieurs dans la réflexion, la décision et la connaissance et seraient ainsi les meilleurs candidats au pouvoir. C'est en tout cas la tendance qu'observe déjà Bagehot au XIX<sup>e</sup> siècle lorsqu'il écrit que si un individu était supérieur en rang social et en richesse :

[they] were superior also in the more tangible qualities of sense and knowledge, [...] [the majority desired] to have one of their 'betters' to represent them; if he was rich they respected him much, if he was a lord, they liked him the better<sup>794</sup>.

La déférence sociale qui se traduit par une déférence politique serait aussi le résultat d'une tradition. L'homme agirait moins souvent volontairement que par habitude. Certains comportements seraient donc entérinés dans la tradition et l'habitude et par conséquent durables. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le clivage entre l'aristocratie ou l'élite sociale en général et la plèbe est inscrit dans la culture et les mentalités depuis des siècles, ce sont les puissants et les riches qui dirigent et contrôlent depuis tout temps et cet ordre est perçu comme naturel par nombre de citoyens, surtout les plus modestes<sup>795</sup>.

Cependant, cette victoire longuement attendue des conservateurs est de courte durée. Quelques mois après sa victoire, Miles perd son siège :

---

<sup>794</sup> Sir Bagehot cité dans Eric Nordlinger, *The Working-Class Tories : Authority, Deference and Stable Democracy*, Londres : MacGibbon & Kee, 1967, p.34.

<sup>795</sup> *Ibid.*, p.35.

Mr Miles was unseated June 25, 1868, and Mr P.W.S. Miles issued an address offering himself as the Conservative candidate in place of his brother for the remainder of the Parliament, but no writ was issued for a fresh election. Parliament was dissolved in the November following<sup>796</sup>.

Lorsque les élections générales de cette année sont organisées, ce sont bien deux candidats libéraux qui remportent les sièges à la Chambre des communes. F.H.F. Berkeley et Samuel Morley sont les vainqueurs de ces élections.

### Résultats des élections législatives par circonscription

	Elections législatives 1868		
	Berkeley (L)	Morley (L)	Miles (C)
St Augustine	368	363	445
Bedminster	1268	1262	929
Clifton	660	648	1053
District	825	827	476
St James	488	487	294
St Michael	224	218	208
St Paul's	714	714	378
St Phil's in	210	216	147
St Phil's out	2592	2573	1167
Redcliffe	306	305	400
Temple	228	234	183
St Thomas	69	61	74
Wesbury	305	306	368
Central	344	343	474
Total	8759	8714	6694

Source : James Atkinson, *op cit.*, appendice i-iii.

<sup>796</sup>BRL L324, *Bristol Lists*, p.173.

En comparant la progression du vote dans les districts de Bristol au résultat des votes dans ces districts, il apparaît que les sept circonscriptions ayant perçu la plus forte augmentation du nombre d'électeurs sont aussi celles (exceptée une) où l'on observe le plus grand swing en faveur du parti Libéral<sup>797</sup>. Ceci nous porte à penser que les classes ouvrières qui composent le nouvel électorat votent en majorité pour le parti libéral. Atkinson estime ce ratio à trois contre un.

Bien entendu, cette tendance s'explique par l'alliance historique entre les libéraux et la classe ouvrière lors des campagnes pour la réforme. Ce sont en effet les radicaux qui font accéder les ouvriers au vote, et il semble logique de concevoir que cette coopération soit devenue traditionnelle. D'autre part, un rapport parlementaire souligne que le poids économique des Libéraux à Bristol a pu jouer un rôle dans le vote des ouvriers, ces derniers ayant tendance à voter comme leurs employeurs :

I am not prepared to as speak to direct coercion to any large extent by employers of labour in this city but I have observed that in a large number of instances the men vote very much in accordance with the opinions of their employers<sup>798</sup>.

### 3.3.3 Un grondement dans les rangs

Il faut cependant attendre 1870 et à nouveau deux élections consécutives pour observer une véritable prise de conscience des ouvriers, jouissant maintenant du droit de vote, de leur pouvoir politique et surtout commencer à percevoir le grondement émanant à la fois de la BOLA et de la WMCA. Pour la première fois depuis leur création, ces deux associations politiques font remonter des voix qui ne sont pas totalement à l'unisson avec les opinions des grands partis dont elles dépendent. Le parlementaire Berkeley malade, il faut organiser son remplacement. Du côté libéral, les noms d'Elisha Robinson et de Lewis Fry, issus de deux grandes

---

<sup>797</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.74 ; appendice i-iii.

<sup>798</sup> PP 1868-1869 Vol VIII, Minutes of Evidence taken before the Select Committee of Parliamentary and Municipal Elections.

familles d'industriels à Bristol, sont mentionnés mais, le 23 Février, on suggère également la candidature de George Odger<sup>799</sup>.

En effet, les membres de la BOLA soulignent que Morley, en poste au Parlement, représente déjà les catégories supérieures de la classe moyenne et que, par conséquent, il est maintenant nécessaire que les ouvriers choisissent un membre plus en adéquation avec eux<sup>800</sup>. Pour soutenir la candidature de celui-ci on crée un groupe de soutien, la « Bristol Industrial and Political Association for Working Men ». Lors de la première réunion de cette association, réservée uniquement aux ouvriers, on explique que ses objectifs sont d'apporter plus de justice sociale et d'améliorer la position sociale des ouvriers, chose que la BOLA ne pouvait pas faire puisqu'elle avait été fondée pour soutenir le parti libéral. On voit ici se dessiner les prémices d'une volonté d'indépendance politique ainsi que le désir d'une représentation directe de la classe ouvrière. Ainsi l'agence se charge-t-elle de :

[...] provide the means to enable the association to select and elect a candidate or candidates to represent them in Parliament, whose principles and interests are identical with those of the members of the association<sup>801</sup>.

Lorsque Odger se présente pour faire un discours devant les ouvriers réunis aux Broadmead Rooms le 9 mars 1870, il défend le principe de « direct and indisputable representation of labour in Parliament » et rappelle que les ouvriers ont besoin d'une représentation directe à Westminster<sup>802</sup>. Le 17 mars, il s'adresse à nouveaux à l'électorat ouvrier dans le quartier de St Philip's et remporte un succès immédiat auprès des 4000 personnes assemblées. Cependant, son attitude ne fait pas l'unanimité lorsque le 19 mars 1870 le *Bristol Mercury* publie les mots suivants :

Whatever Mr Odger may think, there is not that prejudice between class and class in this city, which would in the other places, give him the surest hopes and success. Our mechanics and artisans are warm liberals [...] and are intelligent enough to perceive that if the

---

<sup>799</sup> BRL L324, *Bristol Lists*, p.173.

<sup>800</sup> Samson Bryher, *An Account of the Labour and Socialist Movement in Bristol*, Bristol : Bristol Labour Weekly, 1931, p.11.

<sup>801</sup> *Western Daily Press*, 23 février 1870.

<sup>802</sup> *Western Daily Press*, 10 mars 1870 ; Samson Bryher, *op cit.*, p.11.

resources of this city are to be thoroughly developed [...] Mr Odger is hardly the man who would do much in Parliament towards furthering such great ends<sup>803</sup>.

Un « test ballot » est organisé le 22 mars du côté des Libéraux, trois candidats se présentent. Robinson récolte 4502 voix, Hodgson 2861 et Odger 1335<sup>804</sup>, suite à quoi les deux derniers candidats se retirent. Odger prie cependant ceux qui le soutiennent de ne pas perdre espoir car, selon lui, une association ouvrière politique puissante émergerait bientôt de leurs efforts et leur conseille pour le moment de soutenir le candidat Robinson lors des élections.

Ainsi donc, les premiers efforts des ouvriers libéraux d'affirmer une plus grande indépendance politique se soldent-ils par un échec. Cependant, le phénomène est significatif et montre pour la première fois une conscience de classe politisée. D'ailleurs, on peut observer un écho à cette tendance du côté des Conservateurs. En octobre 1869, les membres de la WMCA réussissent à faire élire un des leurs au conseil municipal, contre la volonté du parti conservateur<sup>805</sup>.

Lors des élections du 28 mars 1870, c'est Robinson qui l'emporte avec 7832 voix devant le conservateur Hare et ses 7062 votes<sup>806</sup> (annexe 18). Cependant, l'écart entre les candidats n'est pas très grand et la presse attribue le faible soutien apporté à Robinson au fait qu'il n'ait pas remporté la faveur des ouvriers. Le *Bristol Mercury* dénonce :

some amount of mistrust in [Robinson] amongst those of the working men usually found on the liberal side, connected with the trades unions, and indeed the normally liberal Bristol Branch of the Typographical Association had condemned the candidate for his factory's hostility to unionists<sup>807</sup>.

Ici, voit on se manifester un antagonisme opposant l'industriel et la classe ouvrière, antagonisme qui se déplace ensuite dans la sphère politique. Hostile au syndicalisme, Robinson perd ainsi l'opportunité de s'assurer un large soutien

---

<sup>803</sup> *Bristol Mercury*, 19 mars 1870.

<sup>804</sup> BRL L324, *Bristol Lists*, p.173 ; Samson Bryher, *op cit.*, p.12.

<sup>805</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.82.

<sup>806</sup> BRL L324, *Bristol Lists*, p.173.

<sup>807</sup> *Bristol Mercury*, 28 mars 1870.

ouvrier. Certains syndicats, à l'exemple de celui ici cité, choisissent de ne pas lui apporter leur appui.

Bien qu'ouvriers libéraux et conservateurs aient tenté de chaque côté du spectre politique de faire entendre leur désir de faire élire des candidats issus de la classe ouvrière et leur ressemblant, les résultats ne sont pas probants en 1870. Pour comprendre cet échec, il faut bien noter que les ouvriers qui commencent à s'activer politiquement ne s'impliquent pas dans ces questions uniquement en tant que membres de la classe ouvrière mais bien en tant que membres soit du parti libéral soit du parti conservateur. Ils cherchent une plus grande indépendance au sein de leur famille politique et surtout une meilleure représentation. D'ailleurs, lorsque Odger réalise qu'il ne bénéficie pas d'assez de voix pour participer aux élections parlementaires, il enjoint ses partisans de soutenir le candidat libéral. En réalité, les origines de cette révolte interne qui touche les ouvriers du parti libéral s'expliquent selon Atkinson par un sentiment de frustration :

The root cause lay in the resentment felt by the leaders of new associations (the BOLA, the WMCA, the Board of Trades Delegates) who thought that they represented the numerically powerful, newly enfranchised masses better than the old party hierarchies and who yet found that they were almost totally excluded from party decision making processes<sup>808</sup>.

### **3.3.4 L'apathie des années 1870-1885**

Après les élections de 1870 et pendant les quinze années qui suivent, la situation n'évolue quasiment pas. Trois grandes élections sont organisées en 1874, en 1878 et en 1880 et en ces trois occasions, l'électorat ouvrier de Bristol continue à soutenir les partis traditionnels. Si les leaders ouvriers des deux partis tentent d'obtenir plus d'influence au sein de leur famille politique, ils ne s'inscrivent pas dans une démarche d'indépendance politique. Les partis établis maintiennent donc leur contrôle sur l'électorat ouvrier.

---

<sup>808</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.93.



On notera cependant que la popularité du parti libéral auprès de la classe ouvrière s'émousse un peu, notamment lors des élections de 1874 en réaction aux mesures impopulaires adoptées par le parti. Le soutien au Criminal Amendment Act qui limite le droit au piquet de grève, et le Licensing Act qui menace de limiter la consommation d'alcool, sont des projets largement critiqués par la classe ouvrière mais associés aux libéraux. De plus, cette fois, il n'est plus de grand projet commun comme celui de la réforme électorale pour rallier l'électorat ouvrier en masse au parti Libéral. De fait, le soutien apporté au parti fléchit sensiblement alors que les votes pour les conservateurs augmentent. Bien que les deux élus de 1874 appartiennent au camp libéral leurs scores trahissent un affaiblissement de leur popularité, alors que le candidat conservateur, Sholto Vere Hare passe de 7238 voix en 1870 à 8552 en 1874<sup>809</sup>.

Cette tension entre le parti Libéral et l'électorat ouvrier s'observe également dans la manière dont le parti perçoit les citoyens issus des classes laborieuses. En effet, lorsqu'en 1871, les membres de la BOLA essaient de placer des ouvriers au « School Board », c'est-à-dire au conseil scolaire, le parti Libéral refuse. Ce manque de confiance et cette attitude quelque peu méprisante vis-à-vis des nouveaux affranchis ne sont pas réservés aux libéraux. En 1870, alors que la WMCA nomme deux candidats représentant les ouvriers à l'élection du conseil scolaire (U. Alsop et J. Lane) et qu'Alsop est élu, Lane commente<sup>810</sup> :

There were narrow minded men among the leaders of both parties who looked with jealousy upon the working men, and felt that they would be degraded by sitting with them at the same board<sup>811</sup>.

Pourtant, les élections du conseil scolaire sont à l'époque les seules véritablement accessibles aux membres de la classe ouvrière. Une élection au parlement n'est pas envisageable à l'époque puisqu'il n'existe pas de parti à Bristol pour la représentation directe des ouvriers à Westminster. La seule option possible

---

<sup>809</sup> BRL L324, *Bristol Lists*, p.174.

<sup>810</sup> BRL L324, *Bristol Lists*, pp.107-108.

<sup>811</sup> *Times and Mirror*, 6 janvier 1871.

demeure d'influencer autant que possible le parti libéral. Au niveau du gouvernement local, un siège au conseil municipal est également difficile à obtenir car la franchise n'est accordée que sur critères d'imposition et sur critères résidentiels, et se posent à nouveau les questions d'inscription sur les listes électorales<sup>812</sup>. Il est donc difficile pour un membre de la classe ouvrière de se faire élire dans ces conditions et seul le conseil scolaire, pour lequel l'électorat est relativement large, semble plus accessible<sup>813</sup>. D'ailleurs, si l'on considère la composition de ce dernier entre 1871 et 1898, on s'aperçoit que le nombre de membres appartenant à des formations ou regroupements autres que les deux partis traditionnels augmente graduellement<sup>814</sup>. En 1871, ils ne sont que deux membres à vouloir représenter la classe ouvrière, mais en 1880, ils sont cinq ouvriers à présenter leur candidature pour siéger à ce conseil :

The Liberals adopted eight, including Mr Hall, who had represented the Wesleyan body and Mr Jones, a working man. Mr Kearsley was brought forward by the Working Men's Conservative Association [...]. Mr Powell was nominated by the Working Men's Reform Association. Messrs Hunt and Count also stood, independently of each other and of the remaining working men candidates, in the Labour interest<sup>815</sup>.

Cependant, malgré ces quelques modestes victoires, l'on constate qu'avant 1885 les ouvriers de Bristol s'alignent sur les partis traditionnels et ne cherchent pas véritablement à créer d'alternative. Pour comprendre ce phénomène, il faut rappeler qu'au cours du siècle les libéraux avaient soutenu les ouvriers dans leur combat pour le suffrage, ils s'étaient souciés de l'éducation des enfants issus des classes laborieuses et enfin étaient les représentants ou les symboles des valeurs associées à la respectabilité, respectabilité à laquelle aspirent de nombreux d'ouvriers<sup>816</sup>.

---

<sup>812</sup> David Large, *The Municipal Government of Bristol 1851-1901*, pp.2-3.

<sup>813</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.129.

<sup>814</sup> Voir BRL L324, *Bristol Lists*, pp.107-11.

<sup>815</sup> *Ibid.*, p.109.

<sup>816</sup> Voir Robert Gray, *The Aristocracy of Labour in Nineteenth-Century Britain, 1850-1900*, oeuvre citée ; George Best, *op cit.*, pp.279-286 ; Winston Churchill, *A History of The English-Speaking Peoples*, Londres : Cassel, 1998, p.573.

Ajoutons à cela que les candidats libéraux qui se présentent aux élections sont judicieusement sélectionnés et, qu'à l'exemple de Fry, sont souvent des hommes appréciés des ouvriers de Bristol<sup>817</sup>. De son côté, le vote conservateur chez la classe ouvrière s'explique selon Atkinson par plusieurs raisons. D'une part, ceux qui sont anglicans sont plus tentés de voter conservateur afin de protéger l'église officielle et l'« Establishment »<sup>818</sup>. D'autre part, ceux qui doutent des bienfaits du libre échange ou croient au gouvernement aristocratique préfèrent évidemment voter pour les conservateurs.

La fraction restante du prolétariat industriel (définie assez approximativement en 1847 par un observateur et un sympathisant de la cause ouvrière comme « a sprinkling of the skilled and the mass of the unskilled and rough ») opta pour les conservateurs pour une multitude de raisons : par anglicanisme et par réaction contre les nombreux immigrés irlandais avec lesquels il fallait vivre et travailler ; parce que les conservateurs semblaient moins attachés au libre-échange et à la libre concurrence qui menaçaient l'emploi ; parce que le petit peuple appréciait instinctivement les accents patriotiques et impérialistes qui commençaient à émailler les discours conservateurs [...] ; et enfin surtout parce que les Tories, à l'inverse des Libéraux à la morale non-conformiste et donc sourcilleuse, étaient des amis des joueurs de billard, de fumeurs de tabac et des buveurs de bière- les protecteurs en quelque sorte d'une culture populaire par ailleurs en état de choc<sup>819</sup>.

Enfin, c'est probablement le manque de leadership et l'absence de programme réel ou de vision politique qui empêche l'émergence d'une alternative. En outre, bien souvent, les syndicats qui se battent pour faire avancer la cause ouvrière représentent déjà un moyen pour leurs membres de faire entendre leurs voix. Le besoin d'une représentation directe, d'une politique travailliste s'en trouve naturellement amoindri, comme s'il se faisait moins sentir.

### **3.3.5 L'élan travailliste et la question de la représentation directe**

Ce n'est donc pas avant 1885 que s'exprime plus pleinement à Bristol l'idée d'une représentation ouvrière au Parlement. Effectivement, même si le parti travailliste national ne voit pas le jour avant 1893, dans plusieurs villes des associations orientées vers cet objectif se multiplient. Le désir plus marqué de la

---

<sup>817</sup> BRL L324, *Bristol Lists*, pp.165-185.

<sup>818</sup> Hugh Macleod, *Religion and the Working Class*, pp.44-45.

<sup>819</sup> Bonifas Gilbert, Martine Faraut, *op cit.*, p.64.

part d'une section de la classe ouvrière d'envoyer leurs propres représentants à Westminster afin de défendre leurs intérêts coïncide en réalité avec l'essor du mouvement travailliste dans son ensemble<sup>820</sup>. C'est précisément à ce moment effectivement qu'apparaît à Bristol la « Labour League ». Bryher relate l'évènement ainsi :

On May 6th, 1885, the Bristol Trades Council circulated a stirring letter to "Fellow workmen" [...] submitting that it is advisable to at once create a great Local Labour League [...]. Responding to an address [...] on the question of direct Labour Representation, an influential company of working men met to discuss the advisability of creating a local Labour League [...] the following proposition, moved by John Gregory and seconded by Mr. Bateman, was universally adopted : "That this meeting fully agrees in the opinion that a Labour League is an imperative necessity ; that no time is so opportune as the present ; and that this meeting do at once proceed to form ourselves into an association"<sup>821</sup>.

On voit très bien que le désir d'une représentation directe des intérêts ouvriers commence à être formulé et c'est ainsi qu'à Bristol la conscience politique travailliste se dote d'un organe : la ligue travailliste.

La progression du travaillisme à Bristol fait aussi écho à la troisième réforme électorale. La loi de 1884-1885 étend la franchise aux ouvriers vivant en dehors des limites du « borough » (bourg) de Bristol et permet ainsi aux mineurs de St George et aux ouvriers de la chaussure de Kingswood de se rendre aux urnes<sup>822</sup>. Un nouveau groupe d'électeurs issus des classes ouvrières accède ainsi aux urnes préférant peut-être la représentation directe par le biais d'un parti travailliste à l'alignement sur les partis traditionnels<sup>823</sup>.

---

<sup>820</sup> Remarquons, par exemple, que le socialisme fait son apparition à Bristol en 1884 et que si ses adhérents y sont peu nombreux, à l'échelle nationale leur idéologie influence grandement les esprits. Ils fournissent dans certaines villes un leadership aux ouvriers. Les groupes socialistes comme les « Fabians » ou encore la « Social Democratic Federation » oeuvrent pour l'émergence d'un nouvel ordre social. Selon eux la société doit changer . Voir Fabian Tracts, no18, *Facts for Bristol*, publié par la Fabian Society, 1891 et Samson Bryher, *op cit.*, p.44.

<sup>821</sup> *Ibid.*, p.33. En 1886, la ligue publie un pamphlet dans lequel elle expose ses objectifs et ses perspectives : « The Bristol Labour League is the outcome of a determination that the present state of things shall not continue. Its first object is ... that all public bodies, local and Parliamentary, shall be thoroughly democratised. Its chief efforts are directed to getting intelligent working men on these bodies. » *Ibid.*, p.37.

<sup>822</sup> Andrew Thorpe, *A History of the British Labour Party*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2008, pp. 9-10.

<sup>823</sup> Cette réforme de 1884-1885 refond également les circonscriptions. Bristol est divisée en quatre secteurs auxquels on alloue un représentant chacun. Le district de Bristol East forme la grande circonscription ouvrière, elle est habitée par les mineurs, les ouvriers des confections de chaussures,

En outre, rappelons que dans les années 1880, Bristol entre dans une nouvelle phase de développement industriel et qu'y apparaissent enfin les premières grandes usines et manufactures. Ceci implique que, pour la première fois de l'histoire de la ville, de larges groupes d'ouvriers se trouvent réunis dans les mêmes locaux ce qui facilite considérablement l'échange d'idées et le regroupement en syndicats. Néanmoins, dans le cas de Bristol, le développement d'usines telles que celles des Wills ou des Fry, très soucieux du bien être et des conditions de travail de leurs employés, n'a pas réellement renforcé les clivages sociaux et les antagonismes de classes.

Soulignons aussi que suite à 1889, le syndicalisme décolle à Bristol et que le socialisme, avec ses valeurs plus en adéquation avec la réalité des ouvriers, fait de l'ombre au libéralisme. Ces faits semblent favoriser la progression d'un mouvement travailliste. Cependant, les relations de classes consensuelles à Bristol entretiennent le soutien traditionnel des ouvriers aux deux partis existants et face à la puissance de ces derniers il est difficile d'opposer une candidature capable de remettre leur domination en question. Même pour les membres de la « Labour League », il semble plus judicieux de se concentrer sur les affaires locales. Ceux-ci déclarent en 1885 :

Though at present we may not be able to run successfully a candidate for Parliament, let us up and take hold of the places that are within our reach at our Local Boards.<sup>824</sup>

---

les mécaniciens et les ouvriers des cotonneries. C'est l'atelier de la ville. Bristol North comprend les quartiers ouvriers de St Philip's, St Paul's, St James et District. Les ouvriers de cette circonscription sont en général un peu plus riches qu'à l'est. Bristol South recoupe le centre ville, Bedminster et Temple où se mélangent usines, commerces mais aussi les sections les plus pauvres de la population. Bristol West en revanche est plus cossu, les quartiers de Clifton et de Westbury, très riches et bourgeois, comptent peu de membres de la classe ouvrière, sauf à Hotwells. Sur les quatre circonscriptions, on remarque donc une très forte proportion d'ouvriers mais dans aucune de celles-ci on ne peut dégager un profil ouvrier type, ou tout au moins une catégorie professionnelle type. Le candidat qui souhaiterait représenter l'électorat ouvrier devrait composer avec cette diversité. Atkinson souligne que ce redécoupage des circonscriptions implique que les Libéraux peuvent maintenant se faire élire dans trois districts (Bristol West étant naturellement plus favorable aux conservateurs) et par conséquent réserver un des sièges à un parlementaire qui représenterait le « Lib-Lab » tout en en conservant deux pour des candidats plus traditionnels. Ce contre quoi les membres du parti libéral s'étaient battus depuis 1870 semble les menacer à nouveau.

<sup>824</sup> Samson Bryher, *op cit.*, p.33.

Atkinson remarque en effet :

The League started off with a determination to stick to local grievances, and it left the 1885 general elections to the trades council, which adapted the old technique of submitting to parliamentary candidates a series of questions based on those formulated by the TUC<sup>825</sup>.

Suite à cette série de questions par exemple, le « trades council » suggère aux ouvriers de voter pour le candidat qui représente le mieux les intérêts de la classe ouvrière. Lors de ces élections, Bristol élit trois représentants libéraux et un conservateur<sup>826</sup>. On voit donc ici que la représentation directe des travaillistes est difficile à mettre en place. Toutefois, la « Labour League », après avoir choisi de ne pas se mêler de ces élections de 1885, revoit sa position en 1886, lors de nouvelles élections parlementaires. Le parti Libéral est alors déchiré au sujet de la question du « Home Rule » irlandais et la ligue cherche à profiter de cette faiblesse pour présenter un candidat ouvrier aux élections<sup>827</sup>.

Celle-ci choisit la circonscription de Bristol North pour faire campagne car dans ce district, le candidat libéral Lewis Fry s'est rallié à la cause unioniste, position normalement conservatrice. On pense que l'opinion de Fry sur la question irlandaise va lui causer du tort et qu'il sera par conséquent plus facile de se mesurer à lui. Cependant, lorsque la ligue propose son candidat, James Marshall<sup>828</sup>, un contremaître d'une usine de fabrication de chaussures et membre de la BOLA, le projet ne remporte pas du tout le succès escompté. Finalement, c'est Lewis Fry qui remporte les élections cette année encore pour Bristol North, avec 3587 voix<sup>829</sup>.

---

<sup>825</sup> James Atkinson, *op cit.*, 307.

<sup>826</sup> BRL L324, *Bristol Lists*, pp.174-175.

<sup>827</sup> Latimer relate ainsi les événements : « Another dissolution of Parliament took place in June 1886, in consequence of the defeat of Mr. Gladstone's Ministry on the question of Irish Home Rule. The Bill introduced by the Premier had caused a disruption of the Liberal Party in the House of Commons, Mr Fry being one of several members who withdrew their support from the Cabinet. Much difference of opinion also prevailed amongst the Liberal electors in all parts of the kingdom. John Latimer, *Annals of Bristol in the Nineteenth Century*, p.532.

<sup>828</sup> Samson Bryher, *op cit.*, p. 38.

<sup>829</sup> BRL L324, *Bristol Lists*, p.175. Pour une description détaillée de ces élections et des votes dans chaque circonscription voir John Latimer, *Annals of Bristol in the Nineteenth Century*, pp.530-533.

La ligue se concentre dorénavant sur les élections municipales. En 1887, elle propose Tovey, secrétaire du « Trades Council », pour siéger en tant que conseiller représentant le quartier de St Paul. Celui-ci remporte l'élection et devient par la même occasion le tout premier conseiller municipal ouvrier de Bristol<sup>830</sup>. D'autre part, la ligue se félicite de l'élection de Francis Gilmore Barnet, le frère de Canon Barnet de Clifton College, un avocat qui, bien qu'appartenant à la bourgeoisie, est connu pour ses idées radicales et apprécié des leaders de la classe ouvrière. Pourtant, dès 1880, l'enthousiasme généré par la ligue s'essouffle. Elle ne réussit pas à faire élire ses deux candidats pour les sièges de St Paul et de St James.

La « Labour League » n'est cependant pas la seule à s'intéresser aux classes ouvrières. Le socialisme qui, comme nous l'avons remarqué, se fait entendre à Bristol à partir de 1884 a également pour objectif l'émancipation des classes ouvrières<sup>831</sup>. A Bristol, comme à travers le reste du pays, ce mouvement est représenté par plusieurs associations. Tout d'abord, la SDF y ouvre une branche en février 1884, fondée par d'anciens radicaux issus de la classe moyenne - ils sont même artistes pour certains comme J. Gregory le poète socialiste de Bristol ou comme les chanteurs les Sharland<sup>832</sup>.

En 1885, la branche locale se brouille avec l'organisation centrale et s'en sépare pour constituer la « Bristol Socialist Society »<sup>833</sup>. Cette association socialiste compte peu de membres à Bristol et contrairement à ce que l'on peut dire de l'impact de la SDF au niveau national, à Bristol, son influence demeure faible puisqu'elle ne semble pas réussir à colorer le discours ou le programme de la ligue travailliste. On remarquera, par exemple, que lorsque Tovey est élu au conseil municipal en 1887, la ligue travailliste remporte sa première victoire mais que cette

---

<sup>830</sup> BRL BRL L324, *Bristol Lists*, p.35 ; Samson Bryher, *op cit.*, p. 39.

<sup>831</sup> Pour comprendre les raisons de la renaissance socialiste dans les années 1880, voir Eric Hopkins, *op cit.*, pp. 157-159.

<sup>832</sup> BRL BL3B, Souvenir of sJ. Gregory, *Bristol's Socialist Poet*. La Social Democratic Federation est à l'origine créée par H.M Hyndman en 1884. Il s'agit d'une formation marxiste. Bien que ne comptant que peu de membres, elle rassemble de jeunes socialistes réputés comme Tom Mann, John Burns, Will Thorne mais aussi William Morris avant qu'il ne rejoigne la Socialist League. Voir Andrew Thorpe, *op cit.*, pp.12-13 et Eric Hopkins, *op cit.*, p.157.

<sup>833</sup> Samson Bryher, *op cit.*, p.24.

campagne n'a pas été menée en mettant expressément en avant les doctrines socialistes<sup>834</sup>.

Mise à part la « Bristol Socialist Society », il existe deux autres formations socialistes à Bristol. La « Clifton and Bristol Christian Socialist Society » et la « Clifton and Bristol Fabian Society »<sup>835</sup>. Une fois encore, elles reposent sur le soutien et l'adhésion des cercles intellectuels bourgeois de la ville. En 1889, les socialistes chrétiens décident de proposer le candidat Hugh Holmes Gore aux élections pour le conseil scolaire. Celui-ci avait fait le choix de quitter le confort de Clifton pour aller vivre parmi les ouvriers dans le quartier de St Philip et s'était beaucoup impliqué dans les grèves de 1889<sup>836</sup>. La ligue travailliste cherche elle aussi un candidat et finit après maintes délibérations et discussions par choisir l'ouvrier T.G. Harding, membre du « Trades Council ». Lorsque les deux hommes se présentent, l'aisance oratoire, le charisme et la rhétorique du premier obscurcissent la candidature de Harding. Atkinson remarque :

Gore had shown that the Labour programme, attractively presented by a middle class solicitor, was more acceptable to the voters than the same programme in the hand of a working class<sup>837</sup>.

Grâce au travail et à l'implication de Gore dans les événements d'octobre 1889, Bristol se dote ainsi de son premier conseiller socialiste au conseil scolaire<sup>838</sup>. La ligue travailliste, en revanche, qui avait décidé de se tenir bien à l'écart des querelles de 1889 se trouve quelque peu discréditée par ce choix. D'autre part, celle-ci souffre de ce qu'elle ne repose sur aucune doctrine. Elle ne possède pas non plus de programme. Enfin, le manque de ressources financières limite grandement

---

<sup>834</sup> *Ibid.*, p.44. Les socialistes en font d'ailleurs la remarque mais se réjouissent tout de même d'une victoire travailliste qui selon eux mènera tôt ou tard à l'acceptation des valeurs et des objectifs socialistes.

<sup>835</sup> La Fabian Society fondée elle aussi en 1884 compte parmi ses membres George Bernard Shaw et Beatrice et Sydney Webb. L'agence tire son nom du général romain Fabius qui remportait ses victoires à l'usure, en épuisant l'adversaire plutôt que par l'attaque frontale et directe. Les « Fabians » pensaient en effet qu'il fallait diffuser les idées socialistes, les introduire dans le milieu politique en convertissant progressivement les partis et utiliser pour ce faire l'argumentation raisonnée.

<sup>836</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.319.

<sup>837</sup> *Ibid.*, p.320.

<sup>838</sup> BRL L324, *Bristol Lists*, p.21.



son activité et sa capacité à influencer un électorat. Tout cela contribue à faire tomber peu à peu la ligue dans l'oubli et en 1889, alors que les ouvriers s'appuient sur leurs syndicats pour se faire entendre et obtenir des acquis sociaux, ils finissent de se détourner de la ligue.

En 1890, le parlementaire H. Cossham meurt, il faut alors organiser des élections partielles pour le remplacer. Cependant, ce décès inattendu déstabilise les partisans travaillistes qui ont du mal à s'organiser. C'est le « Strike Organisation Committee », jouissant d'une aura puissante suite à 1889, qui propose un candidat pour représenter les intérêts travaillistes. Le comité choisit Whitefield, qui finalement se retire assez rapidement, ce dernier ne possédant qu'une très faible base de soutien. Les libéraux de leur côté proposent J. D. Weston, qui, grâce à son programme, reçoit l'adhésion des ouvriers et remporte les élections de 1890 avec 4775 voix devant le conservateur J. Inskip<sup>839</sup>. Une fois de plus la tendance se confirme, les ouvriers de Bristol votent en majorité libéral et l'espoir d'une représentation travailliste indépendante semble difficile à concrétiser.

Devant un tel fait et pour mieux se faire entendre, les socialistes et les travaillistes décident alors de créer une agence, la « Labour Emancipation League ». Ils souhaitent ainsi être en mesure de se battre plus efficacement lors des élections législatives. La LEL ambitionne de faire élire des candidats dont le programme combinerait des revendications radicales et socialistes : le suffrage pour les adultes, la réforme des lois pour les pauvres, la municipalisation de l'eau, l'électricité et le tramway, la nationalisation des mines, docks et chemins de fer, la semaine de 48h et la distribution d'un repas gratuit par jour pour les écoliers<sup>840</sup>. Malheureusement, la LEL n'arrivera pas à se développer.

De son côté de « Trades Council » qui, dans les premières années de sa création, avait souhaité ne pas s'impliquer en politique adopte une toute autre ligne de conduite et à la fin de l'année 1891 fonde la « Bristol and District Trades Council

---

<sup>839</sup> *Ibid.*, p.175.

<sup>840</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.328.

Labour Electoral Association » (LEA). Elle espère faire élire aux élections locales et nationales des membres de la classe ouvrière et ainsi promouvoir la représentation directe. J. Fox devient son premier président. Cette LEA, qui remplace l'ancienne « Labour League », représente les intérêts travaillistes.

Une fois encore, on remarque que ces intérêts ne sont pas alliés à ceux des socialistes. Le combat pour la représentation des ouvriers souffre d'un éclatement. Les forces sont divisées. Notons, par exemple, que lors des élections du conseil scolaire de 1892, la LEA propose son candidat, Vincent, alors que les socialistes et les Fabians soutiennent Gore et qu'enfin les mineurs souhaiteraient voir Whitefield élu. Comment, au milieu d'une telle division, ces derniers peuvent-ils espérer faire face au parti Libéral ?

En ce qui concerne les élections législatives, le mouvement travailliste touche cependant le rêve du doigt en 1895. A cette époque, J. D. Weston, le membre élu de Bristol East, décède<sup>841</sup>. Les Libéraux proposent W.H. Wills pour le remplacer. Pour une fois, afin de faire entrer au gouvernement un représentant des socialistes et des syndicalistes, la « Bristol Socialist Society », la LEA et le « Trades Council » décident de choisir un candidat conjointement. La chose s'avère difficile, les divergences de points de vue et d'intérêts sèment la discorde et l'entreprise se retrouve paralysée. Gore décide alors de se présenter, soutenu par le ILP qu'il introduit par la même occasion à Bristol<sup>842</sup>. Le « Trades Council », la LEA et les socialistes s'indignent de cette candidature spontanée et refusent de la soutenir.

De son côté, W. H. Wills joue la carte de l'employeur modèle. Jouissant d'une très bonne réputation à Bristol tant pour le rôle fondamental joué par sa famille dans l'économie locale et la vie culturelle et sociale de la cité, que pour ses propres qualités d'employeur, versant de bons salaires et respectant les conditions

---

<sup>841</sup> John Latimer, *Annals of Bristol in the Nineteenth Century, (Completed)*, p.44.

<sup>842</sup> En 1888, James Keir Hardie, le mineur écossais lance l'idée d'une candidature ouvrière indépendante au parlement. Quelques années plus tard, en 1893, le ILP, Independent Labour Party, voit le jour. Il s'agit d'un parti aux idées socialistes qui réclame notamment la propriété collective des moyens de production. Jacques Carré, *La Grande-Bretagne au XIX siècle*, Paris : Hachette, 1997, p.60.

de travail revendiquées par les syndicats, W. H. Wills est très populaire. C'est lui qui remporte le siège à la Chambre des communes avec 3740 votes. Cependant, il est intéressant de noter que pour la première fois, le duel se joue véritablement entre un Libéral et un socialiste et que ce dernier obtient un résultat tout à fait honorable avec 3558 voix<sup>843</sup>, soit un écart de moins de 200 voix avec le candidat libéral.

Symboliquement, ce résultat représente à l'époque une grande victoire et aussi un espoir pour le mouvement travailliste. Toutefois, la véritable victoire est encore loin. Il faudra attendre 1900 pour que les premiers représentants du parti Travailliste entrent à Westminster (deux membres du « Labour Representation Committee sont élus) et 1923 pour que Bristol élise l'un d'entre eux<sup>844</sup>. Au conseil municipal, les choses sont un peu plus rapides puisqu'en 1891 il y a déjà un élu représentant du « Labour » et en 1900, ils sont quatre (nous considérons ici les élus représentant la cause travailliste). Il y a également des élus issus de la classe ouvrière qui représentent les autres partis. En 1891, notamment, cinq membres du conseil municipal sont des ouvriers, un seul est un représentant travailliste<sup>845</sup>.

Quelles conclusions tirer de l'expérience politique des ouvriers de Bristol en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle ? Il convient peut-être en premier lieu de constater que le pouvoir et la résonance du travaillisme à Bristol demeurent finalement limités pendant notre période. Malgré une première tentative en 1870 de placer un membre de la classe ouvrière au Parlement, l'électorat de Bristol demeure résolument libéral. Les partis Conservateur et Libéral tiennent le devant de la scène, les premiers étant particulièrement présents au niveau local et les seconds souvent majoritaires aux élections législatives.

Le succès de ces partis traditionnels à Bristol doit beaucoup au profil particulier de la ville. Tout d'abord, la religion y est effectivement encore très présente et l'anglicanisme d'une section importante de la population protège le

---

<sup>843</sup> BRL L324, *Bristol Lists*, p.175.

<sup>844</sup> BRO Pamphlet 1693, Abstract of Bristol Historical Statistics, Part III: Political representation and Bristol's elections 1700 – 1997.

<sup>845</sup> David Large, *The Municipal Government of Bristol 1851-1901*, p.4, p.12.

parti Conservateur. D'autre part, la tradition philanthropique et le soutien apporté par les riches aux nécessiteux favorisent la déférence et désamorcent les tensions sociales et les antagonismes de classes<sup>846</sup>. Cette bienveillance répétée des classes moyennes vis-à-vis des pauvres entretient chez ces derniers le sentiment de devoir quelque chose en retour et favorise ainsi le vote de déférence par le biais duquel l'on vote comme son bienfaiteur ou son employeur si celui-ci fait preuve de paternalisme.

Notons également que les Conservateurs se montrent assez « démagogues » avec l'électorat ouvrier. On se souvient de la WMCA qui ne se soucie pas tant d'éclairer ses membres sur les questions politiques et de faire leur éducation que de leur fournir l'occasion de se réunir et de se divertir. De plus, contrairement aux Libéraux, les Conservateurs ne tentent pas de contrôler la consommation d'alcool des ouvriers. Alors que les premiers, dans un souci d'élévation et d'éducation de la classe ouvrière, cherchent à la limiter, les conservateurs défendent cet aspect central de la culture populaire. Atkinson souligne d'ailleurs :

The conservatives, with their general support for the status quo, accepted the workers as they were and defended their rights to the pleasure they had, of which drink was a one of the chief. Deference, charity, drink- it is not perhaps surprising that conservative working men were to be found in the greatest number among the less skilled and perhaps the less successful, those lacking confidence in their own capacities<sup>847</sup>.

Les Libéraux de leur côté jouissent d'un soutien que l'on peut qualifier d'historique ou de traditionnel puisqu'il remonte au combat pour la réforme électorale. En outre, à Bristol les grandes familles d'industriels sont libérales et une fois encore le vote de déférence joue un rôle essentiel. Enfin, le développement économique de la ville et la préservation de la production à petite échelle favorisent la proximité entre employeurs et employés et jouent, en général, un rôle de conditionnement positif dans les rapports de classes. Par conséquent, le vote

---

<sup>846</sup> Woodberry écrit à ce sujet : « The high level of charitable relief provided by the city fathers kept the emotional temperature low, helped reconcile class hostility and contributed to the surge of Tory populism, so prevalent by the 1880s. Without it the city's political history would have had far more in common with the vitriolic divisions of the midlands and north<sup>846</sup>. » Richard Woodberry, *op cit.*, p.2.

<sup>847</sup> James Atkinson, *op cit.*, p.407.

ouvrier s'exprime en majorité en soutien du parti Libéral et malgré la perte de vitesse du parti et les débuts d'une activité politique des ouvriers, le travaillisme est peu puissant. A la fin du siècle, le parti Libéral continue à remporter la majorité des voix, comme toujours depuis 1835. La faute peut-être à la faible conscience de classe des ouvriers locaux. Atkinson dit de ces derniers : « They may have seen themselves less as a proletariat and more like urban peasants<sup>848</sup>. »

En effet, la question de conscience de classe est ici intimement liée à celle du développement du travaillisme. Si celui-ci ne rencontre qu'un écho assez faible à Bristol, cela relève précisément du fait que la conscience de classe des ouvriers y est moins marquée. Bien que les leaders des syndicats, via le « Trades Council », s'enthousiasment pour une représentation travailliste directe, l'on constate également que ce désir est loin de concerner la majorité de la classe ouvrière. L'étude menée jusqu'alors l'a montré, le syndicalisme est moins puissant à Bristol que dans les grandes villes industrielles du nord et le soutien aux partis Libéral et Conservateur perdure. La classe ouvrière locale ne peut en aucun cas être décrite comme une classe homogène, porteuse d'un discours politique commun. La fragmentation de cette classe, consécutive notamment à l'éclatement de l'emploi, associée aux relations consensuelles que celle-ci entretient avec la classe moyenne sont autant d'entraves à l'expression d'une conscience de classe.

En l'absence d'un sentiment d'unité vécue et devant la relative faiblesse des manifestations d'antagonismes de classes, il n'est pas surprenant de constater que la conscience de classe n'ait pas rassemblé les ouvriers de Bristol et que, par conséquent, l'expression du discours politique travailliste associé à cette conscience de classe ait été réduite.

Les spécificités de Bristol, tant dans les domaines de l'économie, de la culture religieuse, de la tradition philanthropique et des relations de classes, se conjuguent ici, limitant la possibilité de l'expansion d'une conscience de classe et par conséquent, la résonance d'un discours politique de classe.

---

<sup>848</sup> *Ibid.*, p.413.

## CONCLUSION

---

Les relations sociales et les rapports de classes ont souvent été des sujets de prédilection pour les historiens de l'époque victorienne. La nature des rapports existants entre la classe moyenne et la classe ouvrière, les dynamiques de domination, de subordination, les situations de conflits, d'opposition, les notions de contrôle et de consentement ont été largement explorées et pourtant, Bristol, l'une des villes les plus importantes de Grande-Bretagne n'a jamais fait l'objet de ce type d'analyse. Vraisemblablement laissée pour compte car elle ne correspond pas aux canons des villes industrielles du XIX<sup>e</sup> siècle, son étude n'en devient que plus intéressante. C'est précisément le particularisme du développement économique de Bristol pendant la révolution industrielle qui rend l'étude de la question des rapports de classes pertinente.

Face à cette situation atypique nous avons cherché à comprendre quels types de relations avaient pu s'instaurer entre les classes et quelles forces avaient pu façonner ces rapports. Au fur et à mesure de notre travail, les investigations menées dans cette thèse ont fait apparaître une société au sein de laquelle les rapports entre les classes s'inscrivent dans le consensus plus que dans les schémas d'opposition radicale. Les situations de conflit et les antagonismes existent bien entendu, comme la troisième partie de notre recherche a pu le souligner, mais ne sauraient être tenus pour emblématiques des relations sociales à Bristol au XIX<sup>e</sup> siècle.

Notre étude a révélé qu'à l'époque le développement économique de Bristol a eu pour effet de protéger l'ordre social. La population de Bristol s'est trouvée partiellement épargnée par les grands bouleversements sociaux et urbains liés à la révolution industrielle et à la mécanisation de la production. L'incapacité de la ville

à s'industrialiser et à développer un secteur de son économie a eu pour conséquence directe une fragmentation de sa population ouvrière. L'éclectisme des secteurs d'emploi, la production en petits ateliers, l'absence de grands sites de production mécanisée et la perte de compétitivité de certains secteurs signifient que la classe ouvrière de Bristol n'est pas devenue une classe d'ouvriers d'usine, qu'elle n'était pas homogène dans sa nature ni dans son expérience du travail. Par conséquent, la polarisation des classes et de leurs intérêts s'est faite moins apparente.

Un tel environnement peut en effet difficilement mener à un sentiment d'unité vécue et limite les capacités des individus issus d'une même classe économique à reconnaître qu'ils possèdent des intérêts communs, intérêts souvent antagonistes à ceux de l'autre classe. Les situations de conflit entre les classes sont moins visibles à Bristol précisément parce que la classe ouvrière y est très hétérogène et ne s'oppose pas d'un seul bloc à la classe moyenne. Le premier phénomène à avoir conditionné les rapports entre les classes à Bristol demeure donc l'économie.

Ajoutons à cette fragmentation de la classe ouvrière locale le poids d'une tradition religieuse très présente. Nos recherches ont ainsi montré que la population de Bristol demeure très sensible aux enseignements et aux valeurs dispensés par l'Église anglicane et par les chapelles dissidentes. Cette tendance est atypique pour l'époque et après l'avoir étudiée, il nous a paru que l'attachement aux idées exprimées par la religion avait pu encourager les habitants de Bristol à accepter l'ordre établi et la hiérarchie sociale. Cet examen nous a également permis de montrer que les chapelles non-conformistes, en rassemblant les croyants issus de la classe moyenne et de la classe ouvrière, ont pu œuvrer au conditionnement positif des relations entre ces classes. Ainsi, l'étude de la culture religieuse de Bristol à l'époque victorienne a-t-elle mise en lumière l'une des forces ayant pu exercer une influence sur les rapports de classes. Aussi considérons-nous que la religion a, elle aussi, contribué à préserver et protéger l'ordre et les rapports sociaux.

L'objectif que nous nous étions fixé de définir la nature des rapports entre les classes nous a menée dès la fin du premier volet de notre analyse à observer que ces rapports s'inscrivaient dans un schéma relativement consensuel et que l'éclatement de la classe ouvrière entravait la polarisation des antagonismes. Pour étayer notre idée nous avons décidé d'examiner la manière dont certaines sphères d'interaction entre les classes permettaient de renforcer leur cohabitation pacifique.

Dans notre recherche des différents cas de rapprochement entre les classes nous avons considéré en premier lieu l'univers de la philanthropie. Au fil de cet examen, nous avons fait apparaître comment l'action caritative, reposant sur la dialectique du don, a pu servir à maintenir la classe ouvrière dans une situation d'obligation et faire naître chez les récepteurs de l'aide un sentiment de déférence. Or, cette déférence implique par essence une acceptation de l'ordre établi et représente un mécanisme efficace de stabilisation sociale. La culture philanthropique locale très développée nous offre ici encore une clé permettant d'expliquer le caractère consensuel des relations de classes à Bristol.

Aussi, ces conclusions consolident-elles la théorie de l'existence d'un environnement socio-économique mais aussi culturel qui, par ses caractéristiques mêmes, protège l'ordre social et prévient la détérioration des relations entre les classes.

En second lieu, l'étude des diverses campagnes de réforme morale a souligné les stratégies employées par les réformateurs afin de diffuser un ensemble de valeurs normatives auprès des ouvriers. Ici, les motifs commandant ces campagnes nous importent finalement moins que leurs résultats possibles. En effet, devant l'omniprésence de ces institutions dans le paysage culturel de la ville peut-on imaginer la prégnance des valeurs dont elles se faisaient les porte-parole. Progressivement, les valeurs diffusées subrepticement par l'intermédiaire de loisirs,



d'activités sportives, de conférences, d'écrits, de mouvements ou de festivités ont pu influencer de manière plus ou moins nette les mœurs de la classe ouvrière.

Le phénomène est difficile à mesurer avec précision, nous le savons. Cependant, il est envisageable de penser que dans une ville telle que Bristol, où la classe ouvrière est si fragmentée, où la classe moyenne contrôle la vie culturelle, politique et civique de la cité depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, les valeurs de cette classe dominante ont pu plus facilement trouver un écho chez les ouvriers.

Dans le cas de Bristol, l'acceptation et l'intégration par la classe ouvrière de valeurs distillées par la classe moyenne peut se justifier précisément par l'existence de phénomènes de continuité. L'organisation de la société demeure dans une mesure assez proche de ce qu'elle avait pu être avant la révolution industrielle (la classe moyenne régnait sur la ville depuis le développement du commerce triangulaire), certains aspects de l'économie préindustrielle perdurent et plusieurs des caractéristiques culturelles de la cité sont conservées (religion, tradition philanthropique). La faiblesse d'un choc initial tel qu'ont pu l'être l'industrialisation et l'urbanisation massive dans les villes du nord du pays a permis la préservation de ces scénarios. Par conséquent, moins hostile aux classes supérieures la classe ouvrière de Bristol aura pu accepter et composer avec leurs valeurs plus facilement. On l'aura remarqué en étudiant les mutuelles et les premiers syndicats, les membres de la classe ouvrière pouvaient valider certaines des valeurs originellement associées à la classe moyenne (effort, travail, frugalité, indépendance) afin de servir leurs propres intérêts et pour améliorer leur condition. Ainsi, les valeurs de la classe dominante sont-elles reprises et revisitées par la classe ouvrière, phénomène qui encourage une fois de plus la stabilisation sociale et favorise le consensus.

En troisième lieu, il nous a paru pertinent d'examiner la relation paternaliste de certains employeurs envers leurs ouvriers. Dans les deux plus réputées et importantes usines de la ville, les multiples initiatives du patronat pour assurer de bonnes conditions de travail à leur main d'œuvre, même si elles étaient motivées

économiquement, ont indéniablement contribué à diffuser à Bristol l'idée qu'employeurs et employés n'étaient pas nécessairement voués à n'entretenir que des rapports conflictuels.

Les divers univers que sont ceux de l'aide caritative, des loisirs et de la culture ou encore de l'usine ont tour à tour mis en relief des schémas relationnels au sein desquels la classe moyenne pouvait exercer une emprise sur la classe ouvrière, de manière institutionnalisée et non pas coercitive, mais ont surtout montré comment ces différentes sphères d'interaction avaient pu œuvrer à l'établissement de relations consensuelles. Chaque type de situation a promu le rapprochement des classes, qu'il soit symbolique ou réel.

Le dernier volet de cette thèse visait enfin à tester la force de ce consensus social à Bristol en mettant en lumière plusieurs situations de conflits. Le chapitre dédié aux mutuelles nous a offert la possibilité d'illustrer deux phénomènes. D'une part, en rejoignant les « Friendly Societies », les ouvriers cherchaient à s'affranchir de l'assistance publique ou de l'aide caritative fournie par les classes supérieures. Le désir d'indépendance reste donc indissociable de la démarche d'inscription à une mutuelle. D'autre part, en acquérant plus d'autonomie et de liberté, les adhérents retrouvaient un moyen d'exercer un contrôle sur leur existence. Nous avons donc envisagé les mutuelles telles que des sphères d'expression au sein desquelles les membres de la classe ouvrière pouvaient recouvrir un degré d'autonomie, laquelle permettait à son tour de limiter les sentiments de frustrations vis-à-vis de l'ordre social. En ce sens, les mutuelles indiquent d'une part le désir des ouvriers d'améliorer leur condition et de se dégager de l'influence des classes moyennes, alors que d'autre part leur fonctionnement et leur croissance exponentielle dans la deuxième moitié du siècle traduisent aussi une acceptation du système. En rejoignant les mutuelles, les ouvriers cherchent un moyen de se protéger au sein du système économique et politique tel qu'il existe sans pour autant tenter de renverser. Le consensus est donc une fois de plus protégé.

Enfin, l'examen attentif du développement du travaillisme à Bristol nous a appris que le syndicalisme y était relativement faible et les situations de conflit entre le patronat et les ouvriers assez peu nombreuses. Les quelques querelles rapportées dans notre étude ont trouvé un dénouement rapide, le plus souvent grâce à l'arbitrage ou aux négociations. Là encore, ce sont la structure de l'emploi et le profil économique de la ville qui ont empêché les ouvriers locaux de se réunir en syndicats puissants. Cette configuration a aussi restreint l'alimentation des antagonismes sociaux. Les schémas d'opposition sont bien moins évidents dans une société fragmentée et une économie diversifiée. Il découle de cette situation que le mouvement travailliste et à terme le discours politique travailliste n'ont pas trouvé grande résonance à Bristol. Les électeurs ouvriers demeurent fidèles aux partis Libéral et Conservateurs et peu d'entre eux revendiquent le besoin d'une représentation politique indépendante. L'idée d'un discours politique propre à la classe ouvrière ne reçoit qu'un faible soutien à Bristol.

Cette constatation nous invite à réfléchir sur l'identité ou sur le caractère même de la classe ouvrière de Bristol. Rappelons-le, au début de la thèse, lorsque nous avons présenté notre sujet d'étude nous avons dû préciser que nous entendions par « classe » les individus possédant un même niveau économique et les mêmes chances de vie, suivant ainsi la définition de Wéber. En effet, il ne nous était pas possible, avant même de l'avoir étudiée, de penser la classe ouvrière bristolienne en termes marxistes, c'est-à-dire possédant une conscience de classe. C'est précisément à ce titre qu'il semble pertinent maintenant de souligner que notre investigation, en nous éclairant sur la nature des rapports entre la classe moyenne et la classe ouvrière à Bristol, nous a aussi révélé que celle-ci n'avait pas réussi à se constituer en un groupe assez homogène pour développer une conscience de classe et se placer dans une dialectique de conflit telle que peuvent la concevoir les héritiers des théories marxistes. Les traces historiques et les documents d'archives recensés attestent à Bristol d'une plus grande diversité de mœurs, d'attachements idéologiques et de comportements que ne le supposent les théories déterministes.

Le développement économique particulier de Bristol au XIX<sup>e</sup> siècle aura donc eu pour conséquence de fragmenter et diviser la classe ouvrière. Il aura par le même truchement protégé l'ordre social en limitant les ondes de choc causées par la révolution industrielle. Ajoutons à cela la préservation de relations sociales antérieures à l'ère victorienne et la prégnance de traditions religieuses et philanthropiques contribuant au rapprochement des classes sociales supérieures et des classes populaires et l'on comprend à la fois pourquoi les rapports entre les classes se sont organisés dans le consensus plus que dans le conflit et pourquoi la classe ouvrière ne s'est pas cristallisée autour d'un idéal, d'un ensemble de valeurs ni d'un discours politique spécifiques.

Les deux phénomènes sont d'ailleurs intrinsèquement liés, sans environnement contraignant facilitant l'apparition d'intérêts communs et mettant en lumière les antagonismes sociaux, la conscience de classe peut difficilement émerger. Dans cette même configuration, la classe ouvrière n'étant pas homogène ni unie dans son discours ou ses revendications ne peut se placer en tant que force opposée à la classe moyenne. En l'absence de deux pôles radicalement adverses les situations de conflit sont moins alimentées. Aussi, faut-il comprendre qu'à Bristol la nature des rapports entre les classes étudiées se définit avant tout par le consensus parce que l'environnement particulier et le développement de cette ville au XIX<sup>e</sup> siècle n'ont pas permis à la classe ouvrière de se penser en tant qu'adversaire de la classe moyenne et que la combinaison des paramètres économiques, sociaux et culturels étudiés dans cette thèse a aidé à la pacification des relations entre classes.

Nos investigations et leurs résultats corroborent l'idée défendue par les révisionnistes que l'histoire sociale de la Grande-Bretagne ne peut être réduite ou expliquée par l'utilisation de théories déterministes et généralisantes. L'histoire et le développement social de Bristol lui sont propres et sont le fruit de la combinaison de multiples facteurs économiques, sociaux et culturels. Nous espérons ainsi que notre travail et les conclusions présentées serviront d'une part à compléter le vaste champ d'étude qu'est celui de l'histoire sociale de la Grande-Bretagne et qu'ils

permettront aussi d'alimenter la réflexion sur les classes et sur les théories dont elles ont fait l'objet.

La focalisation sur l'histoire et le développement d'une ville en particulier peut paraître fragmentaire et l'on pourrait reprocher à ce type de démarche de ne révéler qu'une pièce d'un puzzle fort complexe. Nous pensons au contraire que ces études parcellaires, si elles étaient entreprises en plus grand nombre, nous fourniraient une vision à la fois plus précise et globale de la société victorienne.

En appliquant ce type de travail à différentes villes britanniques, de tailles variées, aux économies, au développement et aux caractéristiques divers nous serions en mesure de souligner la pluralité des expériences au XIX<sup>e</sup> siècle, tant au point de vue de l'impact de la révolution industrielle que de l'agencement des rapports sociaux. Ce faisant, il serait plus facile de déterminer dans quelle mesure et quels contextes les rapports de classes se sont organisés dans le conflit ou à l'inverse, dans quels cas de figure ils ont pu évoluer vers le consensus. Le cas de Bristol ici présenté nous pousse effectivement à nous interroger sur la répétition de ce phénomène à travers le pays. Observe-t-on le même type de situation dans plusieurs villes et pour quelles raisons ?

L'absence de révolution sociale en Grande-Bretagne à laquelle les historiens, toutes tendances confondues, ont tenté de répondre ne trouverait-elle pas quelque élément de réponse dans une analyse méticuleuse et spécifique d'un grand nombre de villes. En d'autres termes, ne faudrait-il pas chercher une réponse au consensus social britannique dans l'existence d'une pluralité de situations de consensus à travers le territoire. Même si les situations de conflit ont pu être nombreuses et la conscience de classe plus marquée dans certaines villes, se pourrait-il que dans d'autres agglomérations, pour des raisons qu'il faut étudier, l'existence de relations sociales plutôt consensuelles ait empêché toute possibilité de révolution nationale.

Si par le passé on a cherché à expliquer l'absence de révolution sociale par l'existence d'un phénomène général qui se serait répercuté à l'échelle nationale et aurait concerné toute la Grande-Bretagne victorienne et ainsi influencé le cours de

l'organisation des relations sociales, nous pensons qu'une autre piste de recherche possible consisterait à entreprendre plusieurs microanalyses du type de celle présentée ici et à procéder de façon inverse. C'est-à-dire qu'en se livrant à l'étude de plusieurs situations et configurations, on pourrait tester la validité de l'idée qu'en Grande-Bretagne la révolution sociale fut évitée notamment parce que dans nombre de cités, pour des raisons pouvant être spécifiques à chacune d'elles, les relations sociales se seraient organisées dans le consensus plus que dans le conflit, affaiblissant ainsi considérablement les chances de révoltes. L'expérience nationale étant fragmentée, l'action radicale aurait pu difficilement s'organiser.

# ANNEXES

---

## Table des annexes

- Annexe 1 : Publicité pour le cacao Fry.
- Annexe 2 : Plan des paroisses de Bristol et Plan de Bristol en 1860-1870.
- Annexe 3 : Extrait des « Letters on the Condition of the Working Classes of Bristol ».
- Annexe 4 : Conditions d'attribution de l'assistance publique à Bristol.
- Annexe 5 : Exemple de legs, Miss Elizabeth Ludlows Gift.
- Annexe 6 : Formulaire de demande d'admission aux Haberfield Almshouses.
- Annexe 7 : Rapport des « Associated Bristol Charities for Bristol Poor Law Union ».
- Annexe 8 : Prospectus d'une soirée « Happy Evening for the People ».
- Annexe 9 : Extrait du *Bristol and District YMCA monthly Record*, 1898.
- Annexe 10 : Publicité pour le « YMCA Literary Institute », 1867.
- Annexe 11 : Publicité pour la « Bristol Institution for the Advancement of Science, Literature and the Arts ».
- Annexe 12 : Publicité pour le « Bristol Athenaeum ».
- Annexe 13 : Extrait du *Bristol Mercury*, compte-rendu d'une conférence à l'Athenaeum, 1855.
- Annexe 14 : Carnet d'épargne à la W.D. & H.O. Wills' Savings Bank, 1895.
- Annexe 15 : Population des comtés en 1871 et nombre de mutuelles, leurs adhérents et ratio pour 1000 habitants et 1877.
- Annexe 16 : Règlement de la mutuelle des « Oddfellows ».
- Annexe 17 : Rapport du « Trades Council » de 1901.
- Annexe 18 : Résultats des élections législatives pour Bristol en 1868 et 1870.

---

Diploma of Honour, Highest Award, Amsterdam,  
1883.

## **Fry's Cocoa**

GUARANTEED PURE **Extract**

"If properly prepared, there is no nicer or more wholesome preparation of Cocoa."—DR. HASSALL.  
"Pure Cocoa, from which a portion of its oily ingredients has been extracted."—CHAS. A. CAMERON, M.D., F.R.C.S.I.  
"It is strictly pure, and well manufactured in every way."—W. W. STODDART, F.I.C., F.C.S., City and County Analyst, Bristol.

## **FRY'S CARACAS COCOA**

IN PACKETS AND TINS.

Prepared with the celebrated Cocoa of Caracas,  
combined with other choice descriptions.

"No more delicious beverage has ever been manufactured."—*Morning Post*.  
"It cannot fail to prove a favourite and valuable article of diet."—*Civil Service Gazette*.

## **Fry's Homœopathic Cocoa**

IN PACKETS AND TINS.

This Cocoa is highly approved and strongly recommended by many eminent members of the Medical profession.

"It is made with ingredients of the first quality, and much pains have been bestowed upon its manufacture."—DR. HASSALL.

---

Seventeen Prize Medals awarded to

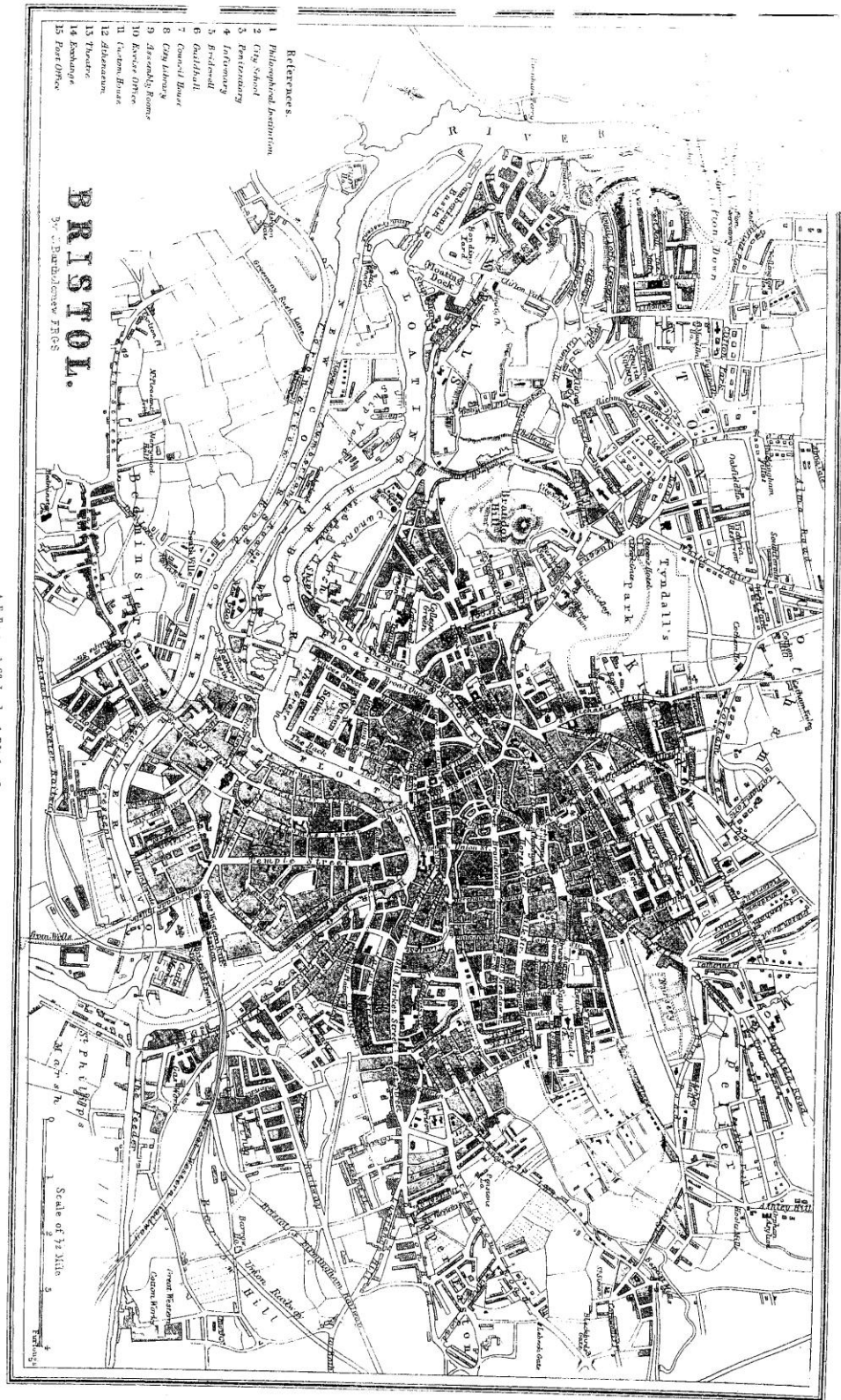
**J. S. FRY & SONS, Bristol & London.**





Source : Carte des anciennes paroisses de Bristol, Collection du Bristol Record Office.

Annexe 2



e 1860/70

A. Halloran & Co. London & Edinburgh.

Source : Plan de Bristol 1860-1870, Collection de cartes de La Bristol Reference Library.

**LETTERS**  
ON THE  
**CONDITION OF THE WORKING-CLASSES**  
OF BRISTOL AND ITS VICINITY.

No. 2.] SATURDAY, AUGUST 31, 1850. [PRICE ½d.

Reprinted from the BRISTOL EXAMINER of Aug. 24.

**LETTER II.**

PART OF OUT-PARISH OF ST. PHILIP AND JACOB.

Among the more striking of the features which combine to give the region under survey its differential aspect, is the *pechant* of the inhabitants for such accommodation as the street affords them,—to which allusion has been made, and which is observable at intervals throughout the day, and particularly towards its close. Swarms of children—many dirty, ragged, and barefoot, but the greater number of them more or less decently and completely clothed, and comparatively clean, are at pretty nearly all hours to be encountered; either lugging about “babies” nearly as big as themselves, scampering through the streets in chase of each other, gathered in little groups after the manner of their elders, or seated in a row upon a door-step, engrossed in the intricacies of some “game of chance or hazard,” in which little bits of broken crockery or tobacco-pipe replace the recognised materials of “play.” Numbers of young women, too, are frequently to be observed enjoying the pleasures of the promenade, or engaged in the performance of some indispensable out-door duty, such as that of fetching water for the use of the family, nearly the whole of that obtained from the wells in the neighbourhood being brackish, or impure. Whatever the occasion, however, if two young women have to walk down a street together, the chances are that it will be with an arm of each round the neck or waist of the other, a custom in which they are imitated by the children, who often “take the road” linked thus five or six together. Twice or thrice in each day, kettles, cans, and pitchers come into requisition; and at such times this

10

universal water-carrying, with the appearance and manners of those engaged in it, recal forcibly the characteristics of some of the peninsular or continental cities. The dresses of the people strongly favour such an illusion; those of the elder women are in general *bizarre*; of the younger, often gay. Bonnets are most frequently dispensed with, but both flowers and flounces appear, and the gaudy silk or cotton handkerchief, so general among the lower orders in certain places abroad, is here a universal favourite with old and young, and constantly worn,—by one sex as a shawl, and by the other as a neck-tie. Towards the close of the day, nearly the whole population seem to turn out for a sort of street re-union and *conversazione*; some notion of whose nature may be formed from a consideration of the circumstances—that a low tone of voice in speaking is not on any side in favour—that the number of women and children engaged, compared with that of men, is largely in excess—and that the troops of juveniles who have held the ground during the day, are now largely reinforced by detachments from the public schools in the vicinity, and from other places of resort.

The personal appearance of the population of this quarter, generally, is depressing. Dirt, though more than sufficiently visible, is still, perhaps, hardly so universally and palpably apparent as was formerly the case; but a stunted, wiry growth, and a look of squalid wretchedness or utter vacancy, seem to be hereditary among the people. Here the human face is shorn of its divinity indeed! Strange stories are occasionally told regarding the actual birthplace or species of some real original New Zealander, man-monkey, or the like, that, somehow, *malgré* the assertions of the showman, and the credence of the admiring town, belongs to the North or West of Ireland, and never was out of the three kingdoms in its life; and, so far as stature, skin, and aspect are concerned, I believe that a very passable company of Laplanders—perhaps of “Bosjesmans,” might be got up in St. Philip’s at very short notice.

In the state of the dwellings in this district, a great difference is observable. The vocations of the inmates of a number of them are not such as altogether tend to cleanliness and good order, but, in general, whenever there is any

fair prospect of these being sought with success, the attempt appears to be made to attain them. Notwithstanding that what in America would be called the "keeping-room," here serves, almost universally, as *salle-à-manger*, sitting-room, kitchen, scullery, wash-house, and workshop, at the least, it is in general tolerably clean; some vestige of arrangement is visible among the little furniture which it contains; and, poor as the people are, they all contrive to buy a little sand and freestone, and to expend them lavishly upon their floors. Few of the houses contain more than five or six rooms; many have less, and in a very large proportion of instances, each room is the sole habitation of a family; while, in others, it is the domicile of two or three. I have heard of as many as forty persons, of both sexes and all ages, crowded into one house of average size. Where the places have a "back-let," that is to say, a small yard or the remnant of a garden in the rear, it is very frequently devoted to the accommodation of some wretched "pony," or donkey—which often passes through the house to reach its lair—the vocation of a large number of the inhabitants compelling them to keep some small beast of draught or burden. It is not always, however, that the case is much improved in such respects by the absence of any living quadruped member of the family: there are cattle-yards behind some of the dwellings, and from one of these I have seen a couple of dirty, ill-conditioned beasts, quietly gazing together, through an open window, into the house.

Pass through this region at almost any time, and the number of small trucks and carts, bestowed in corners or tilted up at the street-side, can hardly fail to be remarked. They are the property of the residents, and, with the help of their four-footed allies, are put to a multiplicity of uses, the chief perhaps being connected with a regular and very extensive traffic in sand, which seems to be carried on from this point, not only in the district itself, where a large proportion of the material in question is consumed, but all over the city and suburbs. The sand is purchased from pits at Easton, and I am told by a person who describes himself as having been engaged in the business from a boy, that, with industry, it returns him all expenses—including the keep of some kind of "horse," and, on the average, some 2s. a week for his labour, all the year

round. In reply to an inquiry as to why he did not rather obtain a place of work, where his earnings would probably be greater, this man stated that, having lost his father when young, and, consequently, having never been trained to any recognised craft or labour, he could not obtain employment. A similar answer was returned by a young woman, who had followed, from a child, the wretched trade of a pipemaker. The man of whom I have spoken, had every appearance of an honest and industrious person; he sent his younger children to school, and had brought the others up creditably; and, moreover, I learned, had a morsel to spare, now and then, to those who were worse off than himself. He must, however, perhaps, be taken as an exceptional specimen of his class; it is said that much of the small and precarious earnings of the men of this district is spent at the tavern; while, as concerns the body of sand-renders, it is observable that many of their quadruped assistants have a habit of stopping at the public-houses on the route homeward; from which circumstance a tolerably safe inference as to the whereabouts of their masters at such times, may perhaps be hazarded.

A prodigious number of persons calling themselves "Dealers in Marine Stores,"—that is to say, in everything dirty and detestable, and a heterogeneous mass of materials in addition, are to be found in this neighbourhood. In such cases, the lower rooms of the houses are given up to the "stores," and the windows stuffed full of every conceivable species of rubbish, which the remorseless and indefatigable cinder-pickers seem to have raked out of the gutters, the ash-pits, the very scavenger's carts on the road—out of every place, in short, where it has contrived to inter or to hide itself—with the determination to accumulate it here, in this particular part of St. Philip's. Hardly a street without from two to half-a-dozen of these "marine" repositories; all and each of them displaying large printed bills, setting forth that, within, the best price in the world is given for the odds and ends of everything under the sun, particularly for "rags, bones, bottles, junk, old iron, copper, and every description of metal." They have not yet arrived at the London refinement of exhibiting a hideous nigger doll, some two feet or so in length, attired in a stiff muslin petticoat, and bedecked with rags and ribbons of the most glaring hue, dangling over the shop door, as the symbol of their calling. The whole of these places are mere feeders to larger establishments in other parts of the city; they obtain all they can themselves, and purchase from the street collectors; and, when a sufficient stock is amassed, the raddy-cart comes

into requisition, and the whole is bundled off to the wholesale dealer; a proceeding which, fortunately, circumstances often tend to expedite, inasmuch as there are certain portions of these precious "stores" (in the chandlery line), which, if allowed to accumulate, or not quickly removed, acquire a tendency, especially in warm or close weather, to walk away of themselves. Nothing, however, is disposed of until after very careful inspection has satisfied the dealer whether, in the condition in which it has reached him, any portion of his acquisitions be still further applicable to the use for which it was originally intended, or to any akin to it. If so, it will fetch a better price than that obtained for the mass, and great must be the pains taken to ascertain the fact. Every rusty nail is withdrawn from the old iron, and goes to form part of the heap exposed in the window for sale; every morsel of cotton or cloth that may serve to patch an old garment, is carefully stored up in like manner; whatever may be worn—an old bonnet, a shoe, or the remains of a dress, is also displayed: a marine store-shop, in short, ought to satisfy one that in this world nothing is lost, and if a man seriously wished to discover what became of all the old pins, it is to such a place he should address his inquiry. It is not the city however, alone, which the "store"-keepers lay under tribute. Many of them regularly "travel with ware;" that is, loading their go-carts with some sort of crockery, they set off into the country; travel perhaps twenty or thirty miles, remain away for days, call at the houses on their route, and exchange the whole of their pottery against an equivalent in such house-refuse as the natives may have to offer. Both in town and country, children are frequently their purveyors; but it often happens that the amount they collect is too small to justify the expenditure of even the smallest coin of the realm in return; and, in such cases, the transaction is balanced by lollypops, a stock of which the dealers provide for the purpose.

Nor are the operations of these people to be looked on as altogether unimportant. The tallow-chandlers derive from them no small portion of their supply; some of the old nails find their way to the gun-smith's; the rags and junk, of course, go to the paper-maker; the bones are ground into dust, for manure, or cut into buttons, or burned to make lamp-black and "ivory black;" the old iron is sent away to the north by the ship-load; there is, in fact, a destiny awaiting every commodity that falls into their hands; and, in one shape or another, they all quickly make their re-appearance in the world. "The 'junk' (or old rope), for instance, is mostly made into brown paper; but there is one kind—the worn-out flat rope of a mine-bucket, which is said to form the most tenacious paper, of very thin texture, in existence; that, namely, upon which the Governor and Company of the Bank of England are in the habit of diffusing their well-kept promises to pay, in the form of Bank of England notes.

In my last letter, some account of the process of pipe-making, and the remuneration it afforded, was given. I have since learned that probably from one to two hundred persons find partial employment in this trade, but the work is by no means regular, and just now so scarce that but little is given to any one who cannot obtain an order for pipes, to the value of the labour they are required to perform. A woman who had been engaged in the trade from a child and was considered expert in it, assured me that her earnings never averaged more than about four shillings weekly, and recently, much less. There was formerly a large export of pipes to the United States and to Canada, but within the last three or four years, it has dwindled to little better than nothing.

At no great distance from the dwelling of the seaman's widow, I was directed to the lodging of a poor woman, said to be in all respects a well-conducted person, but unable to obtain employment; consequently, suffering great privation. Her apartment was a single room, on the third storey, containing, in the shape of furniture, only a small table, a chair, two wooden stools, a coloured coverlet, an earthen pan, a saucepan, a small piece of old sheet-iron for a fender, and the worn remains of a poker. On the floor lay a small bundle of ragged old carpet, which served, I suspect, as a pillow; bed, or bedding of any kind, other than the boards, there was none,—yet, in this situation, the poor woman and her child, a boy of four years of age, still presented a decent and thoroughly clean appearance; and the same may be said of their apartment, though the floor showed several rents through which the rafters and dust beneath, were largely visible. No ornament, even of the most trifling kind, was to be seen here; of food there was not a vestige; at the moment, in fact, I believe the inmates had not broken their fast since the previous morning, a state of things, it appeared, of not unusual occurrence. The child, however, looked fat, florid, and healthy; even happy. The story of the mother was this: her husband was a cork-cutter, and, the work being scarce here, he had travelled on foot to London, or only at very low wages, Irish and Scotch workmen being glad to obtain it at any price that was offered. Consequently, and having moreover to support the eldest child, a boy of ten years of age, whom he had taken with him, the husband was enabled to remit but little to his family; some weeks two, three, or four shillings arrived from him, and as often, nothing at all. He was spoken of as a good husband and father, and the wife seemed persuaded that the amount of his earnings did not allow of his sending her more than she received. She would have set out for London to join him, but had not strength to walk such a distance, nor any means of obtaining the amount of the fare for herself and her children by railway. Last year they were somewhat better off, but, work still being slack, the man had gone to Southampton, where he obtained it for some time. Unwil-

15

ling, after a while, to remain longer away from her husband, and entirely unable to support herself and the children, she disposed of what little furniture they possessed, to provide funds for the journey, and went by the goods-train to Southampton. On arriving there, she found that her husband, after having suffered a severe attack of cholera, had left, and the little money she had remaining was absorbed in returning to Bristol. She now took a room in Rose-street, Temple, and stayed there some time, but the rent being 2s. per week, which was more than she could pay, she removed to her present abode, for which 9d. per week was charged. At first it had been 10d., but the landlady, seeing her destitute condition, had reduced it a penny, and did what she could to assist her, by obtaining a little work occasionally, and otherwise. She described herself as a needlewoman, but unable to obtain employment at anything like a remunerative rate. Lately, however, she had made two check shirts for a neighbour, a working man, whose earnings probably do not exceed from 12s. to 14s. weekly, and who paid her 9d. each for making them, the price paid by the "slop-shops" for making similar ones, being *one penny half-penny each!* For tolerably good white shirts, the rate of payment is 2½d. each; for stitching common stays it is 1½d. the pair, for others, 2½d.; and not more than two pairs can be done in a day, so that the earnings of the week seldom amount to more than 3s., and are often less. Candle has to be provided out of the sum paid, and, for shirt-making, cotton also. Work, however, is not to be obtained from the shops by any one who cannot in the first instance deposit two or three shillings as part security for the goods given out; the result of which is that nearly the whole is turned over to a few persons who can provide the security required; and these employ others, who are unable to do so, to make up the articles entrusted to them, and of course pay a smaller price than they receive for the work, so as to realise a profit on the transaction. Under such circumstances, it is not surprising to find such work described as "not worth taking in if it were to be had," which was the observation made with respect to it by the poor woman of whom I have been speaking, and who gave me the above particulars. It is now, she tells me, some weeks since she heard from her husband, nor does she know where to seek him, even had she the means of doing so. As work fails in one place, the poor cork-cutter travels, almost invariably on foot, to another—wherever he can learn that the smallest prospect exists of obtaining it. Nearly every member of the fraternity is enrolled in a club, which has branches in the different towns through the kingdom where the trade is established, and, on arriving at any of these, in search of employment, the enrolled members receive, on application, the sum of one shilling; a bed for the night being also provided. Whether successful or not in his search, the applicant obtains no further relief from the club while he stays in the town. On

16

leaving, he receives from it a trifle, to assist him on his way, the allowance from Bristol to London being six shillings. If seized with illness, 10s. per week are allowed, and in case of the death of a member, or of his first wife, a sum of £6 is paid to the survivor. The society does not encourage re-marriage. They pay the £6 for the first wife, and ignore any other. The help afforded by the club, it appears, did not avail to prevent the husband of the poor needlewoman from being compelled to part with the coat he wore while on the road in the depth of last winter, in order to procure bread; and I am told that it is only in the last extremity, if even then, that persons so circumstanced will solicit a little food or a night's lodging at the Union Houses they may happen to pass. In such case, of course, husband, wife, and children, are separated, and placed in different wards; each receives a small piece of bread night and morning, and the bed is described by my informant as consisting of damp straw shaken down on the floor. Notwithstanding the privations which herself and her three children suffer, the needlewoman contrives to send the two eldest to the Hannah More schools at Lawford's Gate; she would gladly send the third, but, there being a charge of a penny a-week for each, she is unable to do so. Even the pence for those sent, are not always provided by the time of payment, which is every Monday morning, and when this is the case the children, though at other times willing enough, go to the schools with extreme reluctance, the names of the pennyless being invariably called out aloud from the desk, as those of defaulters. Bread, when they can obtain it, is almost the sole support of this family; the children sometimes have a few potatoes, but all have long been strangers to the taste of meat. The price paid for the bread is 4½d. the quarter; but when the mother has the wherewith to purchase a peck of flour, she is enabled, by doing so, and making it up herself into bread, to save something on the cost of it, although 4d. is charged for the baking.

To be Continued Weekly.

PRINTED AT THE EXAMINER-OFFICE, BROAD-ST., BRISTOL.

## Annexe

4

\* The Board of Guardians have determined, as far as practicable in the administration of Relief, to adhere to the following rules :—

1. That Out-door Relief be granted for a fixed period only, not exceeding Three Months, to persons between the ages of 16 and 60 years, unless such persons have children under 13 years of age, or there be *some special circumstance* in the case.

2. That Out-door Relief shall not be granted in any case, unless the Relieving Officer has, since the application, visited the home of the applicant, and has recorded the date of such visit in the Application and Report Book. Cases which the Relieving Officer has not had time to visit, shall be relieved by him in kind only, or by an order for the Workhouse.

3. That on every application for Relief, enquiry shall be made by the Relieving Officer if the person applying has any property or income whatever, or relations of sufficient ability who are legally liable to contribute to his or her support ; and if any, they be required to afford such relief as they are able.

4. That the Relieving Officers shall be required to make at least monthly visits to the homes of all persons receiving Relief on account of temporary illness ; and to visit all other paupers at least once a quarter.

5. That as the recommendations of Medical Officers for meat and stimulants are regarded as equivalent to orders for additional Relief, they must in all cases be accompanied by a report from the Medical Officer, in the usual form, setting forth the particulars of each case ascertained from personal enquiry.



## Annexe 4

6. That Medical Extras shall not be continued, in the case of any pauper, for a longer period than three months, except by special permission of the whole Board.

7. That Medical Extras shall not be granted in the case of permanent paupers, unless under *special circumstances*, and by order of the whole Board.

8. That in every case where the Workhouse is ordered, Medical Relief be discontinued, and an intimation to that effect sent to the Medical Officer by the Relieving Officer.

9. That single persons, between the age of 16 and 60 years, shall not be relieved except in the Workhouse, unless under *special circumstances*, and by order of the whole Board.

10. That when a widow (with children under 16 years of age), having borne a good character, applies for Relief, she and her children may be relieved in money and bread, or by taking some of her children into the Workhouse.

11. That persons of bad character, and women with illegitimate children, shall be relieved only in the Workhouse.

12. That any person receiving Out-door Relief being detected as a common beggar, or who shall knowingly make a false statement to the Relieving Officer, shall be relieved only in the Workhouse.

13. That when Relief is granted by way of Loan, the parties receiving it shall be specially informed at the time that their future earnings will be attached for repayment of the same, and shall be served with a notice to that effect by the Relieving Officer.

14. That every orphan or deserted child requiring Relief, shall be taken into the Workhouse, except under *special circumstances*, and by order of the whole Board.

15. That to a man or woman aged or infirm, or totally disabled, there may be allowed a sum not exceeding 3s. per week ; a man and his wife, under like circumstances, a sum not exceeding 5s. per week ; and these sums shall not be increased, except under *special circumstances*, and by order of the whole Board.

16. That a sum not exceeding 4s. per week be allowed for each "Boarded-out" child.

L



## Annexe 4

17. That the wives and families of men in Gaol shall be relieved only in the Workhouse, except under *special circumstances*, and by order of the whole Board.

18. That the wives and families of soldiers and militiamen shall be relieved only in the Workhouse, except under *special circumstances*, and by order of the whole Board.

19. That the wives and families of sailors be relieved by way of Loan, or in the Workhouse, except under *special circumstances*, and by order of the whole Board.

20. That Out-door Relief shall not be granted to any woman deserted by her husband, except under *special circumstances*, and by order of the whole Board.

21. That when persons require assistance towards burying their relations, the Board will not contribute to the expenses unless they have the entire management of the funeral. For a pauper funeral—a coffin, a shroud, and a pall, with men to carry the coffin, and legal fees only shall be provided.

22. That all paupers within the limits of this Union, shall be relieved weekly.

23. That when Relief has been refused to any applicant by one Relief Committee, it shall not be granted subsequently by another Committee, but the case brought before the whole Board.

24. That no single able-bodied man be admitted to the Workhouse by the Relieving Officers or Master, except in case of sudden or urgent necessity (23, L.G.B.L., 1232).

25. That in all cases of Relief "under special circumstances" where the consent of the whole Board has once been given, such Relief may be continued from time to time as may be necessary by any one of the Relief Committees, provided there is no material alteration in the circumstances.

26. That in all cases "under special circumstances" which have been brought before the whole Board, and the Relief has been refused, such cases shall not be re-adjudicated upon for thirteen weeks after such decision except there has been some alteration in the circumstances.

## Annexe 4

27. That no person shall receive Out-door Relief who is responsible for the Parish Rates on any House, except under very special circumstances.

28. That all persons admitted to the Workhouse between the Meetings of the Board on the Orders of the Relieving Officers, be, if capable, brought before the Guardians, or a Committee, at the following Meeting.

29. That the Relieving Officers be required to give the Master as early as possible on the Morning of each Board Meeting, a list of persons admitted by them during the week, and that such as are able be sent by the Master to see the Relief Committees, and that those in the Sick Wards be sent down to the Committees as soon as discharged therefrom.

---

**MISS ELIZABETH LUDLOW'S GIFT.**

ELIZABETH LUDLOW, late of the city of Bristol, spinster, deceased, by her will, dated 11th February, 1805, gave and bequeathed, as follows:—"I give and bequeath unto the minister and churchwardens for the time being of the said parish of St. Paul, the sum of 100*l.* of lawful money of the United Kingdom of Great Britain and Ireland, current in Great Britain, upon trust, to lay out and invest the same at interest in some or one of the public stocks or funds, and from time to time receive and take the dividends, proceeds, and produce arising therefrom, when and as the same shall become due and payable, and lay out the same dividends, proceeds, and produce, in the purchase of bread, and distribute the same to the poor of the said parish, on the Lord's day, annually, for ever."

It appears, by the churchwarden's accounts, that the sum of 90*l.* (being the amount of this legacy, after deducting the legacy duty, was received, November 26th, 1812, by the then churchwardens, and was invested, together with the before-mentioned legacy of Mrs. Halstone, in the purchase of 166*l.* 12*s.* 5*d.*, four per cents, as above-mentioned; and it also appears, that the dividends upon this sum have been received, and applied in the purchase of bread, to the poor, which has been distributed at the same time and in the same manner as the interest of Mrs. Halstone's above-mentioned.

35717/5/3-5

48

**Haberfield Almshouses.**

48

THE PETITION OF

*Selina Pearson*

RESIDING AT

*4, Princess Place*

Elected and ordered to be admitted

*30. Oct. 1894* 1894

Chairman.

**The Haberfield Almshouses.**

*Qualification, &c.*—Twenty-four Almshouses provide for Twenty-four Almshouses as inmates—one half of whom shall be parishioners of the old Parish of Clifton; and the remaining half shall be parishioners of the old Parish of Saint Mary Redcliff. The Almshouses are open to persons of both sexes; but no persons are admissible as inmates but such as are poor and impotent, and of good character, and members of, and, so far as they may be able, regular attendants on the services of the Church of England; and who are not, and have not at any time previously, been in the receipt of Parochial Relief, nor are under fifty-five years of age.

*To the Trustees of the Haberfield Almshouses.*

Gentlemen,

*I beg respectfully to apply for admission to the above Almshouses, and declare that I am duly qualified to make such application, and that the following questions are truly and correctly answered by me.*

Signature *Selina Pearson*

Present Residence *4, Princess Place*

Date of Application *Feb 17 1894*

Source : BRO 35717/5/3 (a) 5, Records of the Lady Haberfield Almshouse Trust, applications for admission.

Questions to be carefully answered.

1. Where were you born and when? *In Montague St. Bristol May 15, 1830*
2. Where do you now live? *4 Prince Place Clifton*
3. State whether it is in the old Parish of Clifton; or the old Parish of Saint Mary Redcliff *In the old Parish of Clifton*
4. How long have you lived there? *7 years in Clifton before the old Parish was dissolved in 1844*
5. What is your occupation? *Purchasing for the Parish*
6. Have you been in business on your own account? If so, state where and how long *Never in business on my own account*
7. If you have never been in business, state how you gained a livelihood and what was your income *Worked with my father up to 14 years ago. I am then with my wife and 3 children in a household*
8. Did you ever save money and put it out to interest? If so, state what it is and how much is left? *No*
9. How much did you save, and how much is left? *Never saved & have none now*
10. Have you any estate, salary, annuity, pension or income for life or otherwise? State what it is and how much *None*
11. How are you now supported? *Family by saving now by penny power*
12. Have you ever received relief from the Parish? *Never*
13. Are you a member of the Church of England, and, as far as able, a regular attendant? *Always attend Christ Church Clifton and a Communicant*
14. Have you been married? *No*

15. Is your husband living? *husband living*
  16. How many children have you? *None*
  17. Where do they live and what are their circumstances? *None*
  18. Who will be responsible for any additional expense, for nursing, &c., incurred during your illness at any time, if you are elected? *My wife & Cousin Mrs. J. Prince (Placed)*
  19. State any other circumstances in your case which call for special consideration *As at present obliged to discontinue my work owing to trouble see Q. 8. I have no money coming in*
- February 17 1861*
- We, the undersigned, know the Petitioner to be a poor person of good moral character and habits, and we believe the above statements to be correct.*
- | NAME                     | PROFESSION           | RESIDENCE                      |
|--------------------------|----------------------|--------------------------------|
| <i>Horace Meyer</i>      | <i>Wine Merchant</i> | <i>4 Rodney Place Clifton</i>  |
| <i>Walter Litchfield</i> | <i>Banker</i>        | <i>9 Grosvenor Row Bristol</i> |
| <i>John H. H. H.</i>     | <i>Banker</i>        | <i>Clifton Bristol</i>         |
- \*\* One of the Signatures must be either the Vicar of Clifton, or St. Mary Redcliff, or the Incumbent of any Parish named hereon for ecclesiastical purposes.

This Petition, properly filled up, must be left with Messrs B. S. Stock & Son, Small Street Court, Bristol.

1, RODNEY PLACE,  
CLIFFON, BRISTOL.

Nov. 12.

Dear Mr Woodcock

I should like to add my recommendation of  
John Pinner of Glaston St in New Passit  
who is a candidate for the Stokefield  
Chaplaincy. He is thoroughly deserving &  
Completely devoted if you could give  
to this cause your valuable help & prayers.

Committee.

Very Rev. Canon BARRON ...	Bishop's House, Clifton.
Mr. WILLIAM BENNETT ...	Guardian, Incorporation of the Poor.
Miss AGNES BROMBY ...	
Mrs. CORNISH ...	St. Mary Redcliff Vicarage.
Rev. PITT EYKYN ...	Year of St. Augustine's.
Mrs. PITT EYKYN ...	
Miss E. W. PRY ...	
Miss M. M. PRY ...	
Miss GRETTON ...	Registrar of Registry of Relief.
Mr. W. H. BATEMAN KAY ...	Member of C.O.S. Committee
Rev. G. H. LEA ...	Lodge Street Congregational Chapel.
Mr. GEORGE H. LEONARD ...	Warden, Broad Plain House.
Miss L. LEWELLIN ...	Member of C.O.S. Committee.
Miss OSHLYE ...	
Rev. F. C. PAUL ...	Rector of St. Peter's, City.
Miss AGNES TEMPLE ...	
Miss S. K. FYNDALE ...	
Miss WAIT ...	
Mr. MARK WHITWILL ...	Treasurer, Children's Hospital, &c.

Hon. Secs. :

Miss ELIZABETH STURGE | Mr. DOUGLAS DENT  
(*Organizing*).

Hon. Treasurer :

Mr. F. RICHARDSON CROSS, M.P.

Agent :

Mr. GEO. GARDINER.

REPORT.

This Committee was formed in 1893 by the Council mentioned <sup>Formation of</sup> on the last page. <sub>Committee.</sub>

Its objects and methods (see page 1) are similar to those of <sup>Objects and</sup> the Charity Organization Society, to which several of its <sub>Methods.</sub> members belong and with which it closely co-operates. A separate Committee was formed in order to strengthen work on these lines in the locality. The Committee of Associated Charities undertakes all cases from the Ancient City (population 55,000), while the Charity Organization Society deals with the large areas within its district lying in Barton Regis and Bedminster Unions.\*

The promoters desired still further to improve the treatment of distress by the charitable in Bristol on the lines of the Charity Organization Society, distinguishing between cases for clarity and those proper to be dealt with by the Guardians, and obtaining consideration for investigated cases by the Managers of the many existing Charities, keeping always in view the paramount object of raising the poor to a condition of independence. Applicants whose distress is due to misconduct or reckless improvidence should, it was considered, be left to the Poor-law, excepting in so far as it might be possible to bring them under reformatory influences; while respectable persons of thirty and industrious habits should be helped by Charity.

It is a leading principle of the Committee that help must be *adequate*; for if this is not so, the temptation to fall into begging habits is almost irresistible.

At the close of its first year the Committee is able to report <sup>First Year's</sup> a considerable amount of work. <sub>Work.</sub> The Office was opened October 1st, 1893, the use of rooms at 35 Queen Square being generously granted by Mr. Mark Whitwill, free of rent, fire, and lighting.

\* Any case sent by mistake to the wrong Office, is forwarded to the right one.

## Annexe 7

The work has been carried out by the Hon. Secretaries, assisted by many willing helpers and the Enquiry Officer. Statistics of the cases received will be found at page 10. The general result is as follows:

Applications decided	148
Enquiries for other Committees (London, &c.)	14
Total	162

Investigated—

Wholly or in part, but "Withdrawn"	18
Assisted	36
For other Committees	14
Total	68

Not assisted	94
Total	162

Reports on cases sent out ... 139

As indicated by the above Statement, a large number of the applicants proved to be unhelpable, for reasons shown by the following analysis:—

Out of work	45
Not likely to benefit	7
Not needed	6
False address	3
Help as offered declined	3
Already on Poor-law and not suitable to take off	6
Vagrant	1
False statements	1
Bad character (involving drink in 13 cases)	19

Besides—

Out of work A.B.C. and C.O.S. Districts	91
Reported to independent enquirer	1
Case proper for Endowed Charity, but not yet successful	1
Total not assisted	94

Unhelpable cases can, as a rule, only be properly treated by the Poor-law, and such applicants were told to apply to the

Relieving Officer. A few, however, could be sent to suitable Reformatory agencies; and even in cases of absolute refusal by the Committee, the plain but kindly remarks of those who, having gone carefully into the circumstances, have discovered faults or mistakes which account for the state of distress, have not been without good effect on character and habits. Such plain speaking has in hardly any case been resented.

Turning now to cases assisted, a few examples will be of Cases Assisted, interest:—

I. *Weekly Allowance Case*.—B, a man aged about sixty, of excellent character and antecedents, was incapacitated some years ago while filling a responsible position in the service of a Bristol firm. A small permanent club allowance and a pension from his late employers, with a little assistance from his wife's sister, a domestic servant, provided for him and his wife until the firm failed and the pension ceased. There are no children to help, and when brought to the notice of the Committee the couple were in great difficulty. Such a case can only be properly dealt with by the endowed or other charities for granting annuities. It was impossible to leave it to the Poor-law, however, and the Committee, while desiring that it should be recognized that Bristol must look to its ample endowed charities for the due treatment of pension cases, after full investigation and comparison, organized, but with considerable difficulty, a temporary allowance to meet present needs. Funds are still wanted for this case.

II. *Loan Case*.—Mrs. K. is a widow with four children. After the death of her husband in a distant workhouse, she returned with her young baby to Bristol, leaving two children in the workhouse school. Her eldest boy, living with relations, keeps himself. She was applying in several directions for assistance, when her case was sent for enquiry. She was helped to obtain a situation as servant, and kept it for a year. Out of her wages she paid for her baby's maintenance and repaid a loan made for clothes. She is now employed respectably. Timely intervention saved this woman from permanent dependence. To such the local charities offer a temptation to rely on



As regards those arising from seasonal causes—such as frost, snow, rain, &c.,—the effect of systematic help when bad weather is not unusually prolonged or severe, must be to discourage the forethought which would provide for these inevitable seasons, and thus to supplement wages by charity. As a rule, therefore, out of work cases cannot be effectively dealt with by charity. It is hardly necessary to remind readers of this Report that the Guardians, while not allowed to grant out-relief to able-bodied men without a work test, meet the difficulties of the case when they become pressing in the winter by opening the stone-yard. This measure is no doubt necessary, but at the same time needs careful safeguarding. It seems an abuse that men of indifferent character, who earn a precarious living during the summer, should return, winter after winter, to the stone-yard, thus practically supplementing their scanty summer earnings, and supporting stunted and half-starved families by inadequate Poor-law relief and casual charity during the winter. The Committee suggests that after trial in the stone-yard (perhaps for two or three winters), it would be desirable to withdraw this relief from such cases, which would then be dealt with in the House. Were this done the problem of dealing with the unemployed would be less difficult than it is at present.

The foregoing analysis of work done may seem in some respects discouraging. In as far as any revelation of human imperfection is discouraging, it must be so; but it should be clearly borne in mind that the usefulness of the work is not to be measured by the number of cases assisted, but also by those which have been rejected after investigation. Proportionately the former may be few, and yet the Committee may be doing valuable work. Unless some means exist of investigating all cases of alleged distress, it is impossible to distinguish the honest, industrious poor from the idle and improvident, and charity tends to take the form of that wholesale and too often indiscriminate relief which, whether by means of free food, systematic doles, or funds suddenly raised and hastily distributed, tends to discourage forethought, lower wages, and (in the case of doles) to raise rents; thus in the long run injuring, instead of benefiting, the poor.

others, rather than on their own efforts; and the recurrence of Christmas, with its possible gifts, is a cause of general unsettlement. Frequent friendly intercourse with a member of the Committee has been a support to Mrs. K. and an encouragement to persevere.

III. *Instigation Case.*—G. W. lived with his father in a common lodging-house. His father having deserted him, an aunt took him in; but she was too poor to keep him. Being without a home and amongst dangerous companions, efforts were made which resulted in his being committed to the Training Ship *Terrible*, where he has every prospect of doing well.

As regards cases "not assisted," it will be noted that in forty-five of them distress was attributed to want of work.

Analysing these, the ascertained causes were as follows:

Bad character (involving drink in 7 cases)	21
Indolence of applicant	3
Difficult temper	1
Vagrant habits	4
Total	29
Leaving causes unascertained	16
Total	45

It would be imprudent to found any wide generalization on such limited numbers; nevertheless, the figures show the necessity for caution in dealing with the needs of those who ascribe their distress to "want of work" and in attempting a remedy until the history is known of each case. The sixteen unascertained cases were not investigated as the others were, because on the face of them they were simply out-of-work cases. Even if these, or any of them, were due to slackness of trade, public charity could not help; because to attempt to maintain whole families, when there is no prospect of a change of circumstances, is to undertake responsibilities impossible to fulfil. Occasionally advice may be given as to the disposal of children, or a man may be helped to remove to another neighbourhood. The Committee works under no hard-and-fast rule never to assist such cases; but it is obviously difficult to do so effectively.

TABULAR STATEMENT OF CASES BETWEEN  
1ST OCTOBER, 1893, AND 30TH SEPTEMBER, 1894.

I.

PARTICULARS OF CASES DEALT WITH.

Total number of Cases registered ... ..	217
Referred to other District Committee (D.O.S.)	29
Inquiries for other Committees (London, &c.)	14
—	43
Net Applications ... ..	174
Carried to next year ... ..	6
Net Applications decided ... ..	168
Less duplicate applications ... ..	20
Balance ... ..	148
Withdrawn ... ..	20
Less duplicates ... ..	2
Not Assisted ... ..	18
Less duplicates ... ..	18
Assisted ... ..	94
Marking the total ... ..	36
Reports of investigations sent to enquirers ... ..	148
—	139

II.

SOURCES OF ASSISTANCE.

Institutions ... ..	11
Guardians ... ..	4
Individuals (privately)	8
Do. through A.B.C. ... ..	14
Forms—	
Loans ... ..	4
Grants of Money ... ..	6
Employment ... ..	2
Hospital Treatment... ..	14
Surgical Appliances... ..	1
Convalescent Aid ... ..	7
Allowances for extended periods (Pensions)...	3
—	10

SUBSCRIPTIONS, DONATIONS, &c.

	Subscriptions		Donations		Special Cases.		Unappropriated		Amounts in Arrears to	
	£ s. d.	£ s. d.	£ s. d.	£ s. d.	£ s. d.	£ s. d.	£ s. d.	£ s. d.	£ s. d.	
Addiscott, Mr. H. ... ..	1	0	0		1	0	0			
All Saints' Nokes ... ..					0	10	6			
Baker, Mrs. Watkins ... ..			2	0	0					
Barnett, Rev. Canon & Mrs. Bartholomew, Mr. F. E. (the late) ... ..			4	8	0					
Bennard, Miss ... ..					0	3	0			
Bilbano, Rev. G. ... ..					0	2	6			0
Boorue, Miss ... ..					0	2	6			0
Bridges, Captain G. H. ... ..					0	10	0			
Budgett, Mr. W. H. ... ..					0	10	0			
Cannegie, Major-General							0	5	0	
Chetwood, Ailsen, Mr. J. ... ..					0	10	0			
Clarke, Mrs. S. ... ..					0	10	6			
Clarke, Dr. Mitchell ... ..					0	10	0			
Cole, Rev. E. P. ... ..			0	10	0					
Comer, Mrs. ... ..					2	0	0			
Cornford, Mrs. ... ..					0	8	0			
Cornish, Rev. Canon ... ..	1	1	0							
Cross, Mr. F. Richardson ... ..			5	5	0					
Dent, Mr. Albert ... ..					0	5	0			
Dixon, Rev. W. E. ... ..		2	10	0						
Eberle, Mr. W. Fuller ... ..			2	0	0					
Edwards, Miss ... ..					1	0	0			
Edwin, Miss M. A. ... ..					5	0	0			
Evans, Mr. Sparko ... ..			5	0	0					
Evans, Mr. J. L. ... ..					0	7	6			
Evans, Miss F. ... ..					0	5	0			
Igkyn, Mrs. Pitt ... ..			0	10	0					
Richardson, Mr. W. ... ..			2	0	0					
Fry, Mr. F. J. ... ..			5	0	0					
Fry, Mr. Lewis ... ..			5	0	0					
Fry, Mr. J. Stears ... ..			5	0	0					
Fry, Miss S. A. (2 years' subscription) ... ..	2	2	0	1	1	0				
—										11

Annexe 7

	Subscriptions General Fund, General Fund.	Donations £ s. d.	Special Cases, £ s. d.	Unappropriated, £ s. d.	Advances to Committee for Loans, £ s. d.
Fry, Miss E. W. ....	2 0 0	3 0 0	2 0 0	5 0 0	
Glazebrook, Rev. M. G. ....		15 0 0			
Hazledine, Rev. W. ....			0 7 6		
Howse, Mr. H. Juster ....			0 1 9 6		
Ireland, Mr. J. Clayfield ...	2 2 0	1 1 0			
Kay, Mr. W. H. Bateman ...	2 2 0	2 18 0			
Lee, Mr. Arthur ...			2 2 0		
Leighton, Mr. Robert ...			1 0 0		
Leonard, Mr. Geo. Have ...			1 0 0		
Leonard, Miss ...			1 0 0		
Lovelitt, Miss L. ....			0 10 6		
Lodge Street Chapel (per Mr. C. Fry) ...			0 12 0		
Moberly, Mr. W. O. ....	0 10 0				
Morgan, Dr. S. ....			0 5 0		
Morgan, Miss ...			0 10 0		
Morgan, Dr. S. ....			0 5 0		
Nelson, Mr. T. F. ....			1 1 0		
Nicholson, Dr. T. D. ....			1 1 0		
Nickmann, Mr. and Mrs. ...			0 10 0		
Parrot, Miss ...			1 0 0		
Pass, Mr. A. C. ....	1 1 0				
Pearson, Mr. George ...	2 2 0	2 18 0			
Pease, Miss C. S. ....	0 10 6				
Prankherd, Mr. P. D. ...			0 10 0		
Pridaux, Mrs. ....	0 5 0				
Richard, Mr. W. Jenwick ...	2 2 0				
Rogers, Mr. William T. ...			3 10 0		
St. George's, Brandon Hill (per Rev. A. Dewing) ...			1 19 0		
St. Mary's, Redcliffe (per Rev. K. Mackenzie) ...			0 11 7		
Smith, Rev. Canon ...			1 1 0		
Sturge, Mr. Francis ...			0 10 0		
Sturge, Mr. William ...			2 0 0		
Sturge, Miss E. ....	2 2 0				5 0 0
Sturge, Miss H. M. ....	0 10 0				
Svensah, Mr. John ...			0 5 0		
Tait, Mr. C. W. ....	2 2 0				
Tilford, Mr. H. C. ....	0 10 0				
Tindal, Mr. H. A. ....			0 5 0		
Thomas, Rev. H. Arnold ...	1 0 0				0 5 0
Thomas, Mr. Harry E. ...			5 0 0		
Thomas, Mr. Herbert ...			0 10 0		
Tomkins, Mrs. M. ....			0 7 6		
		12			

	Subscriptions General Fund, General Fund.	Donations £ s. d.	Special Cases, £ s. d.	Unappropriated, £ s. d.	Advances to Committee for Loans, £ s. d.
Townsend, Mr. Chas., M.P. Tynedale Mission (per Mr. T. E. Howe) ...			0 10 0		
Tyndal, Miss S. K. ...	1 0 0				
Vaughan, Mr. W. W. ...	0 10 0				
Wain, Rev. Joseph ...			0 6 6		
Wallace, Mrs. ...			0 5 0		
Wassery, Mr. Arthur H. ...			0 5 0		
Webber, Mr. H. L. ...			1 1 0		
Williams, Miss ...			0 2 6		0 2 6
Williams, Dr. Watson ...			1 1 0		
Wills, Miss ...	1 1 0				
Wilson, Rev. C. P. ...	0 10 0				
Wiseman, Rev. H. ...	0 10 0				
Wollaston, Mr. G. H. ...	0 10 0				
Worsley, Mrs. ...			0 10 0		
Worsley, Miss ...			5 0 0		
Wright, Mr. H. S. ...			1 0 0		
Youngusband, General ...			0 5 0		
Returned to Donors ...	£51 4 0	£528 13 10	£5 5 0	£10 10 0	
TOTALS ...	£51 4 0	£668 18 0	£27 17 8	£5 5 0	£10 10 0

NOTE.—The subscription of Mr. J. W. Lane for £11 1 0 will appear in 1895 account.

**BRISTOL TEMPERANCE SOCIETY**  
AND  
**GOSPEL TEMPERANCE UNION.**  
Instituted 1836.

**HAPPY EVENINGS**  
**FOR THE PEOPLE.**

**ASSOCIATION HALL, ST JAMES SQUARE.**

**APPROPRIATE PROGRAMME.**  
SATURDAY, APRIL 27th, 1889.

**President:**  
J. STOKES PRY, ESQ.

**Treasurer:**  
H. GRACE, ESQ.

**Don. Financial Sec.:**  
J. W. PADFIELD, ESQ.

**Joint Don. Secs.:**  
REV. J. GEORGE.  
REV. W. H. SKINNER.  
MISS BLEW.

**Organising Agent**  
MR. E. WARLAND.

**Collector:**  
MR. T. B. TAYLOR.

**Part II.**

**OVATURE** ... .. "Dialine" ... .. RENDLAND ORCHESTRAL SOCIETY

**CHORUS** ... .. "The Society's Chorus" ... .. THE SOCIETY'S CHORUS

**ADDRESS BY THE CHAIRMAN** ... .. Rev. W. H. SKINNER

**GLEE** ... .. "Spring's Delights" ... .. Messrs. WAINSB, VAUGHAN, HATCH & KERRY

**SONG** ... .. "The Distant Shore" (*Sullivan*) ... .. Mr. E. K. VAUGHAN

**VIOLONCELLO SOLO** ... .. "In Rêve" ... .. Mr. Percy Lewis

**AUTRENO**—from No. 2 Symphony—(*Haydn*) ... .. RENDLAND ORCHESTRAL SOCIETY

**SONG** ... .. "Danish, Oh Maiden" ... .. Messrs. WAINSB, VAUGHAN, HATCH & KERRY

**GLEE** ... .. "The Society's Chorus" ... .. THE SOCIETY'S CHORUS

*Movement by E. Faldes-Pez—Op. 29* ... .. RENDLAND ORCHESTRAL SOCIETY

**SHORT INTERVAL.**

During which Selections from "Mariansa" will be given by the Society's Reed & Brass Band.

**Part III.**

**CHORUS** ... .. "The Society's Chorus" ... .. THE SOCIETY'S CHORUS

**GAYETTE** ... .. "Forget-Me-Not" ... .. RENDLAND ORCHESTRAL SOCIETY

**TEMPERANCE ADDRESS** ... .. Rev. E. MORTIMER

**GLEE** ... .. "O Sacredstina" ... .. Messrs. WAINSB, VAUGHAN, HATCH & KERRY

**DIAGONALARY REGIMENTAL** ... .. Mr. J. J. CHALMERS

**MUSIC & Trio—E. Pratt—Op. 14** ... .. RENDLAND ORCHESTRAL SOCIETY

**VIOLONCELLO SOLO—Gavotte—(Paganini)** ... .. Mr. Percy Lewis

**SONG** ... .. "Tom Bowling" (*Johnson*) ... .. Mr. E. K. VAUGHAN

**GLEE**—"Come Silent Evening" or us" ... .. Messrs. WAINSB, VAUGHAN, HATCH & KERRY

**WALTZ** ... .. "I Love's Golden Dream" ... .. RENDLAND ORCHESTRAL SOCIETY

*On account of the length of the Programme NO entries can be allowed.*

Selections by the Society's Reed and Brass Band from 7.15 to 7.30.

Doors open at 6.45. COMMENCE at 7.30 SHARP.

**ADMISSION—ONE PENNY.**

**RESERVED SEATS—THREEPENNY.**

E. WARLAND, Organising Agent.

Source : BRO 40469/15 (d), Bristol Temperance Society and Gospel Temperance Union concerts, 1889.

BRISTOL AND DISTRICT  
**Y.M.C.A. RECORD**  
MONTHLY.

No. 8, Vol. 4.

NOVEMBER, 1898.

**Bristol Young Men's Christian Association, 4, St. James's Square.**

*President—* Mr. J. STORRS FRY. *Treasurer—* Mr. S. D. WILLS, J.P. *Hon. Secs.* Mr. HY. DANIEL, J.P., Mr. JAS. INSKIP.  
*Secretary—*R. M. MORPHETT. *Ass. Sec. and Librarian—*A. E. SHATTOCK.  
*Secretary Youths' Department—*L. W. PARRY.  
*Gymnastic Instructor—*Sergeant HY. SHEPPARD.

TERMS OF SUBSCRIPTION.—Use of Premises all day, open 9 a.m. to 10.30 p.m., 10/6 per year.  
" " evening only, 5.30 to 10.30 p.m., 5/- "  
Gymnasium extra ... 7/6 "  
Ladies' Subscription to Circulating Library, open all day 5/- "  
Books allowed out a period of 3 weeks.

The Secretary, or his Assistant, can be seen during the day, and will be pleased to show anyone round the rooms, etc., and give further particulars.

**SUNDAY MEETINGS.**

Morning 9.45 to 10.30—IN PARLOUR.

Nov. 2 ... Mr. Davis  
" 13 ... Mr. Shattock  
" 20 ... Mr. Crouch  
" 27 ... Mr. Upham

BIBLE CLASS at 3 p.m.

IN READING ROOM, FIRST FLOOR.

SUBJECTS:

Nov. 6—Old Testament Characters—Abel  
" 13—The Power of Prayer. *Acts xii. 5-12*  
" 20—Parables of our Lord. The Mustard Seed. *Matt. xiii. 31-32*  
" 27—Old Testament Characters—Enoch

EVENING AT 7—GOSPEL SERVICE  
IN FRUIT MARKET, HIGH STREET.

Workers' Prayer Meeting in Y.M.C.A. Committee Room, 6.30.

Social Hour for Young Men, 8.15 to 9.15,  
in Parlour.

**WEEKLY LIST OF CLASSES,  
MEETINGS, &c.**

<i>Monday</i>	7.0	Chess Club
"	8.0	Choir Practice
<i>Tuesday</i>	7.30	} Shorthand Classes
"	8.0	
"	8.30	
"	8.0	Gymnasium
"	8.0	Orchestral Band
<i>Wednesday</i>	8.0	Literary and Debating Society, in Committee Room
"	7.30 and 8.30	Singing Classes
"	8.30	Greek Class
<i>Thursday</i>	8.0	Young Men's Rally
"	8.0	Preacher's Preparation Class
"	8.0	Gymnasium
<i>Friday</i>	7.0	Chess Club
"	8.0	Young Men's Prayer Meeting
"	8.0	Teacher's Preparation Class (connected with S.S. Union)
"	9.0	Male Voice Choir Practice
<i>Saturday afternoon</i>		Rambles (when weather permits)
"		Football Club
" evening		Gymnasium

**YOUNG MEN'S**  
CHRISTIAN ASSOCIATION AND  
**LITERARY INSTITUTE,**  
**4, St. JAMES'S SQUARE,**  
**BRISTOL.**

---

This Institute offers a suitable place of resort for Young Men after Business hours, and combines the advantage of a well-selected Library; Reading Rooms, supplied with the best periodical Literature; Lectures and Addresses; Classes for Biblical instruction and Literary Improvement, and Meetings for social Prayer.

---

Subscription to Daily Reading Room, 10s. 6d. per annum.  
Ditto, Evening Ditto, 5s. 0d. per annum.

---

Prospectus with full particulars may be obtained at the Institution.

Source : Mathew's Bristol Directory, 1867, p.69.

BRISTOL INSTITUTION.

PARK STREET,

FOR THE ADVANCEMENT OF

SCIENCE, LITERATURE, AND THE ARTS.

(Established in the Year 1823.)

1867.

*Presidents.*

The Right Hon. Earl Ducie, F.R.S., F.G.S.

*Honorary Vice-Presidents.*

His Grace the Duke of Beaufort.

The Hon. F. H. F. Berkeley, M.P. } for Bristol.  
Mr. Commissioner Hill, Q.C. }

*Vice-Presidents.*

Very Rev. Gilbert Elliott, D.D.,  
Dean of Bristol.  
J. Naish Sanders, Esq., F.C.S.  
Henry Bright, Esq.

Sir William Miles, Bart.  
Daniel Cave, Esq., M.A.  
John Battersby Harford, Esq.

John Wm. Miles, Esq., *Treasurer.*

Lewis Fry, Esq., *Honorary Secretary.*

Thomas Pease, Esq., *Hon. Secretary of Finance.*

This handsome building was erected by public subscription in shares of £25 each; and contains Reading-rooms, a Lecture-room, an Exhibition-room, a Laboratory, and a Museum of considerable extent.

Each member, or nominee, pays annually £2 2s. for which he has access to the reading-room from nine in the morning till ten at night, containing the Library, Newspapers, and the Foreign and English Periodicals; and can introduce a stranger to them for one month. A member has also access to the Museum and Laboratory, with apparatus, etc. conformably to certain regulations; and may introduce visitors personally, or by written introductions, on Tuesday, Thursday, and Saturday, from eleven till four.

Papers are read at the meeting during the Session of the Philosophical and Literary Society annexed to the Institution, to which every member may introduce two friends.

Subscriptions to Lectures at which money is taken, entitles a member to a double set of tickets.

The Museum has been formed chiefly by special contributions, or by contributions of specimens, by the members and friends of the Institution, among whom the merchants and captains of this port and other gentlemen, have been the most liberal.

**Bristol Athenæum,**  
 LITERARY AND SCIENTIFIC INSTITUTION,  
 IN UNION WITH THE SOCIETY OF ARTS,  
 CORN STREET.

**Annual Subscriptions,**  
 (READING ROOMS AND LIBRARY.)

DAY - - - - -	£1 1 0
EVENING (5 p.m. to 10 p.m.)	10 6
LADIES - - - - -	12 6

Subscriptions may be taken up at any time.

**The Reading Room**

which is supplied with all the principal Daily and Weekly Newspapers, Monthly Magazines, and Reviews, is open from 9 a.m. till 10 p.m. for Day Subscribers; from 5 p.m. till 10 p.m. for Evening Subscribers. The LADIES' READING ROOM is open daily. Lavatories, and every convenience, provided for the use of Members.

**The Library**

contains between eight and nine thousand volumes of standard and popular Works, and by arrangement with Mudie's Company, and by purchase, several hundred volumes of NEW BOOKS are in constant circulation. Subscribers are entitled to a set of books and a magazine at one time. A Library of Reference, containing several hundred volumes, is open to the use of Members. Catalogues are now ready.

**Classes.**

French, German, and Drawing Classes are in operation. Afternoon Classes for Ladies, Evening Classes for Gentlemen.

**The Bristol Athenæum Chess Club**

is open to Members upon the payment of 2s. 6d., and to non-subscribers upon payment of 7s. 6d. per annum.

**THE LECTURE HALL**

is let for Public Meetings, Entertainments, Tea Meetings, Auctions, Etc.; and smaller Rooms for Committee Meetings, Dinners, and Meetings of Societies.

For full particulars apply to the Secretary.



## Annexe 13

### BRISTOL ATHENÆUM.

On Wednesday evening Dr. Wallis, honorary consulting physician of the Bristol Royal Infirmary, delivered a lecture on "Intellect." The Doctor glanced at the wonderful chain of animal creation, from those minute formations which were almost impalpable to the human senses up to "the paragon of animals," man. He referred to the confusion and perplexity which metaphysicians had occasioned by treating mind and intellect and man's immortal principle as being one and the same. They read in the sacred volume that God, after he had created man in his own image, "breathed into his nostrils the breath of life." Now, they did not read of his having breathed this breath of life into any of the lower animals, and no doubt that the Creator then conferred on man immortal life. He was once conversing on this point with the celebrated Dr. Adam Clark, whom he knew and attended during an illness, and that distinguished man told him that his view was confirmed by the original Hebrew of the text, where it was written in the plural, "breath of lives," showing that the Creator endowed man with a limited life, as he had endowed the other animals, and that he endowed him also with an undying or immortal life. The lower animals possessed wisdom and intellect to a certain extent, its degree being regulated by the proportionate size of the brain, and by the perfection of the formation of that organ. Man's brain was the most elaborate, and hence he was possessed of the highest intelligence and wisdom. Locke, Reid, Paley, and others, had gone on the false plan of treating the mind and intellect and the immortal principle as one and the same. This error was fraught with the most important consequences. The mind depended upon the brain, and it could be proved that the mind died; what became, then, of the immortal spirit? Once do away with the belief in a future existence, and society would become a chaos of evil. Physiologists had been taunted with being materialists, and so every physiologist was a materialist to this extent—that the intellect was a corporeal action. But they went no further than this; they accepted the teachings of the bible, and regarded the soul as a distinct and immortal principle. Moral principle could not be confounded with matter, except so far as the Creator had implanted it in man, to be accounted for at the judgment, "according to the deeds done in the body." Every one knew that the mind was liable to disease, and there were people born who, from early fits, or diseased organism, never possessed intellect—not so much as a dog; but he should be very far from saying that those beings did not possess immortal souls. The Doctor then showed the connexion between the brain or mind and intellect by the case of a person who had received a fracture of the skull. As long as the fractured bone pressed on the brain, the patient would lie on the operation-table with all his intellect gone; but the moment that the surgeon raised the bone and relieved the pressure, he would open his eyes, and begin to ask questions, and his mind and memory would revive. Dr. Wallis then ably pursued his subject, referring to vitality, organism, and functional performance, especially of the brain as conducive to intellect and its growth, and he explained the subject of human intelligence with a perspicuity and homeliness of language which made his lecture highly instructive to the audience, by whom he was frequently applauded.

Source : *Bristol Mercury, Saturday Supplement*, 25 février 1855.

SAVINGS BANK,  
W. D. & H. O. WILLS,

ESTABLISHED 1861

**RULES.**

- 1.—Anyone being a bona-fide employe of the Firm is entitled to deposit money (not exceeding £25) upon the following conditions, and every Depositor agrees to be bound by the rules here set down.
- 2.—Each Depositor will be provided with a Pass-book, but if such Pass-book be lost a charge of 6d. for a new one will be made.
- 3.—Notice must be given to the Foreman of all amounts intended to be placed on deposit on or before Wednesday in each week. These amounts must be entered by the Foreman on sheets provided for the purpose, and signed by the Depositor, after which no alterations can be made. Deposits must be subject to the following limitations:—  
(A)—No females to deposit less than 5d. or multiples of 5d.  
(B)—For males under 18 the same regulation applies.  
(C)—No males of 18 and over to deposit less than 6d. or multiples of 3d.
- 4.—No cash or cheques will be received on deposit, but only such amounts as are agreed to be deducted from the Bonus or Wages. These amounts will be entered in the Pass-books and initialed by the Wages-clerk, and the Pass-books will be handed over for inspection at the time of paying wages and must be given up to the Foreman before leaving work on the same day.
- 5.—No deposit-entries in the Pass-books will be recognised, except those initialed by the Wages-clerk, and no error of entry will be admitted unless the Depositor calls the attention of the Wages-clerk to that error upon the wages-day.
- 6.—To deposit Bonus-money notice must be given to the Foreman of each department on the day following the receipt of the Bonus-tickets, and the Foreman must enter the amounts of deposit on sheets provided for the purpose, and the amounts

- must be signed for by the Depositor, (as in Rule 3), after which no alteration can be made. Deposits must be subject to the following limitations:—  
(A)—No females to deposit less than 5d. and any advance on this to be not less than 1/- or multiples of 1/-.  
(B)—For males under 18 the same regulation applies.  
(C)—No males of 18 and over shall deposit less than 10/- and any advance on this to be not less than 1/- or multiples of 1/-.
- 7.—Interest at the rate of 4% per annum will be reckoned for every whole calendar month upon each *comptes* 10/- deposited, from the first day of the month next following that in which the deposit was made, to the 31st of December, when such interest will be added to the principal.
- 8.—Notices of amount of withdrawals must be given to the Foreman on or before the Wednesday preceding the first wages day of the month, payment will be made at the same time as the wages. Withdrawals to be subject to the following limitations:—  
(A)—No females to withdraw less than 6/- at a time, and any advance on this to be not less than 1/- or multiples of 1/-.  
(B)—For males under 18 the same regulation applies.  
(C)—No males of 18 and over to withdraw less than 10/- at a time, and any advance on this to be not less than 1/- or multiples of 1/-.
- 9.—No withdrawal on one day to exceed £5 except by giving nine clear days' notice before the first wages day in the month to the Wages-clerk, or by special permission of a member of the firm.
- 10.—A stamped receipt must be given (if required) for all withdrawals of £5 and upwards.
- 11.—Any of the foregoing rules may be altered or amended, or the system terminated at the discretion of the Firm, by giving due and proper notice.  
\* Anyone preferring to deposit or withdraw privately can do so by filling in slips (which can be had from the Foreman) and placing them in boxes provided for the purpose.

The Pass-books may be kept by those Depositors who prefer it, but must be returned to the Wages-clerk through the box before any deposit or withdrawal can be recognised.

The boxes will be cleared on Wednesday afternoon.

W. D. & H. O. WILLS.

DEPOSITS.		WITHDRAWALS.							
Date of Deposit or Withdrawal.	Amount of Deposit (in Words).	£	s.	d.	Signature of Receiver.	£	s.	d.	Signature of Withdrawer.
	Brought forward.				Brought forward.				
1875 Jan 16	Five Shillings		10		<i>[Signature]</i>				
Jan 25	One Shilling		1		<i>[Signature]</i>				
Feb 1	One		1		<i>[Signature]</i>				
Feb 15	One		1		<i>[Signature]</i>				
Feb 22	One		1		<i>[Signature]</i>				
Mar 7	One		1		<i>[Signature]</i>				
Mar 19	Five		5		<i>[Signature]</i>				
Mar 29	Shillings		6		<i>[Signature]</i>				
Apr 5			6		<i>[Signature]</i>				
Apr 26	Five Shilling		1		<i>[Signature]</i>				
May 3	One		1		<i>[Signature]</i>				
May 10	One		1		<i>[Signature]</i>				
June 21	One		1		<i>[Signature]</i>				
July 12	One		1		<i>[Signature]</i>				
July 19	One		1		<i>[Signature]</i>				
July 26	One		1		<i>[Signature]</i>				
Aug 2	One		1		<i>[Signature]</i>				
Aug 9	One		1		<i>[Signature]</i>				
			1	11	Carried forward.				Carried forward.

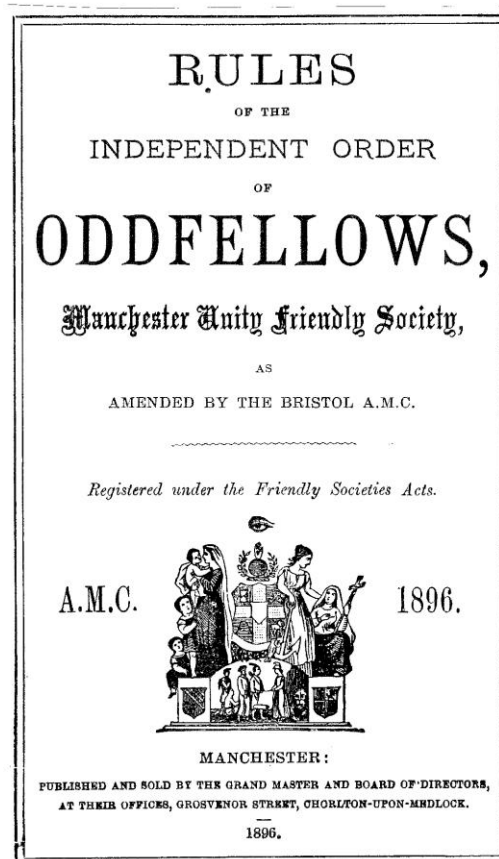
## Annexe 15

**Population des comtés en 1871 et nombre de mutuelles, leurs adhérents et ratio pour 1000 habitants et 1877.**

Comté	Population 1871	Mutuelles 1877	Adhérents 1877	Ratio pour 1000 habitants
Beds	146257	116	15018	102.7
Berks	196475	75	10169	51.8
Bucks	175879	70	15379	87.4
Cambridge	186906	84	21445	114.7
Cheshire	561201	368	110913	197.6
Corwall	362343	86	11856	32.7
Cumberland	220253	90	19754	89.7
Derby	379394	407	79102	208.5
Devon	601374	222	37851	62.9
Dorset	195537	74	17578	89.9
Durham	635089	526	84788	123.8
Essex	466436	140	27064	58
Gloucester	534640	209	33612	62.9
Hunts	544684	242	82353	151.2
Hereford	125370	26	7407	59.1
Herts	192226	55	10216	53.1
Kent	848294	362	54326	64
Lancaster	2819495	1749	2204084	781.7
Leicester	269311	250	35721	132.6
Lincoln	436599	266	35859	82.1
Middlesex	2539765	733	348284	137.1
Monmouth	195448	254	31150	159.4
Norfolk	438656	291	49694	111.8
Northampton	243891	248	34694	142.2
Oxford	177975	74	9176	51.6

Rutland	22073	10	12222	55.4
Salop	24811	171	24500	98.7
Somerset	463483	144	16232	35
Stafford	858326	654	160728	187.3
Suffolk	348869	184	42824	122.7
Surrey	1091635	369	53370	48.9
Sussex	417456	207	35072	84
Warwick	634189	293	98534	155.4
Westmorland	65010	26	4069	62.6
Wilts	257177	111	31662	123.1
Worcester	338837	215	35041	103.4
York	2436355	1372	222871	91.7

Source : PP 1878-79 Vol LXI, Return of Population in 1871 and Returns of Friendly Societies, their members and ratio per 1000 in 1877.



All Previous Rules Rescinded.

**RULES.**

**PART I.—THE SOCIETY, UNITY, OR ORDER.**

**1.—Name, Constitution, and Registered Office.**

(1) *This Society shall be called the INDEPENDENT ORDER OF ODDFELLOWS, MANCHESTER UNITY FRIENDLY SOCIETY.*

(2) *It shall consist of an unlimited number of members over the age of one year, divided into branches called Districts and Lodges, as herein provided.*

(3) *It may have Lodges established as hereinafter provided, composed entirely of females over the age of one year, in which the members may take office in accordance with the Rules thereof, and exercise all the rights and privileges of membership in such Lodges, and may insure for such benefits as the rules of the Lodge provide.*

(4) *The Registered Office shall be at 37, Grosvenor Street, Chorlton-on-Medlock, Manchester, in the County of Lancaster, and when the Registered Office is changed, notice thereof shall be sent to the Registrar of Friendly Societies within seven days thereafter, in the form prescribed by the Treasury Regulations in that behalf.*

**2.—Objects of the Society**

The objects of the society shall be—

To provide by entrance fees, contributions of the members, fines, donations, levies, and interest on capital—

(a) For insuring a sum of money to be paid on the death of a member, or for the funeral expenses of a member's wife or child, or the widow of a deceased member.

(b) For the relief or maintenance of the members, or in the cases hereinafter or in the rules of any branch provided, the wives, children, fathers, mothers, brothers or sisters, nephews or nieces, or wards being orphans of members, during sickness or other infirmity, whether bodily or mental, in old age, or in widowhood.

(c) For the relief or maintenance of the orphan children of members during minority.

(d) For providing proper medicine and medical attendance for members.

(e) For granting temporary assistance to the widows and children of deceased members.

(f) For providing members with assistance when travelling in search of employment.

## Annexe 16

2

(g) For assisting members when in distressed circumstances, and for making grants to members who may be incapacitated by accident from following their usual employment.

(h) And for assisting branches unable to meet their engagements.

### 3.—Government.

(1) This society shall be governed by a committee, called the Annual Movable Committee (or A.M.C.), composed of deputies appointed by districts, as hereinafter provided for.

(2) The said A.M.C. shall elect three officers, called the Grand Master or G.M., Deputy Grand Master or D.G.M., Corresponding Secretary or C.S., and nine other members, who, with the last Past Grand Master, shall be the Committee of Management or Central Body (hereinafter called the Board of Directors).

### 4.—Branches—(Rules).

(1) Every branch of this society, and every member thereof, shall be bound by these rules, and by any amendment thereof duly registered, which amendment shall apply to all members, present or future, and whether in actual receipt of benefit or not at the time such amendment is registered.

(2) Branches may make such other rules as they may determine, provided such additional rules made by districts are certified by the C.S. of the Order as being consistent with these rules; and in the case of Lodge Rules by the Prov. C.S. of the district as being consistent with the District Rules.

(3) The rules of all branches in the United Kingdom shall be registered in accordance with the Friendly Societies Acts, and any amendment thereof duly registered shall apply to all members, present or future, and whether in actual receipt of benefit or not at the time such amendment is registered.

(4) Any branch adopting a rule not in conformity with these rules shall be fined in a sum not exceeding five guineas, and such rule shall be null and void. In the case of a lodge branch, the fine shall be paid to the District Management Fund, and in the case of a district branch to the Unity Management Fund.

(5) Every district branch shall forward a copy of its rules and also those of its lodge branches and any amendment thereof to the C.S. of the Order within three months of registration, or such district branch shall be fined in a sum not exceeding one pound; and every lodge branch shall forward two copies of its rules and any subsequent amendment to the Prov. C.S. of the District within three months after registration, or it shall be liable to a similar penalty.



## Bristol Trades Council.

### NAME & CONSTITUTION.

The Council shall be called THE BRISTOL TRADES COUNCIL, and shall consist only of delegates (of either sex) who are legal members of, and duly elected by, *bona fide* Trade Societies, or branch or branches of such Societies, and who shall have worked, or be working at, the trade they represent. Trade Unionists, who are adopted by the Council and elected on either Local Governing Body, shall be considered *bona fide* members of this Council during their term of office.

### OBJECTS.

- 1.—For the establishment of more intimate connection and friendly relationship between all branches of the operative classes, so as to secure their sympathy and united effort on all questions affecting, or which are likely to affect their interests, whether in a local or national sense.
- 2.—To foster and strengthen all existing Trade Unions, and endeavour to organise the skilled and unskilled workers of both sexes, amongst whom no society at present exists.
- 3.—To use every endeavour (when appealed to) to effect an amicable and satisfactory settlement of any dispute that may arise between Labour Organisations or between Employers and Employés, and by deputations to give counsel and advice for the above purposes, if desired.
- 4.—To promote the return of *bona fide* Labour Representatives to all District and National Governing Bodies.

### DELEGATES.

That Societies (or Branches thereof) numbering 100 members or under, shall have power to appoint two Delegates; above 100 and under 250 members, three Delegates; and for every additional 250 members or portion thereof, one Delegate. Every Society shall, as far as practicable, elect its Delegate or Delegates annually, their names and addresses (with alterations from time to time) to be forwarded to the Secretary of the Council, so that each Society connected with the Council may be promptly communicated with in case of emergency.

### CONTRIBUTIONS.

That the Annual Contributions of each Society represented upon the Council be according to the following rates:—

1st 100 Members,	2d. per Member.
2nd 100 "	1s. per 10 Members.
3rd 100 "	6d. " " "
And 6d. for every additional 10 Members.	

The contributions to be paid half-yearly in advance, the Secretary to make known to Delegates when they are due, viz.: the first Meeting Night in March and September.

## Bristol Trades Council.

### Officers of the Council,

1901-1902.

#### President:

Mr. FRANK SHEPPARD, National Union Boot and Shoe Operatives.

#### Vice-Presidents:

Mr. E. H. JARVIS, Amalgamated Society of Carpenters and Joiners.

Mr. J. I. HUNTINGTON, United Society of Brushmakers.

#### Treasurer:

Mr. Wm. GORMAN, Dock, Wharf, Riverside, and General Labourers' Union.

#### Auditors:

Mr. ROBERT BISHOP, Boot and Shoe Operatives.

Mr. J. C. FOX, Operatives' Trade and Provident Society.

#### Trustees:

Mr. J. I. HUNTINGTON, United Society of Brushmakers.

Mr. F. C. ANNETT, Amalgamated Society of Carpenters and Joiners.

#### Custodian:

Mr. D. DAVIES, Amalgamated Society of Railway Servants.

#### Assistant Secretary:

Mr. A. G. CANN, Typographical Association.

#### Secretary:

Mr. GEO. H. VOISRY, Amalgamated Society of Carpenters and Joiners,

27, Upper Perry Hill, Southville, Bristol.

*To whom all communications should be addressed.*

### Résultats des élections législatives par circonscription

	Elections partielles 1868		Elections législatives 1868			Elections partielles 1870		Elections législatives 1870	
	Morley (L)	Miles (C)	Berkeley (L)	Morley (L)	Miles (C)	Robinson (L)	Hare (C)	Hodgson (L)	Hare (C)
St Augustine	220	387	368	363	445	308	454	303	469
Bedminster	607	598	1268	1262	929	1167	1006	1133	1044
Clifton	479	927	660	648	1053	618	1010	634	1021
District	596	396	825	827	476	764	471	773	499
St James	331	272	488	487	294	430	326	430	339
St Michael	158	180	224	218	208	208	222	203	226
St Paul's	471	330	714	714	378	622	407	621	423
St Phil's in	107	101	210	216	147	186	144	193	162
St Phil's out	1036	718	2592	2573	1167	2315	1534	2369	1570
Redcliffe	186	299	306	305	400	255	366	252	384
Temple	92	118	228	234	183	181	185	179	199
St Thomas	57	72	69	61	74	50	59	53	73
Wesbury	238	290	305	306	368	339	357	307	350
Central	270	437	344	343	474	281	447	273	456
Castle	98	52				88	59	104	51
Total	4977	5173	8759	8714	6694	7832	7062	7816	7238

Source : James Atkinson, *op cit.*, appendice i-iii.

## BIBLIOGRAPHIE

---

### *Sources primaires*

#### **Bristol Record Office**

---

##### ***W.D. & H.O. Wills, J. S. Fry & Sons, Arrowsmith***

38169/HAF, W.D. &H.O. Wills Limited.

38169/HAF/1/3, W.D. &H.O. Wills, benefactions.

38169/E/11/6/1, W.D. &H.O. Wills Limited : employees, clubs and societies, dining club, 1890.

Pamphlet/308, *Wills and the City of Bristol*.

38169/E/11/7/1, W.D. &H.O. Wills Limited : clubs, sports.

36771/8, The Wills Family, Details of the Wills Family benefactions including the Dulverton Trust, Notes from the Wills Family Scrapbooks.

38169/HAF/21/2, W. D. & H. O. Wills, Employees' Welfare: annual outings, press cuttings, photographs and notes, 1889-1921.

38169/HAF/16/3, W. D. & H. O. Wills Limited, Contributions towards a house for divine worship in Walton near Clevedon, 1871.

38169/HAF/16/6, Wills family : benefactions and offices, notes, press cuttings, letters, photographs and acknowledgements, 1879-1980.

38169/M/1/7, Board Minutes : W D & H O Wills, 1898 - 1901.

38169/HAF/21/23, Employees' Welfare, Savings Bank, letters and pass books, 1895 -1984.

38169/M/1/2, W. D. & H. O. Wills Minutes Book Board Meetings, 1892-1928.

38169/E/10/1, W. D. & H. O. Wills Factory rules.

38169/E/10/20, W. D. & H. O. Wills time table and working hours.

38169/M/1/7, W. D. & H. O. Wills Bonus scheme.

Pamphlet /283, *To Work for Frys a Hundred Years Ago*, 1969.

38538/8/14, Applications for situations at Fry's Factory, 1865-1882.

SF/X/16, *Notes on the Fry family of Sutton Benger and Bristol, 1697-1921*, 1951.

38538/8/9/1, Fry time book.

38538 /8/4, Fry Factory staff wage books, 1858-1860.

BRO 40145/E/1b, Records of J.W. Arrowsmith Ltd, Records of Employees, 1855-1873.

### ***Religion***

35481/G/M/1b, Gideon Chapel, Newfound Road: Minutes of Church meetings.

FC NC/Cob/6/2/2, Congregationalists, Bridge Street, Clifton Down area, marriage registers, 1842-1868.

40430/BD/R/2a, Bethesda Chapel, 1899.

FC NC/meb/51/1/1, Bristol Methodist Wesleyan, Whitefield Road, Victoria Chapel, marriage register, 1865-1883.

FC NC/meb/37/4, Bristol Redfield marriage register, Bethesda Chapel, Church road, Redfield, 1899.

FC NC/SFB/1/2/1, Society of Friends, Marriage registers, 1838-1897.

41274/R/1/1, City Road Baptist Chapel, Register of marriages from 1874.

FC P/CC/R/2(a)1, Christ Church Marriage Register, 1862-1865.

FC P/StP&J/R/3r1, Parish Church of St Philips and Jacob, 1862-1863.

30251/BD/X/2, Records of Broadmead Baptist Church, miscellaneous.

### ***Philanthropic***

30251/BD/X/12, Broadmead Church, list of charities, Dorcas Society.

40530/A/1/d/2, Bristol General Hospital Report, 1886-1900.

P.St/Mr/Ch/ 9/ 1/ 2, Fry's House of Mercy, minutes 1854-1922.

P.St/Mr/Ch/ 9/4, Fry's House of Mercy, Rules and orders.

37164/Red/2, Charity accounts, St Mary Redcliff, 1860.

P/StA/Soc/1 (a-b), Clifton Loan Blanket Society, minutes 1855-1881.

40556, Volume of extracts from Western Daily Press regarding 53 Bristol schools, hospitals and benevolent institutions, 1883.

P/St Mr/ch 18 (a), Redcliff Ward Soup Society, 1849-1861.

P/St/Mr/Ch/12/J, Rules and Regulations for the management of the almshouse in the Parish of St Mary Redcliff.

36771/80, Livock's papers on municipal charities, 1830 onwards.

36771/87, Papers of Miss D. Livock, Almshouses : Correspondence, notes, printed data, working papers relating to the development and finances of various alms houses from the 16<sup>th</sup> century onwards.

35717/l/3(a)5, Records of the Lady Haberfield Almshouse Trust, applications for admission.

35192/P/ 1, Annual Report and Account of the Gloucestershire Society, 1866.

39399/cd/s/3, Bristol and Clifton Dorcas Society Rules, 1873-1922.

P.St BM/X/1, Bristol Lying-in Charity, minutes, 1820-1859.

35893/28/H, Short history of the Bristol Royal Infirmary, 1912.

Pamphlet 1139, *Charles Clarke, Bristol Royal Infirmary, A Personal Study Written to Commemorate the first 250 years 1735 – 1985*, 1985.

40530/A/1/d/2, Bristol General Hospital, reports, 1886/1900.

40650/20, Rules and Byelaws of the Bristol Royal Infirmary, 1898.

33041/BMC/13/1, Bristol Dispensary Minute Book, 1893.

40365/CH/1 (a), Bristol St Leonard donation book.

Sf/A/9/4b, First report of the Mission to Navvies, 1860-1868.

SF/A/9/10, Working men petition to the New Street Mission, n.d.

SF/A/9/4a, Navvies Mission minutes book, 1860-1868.

39461/S/1a, Lewin's Mead Working and Visiting Society , minutes, 1835-1843.

P.ST MR/CH/18 A, Redcliff Ward Soup Society, minutes of committee, 1849-1861.

35722/7, Reports of Magdalen House, 1873-1885.

35192/P/1, The Gloucestershire Society, annual report and accounts, 1866.

35192/P/2, Gloucestershire Society reports and accounts 1868.

P. St a/soc/ 1a et 1b, Clifton Loan Blanket Society, minutes, 1855-1881.

P. StJ/Soc/5, Samaritan society, case books, 1884-1906.

BK 343, H.J. Wilkin, Edward Colston , 1920.

### ***Tempérance***

41001/WTL/J/3/1, Records of The Western Alcohol and Drugs Education Service, comprising the records of the Western Temperance League and other local temperance organizations, 1836-1982, *The United Temperance Gazette*, 1896-1897.

41001/WTL/CF/1/2, Conference book of the West of England Temperance Association, 1859-1869.

39399/CD/S, Clifton Down Gospel Temperance Society : Minutes and accounts, 1883-1900.

41001/GTU/M/ 1, Bristol Temperance Society and Gospel Temperance Union, Minutes, 1894-1903.

41001/WTL/J/3/1, *The United Temperance Gazette*, Sunday Closing of Public Houses : Canvass of Bristol.

39339/CD/5/1, Clifton Down Gospel Temperance Society, 1883.

40469/15 (d), Bristol Temperance Society and Gospel Temperance Union concerts, Association Hall, St. James' Square and St. Agnes Mission Hall, 1887 January-1889 April.

41001/BOH/1/1, Band of Hope Union, minute book, 1862-1872.

41001/BOH/1/2, Band of Hope Union, minute book, 1872-1881.

### ***Institutions culturelles***

Pamphlet 159, Bristol Institution thirteenth annual meeting, 1836.

32079/29, Bristol Institution for the Advancement of Science, Literature and the Arts, Minute book of sub-committee for the regulation of the reading room, 17 Jan 1824 - 24 Feb 1869.

10523/3, Minutes of Clifton Antiquarian Club, 1894-1912.

32079/152, Bristol Institution, printed rules, 1824-1842.

32079/146, Bristol Institution, volume of lectures 1823-1836, list of papers read, together with manuscripts of some of them bound into the volume.

BK 815, Reminiscences of the Bristol Mechanics' Institute, 1856.

P.StMR/Soc/6/a, Working Men's Club, minutes of committee meetings, 1884-1896.

### ***Mutuelles, syndicats et politique***

38998-1, Rules of the North end Friend in Need Benefit Club, 1900

40126, Records of the Bristol City Sick Benefit and Dividing Friendly Society.

34463/5, Minutes of the Bristol Typographical Society, 1886-1890.

27161/13, Rules of the Associated Society of Locomotive Engineers, 1881.

34463/28, Admission book and fines of the Bristol Branch of the Typographical Association, 1875/1900.

34463/49, Rules of the Bristol Branch of Typographical Association, 1861.

31664/1/A, Society of Coopers, 1847-1891.

41899/1, Proposition and entrance book of the Amalgamated Society of Carpenters and Joiners, Bristol Branch 4.

32080/TC4/10, Rules of the Bristol, West of England and South Wales operatives Trade and Provident Society.

32080/TC4/11, Rules of the Bristol Liberal Association.

11172 /1, The Bristol Conciliation and Arbitration Board for the Adjustment of disputes between capital and labour.

32080/TC1/4/8, Bristol Trades Council 1901.

32080/ TC1/4/3, Bristol Trades Council, Balance Sheet 1892.

32080/TC1/3, Trades Council, 1891-1892 report.

37886/ 30 et 31, Papers relating to Labour party, Cooperatives and Socialist Groups, the Eleventh Annual Report and Balance Sheet of the Bristol Trades Council 1884.

32080/TC1/2a, Bristol Trades Council, Minutes Book 1873/1889.

## **Bristol Reference Library**

---

**B6305**, On the Influence of Poetry as an element in popular education, A lecture delivered in aid of the Bristol Athenaeum, 1852.

**L679**, Roger Till, *Wills of Bristol*, Bristol : Wills Magazine, 1954.

**L338.09**, *Work in Bristol, a series of sketches of the chief manufactories in the city, reprinted from the Bristol times and Mirror*, 1883.

**BL10E**, William Kay, *Report on the Sanitary Condition of Bristol and Clifton*, 1844.

**B2522**, *Letters on the Condition of the Working Class in Bristol and its Vicinity*, 1850.

**B7060**, *Lewin's Mead, Domestic Mission Society, Reports 1841-1859*.

**B3167**, Rev C.R Parson, *Records of Five Year's Mission Work in Bristol*, Londres: W. Mack, 1883.

**B24545**, *The Cry of the Poor, Being a letter of Sixteen Working Men of Bristol to the Sixteen Aldermen of the City*.

**L324**, Alfred B. Beaven, *Bristol Lists, Municipal and Miscellaneous*, Bristol : Taylor, 1899. **726.50 ARR**, *History of the Grant Giving and Almshouse Charities*, Bristol : Bristol Charities, 2004.

**B7060**, *Lewin's Mead Domestic Mission Society, Reports 1841-1859*.

**B19319**, *Religious Census of Bristol*, Bristol : W. & F. Morgan, 1881.



**BL12E1**, *Charities under the Management of the Municipal Trustees*, 1871.

**B4367**, Report of the Bristol and Clifton Charity Organisation Society, 1881-1882.

**B1533**, Addresses, Broadmead Rooms Inaugural Gathering, YMCA and rules of the YMCA .

**B5898**, Report of a public meeting to support the union of the Bristol Philosophical Institution and the Bristol Library, 1868.

**BL3B**, Souvenir of J. Gregory, Bristol's Socialist Poet.

**B7905**, Abstracts of the Accounts of the Trustees of the Bristol municipal charities for the year 1895.

**B18021**, Committee of Associated Bristol Charities for Bristol Poor Law Union, annual report 1894.

**B5889**, Report of the Bristol Bible Women's Mission, 1867.

**B4367.8**, COS report for 1881-82 and 1905, 2pt.

**B4055**, Bristol Committee for Promoting the Better Housing of the Poor, 1884.

**B3975**, Bristol Evening Class and Recreation Society, Report of the Council 1892.

**B1523**, Rules and orders of the Bristol Mechanics Institution 1825.

**B8158**, Brief Narrative of Facts relative to the New Orphan Houses and other objects of the Scriptural Knowledge Institution by George Muller, Muller's Orphanages reports 1857-1866.

**B25810**, Bristol Free Libraries Annual Report, 1891-1892.

**B25806**, The Rules and Regulations of the Bristol General Hospital.

**B5887**, Proposed Rules for the government of the Bristol Infirmary 1843

**B3633**, Some of the Public Institutions of Bristol, L.A Taylor, A paper read before the library association, 1900.

**B3632**, Brief Narrative of Facts relative to the New Orphan Houses and other objects of the Scriptural Knowledge Institution by George Muller, 1892.

**B3634**, Bristol Museum and Library Report.

**B4367**, Report of the Bristol and Clifton Charity Organisation Society, 1881.

**B4266**, COS, Clifton district, report and financial statement for the year 1877.

**B7060**, Lewin's Mead Domestic Mission Society, Reports 1841-1859.

**B5896**, A Remonstrance chiefly of the Proprietors of the Bristol Institution for the advancement of Science, Literature and Arts and the members of the Philosophical

and Literary Society in connection therewith from a project for their annexation at some future time of the Bristol Library Society, 1867.

**B5898**, Report of a public meeting to support the union of the Bristol Philosophical Institution and the Bristol Library, 1868.

**B3208**, Samson W.A. , *The Almshouses of Bristol*, pamphlet reprinted from the transactions of the Bristol and Gloucestershire archaeological society, volume 32, 1910.

## **Rapports parlementaires**

---

Population Census, England and Wales, 1851, 1861, 1871, 1881, 1891, 1901.

PP 1843 Vol XIV, Evidence on the Work of Children.

PP 1849 Vol XIV, Report from the Select Committee on the Friendly Societies Bill, together with proceedings of the Committee minutes of evidence and index.

PP 1852-1853 vol LXXXIX Census 1851, Religious Worship, England and Wales

PP 1852 Vol XXVIII, Return of Friendly Societies 1851.

PP 1856 Vol LVIII, Report of the Chief Registrar of Friendly Societies.

PP 1857 Vol XXXIX, Report of the Registrar of Friendly Societies in England.

PP 1861 Vol XXXIV Report of the Proceedings of the Registrar of Friendly Societies in England.

PP 1866 Vol XXXIX, Report of the Chief Registrar of Friendly Societies.

PP 1866 Vol LVII, Bills Relating to Parliamentary Representation

PP 1866 Vol XXIV, *Appendix to Fifth Report, Report on Some Miscellaneous Manufactures of Bristol by Mr J. E. White.*

PP 1866 Vol XXIV, Children's Employment Commission, Fifth Report.

PP 1867 Vol XXXIX, Report of the Registrar of Friendly Societies for the year 1866.

PP 1868-1869 Vol VIII, Minutes of Evidence taken before the Select Committee of Parliamentary and Municipal Elections

PP 1873 Vol LXI, Report of the Registrar of Friendly Societies in England.

PP 1874 Vol XXIII, pt 2, Report from the Royal Commission appointed to Enquire into Friendly and Benefit Building Societies, Fourth Report, appendix iv.

PP 1878-79 Vol LXI, Return of Population in 1871 and Returns of Friendly Societies, their members and ratio per 1000 in 1877.

PP 1887 Vol LXXXIX, Trade Union Report by the Labour correspondent of the Board of Trade.

PP 1890-91, Vol LXXIX, Reports of the chief Registrar of Friendly Societies for the year ending 31<sup>st</sup> dec 1890.

PP 1890-1891, Vol XCLL, Report by the Labour Correspondent of the Board of Trade, Fourth Report.

PP 1894 Vol LXXXI, Report by the Chief Labour correspondent on the strikes and locks out of 1892.

PP 1895 Vol XCII, Report by the Chief Labour Correspondent on Strikes, 1894.

PP 1896 Vol XCIII, Eighth Report by the Chief Labour Correspondent on Trade Unions 1894-1895.

PP 1900 Vol XI, Factories and Workshops : Annual Report for 1889.

## **Presse**

---

*Western Daily Press*

*Bristol and District YMCA Record Monthly*

*Bristol Times and Mirror*

*Bristol Mercury*

## **Publications antérieures à 1900**

---

BAXTER Richard, *A Christian Directory or a Sum of Practical Theology and Cases of Conscience: Directing Christians, How to Use their Knowledge and Faith, How to Improve all helps and Means, and to Perform All Duties, How to Overcome Temptations, and to Escape or Mortify Every Sin*, Londres : Robert White, 1673.

Sir De La BECHE Henry et Dr PLAYFAIR Lyon, *Report on the State of Bristol*, Londres : HMSO, 1845.

CHADWICK Edwin, *Report on the Sanitary Condition of the Labouring Population of Great-Britain, A Supplementary Report on the Results of a Special Inquiry into the Practice of Interment in Towns*, Londres : Clowes & Sons, 1843.

DIRAELI Benjamin, *Sybil or the Two Nations*, New York : George Routledge & Sons, 1845.

Fabian Tracts, N° 18, *Facts for Bristol*, Fabian Society, 1891.

LEVI Leone, *Wages and Earnings of the Working Classes with some facts illustrative of their economic condition, drawn from authentic and official sources*, Londres : John Murray, 1867.

MANCHEE Thomas John (dir.), *The Bristol Charities, Being the Report of the Commissioners for Inquiring Concerning Charities in England and Wales*, Bristol, 1831.

MATHEW's *Annual Directory for the City and County of Bristol including Clifton, Bedminster, and Surrounding Villages*, Bristol : William S. Mathews, 1828, 1851, 1852, 1861, 1865.

NICHOLLS James Fawckner, TAYLOR John, *Bristol Past and Present*, Bristol : J.W. Arrowsmith, 1881-1882.

*Report of the Committee to Inquire into the Condition of the Bristol Poor*, Londres : P.S. King, 1885.

SMILES Samuel, *Self-Help : With Illustrations of Character, Conduct and Perseverance*, Londres : John Murray, 1859.

WEBB Sydney et Beatrice, *The History of Trade Unionism*, Londres : Longmans, 1894.

WESLEY JOHN, *The Works of John Wesley*, Vol 6, New York : J. Emory & B. Waugh, 1831.

WRIGHT & Co's (Mathews') *Bristol and Clifton Directory with one hundred and fifty-five Adjacent Villages*, Bristol : John Wright & Co, 1871, 1874, 1881, 1890, 1891, 1892.

WRIGHT Thomas, *Some habits and Customs of the Working Classes by a Journeyman Engineer*, Londres : Tinsley Brothers, 1867.

## **Sources secondaires**

- ALFORD Bernard, *W.D. & H.O. Wills and the Development of the UK Tobacco Industry, 1786-1965*, Londres : Methuen, 1973.
- ARCHER Ian, JORDAN Spencer & RAMSEY Keith, *Abstract of Bristol Historical Statistics, Part 4, Health statistics 1838-1995*, Bristol : Bristol Historical Databases Project, University of the West of England, 1997.
- ARNOLD Mathew, *Culture and Anarchy*, Cambridge : Cambridge UP, 1969.
- ATKINSON Brian, *Trade Unions in Bristol*, Bristol : Bristol Branch of the Historical Association, 1982.
- BAILEY Peter, *Leisure and Class in Victorian England : Rational Recreation and the Contest for Control 1830 -1885*, Londres : Methuen, 1987.
- BAUBEROT Jean, MATHIEU Séverine, *Religion, Modernité et Culture au Royaume Uni et en France*, Paris : Seuil, 2002.
- BEDARIDA François, *La Société Anglaise*, Paris : Seuil, 1990.
- BENSON John, *The Working Class in Britain, 1850-1939*, Londres : Longman, 1989.
- BENSON John, *The Working Class in England, 1875-1914*, Londres : Croom Helm, 1985.
- BEST George, *Mid-Victorian Britain 1851-1875*, Londres : Weidenfeld & Nicolson, 1971.
- BETTEY Joseph Harold, *Bristol Observed: Visitors' Impressions of the City from Domesday to the Blitz*, Bristol : Redcliffe Press, 1986.
- BLOCH Marc, *Apologie Pour l'Histoire ou Métier d'Historien*, Paris : Armand Collin, 1952.
- BONIFAS Gilbert, FARAUT Martine, *Pouvoir, Classes et Nation en Grande-Bretagne au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Milan, Barcelone : Masson, 1994.
- BOOTH Charles, *Life and Labour in London, First Series on Poverty*, New York : Augustus M. Kelley, 1969, première édition 1886-1903.

- BRIGGS Asa, *History of Birmingham, Vol.2, Borough and City, 1865-1938*, Londres : G. Cumberlege, O.U.P, 1952.
- BROWN Harold G. (dir.), *Bristol England*, Bristol : Burleigh Press, 1964.
- BRUCE Steve, *Politics and Religion*, Cambridge : Polity, 2003.
- BRYHER Samson, *An Account of the Labour and Socialist Movement in Bristol*, Bristol : Bristol Labour Weekly, 1931.
- BUCHANAN Robert Angus, *The Industrial Archaeology of the Bristol Region*, Newton Abbot : David & Charles, 1969.
- BURNETT John, *A History of the Cost of Living*, Londres : Gregg Revivals, 1993.
- CARRE Jacques, *La Grande-Bretagne au XIX siècle*, Paris : Hachette, 1997.
- CAUTE David, *Essential Writings of Karl Marx*, Londres : Panther Books Limited, 1967.
- CHASSAIGNE Philippe (dir.), *Religions et Culture au Royaume-Uni, 1800-1914*, Paris : Sedes, 2002.
- CHURCHILL Winston, *A History of The English Speaking Peoples*, Londres : Cassel, 1998.
- CLARK Peter, *British Clubs and Societies 1580-1800, The Origins of an Associational World*, Oxford : Oxford University Press, 2000.
- COLE George Howard Douglas, *A Short History of the British Working Class Movement 1789-1947*, Londres : George Allen & Unwin, 1948.
- CORDERY Simon, *British Friendly Societies, 1750-1914*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2003.
- CROSSICK Geoffrey, *An Artisan Elite in Victorian society: Kentish London 1840-1880*, Londres : Croom Helm, 1978.
- CROUZET François, *L'Economie de la Grande-Bretagne Victorienne*, Paris : Sedes, 1978.
- CUNNINGHAM Hugh, *Leisure in the Industrial Revolution 1780-1880*, Londres : Croom Helm, 1980.
- DONAJGRODZKI Anthony P. (dir.), *Social Control in Nineteenth Century Britain*, Londres : Croom Helm, 1977.

- DRESSER Madge, OLLERENSHAW Philip (dir.), *The Making of Modern Bristol*, Tiverton : Redcliffe Press, 1996.
- ENGELS Frederick, *The Condition of the Working Class in England*, St Albans : Panther books, 1969, première édition 1844.
- FARR Grahame, *Bristol Shipbuilding in the Nineteenth Century*, Bristol : Bristol Branch of the Historical Association, 1971.
- FOSTER John, *Class Struggle and the Industrial Revolution. Early Industrial Capitalism in Three English Towns*, Londres : Methuen, 1974.
- FRASER Derek (dir.), *The Poor Law in the Nineteenth Century*, Londres : Macmillan, 1976.
- GILBERT Alan, *Religion and Society in Industrial England : Church, Chapel and Social Change, 1740-1914*, Londres : Longman, 1976.
- GOLBY John Golby, PURDUE William, *The Civilisation of the Crowd, Popular Culture in England 1750-1900*, Stroud : Sutton Publishing, 1999.
- GORSKY Martin, *Patterns of Philanthropy : Charity and Society in nineteenth-century Bristol*, Woodbridge : Boydell Press, 1999.
- GOSDEN Peter Henry, *The Friendly Societies in England 1815-1875*, Aldershot : Gregg Revivals, 1993.
- GOSDEN Peter Henry, *Self-Help : Voluntary Associations in Nineteenth Century Britain*, New York : Barnes & Noble, 1974.
- GRAY Robert, *The Aristocracy of Labour in Nineteenth-Century Britain, 1850-1900*, Londres : Macmillan, 1981.
- HALEVY Elie, *The Birth of Methodism in England*, Chicago, Londres : University of Chicago Press, 1971.
- HARRISON John F. C., *Late Victorian Britain*, Londres : Harper Collins, 1990.
- HARRISON Brian, *Drink and the Victorians : The Temperance Question in England 1815-1872*, Londres : Faber, 1971.
- HARRISON Brian, *Peaceable Kingdom : Stability and change in Modern Britain*, Oxford : Clarendon Press, 1982.



- HARVEY Charles, PRESS Jon, *Studies in the Business History of Bristol*, Bristol : Bristol Academic Press, 1988.
- HOBBSAWN Eric John, *Labouring Men: Studies in the History of Labour*, Londres : Weidenfeld and Nicolson, 1968.
- HOBBSAWN Eric John, *Worlds of Labour: Further Studies in the History of Labour*, Londres : Weidenfeld and Nicolson, 1984.
- HOLE Robert, *Pulpits, Politics and Public Order in England, 1760-1832*, Cambridge : Cambridge University Press, 2004.
- HONG Sung Min, *Habitus, Corps, Domination : Sur certains Présupposés philosophiques de la sociologie de Pierre Bourdieu*, 1999.
- HOPKINS Eric, *A Social History of the English Working Class 1815-1945*, Londres : Hodder and Stoughton, 1992.
- HUNT Edward, *Regional Wage Variations in Britain 1850-1914*, Oxford : Clarendon Press, 1973.
- INGLIS Kenneth Stanley, *Churches and the Working Classes in Victorian England*, Londres : Routledge & K. Paul, 1963.
- JOHNSON Paul, *Saving and Spending*, Oxford : Clarendon Press, 1985.
- JONES Donald, *Bristol's Sugar Trade and Refining Industry*, Bristol : Bristol Branch of the Historical Association, 1996.
- JORDAN Wilbur Kitchener, *Philanthropy in England, 1480-1660 : A Study of the Changing Pattern of English Social Aspirations*, Londres : Allen & Unwin, 1959.
- JOYCE Patrick, *Visions of the People : Industrial England and the Question of Class 1848-1914*, Cambridge : Cambridge University Press, 1991.
- JOYCE Patrick, *Work, Society, and Politics: The Culture of the Factory in Later Victorian England*, Londres : Methuen, 1982.
- KIDD Alan (dir.), *City, Class and Culture : Studies of Social Policy and Cultural Production in Victorian Manchester*, Manchester : Manchester University Press, 1985.
- KIRK Neville, *Change, Continuity and Class : Labour in British Society, 1850-1920*, Manchester : Manchester University Press, 1998.

- KIRK Neville, *The Growth of Working Class Reformism in Mid-Victorian England*, Londres : Croom Helm, 1985.
- KNOX William, *Industrial Nation: Work, Culture and Society in Scotland, 1800-present*, Edimbourg : Edinburgh University Press, 1999.
- LARGE David, WHITEFIELD Robert, *The Bristol Trades Council 1873-1973*, Bristol : Bristol Branch of the Historical Association, 1973.
- LARGE David, *Bristol and The New Poor Law*, Bristol : Bristol Branch of the Historical Association, 1995.
- LARGE David, *The Municipal Government of Bristol*, Bristol : Bristol Record Society, 1999.
- LATIMER John, *The Annals of Bristol in the Nineteenth Century (concluded), 1887-1900*, Bristol : William George, 1902.
- \_\_\_\_\_, (dir.), *Arrowsmith's Dictionary of Bristol*, Bristol : J.W. Arrowsmith, 1906.
- \_\_\_\_\_, *The Annals of Bristol in the Nineteenth Century*, Bath : Kingsmead, 1970.
- LITTLE Bryan, *The City and County of Bristol: a Study in Atlantic Civilisation*, Wakefield : S.R, 1967.
- LYNCH John, *A Tale of Three Cities: Comparative Studies in Working-Class Life*, Basingstoke : Macmillan, 1998.
- MARX Karl, ENGELS Frederick, *Marx/Engels, Selected Work in One Volume*, Londres : Lawrence & Wishart, 1968.
- McGRATH Patrick (dir.), *Bristol in the Eighteenth Century*, Newton Abbot : David & Charles, 1972.
- \_\_\_\_\_, *The Merchant Venturers of Bristol: A History of the Society of Merchant Venturers of the City of Bristol from its Origin to the Present Day*, Bristol : The Society of Merchant Venturers, 1975.
- McGRATH Patrick, CANNON John (dir.), *Essays in Bristol and Gloucestershire History: the Centenary Volume of the Bristol and Gloucestershire Archaeological Society*, Bristol : Bristol and Gloucestershire Archaeological Society, 1976.

- McINNES Charles Malcolm, WHITTARD Walter Frederick (dir.), *Bristol and its Adjoining Counties*, Bristol : British Association for the Advancement of Science, 1955.
- McKIBBIN Ross, *The Ideologies of Class : Social Relations in Britain, 1880-1950*, Oxford : Oxford University Press, 1990.
- McLEOD Hugh, *Religion and the Working Class in Nineteenth Century Britain*, Londres : Macmillan, 1984.
- \_\_\_\_\_. *Religion and Society in England, 1850-1914*, Basingstoke : Macmillan Press, 1996.
- MELLER Helen Elizabeth, *Leisure and the Changing City, 1870-1914*, Londres, Henley, Boston : Routledge & Kegan Paul, 1976.
- MELLER Helen (dir.), *The ideal City*, Leicester : Leicester University Press, 1979.
- MESURE Sylvie, SAVIDAN Patrick, *Le Dictionnaire des Sciences Humaines*, Paris : PUF, 2006.
- MORRIS Robert John, *Class and Class Consciousness in the Industrial Revolution 1780-1850*, Londres : MacMillan, 1985.
- Morris Robert John, *Class, Sect and Party : The Making of the British Middle Class, Leeds 1820-1850*, Manchester : Manchester University Press, 1990.
- MUSSON Albert Edward, *British trade unions, 1800-1875*, Londres : Macmillan, 1972.
- NORDLINGER Eric, *The Working-Class Tories: Authority, Deference and Stable Democracy*, Londres : McGibbon, 1967.
- NEALE Ronald Stanley, *History and Class, Essential Readings in Theory and Interpretation*, Oxford : Blackwell, 1983.
- OWEN David, *English Philanthropy 1660-1960*, Cambridge, Mass : Harvard University Press, 1965.
- PAXMAN Jeremy, *The English*, Londres : Michael Joseph, 1998.
- PELLING Henry, *The Origins of the Labour Party 1880-1900*, Oxford : Clarendon Press, 1965.
- \_\_\_\_\_. *Popular Politics and Society in Late Victorian Britain*, Londres : Macmillan, 1979.

- PELLING Henry, *A History of British Trade Unionism*, Londres : Macmillan, 1976.
- PENNY John, *Bristol at Work*, Derby : Breedon Books, 2005.
- PROCHASKA Frank, *The Voluntary Impulse : Philanthropy in Modern Britain*, Londres : Faber, 1988.
- RALPH Elizabeth, *New Anglican Churches in Nineteenth Century Bristol*, Bristol : Bristol Branch of the Historical Association, 1991.
- REID Alistair, *Social classes and Social Relations in Britain, 1850 – 1914*, New York : Cambridge University Press, 1995.
- REID Alistair, *United We Stand, A History of Britain's Trade Unions*, Londres : Penguin, 2005.
- ROBBINS Keith, *Nineteenth Century Britain*, Oxford : Oxford University Press, 1989.
- ROWNTREE Benjamin Seebohm , *A Study of Town Life*, New York : Howard Fertig, 1971, première édition 1901.
- ROSTOW Walt Whitman, *British Economy in the Nineteenth Century*, Oxford : Clarendon Press, 1948.
- SAVAGE Marc, MILES Andrew, *The Remaking of the British Working Class 1840-1940*, Londres : Routledge, 1994.
- SMITH Adam, *The Wealth of Nations, Books I-III*, Harmondsworth : Penguin Books, 1970.
- SMITH Dennis, *Conflict and Compromise : Class Formation in English society, 1830-1914 : a comparative study of Birmingham and Sheffield*, Londres, Boston : Routledge & Kegan Paul, 1982.
- SOLLY Henry, *Working Men's and Social Clubs and Educational Institutes*, Londres : Simpkin, Marshall, Hamilton, Kent & Co, 1904.
- STEDMAN JONES Gareth, *Languages of Class : Studies in English Working Class History*, Cambridge: Cambridge University Press, 1983.
- \_\_\_\_\_. *Outcast London: a Study in the Relationships Between Classes in Victorian Society*, Aylesbury : Peregrine Books, 1976.

- STRINATI Dominic, *An Introduction to Theories of Popular Culture*, Londres : Routledge, 2004
- TAMES Richard, *Economy and Society in Nineteenth-Century Britain*, Londres : Allen and Unwin, 1972.
- THOLFSEN Trygve, *Working Class Radicalism in Mid-Victorian Britain*, New York : Columbia University Press, 1977.
- THOMPSON Edward Palmer, *The Making of the English Working Class*, Harmondsworth : Penguin, 1968.
- THOMPSON Francis Michael L. (dir), *The Cambridge Social History of Britain 1750-1950*, Vol 3, Social Agencies and Institutions, Cambridge : Cambridge University Press, 1990.
- THOMPSON Francis Michael, *The Rise of a Respectable Society : A Social History of Victorian Britain*, Londres : Fontana Press, 1988.
- THORPE Andrew, *A History of the British Labour Party*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2008.
- WEBB Beatrice et Sidney, *Industrial Democracy*, Londres : Longman, 1902.
- WEBER Max, *Essays in sociology*, Londres : Routledge, 1991.
- WILKINS Henry John, *Edward Colston 1636-1721: A Chronological Account of his Life and Work, together with an Account of the Colston Societies and Memorials in Bristol*, Bristol : Arrowsmith, 1920.
- WINDSTONE Reece, *Bristol in the 1880s*, Bristol : R. Winstone, 1978.
- YOUNG George Malcolm, *Portrait of an Age : Victorian England*, Londres : Oxford University Press, 1973.

## Articles

---

- BAILEY Peter, « Will the Real Bill Banks Please Stand Up? Towards a role analysis of mid-Victorian Working-Class Respectability », *Journal of Social History*, 1979, vol 12, n° 3, pp.336-354.
- BAILEY Peter, « A Mingled Mass of Perfectly Legitimate Pleasures: The Victorian Middle Class and the Problem of Leisure », *Victorian Studies*, 1977, vol XXI, n° 1, pp.7-28.

- CARRÉ Jacques, « Le Workhouse Victorien : Puniton et Assistance », *Revue Française de Civilisation Britannique*, Vol 6, n°2, Paris : CRECIB, 1991, pp.39-53.
- CORDERY Simon, « Friendly Societies and the Discourse of Respectability in Britain, 1825-1875 », *The Journal of British Studies*, 1995, vol 34, n° 1, pp.35-58.
- GOODLAD Lauren M. E., « Making the Working Man Like Me: Charity, Pastorship and Middle Class Identity in nineteenth century Britain, Thomas Chalmers and Dr James Phillips Kay », *Victorian Studies*, 2001, vol 43, n°4, pp.591-617
- GORSKY Martin, « Experiment in Poor Relief in Bristol 1816-1817 », *The Local Historian*, 1995, vol 25, pp.17-29.
- Martin Gorsky, « The growth and distribution of English Friendly Societies in the Early Nineteenth century », *The Economic History Review*, 1998, vol 51, n° 3, pp.489-511.
- HANSON Charles G., « Craft Unions, Welfare Benefits, and the Case of Trade Union Law Reform 1867-75 », *The Economic History Review*, 1975, vol 28, n° 2, pp.617-625.
- HARRISON Brian, « Philanthropy and the Victorians », *Victorian Studies*, 1966, vol IX, n° 4, pp.353-374
- HARRISSON Brian, « Religion and Recreation in Nineteenth Century England », *Past and Present*, 1967, n° 38, pp.99-125.
- HART Jennifer, « Nineteenth Century Social Reform, a Tory Interpretation of History », *Past and Present*, 1965, n° 31, pp.39-61.
- INGLIS Kenneth Stanley, « English Nonconformity and Social Reform 1880-1900 », *Past and Present*, 1958, n° 13, pp. 73-88.
- JOYCE Patrick, « The Factory Politics of Lancashire in the Later Nineteenth Century », *The Historical Journal*, 1975, vol 18, n°3, pp.525-553.
- LAURENT John, « Science, Society and Politics in Late Nineteenth Century England: A further look at mechanics institutes », *Social Studies of Science*, 1984, vol 14, n° 4, pp.585-613.
- MEACHAM Standish, « The Church and the Victorian City », *Victorian Studies*, 1968, vol XI, n°3, pp.359-378.

- MORRIS Robert John, « Voluntary societies and British Urban Elites », *The Historical Journal*, 1983, vol I, n°26, pp.95-118.
- NAYROU Félicie, « Essai sur le Don : l'Inquiétante Oralité dans l'Ombre de la Structure », *Revue Française de Psychanalyse*, 2001-2005, vol 65, pp.1507-1520.
- NEWBY Howard, « The Deferential Dialectic », *Comparative Studies in Society and History*, 1975, vol 17, n° 2, pp.139-164.
- POIRIER François, « Pauvreté et Assistance : Dramatis Personae », *Revue Française de Civilisation Britannique*, Paris : CRECIB, 1991, pp.137-145.
- PRICE Richard, « The Working Men's Club Movement and the Victorian Social Reform Ideology », *Victorian Studies*, 1972, vol XV, n°2, pp.117-147.
- THOMPSON Edward Palmer, « Time, Work, Discipline and Industrial Capitalism », *Past and Present*, 1967, n°38, pp.55-97.
- THOMPSON Francis Michael, « Social Control in Victorian Britain », *Economic History Review*, 2<sup>ème</sup> série, 1981, n°34, pp.189-208.
- REID Alistair, « The Decline of St Monday 1766-1876 », *Past and Present*, 1976, n°71, pp.76-101.
- ROCHER Guy, « Droit, Pouvoir et Domination », *Sociologie et sociétés*, 1986, vol 18, n°1, pp.33-46.
- SHIMAN Lillian Lewis, « The Band of Hope Movement: Respectable Recreation for Working-Class Children », *Victorian Studies*, 1974, vol 13, pp.49-74.
- WILSON Adrian, « Conflict, Consensus and Charity: Politics and the Provincial Voluntary Hospitals in the Eighteenth Century », *English Historical Review*, 1996, vol CXI, pp.599-619.

### **Travaux non publiés**

---

- ATKINSON Brian James, *The Bristol Labour Movement, 1868 to 1906*, Thèse de Doctorat, Oxford : Université d' Oxford, 1969.
- BAUDRY Aurélie, « De la Sphère Privée à la Sphère Publique : l'action philanthropique des femmes victoriennes », communication délivrée au colloque de l'université de Moulay Ismail de Meknès, *La représentation*

*de la femme méditerranéenne : de la citoyenneté au développement*, 26-27 mars 2009.

- DAVIES Julian Paul, *Artisans and the City : A Social History of Bristol's Shoemakers and Tailors, 1770-1880*, Thèse, Bristol : Université de Bristol, 2003.
- GORSKY Martin, *Charity, Mutuality and Philanthropy : Voluntary Provision in Bristol, 1800 – 1870*, Thèse de Doctorat, Bristol : Université de Bristol, 1995.
- PARRACK Dennis, *A Study of the Activities of Committed Nonconformists in the Areas of Street, Somerset and Bristol City during the 19th and early 20th centuries and Their Impact on the Contemporary Social Environment*, Thèse, Bristol : Université de Bristol, 1993.
- PUGSLEY Alfred John, *Some Contributions Towards a Study of the Economic Development of Bristol in the 18th and 19th Centuries*, Thèse, Bristol : Université de Bristol, 1921.
- SHEPPARD Jennifer, *The Causes, Course and Consequences of the Labour Revolt of 1889 in Bristol*, Mlitt, Bristol : Université de Bristol, 1976.
- TERRY Peter, *The Charitable and Educational Institutions for the Poor in the Parish of St Michael, Bristol 1840-1885*, Thèse, Bristol : Université de Bristol, 1978.
- WOODBERRY Richard, *The Politics of Bristol, 1867-1886*, Bristol : Université de Bristol, 1988.

## **Usuels**

---

BLUM Claude (dir.), *Le Nouveau Littré*, Paris : Garnier, 2006.

BOUDON Raymond, BOURRICAUD François, *Dictionnaire Critique de la Sociologie*, Paris : PUF, 2004.

GOETZ Philip W. (dir.), *The New Encyclopaedia Britannica*, Chicago, Oakland, Genève: The New Encyclopaedia Britannica, 1990.

GREGORY Claude (dir.), Peter Baumgerber, et al., *Encyclopaedia Universalis*, Paris : Encyclopaedia Universalis, 1993.

IMBS Paul (dir.), *Trésor de la Langue Française, Dictionnaire de Langue Française du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> Siècle (1789-1960)*, Paris : CNRS Gallimard, 1977.



MESURE Sylvie, SAVIDAN Patrick, *Le Dictionnaire des Sciences Humaines*, Paris : PUF, 2006.

WEINER Philip P. (dir.), *Dictionary of the History of Ideas : Studies of selected Pivotal Ideas*, New York : Charles Scribners' Sons, 1973.

## **Sources numériques**

---

MAUSS Marcel, *Essai sur le Don : Forme et Raison de l'Echange dans les Sociétés Primitives*, 1923.

[http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss\\_marcel/socio\\_et\\_anthropo/2\\_essai\\_sur\\_le\\_don](http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/2_essai_sur_le_don)

Guy Rocher, « Droit, Pouvoir et Domination », *Sociologie et sociétés*, vol.18, n°1, 1986, p.40. Version numérique <http://id.erudit.org/iderudit/001652ar>

*Dictionnaire de L'Académie Française*, Neuvième Edition.

<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/generic/cherche.exe?16;s=919197735;;>

---

# INDEX

---

---

## A

Almshouse · 171, 183, 200, 201, 202, 394, 432, 437  
Anglican(e) · 122, 123, 124, 125, 126, 128, 129,  
131, 132, 135, 140, 141, 144, 148, 151, 152,  
153, 154, 155, 158, 159, 160, 202, 231, 365  
Antagonisme · 6, 9, 13, 17, 29, 32, 33, 35, 46, 98,  
162, 163, 167, 250, 267, 316, 317, 343, 349,  
358, 370, 376, 383, 384  
Antiquarian Club · 259, 434  
Arrowsmith · 67, 68, 90, 116, 124, 148, 211, 430,  
431, 440, 444, 448  
Athenaeum · 42, 112, 246, 252, 262, 263, 435

---

## B

Band of Hope · 241, 244, 433, 450  
Baptiste · 120, 124, 129, 151, 153, 154, 157, 159  
Bedminster · 82, 99, 143, 144, 180, 242, 248, 345,  
361, 364, 367, 375, 429, 440  
Berkeley F.H.F. · 113, 183, 257, 367, 368, 429  
Bible Women's Mission · 228, 436  
Bristol Dispensary · 211, 215, 216, 432  
Bristol General Hospital · 187, 214, 216, 217, 431,  
432, 436  
Bristol Institution · 112, 251, 252, 258, 259, 260,  
262, 434, 436  
Bristol Operatives' Liberal Association · 363, 368,  
369, 371, 372, 377  
Bristol Operatives' Liberal Association · 363  
Bristol Royal Infirmary · 211, 212, 213, 214, 432

---

## C

Charity Organisation Society · 208, 435, 436  
Chartisme · 20, 29, 313  
Clifton College · 112, 207, 352, 378  
Clifton Down Gospel Temperance Society · 239,  
243, 433  
Clifton Loan Blanket Society · 195, 196, 197, 200,  
201, 204, 205, 432, 433  
Colston (Edward et fondations) · 113, 116, 154,  
172, 178, 193, 240, 289, 365, 433, 448  
Conflit · 6, 7, 8, 17, 18, 20, 22, 26, 27, 28, 33, 35,  
36, 41, 46, 167, 250, 267, 268, 271, 276, 311,  
316, 317, 333, 338, 339, 345, 346, 347, 349, 354  
Congrégationaliste · 64, 111, 112, 120, 124, 128,  
129, 144, 152, 154, 174, 272  
Conscience de classe · 7, 9, 19, 20, 21, 22, 24, 25,  
27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 35, 45, 46, 163, 220,  
357, 370, 384

Consensus · 1, 8, 16, 37, 38, 62, 74, 117, 151, 156,  
165, 166, 167, 169, 224, 227, 230, 231, 250,  
257, 277, 279, 310, 311, 313, 315, 334, 336  
Consentement · 8, 37, 38, 41, 43, 212, 227  
Conservateur (parti) · 125, 131, 224, 363, 364, 365,  
366, 371, 372, 374, 376, 383  
Contrôle social · 8, 16, 18, 26, 30, 36, 37, 38, 39,  
40, 41, 42, 43, 44, 167, 228, 232, 245, 249, 250,  
252, 254, 255, 256, 265, 273, 274, 277

---

## D

Déférence · 125, 155, 160, 167, 210, 217, 219, 223,  
224, 225, 226, 250, 253, 268, 274, 275, 277,  
358, 363, 366, 382, 383  
Dissidents · 124, 128, 129, 144, 148, 152, 154, 155,  
156, 157, 160, 174  
Domination · 8, 16, 17, 18, 26, 32, 36, 40, 42, 43,  
127, 167, 249, 254, 265, 266, 273, 311, 314, 376  
Don · 8, 106, 113, 167, 169, 173, 187, 192, 194,  
197, 206, 207, 209, 210, 213, 215, 217, 218,  
219, 222, 223, 225, 226, 249, 263, 277, 451  
Dorcas · 172, 186, 210, 211

---

## E

Endoctrinement · 18, 39, 44, 307

---

## F

Fabians · 374, 379, 381  
Female Misericordia Society · 186  
Fondations · 170, 172, 173, 176, 178, 179, 183,  
188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 197,  
198, 201, 202, 203, 228  
Fry (entreprise et famille) · 10, 63, 65, 66, 67, 68,  
90, 96, 111, 112, 114, 115, 157, 159, 161, 187,  
190, 196, 214, 245, 246, 268, 272, 273, 274,  
368, 373, 376, 377, 394, 430, 431

---

## G

Gloucestershire Society · 183, 196, 199, 203, 432,  
433  
Guardian House · 186

---

## H

Haberfield Almshouse · 202, 432  
hospice · 176, 178, 180, 183, 189, 190, 193, 199,  
200, 201, 202, 228

Hotwells · 65, 99, 100, 248, 361, 375

---

## L

Labour Electoral Association · 353, 380

Labour League · 221, 353, 375, 376, 377, 378, 380

Lewin's Mead Domestic Mission · 136, 435, 436

Lewins' Mead Working and Visiting Society · 186, 432

Libéral (parti) · 19, 358, 359, 362, 363, 364, 368, 370, 372, 374, 376, 377, 381, 382, 383, 384

Loi pour les pauvres (Poor Law) · 5, 103, 177, 179, 180, 181, 207, 238, 282, 307

Lying-in charities · 172, 183, 186, 199

---

## M

Magdalen House · 229

Marxiste · 16, 17, 18, 24, 25, 26, 27, 31, 34, 36, 378

Merchant Venturers · 55, 57, 110, 111, 114, 115, 116, 445

Méthodisme · 29, 119, 120, 121, 123, 124, 127, 154, 155, 159, 160, 174, 233

Morley Samuel · 364, 367, 369, 429

Mutuelles · 10, 12, 94, 106, 253, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 323, 358, 359, 394, 423

Bristol Castle Mutual Aid Society · 284, 298

Bristol City Sick Benefit and Dividing Friendly Society · 284, 434

Brotherly English Benefit Society · 284

Druids · 288, 291

Foresters · 211, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 294, 295, 297, 301

North End Friend in Need Benefit Club · 284, 434

Oddfellows · 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 301

Shepherds · 288, 291, 292, 294, 295, 301

---

## N

Non-conformisme · 64, 78, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 155, 156, 157, 164, 246, 374

---

## P

Paroisses

All Saints · 148, 190

St Augustine · 361, 364, 365, 367, 429

St James · 361, 364, 367, 375, 378, 429

St Mary Redcliff · 99, 192, 193, 198, 200, 201, 264, 432, 433

St Michael · 230, 364, 365, 367, 429, 450

St Paul · 240, 361, 364, 367, 375, 377, 378, 429

St Philips and Jacob · 159, 431

Temple · 99, 340, 365, 367, 375, 429

Paternalisme · 10, 12, 64, 65, 67, 125, 162, 167, 249, 262, 264, 267, 268, 269, 270, 271, 273, 274, 275, 276, 277, 282, 308, 383

Percival John · 207, 265, 352

Philanthropie · 8, 12, 63, 65, 162, 166, 168, 169, 170, 171, 172, 174, 176, 180, 181, 182, 194, 206, 208, 209, 211, 217, 218, 219, 227, 229, 250, 280

---

## Q

Quakers · 111, 128, 129, 157, 272

Queen Elizabeth Hospital · 189, 190, 191

---

## R

Redcliff Ward Soup Society · 198, 432, 433

Réforme morale · 8, 12, 227, 230, 246, 277

Respectabilité · 30, 45, 120, 124, 127, 133, 138, 227, 230, 239, 258, 281, 298, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 313, 327, 328, 329, 373

Révisionniste · 7, 16, 19, 33, 36, 44

Robinson (entreprise et homme politique) · 67, 68, 111, 115, 182, 362, 368, 370, 429

---

## S

Samaritan Society · 90, 201, 205, 206

School Board · 112, 116, 372, 373, 379, 381

Syndicats

Amalgamated Society of Carpenters and Joiners · 325, 328, 331, 332, 351, 434

Amalgamated Society of Engineers · 319, 325, 330, 331

Bristol, West of England and South Wales

Trade and Provident Society · 335, 336, 337

General Union of Carpenters · 332, 333

Operative Stone mason · 331

Typographical Association · 324, 326, 327, 370, 434

United Society of Boiler Makers and Iron Ship Builders · 324

---

## T

Tempérance · 9, 10, 174, 231, 232, 234, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 244, 245, 250, 253, 293

Trades Council · 317, 319, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 357, 375, 377, 379, 380, 381, 384, 435, 444

Travailleurs · 9, 10, 13, 16, 20, 46, 316, 338, 354, 357, 359, 374, 375, 376, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384

---

## W

Wills (entreprise et famille) · 10, 63, 64, 65, 67, 68, 72, 90, 92, 93, 111, 112, 113, 114, 115, 157, 161, 187, 214, 245, 246, 268, 269, 270, 271, 272, 274, 275, 362, 376, 381, 430, 435, 440

Working Men Conservative Association · 363, 368,  
370, 371, 372, 383  
Working Men's Club · 42, 263, 264, 284, 434, 449

---

**Y**

YMCA · 111, 112, 166, 231, 246, 247, 248, 394,  
436, 439

# TABLE DES MATIÈRES

<b>REMERCIEMENTS .....</b>	<b>2</b>
<b>SOMMAIRE .....</b>	<b>3</b>
<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>4</b>
<b>1 BRISTOL AU XIX<sup>E</sup> SIECLE : CONTEXTES SOCIO-ECONOMIQUE ET RELIGIEUX ..</b>	<b>14</b>
1.1 CONSIDERATIONS THEORIQUES, TERMINOLOGIQUES ET METHODOLOGIQUES .....	15
1.1.1 <i>Pratiques historiographiques</i> .....	16
1.1.1.1 Tendance marxiste.....	17
1.1.1.2 Tendance révisionniste .....	19
1.1.2 <i>Définitions de classe : problèmes conceptuels</i> .....	21
1.1.2.1 La classe selon Marx .....	23
1.1.2.2 La classe wéberienne, un nouveau découpage.....	27
1.1.3 <i>La notion de classe dans l'historiographie britannique</i> .....	31
1.1.3.1 La vision marxiste.....	31
1.1.3.2 La vision révisionniste .....	33
1.1.4 <i>Notions et concepts fondamentaux</i> .....	35
1.1.4.1 La notion de conflit dans les rapports sociaux.....	35
1.1.4.2 Le contrôle social .....	38
1.1.4.3 Domination et hégémonie .....	42
1.1.5 <i>Choix théoriques et méthodologiques</i> .....	44
1.2 UN CONTEXTE ECONOMIQUE ATYPIQUE .....	47
1.2.1 <i>Considérations générales</i> .....	47
1.2.2 <i>L'âge d'or</i> .....	51
1.2.3 <i>La perte de vitesse</i> .....	54
1.2.4 <i>Renaissance</i> .....	62
1.2.5 <i>Les grands noms de Bristol</i> .....	63
1.2.6 <i>Bristol au sein de la tendance nationale</i> .....	71
1.3 LES SECTEURS D'EMPLOI A BRISTOL .....	80
1.3.1 <i>Diversité de l'emploi</i> .....	80
1.3.2 <i>Salaires et revenus à Bristol</i> .....	89
1.3.3 <i>Conditions de travail</i> .....	94
1.4 PORTRAIT D'UNE SOCIETE .....	98
1.4.1 <i>La condition des classes ouvrières au XIXe siècle à Bristol</i> .....	98
1.4.2 <i>La classe moyenne à Bristol</i> .....	107
1.5 LA FORCE DE LA RELIGION A BRISTOL .....	117
1.5.1 <i>Les valeurs victoriennes ou le reflet du protestantisme</i> .....	117
1.5.2 <i>Le développement du non-conformisme et l'affirmation d'un nouvel ordre social</i> .	122
1.5.3 <i>Le non-conformisme et l'opposition au pouvoir établi</i> .....	125
1.5.4 <i>Le profil religieux de la nation</i> .....	129
1.5.5 <i>Le recul de l'Eglise</i> .....	130
1.5.6 <i>La lutte contre la désaffection religieuse</i> .....	139
1.5.7 <i>La ferveur religieuse de Bristol</i> .....	142
1.5.7.1 Le premier recensement religieux .....	144
1.5.7.2 Le recensement religieux de 1881 .....	146
1.5.7.3 La campagne de construction de lieux de culte.....	148
1.5.8 <i>Composition sociale des églises et chapelles de Bristol</i> .....	157
<b>2 UN CONSENSUS SOCIAL INSTITUTIONNALISE .....</b>	<b>165</b>
2.1 LA PHILANTHROPIE ET LE CONDITIONNEMENT DES RELATIONS DE CLASSES .....	168
2.1.1 <i>La tradition philanthropique nationale et locale</i> .....	170

2.1.1.1	La culture philanthropique .....	170
2.1.1.2	Une nécessité matérielle .....	175
2.1.1.3	Evolution de la philanthropie: des fondations aux œuvres de bienfaisance associatives ..	176
2.1.1.4	Un complément de la loi pour les pauvres .....	177
2.1.1.5	L'identité des philanthropes .....	182
2.1.2	<i>Les fondations</i> .....	188
2.1.3	<i>Oeuvres caritatives associatives</i> .....	195
2.1.4	<i>L'action philanthropique dans les domaines de la médecine et la santé</i> .....	210
2.1.5	<i>Le don et la dialectique de la déférence</i> .....	217
2.1.5.1	Etude des motivations des philanthropes .....	219
2.1.5.2	La théorie du don .....	222
2.2	LES CAMPAGNES DE REFORME MORALE.....	227
2.2.1	<i>L'action caritative moralisatrice</i> .....	228
2.2.2	<i>La tempérance et le mouvement YMCA</i> .....	231
2.2.2.1	La tempérance .....	232
2.2.2.1.1	Religion et loisir .....	233
2.2.2.1.2	La culture de l'alcool .....	234
2.2.2.1.3	La tempérance à Bristol.....	237
2.2.2.2	YMCA .....	246
2.2.3	<i>Culture et réforme</i> .....	250
2.2.3.1	La culture à Bristol : lieu d'interaction sociale et sphère de contrôle .....	253
2.2.3.1.1	Culture et exercice d'une domination .....	254
2.2.3.1.2	The Ideal City.....	256
2.2.3.1.3	La culture des élites.....	257
2.2.3.1.4	La culture des masses.....	260
2.3	PATERNALISME ET PATRONAT .....	266
2.3.1	<i>Expression du paternalisme chez les Wills et les Fry</i> .....	268
<b>3</b>	<b>EXPRESSION DES DIVERGENCES ET LIMITES DU CONSENSUS .....</b>	<b>279</b>
3.1	SOCIETES DE PREVOYANCE.....	280
3.1.1	<i>La croissance des « friendly societies »</i> .....	280
3.1.2	<i>Rôle des mutuelles</i> .....	297
3.1.2.1	Mutualisme et convivialité.....	299
3.1.2.2	La notion de respectabilité .....	303
3.1.3	<i>Idéaux rattachés aux mutuelles</i> .....	310
3.2	LE SYNDICALISME : ENTRE REUNION ET DIVISION.....	316
3.2.1	<i>Le syndicalisme dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : tendance nationale et développement local</i> .....	318
3.2.2	<i>Prédominance des syndicats pour ouvriers qualifiés</i> .....	322
3.2.2.1	Histoire et fonctionnement .....	322
3.2.2.2	Syndicalisation et respectabilité .....	327
3.2.3	<i>Le visage du syndicalisme à Bristol avant 1889</i> .....	330
3.2.3.1	Les syndicats du secteur du bâtiment.....	331
3.2.3.2	Economie et action syndicale .....	333
3.2.3.3	Le syndicalisme pour ouvriers non qualifiés : le T&P.....	335
3.2.4	<i>Le réveil de 1889</i> .....	337
3.2.5	<i>Fragilité et affaiblissement des syndicats</i> .....	344
3.2.6	<i>Les évènements de 1892</i> .....	347
3.2.7	<i>Le « Trades Council »</i> .....	349
3.3	LE PORTRAIT POLITIQUE DE BRISTOL.....	358
3.3.1	<i>Composition de l'électorat local</i> .....	359
3.3.2	<i>L'électorat ouvrier et les partis Libéral et Conservateur</i> .....	362
3.3.3	<i>Un grondement dans les rangs</i> .....	368
3.3.4	<i>L'apathie des années 1870-1885</i> .....	371
3.3.5	<i>L'élan travailliste et la question de la représentation directe</i> .....	374
	<b>CONCLUSION .....</b>	<b>385</b>
	<b>ANNEXES.....</b>	<b>394</b>

<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>430</b>
<b>INDEX.....</b>	<b>453</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>	<b>456</b>